ÉLISÉE RECLUS

L'Homme et la Terre

La Géographie n'est autre chose que l'Histoire dans l'Espace, de même que l'Histoire est la Géographie dans le Temps.

TOME DEUXIÈME

HISTOIRE ANCIENNE

Phénicie — Palestine — Egypte — Libye — Grèce
Iles et rivages helléniques — Rome



PARIS
LIBRAIRIE UNIVERSELLE
33, Rue de Provence, IXe

L'HOMME ET LA TERRE

Matières contenues dans le

TOME PREMIER

LES ANCÊTRES — HISTOIRE ANCIENNE

Origines — Milieux telluriques
Travail — Peuples attardés — Familles, Classes, Peuples
Rythme de l'Histoire — Iranie — Caucasie — Potamie

ÉLISÉE RECLUS

L'Homme et la Terre

La Géographie n'est autre chose que l'Histoire dans l'Espace, de même que l'Histoire est la Géographie dans le Temps.

TOME DEUXIÈME

HISTOIRE ANCIENNE

Phénicie — Palestine — Egypte — Libye — Grèce
Iles et rivages helléniques — Rome



PARIS
LIBRAIRIE UNIVERSELLE
33, Rue de Provence, 33

LIVRE DEUXIÈME

(Suite)

HISTOIRE ANCIENNE

Phénicie. — Palestine. — Egypte. — Libye. — Grèce.

Iles et rivages helléniques.

Rome. — Orient chinois. — Inde. — Mondes lointains.

PHÉNICIE : NOTICE HISTORIQUE

Anatolie et Syrie du Nord. — Les dates relatives au premier cycle de l'histoire ancienne de ces pays sont peu nombreuses. Le peuple des Hittites apparaît il y a trente-cinq siècles dans les annales des civilisations plus anciennes; la bataille de Kadech où cette nation balança la puissance égyptienne aurait eu lieu 3 288 ans avant nous (— 1 383 ans avant le début de l'ère vulgaire): les luttes des Hittites et des Assyriens se groupent entre le règne de Assurnazirpal (vers — 873) et la prise de Karkhemich en l'an 143 de l'ère de Nabonassar (— 604), peu d'années avant la disparition de Ninive.

Quelques souverains sont mentionnés dans le texte:

	Ère de Nabonassar	Olympiades	Ère vulgaire
Suryakin, Sargon..........	25, 42	54, 71	— 722, — 705
Nechao II, 26e dyn. égypt..	136, 152	165, 181	— 611, — 595
Crésus, roi de Lydie........	189, 199	218, 228	— 558, — 548
Cyrus, roi des Perses.......	187, 218	216, 247	— 560, — 529
Alexandre de Macédoine....	411, 424	440, 453	— 336, — 323
Mithridate (640-690 de la fondation de Rome........	634, 684	663, 713	— 113, — 63

Phénicie. — Une tradition rapportée par Hérodote, donne plus de quarante-six siècles d'existence au temple de Melkarth à Tyr, mais l'hégémonie des villes phéniciennes ne passa de Sidon à Tyr que quinze siècles plus tard. La fondation de Cadix daterait de plus de 3 000 ans: le règne de Hiram, associé à Salomon dans les expéditions d'Ophir, se place environ mille ans avant le début de l'ère vulgaire.

Tyr reconnut maintes fois la souveraineté d'un vainqueur qui approchait, mais elle n'acheta pas toujours la paix : de 23 à 32 (ère de Nabonassar) elle résista aux Assyriens et de 160 à 173 aux armées de Nabuchodonosor; Sidon fut détruit par « le plus cruel des Perses », Artaxerxès Okhis en 389 et Tyr fut pris après sept mois de siège par Alexandre en 415 de l'ère chaldéenne.



*C'est bien là le rivage heureux
où fut divinisée la volupté.*

CHAPITRE IV

RELIEF D'ANATOLIE. — REMOUS ETHNIQUES. — PONT-EUXIN.
SYRIE. — BERCEAU DES SÉMITES.
NATIONS DES HITTITES. — PAYS DE DAMAS. — ESCALES DE LA CÔTE.
GRANDE NAVIGATION. — COMPTOIRS ET CIVILISATION PHÉNICIENNE.

Le mot grec Anatolie, synonyme du mot latin « Oriens », présente en soi un sens des plus vagues, puisqu'il est correct seulement pour les Grecs d'Europe : il est précisément le contraire de la vérité pour les populations des hauts bassins du Tigre et de l'Euphrate. D'autre part, le mot d'Asie Mineure est assez vague et l'étendue qu'il représente est indécise. Aucune expression d'usage constant, évoquant un sens précis, ne s'est donc généralisée pour la péninsule terminale du continent comprise entre la mer de Cypre et le Pont-Euxin : la cause en est à ce que la contrée ne fut jamais « une », ne posséda à au-

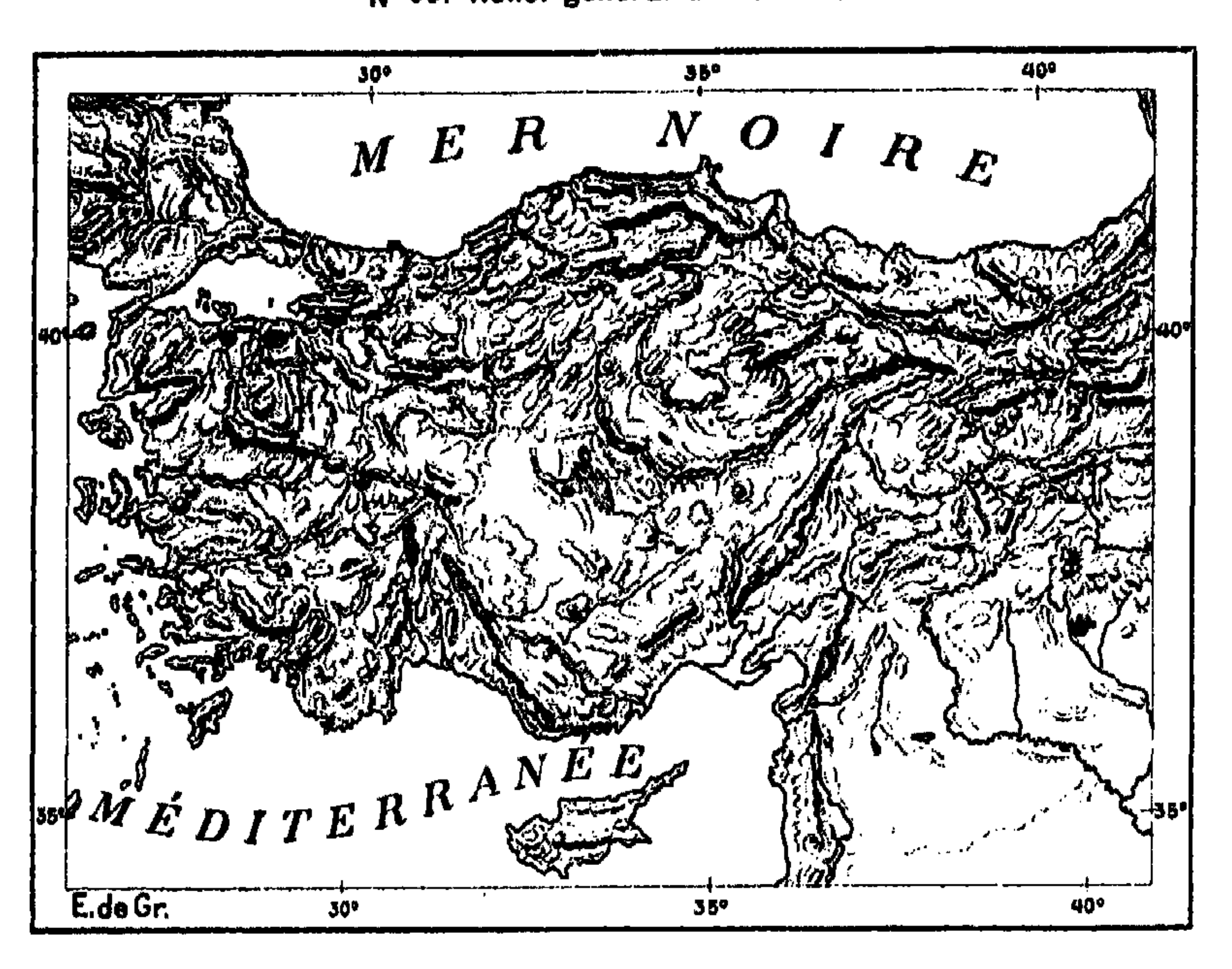
cune époque un caractère d'individualité nettement déterminé : elle embrasse beaucoup de contrées diverses, ayant et méritant chacune un nom précis, mais il n'y a pas eu lieu d'en donner à son ensemble.

A première vue, ce rectangle presque régulier de l'Asie Mineure, se prolongeant à l'ouest de l'Arménie, entre l'angle sud-oriental de la mer Noire et le golfe d'Alexandrette, semblerait constituer une certaine unité au moins géographique : mais à l'étude de la structure et du relief, on arrive sans peine à reconnaître que le pays est dépourvu de cohésion, privé de tout centre naturel et divisé en régions très distinctes, sollicitées par des forces d'attraction divergentes. Il est vrai que la presqu'île est traversée d'outre en outre par des chemins d'importance majeure : telle la voie diagonale qui des portes Ciliciennes se dirige vers le Bosphore. Mais cette route même eut beaucoup plus de valeur dans l'histoire par la communication qu'elle établit entre de grands empires et les deux continents que comme lien commun entre les provinces anatoliennes situées à droite et à gauche de son parcours. Les montagnes côtières, les massifs extérieurs divisent la contrée en autant de domaines particuliers, dont aucun ne fut jamais assez favorisé pour acquérir sur les autres une suprématie durable, mais offrant néanmoins assez d'éléments de force vive et de ressort pour se maintenir, sinon dans l'indépendance, du moins dans une certaine autonomie de mœurs, d'usages et de vie originale.

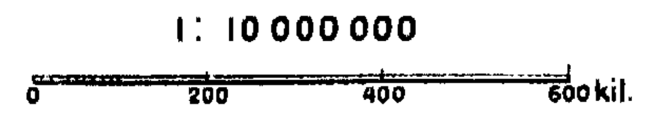
Ainsi la Cilicie, parvis des provinces de l'intérieur qu'avait à traverser la grande voie diagonale de la péninsule, se trouve pourtant comme séparée de l'Asie Mineure proprement dite : elle regardait surtout vers l'île de Cypre et vers le littoral de la Syrie avec laquelle les habitants avaient leurs relations principales : des Phéniciens fondèrent des colonies dans cette région et la civilisation y prit un caractère essentiellement punique. Les hautes montagnes du Taurus, rocheuses, revêtues de cèdres, formaient, au nord de la plaine des rivières jumelles de la Cilicie, une frontière presque infranchissable, si ce n'est au défilé de la « Porte », très facile à défendre, mais livrant aussi fatalement tout le pays le jour où elle tombait entre les mains de l'assaillant. Pour passer du bassin de l'Euphrate sur le plateau Anatolien, soit par Alep, soit par Aïntab, les conquérants ou voyageurs avaient à escalader les hauteurs de l'Amanus ou à les contourner au nord par le défilé dans lequel s'engage le Pyramos, le Djihun de nos

jours; puis après avoir franchi, dans la plaine, les lits changeants du Pyramos et du Sarus, il leur fallait attaquer la grande montagne pour atteindre par l'une ou l'autre gorge, en amont d'Adana ou de Tarsus, le passage de la Porte, puis plus haut, par des chemins aisés, le seuil

Nº 96. Relief général d'Anatolie.



1 : 10 000 000



d'où l'on pouvait descendre sur le versant du nord : c'était comme la limite d'un monde[1].

De même l'amphithéâtre de la Pamphylie, tourné vers la haute mer, ne se rattachait aux autres districts de la presqu'île que par des chemins très âpres, et son rôle historique dans ses rapports avec les populations limitrophes était en conséquence presque entièrement annulé. D'ailleurs, là comme en Cilicie, vinrent s'établir des colons des îles et du littoral syrien. Quant aux langues de terre du sud-ouest

1. W.-M. Ramsay, *Geographical Journal*, octobre 1903, voir carte page 11.

de la péninsule, elles constituent, au point de vue de la géographie physique, un ensemble à peine différent de celui des îles voisines pour les facilités de la navigation et pour celles de la défense contre les agresseurs venus du continent. Aussi étaient-elles peuplées de pirates, les Cariens, que l'on vit apparaître aux lieux les plus éloignés et dans les pays des langues les plus diverses comme pillards, marchands ou colons.

De l'autre côté de la péninsule Anatolienne sur le rivage du nord, l'étroit versant désigné autrefois tout spécialement comme le « Pont » — Pontos, — c'est-à-dire le littoral maritime par excellence, est, en effet, si bien limité au sud par les arêtes de ses montagnes, que son histoire le relie intimement aux autres bords de la mer Noire, jusqu'au pays des Scythes et, par delà les détroits de la Propontide, jusqu'aux presqu'îles et aux îles lointaines de la mer Égée. Ainsi les marchands de Milet, le port de la vallée du Méandre, avaient semé de leurs comptoirs les rives du Pont-Euxin jusqu'à Trébizonde (Trapezonte) et Dioscurias d'un côté, de l'autre jusqu'à Olbia et à travers le Bosphore kimmérien jusqu'à la bouche du Tanaïs : Herakleia, Sinope, Amisos, Kerasonte, Istros, Phanagoria sont des villes fondées par les Grecs. L'empire de Mithridate, qui se composait de bandes riveraines de territoire se développant sur une grande partie du pourtour de la mer Euxine, témoigne



BAS-RELIEF HÉTÉEN DE KARABEL. (Voir page 29)

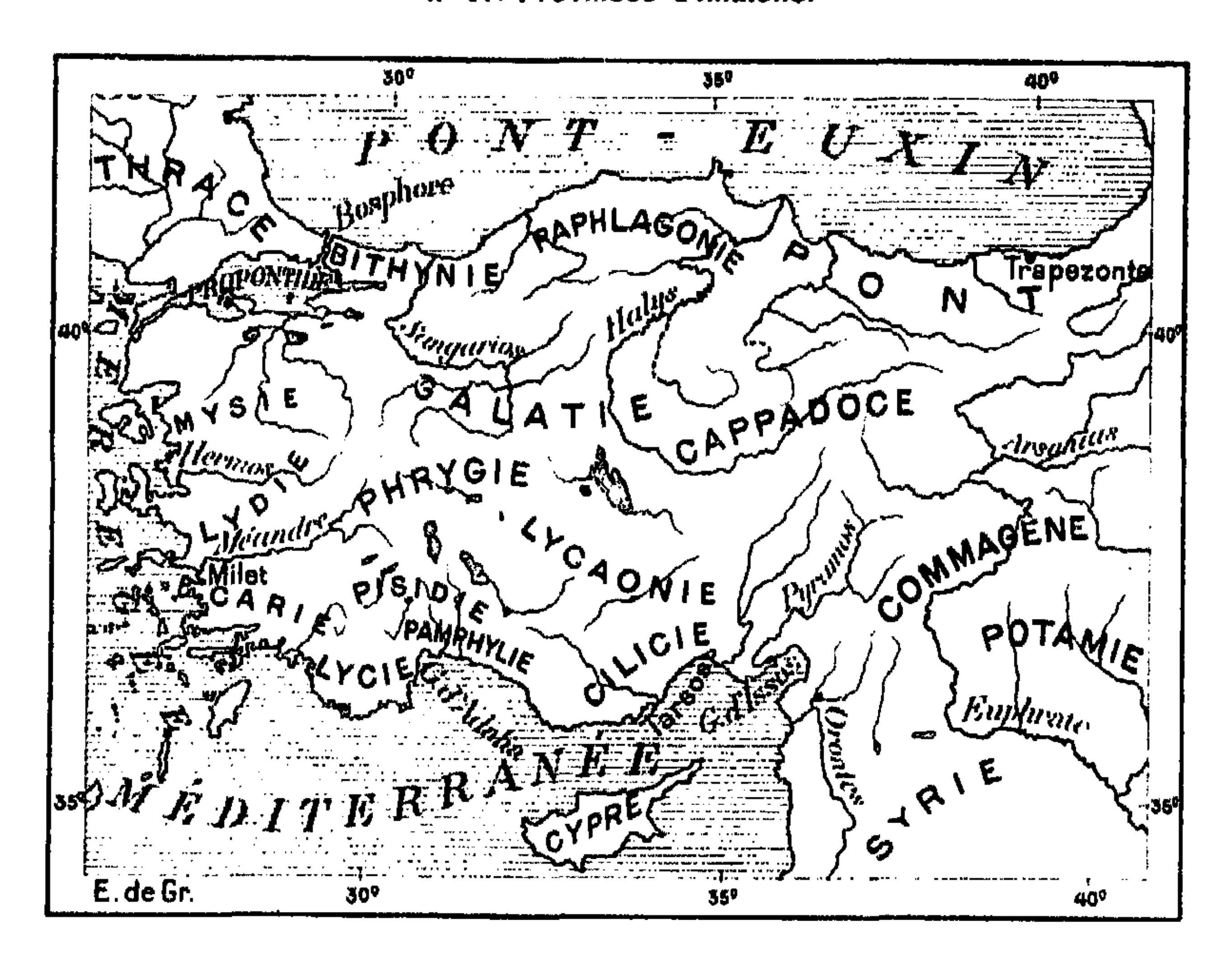
D'après A. H. Sayce

Décrit par Hérodote et attribué par tradition à Sésostris.

aussi de l'interdépendance géographique dans laquelle se tiennent les côtes de l'immense bassin.

La seule région de l'Asie Mineure qui présente dans son ensemble un caractère d'unité géographique très marqué est le grand ovale de plaines et de plateaux qui comprend le bassin supérieur de l'Halys ou

N° 97. Provinces d'Anatolie.



Kizil-Irmak et qui se continue au sud vers les montagnes côtières en embrassant la haute Cappadoce et la Lycaonie. La Galatie et la Phrygie appartiennent aussi à cette région naturelle, disposée, semble-t-il, pour devenir le domaine d'une nation puissante. Mais ce vaste territoire, entouré de hautes montagnes qui lui forment écran sur tout le pourtour, ne peut recevoir qu'une proportion de pluies insuffisante pour de riches cultures; la partie méridionale de l'espace ovalaire est presque en entier un désert de plaines salines, de marécages et de fondrières argileuses. En outre, cette contrée a le grand inconvénient de

n'avoir pas d'issue naturelle vers la mer : aussi fut-elle très fréquemment une dépendance de pays maritimes de bien moindre étendue. Ainsi, l'empire de la Lydie, dont le centre politique était la ville de Sardes, peu éloignée du littoral marin, s'était prolongé au loin dans ces plaines centrales de la presqu'île, et lors des guerres fameuses entre Cyrus et Crésus, le fleuve Halys était la limite commune entre les deux puissantes monarchies.

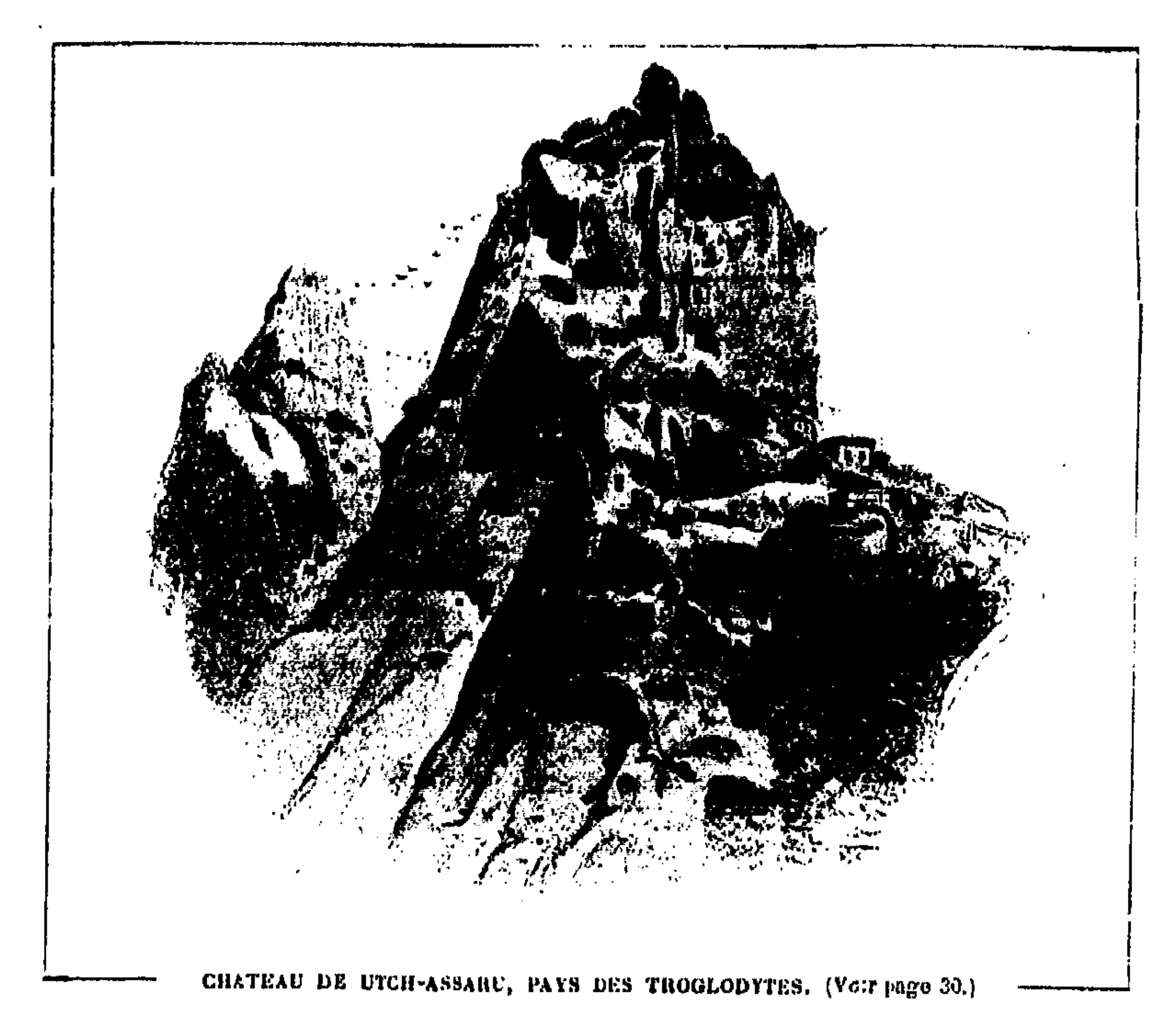
Au point de vue de sa forme géométrique, on peut donc dire que l'Asie Mineure a non pas un milieu, mais plutôt deux foyers situés chacun d'un côté de la grande plaine centrale : à l'ouest, la Phrygie est la contrée vers laquelle convergent les chemins naturels de la mer dans tout le demi-cercle décrit du nord au sud, de la bouche du Sakaria (Sangarios) au golfe d'Adalia : à l'est, la Cappadoce, que domine, à mi-chemin des deux mers, le colosse volcanique de l'Argée et qui prolonge vers chaque littoral et vers l'Euphrate son triple versant de terres fertiles, riches en herbes, « où paissent les bons chevaux[1] ».

Sans doute, ces deux « foyers » de la Phrygie et de la Cappadoce ont eu à diverses époques une grande importance économique ou politique répondant à leur heureuse situation. Il est vaguement question d'un passé obscur où Mazaca, la Césarée romaine, était contemporaine des grandes cités glorieuses, Thèbes et Memphis, Babylone et Ninive. De nos jours, le voyageur découvre les ruines de nombre de grandes et riches villes : le désert qui les entoure fut productif autrefois : il n'y a plus ni eau, ni habitant. Comparé pourtant à des terres privilégiées, telles que l'Arménie, Assur, la côte de la Phénicie, la Perse, ce territoire leur est inférieur : la faible dimension des deux moitiés du plateau Anatolien ne leur ont pas permis de conquérir la prééminence.

Quant aux dentelures extrêmes de l'Asie Mineure, découpées par les cours d'eau en autant de péninsules secondaires et traversées de seuils qui mettent en communication facile les baies latérales, elles appartiennent à une formation géographique spéciale, la même que celle des îles de l'Archipel, Cyclades et Sporades. A l'exception de Troie, que les souvenirs de l'*Iliade* nous font apparaître comme une cité

1. Traduction de *Hvaspadakhja*, d'après Benfey.

asiatique, mais qui n'en était pas moins peuplée de gens appartenant à la même forme de civilisation que les Hellènes, toutes les villes du versant anatolien de la mer Égée ont des noms qui résonnent à nos oreilles avec la même sonorité que ceux de la Grèce européenne, et de tout temps elles eurent une population sinon hellénique, du moins hellénisée : Pergame, Phocée, Magnésie, Smyrne, Éphèse, Milet, Ha-



CHATEAU DE UTCH-ASSARU, PAYS DES TROGLODYTES. (Voir page 30.)

licarnasse. Il serait absurde d'étudier ces contrées avec le territoire de l'Asie, parce qu'elles lui sont rattachées matériellement. Par leur nature physique et par leur histoire, elles font réellement partie du même monde que les péninsules situées en face, de l'autre côté de l'Archipel. Ici, nous nous trouvons en Grèce, quoique dans une Grèce à physionomie spéciale, ayant des traits originaux qui contrastent avec ceux de la Thessalie, de l'Attique et du Péloponèse.

Ces caractères particuliers à l'Asie grecque proviennent de la part d'éléments apportés de l'intérieur et mêlés à la civilisation hellénique des cités du littoral. C'est en raison de ces contrastes que la

ville d'Éphèse avait reçu le nom d'Asia — « Asie » — : elle se présentait en effet dans le monde grec comme une école des idées religieuses, politiques et morales introduites de l'Orient. De même, sous la domination romaine, on prit l'habitude de désigner spécialement par l'appellation d'« Asie » le royaume de Pergame, composé de la Mysie et de la Troade[1]. Dans l'antiquité, le symbole le plus saisissant de cette fusion des éléments ethniques et des civilisations de l'Asie et de l'Europe nous est fourni par l'histoire du Perse Cyrus le Jeune, devenu satrape des principales provinces de l'Asie Mineure. Ce fut pourtant un véritable Grec par la culture de l'esprit et il fit appel à la vaillance des Spartiates, au génie des Athéniens pour tenter la constitution d'un empire gréco-asiatique. Depuis ce conflit, qui eut lieu il y a vingt-trois siècles, combien de luttes entrechoquèrent l'Europe et l'Asie sur les mêmes champs de bataille!

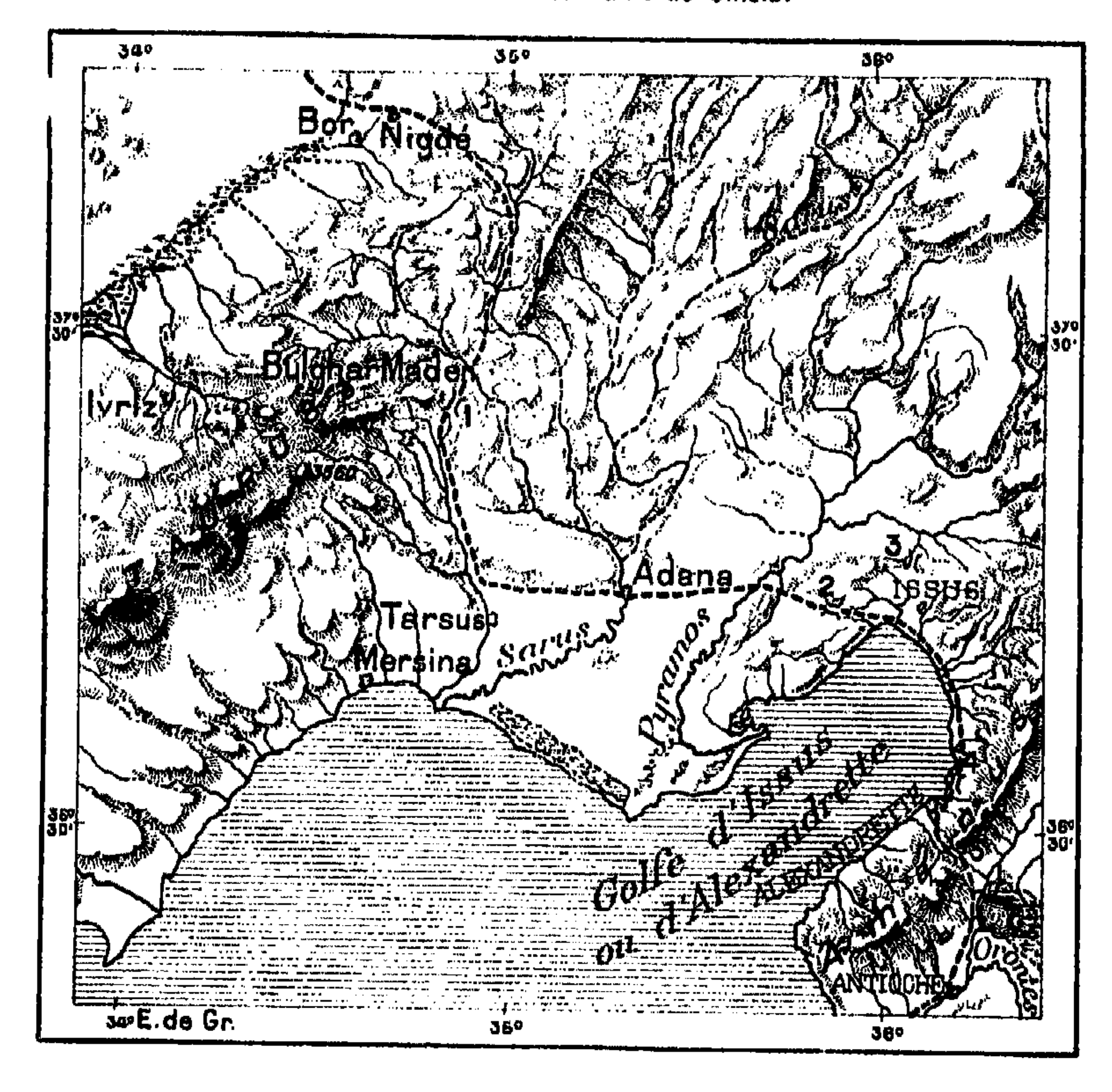
Le manque d'unité politique dans les contrées riveraines des deux mers, au sud et au nord de la péninsule, se présentait en beaucoup d'endroits sous forme de morcellement absolu, par suite du manque de communications faciles. Telle vallée de la Pamphylie ou de la Lycie, telle presqu'île de la Carie constituait un petit monde distinct formant une seigneurie ou une république autonome ne se rattachant à ses voisines que par des traités d'alliance ou par le lien féodal des hommages et des tributs. Lors de la constitution des grands empires assyrien, persan, macédonien, qui soumettaient les populations les plus disparates à l'union apparente de la sujétion commune, tous ces petits États secondaires en étaient quittes par le paiement d'impôts, aggravés dans les grandes circonstances par l'envoi de gens de guerre; puis, après la tempête, ils se retrouvaient dans une situation d'indépendance peu différente de leur ancienne condition : la nature même le voulait ainsi.

Il est curieux de constater qu'avant le deuxième siècle de l'ère vulgaire, l'Asie Mineure ne se trouva jamais sous une domination unique. Ni les Hittites, ni les Perses, ni même Alexandre et ses successeurs ne semblent avoir franchi l'Iris; les Romains ne subjuguèrent la Cappadoce que sous Trajan. Au déclin de l'Empire de Byzance, le même fait se reproduit; la domination arabe ne dépassa

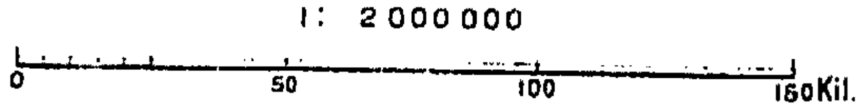
1. Vivien de Saint-Martin, *Description historique et géographique de l'Asie Mineure.*

pas le Taurus, et les Turcs, pénétrant par l'Arménie, conquirent

N° 98. Taurus et Plaine de Cilicie.



1 : 2 000 000



1. Porte Cilicienne.
2. Porte Amanicienne d'après Strabon.
3. Porte Amanicienne d'après Arrien.
4. Porte Syrio-Cilicienne.
5. Porte Amanicienne.

Il y a deux mille ans, le Saros débouchait probablement dans la lagune qui borde encore le littoral : le Pyramos atteignait la mer à l'extrême pointe sud de la plaine (W. Ramsay).

le plateau Anatolien des siècles avant de posséder la Cilicie : Constantinople fut pris avant Tarsus [1].

Il semble que, d'une manière générale, les deux rivages péninsulaires, celui du sud, le long de la mer de Cypre, celui du nord, bor-

1. W.-M. Ramsay, *Geographical Journal*, 1903.

dant la mer Noire, contrastent par leurs remous ethniques. Au sud, le mouvement de migration s'est produit surtout dans le sens de l'orient à l'occident : on constate l'arrivée de colons sémites de la Cilicie à la Carie sur toute la longueur du littoral. Au nord de la péninsule, c'est en sens contraire que se portèrent les émigrants; tandis que des



BAS RELIEF HÉTÉEN A KELLER, PRÈS D'AÏNTAB.

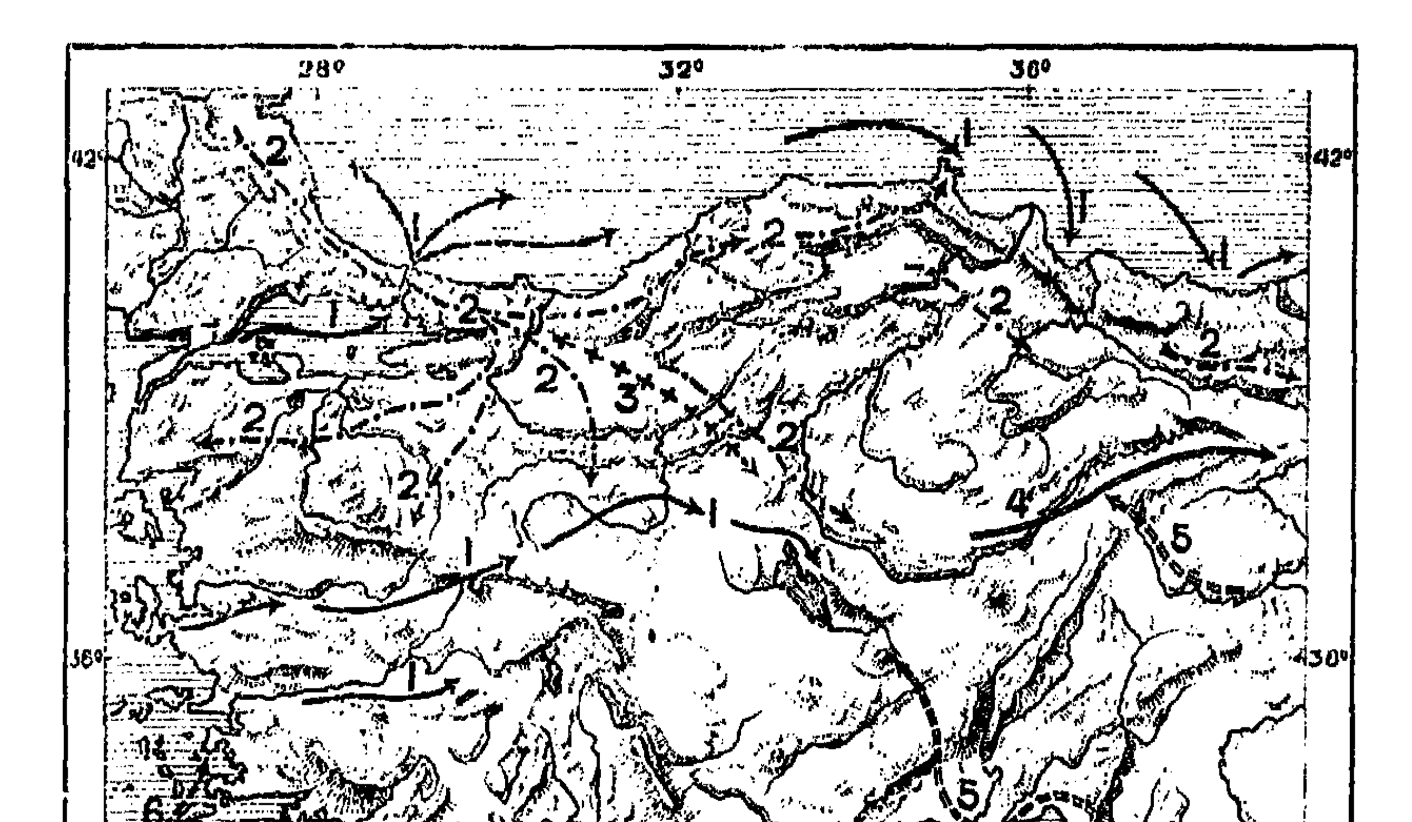
D'après A. H. Sayce.

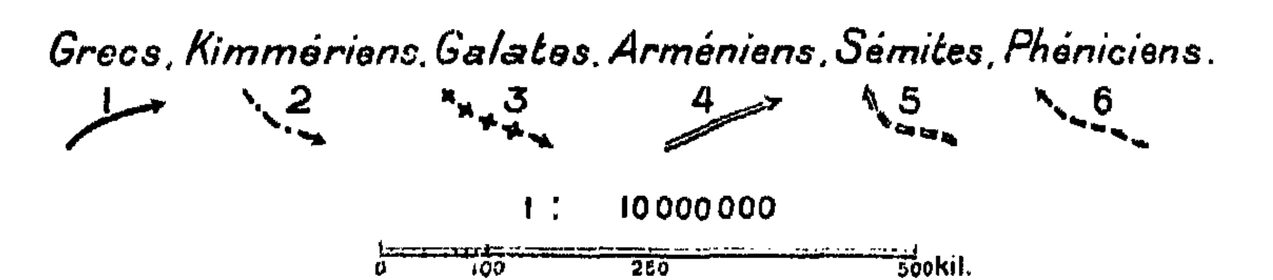
marchés de commerce, fondés par des Grecs du midi, s'établissaient sur le littoral péninsulaire, des déplacements de peuples s'accomplirent souvent des côtes sarmates — c'est-à-dire de la Russie actuelle — vers celles de la Thrace et de la Bithynie, puis, de proche en proche, le long des montagnes du Pont jusqu'au pied du Caucase. Ainsi les Kimmériens, de même origine que les Thraces d'Europe, pénétrèrent fréquemment dans l'Asie en franchissant le Bosphore, et se répandirent tout le long de la côte; à l'ouest, où la chaîne bordière est interrompue, ils envahirent aussi l'intérieur de la contrée et donnèrent naissance aux populations phrygiennes. Cette invasion des

Thraces, tantôt guerrière, tantôt pacifique, est un fait sur lequel les témoignages des anciens et les recherches des savants modernes s'accordent parfaitement[1].

Dans la partie antérieure de la presqu'île, sur les rivages de la

N° 99. Mouvements ethniques.



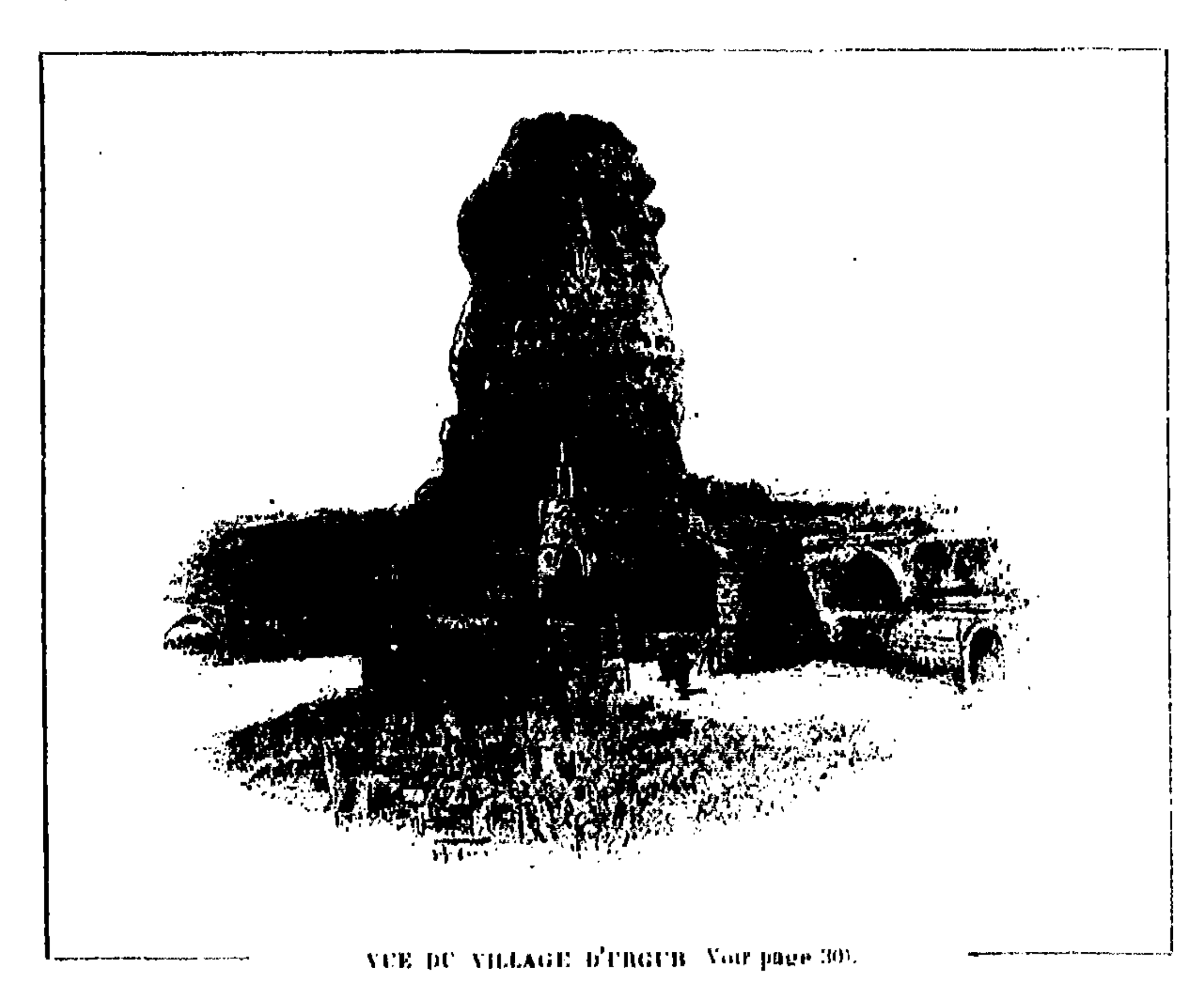


Les mouvements du peuple des Hittites furent de beaucoup antérieurs à ceux des populations mentionnées sur cette carte, les Phéniciens exceptés, et ne sont pas indiqués ici. L'influence de cette nation se serait propagée du haut bassin du Kizil-Irmak, d'un côté vers le sud-ouest jusqu'à la mer Égée, de l'autre vers le sud-est, jusqu'en Syrie (voir pages 30-32).

mer Égée, on constate aussi une poussée ethnique dans la direction de l'ouest à l'est : l'hellénisme avait pris son origine en Europe, d'où il envahit les îles et le littoral asiatique et pénétra même, par colonies

1. François Lenormant, *Les Origines de l'Histoire*, tome II, p. 56.

compactes jusque dans l'intérieur du pays; en Cappadoce on voit, côte à côte, les descendants des Hellènes, des Iraniens et des Sémites. M. W. Ramsay a trouvé en Phrygie de très nombreuses inscriptions hébraïques, surtout aux environs d'Akmania. Un autre tournoiement d'hommes avait entraîné des Galates, c'est-à-dire des Gaulois,



VUE DU VILLAGE D'URGUB (Voir page 30).

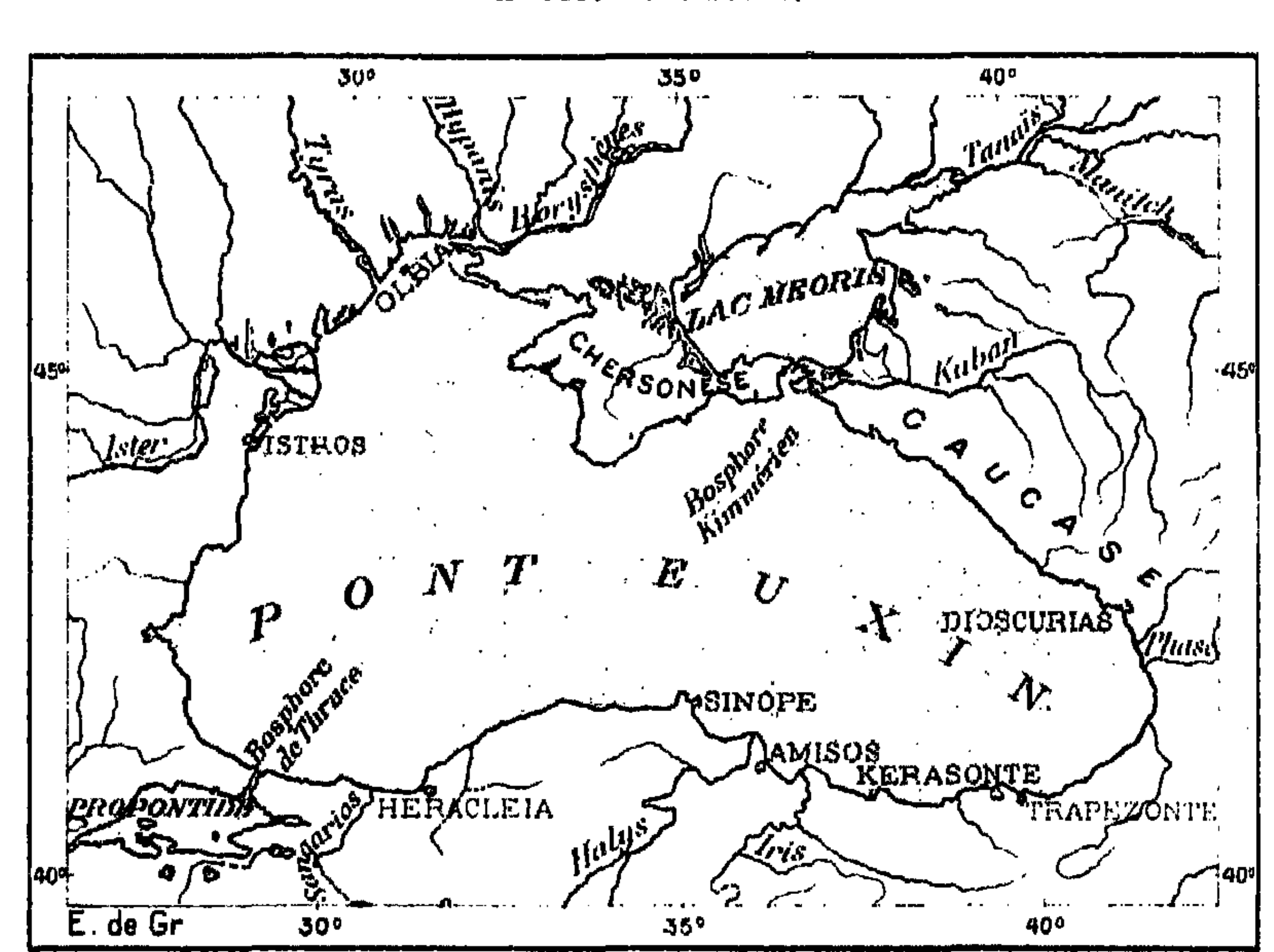
frères des habitants de l'Europe extrême, jusque dans le cœur même de la péninsule d'Anatolie.

Quoique séparée des plaines sarmates par une mer tempétueuse, l'Asie Mineure n'était pas moins en relations fréquentes, directes et indirectes, avec ces terres hyperboréennes. D'abord, depuis les âges reculés, des Argonautes, grecs ou phrygiens, s'aventuraient sur les eaux noires et redoutables pour aller conquérir des « toisons d'or » sous diverses formes, précieux métal, étoffes ou denrées. Puis les routes du littoral étaient aussi connues; la mer Ascanienne — car tel paraît avoir été le nom primitif du bassin maritime qu'on appela plus tard le « Pont Euxin », Πόντος Ἄξεινος, Πόντος Εὔξεινος — n'est pas assez étendue pour que les populations riveraines n'en aient pas au moins soupçonné les contours; d'ailleurs, le rebord très élevé de l'arête de

Crimée et, bien plus encore, les hautes montagnes du Caucase, aux neiges étincelantes, se montraient de fort loin aux navigateurs, marquant ainsi nettement une partie de la grande ellipse décrite au nord par les rivages.

Il est vrai que, vers l'orient, les communications par terre avec les plaines de la contrée devenue aujourd'hui la Russie méridionale étaient

N° 100. Pont-Euxin.



1 : 12 000 000

0 200 400 600 kil.

fort difficiles, du moins par la voie la plus courte, car il aurait fallu pour cela longer de promontoire en promontoire la côte abrupte que dominent les escarpements du Caucase, et pareil voyage ne pouvait guère être entrepris que par des marchands, en groupes peu nombreux, demandant l'hospitalité de village en village: des peuples migrateurs auraient été trop embarrassés dans leur marche par les obstacles de toute nature, escarpements et gaves. Mais, par les rives occidentales de la mer Noire, les routes de migration étaient plus faciles à suivre, et certainement elles furent fréquemment utilisées. La

grande expédition que Darius, fils d'Hystaspes, fit dans le pays des Scythes jusqu'au delà du Tanaïs, même au milieu du « désert où nulle race d'hommes n'habite et qui s'étend à sept journées de marche[1] », n'était que le choc en retour des nombreuses incursions auxquelles s'étaient livrées les populations nomades des grandes plaines septentrionales, poussant devant elles les Kimmériens, les Thraces et autres riverains de la mer Noire. A la suite de cette campagne, et surtout grâce aux expéditions de commerce, tout le littoral, de même que les limans ou estuaires dans lesquels se déversent les fleuves entre l'Ister et le Tanaïs, finit par être bien connu des Grecs; ceux-ci acquirent aussi des connaissances précises sur la direction des cours d'eau qui descendent des faîtes peu élevés de l'intérieur.

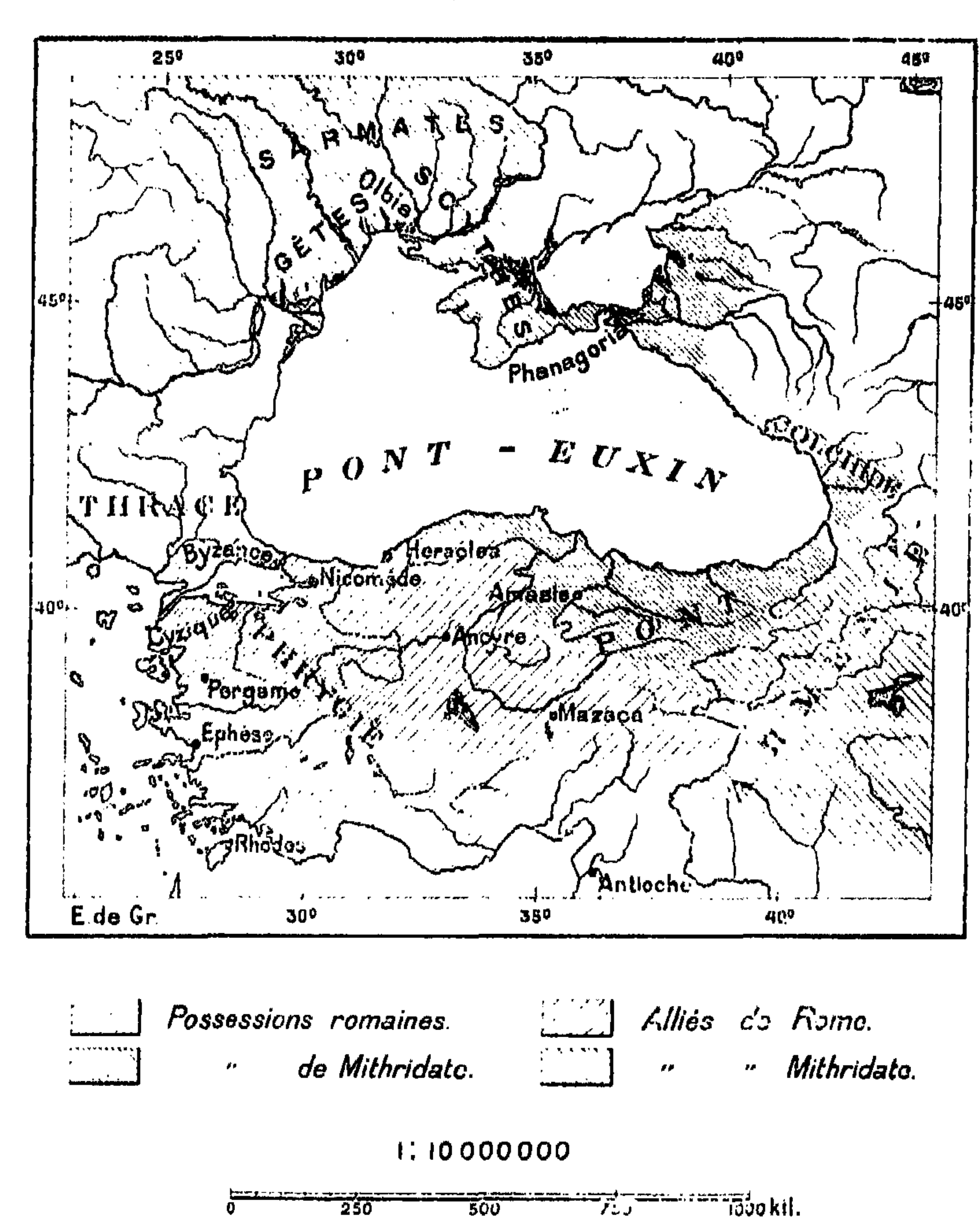
Dès les origines de l'histoire, des colonies fixes, établies sur la rive scythique du Pont Euxin, complètent le cercle de marchés qui se développe autour du grand bassin maritime et se rattache à la fois aux îles helléniques de la mer Égée et aux ports septentrionaux de l'Asie Mineure. Les deux littoraux opposés, — l'empire de Mithridate, embrassant tout le pourtour oriental de la mer Noire, permit de le constater d'une manière visible et matérielle, — appartenaient au même ensemble de civilisation, et les cités qui se confrontaient par-dessus les flots avaient à desservir le même commerce, celui des métaux. La ville d'Olbia, située sur le cours inférieur du Borysthène, où se voient aujourd'hui les buttes inégales des Sto Mogil ou « Cent Tombeaux », près du confluent du Bug et du Dniepr, recevait l'ambre, l'or et l'étain que lui apportaient les Scythes des bords de la Baltique et du lointain Altaï. Ainsi les artistes de l'Asie antérieure, Sidoniens, Grecs ou autres, qui importaient du nord ces matières premières et du Sinaï le cuivre et les turquoises, travaillaient les précieux métaux, sertissaient des bijoux, fabriquaient de merveilleux bronzes d'art, tandis que sur le littoral asiatique du Pont, dans les vallées de l'Asie antérieure, les mineurs chalybes, qui, au temps des Grecs, donnèrent leur nom à l'acier, extrayaient du sol du minerai de fer et en forgeaient, pour les mêmes clients, des armes admirables.

Comparée à la partie continentale de l'Asie Mineure, c'est-à-dire à

1. Hérodote, *Histoires*, liv. IV, 122, 123.

sa masse quadrangulaire, non comprises les franges helléniques, la bande très étroite du littoral syrien, qui s'étend du nord au sud, entre le golfe d'Alexandrette et le golfe de Péluse, présente une opposition

N° 101. Empire de Mithridate.



des plus remarquables. En proportion de la lourde péninsule Anatolienne, le territoire de Syrie est d'une superficie beaucoup moindre, mais combien la valeur historique en fut plus considérable, grâce aux migrations de peuples qui se dirigèrent vers ces contrées, aux ren-

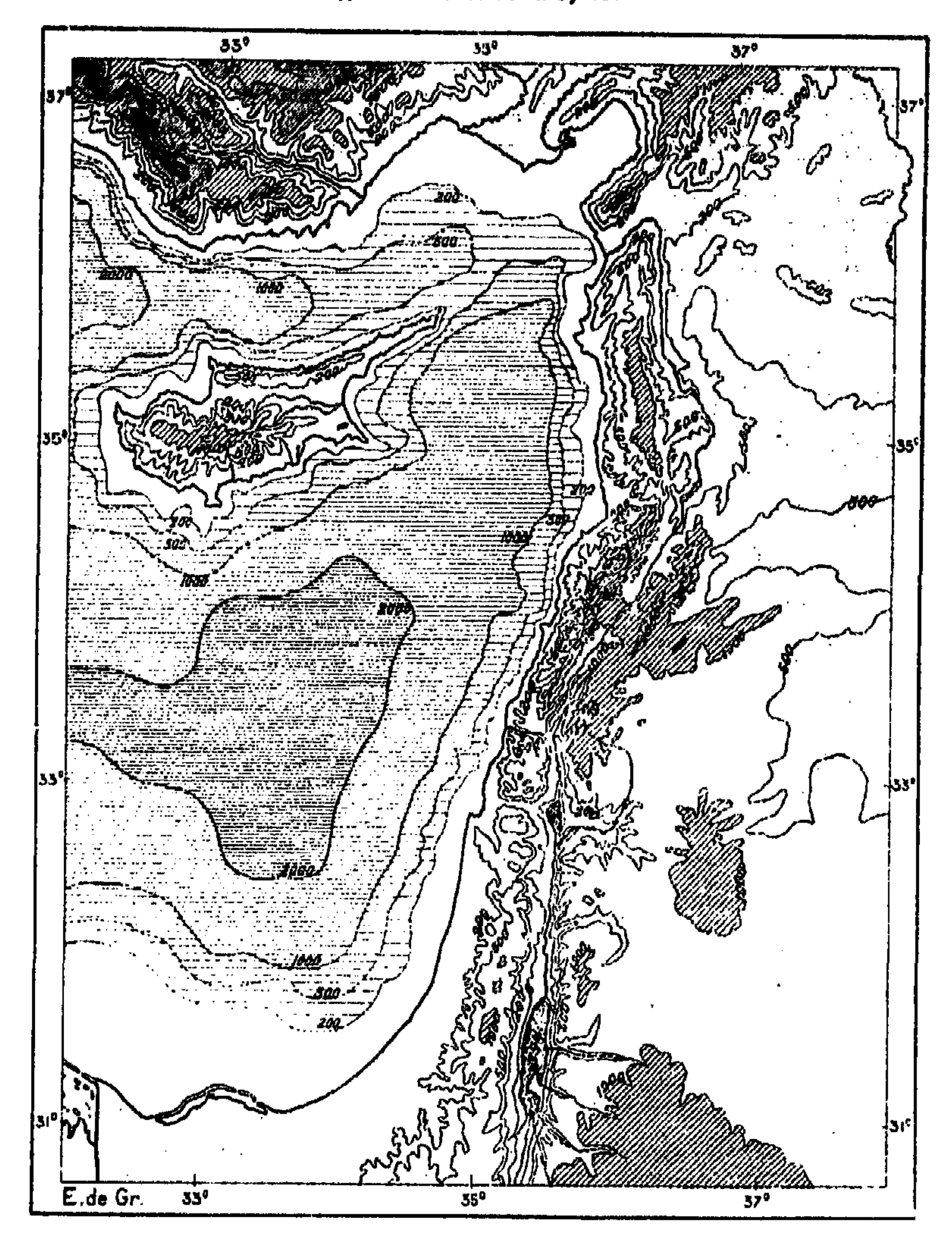
contres qui s'y produisirent par la force même des lois naturelles, aux civilisations que fit naître la disposition géographique des voies convergentes !

Pour juger des avantages primordiaux dont les Phéniciens recueillirent le bénéfice et auxquels ils durent l'extrême importance de leur œuvre dans l'histoire de l'humanité, il faut planer à une grande hauteur au dessus de la surface des terres, s'élever en aérostat, pour ainsi dire, et suivre des yeux sur notre petite boule planétaire les chemins que suivent les caravanes des marchands et les peuples migrateurs. Quand on embrasse ainsi l'ensemble de l'Ancien Monde, on constate que certainement la vie de l'humanité dut concentrer son activité d'une manière exceptionnelle sur cette côte de la Syrie. L'orgueil national et religieux avait persuadé les Juifs que leur cité de Jérusalem était le centre du monde, et, à certains égards, elle se trouve réellement, comme Tyr, sa voisine, dans la région où viennent s'équilibrer les forces des trois continents connus des anciens : c'est bien dans cette zone côtière que se croisent les axes principaux suivant lesquels devait se développer l'histoire.

Que l'on se rappelle le rôle de premier rang qui appartient à l'Iranie, grâce à la ligne de vie, au chemin des nations qui se développe le long du diaphragme des montagnes de l'Asie centrale, au nord et au sud de cette arête majeure. Les grandes voies de l'Extrême Orient, convergeant de l'Inde et de la Chine, se rencontrent en ces contrées pour redescendre ensuite vers la Mésopotamie et former leur principal ganglion nerveux dans la plaine où le Tigre et l'Euphrate rapprochent leurs cours et mêlent leurs eaux pendant les crues. Babylone, ou telle autre cité voisine, fut le centre de l'histoire asiatique pendant des milliers d'années, et c'est en ce lieu même que se serait opérée, dans la direction du nord ouest et du sud-ouest, la bifurcation des deux routes majeures d'Europe et d'Afrique, si, à l'occident de l'Euphrate, les déserts de l'Arabie ne s'avançaient vers le nord en un vaste hémicycle, empêchant, ou du moins rendant presque impossible, la traversée directe des argiles, des sables et des coulées de lave. La ligne normale de communication se reploie donc vers le nord pour remonter le cours de l'Euphrate jusqu'aux avant-monts du Taurus et gagner la côte, soit en traversant la bande étroite de terrain qui sépare le coude nord-occidental de l'Euphrate et le golfe d'Alexandrette, soit

en quittant la voie fluviale plus au sud pour contourner le désert et

N° 102. Relief de la Syrie.



1 : 5 000 000

0 100 200 300 kil.

rejoindre le littoral par une brèche des montagnes. De toutes manières,

que la ville d'étape fût Karkemich, Halep, Antioche, Palmyre ou Damas, le point de divergence des deux routes, d'un côté vers l'Asie Mineure et l'Europe, de l'autre vers le continent africain, se trouvait reporté en Syrie, dans le voisinage immédiat de la Méditerranée.

Au point de vue des routes océaniques, les avantages que la nature assignait aux cités phéniciennes, lors du passage de la civilisation à leur périgée, ne furent pas moindres que pour les routes continentales. Vers l'ouest s'étend la Méditerranée qui baigne, sur 3600 kilomètres en droite ligne, les rivages de l'Afrique et ceux de l'Europe, découpés à l'infini, du moins au nord, par les golfes et les baies. A peu de distance au sud, l'étroite mer Arabique pointe sa langue bifide de Suez et d'Akabah vers le golfe de Péluse et la Méditerranée, la mer Morte et la vallée du Jourdain. Ainsi la ligne de navigation, sauf une faible lacune, se développe sur un espace qui dut sembler presque sans fin aux marins débutants. A l'ouest, ils atteignaient l'Atlantique, se dirigeaient soit du côté des tempêtes, des brumes et des glaces, vers les îles Cassitérides, la lointaine Thulé et les côtes de l'Ambre, soit du côté du soleil et des vents réguliers pour doubler le promontoire Soloeis et visiter les îles Fortunées. Au sud, ils allaient par le détroit de Bab el Mandeb, « Porte de l'Angoisse », et navigaient vers « Ophir », la pointe méridionale de l'Afrique, les mers de l'Inde, où soufflent alternativement les vents alizés et les moussons, et jusqu'en Malaisie.

C'est aussi dans la direction même de la côte syrienne que la percée du haut Euphrate forme une coupure à la racine de la presqu'île Anatolienne pour ne s'arrêter qu'à une faible distance de la mer Noire; et cette route, sans être directement utilisée par de grandes expéditions de commerce, n'en servait pas moins à un trafic d'importance sur toute la série des marchés qui se suivaient le long de la « ligne de vie ». Enfin, il faut constater que les villes considérables du littoral syrien et de l'arrière pays rapproché étaient situées à moitié chemin de deux autres voies historiques des plus fréquentées et dépassaient même à cette époque les chemins maritimes comme artères de communication. Ces deux voies étaient, d'une part, la vallée du Nil, s'avançant vers le sud jusque dans les régions alors inconnues de l'Afrique intérieure; d'autre part, les deux courants jumeaux du Tigre et de l'Euphrate, avec leurs affluents de l'est, prolongeant au



Cl. Bonfils. VUE GÉNÉRALE DE HOMS D'après une photographie.

loin dans les terres l'avant-mer du golfe Persique. La côte de Syrie, elle-même disposée en une longue bande comme les deux vallées fluviales dont elle était l'intermédiaire, avait pour axe naturel une troisième route utilisée à toutes les époques, celle que forme la vallée de l'Orontes, parallèle au littoral, et sa continuation méridionale, la vallée du Leontes, puis celle du Jourdain, fertile et vivante dans la haute moitié de son cours. Il est vrai que la partie basse de ce sillon, de la mer Morte au golfe d'Akabah, se trouvait inutilisée par le manque d'eaux courantes.

Tous ces grands avantages d'ordre mondial que présentent le parcours et le croisement des chemins des peuples devaient donc se manifester à tous les endroits de la côte syrienne offrant des points de mise en œuvre comme lieux d'escale, d'expédition, de pêche, de culture, ou d'industrie : chaque bourg, chaque village jouissant d'une heureuse situation locale, avait des chances sérieuses de se transformer en cité d'importance majeure. Or précisément cette côte, qui, vue dans

son ensemble, paraît être presque rectiligne, à peine échancrée, et qui est en effet complètement inhospitalière dans sa partie méridionale, sur tout le littoral de l'antique Philistie, se découpe au nord du mont Carmel, en un certain nombre de criques semi-circulaires où venaient se réfugier les embarcations du large, avant qu'il existât des ports artificiels aménagés par l'homme. Le rivage de la Syrie, comme celui de la Mauritanie en Afrique, du Chili dans le Nouveau Monde, et d'autres régions montagneuses, présente, en dehors des arêtes principales de la chaîne côtière, une série de promontoires disposés en échelons et en retrait les uns sur les autres, de manière à former des lieux d'abri très appréciés contre certains vents : ainsi naquirent sur ce littoral, bien protégées contre la houle du sud et de l'ouest, les villes de Béryte (Beïrut) et de Tripolis.

Quelques points de la côte possédaient un autre privilège, des môles naturels, des brise-lames formés par des îlots ou chaînes d'écueils. En ces parages, les roches basses, séparées de la terre ferme par des eaux peu profondes, mais suffisant néanmoins à cette époque pour donner asile aux embarcations, protégeaient les flottilles à la fois contre les vents du large et contre les attaques d'un ennemi ; ce fut l'une des causes majeures de la prospérité que purent atteindre les fameuses capitales Arad et Sidon, et Tyr, plus puissante encore. Plusieurs de ces villes, favorisées en outre par la fertilité des campagnes du littoral voisin, se trouvaient en face d'une brèche des montagnes formant un chemin naturel pour le commerce d'outre-monts. Telle était précisément la situation de Tyr, placée tout près de la bouche du Leontes, que suivaient les caravaniers venus du haut Euphrate et des oasis septentrionales du désert.

La forme géographique du littoral syrien, avec sa chaîne de villes heureusement disposée pour le commerce, et par conséquent destinée à recevoir des immigrants de toute nationalité, des gens de toute race, libres ou esclaves, ne comportait pas une parfaite unité d'origine dans les populations qui s'y étaient établies : les migrations et les contre-migrations accomplies par terre et par mer durent changer diversement la teneur des éléments ethniques sur la longue bande de territoire, d'environ 800 kilomètres, développée du nord au sud entre l'Asie Mineure et l'Égypte. L'influence du milieu a certainement

réussi, suivant la durée de son action, à déterminer des ressemblances de types là où se présentaient autrefois des contrastes originaires; mais de nouveaux mélanges d'hommes, de tribus et de peuples introduisant de nouvelles différences de caractères physiques, de langues, de religions et de mœurs parmi les habitants, l'équilibre général était encore modifié.



« PIERRE DEBOUT », DE MERSINA
(Voir carte nº 98, page 13.)

Certains voyageurs attribuent à ce menhir, phénicien peut-être, une hauteur d'une quinzaine de mètres, d'autres 7 à 8 seulement.

D'après le tableau ethnographique sommaire que reproduisent les annales des Hébreux dans le dixième chapitre de la *Genèse*, presque toute la population du littoral aurait été de provenance khamitique, c'est-à-dire aurait appartenu à cette race mystérieuse, distincte de Sem et de Japhet, et que les Juifs semblent avoir inventée simplement pour y classer leurs ennemis et la faire maudire en bloc. Toutefois il paraît bien que dans l'ensemble les habitants de la Syrie étaient de même origine que les Hébreux, et qu'on peut les classer également parmi les Sémites. Les langages, les types se ressemblent du nord au sud, et l'on a motif de croire que le berceau commun de la race se trouve peu éloigné, sur

les avant-monts du Taurus arménien. C'est de là que, pendant la succession des âges, seraient partis les essaims d'émigrants, quittant pour de plus vastes patries — d'un côté le Pays des Fleuves, de l'autre le littoral marin — leurs vallées trop étroites.



PIERRE PORTANT UNE INSCRIPTION HÉTÉENNE
CÔTÉ PLAT
Un tiers de grandeur réelle.

Une légende juive, recueillie par la *Genèse*, nous dit qu'Abraham, l'ancêtre mythique des Hébreux, résida longtemps au pays de Haran ou Caran. Il est vrai que, par suite d'une confusion évidente de traditions, le même Abraham ne se distinguait pas du « Père Orkham » d'Ur en Chaldée; mais tout le contexte et l'ensemble du récit relatif à la vie du patriarche hébreu nous montre bien que les Juifs considéraient comme le père de leur race, non le roi d'une cité chaldéenne, mais un chef de *bergers, errant avec ses troupeaux* dans les solitudes de la Cis Euphratide. Les pâturages qu'ils disent avoir été parcourus par leurs aïeux commencent immédiatement au sud du pays de Haran, la terre patrimoniale où Abraham avait vécu, où son fils Isaac et son petit fils Jacob avaient pris femme. Le bourg de Haran, qui existe encore sur le Nahr-Belik, ruisseau tributaire du haut Euphrate, occupe probable-

ment le centre de cette ancienne patrie des Sémites hébraïques.

Le Haran, que contourne à l'est la boucle du grand fleuve, à sa sortie des montagnes, est situé à la base des avant-plateaux des monts d'Arménie, là où les derniers renflements du sol vont se perdre dans la plaine. C'est donc un lieu d'étape par excellence pour les habitants des hautes vallées, mais il est en outre sur la grande voie historique tracée par la nature entre les degrés extérieurs du plateau d'Iran et les portes de Cilicie. Haran se trouve placée au point de divergence de deux lignes de commerce et de migration, dont la principale, dirigée vers le sud-est, emprunte le cours du Tigre, et par ramification celui du bas Euphrate, tandis que l'autre, pointant vers le sud et le sud ouest, se détache du haut Euphrate à son coude occidental extrême et longe le revers intérieur des montagnes de Syrie, pour se diriger vers la mer Rouge et la péninsule du Sinaï par la vallée du Jourdain. Haran est aussi un centre stratégique de la plus haute valeur, et fut très souvent, surtout pendant les guerres perso-romaines, le lieu de rencontre des armées. (Voir la carte au chapitre suivant.)



PIERRE PORTANT UNE INSCRIPTION HÉTÉENNE
CÔTÉ CONVEXE
Un tiers de grandeur réelle.

Les conditions géographiques en vertu desquelles le pays de Haran

acquit dans l'histoire un rôle de grande importance diffèrent peu de celles que possède, à l'ouest, l'espace quadrangulaire limité par la mer et l'Euphrate, le Taurus et le désert, et dont la cité centrale est aujourd'hui la ville d'Haleb. Si les hommes vivaient en paix, si même certains privilèges n'étaient de nature à susciter les guerres et la dévastation, tous les avantages seraient réunis en cette contrée : les vallées des avant-monts suffisamment arrosées, bien exposées au soleil du midi, peuvent fournir en abondance tous les produits utiles à l'homme, nulle part les facilités du commerce par terre ne sont plus grandes, puisque là se trouve le point de croisement, le carrefour des voies rayonnant vers l'Asie, l'Europe et l'Afrique. Mais le lieu de passage nécessaire pour les trafiquants était aussi celui par lequel se ruaient les armées, et précisément en cet endroit les routes convergentes s'unissent en un étroit couloir où les foules en mouvement doivent se précipiter avec force comme les eaux d'un fleuve entraînées en un chenal unique. Aussi nulle société tranquille n'a pu se constituer pour une longue période dans cette région pourtant si favorisée à tant d'égards. Que de fois des États s'ébauchèrent et tentèrent de vivre en cette partie de l'Asie antérieure, et que de fois ils succombèrent après une courte durée sous la formidable pression du dehors !

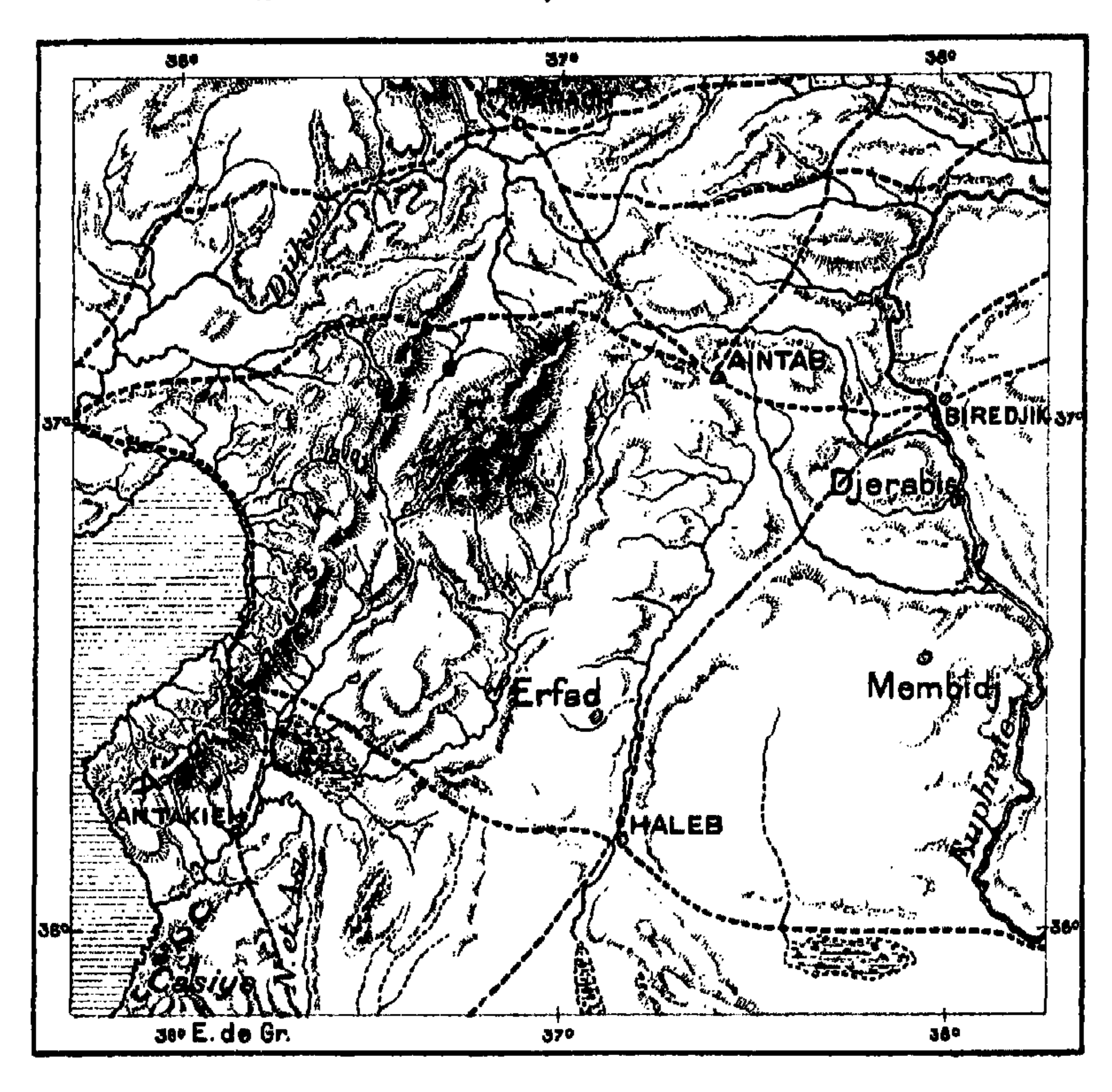
Aux temps protohistoriques racontés par la légende et l'histoire de ces contrées, c'est-à-dire il y a 3500 ans, les abords orientaux des Portes Ciliciennes, la vallée de l'Euphrate et la Syrie, étaient occupés par les Hittites, Hétéens ou Héthiens, les Khéta des Egyptiens, nation très différente des Sémites qui peuplent de nos jours la Syrie septentrionale. Les monuments égyptiens représentent les Hittites sous des traits qui ressemblent, d'après Sayce [1], à ceux des Mongols de nos jours : ils avaient la peau jaunâtre, les yeux noirs, ainsi que la chevelure, celle-ci disposée en trois longues tresses ou réduite à une houppe au milieu du crâne rasé [2]; le nez s'avançait en une forte saillie entre deux pommettes proéminentes et paraissait d'autant plus aigu que le front et le menton glabre étaient fortement rejetés en arrière. Sur les roches d'Ibsambul qui racontent la victoire,

1. A.-H. Sayce, *The Hittites*, trad. de J. Ménant. — 2. Wilson, *Palestine Exploration Fund*, Jan. 1884.

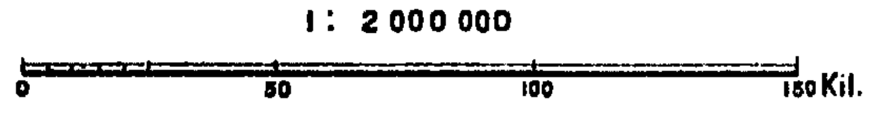
vraie ou prétendue, de Sésostris, les Hittites vaincus sont figurés avec une taille courte et ramassée, indiquant un peuple frère des Tartares du nord de l'Asie[1].

Quoi qu'il en soit, on ignore à la suite de quels événements ces

N° 103. Routes de l'Euphrate à la Méditerranée.



1 : 2 000 000

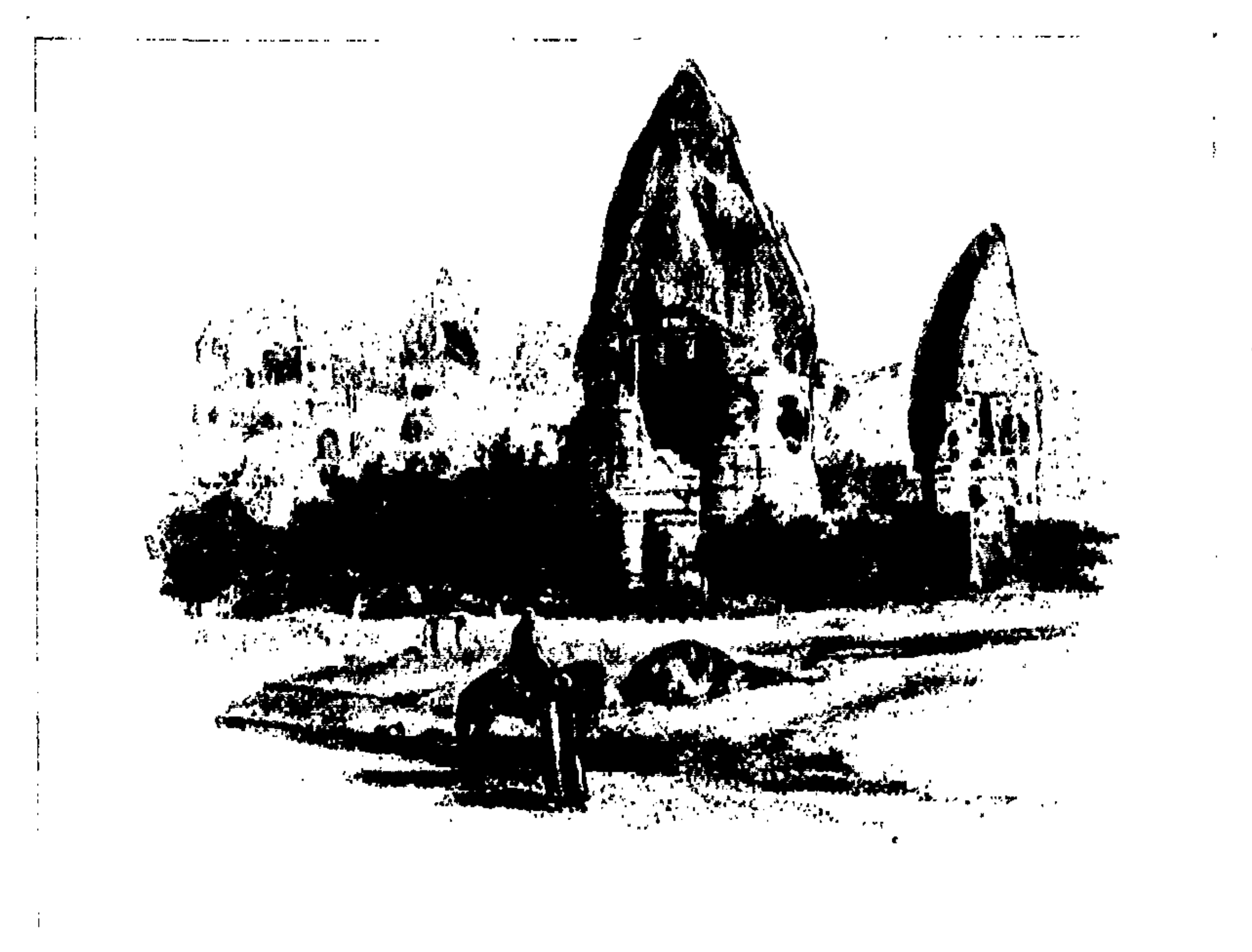


Djerabis (Jerablus, et Membidj (Mabog) sont deux anciennes Hierapolis (Villes Saintes). M. G. Maspero place à Membidj le site de l'antique capitale des Hittites. Karkemich (Garganich, Carchemis); A. H. Sayce, après Skene et G. Smith, le fixe à Djerabis.

populations non sémitiques s'étaient établies dans cette région de l'Asie antérieure. A en juger d'après certains détails de leur costume, la forme des bottes relevée à la pointe et celle des gants, dont le pouce

1. Wright, *The Empire of the Hittites;* Couder, *Heth and Moab*, p. 22.

est isolé, les Hittites auraient fait un long séjour dans la Cappadoce, où l'on retrouverait encore, d'après Wilson, des troglodytes ayant le même type que celui des Hittites d'Ibsambul. Les habitations souterraines qui furent creusées par dizaines de milliers dans les buttes coniques, les talus et falaises de tuf occupant une vaste étendue de terrain à l'ouest du mont Argée, auraient été l'œuvre des Hittites : c'est au moins à 3600 ans avant nous qu'il faudrait faire



VILLAGE DE MATCHAN, AUX ENVIRONS D'URGUB

remonter ces étonnantes hypogées qui forment un labyrinthe sans fin dans le pays d'Urgub. Pour représenter le sens des idées « pays » et « roi »[1], le langage hiéroglyphique des Hittites figure des « quilles », c'est à dire le type même des demeures de cette région.

Des hautes terres de la Cappadoce, s'il est vrai que les Hittites y aient longtemps séjourné, ils seraient descendus vers le coude de l'Euphrate et le golfe de Cilicie, mais se seraient aussi répandus dans tout le vaste rectangle de l'Asie Mineure, puisqu'on y trouve partout des monuments hittites avec la curieuse inscription en relief,

1. S. *Globus*, 23 janvier 1902.

encore indéchiffrée, qui se dirige alternativement de droite à gauche et de gauche à droite. Le prétendu Sésostris, dont les stèles, mentionnées par Hérodote[1], se voient encore dans les montagnes de l'Asie Mineure hellénique, entre Éphèse et Smyrne, était un guerrier hittite, et l'aigle à deux têtes représenté sur les rochers d'Euyuk, était le

N° 104. Le Volcan Argée et le Pays des Troglodytes.

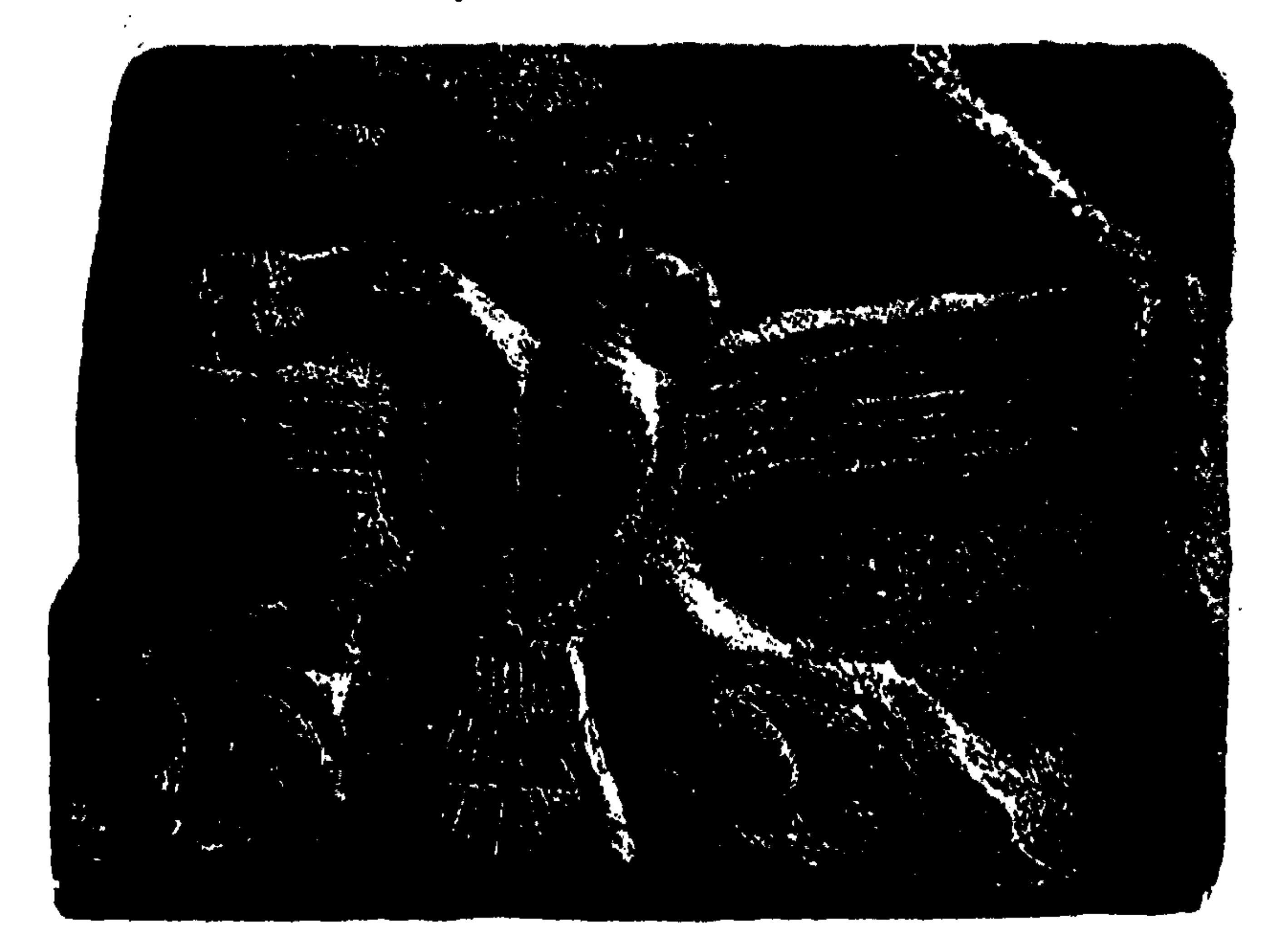
1 : 2 000 000

0 50 100 150 Kil.

blason du peuple de Heth ou de ses souverains : ce symbole de la férocité toujours prête à dévorer et à détruire frappa si vivement l'imagination des chevaliers croisés pour la conquête du saint sépulcre, que les deux plus puissantes maisons impériales de l'Europe ont pris ce relief hideux pour modèle de leurs armoiries.

1. *Histoires*, livre II, 106.

Les *ruines* découvertes au nord de l'Halys, à Euyuk et à Boghazkoï, témoignent d'une civilisation importante : ce sont des palais conçus sur un vaste plan et contenant encore des murs de profil hardi ; c'est le sanctuaire taillé dans le flanc rocheux des collines entourant Boghazkoï et dont les parois portent de longues théories de personnages sculptés ; c'est un temple récemment exhumé par des explorateurs allemands et auquel ils attribuent plus de 4 000 années. Le



L'AIGLE BICÉPHALE, BAS-RELIEF HÉTÉEN DE EUYUK

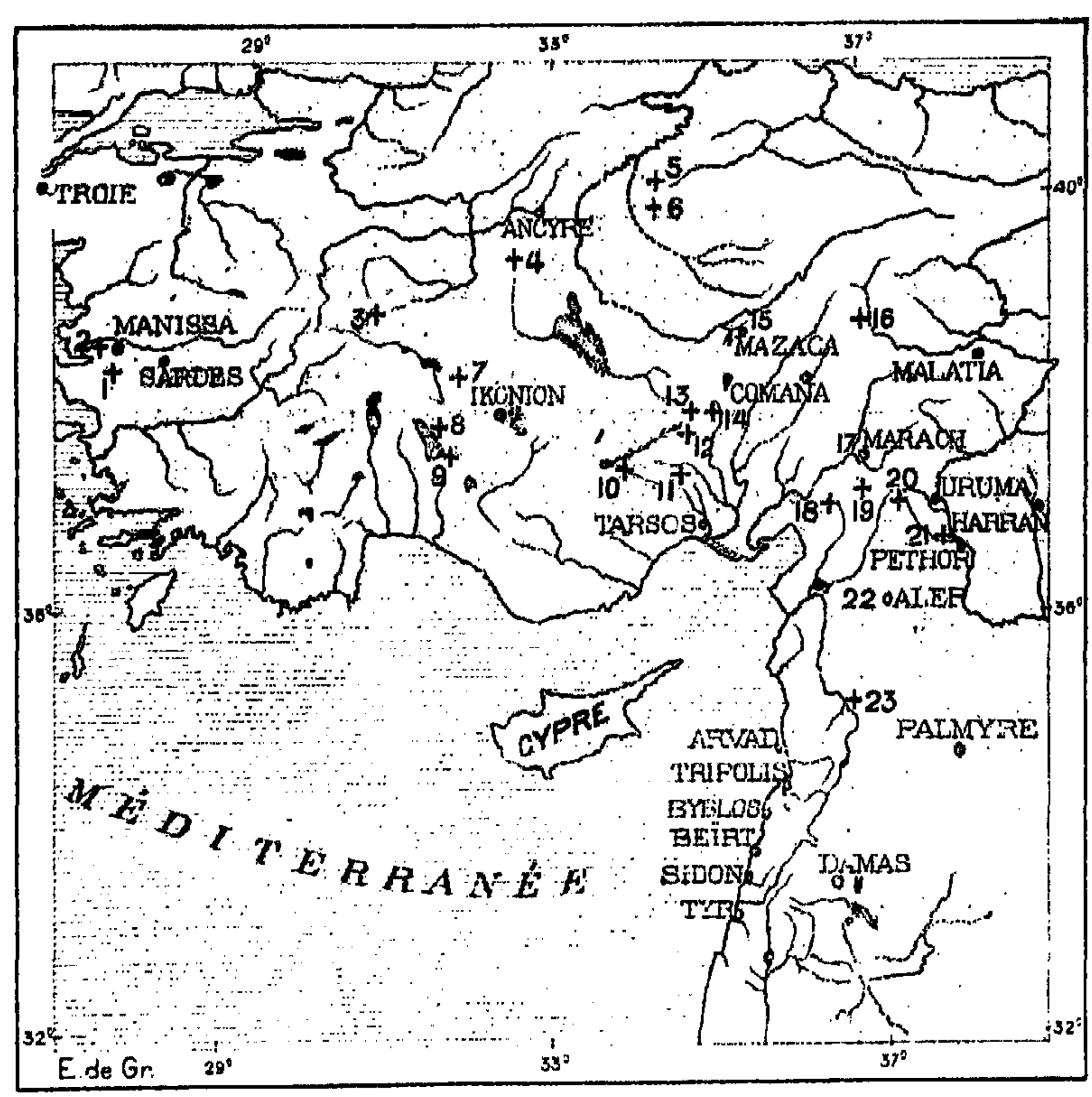
D'après A. H. Sayce.

travail relativement soigné des édifices cappadociens fait penser que la date de ces constructions hittites est postérieure à celle des sculptures que le même peuple a laissées en Syrie.

Les Hittites avaient établi le siège principal de leur domination en Syrie vers l'époque où les Juifs pénétraient dans le pays de Canaan. Suivant les balancements de l'histoire, la capitale, peut-être la métropole de tribus confédérées et de nations assujetties, se déplaçait entre l'Euphrate et la Méditerranée. L'une d'elle s'éleva sur la rive droite du grand fleuve, sous le *nom* de Karkemich, à un des points où se faisait le trajet le plus rapproché de la mer ; mais, depuis vingt-six siècles,

l'ancienne « forteresse de Kemich » est rasée, ses débris ont disparu

N° 105. Quelques Monuments hétéens.



Carte à l'échelle de 1 : 10 000 000.

1. Défilé de Karabel, deux figures de guerriers marchant vers le sud (v. p. 8).
2. Rochers du Sipyle, figure de femme assise.
3. Iasilikaia, bas-relief avec figures et disque solaire.
4. Giaourkalessi, guerrier analogue à ceux de Karabel.
5. *Euyuk, reste d'un vaste édifice, avenue de lions, aigle bicéphale* (v. p. 32).
6. Boghazkoi, sanctuaire, ruine de palais détruit par Crésus.
7. Ilgun (Tyriaion). 8. Eflatunbunar. 9. Fassiler.
10. Ivriz, deux figures avec inscription.
11. Bulghar Maden, inscription à proximité de mines d'argent.
12. Tyana. 13. Bor. 14. Nigde. 15. Mazaca.
16. Défilé de Ghurun, inscription.
17. Marach, guerriers, lion en pierre, inscriptions.
18. Singirli. 19. Chaktchegozu. 20. Keller (v. p. 14). 21. Djerabis (Karkemich).
22. Alep, « pierre écrite » détruite pour que les Occidentaux ne s'en emparent.
23. Hamath, bloc de basalte noir avec inscription, stèles, etc.

On possède aussi des sceaux d'argile provenant de Ninive, de petits objets recueillis à Aidin, Yuzgad, etc., enfin quelques documents dont on ignore la provenance exacte (v. p. 26, 27 et 34).

sous les sables, et tout l'emplacement de la cité a pu être racheté

récemment pour le prix d'une vache[1]. Le principal lieu de passage s'est avancé de quelques kilomètres vers le nord. D'autres cités importantes se fondèrent au sud-ouest, plus près de la mer, dans cette admirable vallée de l'Oronte (Orontes) qui naît au fond de la Syrie creuse, entre les deux chaînes parallèles du Liban et de l'Anti Liban : telle Hamah (Hamath) où, dès 1812, Burckhardt découvrit sur des *blocs de basalte de précieuses inscriptions* (appelées d'abord hamatéennes, maintenant classées parmi les monuments hittites), telle Kadech, dont on recherche les ruines dans le voisinage d'un grand réservoir d'irrigation, devenu lac pittoresque : c'est là, d'après certains auteurs, que se serait livrée, il y a trente deux siècles et demi, entre les armées égyptiennes et les forces hittites, la terrible bataille représentée sur le Ramesseum de Thèbes et racontée par le scribe Pentaour.



PLAQUE DE TARKONDÉMOS, HÉTÉEN ET ASSYRIEN SEUL DOCUMENT BILINGUE QUE L'ON CONNAISSE

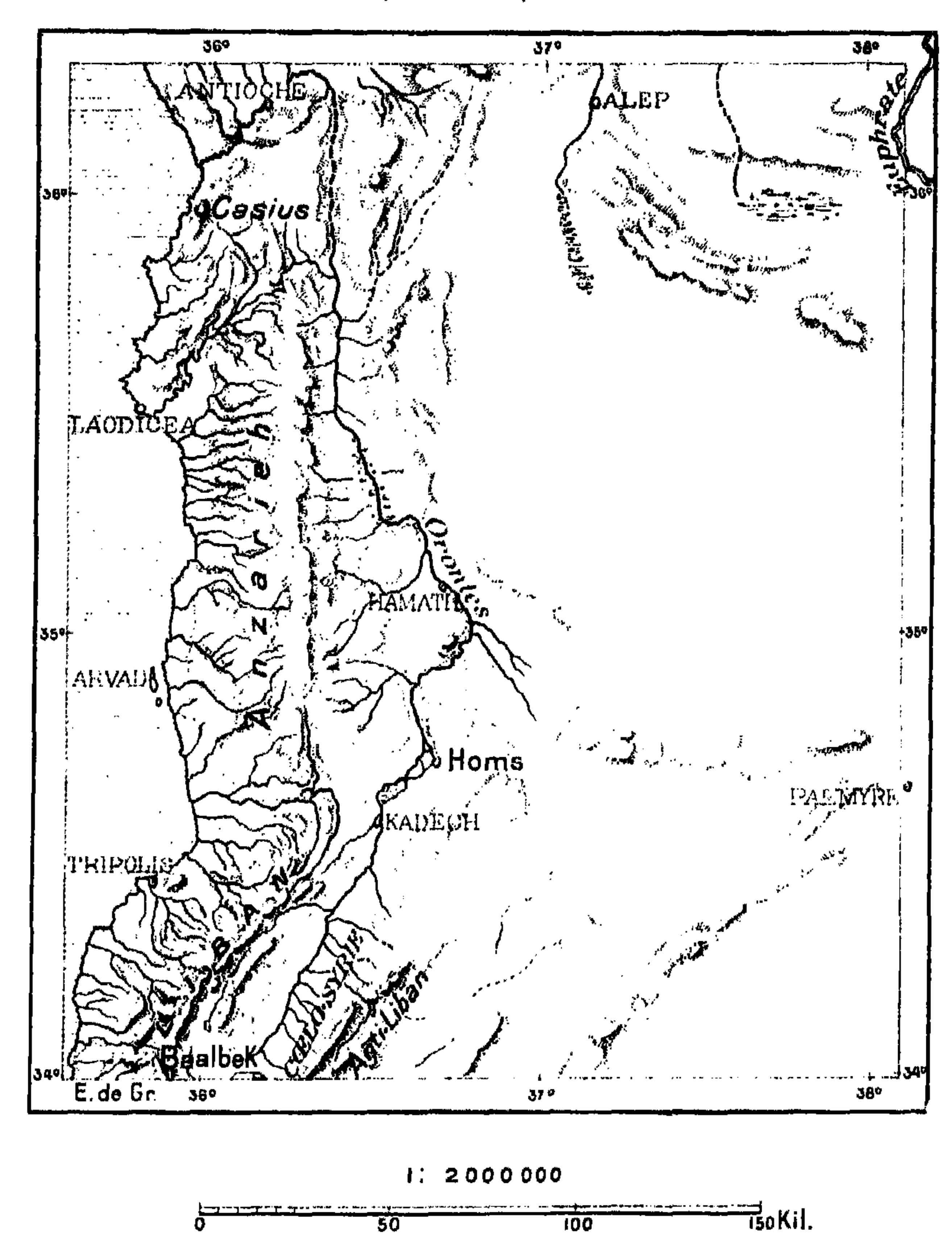
D'après A. H. Sayce

Après avoir subi l'effort des Égyptiens, les Hittites, déjà ébranlés dans leur situation prépondérante en Syrie, eurent à recevoir l'assaut de leurs terribles voisins, les Assyriens, et des siècles de résistance finirent par les user : la prise de Karkemich mit un terme à leur existence nationale. Par la position même qu'ils occupaient, *ils interrompaient* tout commerce naturel entre les Sémites de la Mésopotamie et ceux de la côte syrienne : les communications ne pouvaient avoir lieu que par les chemins pénibles du désert, frayés beaucoup plus au sud vers Tadmor et Damas. Aussi les souverains d'Assur devaient-ils avoir pour ambition principale de rouvrir à leur profit la grande voie histo

1. *Saturday Review*, February 26, 1889.

rique du haut Euphrate[1]. Vingt-six siècles avant nous, les Hittites sont définitivement refoulés et asservis. Leur puissance est à jamais brisée

N° 106. Syrie, de l'Euphrate au Liban.



1 : 2 000 000

0 50 100 150 Kil.

et les fragments de la nation se soumettent ou se dispersent au loin : déjà auparavant des Hétéens étaient allés chercher un refuge

1. Sayce, *Patriarchal Palestine*, p. 251.

au sud du pays des Amorrhéens et s'établirent aux alentours d'Hebron. Plus tard, ils entrèrent en relations avec les Beni-Israël, et sans doute bien changés par leur séjour dans la Judée et par leur mélange avec les populations indigènes, ils se *sémitisèrent* de plus en plus et prirent part avec les Hébreux à la fondation de Jérusalem.

Les inscriptions hittites n'ont pas *encore* livré le secret de la race: les tentatives de déchiffrement ne sont pas considérées comme

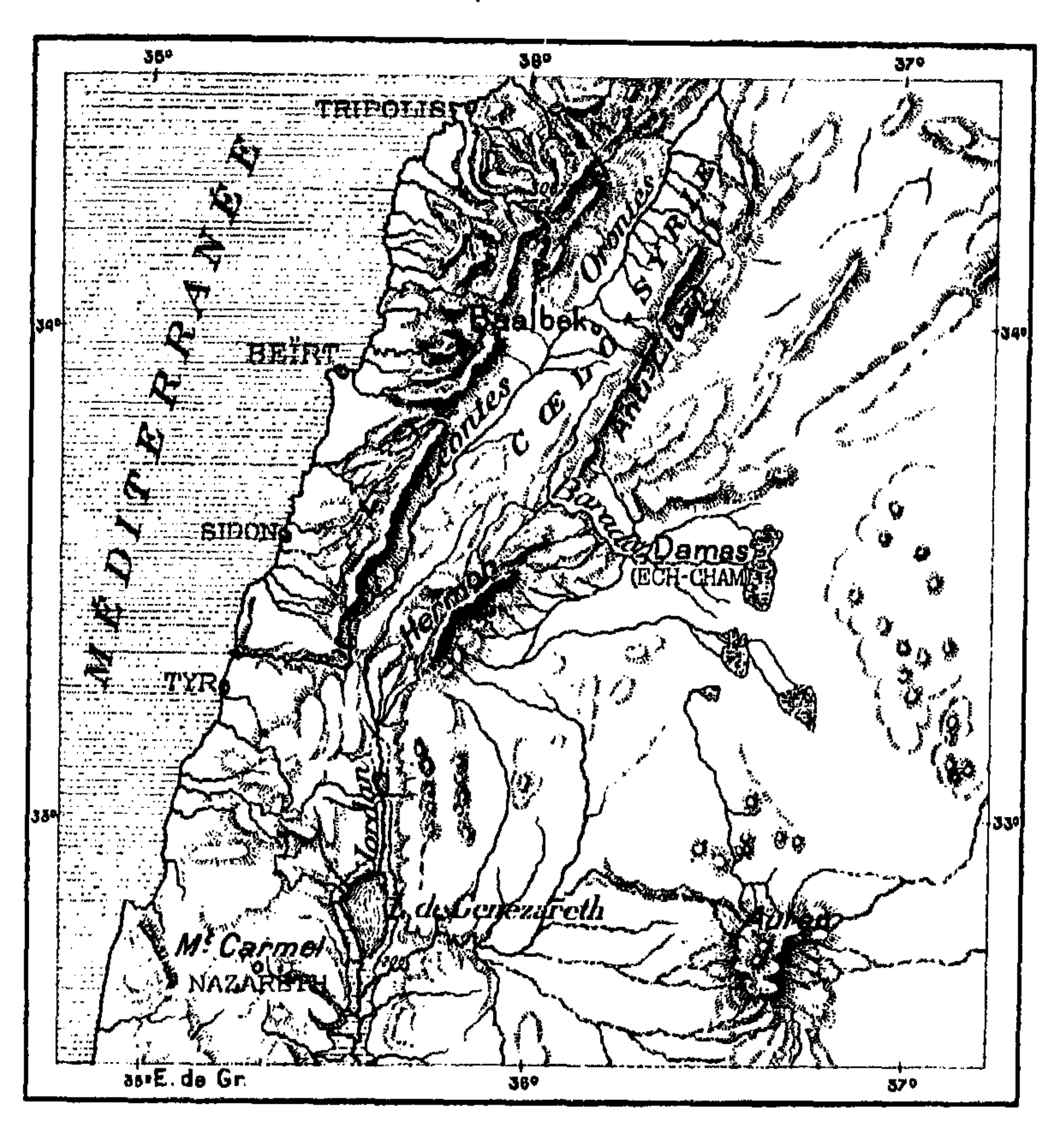


RIVIÈRE BARADA, « COULÉE D'OR »

ayant abouti à un résultat certain: mais on sait du moins qu'en cet endroit privilégié où se ramifie la grande voie de l'Asie entre l'orient et l'occident, un grand empire avait pu se constituer au carrefour des nations, aussi prompt à étendre son action d'un côté sur les pays de l'Euphrate que de l'autre sur les côtes de Syrie et les vallées intérieures qui leur sont parallèles, de même sur les contrées de l'Asie Mineure. Au point de vue stratégique, nulle position n'était plus forte; par conséquent, elle devait être attaquée avec fureur par les grandes puissances rivales. De là ces guerres sans merci qui laissèrent le pays si longtemps désolé. Il fallut des siècles avant que la Syrie septentrionale vît mûrir une nouvelle moisson d'hommes, destinée à de nouveaux massacres.

Au sud des contrées qui furent l'empire des Hétéens et qui plus tard virent fleurir Antioche, la capitale de l'empire des Séleucides, se succèdent, le long des montagnes bordières, des points vitaux où

N° 107. Syrie méridionale.



1 : 2 000 000

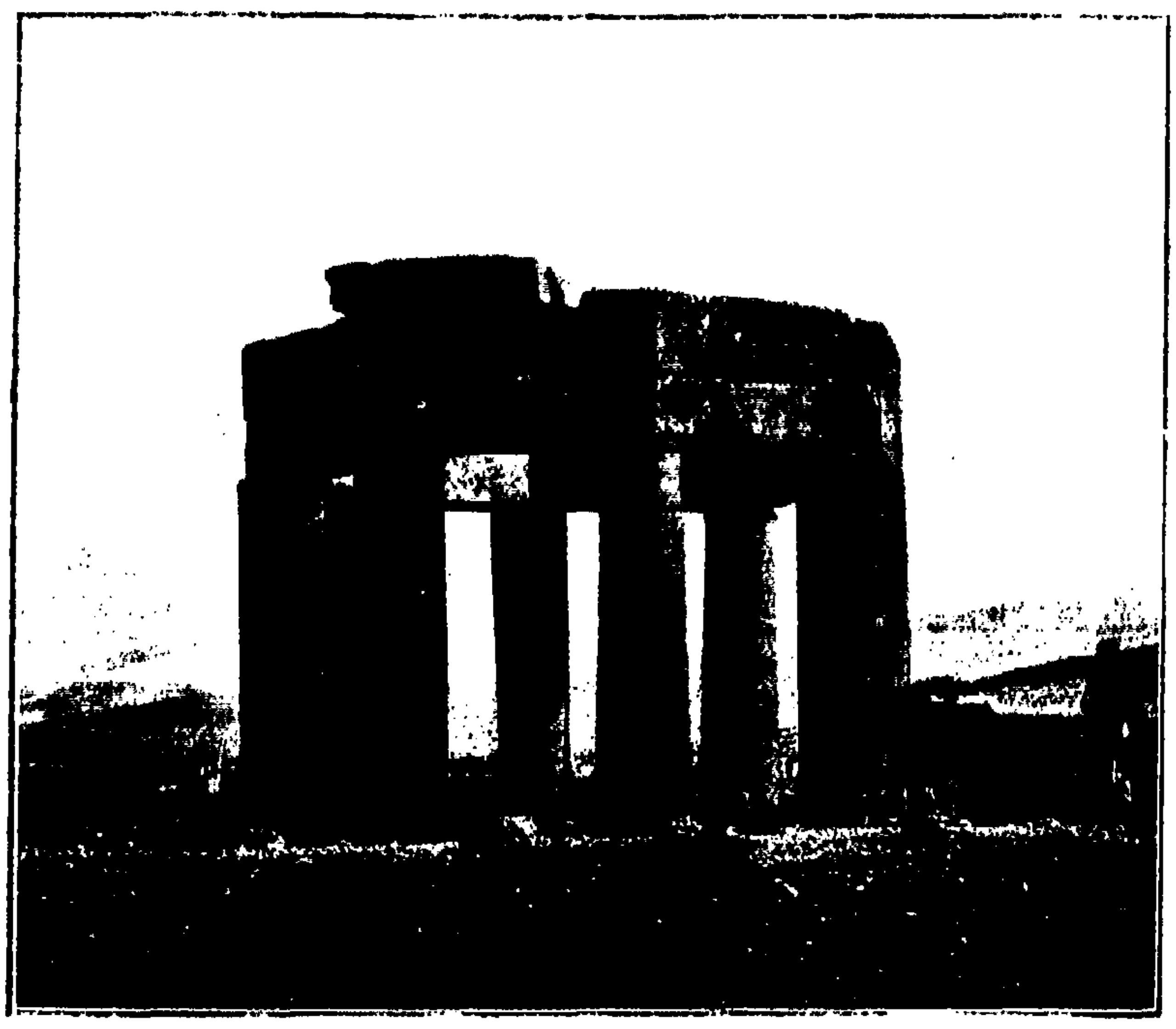
0 50 100 150

Le territoire hachuré dans la vallée du Jourdain (Jordan) et autour du lac de Genezareth est situé plus bas que le niveau de la Méditerranée.

les mouvements historiques devaient se concentrer avec une intensité particulière. Ces points vitaux sont indiqués d'avance par les brèches qui s'ouvrent de distance en distance à travers les chaînes du littoral et qui servent de passage aux hommes, aux marchandises et à tout le

flot de la civilisation entre l'Euphrate et la Méditerranée. De ces diverses portes de montagnes, les plus fréquentées, grâce à leur facilité d'accès et à la fécondité naturelle des vallées et des terrasses environnantes, ont été de tout temps celles qui rattachent l'oasis de Damas à la côte de Tyr et de Sidon. Damas, connue des Orientaux sous le nom d'Ech-Cham, ou « Syrie », comme si elle concentrait en elle toute la vertu de la contrée, indique une place nécessaire, désignée nettement par la nature. Elle n'est pas, comme Karkemich et tant d'autres cités, une ville sans lieu d'élection précis, et dont les avantages, au point de vue géographique, n'auraient été que faiblement modifiés par un déplacement considérable. Que le lieu de passage sur l'Euphrate eût été reporté à une journée de distance au nord ou au sud, les grands mouvements historiques entre l'orient et l'occident n'en eussent été changés en rien : il ne s'agissait que de trouver un point facile pour la traversée du courant fluvial. Au contraire, dès les temps préhistoriques sans doute, Damas occupait déjà la plaine où se ramifient ses canaux, où fleurissent ses jardins, où se dressent ses tours. Ce n'est pas sans une sorte de raison que les indigènes disent de leur ville qu'elle est « la plus ancienne du monde » et la seule à laquelle Allah ait permis de garder sa part des jardins du paradis : les habitants ajoutent que là se trouvait la terre « vierge » d'où naquit le premier homme. Quoi qu'il en soit, la ville est connue depuis trente-huit siècles, car son nom fut déjà gravé à cette époque sur le pylone de Karnak.

Ces avantages locaux de Damas, qui lui assurèrent une importance de premier ordre, proviennent de la brèche qui s'ouvre immédiatement à l'ouest entre la chaîne du Hermon et celle de l'Anti-Liban : de cette ouverture s'élance la rivière Barada, l'ancienne Chrysorrhoas ou « Coulée d'Or », qui, divisée en de nombreux canaux, verse en effet des richesses dans la campagne, assiégée au loin par le désert. C'est donc vers cette incomparable oasis que convergèrent toutes les routes de l'Euphrate moyen, qui décrit au nord-est, à 400 kilomètres de distance, une longue courbe en arc de cercle. Quant aux privilèges d'ordre plus général assurés à Damas par sa position géographique, ils proviennent de la route naturelle ouverte par la Barada vers la Cœlo-Syrie ou la « Syrie creuse » qui se développe en une longue vallée entre les deux arêtes de montagnes libaniennes. Par ce val à



Cl. Bonfils.

BAALBEK, COUPOLE DE DURIS, DATANT DE L'ÉPOQUE ROMAINE

D'après une photographie

double versant, Damas pouvait communiquer à volonté, soit avec la Syrie du nord par le bassin de l'Orontes, soit avec la Syrie méridionale et la Palestine par celui du Leontes, sans compter les seuils qui s'ouvrent directement à l'ouest, à travers la chaîne du Liban proprement dit, d'où l'on descend à l'antique Sidon ou à telle autre cité phénicienne du littoral.

L'existence de ces voies de communication naturelles assura à l'oasis de Damas une influence commerciale et politique rayonnant au loin, et l'histoire nous raconte, en effet, que la ville, devenue aujourd'hui la capitale de la Syrie, eut de tout temps un rang considérable parmi les agglomérations urbaines de l'Asie antérieure. A diverses reprises, elle fut résidence royale et guerroya contre ses voisines, notamment contre les tribus d'Israël, mais elle n'eut jamais d'importance comparable à celle de Tyr ou de Babylone. Quoique l'égale de cette dernière cite par la fécondité de ses campagnes, toute-

fois bien moindres en étendue, elle ne pouvait se comparer ni avec la métropole de la Mésopotamie ni avec la grande ville commerçante de la côte phénicienne, pour la situation centrale et prépondérante comme foyer de commerce international.

Parallèlement aux chaînes de montagnes qui se profilent du nord au sud, se développe le littoral syrien, avec ses baies en hémicycle formées par les saillies de chaînons latéraux. Le rivage marin prend une régularité géométrique seulement au sud du mont Carmel : c'est à partir de cette borne dominant au loin la mer que se déploie en un arc de cercle parfait, sauf la légère échancrure de Jaffa, la longue plage aboutissant par son extrémité sud occidentale aux alluvions du delta nilotique. Cette côte, tracée comme au compas par les vagues de la mer en une courbe définitive, et presque inaccessible aux navires avant que l'art eût amélioré ses rares escales, forme l'angle sud-oriental de la Méditerranée, rattachant ainsi le littoral d'Asie à celui du continent africain. Une sorte de discordance se manifeste en cet endroit dans les traits géographiques de la contrée : tandis que, dans la Syrie du Nord, les arêtes de montagnes, les dépressions intermédiaires parcourues par les fleuves et la côte de la mer sont disposées en lignes parallèles, ces traits divergent dans la Syrie du sud : d'un côté, la cassure dans laquelle coule le Jourdain s'ouvre directement au sud vers la mer Morte et le golfe d'Akabah, de l'autre côté la plage méditerranéenne s'arrondit vers le sud-ouest, puis dans la direction franche de l'occident.

Les escales de commerce ont beaucoup varié en importance relative le long de la côte phénicienne, suivant les déplacements de puissance qui se produisirent dans l'intérieur du continent asiatique : une oscillation se faisait du nord au sud sur le littoral, parallèlement au rythme des changements politiques et sociaux qui s'accomplissaient entre l'amont et l'aval de la Mésopotamie. S'il est vrai, comme il paraît très probable, que la caste des marchands phéniciens, primitivement établie dans une île persique, l'antique Tylos, se soit déplacée vers la Méditerranée avec la civilisation elle-même, les émigrants durent suivre la voie historique de l'Euphrate et, par conséquent, aborder le littoral syrien par delà le pays des Hittites, près de l'endroit où se trouve l'île d'Arvad ; l'occupation de la côte



INSCRIPTION DE NABUCHODONOSOR SUR LES BORDS DU NAHR EL KELB, L'ANCIEN LYCUS

D'après une photographie.

dut se faire graduellement par voie de conquête, de refoulement ou de lente assimilation. Les éléments ethniques descendus du Liban participèrent aussi à la fondation de la puissance phénicienne, ainsi que nous le montre l'origine de Byblos, décelée par son nom assyrien « ville des Montagnards ». Peut-être ces « Crétois » ou Philistins qui, lors de l'établissement des Hébreux dans le pays de Canaan, s'étaient massés sur le bord de la mer à l'ouest de Jérusalem, avaient-ils été les premiers occupants de la côte de Syrie; d'autres inférences les font pourtant venir d'Egypte à une époque relativement récente [1].

Les points du littoral phénicien étaient nombreux où les marins et les gens du négoce pouvaient trouver les mêmes avantages, à la fois pour le milieu local et pour les relations lointaines. De distance en distance, l'étroite bande de terres cultivables s'élargit au confluent des vallées fertiles, que dominent des terrasses boisées; des sources jaillissent à la base des monts, et les ruisseaux se divisent en rigoles aménagées par les riverains pour l'irrigation de leurs jardins; des baies en demi-cercle offrent leurs plages aux embarcations, et en quelques endroits les ruines d'un ancien littoral effondré forment un brise-lame d'îlots et d'écueils qui protègent les grands navires contre les vents du large.

Un certain rythme naturel d'équidistance s'établit entre ces indentations de la côte : peut-être les convenances des voyageurs, la mesure de leurs pas, de leurs coups d'aviron, furent-elles pour quelque chose dans cet espacement régulier des ports choisis sur le littoral; car, en maint parage, on eût pu hésiter entre des criques également favorables. En moyenne, ces ports sont éloignés les uns des autres d'une journée de marche ou de navigation à la rame : le piéton, le matelot qui avaient fourni la besogne journalière pouvaient se reposer à l'escale traditionnelle, près des barques ramenées au moyen de rouleaux sur le sable des plages [2].

A l'époque où l'île d'Arvad ou « du Refuge » portait une prospère cité phénicienne sur son étroite plate-forme, dont le pourtour ne dépassait pas 1 300 mètres, la nation hittite de l'intérieur lui fournissait les denrées d'exportation et lui demandait les marchandises de Cypre, de l'Égypte et de l'Asie Mineure. A sa défense naturelle, la

1. G. Maspero, *Histoire ancienne des Peuples de l'Orient*, pp. 312, 313. — 2. Hantz Prutz, *Aus Phœnizien*.

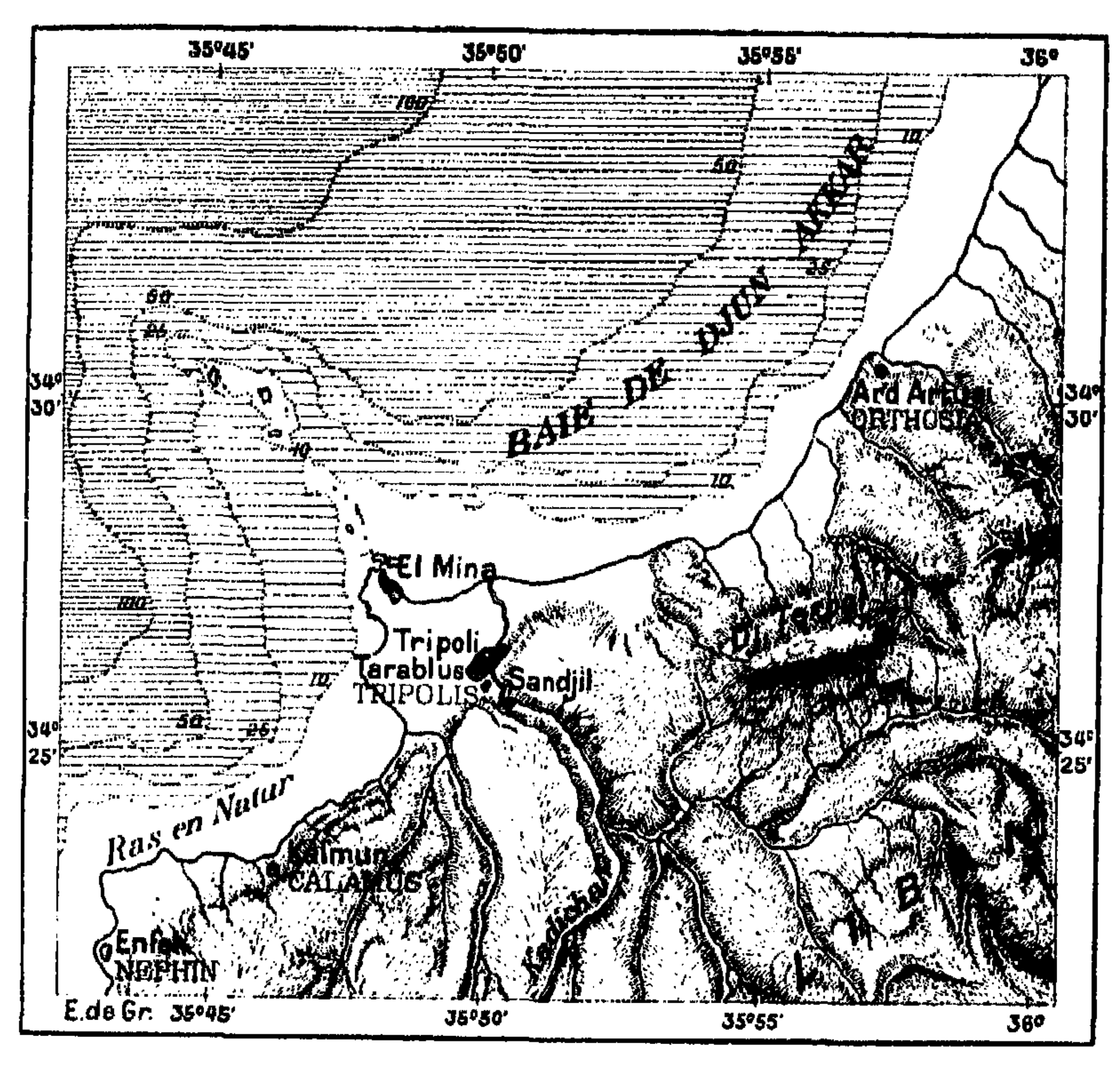
mer et les écueils, la ville ajoutait ses multiples rangées de navires que les nombreuses troupes des conquérants venus de l'intérieur étaient impuissantes à combattre ; des fontaines d'eau douce, jaillissant dans le port même, au milieu du flot salé, permettaient aux marins, en cas de siège, de se passer des aiguades du littoral. Mais les faubourgs de trafic et d'entrepôt, les fermes, les maisons de campagne avaient dû, par suite du manque de place, s'établir de l'autre côté du détroit, le long de la rive continentale, donnant ainsi naissance à des villes filiales qui, dans les périodes de richesse et de peuplement, dépassaient en importance le roc exigu de la cité mère et tendaient naturellement à vivre d'une vie indépendante, tandis que, dans les époques troublées, elles avaient à redouter tous les hasards des guerres, des sièges et des assauts. Cette partie de la côte était précisément une de celles qui se trouvaient le plus exposées aux violences de l'invasion conquérante, car les montagnes y sont interrompues à l'est par une très large brèche où passent les routes qui se dirigent vers la moyenne vallée de l'Oronte, dans laquelle se succédèrent les capitales d'empire. C'est là que les Hittites possédaient, il y a 3500 ans, la puissante cité de Hamath, et là qu'ils se heurtèrent contre les armées égyptiennes dans les plaines de Kadech. L'escale maritime qui faisait face à ces villes devait subir le contre-coup de ces conflits, et maintes fois les dévastateurs en démolirent les édifices. Il resta pourtant de très précieux débris, notamment un temple où un bassin taillé dans le roc portait le bateau sacré, « l'arche » de salut, symbole par excellence de la richesse des Phéniciens[1].

Plus au sud, et mieux située encore qu'Arvad pour la facilité des communications entre les riches campagnes de l'Oronte et le littoral méditerranéen, une étroite saillie de la côte, prolongée au loin vers le nord ouest par un môle d'îlots et d'écueils, avait également reçu sur sa terrasse verdoyante une ville d'entrepôt et de commerce dont l'histoire nous montre sous un aspect très favorable le haut degré de prudence politique qu'avaient atteint les communautés phéniciennes. Les trois cités commerçantes d'Arvad, de Sidon et de Tyr s'étaient mises d'accord pour fonder et pour gérer à frais commun le comptoir qui fut désigné, en vertu de son origine, sous le nom de « Triple ville ».

1. Ernest Renan, *Mission de Phénicie*.

le Tripolis des Grecs. Rarement puissances rivales donnèrent pareil exemple de sagesse dans la bonne équilibration de leurs intérêts. D'ailleurs, l'emplacement du triple comptoir était si bien choisi que

N° 108. Tripoli et ses Environs.



1 : 250000



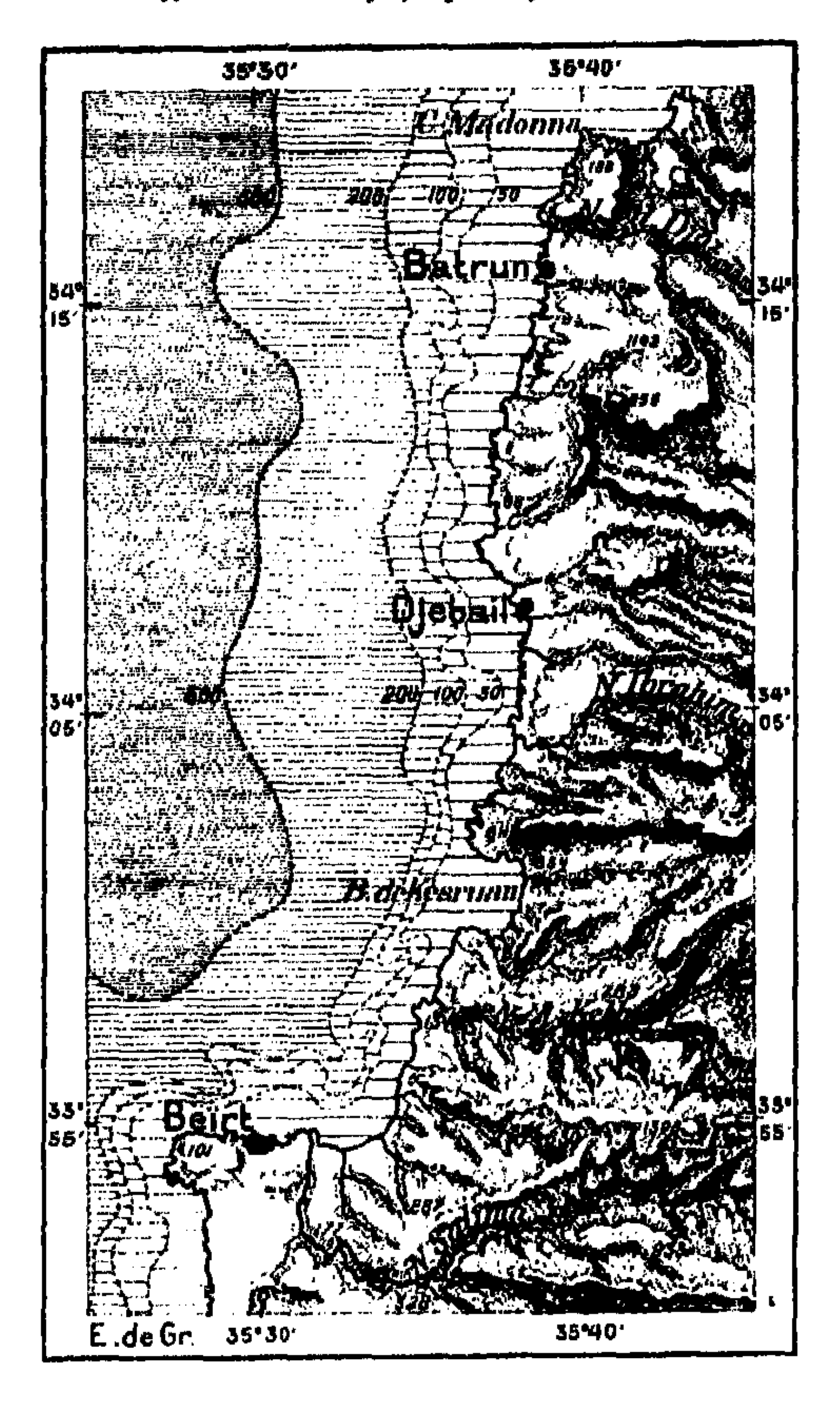
La Tripoli actuelle se compose de trois parties distinctes : sur la colline, le château de Sandjil ou « Saint Gilles », ancien palais des comtes de Tripoli : dans la vallée, la ville haute ou Mont Pèlerin des Croisés et, sur le bord de la mer, la Marine ou El-Mina.

la ville, souvent ruinée, s'est toujours relevée de ses décombres. Tripolis se composait de trois enceintes entourées de murailles, où habitaient séparément les Sidoniens, les Tyriens et les Aradiens : c'est ainsi que, dans le moyen âge, le vieux et le nouveau Dantzig et les trois villes de Königsberg étaient indépendantes les unes

des autres, et défendues par des murailles communes; souvent même, elles se faisaient la guerre.

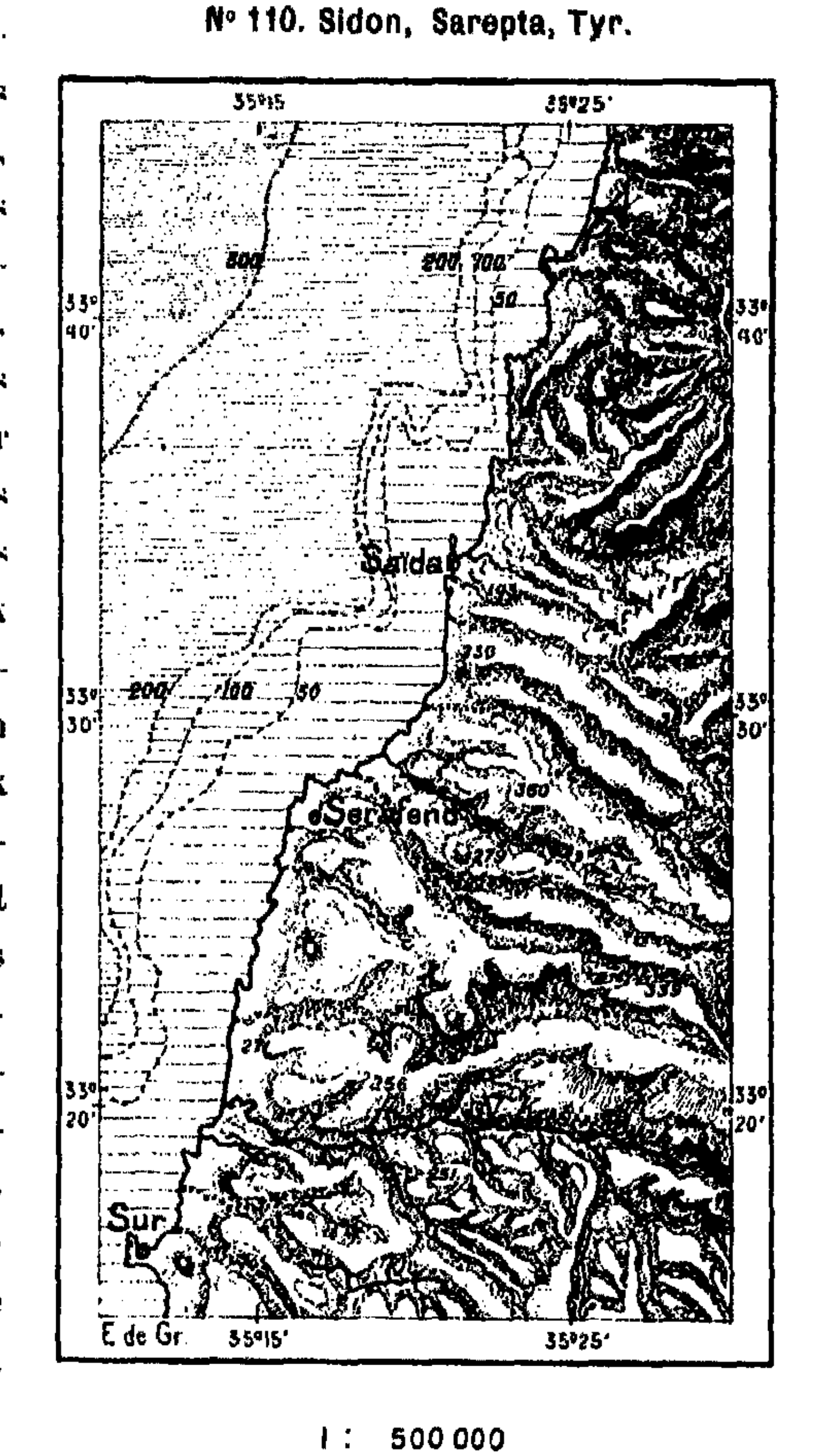
Batrun (Bothrys) et Djebaïl (Byblos), dont les sites succèdent au sud à Tarabulos, l'antique Tripolis, rappellent des âges plus anciens : c'est vers ces petits ports du littoral syrien que descendirent les montagnards du Liban pour fonder leurs premières colonies de trafic maritime. L'ancien nom assyrien de Byblos, Gubal, a le même sens que le mot arabe moderne, Djebaïl, signifiant également « ville des Montagnards ». L'appellation, de même que la raison d'être, a persisté à travers les siècles. La prédominance religieuse de Byblos parmi les villes saintes de la Phénicie est la preuve de son antiquité : la vénération s'attache aux cérémonies traditionnelles consacrées par le temps. C'est à Byblos que régnait Baalat, la « dame » par excellence, la déesse de laquelle naquit le dieu Tammur, l'Adonis des Grecs, qui meurt, renaît chaque année, symbole de la nature qui toujours se détruit et toujours se renouvelle. Les monuments de Byblos ont été nivelés au ras du sol par les prêtres chrétiens; il ne reste plus de l'ancienne cité que les nécropoles taillées dans le roc et le ruisseau dit actuellement Nahr-Ibrahim, où se mêlent les souvenirs des reli-

N° 109. Bothrye, Byblos, Beeroth.



gions antiques : l'eau rougeâtre, qui vient de raviner les terres argileuses de ses rives, n'est-elle pas le sang d'Adonis, versé par ses inépuisables blessures? Nulle part le paysage n'est d'un aspect à la fois plus grandiose et plus doux. La « Montagne Blanche », le Liban, dont les pentes s'élèvent à l'est, montre çà et là, entre les bois de pins, ses escarpements de roches calcaires, d'un gris fin, rendues comme vaporeuses par la distance. Sur les larges terrasses des contreforts apparaissent de gracieux villages dans leurs bouquets de verdure et l'on entend bruire les eaux dans les vallées mystérieuses qui se prolongent au loin entre les racines des monts. La plage, semée de coquillages, tremble sous le choc des longues vagues, sur lesquelles pèse souvent une brume argentée. C'est bien le rivage heureux où fut divinisée la volupté.

N° 110. Sidon, Sarepta, Tyr.

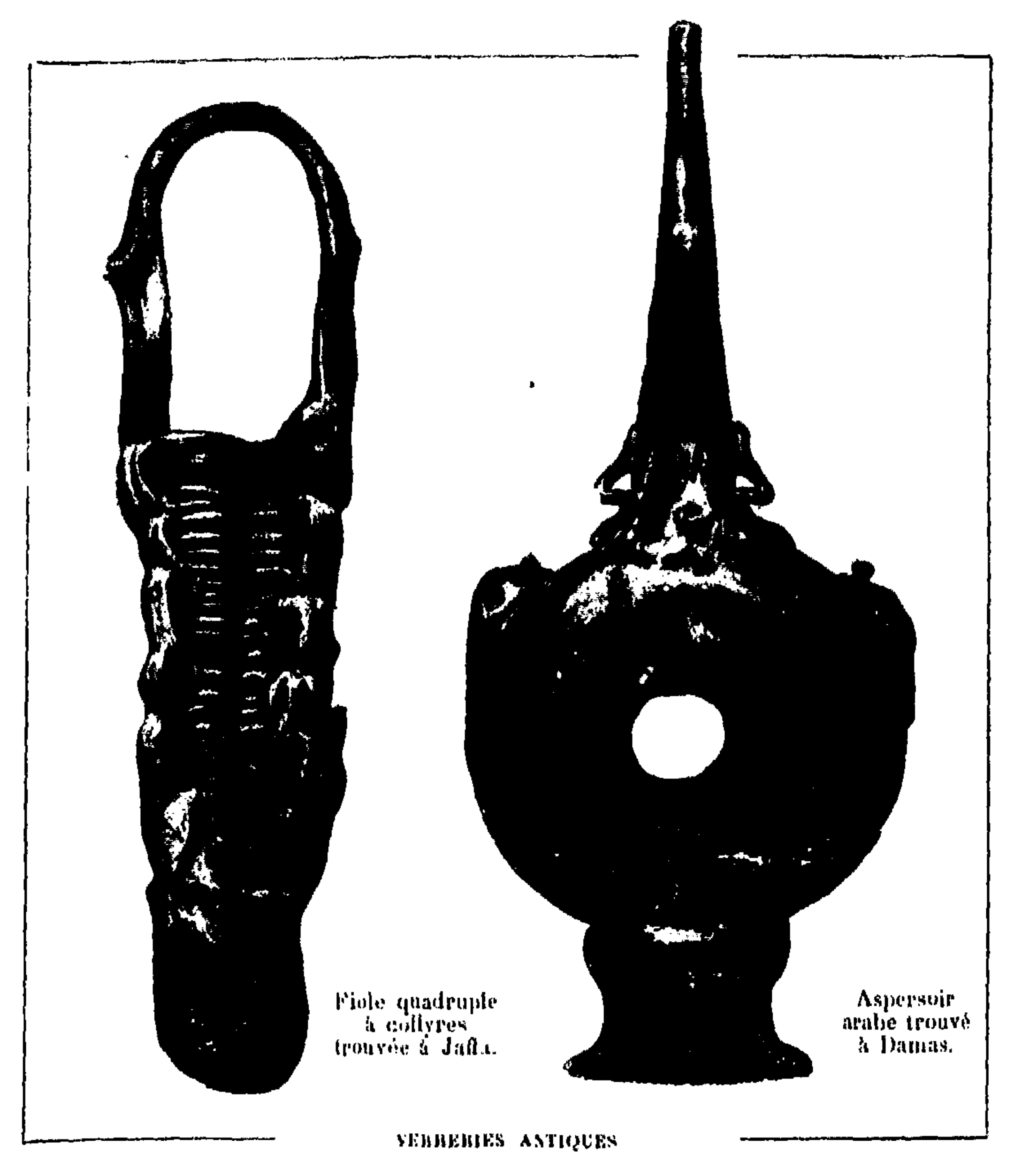


1 : 500 000

0 5 10 20 Kil.

Beïrt, jadis Beeroth ou les « Fontaines », la Béryte des Grecs, naquit le même jour que Byblos, dit la légende : elle était aussi heureusement située que Gubal comme lieu de culture et de marché pour les gens descendus de la montagne, et sa longue péninsule, dardée au large dans la mer, assurait aux navires un bien meilleur abri. Le petit port de Byblos n'avait de place que pour une flotille de barques, tandis que tous les navires des mers de la Phénicie et de la

Grèce auraient pu s'abriter des vents du sud et du sud-ouest près des sources vives de Beeroth, au pied de ses dunes de sable rouge où bruissaient les grands pins. Cette ville était une de celles qui doivent



Fiole quadruple à collyres trouvée à Jaffa.

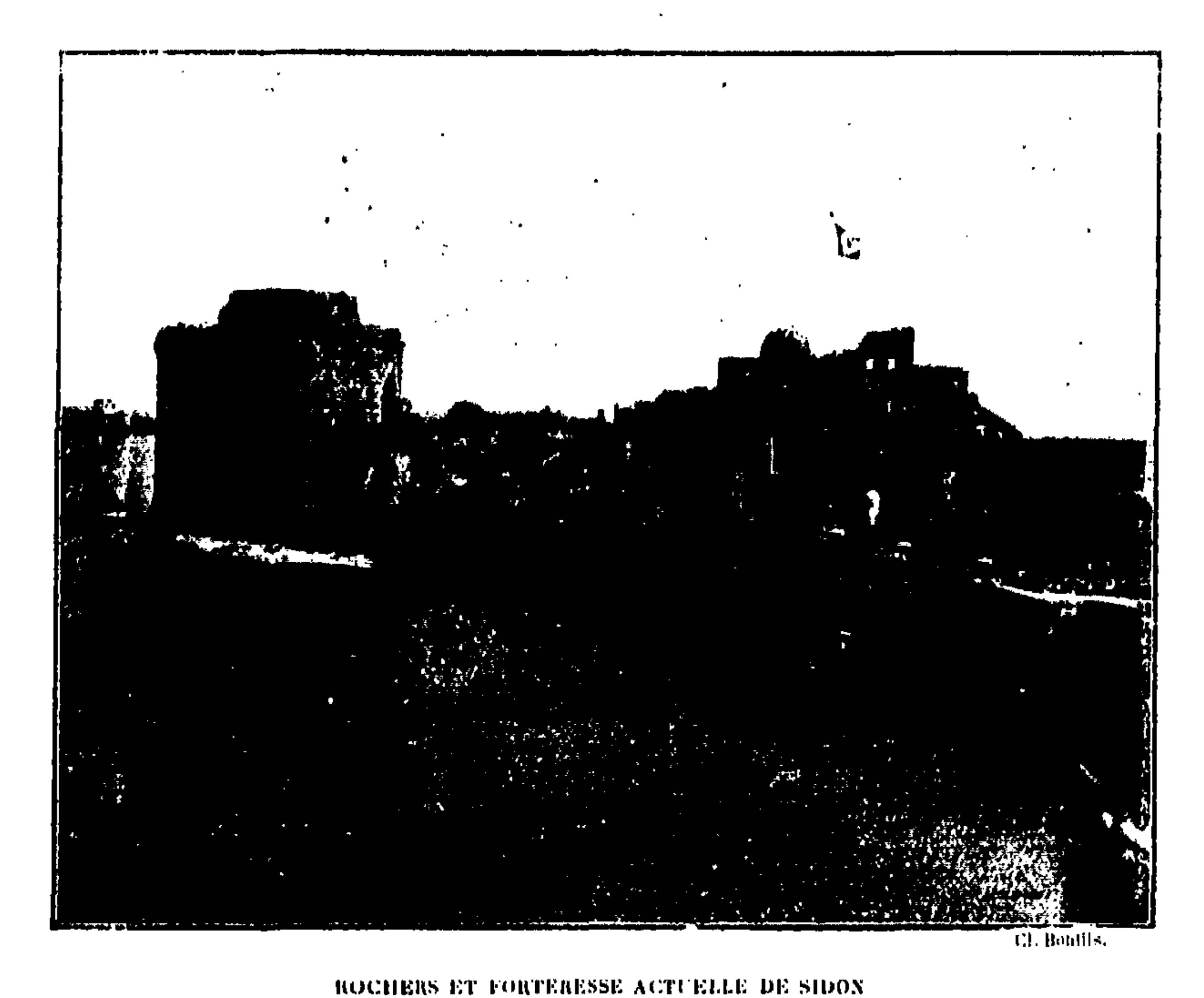
Aspersoir arabe trouvé à Damas.

VERRERIES ANTIQUES

vivre ou revivre quand même : les conquérants passent et la cité renaît derrière eux.

Plus importante encore, quoique bien déchue de nos jours, fut la puissante Sidon, la « Grande » par excellence, la « Mère de Tyr et d'Arad », dit une inscription. D'abord simple pêcherie, ainsi que le dit son nom, elle dut l'importance de son rang parmi les cités mondiales à la possession de tout un ensemble de ports créés comme à souhait par la nature. Au-devant de la ville et de sa plaine de jardins s'aligne

une chaîne de rochers en un long rempart percé de brèches qui donnaient accès aux bassins tranquilles ménagés de chaque côté, au nord et au sud de Sidon, et communiquant l'un avec l'autre par un étroit canal. Le port septentrional, bien limité par des traînées de rocs, a l'aspect d'un havre creusé de main d'homme et se continue au nord par une rade qu'un large rocher protège contre la haute mer. Mais, dès les temps anciens, ces ports et avant-ports si bien distribués



Cl. Boulfis.

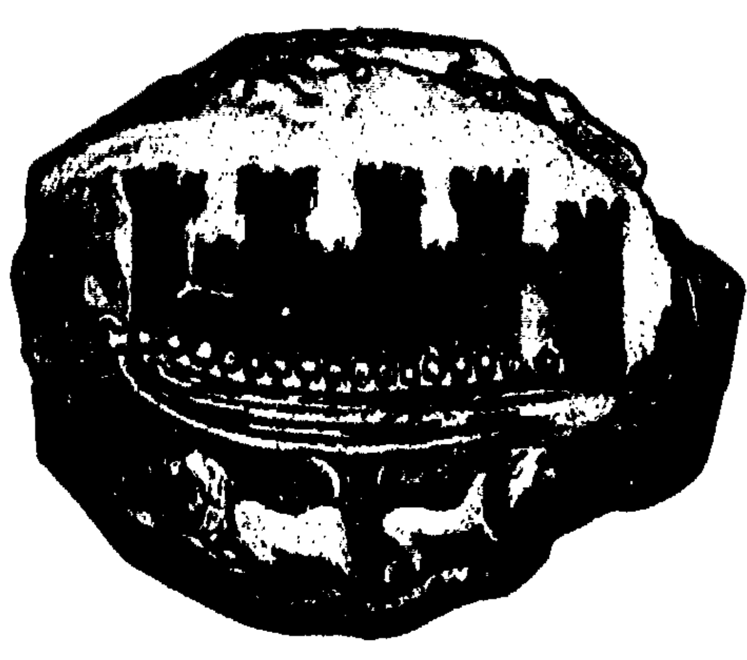
ROCHERS ET FORTERESSE ACTUELLE DE SIDON

D'après une photographie.

cessèrent d'avoir une profondeur suffisante, et la domination commerciale du monde méditerranéen se déplaça : à la période sidonienne succéda la période tyrienne. La « Mère » Sidon, privée de son trafic direct, dut employer la force acquise à l'exploitation des comptoirs du littoral et des marchés de l'intérieur : elle commandita d'autres villes de travail et, de centre d'expédition, devint centre d'industrie : d'énormes amas de coquilles recouvrant les grèves à plusieurs mètres de hauteur rappellent les anciennes teintureries de pourpre et, vers le sud, le nom de la ville côtière Sarepta ou Sarfend, c'est-à-dire

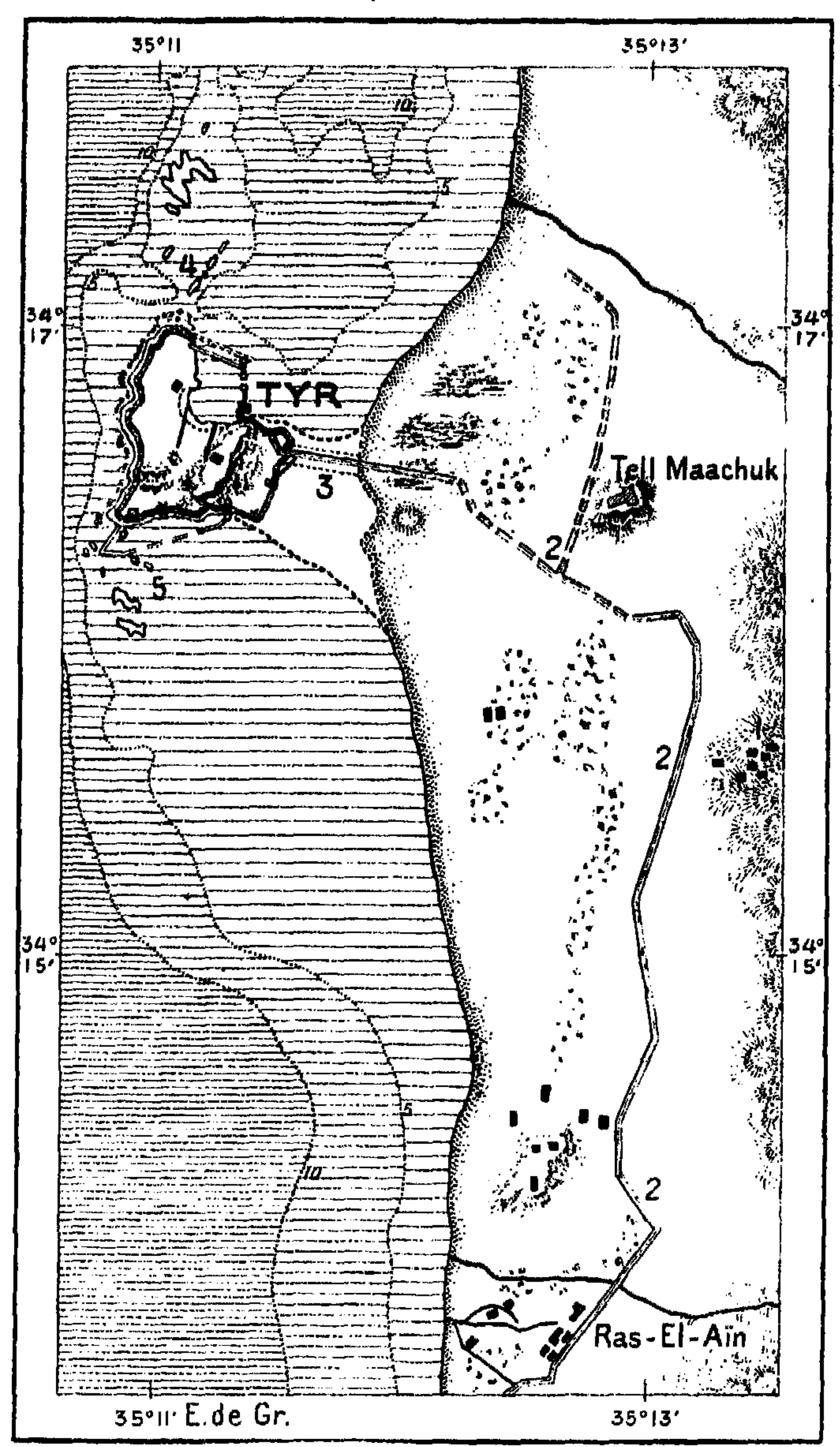
« Fonderie », remémore l'existence des verreries qui firent, avec les étoffes luxueuses, la gloire de l'antique Phénicie.

L'autre « fille », qui devint plus puissante et plus fameuse que Sidon ne l'avait jamais été, Tyr ou Tsour, le « Rocher », était ainsi nommée des bancs émergés, pareils à celui d'Arvad, qui servirent d'abord à protéger contre les vents du large les embarcations d'une ville continentale, dite Palæo-Tyr ou « Vieille Tyr » par les Grecs, mais que l'on utilisa ensuite pour y construire la cité commerçante et la mettre à l'abri des conquérants de passage. Des murs continus unirent les écueils en un long môle de trois kilomètres de longueur et, par excès de précaution, les habitants entourèrent leur ville d'un rempart très élevé ayant un pourtour d'environ quatre kilomètres, assez pour qu'elle pût contenir dans ses hautes maisons une population de trente mille individus. En outre, un aqueduc dont on a découvert les vestiges envoyait un de ses bras vers la ville insulaire, où il pénétrait par une galerie sous marine. Les fiers Tyriens, qui dominaient il y a trois mille ans sur les rivages de la Méditerranée, se croyaient supérieurs à tout danger d'attaque, et ils purent se rire en effet des armées impuissantes des Salmanasar, des Charukin et des Nabuchodonosor, campées comme des amas de sauterelles sur le rivage opposé; mais le destin de Tyr vint à son heure, quand Alexandre, construisant la chaussée d'un kilomètre qui rattache à la côte la chaîne de rochers fortifiés, fit entrer de plain pied ses phalanges macédoniennes dans la cité et du coup déplaça le pivot commercial du monde.


LES MURAILLES DE TYR
D'APRÈS UNE MÉDAILLE PHÉNICIENNE

Des havres de moindre importance, qui pendant longtemps se trouvèrent sous la dépendance immédiate de la superbe Tyr, se succèdent au sud, le long de la côte : Akka, dont le pur sable blanc, parsemé de coquillages à pourpre, se prêtait le mieux à la fabrication du verre, et

N° 111. Site de la Tyr continentale, Tyr insulaire.



Carte à l'échelle de 1 : 50 000.

1. Nécropole, tombeau d'Hiram.
2. Aqueducs.
3. Chaussée d'Alexandre.
4. Ruines de la jetée du Nord.
5. Ilots probablement appuyés sur une jetée de plus de deux kilomètres, pointant vers le Sud et dont on verrait encore les traces sous l'eau (M. de Berthou).

Joppe, la moderne Jaffa, projetant au dehors de la côte un récif calcaire, derrière lequel s'abritaient les barques des Philistins. Ces ports et quelques autres escales complétaient le cordon de cités commerçantes, agrafé comme autant de perles au littoral verdoyant qui relie l'Asie Mineure à l'Égypte et qui rattache transversalement les deux voies historiques majeures, tracées par les migrations et les expéditions de guerre, entre l'Asie centrale et les deux continents d'Europe et d'Afrique. Certes, la vie circulait puissamment le long de cet axe de commerce et de civilisation où se suivaient, de distance en distance, des centres d'activité, analogues aux pointes à étincelles d'une machine électrique; mais la faible largeur de la zone riveraine ne permettait pas aux villes du littoral de s'unir en un organisme de vastes dimensions. La Phénicie n'avait de force de résistance que pour la défense de ses rocs insulaires et devait, à la première attaque, perdre ses possessions de la terre ferme. Jamais elle n'eut d'empire proprement dit comparable aux grands États du continent : mais elle était si nécessaire à tous par son appareil de commerce, qu'elle se maintint pendant de longs siècles, tantôt souveraine, tantôt protégée, mais toujours fonctionnant comme un organe commun pour tous les États de l'intérieur, qui formaient inconsciemment une sorte de société en participation à l'égard des marchés phéniciens.

Comme l'Angleterre de nos jours, Tyr et Sidon eurent à l'extérieur de leur domaine naturel un empire beaucoup plus vaste que leur propre territoire; avec une petitesse extrême de noyau primitif, ils arrivèrent à une longueur prodigieuse de ramifications tentaculaires. Les Phéniciens tentèrent d'acquérir les points du littoral de la Méditerranée qui pouvaient leur être utiles comme ports de refuge, de commerce et d'entrepôt, ou comme lieux stratégiques pour la domination des côtes et la surveillance des passages. Ils possédèrent le Bosphore où ils fondèrent une forteresse, Kalta, Karta ou Carthage, la Khalkédon des Grecs, la moderne Chalcédoine[1]. Au centre de la Méditerranée, ils saisirent l'île de Malte, dont le port, facile à fortifier, leur permettait de dominer les approches de la Méditerranée occidentale : ils occupèrent aussi le promontoire isolé où se dressa la cité de Carthage, la « fille » de Tyr par excellence, qui devint plus puissante

1. Bérard, *Annales de Géographie*, tome V, 1895-1896, p. 258.



Cl. Bonfils.

TOMBEAU DIT DE HIRAM, PRÈS DE TYR
D'après une photographie.

que sa mère, car elle était beaucoup mieux située pour la commodité des conquêtes, au centre même de la région méditerranéenne et dans une position absolument dominante, au milieu de populations toutes inférieures par la valeur individuelle, les ressources et l'armement. Plus loin encore, vers les mers occidentales, les Tyriens s'établirent sur la plupart des points du littoral méditerranéen qui offraient de grands avantages comme lieux de marché et notamment à Mars-el ou

Marseille, « Port de Dieu », qui, depuis cette époque, a parcouru de si amples destinées, grâce à son port naturel merveilleusement abrité et à la vallée du Rhône dont elle occupe la véritable embouchure commerciale. En dehors des colonnes de Melkarth, attribuées plus tard à l'Hercule des Grecs, se succédèrent sur les côtes de petites Phénicies où se ravitaillaient au passage les navires aventurés sur le vaste Océan, au nord vers les îles de l'Étain, ou bien au sud vers l'archipel Fortuné. Ces comptoirs océaniques n'étaient pas moins bien choisis que ceux des rives de la Méditerranée : l'un d'eux fut Gades, la moderne Cadiz, qui s'épanouit en pleine mer comme une fleur à l'extrémité de son mince pédoncule. Que sont toutes ces colonies phéniciennes, sinon les étapes du dieu symbolique, le Melkarth syrien, que la légende nous montre cheminant victorieux dans tous les pays de l'Occident?

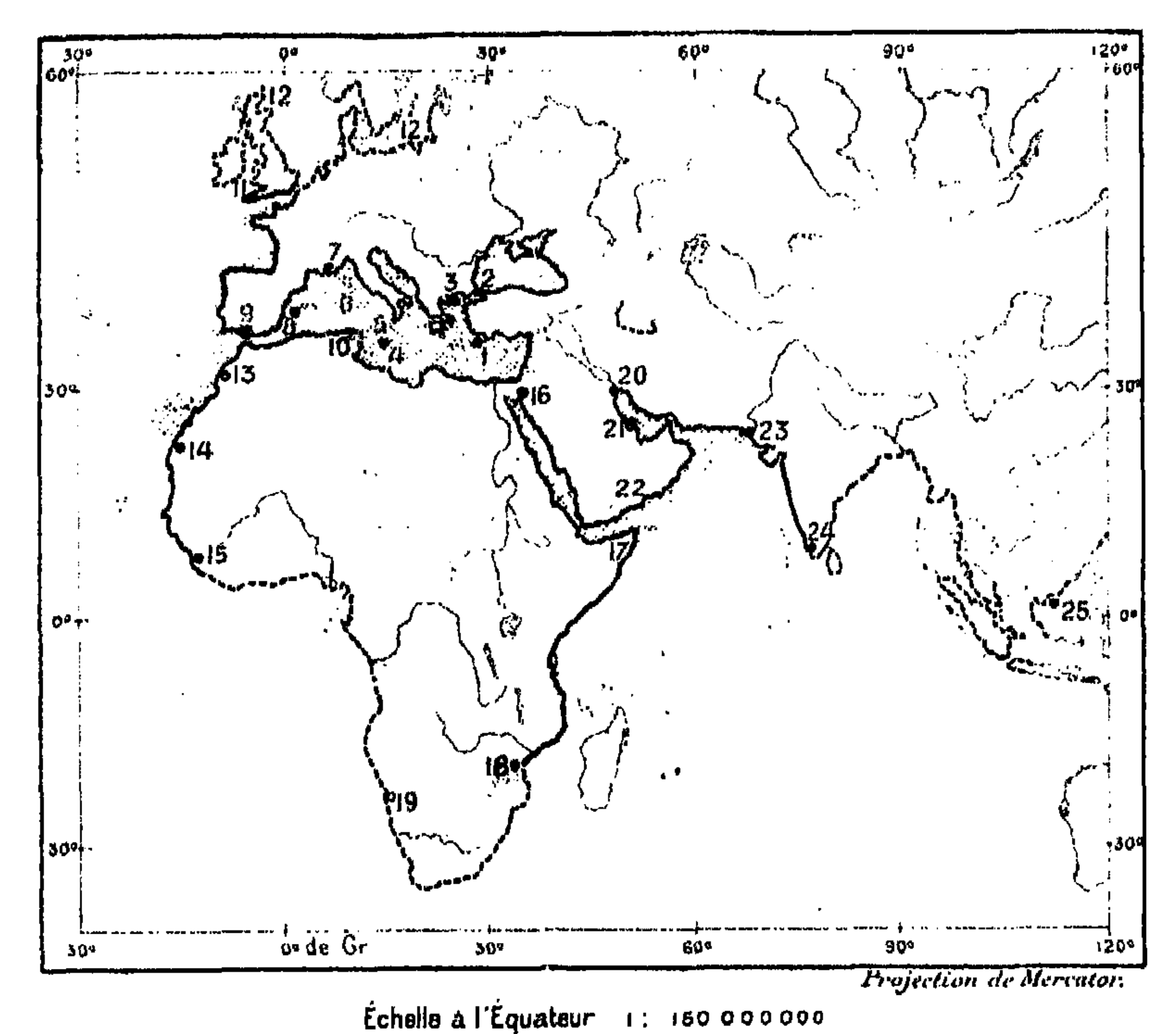
Les Phéniciens avaient acquis des ports sur la mer Rouge, afin de s'élancer vers l'océan des Indes et de visiter les côtes de l'Afrique, de l'Asie, même de l'Insulinde, ainsi qu'en témoignent nombre d'inscriptions phéniciennes trouvées à Rejang, dans l'île de Bornéo, et datant de vingt-deux à vingt-trois siècles. Ils visitaient surtout Ophir, qui peut avoir été ou bien l'arrière-pays de Sofala abondant en mines d'or et en antiques travaux d'excavation, ou bien la ville d'Abhira sur l'une des bouches de l'Indus et où s'entreposaient pour eux les denrées précieuses de la péninsule gangétique[1]. D'ailleurs ce terme d'Ophir, devenu synonyme de tous les pays riches en or et en pierres précieuses, ainsi que le serait aujourd'hui le mot « Californie », a pu s'appliquer à différents pays, comme le nom même de « l'Inde ».

C'est pour aller chercher l'étain dont les acheteurs furent d'abord les Egyptiens, puis les Hellènes de la Petite et de la Grande Grèce, que les Phéniciens avaient osé franchir les portes d'Hercule et s'aventurer sur la « mer Ténébreuse ». Enfin, devançant de vingt siècles les Diaz et les Vasco de Gama, n'avaient-ils pas même, par ordre du Roi d'Egypte, Nechao II, accompli la circumnavigation complète du continent d'Afrique de la Mer Rouge à la Méditerranée? Le récit des navigateurs affirme « que, faisant le tour de la Lybie, ils avaient eu le soleil à leur droite » ; ce propos entraîne Hérodote à douter de

1. G. Oppert, *Tharshish und Ophir*, Zeitschrift für Ethnologie, 1903. — Weber, *Indische Skizzen*.

l'authenticité du voyage, et c'est précisément ce dire sur lequel

N° 112. Stations phéniciennes, Côtes connues, Mers parcourues.



1. Rhodes. 2. Chalcédoine. 3. Thasos, mines d'or.
4. Malte. 5. Sicile. 6. Sardaigne.
7. Marseille. 8. Pityuses. 9. Cadix.
10. Utique (Bizerte?) et Carthage.
11. Iles Cassitérides (Scilly), mines d'étain en Cornwall et Devonshire.
12. Côtes de l'Ambre (voir carte n° 29) — Thule Shetlands?
13. Promontoire de Soloeis (Cap Cantin).
14. Cerne (Rio de Oro, colonisation de Hanno.
15. Sherbrook Sound Sierra Leone, point extrême atteint lors des voyages à Cerne, il y a environ 2520 ans.
16. Ezeongeber 17. Cap des Aromates (Guardafui).
18. Sofala et arrière-pays, mines d'or.
19. Périple de Nechao, le doute exprimé par certains auteurs est uniquement basé sur le manque de détails dans le récit d'Hérodote.
20. Tylos (Dilmun, Tilvun? 21. Bahreïn.
22. Hadramaut, on connait le nom du pilote qui, le premier, osa abandonner la côte et se confia à la mousson du sud-ouest pour aborder sur la côte du Malabar.
23. Abhira. 25. Rejang en Borneo (?)
24. Musiris, point certainement atteint dans les expéditions de Hiram (G. Oppert).

s'appuient maintenant les géographes pour conclure à la réalité de

l'événement. La nature insulaire de l'Afrique était bien connue à cette époque : en punition d'un forfait, Sataspes fut condamné par Xerxès à accomplir le long périple, il doubla le promontoire occidental, nommé Soloïs, mais, effrayé par la longueur du trajet, revint sur ses pas [1].

Tous les marchés lointains de fondation phénicienne ne pouvaient continuer de se rattacher à la mère patrie que par les liens moraux de la parenté et de la sympathie, par la communauté de langue et par les traditions et pratiques religieuses, d'ailleurs destinées à se modifier bientôt sous la pression de milieux différents. L'éloignement devait rompre le lien politique; Tyr et Sidon n'avaient point de troupes coloniales à leur disposition, ce qu'interdisait du reste le bon sens pratique de commerçants habiles, soucieux de leur liberté d'initiative. Le pouvoir politique des cités phéniciennes ne put s'exercer dans une certaine mesure que sur les terres de la Méditerranée orientale, mais toujours sous une forme différente de celle de la conquête pure et simple : le commerce d'échange nécessitant la production des richesses et une certaine entente avec les producteurs.

Dans la plupart de ces terres orientales de la Méditerranée, on a constaté que les ports et lieux de mouillage les plus anciens, c'est-à-dire les escales visitées par les Phéniciens et les Ioniens de l'Asie Mineure, étaient situés d'ordinaire sur les côtes orientales, tandis que les criques et plages d'accès utilisées plus tard par les Hellènes se trouvent sur les littoraux de l'ouest : les mêmes populations insulaires qui regardaient autrefois vers le soleil levant se tournèrent ensuite vers le couchant, à mesure que l'ensemble de la civilisation se déplaçait suivant la marche apparente du Soleil autour de la Terre.

A l'étroit sur leur bande de terrain, les Phéniciens quittaient leur pays en grand nombre, accompagnant leurs pacotilles. L'émigration annuelle n'enlevait pas seulement les marchands aventureux et les pirates, elle entraînait aussi parfois des familles entières et des groupes de familles qui s'établissaient au loin en quelque endroit favorable où ils espéraient trouver vie libre ou bon accueil. Lorsque les émigrants avaient réussi, la nouvelle ne manquait pas de s'en répandre bientôt dans la mère patrie, grâce aux trafiquants qui parcouraient la Méditer-

1. Hérodote, IV, Melpomène, 42-43.

ranée de rivage en rivage, et la colonie se fortifiait de nombreux arrivants. Ainsi se constituaient aux escales de commerce de véritables Phénicies où se parlait la langue de Sidon, où se pratiquaient ses mœurs, où l'on adorait ses dieux. Cypre et la Cilicie, où la civilisation punique exerçait un tel ascendant, avaient accueilli des communautés phéniciennes qui parvinrent sans doute à posséder une certaine autonomie. Les Solymes ou Sémites de la côte de Pamphylie, qui se fondirent peu à peu avec les Pisidiens et autres habitants de la contrée, étaient bien des Phéniciens gardant les traditions et le langage d'outre-mer. Plus à l'ouest, les Lyciens semblent avoir été hostiles aux navigateurs : du promontoire Sacré, fermant à l'ouest le golfe d'Adalia à la pointe de Cnide, il n'y eut sur le continent qu'un seul comptoir phénicien important, Astyra, en face de Rhodes[1] — autre terre phénicienne. Au contraire, les Cariens de l'Asie Mineure sud-occidentale étaient très étroitement liés aux Phéniciens, avec lesquels on les confondait parfois, et souvent même ils constituèrent par leurs incursions une sorte d'empire maritime aux contours changeants qui comprenait les rives des îles et des péninsules voisines; l'hoplite carien était à la solde du marchand phénicien. Longtemps avant les Grecs, ces commerçants avaient affronté les mystères du Pont-Euxin[2] : bien plus, ils avaient pénétré au « cœur du Péloponèse », jusqu'en Arcadie, où ils allaient chercher des bois et du bétail, des mercenaires ou des esclaves[3].

Les hardis marins se rattachaient aussi aux Philistins proprement dits, bien qu'il y eût souvent des luttes entre eux; les deux peuples furent appelés Crétois, *Kreti Plasti*, d'après l'île qui leur servait de rendez-vous pour les expéditions de guerre et le partage du butin[4]. La religion des Lydiens, peuple que le tableau ethnologique de la Genèse[5] dit être de race sémitique, ressemble tellement au culte des Phéniciens, dans les principes et dans les détails, qu'on peut les considérer comme identiques, sauf pour les noms propres usuels, et encore plusieurs de ces appellations, notamment celle d'Astarté, sont-elles, sans doute aucun, d'importation orientale. On constate, il est vrai, des mélanges ou des traces de la religion phénicienne dans toutes les

1. Maspero, *Histoire ancienne des Peuples de l'Orient*. — 2. Movers, *Die Phœnizier*, page 297. — 3. Victor Bérard, *De l'Origine des Cultes arcadiens*. — 4. Movers, ouvrage cité pp. 15 à 19. — 5. Chap. X, v. 22.

parties de l'Asie Mineure, mais nulle part les ressemblances ne furent aussi frappantes que dans les villes du littoral maritime de l'ouest, surtout à Éphèse, où l'on se trouvait en pleine Phénicie. Les historiens peuvent en conclure que l'apport des mythes et des cérémonies s'était fait, non de proche en proche par la voie de terre, mais directement, par le chemin mouvant des flots.

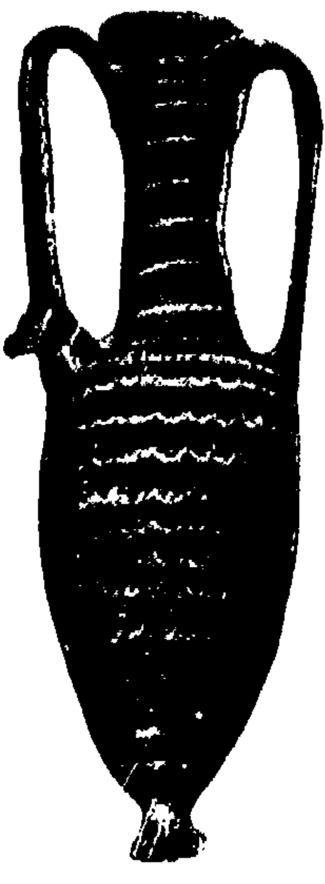
Le rôle des Phéniciens comme grands négociants et porteurs de marchandises, dépassa de beaucoup en proportion celui qui échut plus tard à toutes les autres nations commerçantes. On oublie d'ordinaire que les « lois de la mer, les règles du droit international en vigueur sur la Méditerranée pendant le moyen-âge, sont en grande partie l'héritage des Phéniciens »[1]. Ce petit peuple, attaché à la frange d'un littoral, possédait le monopole des grandes navigations dans la Méditerranée et fournissait à tous ses voisins les matières précieuses importées des extrémités du monde, aussi bien par les voies de terre où cheminaient les caravanes, que par les voies de mer, pratiquées des navires. Ils possédaient des comptoirs au loin dans les terres de leurs puissants voisins, dans le Delta, à Tanis, à Bubaste, à Memphis même, en Syrie et en Potamie, à Saïs, à Hamath, à Thapsaque, à Nisibis, qui se targuaient d'être de fondation sidonienne. Les Phéniciens, laissant à d'autres le rêve d'une domination universelle, s'arrangeaient aisément d'une sujétion sévère, mais concentraient en leurs mains le commerce de leurs oppresseurs[2].

Les objets de trafic dont les Phéniciens furent les porteurs à la grande époque de leur prospérité avaient d'autant plus d'importance relative dans les échanges mondiaux de ces temps que les articles de commerce étaient moins nombreux et que les coutumes religieuses et civiles se pratiquaient d'une manière plus solennelle et plus impérieuse : ainsi l'encens de l'Arabie, l'ambre de la Baltique, l'étain des îles océanes présentaient à cause de l'éloignement du lieu de production et du mystère de l'origine un caractère presque divin. L'âge du bronze en Europe serait, non pas l'irruption d'une race nouvelle qui aurait anéanti les sauvages primitifs de l'âge de la pierre, mais bien l'ère de la grande influence de la civilisation de l'Asie anté-

1. Ernest Nys, *Recherches sur l'Histoire de l'Économie politique*, page 57. — 2. G. Maspero, *Histoire ancienne des Peuples de l'Orient*, p. 235. — Elie Reclus, *Notes manuscrites*.

rieure, créée par les Babyloniens, colportée par les Hittites à travers les terres jusqu'à la mer Égée et à Mycènes et par les Phéniciens le long des côtes dans toute l'Europe occidentale [1]. Certainement l'étain des Cassitérides eut plus de valeur dans les échanges et dans la civilisation du monde à cette époque de l'exploitation, lorsque les Phéniciens en étaient devenus les acheteurs et les distributeurs, que vingt siècles plus tard, quand l'Angleterre avait toute facilité pour en tirer profit.

L'étain, utilisé pour la fabrication du bronze, c'est-à-dire pour les belles armes, les statues, les vases, tout ce que le monde ancien avait de plus somptueux et de plus rare, possédait alors un tel prix aux yeux des trafiquants que le nom de l'archipel producteur, — *Kassiteros* en grec, *Kasazatirra* en assyrien, *gazdir* en arabe, *kesdir* dans l'intérieur de l'Afrique, *kastira* dans l'Inde, s'était répandu par toute la terre d'entre-Pacifique et Atlantique et que pour l'obtention du métal précieux des voies de commerce s'ouvraient à travers toute la largeur des continents. Avant que les Phéniciens ne l'allassent chercher par mer, les Thraces le recevaient directement par le centre de l'Europe [2]. Par l'étain, la presqu'île gangétique devint, pendant la période romaine, tributaire des îles de la côte bretonne [3]. Cependant, à cette époque, le commerce s'était partiellement déplacé, les Carthaginois, successeurs des Phéniciens, ayant alors découvert en Espagne des gisements d'étain assez abondants pour alimenter les besoins de l'industrie mondiale [4].



VERRE PHÉNICIEN TROUVÉ A SIDON

Premiers parmi les navigateurs, les Phéniciens n'eurent pas une supériorité moindre comme industriels. Les plus fameux comme fabricants de tissus, ils possédaient le monopole de la teinture pour la couleur de pourpre ils furent aussi les meilleurs et presque les

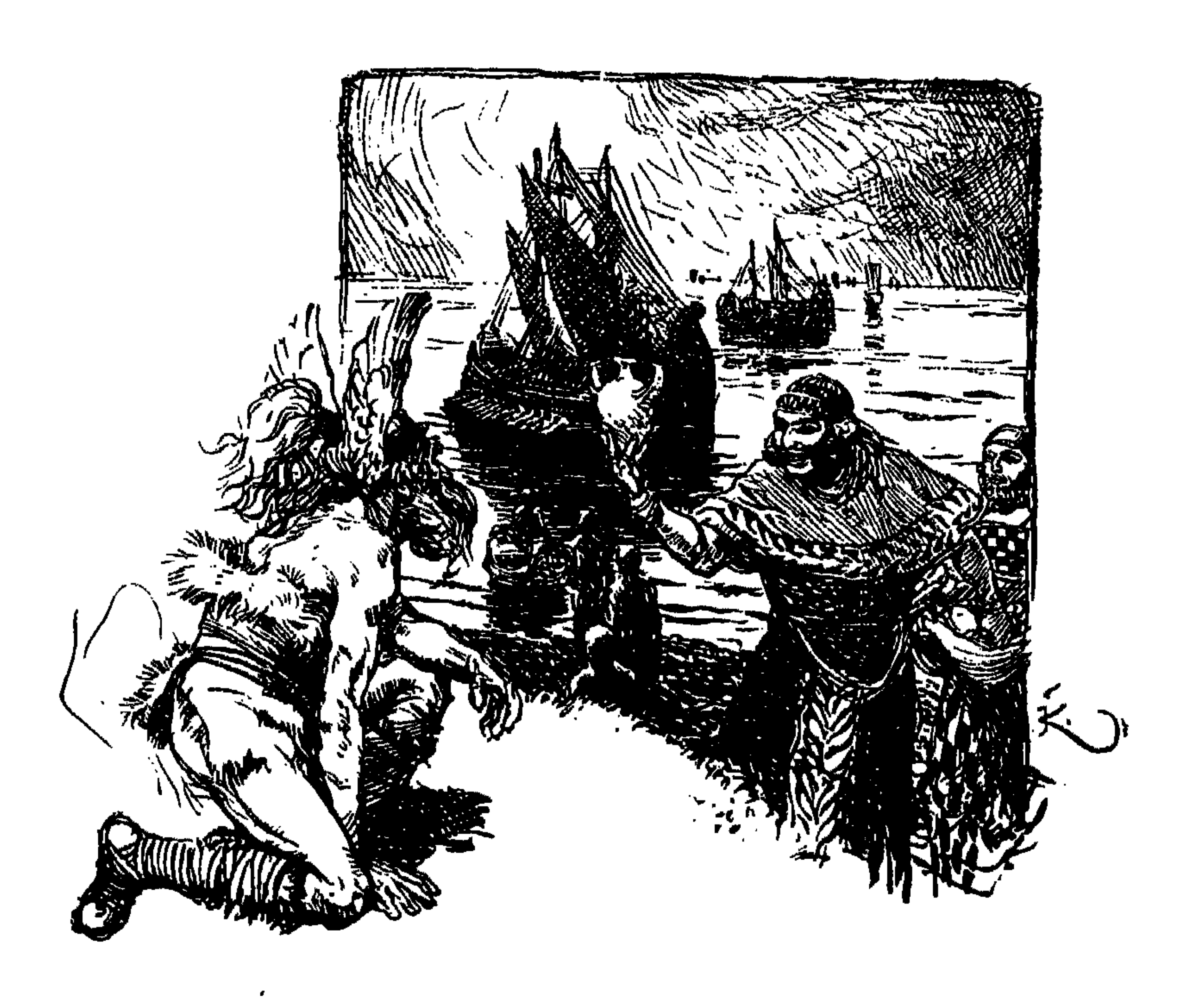
1. Fr. Lenormant, *Les premières Civilisations*. — Von Ilhering, *Les Indo-Européens avan l'Histoire*, p. 259. — 2. Salomon Reinach, *L'Anthropologie*, p. 4, 1899. — 3. Fr. Lenormant, *Les premières Civilisations*. — 4. W. Sieglin, *Entdeckungsgeschichte von England im Altertum*.

seuls verriers; leurs instruments de métal, leurs poteries étaient grandement appréciés dans tous les pays que visitaient leurs navires; partout ils se procuraient les matières premières, aliments, bois, fibres, métaux, aux moyens d'objets manufacturés. Leur absolue supériorité commerciale et le contraste de leurs produits avec les denrées brutes de l'étranger leur permit de maintenir le mouvement des échanges à l'état de troc : n'ayant nul besoin d'employer un signe représentatif des valeurs, ils laissèrent à d'autres, — Lydiens ou Grecs, — l'honneur d'inventer la monnaie [1]. Mais peut-être leur revient-il une gloire bien autrement grande, due à leurs voyages incessants parmi les peuples de langues diverses dont ils s'ingéniaient à reproduire les sons : peut-être est-ce à eux que l'on doit attribuer la simplification de l'écriture, l'invention de l'alphabet où chaque caractère n'a la valeur que d'une seule articulation phonétique.

En comparant les Phéniciens aux Hellènes dans l'ensemble de la civilisation, on constate que les premiers possédèrent certainement le cercle d'horizon le plus vaste, grâce à leur esprit d'aventure, à leurs navigations presque illimitées : on peut dire vraiment qu'après eux, sous la gérance des Grecs, le monde se rapetissa matériellement. Les Hellènes l'étudièrent avec plus d'amour et de pénétration que leurs devanciers, mais ils s'étaient cantonnés dans un espace plus étroit. La civilisation que les Phéniciens avaient inaugurée déjà dépassait les bornes du versant méditerranéen; deux mille années avant l'accomplissement du progrès dont ils furent les initiateurs, ils avaient indiqué pour l'avenir le déplacement vers les bords atlantiques du centre de la culture et de l'hégémonie du vieux monde. De même, par leur circumnavigation de l'Afrique, ils furent les précurseurs de l'ère mondiale. Aussi comprend-on la haine que voua la Grèce à ces rivaux, qui furent aussi leurs maîtres en civilisation. Lorsque la Phénicie, simple littoral sans profondeur, eut été forcément annexée aux grands empires de l'intérieur et que ses ports furent devenus la possession des rois persans, la lutte de ses flottes avec celles de la Grèce qui lui disputaient l'empire de la mer prit un caractère féroce. N'ayant plus l'indépendance, la Phénicie tenait avec d'autant plus d'âpreté à ses projets commerciaux, et réduite à la servitude envers un puissant maître, elle vou-

1. Fr. Lenormant, *Les premières Civilisations.*

lut au moins l'utiliser pour l'écrasement de ses concurrents de la mer Egée. C'est avec un zèle vindicatif que les marins de Phénicie s'unirent aux autres alliés du « Grand Roi » pour transporter ses armées et livrer ses batailles ; mais les Grecs se vengèrent doublement : d'abord, quand, à la suite d'Alexandre, ils s'emparèrent de Tyr pour en piller les entrepôts, en détruire les flottes, en ruiner les ateliers et les arsenaux et transporter dans Alexandrie, port de la nouvelle cité mondiale, la plus forte part du commerce d'Orient en Occident, puis, d'une manière plus décisive encore et plus durable, quand ils transmirent l'histoire des Phéniciens avec le sentiment de haine qu'ils éprouvaient pour ces rivaux. On ne connaît guère la Phénicie que défigurée par les écrivains grecs, de même qu'on voit Carthage par les seuls yeux de ses vainqueurs, les Romains.



PALESTINE : NOTICE HISTORIQUE

Les premiers épisodes de l'histoire du peuple des Hébreux ne peuvent être fixés chronologiquement à quelques siècles près. On place généralement la sortie d'Égypte à la fin de la XIXe dynastie, après la bataille de Kadech, environ 32 siècles avant nous. Pourtant certains auteurs traditionnalistes font remonter le passage de la mer Rouge à une date antérieure de 300 ou 350 années.

A partir du règne de David qui s'établit à Jérusalem, il y a environ 2900 ou 2950 ans, les dates se précisent davantage. La mort de Salomon et le partage de sa succession entre les deux royaumes de Juda et d'Israël remonte, avec une erreur possible d'un quart de siècle, à 950 ans avant le début de l'ère *vulgaire* : Omri fit choix de Samarie comme capitale de son royaume, une cinquantaine d'années plus tard.

Ce n'est que lorsque les peuples du Jourdain prennent contact avec les hordes assyriennes que l'on peut être plus précis. Des luttes entre Juda et Israël, entre les Hébreux, les rois de Damas et ceux de Moab, des invasions égyptiennes et assyriennes, nous ne retenons que les dates suivantes :

	Ère de Nabonassar	Olympiades	Ère vulgaire
Prise de Samarie par Sargon	26	55	– 721
Mort de Josias, qui présida à la réforme religieuse....	139	168	– 608
Deuxième prise de Jérusalem par Nabuchodonosor, onze ans après la première soumission de cette ville.	160	189	– 587
Cyrus permet aux 10000 ou 20000 exilés de retourner à Jérusalem. Reconstruction du temple, vers.....	217	246	– 530



Malgré les guerres qui sévirent entre les deux moitiés du peuple élu, l'âme religieuse du monde israélite ne se divisa point.

CHAPITRE V

PALESTINE. — MIGRATION DES SEMITES. — SINAI. — TERRE PROMISE. TABLEAU DES NATIONS. — VILLES ET ROUTES. MONOTHÉISME. — INFLUENCES DIVERSES. — ARABIE. — INDÉPENDANCE DES BÉDOUINS. RÔLE DE L'HYMIARIE. — RELIGION SABÉENNE.

Un territoire peu étendu, occupant l'arrière-pays de la côte située entre la baie d'Akka et le golfe de Péluse, a pris dans l'histoire une importance de premier ordre comme lieu natal de deux grandes religions, le judaïsme et le christianisme. Grâce à l'influence de ces cultes qui, sous des formes constamment modifiées, dominent en Europe et dans toutes les parties de la terre soumises à l'ascendant européen, la perspective historique, relativement à la Judée,

agrandit d'une manière démesurée les proportions réelles de la petite Palestine, comparée aux grands États.

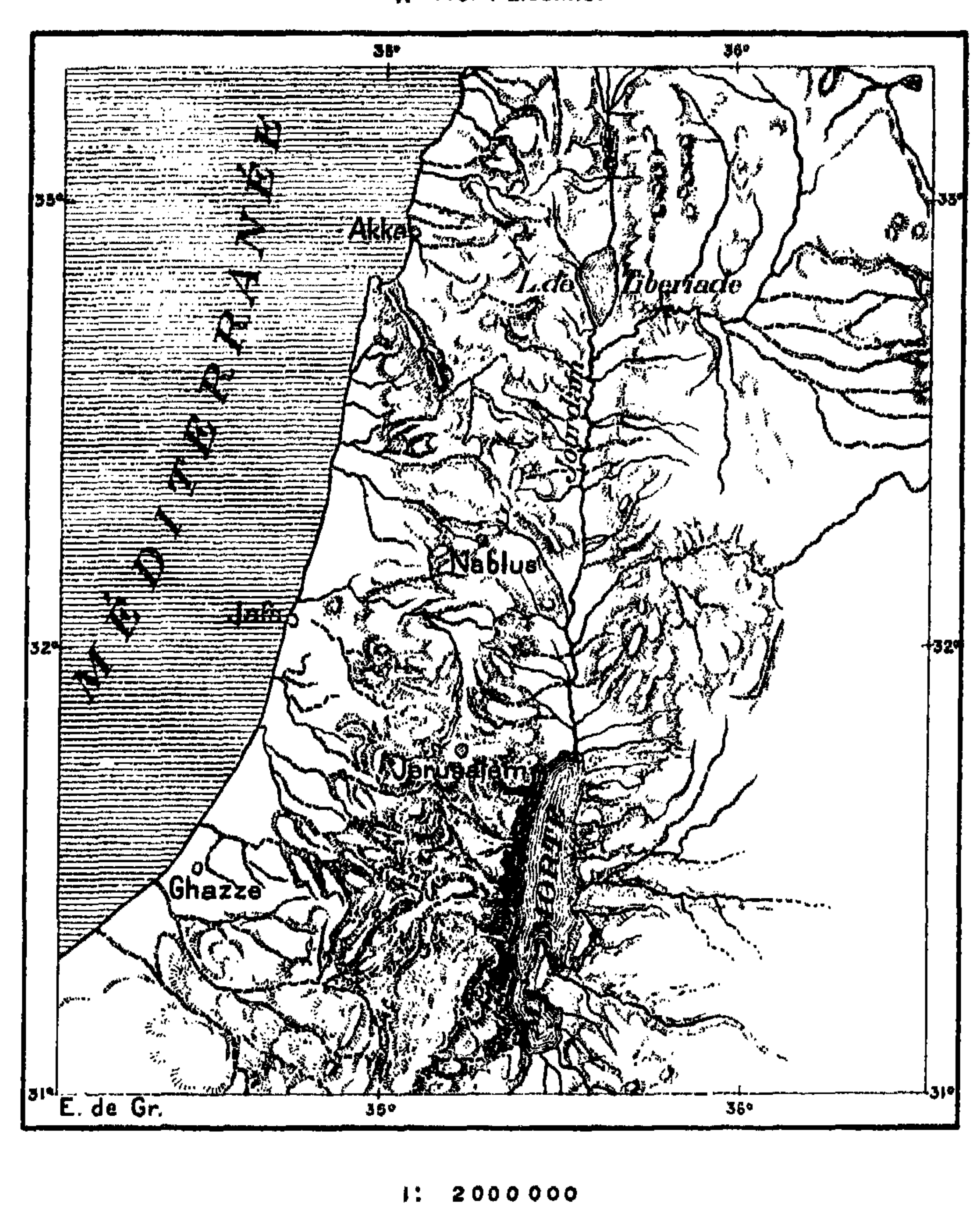
L'étroite cité de Jérusalem a pris des dimensions exagérées dans l'esprit des fidèles, juifs et chrétiens, et les douze tribus, faibles peuplades occupant un lambeau de territoire entre la mer et le Jourdain, empiétant quelque peu de l'autre côté du fleuve, ont eu chacune dans l'histoire une page aussi longue que celle de mainte nation puissante. Aussi, lorsque des égyptologues commencèrent l'étude des monuments de toute espèce qui se voient dans la région nilotique, les lecteurs de la *Bible* s'imaginèrent-ils que les inscriptions et les manuscrits fourniraient de très nombreux témoignages relatifs au séjour des Israélites en Égypte, à leur fuite, à leur migration vers le pays de Canaan et aux relations de voisinage qui eurent lieu postérieurement entre les riverains du Nil et ceux du Jourdain; mais ces pieuses espérances des judaïsants furent longtemps vaines et l'on attendait sans succès la corroboration hiéroglyphique des récits hébreux : les attestations profanes manquaient aux affirmations des « livres saints », la plupart des coïncidences signalées sont douteuses ou même ont été reconnues fausses. C'est en 1896 seulement que Flinders Petrie découvrit à Thèbes le temple de Merenpta, dont un bloc de syénite portant des inscriptions de six mille signes raconte les triomphes du roi sur toutes les nations des alentours, et notamment sur le « peuple d'Ysaraal, gâté et privé de sa semence[1] ». On retrouve aussi quelques appellations géographiques relatives à la contrée d'outre-Érythrée : Ramsès II inscrivit le nom du Jordan ou Jourdain sur les murs de Karnak, et Ramsès III le grava sur le temple de Medinet Abu[2]; Moab, l'une des nations rivales d'Israël, est mentionné une fois, sur un monument de Luksor.

Si l'Égypte, grande nation, semble ignorer le petit peuple d'Israël qui était venu lui demander asile, les Juifs au contraire ne peuvent faire autrement que de reconnaître dans leur histoire l'influence prépondérante des deux empires puissants entre lesquels ils avaient leur étroit domaine et qu'ils durent à diverses époques visiter en suppliants ou en prisonniers de guerre. Par leurs origines premières, soit qu'on interroge les caractères ethniques, soit qu'on s'a-

1. Flinders Petrie, *Contemporary Review*, may 1896. — 2. Sayce, *Patriarchal Palestine*, pp. 21, 22.

dresse aux formes linguistiques, les Sémites hébreux sont strictement apparentés aux riverains de l'Euphrate. Même les noms propres étaient

N° 113. Palestine.



identiques : l'archéologue Pinches a découvert des tablettes babyloniennes où se retrouvent, sous des formes légèrement différentes, les dénominations Abraham, Jacob, Joseph et autres[1].

1. A. H. Sayce, *Patriarchal Palestine*, VI.

L'influence de la civilisation potamienne se manifeste d'une manière plus profonde encore dans la vie même et comme dans l'essence du peuple juif. Il est désormais hors de doute que les premières traditions et légendes des Hébreux sont d'origine chaldéenne. La création de l'homme, le paradis terrestre et la chute des premiers parents, la hiérarchie des anges sous le commandement des taureaux ou Chérubins sacrés, la révolte de Satan et la corruption des hommes, tous condamnés à périr dans les eaux du déluge, sont autant de traits de la religion des Chaldéens, reproduits dans les livres sacrés des Juifs avec des méprises et des contradictions, mais surtout avec les variantes qu'imposa pendant la durée des siècles le changement du milieu et de la mentalité.

Outre ces récits qui eussent pu rester étrangers à la masse de la nation, se présentent les pratiques constantes et obligatoires du culte de tous les jours, celles auxquelles personne n'échappe et qui finissent par modeler et pétrir l'homme, en lui joignant les mains d'une certaine manière, en lui fléchissant les genoux d'après un rythme traditionnel, en distribuant suivant un plan spécial les circonvolutions de son cerveau, en modulant sa voix pour le chant et la prière, en l'habituant à manipuler les objets du culte, étoffes, vases, burettes couteaux, aspersoirs, en concordance avec des formes voulues, dont le moindre écart serait un crime. Tout cela chez les Hébreux fut de source babylonienne, de même que la structure de l'autel et de l'arche sainte.

Bien que recevant des Babyloniens leur civilisation religieuse et civile, jusqu'au nom du dieu Yahveh, les Hébreux, qui devinrent de si fervents observateurs du sabbat, à l'exemple de leurs éducateurs de Chaldée, ne leur empruntèrent pourtant pas la division du jour en vingt-quatre heures. Jusqu'à l'époque gréco-romaine, ils le partagèrent à la manière des Arabes, c'est-à-dire en moments caractéristiques, aube, midi, crépuscule, soir, nuit; le mot « heure » n'existe pas dans l'ancien hébreu. A cet égard, les Juifs restèrent de simples Bédouins [1].

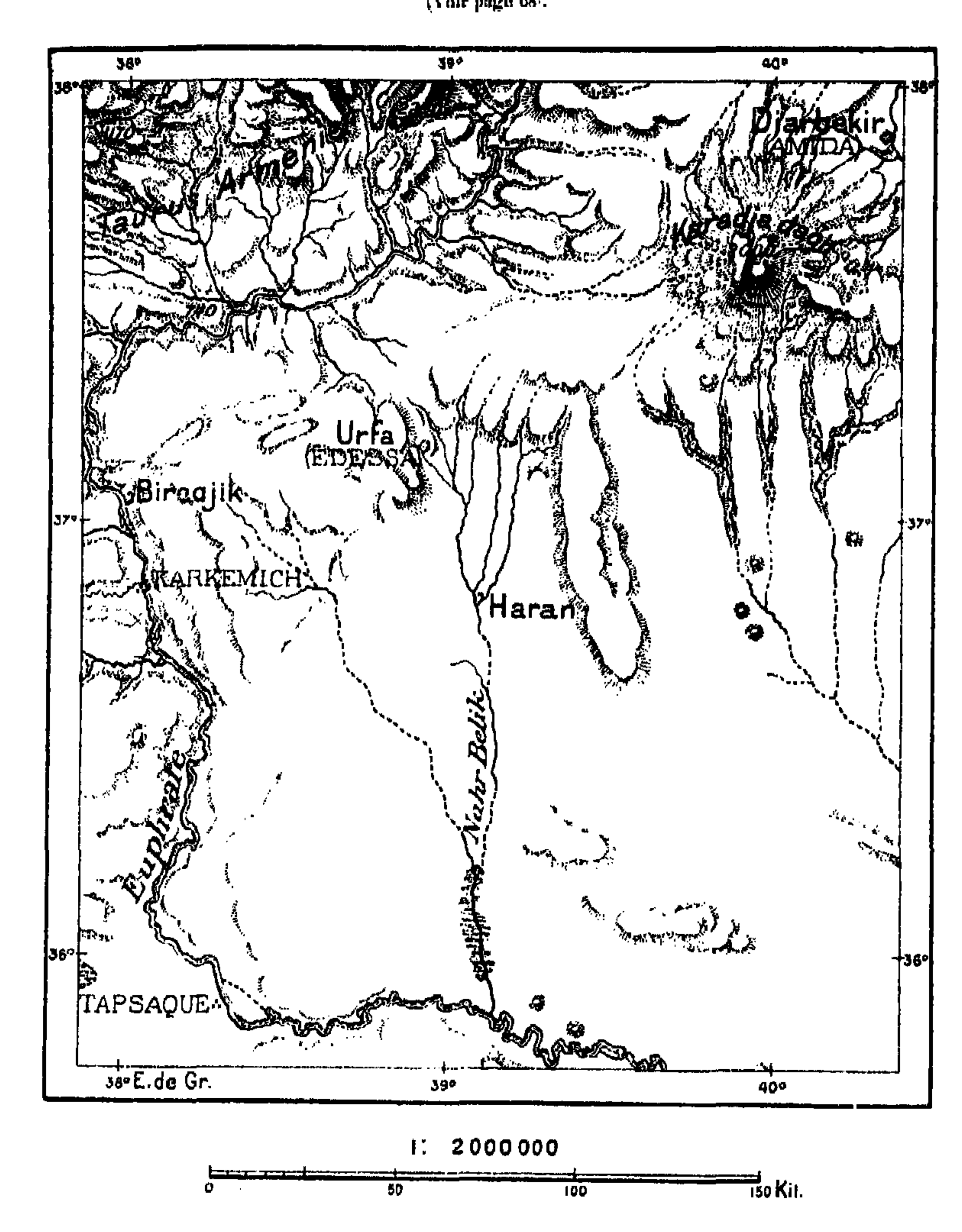
La filiation de race, ou du moins la parenté, se montre également dans la tradition transmise par la *Genèse*. Ainsi le personnage

1. Boeckh, etc. — Ernest Renan, *Histoire du Peuple d'Israël*, p. 39.

légendaire d'Abraham, le « Père de tous les peuples », que les Israélites du moins considèrent comme l'ancêtre général de leur race

N° 114. Territoire d'Haran.

(Voir page 68).

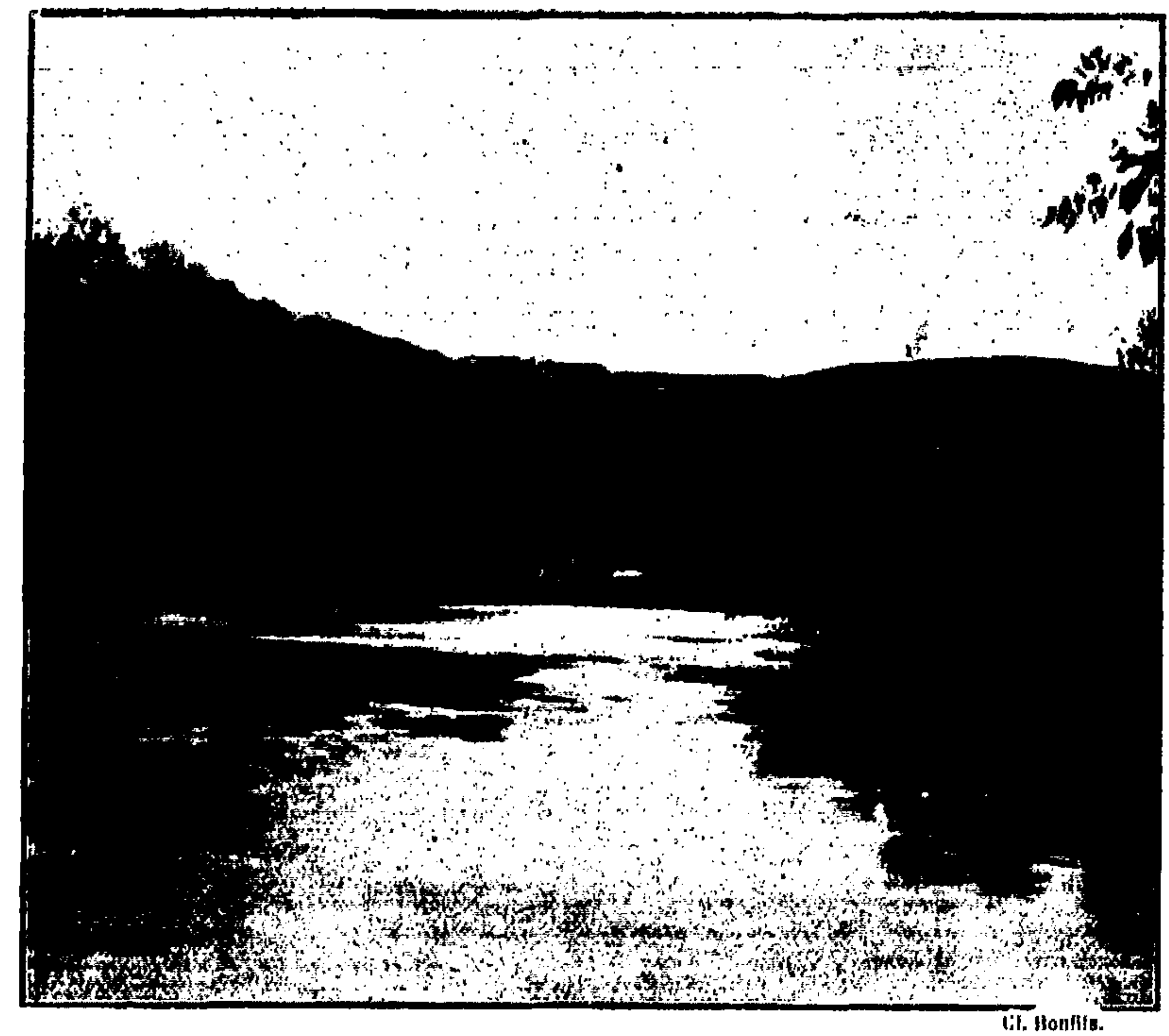


et des tribus arabes leurs voisines, ce « père Abraham » se confond avec le « Père Orkham, d'Ovide [1] », roi de la ville d'Ur en

1. Métamorphoses, IV 212.

Chaldée. Il était devenu fameux dans tout le monde babylonien parce que les récits traditionnels l'identifiaient avec un grand réformateur qui supprima les sacrifices humains. C'est lui, disait-on, qui avait interdit aux pères de tuer leurs fils, de les dépecer devant les dieux, et qui leur avait ordonné de substituer à la chair humaine celle du chevreau. Cette partie de la légende est reproduite dans la Bible par le récit bien connu du « Sacrifice d'Abraham » où l'on voit l'ange du Seigneur arrêter le bras levé du père et une chèvre prendre sur l'autel la place de l'éphèbe Isaac. Mais là cessent les analogies : l'Abraham hébreu n'est pas un roi sédentaire, un demi-dieu à la longue robe, siégeant majestueusement sur un trône, c'est un chef de nomades parcourant les plaines à l'orient du haut Euphrate. Disposant d'une véritable armée de serviteurs, il faisait pâturer tout un vaste territoire par ses bœufs, ses brebis, ses chèvres. Il possédait aussi des ânes pour montures, des chameaux comme bêtes de somme, mais ne semble pas avoir utilisé le cheval, qui était encore à cette époque un animal de luxe réservé aux rois pour l'ardeur des batailles et la majesté du triomphe.

D'après la légende biblique, Abraham, choisi comme le grand représentant de la race entière, habitait la contrée de Haran. Les Hébreux auraient donc longtemps vécu sur ces avants-monts du Taurus arménien, entremêlés de plaines bien arrosées où serpentent des affluents de l'Euphrate. Mais, débordant de ce pays où ils étaient trop nombreux pour l'étendue de leurs pâturages et subissant probablement la poussée des peuples du nord, ils franchirent l'Euphrate, d'où peut-être leur nom d'Ibrim, les Gens de l'autre côté, les Trans-Euphratiques, puis se répandirent vers le sud dans la direction de Palmyre et de Damas, pourchassant les premiers occupants là où ils étaient les plus forts, pourchassés à leur tour quand ils avaient affaire à de plus puissants qu'eux, ou bien tâchant de s'accommoder de bonne grâce avec leurs voisins. Souvent, pendant les années de sécheresse, il leur fallut abandonner les régions d'entre Euphrate et Jourdain et se présenter à des peuples solidement établis en leur demandant un lambeau de territoire où ils s'installaient pendant la période de la disette. Ainsi la Bible nous dit qu'ils s'adressèrent aux Hétéens qui, eux aussi venus du nord, avaient colonisé les environs Hébron, en Canaan, et dont ils reçurent un asile temporaire dans



Cl. Bonfils.

LE JOURDAIN ET SES RIVES

D'après une photographie.

le district de Bercheba. Plus tard, ils se tournèrent vers le puissant roi d'Égypte qui voulut bien les accueillir aussi et leur assigna les terres de Gochen dans le voisinage de l'isthme, mais à l'occident, et déjà dans la zone d'irrigation nilotique. Cantonnés dans ces régions fertiles, sur les confins de « prés salés » et des alluvions grasses du Nil, les Israélites immigrés se trouvèrent dans un cercle d'attraction nouveau et durent évidemment changer de mœurs, d'habitudes, de civilisation, ajouter un nouveau fond religieux à celui qu'ils avaient reçu des pays babyloniens, de la contrée de Haran et des tribus du désert. Ils apprirent surtout à conduire la charrue, progrès inestimable qui les éleva d'un degré dans la hiérarchie des nations.

Mais ce progrès fut durement acheté, car les Hébreux, reçus d'abord en hôtes, nous dit la légende, furent utilisés ensuite comme des vassaux, puis opprimés comme des esclaves. On leur fit bâtir des villes, mais pour leurs maîtres, creuser des canaux, élever des digues,

arroser des jardins et des champs, mais pour faire pousser les plantes nourricières de leurs dominateurs. Il est vrai que dans leurs récits, les Israélites tâchèrent de rehausser cette époque de souffrance en donnant un rôle prépondérant à quelques uns des leurs. Au début, Joseph aurait été le grand usurier qui enseigna aux Pharaons l'art d'asservir un peuple par le monopole des blés. A la fin de la captivité, un autre Hébreu, Moïse, agit surtout comme grand magicien : grâce à ses artifices, le peuple, chargé de tous les trésors des Égyptiens, fut mis à même de franchir la mer Rouge, poursuivi par une armée qui, derrière lui, se noyait dans les flots.

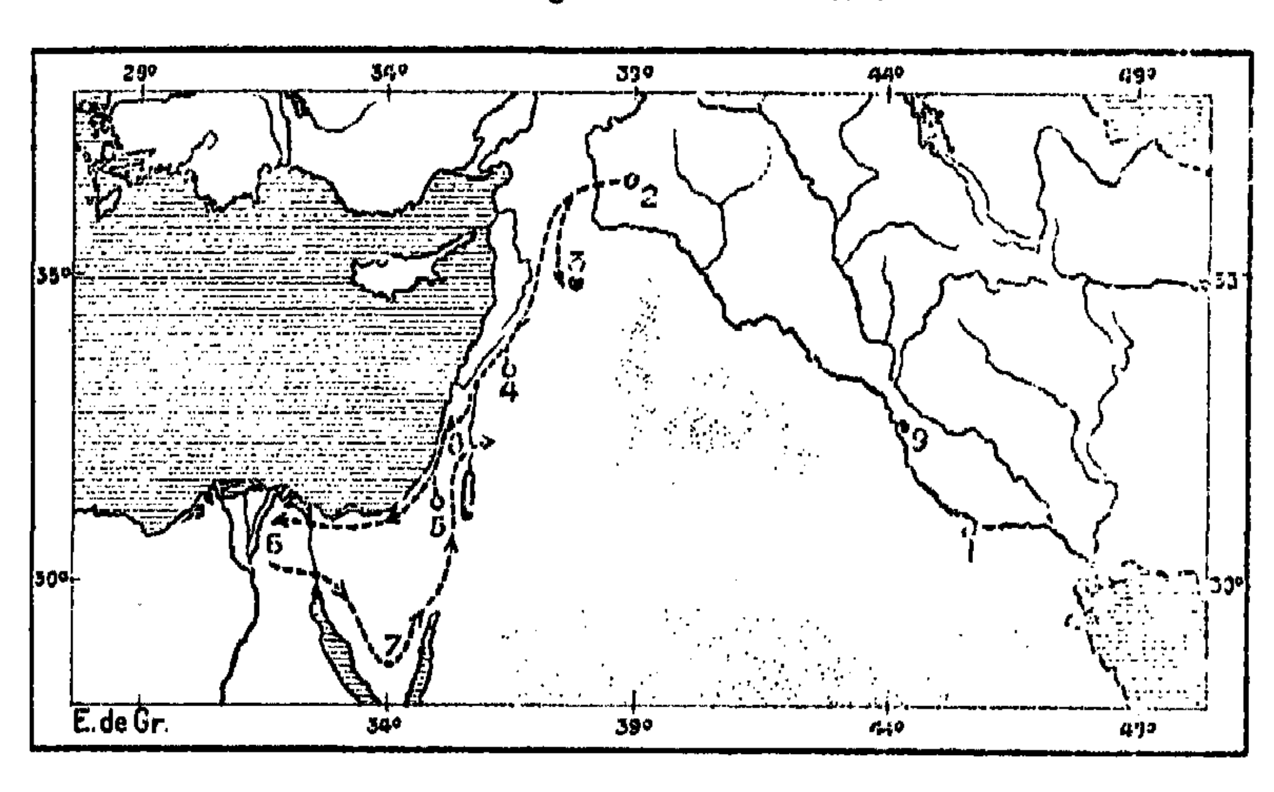
D'ailleurs, les légendes relatives à cette période ne peuvent contenir qu'une très faible part de vérité, car elles présentent un chaos de contradictions. D'après tel verset de la Bible, le temps du séjour des Hébreux en Égypte aurait été de quatre générations, d'après un autre, de plus de quatre siècles. Un passage nous dit que les Hébreux refugiés en Egypte comprenaient la seule famille de Jacob[1], mais on se demande comment ce groupe unique aurait pu fournir par sa descendance, pendant le séjour en Egypte, la prodigieuse armée dont nous parle le recensement de l'*Hexateuque*[2] : malgré l'oppression, malgré le massacre des enfants mâles par les Égyptiens, les maladies et les fléaux de toute sorte, les petits fils de Jacob s'abattant comme des sauterelles sur les sables du désert, auraient été au nombre de plus de six cent mille individus portant les armes, ce qui, avec les femmes et les enfants, eût représenté au moins deux millions d'êtres humains.

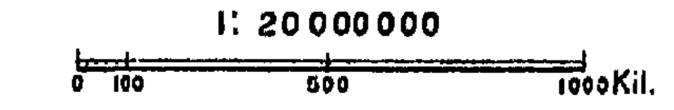
Quoi qu'il en soit, le fait principal subsiste : — avant de se présenter dans cette « Terre Promise » qu'ils disaient leur avoir été spécialement réservée, et qui, depuis, grâce à leur long séjour, est devenue la « Terre Sainte », — les Hébreux avaient eu à subir les influences les plus diverses en des milieux très différents par la nature et leurs habitants. Ils avaient vécu sur tout le pourtour du désert qui, de l'Arabie se prolonge vers les montagnes de l'Asie Mineure, à l'est dans la Babylonie, au nord vers le Haran, à l'ouest vers Damas et la Syrie, au sud-ouest vers l'Égypte; par un vaste circuit, ils avaient mis des siècles à voyager de l'Euphrate au Nil, et recommencé leur

1. *Genèse*, chap. 47. — 2. *Nombres*, chap. I, v. 46.

route en sens inverse, du Nil à l'Euphrate, en passant par la péninsule du Sinaï, le pays des Bédouins, et par le littoral de Syrie, la terre des Cananéens. Ces impressions successives laissées par de multiples patries et par des peuples éloignés les uns des autres, très distincts par la race et le génie, furent des éléments de la plus haute impor-


N° 115. Migrations des Sémites.





1. Ur en Chaldée.
2. Haran.
3. Palmyre.
4. Damas.
5. Bercheba.
6. Gochen.
7. Sinaï.
8. Palestine.
9. Babylone.

tance dans l'histoire de la nation au sein de laquelle s'élabora la religion de tout un monde.

La péninsule du Sinaï, où la légende transporte la promulgation solennelle de la loi des Juifs, mère de la foi des Chrétiens, fut la dernière étape des fugitifs d'Égypte avant leur entrée dans les terres du Jourdain, et cette âpre région, avec ses formidables montagnes, dut marquer profondément son empreinte dans l'imagination du peuple qui la parcourut. Nulle part les sommets de granit et de porphyre, se montrant dans leur coloris primitif contrastant avec la blancheur des sables et le bleu pur du ciel, n'ont un aspect plus grandiose, et l'on comprend que de tout temps les hommes campés à leur

base aient cru voir des dieux apparaître sur les sommets rayonnants.

Deux mille années avant le passage des Juifs, le Sinaï, dans la région d'influence égyptienne était consacré à une divinité lunaire [1]; les descriptions de l'*Exode* le font se dresser dans le ciel comme habité par le dieu de la Foudre, et de tout temps des anachorètes, fuyant le monde, vinrent se blottir aux pieds de ses escarpements. Malgré le caractère formidable de la péninsule Sinaïque, cette contrée presque inhabitable était restée depuis un temps immémorial dans le cercle d'attraction des nations voisines, grâce à ses gisements de cuivre, pourtant relativement pauvres mais renfermant de précieuses turquoises et d'autres cristaux. Il y a près de sept mille années que l'on commença d'exploiter ces mines, abandonnées depuis vingt siècles au moins [2]. Un des anciens documents que possèdent les savants relativement à l'histoire égyptienne des premiers âges est une stèle du roi Soziri, de la troisième dynastie, que l'explorateur Benedite a découverte dans un oued de la péninsule Sinaïque [3].

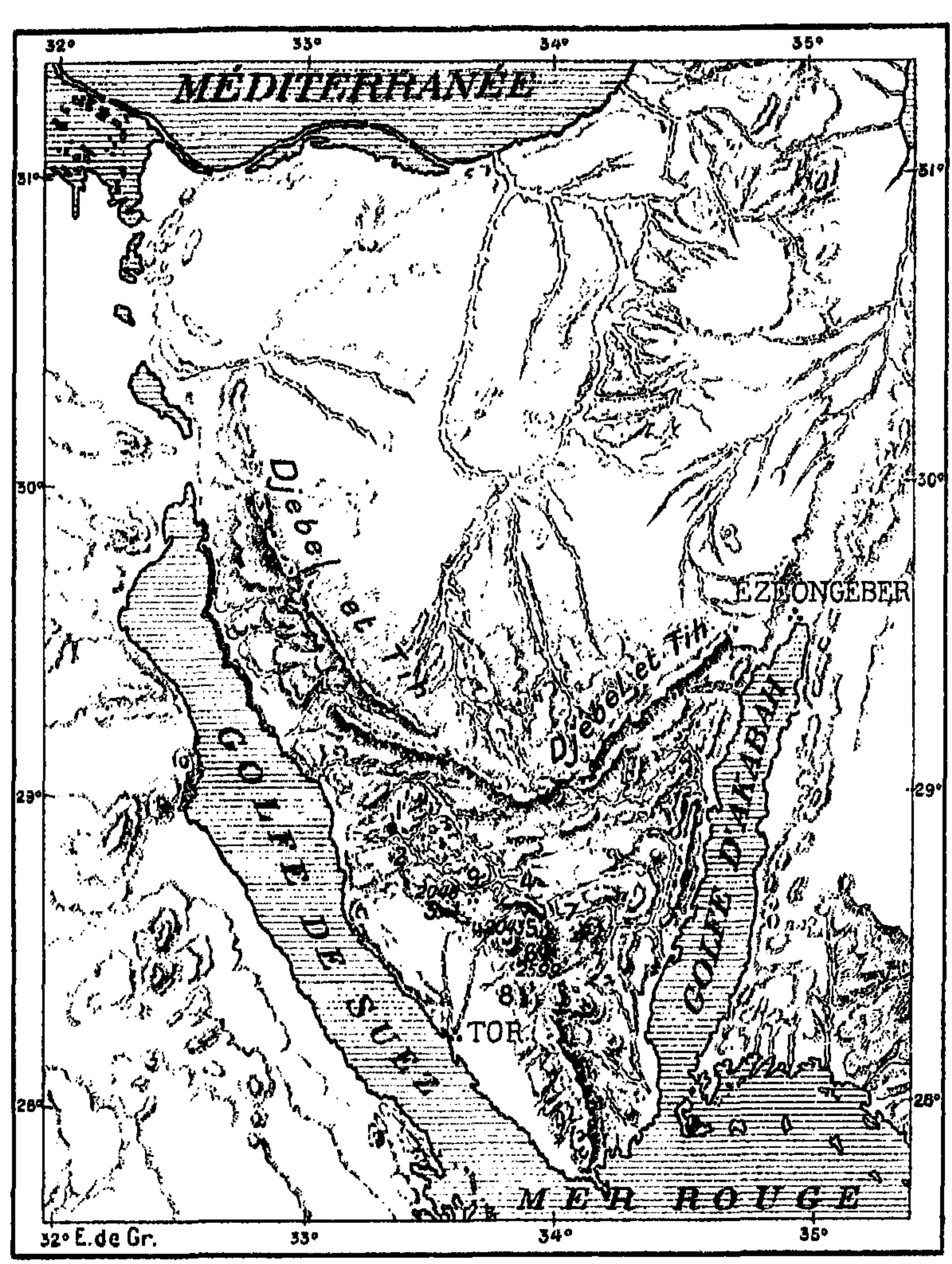
Les inscriptions hiéroglyphiques se continuent de siècle en siècle depuis les âges reculés jusqu'à l'époque où les Hébreux s'enfuirent de la terre d'Egypte [4] et n'ont point cessé de se produire depuis lors : les pèlerins de l'Afrique septentrionale ont à doubler les deux golfes de Suez et d'Akabah pour se rendre à la Mecque. Une certaine vallée, voisine du golfe de Suez, a reçu le nom de Oued Mokatteb ou « Ravin de l'Écriture » d'après les innombrables gravures et dessins que les passants ont laissés sur les parois de rochers tournées vers le nord, c'est-à-dire baignées dans l'ombre : on eût souvent risqué la mort en taillant des lettres sur les roches éblouissantes frappées en plein par le soleil. Cette multitude d'inscriptions pressées dans l'espace étroit d'un seul ravin pourrait s'expliquer en admettant que ce lieu avait été désigné comme champ de foire aux marchands étrangers par les tribus de la Péninsule. [5]

Peut-être le climat du Sinaï était-il plus humide à ces époques anciennes et les voyageurs trouvaient-ils dans les vallées plus d'eau et de végétation qu'il n'en existe de nos jours ; toutefois les descriptions

1. Sayce, *Patriarchal Palestine*, p. 59. — 2. Berthelot, *Revue scientifique*, 1896, II, p. 278. — 3. Bonola, *Bulletin de la Société khédiviale de Géographie*, 1896, n° 10. — 4. Lepsius, *Denkmäler aus Ægypten und Æthiopien*. — 5. Palmer, *The Desert of the Exodus*.

de ce pays qui nous ont été laissées prouvent que la différence ne peut

N° 116. Péninsule du Sinaï.



Carte à l'échelle de 1 : 3 000 000

1. Maghara.
2. Oued Mokatteb.
3. Djebel Serbal, Horeb de Lepsius.
4. Autre Horeb de certains auteurs.
5. Djebel Musa (Moïse), Horeb traditionnel, Couvent de sainte Catherine sur le flanc Est de la montagne.
6. Djebel Katherin, Sinaï traditionnel.
7. Djebel Monneïdja, « Mont de l'Entretien », cime où, d'après les Musulmans, Dieu conversait avec Moïse.[1]
8. Djebel Um Chomer, « Mère du Fenouil ».
9. Faran Foïnikon.

pas avoir été considérable : le récit mythique du séjour des Hébreux

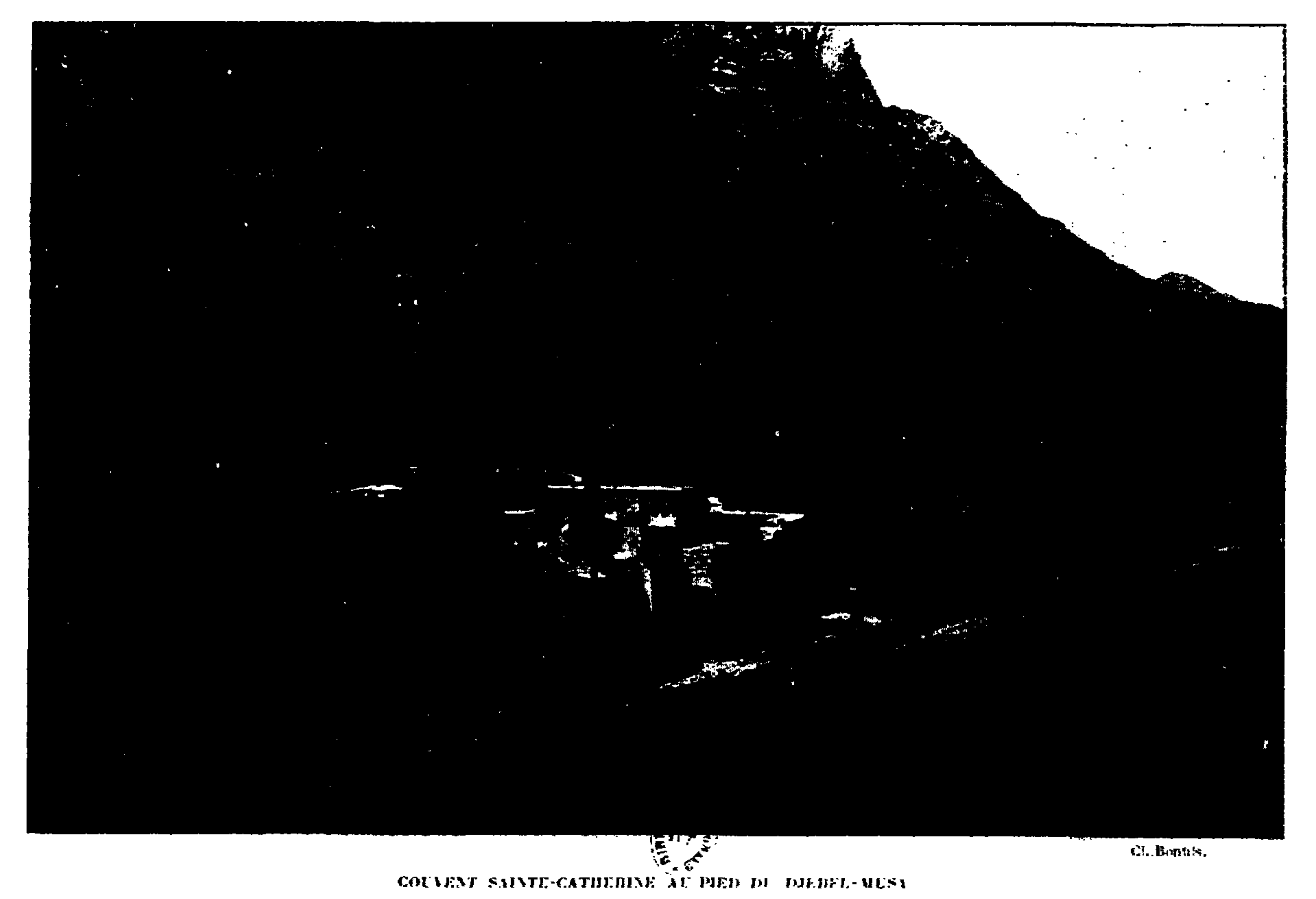
dans le désert attribue à de continuels miracles le jaillissement des eaux et l'apparition de la nourriture nécessaires au peuplement errant. Il est donc impossible d'ajouter foi à la légende qui, prenant corps douze ou treize cents ans plus tard, nous montre les enfants d'Israël cheminant en masse et pendant des années à travers les solitudes du désert de Sinaï. Devenus agriculteurs en Égypte, et se rappelant les « potées de viande » et mangeries[1], comment auraient-ils pu s'accommoder pendant « quarante années » de l'âpre existence des « croqueurs de sauterelles »?

Ce qu'il faut retenir des traditions juives est qu'elles rattachent des éléments divers mais d'importance égale dans l'ensemble des origines de la nation. Parmi leurs ancêtres, les Juifs ont donné la première place à ceux qui participèrent à la culture de l'Égypte, mais ils se remémorent aussi les familles patriarcales errant dans les pâturages, et les maigres Bédouins, frères des Amalécites[2], qui cherchaient l'ombre dans le creux des rochers et fouillaient le sol des ouâdi pour y découvrir un peu d'eau. L'histoire du séjour dans la presqu'île sinaïque n'est qu'un épisode amplifié du déplacement des tribus arabes qui, venant des différents quartiers de l'horizon, se réunirent finalement à l'ouest du Jourdain.

Pendant les mauvais jours, les tribus qui s'étaient enfuies d'Égypte, et qui probablement s'étaient cantonnées dans les contrées voisines de la vallée jordanienne en s'alliant à des peuplades du désert, se consolaient en pensant à la conquête prochaine des contrées fertiles qui bordent la Méditerranée. Leur ambition ne put se réaliser complètement : les Hébreux ne conquirent point la terre de Canaan.

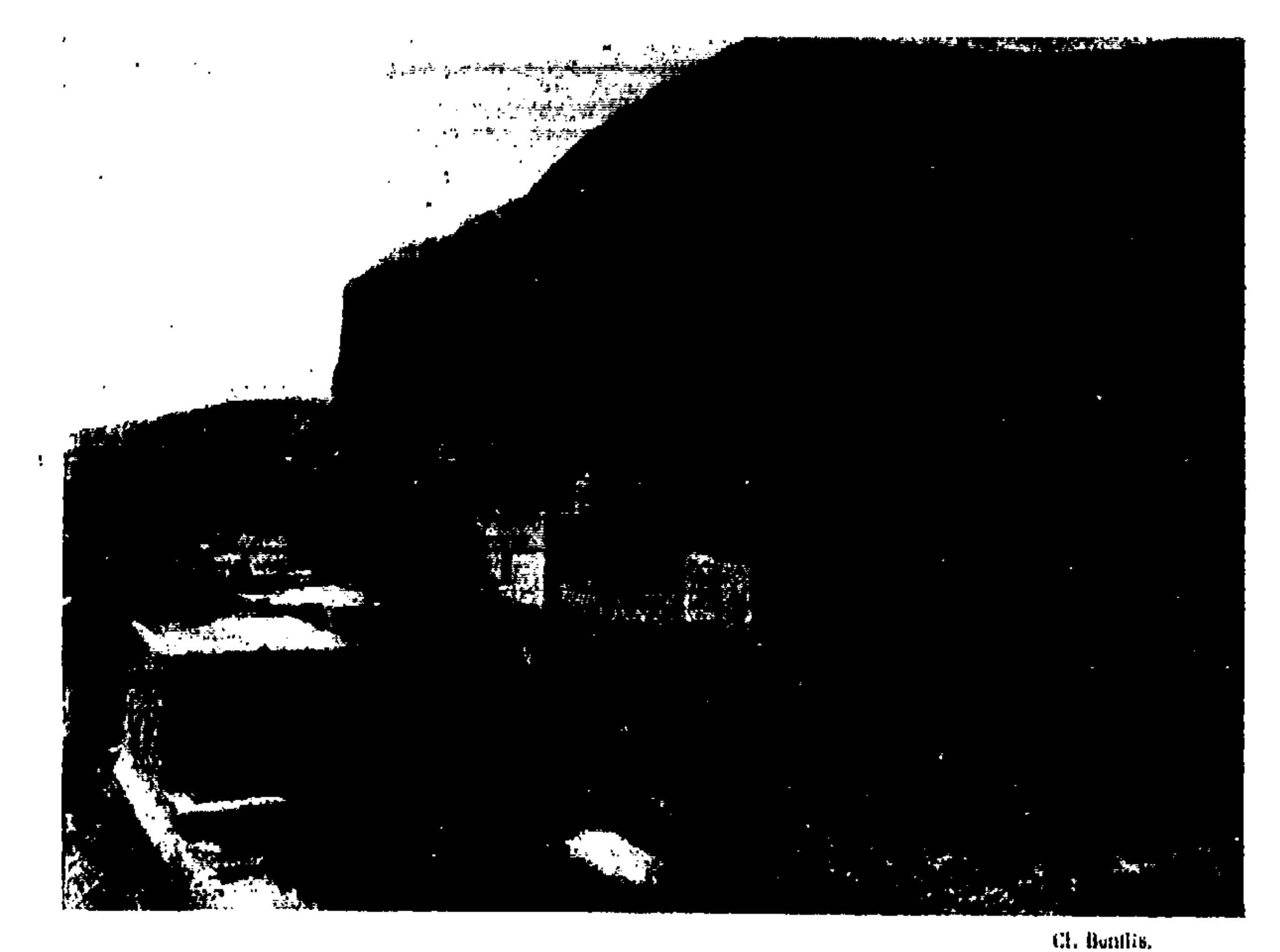
Sans doute le nom de Canaan a fini par s'appliquer historiquement aux contrées élevées qui séparent le littoral syrien des monts voisins du désert; mais la signification précise de cette appellation « Terres Basses », opposée à celle de Aram, « Terres Hautes[3] », ne permet pas de douter qu'elle ne se rapportât d'abord aux campagnes riveraines de la mer. Les Israélites à la recherche de la « Terre Promise » parlent sans cesse des campagnes « découlant de lait et de miel » comme devant leur échoir un jour. Ils n'atteignirent point

1. *Exode*, chap. XVI, v. 3. — 2. Sayce, *Patriarchal Palestine*, p. 26. — 3. Movers, *Die Phœnizier*, p. 1.



Cl. Bonfils.

COUVENT SAINTE-CATHERINE AU PIED DU DJEBEL-MUSA



Cl. Bonfils.

MAISONS DANS LE ROCHER A MAR-SABA, PRÈS DU RIVAGE OCCIDENTAL DE LA MER ROUGE

D'après une photographie.

l'objet de leurs vœux, la terre si féconde des côtes phéniciennes resta presque toujours au pouvoir des cités indépendantes du rivage ou bien des armées conquérantes d'Assyrie ou d'Égypte, mais peu à peu le territoire désigné par le nom de « Terres Basses » se déplaça vers les « Terres Hautes » de l'arrière-pays. Certes, il existe des sites gracieux, des vallons arrosés, des plaines d'alluvions fertiles dans ces régions de l'intérieur cananéen, mais l'ensemble de la terre occupée par les Juifs il y a trois mille ans, est, sinon aride, du moins parsemé de rocs, d'escarpements difficiles à féconder, et le ciel qui l'éclaire n'y déverse que rarement les pluies.

Dans les chroniques de leur histoire, les Israélites s'essaient à glorifier leur triomphe sur les Cananéens, et, d'après les récits qui se trouvent dans le livre des *Juges*, on pourrait croire qu'ils ont tout exterminé devant eux, de l'Égypte à la Syrie et du désert à la Méditerranée. A peine quelques tribus auraient-elles été épargnées pour vivre en esclavage et remplir les bas offices auxquels ne pouvait se prêter la race élue. Mais les détails de géographie que les Israélites nous donnent eux-mêmes sur la dispersion de leurs tribus dans les

terres cananéennes nous montrent que l'établissement des Beni-Israël fut extrêmement difficile et dut être acheté par de grandes humiliations, par des siècles de combat, des alliances et des apostasies de toute nature.

Le livre des *Juges* n'étant en réalité qu'un recueil où se mêlent de la façon la plus disparate des hymnes de guerre et de vagues souvenirs, l'imagination populaire, toujours gonflée de vanité puérile, a pu se figurer, à propos d'anciens conflits, que rien n'avait pu résister à la vaillance des aïeux; on doit au contraire constater qu'après des siècles de résidence dans la vallée du Jourdain et dans les campagnes d'Hébron, de Samarie et de la Galilée, le pauvre petit peuple épars des Juifs faisait assez triste figure dans l'intérieur du pays dont Philistins, Cananéens et Phéniciens détenaient entièrement le littoral. Il ne brille pas non plus dans l'histoire au point de vue de l'adaptation réciproque de l'homme et de la nature. On ne peut attribuer à l'habitant des hautes terres de la Palestine aucune des découvertes qui enrichirent l'humanité; sa civilisation fut toute d'importation. (Gustave *Le Bon*).

La faible importance du peuple hébreu relativement à ses voisins nous est démontrée par ce fait même que le nom usuel de tout le pays est d'origine grecque et ne se rapporte nullement à la population sémitique, soit juive, soit cananéenne, éloignée de la mer. Les Hellènes, qui nous ont *légué leur nomenclature géographique*, ne connaissent point le pays d'Israël. Ils ne mentionnent que la Palestine, c'est-à-dire la terre des Plesti (Phlisti, Phlisti-Creti), gens de commerce et de pillage, qui s'étaient installés sur le littoral au sud du mont Carmel à l'époque où la Crète et Sidon possédaient l'hégémonie maritime et dominaient sur les vagues. Les Philistins avaient fondé sur la côte une confédération militaire qui fut souvent redoutable à ses voisins. — c'est une flottile partie d'Ascalon, qui, il y a trente-et-un siècles, détruisit une escadre sidonienne et mit fin à l'hégémonie de la « mère de Tyr » — : sur terre, pendant six siècles, les Israélites, « Barbares » de *l'intérieur*, se *heurtèrent impuissants* contre la Pentapole philistine ou Ligue des « Cinq Villes ». Très mélangés d'éléments divers par suite de leurs constantes expéditions sur le pourtour de la Méditerranée orientale, ces Philistins devaient présenter un caractère double, reflétant les traits des peuples avec lesquels ils se trouvaient en con-



Cl. Bonfils.

PISCINE DE BETHESDA A JÉRUSALEM

D'après une photographie.

tact : aux Grecs purs, Ioniens ou Doriens, ils apparaissaient comme des Sémites, tandis que pour les gens de l'arrière-pays, Sémites de race, ils étaient de véritables Grecs. En tout cas, ils en avaient la civilisation matérielle, en possédaient les armes offensives et défensives, en connaissaient la tactique, la discipline et par le commerce extérieur se fournissaient en abondance de toutes les ressources nécessaires à leur petit territoire.

Le studieux Hérodote, bien que furetant à la recherche de toute chose curieuse, n'en reste pas moins dans la plus complète ignorance du monde israélite ainsi masqué par les cités phéniciennes et philistines : il ne connut que les populations du littoral, appuyées sur la grande voie historique entre le haut Euphrate et le bas Nil, entre Damas et Memphis[1].

Les Juifs étaient si bien cantonnés dans l'intérieur, vers la cavité du Jourdain, que leurs livres ne parlent que vaguement de la mer,

1. *Histoires*, I, 105; II, 106; III, 5; IV, 83.

comme par ouï-dire; la seule référence qu'ils en fassent se rattachant à leur histoire est cet événement héroï-comique appelé « le passage de la mer Rouge ». De même, le récit du déluge, tel qu'ils le reproduisent d'après les Babyloniens, prouve qu'ils ne savaient pas comment un bateau était construit : l'arche n'est pour eux qu'une grande boîte, et ils ignoraient ce que signifiait le lâcher de la colombe, lors de la baisse des eaux : ils ne savent pas que cet oiseau servait de boussole aux marins du golfe Persique et de la Méditerranée pour leur indiquer la direction à suivre vers la terre[1].

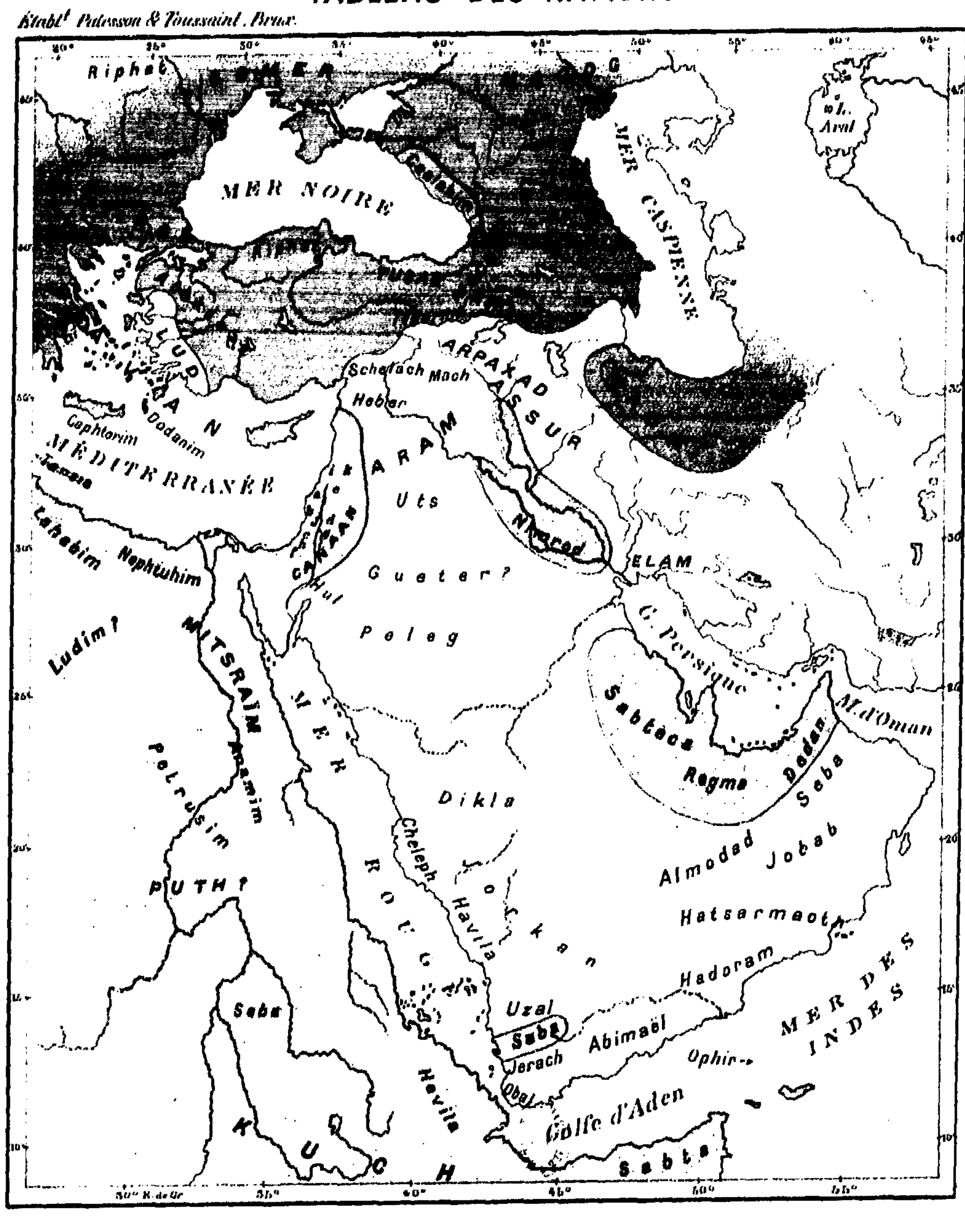
Une généalogie, probablement d'origine assyrienne, que reproduit avec variantes le dixième chapitre de la *Genèse*, nous dit quelles étaient les connaissances ethnographiques des Hébreux à l'époque où l'on réunit les divers éléments historiques et légendaires qui constituent les « Écritures ». Ce « tableau des nations » est un document d'une valeur de premier ordre pour les ethnologistes, car il montre que les peuples avaient déjà conscience d'une collectivité humaine, d'une grande famille comprenant des éléments fort distincts les uns des autres.

Probablement trente siècles ne se sont pas écoulés depuis que cette énumération des peuples connus fut reproduite par les chroniqueurs juifs[2]. Cependant les bornes du monde semblaient alors plus étroites qu'on ne pourrait s'y attendre, puisque les Turcs ni les nègres ne sont mentionnés, quoique les uns et les autres eussent certainement pénétré dans l'horizon sémitique par quelques représentants[3]. Gog et Magog, dont certains commentateurs récents ont voulu faire, dans un intérêt de discussions politiques, les ancêtres des populations du nord de l'Asie, sont des noms ethniques applicables à des tribus caucasiennes; et Cham, le maudit, que des fauteurs de l'esclavage, se vantant en même temps d'être bons chrétiens, ont désigné comme le père de tous les Africains, était tout spécialement dans l'esprit des Juifs le personnage représentatif de leurs ennemis, les Cananéens. Du reste, il est à croire que des raisons d'ordre symbolique avaient déterminé les copistes du tableau assyrien à supprimer quelques noms dont ils ne comprenaient pas l'importance et qui leur eût fait dépasser le nombre

1. Von Ihering, ouvrage cité. — 2. Ernest Renan, *Histoire du Peuple d'Israël*, tome II, p. 179. — 3. Fr. Lenormant, *Les Origines de l'Histoire*, tome II, p. 204.

TABLEAU DES NATIONS

Établ[t] Patesson & Toussaint, Brux.



ENFANTS DE SEM — ENFANTS DE CHAM — ENFANTS DE JAPHET

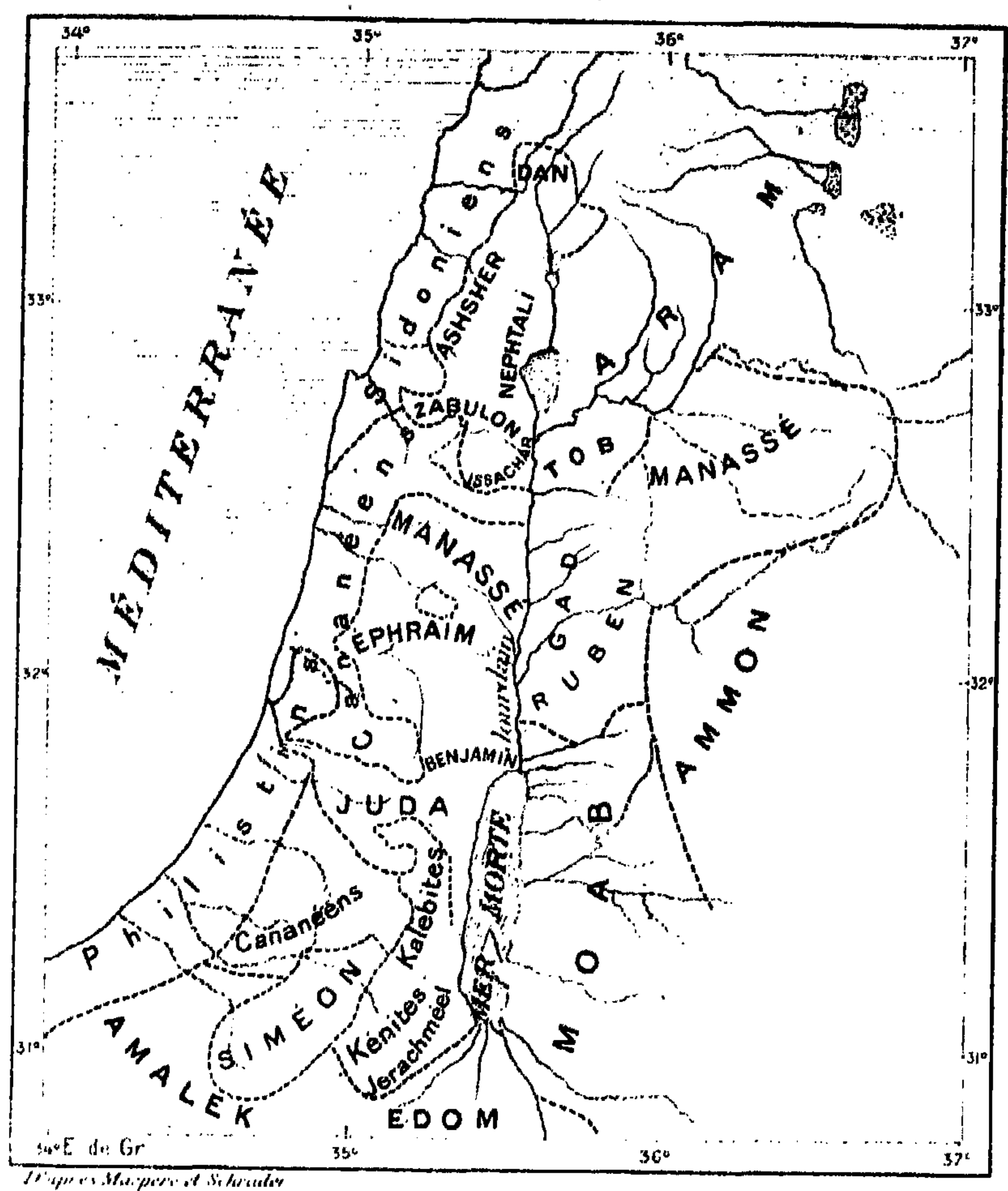
NOMS DES FILS DE HAM HABITANT LE TERRITOIRE DE CANAAN :
a Sidon, b Heth, c Jebus, d Amor, e Guirgas, f Hevi, g Arke, h Sine, i Arvad, j Samar, k Hamath.

ÉCHELLE : 1 : 25 000 000

0 250 500 1000 Kilom.

doublement sacré de sept fois dix. Le Talmud, interprète de ce mysticisme des chiffres, nous énumère aussi 70 peuples et 70 langues,

N° 117. Tribus des Juifs et Peuples avoisinants.



D'après Maspero et Schrader

1 : 2 500 000

50 100 150 Kil.

70 anges chargés de veiller aux choses de la Terre et 70 membres de la famille de Jacob : de même il y eut 70 anciens d'Israël pour accompagner Moïse au Sinaï et Jésus eut en tout 70 disciples. La version grecque du livre sacré des Chrétiens, la Bible des Septante,

s'adresse aux soixante-dix peuples énumérés dans la liste ethnographique de la *Genèse*[1].

D'après le tableau biblique, les fils de Sem, premier-né du patriarche Noah, étaient au nombre de cinq. Trois d'entre eux sont désignés simplement, sans que le chroniqueur mentionne leurs fils ou tout autre individu de leur descendance, comme si la nation formée par eux ne s'était pas différenciée en groupes secondaires. Ces trois fils de Sem négligés par les auteurs du tableau sont : Elam, représentant de la Perse et de la Susiane, Assur, autrement dit le peuple des Assyriens, et Lud, type des Lydiens. Quant aux deux autres fils, Arphaxad et Aram, ils apparaissent avec une généalogie considérable de descendants : c'est qu'il est ici question de la propre race des Hébreux et des nations avoisinantes. Par suite de l'illusion naturelle qui porte les peuples à se considérer comme placés au centre de l'univers, les Juifs ont donné le rang de véritables nations à toutes les tribus et peuplades de leur alliance, de même que, parmi leurs adversaires, ils avaient attribué aux Cananéens, honnis comme d'abominables fils de Cham, une importance tout à fait exceptionnelle Par suite de la fausseté du point de vue, il se trouva que sur le nombre de 70 nations qui étaient censées constituer l'ensemble de l'humanité, 35, c'est-à-dire exactement la moitié, étaient des populations, amies ou ennemies des Juifs, et occupaient l'étroite bande de terre comprise entre la Méditerranée, le haut Tigre et le désert ; le golfe de Péluse et le Taurus arménien en étaient les limites extrêmes. Ainsi la géographie des écrivains de la *Genèse* nous révèle surtout l'étroitesse de leur horizon.

Bien que les Juifs aient pris grand soin de représenter les Cananéens comme appartenant à la race maudite de Cham, il paraît, au contraire, que les uns et les autres faisaient partie du même groupe ethnique. Physiquement ils offraient le même type : voisins immédiats, ils se disputaient la possession du même sol, de la même patrie ; enfin, ils parlaient des dialectes différents d'un même langage : les idiomes de Juda et d'Israël, de Canaan et d'Aram se ressemblaient tellement qu'on les employait également dans le même ouvrage.

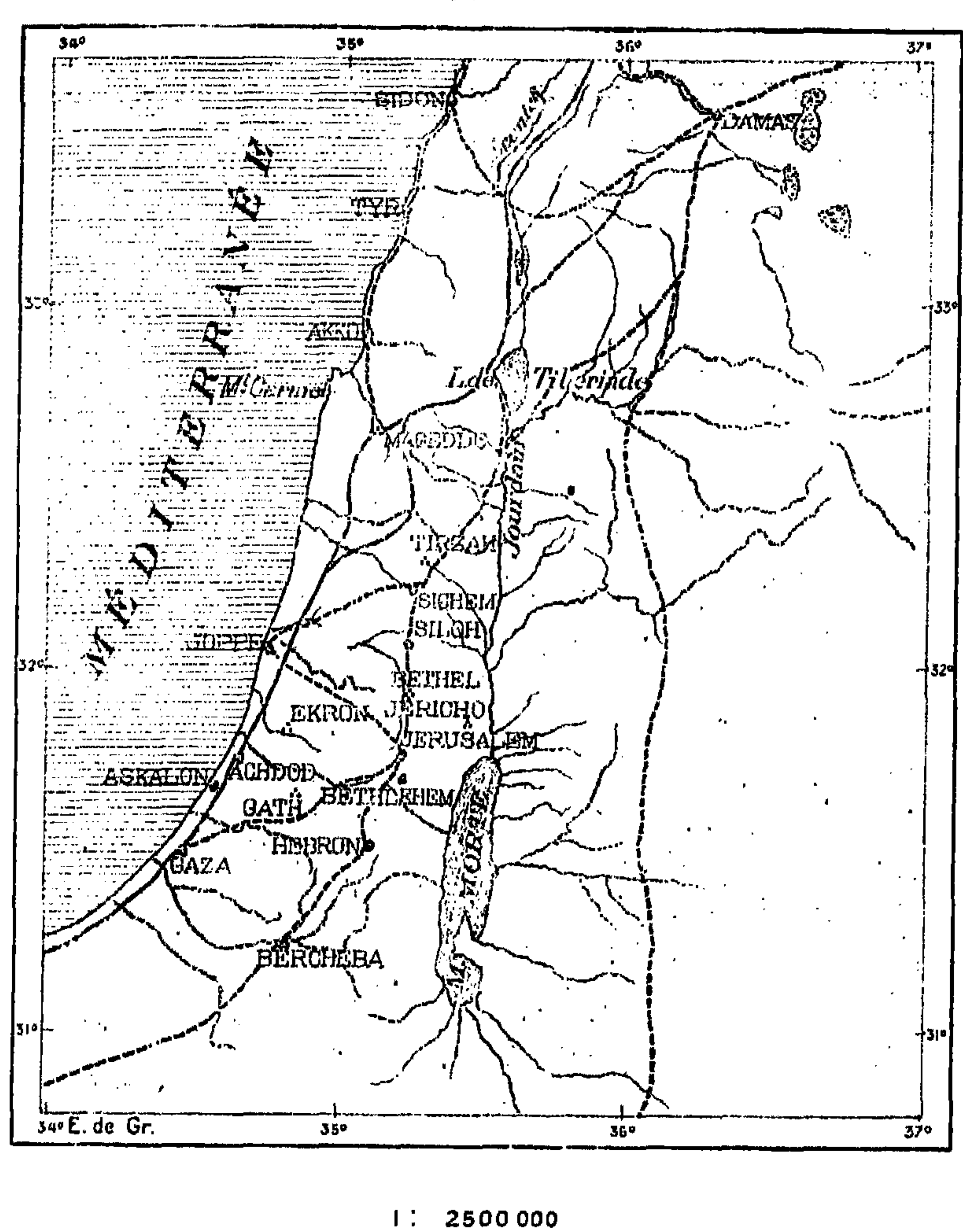
Le mélange chaotique des Juifs et des Cananéens dans l'espace

1. Fr. Lenormant, *Les Origines de l'Histoire*, pp. 328, 329. — E. Maurice Lévy, *note manuscrite*. — Voir le tableau des nations au chapitre suivant.

étroit qui les enfermait empêcha longtemps la nation des Beni-Israël de se choisir un centre politique durable. Dispersés en tribus luttant

N° 118. Routes et Villes de la Palestine.

(Voir pages 81 et 85.)



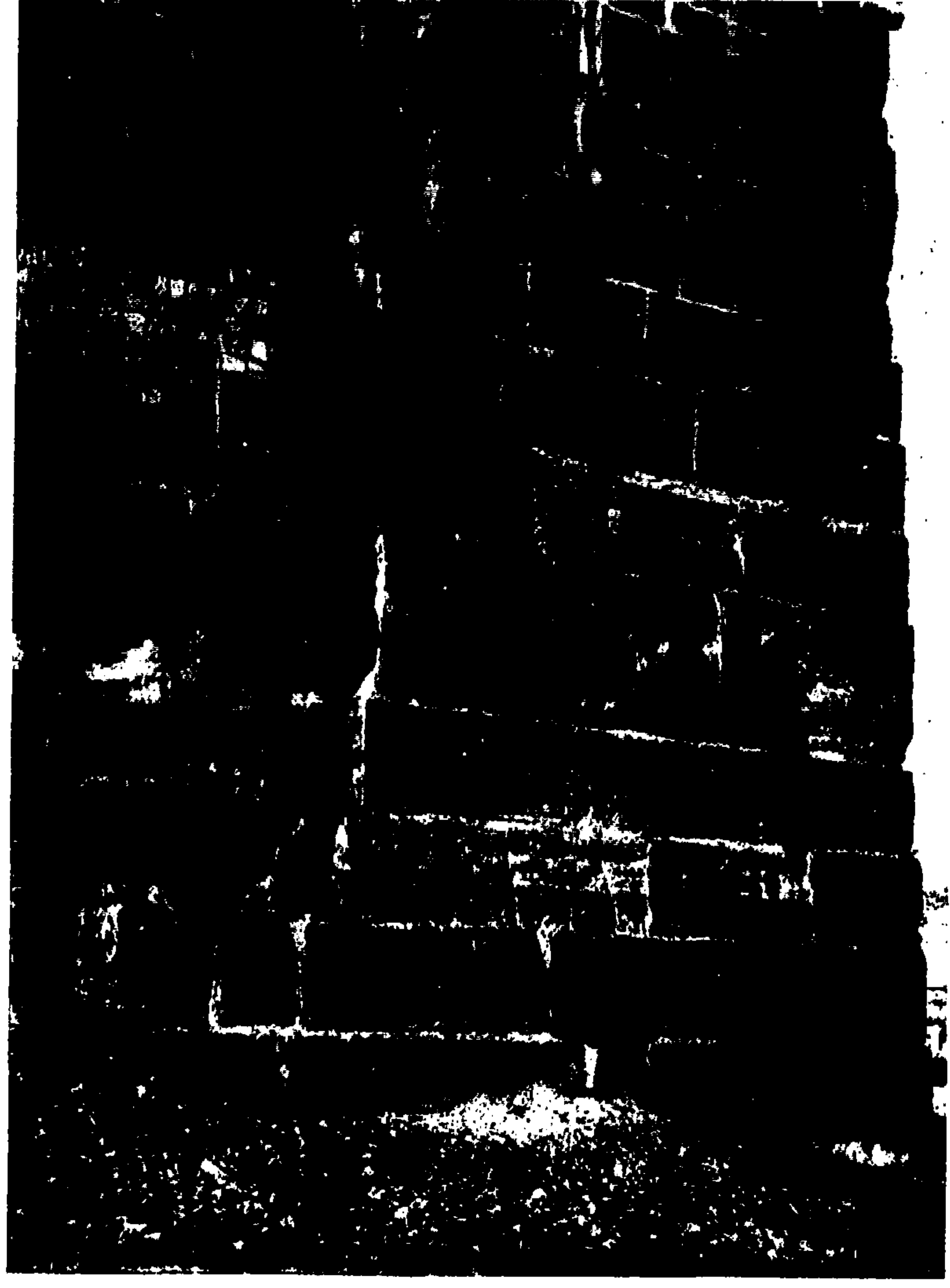
La Pentapole philistine comprenait Askalon, Achdod, Ekron, Gath et Gaza.

péniblement pour leur existence, les Juifs ne pouvaient se donner de capitale et se bornaient à prendre un lieu de réunion pour

leurs délégués, lors des crises graves qui demandaient une action collective. Un galgal, rustique autel de pierre, amoncellement de blocs érigés au milieu de la plaine de Jéricho, première ville de la Cis-Jordanie, fut le lieu d'appel où les diverses tribus venaient renouer de temps en temps le lien de la cohésion nationale et reprendre le sentiment de leur unité. Lorsque les Juifs se furent plus solidement assis dans la contrée et que la vie économique eût pris plus d'intensité, un nouveau centre de gravité s'établit, et parmi les douze familles israélites l'habitude prévalut de se réunir, lors des fêtes et des marchés sur les confins des deux tribus méridionales de Juda et de Benjamin. Sur ce terrain neutre entre les Joséphites du nord et les Juifs ou Judéens proprement dits du sud, s'éleva Beth-El, c'est-à-dire la « maison de Dieu », pyramide à degrés, comparable à celles que dressaient les Babyloniens dans leurs grandes cités du Tigre et de l'Euphrate, mais de bien plus humbles dimensions[1]. Plus tard le centre du mouvement politique se déplaça quelque peu vers le nord, par suite des incursions philistines, et les tribus se réunirent dans un autre champ de foire et de prière, moins exposé au danger. C'est alors que Siloh, la moderne Seilum, devint une sorte de capitale religieuse, d'ailleurs beaucoup mieux placée que tout autre lieu de la Palestine comme foyer naturel de l'ensemble des Beni-Israël.

Pendant une période indéfinie d'au moins trois siècles, la confédération des tribus israélites vécut ainsi, n'ayant point de capitale officielle, mais gardant la conscience de sa parenté, bien que peu à peu un certain antagonisme se produisît entre le groupe de Juda et celui d'Israël ou des Joséphites : jusque dans l'exil la suture resta imparfaite entre les Beni-Yakob et les Beni-Yusef. Cette division latente devait prendre un caractère plus aigu, précisément à l'époque où la puissance militaire de la confédération se déplaça au profit d'une seule des douze tribus et lui assura la domination violente. Le lieu des réunions perdit alors le caractère de neutralité que lui avait donné sa situation médiaire entre les deux groupes de tribus et fut transféré vers le sud, en plein territoire de Juda, en un emplacement qui avait sans doute conservé un certain renom de sainteté, ainsi que l'indique sa désignation Uru-Salim, « cité du

1. Ernest Renan, *Histoire du Peuple d'Israël.*



Cl. Bonfils.

ASSISES SALOMONIENNES (FORTIFICATIONS DE JÉRUSALEM)
D'après une photographie.

Dieu et de la Paix ». Cette ville existait déjà, bien avant l'arrivée des Beni-Israël dans la « Terre Promise », probablement aux temps d'une antique domination des Babyloniens, qui l'avaient consacrée à l'un de leurs dieux nationaux [1].

1. Sayce, *Patriarchal Palestine*. p. 73.

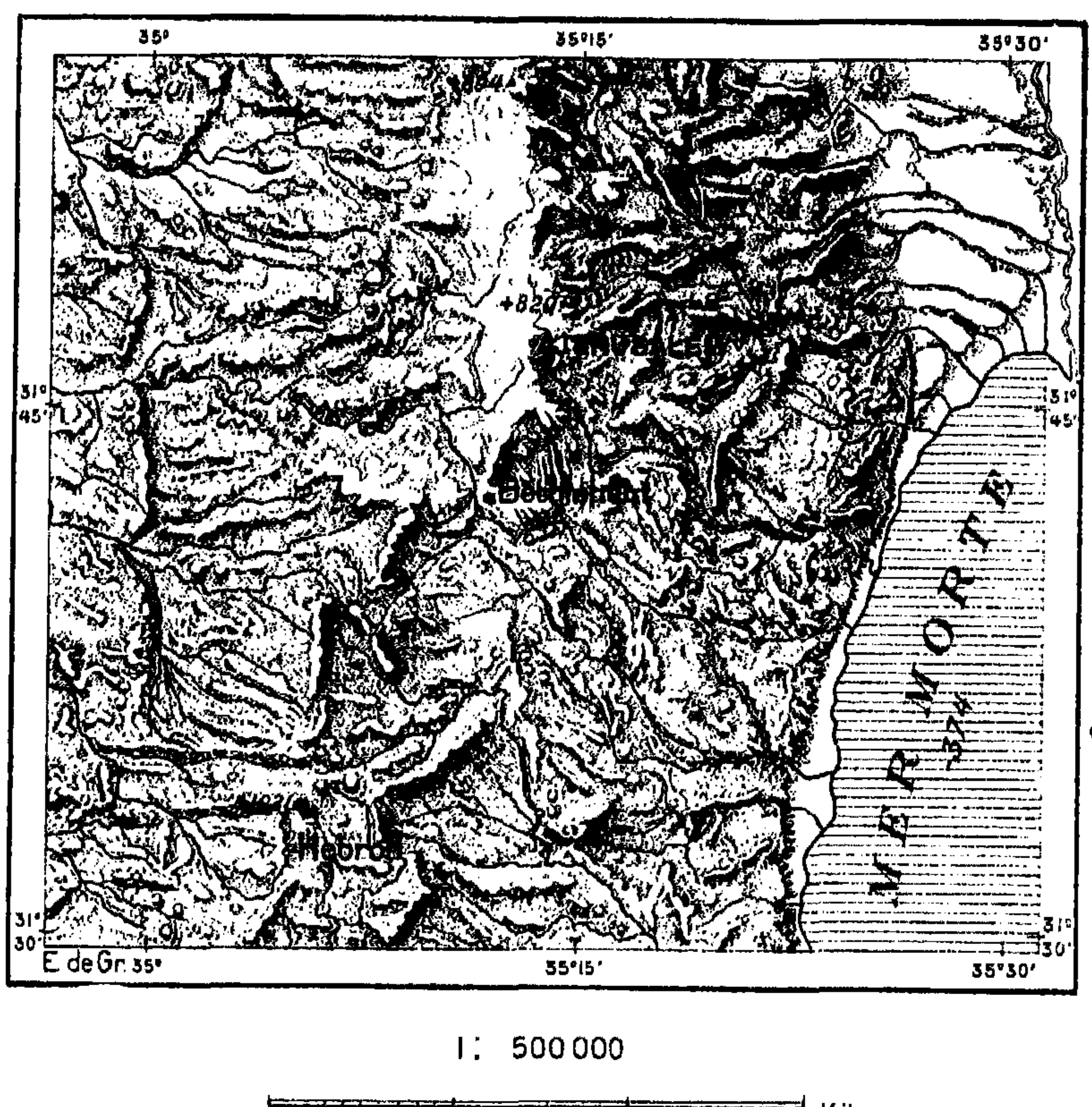
Lorsque David, l'heureux capitaine de bandes qui devint roi, installa sa résidence à Jerusalem, il était évidemment dirigé par des considérations stratégiques. Soldat, il devait habiter une citadelle, et non l'une de ces villes ouvertes près desquelles venaient camper les marchands. Or, Jerusalem occupe une position très forte. Située exactement sur l'arête qui constitue l'aigueverse entre la Méditerranée et la mer Morte, elle domine toute la contrée, s'élevant comme une tour de guet au-dessus du grand quadrilatère compris entre l'Égypte et la vallée d'Esdraelon. A l'ouest, au sud, à l'est, le sol se creuse brusquement en ravins profonds, dont les parois, maintenant usées par le temps, étaient autrefois d'une escalade difficile; seulement au nord-ouest, un isthme de rochers, barré par des ouvrages de défense, rattachait la falaise au reste du plateau. Nulle position ne pouvait être mieux choisie pour y grouper des forces contre les Philistins qui occupaient des villes murées du littoral et avaient fréquemment battu les Juifs dans les pays accidentés de la région intermédiaire. Il était naturel que la capitale se dressât dans le voisinage des peuples à combattre. C'est ainsi que les choses se passent dans tout corps organisé, animal, plante ou groupe d'individus: le centre de résistance se porte au devant des forces qu'il s'agit de neutraliser ou de détruire.

Sous l'influence de raisons analogues à celles qui avaient déterminé le choix de Jerusalem, les tribus d'Israël placèrent leurs communes capitales successives, Sichem (Mabartha, Neapolis ou Naplouse, Tirzah, Samarie (Sebaste), vers l'extrémité méridionale du pays, en face de Jerusalem, leur rivale et souvent leur ennemie. Dans les deux fragments du royaume brisé après la mort de Salomon, les capitales s'affrontent, excentriques l'une et l'autre à leur propre territoire.

De même que sa ville forte, Jerusalem, le pays de Juda dans son entier était stratégiquement très bien protégé contre l'ennemi. Massif montueux de pénible escalade, défendu par des pentes rocheuses, où les approvisionnements des assaillants eussent été difficiles, il formait une forteresse naturelle que les armées conquérantes, se dirigeant vers Damas ou l'Égypte évitaient volontiers. La Judée était en outre complètement garantie sur sa façade orientale par le profond fossé au fond duquel coule, en contre-bas du niveau de la Méditerranée, le fleuve Jourdain et dans lequel reposent les flots salés de la mer Morte. Les

grandes différences de niveau, les hauts escarpements, et peut-être aussi, dans une certaine mesure, les légendes de terreur que l'on se répétait au sujet de cette contrée, permirent à la petite Judée de se maintenir contre les grands empires beaucoup plus longtemps que ses voisines, et notamment que le royaume d'Israël, et jusqu'à un

N° 119. Jerusalem et la Mer Morte.



certain point, de vivre ignorée à l'abri des montagnes. La plaine de Sichem et les campagnes de Samarie étaient moins bien protégées ; les reliefs montagneux sont moindres, les vallées plus ouvertes et les pentes plus abordables; à l'est, le Jourdain est moins profondément encaissé: à l'ouest, la route des caravanes et des armées ramenait, chaque année pour ainsi dire, le danger d'une invasion lente ou bru-

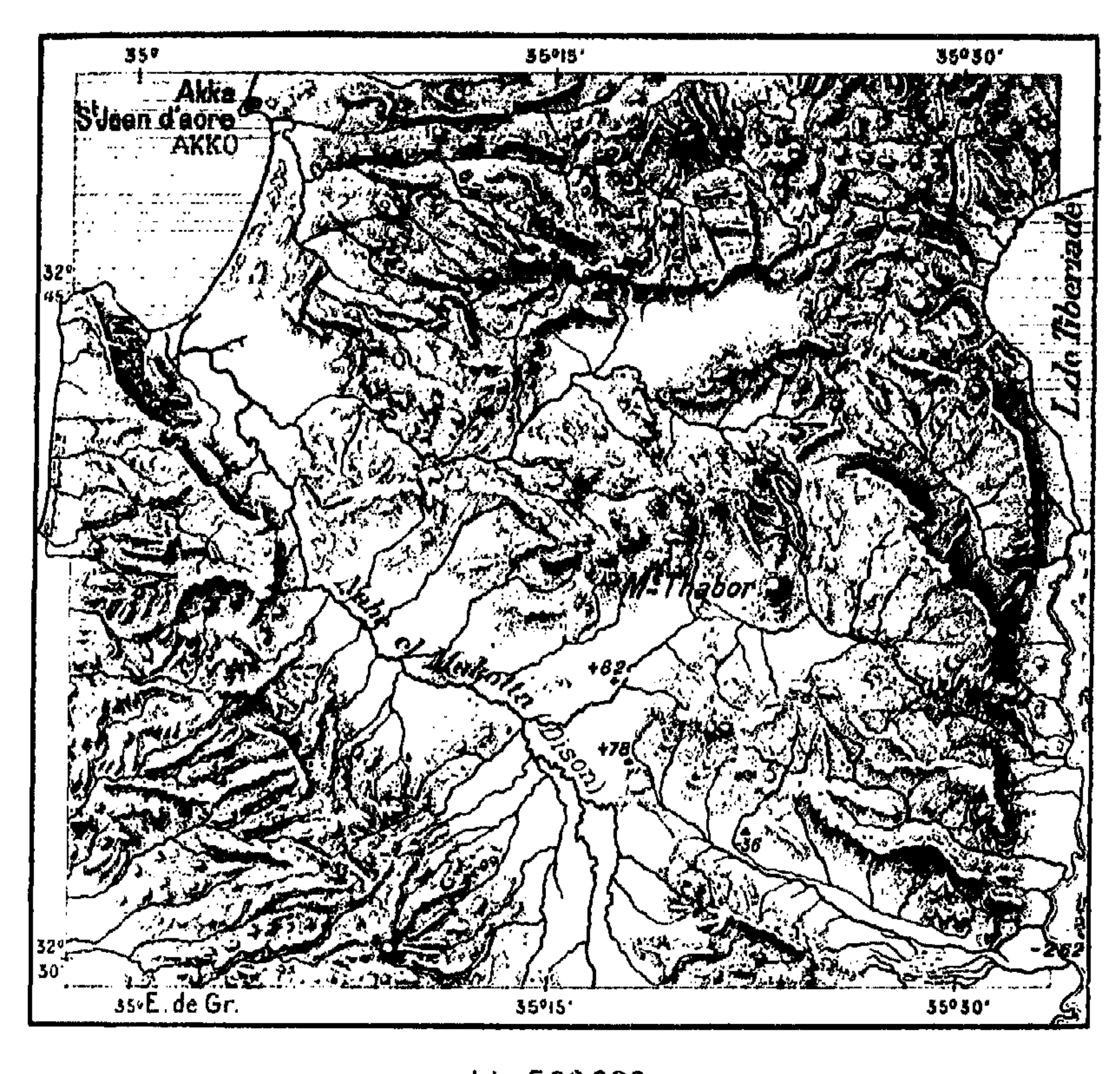
tale. La ligne des communications entre les Philistins et l'oasis de Damas, entre l'Égypte et la Chaldée, entre l'Afrique et l'Asie devait, coûte que coûte, traverser le territoire des Joséphites et les Israélites n'étaient point de taille à renouveler l'effort des Hittites et à rester maîtres des barrières.

Le principal lieu de passage naturel pour les migrateurs et les conquérants fut de tout temps la dépression de terres basses qui s'étend au nord des montagnes de Carmel, entre la baie d'Akka et le lac de Tibériade : cette plaine dite de Megiddo (Mageddo) ou d'Esdraelon et dans laquelle coulent les eaux de la rivière Kison, — le Nahr el Mukotta de nos jours, — sépare nettement les montagnes de la Palestine méridionale et celles de la Galilée, formant ainsi, au nord et au sud, une zone de partage ethnologique et politique qui garde sa valeur pendant le cours des âges : les royaumes et les confédérations, qui modifièrent incessamment leurs contours suivant les guerres et les alliances, respectèrent ordinairement cette limite, et l'on sait combien les Juifs du midi, ayant toujours du sang de nomades et de pillards dans les veines, tenaient en médiocre estime les simples agriculteurs de la Galilée, pays duquel « ne pouvait venir rien de bon ». Mais si la plaine d'Esdraelon établit une ligne de démarcation très nette entre les pays montueux du nord et du sud de la Palestine, elle unit largement la vallée du Jourdain et le littoral de la Méditerranée. Aussi de tout temps, les armées s'entrechoquèrent sur ce chemin de rencontre, les unes venues d'outre-Jourdain et les autres ayant suivi la voie de la côte. Les commentateurs de l'*Apocalypse* placent dans cette même plaine de Megiddo, Armagheddon, le champ de bataille futur où les Juifs convertis, retournant dans leur patrie, extermineront les armées des Gentils. Cette prédiction n'est en réalité qu'un souvenir des luttes qui se sont succédé dans cette plaine sanglante, aux pieds des monts Carmel, Thabor et Gilboah.

Si heureusement placé pour les facilités de la défense, le pays de Juda ne pouvait devenir formidable à ses voisins comme royaume conquérant : il était de trop faibles dimensions : avec ses dépendances naturelles, il ne couvre qu'une superficie de 4 à 5 000 kilomètres carrés, pas même les dimensions moyennes d'un département français. La Judée ne prit une certaine importance agressive que sous le règne de David, à une époque où les deux grands empires d'Assyrie

et d'Égypte étaient l'un et l'autre fort affaiblis[1], et encore, au moment de sa gloire militaire, ne dépassa-t-elle pas, au nord, les abords de la

N° 120. Plaine d'Esdraelon.



1 : 500000

0 10 20 30 Kil.

Cette carte pourrait donner des renseignements plus complets. Le mont Gilboah ou Gelboe domine le massif sud-oriental de la carte, sa hauteur atteint 700 à 800 mètres, le Carmel 551 et le mont Thabor 595 mètres. Le nom ancien du Nahr-el-Mukotta — Rivière du Massacre — est Kison et non Dison. La position exacte de Megiddo n'est pas suffisamment connue pour qu'on puisse l'indiquer sur une carte à grande échelle.

Cœlo-Syrie, au sud, Ezeongeber, tête du golfe d'Akabah; à l'est, sa domination s'étendait sur Moab et Ammon, dont les deux tiers des habitants avaient été passés au fil de l'épée : malgré tout, le royaume

1. A. H. Sayce, *Patriarchal Palestine*, p. 33.

atteignait à peine 300 kilomètres dans sa plus grande dimension. Salomon dut sa gloire et sa richesse au seul fait qu'habile dans l'art d'exploiter les monopoles il sut se faire accepter comme associé d'Hiram, roi des trafiquants phéniciens[1].

De même que les cités du littoral phénicien durent à leur position médiaire entre les deux États prépondérants leur importance comme véhicules de richesses, d'industries et d'idées, de même les villes de l'intérieur où s'élaboraient plus lentement les cultes religieux devinrent dans le monde les agents principaux pour la transmission de croyances dans lesquelles s'entremêlaient les légendes et les dogmes de Babylone, de Memphis et de Thèbes.

Maints historiens qui, avec raison, tiennent grand compte de l'influence du milieu sur les esprits, ont voulu expliquer la naissance du monothéisme chez les Sémites méridionaux, Juifs et Arabes, par la seule influence du climat local: mais leurs raisonnements, contenant une large part de vérité, sont beaucoup trop « simplistes ». Les grandes évolutions historiques offrent une complexité très riche dans l'ensemble des causes qui les déterminent; l'action du temps s'ajoute à celle de l'espace Dans les contrées voisines du désert aux sites augustes et terribles, la simplicité majestueuse de la nature devait, disait-on, influencer puissamment l'imagination de l'homme et lui donner une conception correspondante de la divinité. Le cercle d'horizon dans son immensité n'enferme que des étendues partout semblables les unes aux autres, des rochers et des sables grisâtres, quelques arbres au maigre feuillage, des mirages lointains: et par-dessus la vaste rondeur du sol aux lignes précises s'arrondit la voûte du ciel, grise dans la partie basse du pourtour, d'un bleu dur au zénith.

Cette description est pourtant loin de convenir à toutes les contrées habitées par les Sémites; surtout elle ne s'applique pas à la Palestine, la terre sur laquelle les Juifs vécurent pendant quinze siècles et où leur religion prit son caractère définitif. Les Bédouins errants qui parcourent les solitudes de l'intérieur, à l'est du Jourdain, sont précisément les moins religieux des Sémites: ils ont reçu des croyances faites, étrangères à toute espèce de fanatisme ou de propagande. On peut dire

1. Élie Reclus, *note manuscrite.*

seulement d'une manière générale que, dans l'ensemble des contrées sémitiques, la splendide uniformité des espaces tranquilles, éclairés par un violent soleil, a dû contribuer pour une forte part à donner une tournure noble et grave aux conceptions des habitants; ils ont appris à voir les choses simplement, sans y chercher de grandes complications, et leur mythologie primitive ne devait point ressembler au chaos des forces divines qui s'élancent de la nature infiniment variée de l'Inde, avec ses hautes montagnes, ses grands fleuves, ses forêts immenses, ses climats exaspérés par l'abondance des pluies et la fureur des orages. Sans doute le monde surnaturel, image mentale de la nature qui les environnait, se montrait à l'esprit indou en une belle et simple ordonnance, mais cette nature ne se révélait pas sous l'empire d'une force unique : même dans son auguste grandeur, elle présentait une variété infinie et devait se reproduire religieusement sous les diverses formes antérieures à l'évolution monothéiste.



Cl. Bonfils.

ANCIEN MOULIN A BEIT DJIBRIN

D'après une photographie

A l'époque où nous les voyons apparaître pour la première fois dans l'histoire, les Juifs n'avaient pas encore échappé à la religion fétichiste, si tant est qu'il existe dans le monde une race, un peuple, un individu qui en soit complètement dégagé. La Bible nous parle des amulettes ou *teraphim* en bois, en terre cuite, en métal, que portaient les femmes et les filles des patriarches, et qui ressemblaient absolu-

ment aux fétiches avec lesquels converse le nègre du Congo. Certaines pierres étaient aussi considérées par les Hébreux primitifs comme des êtres mystérieux cachant une redoutable puissance sous leurs formes rudimentaires, vaguement ressemblantes à celle de l'homme. Avant la construction du Temple, les Juifs célébraient leurs rites autour de pierres sacrées, soit empilées en monceaux, soit plantées au sommet

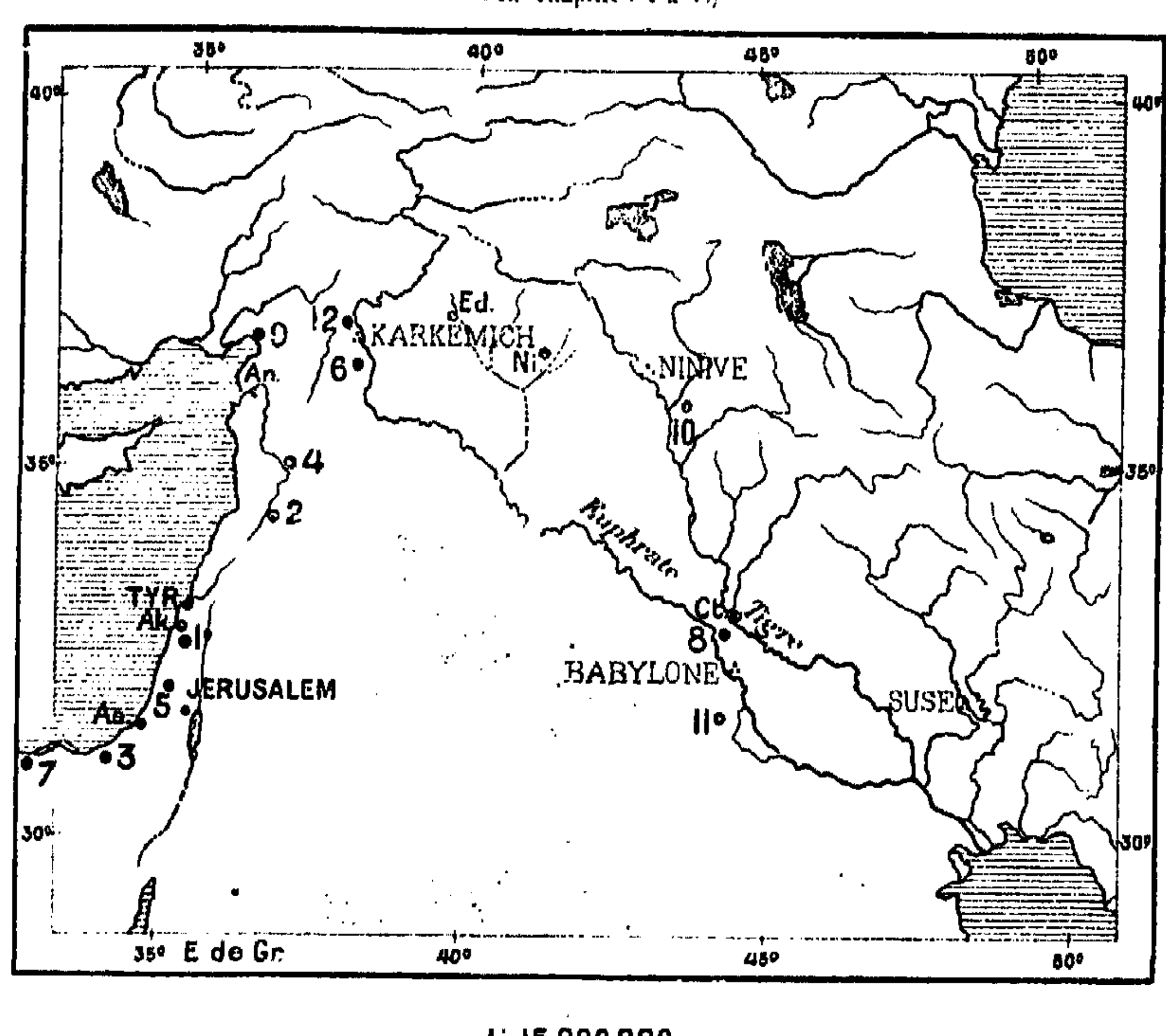
Légende de la Carte N° 121.

	Ère Vulgaire.
1. Megiddo, défaite des *Syriens* par les *Égyptiens*. 22e année du règne de Thutmos III.	
2. Kadech, *bataille indécise* ? entre les Égyptiens et les Hittites. 4e année du règne de Ramsès II....	— 1354 ?
3. Raphia, *défaite des Syriens* par les Égyptiens. 8e année du règne de Ramsès III.	
1. Gilboah, Saul battu par les Philistins..............................vers	— 1050
4. Karkar, défaite des Syriens (Benhadad) par les Assyriens (Salmanasar).	— 853
4. Karkar, — — Jahubid) — — Sargon)......	— 722
3. Raphia, — Égyptiens (Chabaku — — —	— 722
5. Altaku, — — divers) — — (Sennacherib)	— 703
1. Megiddo, — Hébreux (Josias) — Égyptiens (*Niko II*)....	— 608
6. Karkemich — Égyptiens (Niko II) — Nabuchodonosor.......	— 605
7. Péluse, — — (Psammitik III) — *les Perses* (*Kambyse* ...	— 525
8. Cunaxa, — de Cyrus le Jeune par Artaxerxès....................	— 401
9. Issus, — des *Perses* par Alexandre...........................	— 333
10. Arbelles, — — —	— 331
3. Raphia, — *Syriens* (Antiochus) par les Égyptiens (Ptolémée)..	— 216
Parmi les rencontres des Romains avec leurs adversaires orientaux, on peut citer celle de Carrhae, au sud d'Edesse (Ed.), où Crassus fut tué (— 53), les luttes autour de Nisibis (Ni.), la bataille aux environs d'Edesse où Valérien fut fait prisonnier (+ 260), et celle où périt Julien le Philosophe, au nord de Ctesiphon (Ct.), en........	+ 363
11. Kadisieh, défaite des Perses (Yezdigerd) par les Arabes (Omar) an 15 de l'hégire.......	+ 636
A l'époque des Croisades les luttes eurent surtout lieu aux environs d'Edesse, de Antioche (An.), de Saint Jean d'Acre (Ak.), de Jerusalem et d'Ascalon (As.).	
1. Mont Thabor, défaite des Turcs par les *Français* (*Bonaparte*)...........	+ 1799
12. Nizib, — — Égyptiens (Mehemet-Ali)........	+ 1839
Suse, Ninive, *Babylone*, Karkemich, Tyr, Jerusalem, rappellent des sièges et des luttes sanglantes.	

d'une pyramide à degrés, soit dressées au milieu d'un champ comme les *menhirs* des Gaulois. Ces roches saintes étaient les *bethel* ou « maisons de Dieu », que l'on croyait animées d'un pouvoir surnaturel, et sur lesquelles on plaçait « l'arche », c'est-à-dire la boîte sacrée qui contenait sinon le dieu lui-même, du moins un souffle de son haleine. Nul n'approchait sans effroi de ce terrible et mystérieux récipient, héritage des Babyloniens, d'où l'on craignait à chaque instant voir s'élancer le malheur, si l'esprit caché n'avait pas suffisamment reçu de prières et humé l'odeur des sacrifices.

Sans partager dans tous leurs détails les croyances des Sémites, les Grecs, professant également une foi fétichiste, éprouvaient une vénération particulière pour les amas de pierres dressées par ces Orientaux et les avaient introduites parmi leurs dieux en leur maintenant l'appellation sémitique, sous la forme hellénisée de « baïtyles »

N° 121. Quelques Champs de bataille du cirque potamien.
(Voir chapitres I à V.)



1: 15 000 000
0 250 500 750 Kil.

ou « bétiles ». Lorsque les marchands phéniciens débarquaient leur pacotille sur quelque plage de la Grèce, ils plantaient aussitôt à côté de leur boutique en plein vent la pierre grossière qui, les ayant protégés contre la mer, devait les défendre sur terre et leur assurer la chance : pour eux c'était la déesse Achtoreth : pour les Grecs qui se pressaient dans le voisinage, c'était une Artémis[1].

De même que les Babyloniens, auxquels ils avaient emprunté

1. G. Perrot et Ch. Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, tome VII

leurs idées et leur culte, les Juifs se préoccupaient fort peu du passé; gens pratiques, ils songaient surtout à la vie présente. De part et d'autre, à Jerusalem comme à Babylone, les prières insistent sur le privilège d'une prolongation de vie, et les lamentations ont pour objet l'approche du tombeau, de la crypte « *où l'on ne loue point Dieu!* » — « Donne la durée à nos ans comme aux briques d'Ibarra, étends-les jusque dans l'éternité ! » demande Nebucadnetzar. Le héros d'une antique épopée, Gilgamech, décrit l'effroyable mort à son compagnon Esbani, et, parmi d'autres lamentations, il formule celle-ci, qui de toutes lui paraît la plus amère : « Hélas! Tu ne peux plus embrasser la femme que tu aimais et tu ne peux plus battre la femme que tu haïssais. L'horreur du monde souterrain s'est emparée de toi![1] »

Quoi qu'on en ait dit souvent, les Juifs, comme leurs devanciers les Babyloniens et les autres peuples de la terre, devaient avoir aussi un certain culte des morts, car le passage de vie à trépas n'était pas plus compréhensible pour eux qu'il ne l'était pour leurs voisins, fils de Cham et de Japhet; ils croyaient donc vaguement à la continuation de l'existence sous des formes plus ou moins modifiées, et l'histoire nous dit que d'ordinaire ils donnaient aux morts, dont le cadavre s'était corrompu et mêlé à la poussière, mais dont le souffle, l' « âme » avait persisté quand même, le caractère redoutable de revenants, de spectres faméliques, avides du sang des jeunes. C'est pour éviter d'être persécuté par eux après le trépas qu'on les nourrissait et que l'on faisait des libations sur leurs tombeaux. Parfois les trépassés ne consentaient d'une manière définitive au repos qu'après avoir été tués une seconde fois. La Bible nous parle expressément d'un de ces revenants, le prophète Samuel, que l'appel d'une pythonisse fit sortir de la tombe : mais cette évocation même contribua peut-être pour une part au désastre qui suivit. Fort en colère contre le roi Saül qui troublait son repos, il lui annonça sarcastiquement sa mort prochaine, celle de ses fils et de toute son armée sur la montagne de Gilboah[2].

Ainsi, la nature entière était peuplée autour des Israélites ; des multitudes d'êtres inconnus tourbillonnaient parmi eux, sur la terre et

1. Alfred Jeremias, *Hölle und Paradies bei den Babyloniern.* — 2. *Samuel*, I, chap. XVIII.



Cl. Bonfils.

VASQUES DITES DE SALOMON

D'après une photographie.

sous la terre, dans l'air et dans le ciel, car les astres qu'ils voyaient tourner au-dessus de leurs têtes avec le firmament étaient pour eux, comme pour leurs éducateurs babyloniens, des êtres vivant d'une existence divine et réglant d'en haut la destinée des mortels. Les planètes qui se promènent parmi les étoiles fixes comme des bergers au milieu du troupeau, exerçaient une puissance exceptionnelle, mais sous la surveillance des deux grands orbes qui règnent sur le jour et sur la nuit. La vue du ciel, avec sa hiérarchie apparente, était donc de nature à inspirer aux Juifs l'idée de l'ordonnance par voie d'autorité et de subordination : de même que les étoiles, ils groupèrent les innombrables esprits de la terre et de l'air en armée d'*Elohim* ou de divinités, nées à la fois du fétichisme, de l'animisme et de l'astrolâtrie. Ce fut le polythéisme réglé par un ordre de dignité semblable à celui des anges placés sur les degrés successifs des pyramides babyloniennes. Le libre polythéisme hellénique, en son poétique désordre, correspondait à une nature beaucoup plus variée et à tout un monde de cités autonomes.

La foule des dieux sémitiques, qualifiés du terme d'Elohim, les

« Forces » ou les « Génies ». l'était bien plus clairement encore par l'expression de Tsebaoth, les « Armées ». les « Séries », les « Ordres » : tandis que les Elohim étaient surtout révérés chez les Juifs. les Tsebaoth avaient leur culte chez les Israélites, principalement dans la tribu d'Ephraïm. Ce terme, traduit dans le grec gnostique par « Eon ». fut emprunté probablement aux peuples de l'Orient[1]. Les uns et les autres. Elohim et Tsebaoth. constituaient l'ensemble hiérarchisé du monde surnaturel comprenant d'innombrables divinités, mais tendant déjà à s'unir en un seul Dieu aux manifestations infinies.

En effet, le nom pluriel des Dieux — Elohim, était fréquemment abrégé en un singulier —El—, résumant toutes les forces distinctes qui constituent le monde surnaturel, et ce mot acheminait la pensée vers l'idée d'un maître souverain unissant toutes les énergies divines en une seule volonté : c'est dans ce sens que s'employait le nom de « Dieu des Armées », appliqué aux armées célestes des astres et des génies, non aux troupes d'hommes qui se heurtent et s'exterminent. Cette hiérarchie des forces astrales aboutissait au monothéisme.

Plusieurs tribus sémitiques étaient désignés par des noms qui les mettaient sous la protection de tous les dieux unis : Israël, « Celui que El dirige »: Ismaël. « Celui que El exauce » : Raguel, « l'Ami de El ». Même un nom, Caleb, — contracté de Kalb-El, « Chien de El », — exprime avec energie l'attachement absolu d'une tribu ou d'un homme à toutes les divinités représentées par une auguste raison sociale[2]. D'ailleurs, à l'époque des Juges et du roi David, le mot El avait pour synonymes plusieurs autres termes exprimant la supériorité infinie, tels que Baal, Milic, Adonaï. Ce genre de noms, très commun chez les Phéniciens, ne fut complètement interdit aux Hébreux par la religion, puis par la coutume, qu'à l'époque où les prophètes de l'école d'Élie donnèrent à leur culte un caractère d'intolérance absolu : alors de pareilles appellations eussent été considérées comme idolâtriques et blasphématoires.

Renan fait remarquer, après Gesenius, que les noms formés avec les composants Milic et Baal se rencontrent particulièrement dans la famille ou l'entourage de Gédéon, de Saül, de David[3]. C'est que Baal étant le représentant de la civilisation du littoral, plus riche que celle

1. Paul Carus. *Monist.* 1890, p. 383. — 2. Ernest Renan, *Histoire du Peuple d'Israël*, pp. 105 et suivantes. — 3. Ouvrage cité, pp. 198, 199.



C. Bonfils.

JARDIN DE ROIO. VALLÉE DE GÉHENNE

des montagnes de Judée, les familles ambitieuses, désireuses de s'élever au-dessus de la foule des Israélites barbares, devaient rechercher sa protection. Baal, le « Seigneur » phénicien apportait, avec tout son panthéon et tous ses rites, la religion de son peuple, et ce culte exerçait une attraction d'autant plus grande qu'il comprenait la glorification de la nature dans toutes ses manifestations de vie ardente et sensuelle. Les fêtes joyeuses du renouveau au pur sens symbolique dégénéraient facilement en orgies éperdues, et c'est avec la honte de leur conduite, avec le remords de s'être abandonnés, que les Hébreux revenaient aux rites sévères transmis par les aïeux. L'histoire du peuple juif est pleine d'événements terribles que les prêtres racontent comme des punitions de leur Dieu, encourues par la masse populaire coupable d'hérésies qui ne se distinguaient guère de la débauche. Si les Beni-Israël avaient fini par atteindre la mer dans leur migration et s'étaient fondus en un même peuple avec les Phéniciens, nul doute qu'ils ne fussent devenus également, dans le même milieu, des adorateurs de Melkart et d'Astarté.

Mais l'évolution politique des tribus d'Israël, qui, de nomades, se firent résidantes dans un pays non maritime, et se constituèrent une patrie aux frontières bien déterminées et avec des villes fixes, aux murailles puissantes, eut pour conséquence nécessaire de maintenir aux Juifs leur originalité de culte, tout en masquant pendant une durée de plusieurs siècles la vague religion du désert où se mêlaient l'animisme, le fétichisme, l'astrolâtrie, le polythéisme, avec tendance à la personnification de ces êtres multiples en un seul Dieu collectif. La constitution de leur existence territoriale en une patrie distincte introduisit un élément nouveau dans la vie religieuse des Juifs. La nation conquérante, toujours en lutte, se personnifia dans le ciel par un dieu de combat, se créa un champion d'une force surnaturelle, poussant jusqu'à l'infini toutes les passions de la race, jaloux, ardent à la colère, impitoyable aux ennemis. En réalité Yahveh, le « Tonitruant, » probablement au début un dieu local du Sinaï[1], ne fut par la suite autre que la nation juive divinisée, et, par conséquent, ceux qui en l'adorant s'adoraient eux-mêmes, cherchaient à l'exalter infiniment, à lui attribuer une puissance illimitée. Ils ne pouvaient toutefois échap-

1. Paul Carus, Mémoire cité, p. 386.

per à ce fait brutal que d'autres peuples rivaux vivaient à côté d'eux, ayant aussi leurs dieux protecteurs. A la lutte sur la terre correspondait une autre lutte dans le ciel : autant de nations ennemies, autant de dieux hostiles possédant chacun son domaine distinct, tantôt agrandi, tantôt diminué par les batailles. C'est en ce sens que Max Müller dit que les Hébreux étaient, non monothéistes, mais hénothéistes, adorateurs d'un seul dieu limité à un seul peuple. Yahveh n'était qu'un dieu local, souvent réduit à un bien mince héritage, un dieu comme ceux de Moab et d'Edom, et, quel que fût leur orgueil, ses fidèles devaient pourtant reconnaître que Baal, le dieu des Phéniciens, l'emportait par la richesse de son domaine et par le nombre de ses esclaves. Celui qui changeait de résidence devait en même temps changer de culte. Exilé chez les Philistins, David n'adorait plus Yahveh, devenu pour lui un dieu étranger.

Lorsque le temple de Jerusalem s'éleva sur la montagne de Sion, il ne se dressa qu'en l'honneur du petit dieu local, et même les membres vraiment religieux des tribus du nord qui se rappelaient par l'imagination les anciennes migrations dans le désert, les longues marches sous la direction de la colonne de vapeur ou de la colonne de feu, les entassements de pierres qui servaient d'autels, les superbes montagnes sur lesquelles le Très-Haut descendait comme sur un trône, éprouvaient-ils une sainte colère à la vue de cet édifice, bâti à la façon phénicienne, dans lequel le roi Salomon avait la prétention de fixer son dieu[1]. Mais avec le temps, la gloire du sanctuaire se répandit au loin, et malgré la séparation de l'héritage de David en deux royaumes, Juda et Israël, malgré les guerres qui sévirent fréquemment entre les deux moitiés du « peuple élu », le dieu national ne se dédoubla pas en divinités hostiles, l'âme religieuse du monde israélite ne se divisa point. Ce fut là une évolution de la plus haute importance ; le dieu des Juifs prit un caractère plus général : franchissant les frontières, il commença ce voyage autour du monde qui devait un jour, aux yeux des Juifs et des Chrétiens, en faire le dieu unique de la terre entière.

Ce phénomène d'universalisation au profit du dieu Yahveh gagna singulièrement en force, pendant mille années, par suite de toutes les migrations, volontaires et involontaires, qui se firent aux dépens de ce

1. E. Renan, ouvrage cité, t. II, pp. 258, 259.

ETHNOGRAPHIE DE L'ORIENT MÉDITERRANÉEN

Inst^t Géogr. Bruxelles.

D'après Hogarth.

Imp Dufrénoy. Paris.

Aryens d'Asie	■	*Latins*	□	*Turcs*	□	*Arabes et Berbères*	□
Slaves russes	□	*Pélasges*	▒	*Magyar*	▒	*Peuples hamitiques*	□
" " serbes et bulgares	□	*Caucasiens*	▒	*Kalmuk*	□	*Denka. et Chiluk*	▒

ÉCHELLE : 1 : 25 000 000

0 250 500 1000 Kilom



Cl. Bonfils.

PUITS DE JACOB OU DE LA SAMARITAINE, PRÈS DU VILLAGE D'AKSAR
D'après une photographie.

qui restait de la nation dans la « Terre Promise ». Chaque essaim d'émigrants, chaque groupe de captifs emportait avec lui, comme son trésor le plus précieux, le souvenir du dieu qu'on adorait dans le temple de Jerusalem. Le culte de Yahveh se répandait ainsi en des centaines, en des milliers de lieux éloignés les uns des autres et se propageait chez les peuples les plus lointains. La destruction de Samarie et la déportation des Israélites du nord, le rasement du temple de Jerusalem par les armées babyloniennes, puis sa reconstruction, lors de la rentrée des Juifs, ajoutèrent au sentiment religieux des fidèles tout ce que l'amour passionné du sol natal, tout ce que les souffrances et les joies éprouvées en commun, tout ce que le drame collectif de la décadence et du renouveau ont pu susciter de plus émouvant dans les cœurs.

A la suite de sa destruction, la petite Jerusalem, capitale d'un état

bien humble à côté des grands empires, ne fût certainement pas ressuscitée de ses décombres si elle n'avait eu, à côté du palais royal, le temple vénéré d'un Très-Haut, centre religieux de toute la nation des Juifs. Une nouvelle forme de croyances se cristallisa autour du noyau que la ferveur nationale qualifia de patrie. La foi précise avec ses dogmes et ses rites se fixait vers la même époque autour des anciennes légendes araméennes et babyloniennes dont la rédaction constitue le *Pentateuque*. Avant le règne du roi Josias, aucun prophète d'Israël, aucun roi, ni David dans ses *Psaumes*, ni Salomon dans son *Ecclésiaste* ne font la moindre allusion aux « cinq livres » prétendus antiques. Le nom même de Moïse n'est pas une seule fois prononcé. Le grand législateur était aussi inconnu que s'il n'avait pas vécu, et l'on peut se demander en effet s'il exista dans une légende judaïque avant d'avoir été emprunté à l'Égypte ou à la Babylonie[1]. Un monde sépare les deux âges.

Le dieu des Juifs, qui d'abord n'avait eu d'autre mission que de défendre hargneusement les confins de son étroite patrie, prend un rôle de plus en plus noble et vaste, il monte plus haut dans le ciel et sa domination s'étend sur la terre. Il entre aussi plus avant dans les cœurs, car le peuple juif n'est plus composé de tribus conquérantes; il n'extermine plus Moabites, Édomites, Amalécites, mais il est exterminé à son tour : il n'a plus à invoquer un « dieu jaloux et cruel »; ce qu'il lui faut maintenant, c'est un consolateur, un dieu des compassions et de la Miséricorde, qui dans l'immense abjection du présent *fasse briller un triomphant avenir*. *La douleur*, ayant *renouvelé* la nation, renouvela en même temps son dieu.

Ce n'est pas tout. Dans la désorganisation générale des États sur lesquels passent et repassent les gens de guerre et de pillage, le pauvre peuple opprimé se redresse désespéré : il ne veut plus entendre la voix de ses chefs, prêtres, rois, qui se liguent avec ses ennemis pour le mêler à la boue; il s'enhardit maintenant et parle directement à son dieu qu'il invoque, non comme le protecteur de la patrie, mais comme le représentant de la justice. Une révolution morale s'est accomplie. Des fous, des illuminés, des bergers, des gens sans aveu et sans mandat se mêlent de prophétiser, c'est-à-dire de parler au nom

1. E. Reuss, *Histoire du Canon des Saintes Écritures.*

de Dieu, à la place de Dieu, — car tel fut d'abord le sens précis du mot prophète —, sans se préoccuper des lois et des coutumes; ils parlent quand l'esprit les saisit, sans respect aucun des autorités constituées. Eux aussi, vingt-cinq siècles avant les socialistes, se font les porte-parole de cette éternelle « question sociale » que nient les économistes orthodoxes. Malheureusement, ils ignorent que les opprimés ne trouveront pas de libérateurs en dehors d'eux-mêmes, ils se tournent encore vers un dieu : du moins ce qu'ils lui demandent est-il l'idéal par excellence, ils lui demandent la justice.

Du coup, l'idée religieuse en est également ramenée vers la morale. A cet égard, le langage des prophètes Amos, Michée, Esaïe prend un caractère d'admirable noblesse. Ces hommes ont des accents dont la puissance d'expression est commune à tous ceux qui cherchent et chercheront le vrai : ils font partie du trésor littéraire de l'humanité. Les prophètes expriment leur dégoût de la forme religieuse, des simagrées et des cérémonies, des sacrifices et des génuflexions; tout le culte se résume pour quelques-uns d'entre eux dans la pure et simple morale, dans la pratique de la justice et à la bonté[1]. Ils ont l'horreur de la guerre et annoncent que le temps viendra où il n'y aura plus ni archers, ni chevaux, ni chariots armés, — c'est-à-dire dans le langage de nos jours, ni infanterie, ni cavalerie, ni artillerie —; ils rêvent cette fraternité universelle que nous rêvons aussi et dont le mirage a fui devant nous depuis deux mille années. N'ayant plus de patrie, puisque leur territoire est ouvert à toutes les invasions et que d'autre part leurs captifs et leurs émigrants vont sous la conduite des Phéniciens peupler toutes les parties du monde connu, ils embrassent déjà par la pensée l'ensemble de l'univers et prévoient le jour où les hommes, venus des contrées les plus lointaines, se réuniront autour du temple de Jerusalem pour adorer le Dieu de tous les hommes, non par des formules vides de sens, mais en vérité, c'est-à-dire dans la parfaite conscience de ce qui est juste et bon.

Ainsi, sous l'action du temps, avec ses évolutions politiques et sociales, ceux qui pensaient en Israël, mais qui pourtant n'osaient pas couper la chaîne qui les retenait à la personnification divine d'un Créateur, Conservateur et Sauveur, en vinrent à la conception d'un

1. Michée, chap. VI.

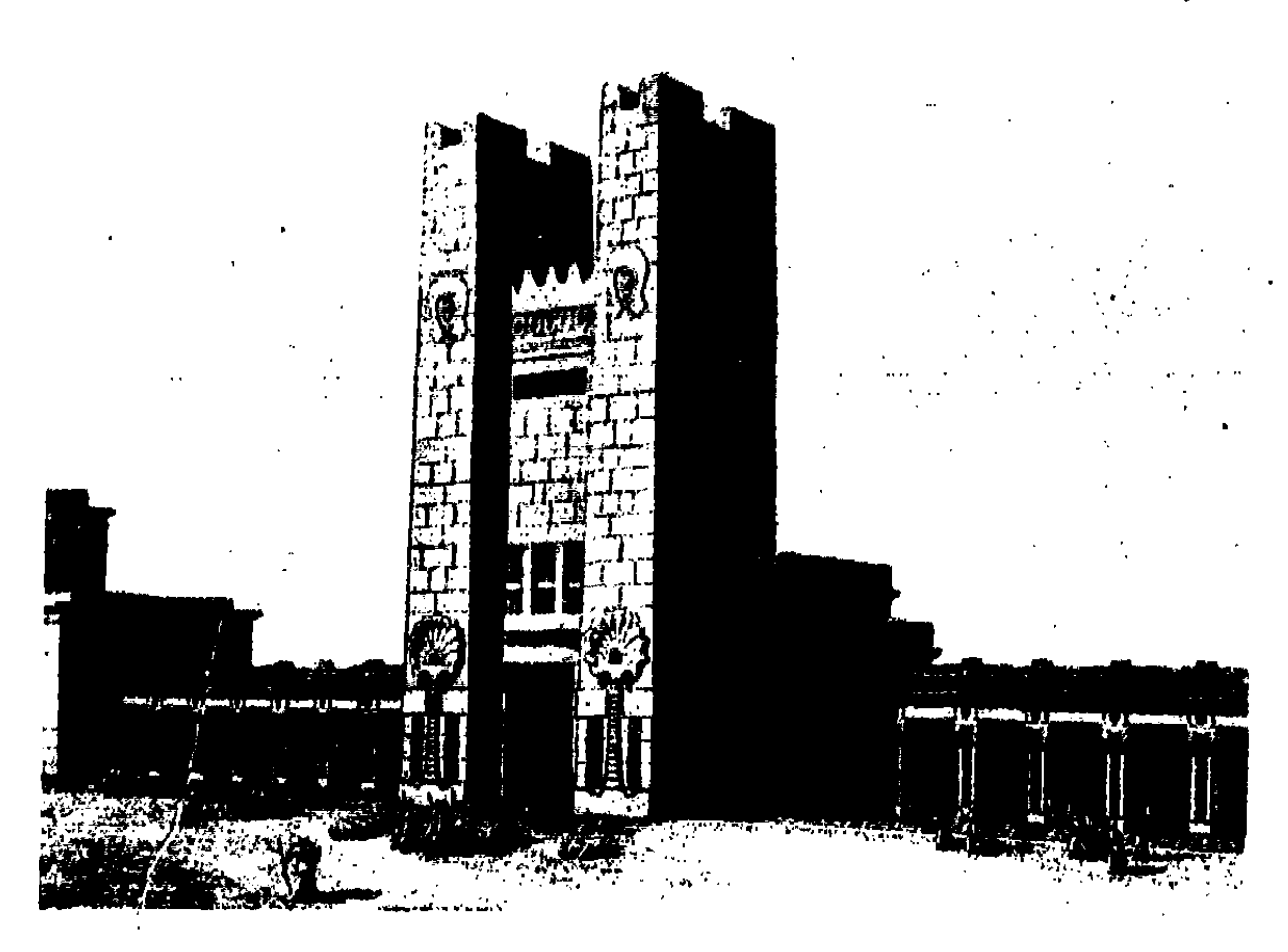
seul Dieu : le monothéisme était né, et, naturellement, ceux qui l'avaient fait naître ne pouvaient ne pas s'imaginer que de tout temps et partout avait prévalu la même idée relativement au monde surnaturel.

Yahveh, le dieu géographique des Douze Tribus, se doubla de tous les autres dieux locaux et se confondit avec El, l'ancien Elohim, le dieu, ou plutôt l'ensemble des divinités que les pasteurs hébreux avaient adoré pendant leur existence de nomades : le nom de Yahveh Sabaoth (Esebaoth), qu'affectionnent les prophètes, implique cette association collective de toutes les forces divines en un seul Être souverain. Les anciennes légendes et les documents sacrés qui se fixent à cette époque de l'histoire juive sont forcément différents de ceux des périodes antérieures : ils représentent une nouvelle forme de la pensée. C'est ainsi que même les écrivains impartiaux transportent dans la compréhension du passé toutes leurs impressions modernes.

Mais ce monothéisme, dont la conception s'était nettement développée chez les prophètes juifs, était encore très loin d'avoir formé une société à son image, organisée suivant les vœux des novateurs. La justice et la morale n'ayant pas encore pris leur point d'appui là où seulement elles peuvent le trouver d'une manière définitive, c'est-à-dire dans le for intérieur de l'individu, les prophètes devaient travailler de toutes leurs forces à la création d'un État théocratique imposant à tous la justice et la vérité, car le monothéisme professé par eux et la certitude de connaître le seul Dieu, le Maître absolu, les rendaient d'une parfaite intolérance religieuse, d'une intolérance qu'ils furent les premiers à apporter au monde (Renan, von Ihering). Les 613 lois du Talmud se superposèrent aux autres obligations qui pesaient déjà sur l'homme du peuple. « Les Juifs furent les inventeurs d'une soumission avilissante à ces deux monstres fictifs, la Patrie, la Loi ; autant d'hommes, autant d'esclaves ! »[1]

Trop d'ennemis étrangers se pressaient toutefois autour d'eux pour qu'ils pussent conquérir le vicariat divin auquel ils visaient : les miracles qu'ils imploraient se firent attendre inutilement de siècle en siècle. Il ne restait donc aux affamés de justice et de vertu qu'à se suicider de désespoir ou à se résigner. Ne pouvant écarter les iniquités de ce monde, ceux qui d'un cœur très sincère désiraient la justice se

1. Gobineau, *Essais sur les Races*.



TEMPLE DE SALOMON RECONSTITUÉ

« Un petit temple pour un petit peuple » (Gobineau).

rangèrent parmi les pauvres volontaires : ils acceptaient comme Job d'avoir à vivre sur un fumier, ou, à l'exemple de Lazare, s'asseyaient à la porte des riches, contents de manger les miettes tombées de leur table et se promettant déjà une vie future dans laquelle, à leur tour, ils prendraient place à l'éternel festin. D'autres malheureux bénévoles revenaient à la nature, c'est-à-dire au désert : ils erraient dans les solitudes, mangeant le peu qu'ils pouvaient trouver, des herbes, des écorces, des sauterelles, du miel sauvage. Un de ces errants fut Jean-Baptiste, celui qui, d'après la légende, versa l'eau du Jourdain sur la tête de Jésus.

Des influences religieuses d'origine très lointaine vinrent aussi se mêler à celles qu'exerçaient les peuples limitrophes, Assyriens, Égyptiens, Phéniciens, et qui s'étaient développées d'une manière originale dans la population opprimée, poussant vers son dieu des appels de désespoir. Ainsi le dualisme persan, reproduisant sous une forme concrète l'éternel conflit humain entre le bien et le mal, se retrouve çà et là dans la religion des Juifs avec les caractères précis qu'il présente dans les enseignements de Zoroastre. Le livre de Job montre un Satan qui « se promène sur la terre » pour y chercher des hommes

à pervertir et lutter de pouvoir contre l'autre Dieu, celui du Bien. C'est un Ahriman disputant à un Ormuzd la possession des âmes humaines. On peut se demander également si les deux montagnes d'Ebal et de Garizim qui dominent Sichem, l'antique capitale d'Israël, la Nablus de nos jours, ne symbolisent pas les deux puissances hostiles du bien et du mal. A des temps fixés, les prêtres et devins de la ville se divisaient en deux bandes, pour gravir, les uns, la montagne du nord, l'Ebal, les autres, la montagne du sud, le Garizim, et d'en bas l'on entendait les voix des magiciens qui se croisaient dans l'air, d'un côté pour maudire la ville, de l'autre pour appeler les bénédictions d'en haut et les faire pleuvoir en une douce rosée sur les habitants. Sans doute les invocateurs de la bonté divine doivent feindre de l'avoir emporté sur les maudisseurs; mais peut être qu'une certaine crainte continue d'opprimer les esprits, et dans le vent qui passe sur les oliviers, on ne cesse d'entendre le conflit éternel de l'espérance et de l'effroi.

Mais par delà les plateaux de l'Arianie, un autre Orient, tellement éloigné qu'on n'en savait pas même le nom, le bassin des « sept rivières » et celui de la Ganga étaient aussi devenu des foyers de propagande religieuse, dont l'action dut s'exercer de proche en proche jusque sur les bords de la Méditerranée. On peut admettre comme très probable qu'il n'y eut pas de relations directes entre les saints bouddhistes et les prophètes du petit peuple sémitique, mais le « véhicule » que les régénérateurs indous avaient pris pour symbole porta rapidement les idées du Bouddha en dehors de l'Inde et les populations des rivages méditerranéens en entendirent certainement l'écho. Et lorsque la ville de Tyr eut été prise par Alexandre et que l'influence hellénique eut acquis la prééminence dans toute l'Asie antérieure, le monde juif, déjà pénétré des conceptions religieuses de l'Orient et de l'Égypte, s'ouvrit également à la philosophie des sages occidentaux : il se trouva préparé à l'œuvre de transformation de laquelle devait sortir le christianisme.

Ainsi l'évolution morale des Juifs avait fini par représenter l'ensemble du mouvement qui s'était accompli déjà dans toutes les contrées environnantes; toutefois, les conséquences de cet état de choses auraient gardé leur caractère local et n'auraient pas amené de révolution dans les destinées communes de l'humanité, si le petit

peuple d'Israël était resté enfermé dans son étroit domaine conquis sur les Cananéens. Mais bien longtemps avant que la dispersion des Juifs eût été ordonnée par les rois d'Assyrie, ils s'étaient répandus par individus, par familles et même par essaims considérables, dans tous les pays riverains de la Méditerranée. Grâce au commerce phénicien, véhicule de l'élément judaïque, celui-ci s'était insinué dans tous les pays du monde appartenant à la civilisation occidentale. De même que les autres nations de la Syrie, les Juifs étaient entrés par multitudes dans la clientèle des riches négociants phéniciens et, de génération en génération, une forte proportion de ces clients avait suivi les aventureux marchands dans les comptoirs étrangers : les uns de plein gré, les autres comme esclaves et captifs avaient « émigré » dans les pays lointains et constitué partout de petites communautés israélites, qui devaient, dans les périodes décisives, recevoir le contre-coup des événements survenus dans la mère-patrie. Les paroles prononcées en Judée se répercutèrent en longs échos dans les mille Judées secondaires qui lui servaient comme d'une immense table d'harmonie. Toutes les conditions se trouvaient réunies pour favoriser le développement du cycle nouveau dans l'histoire de l'humanité.

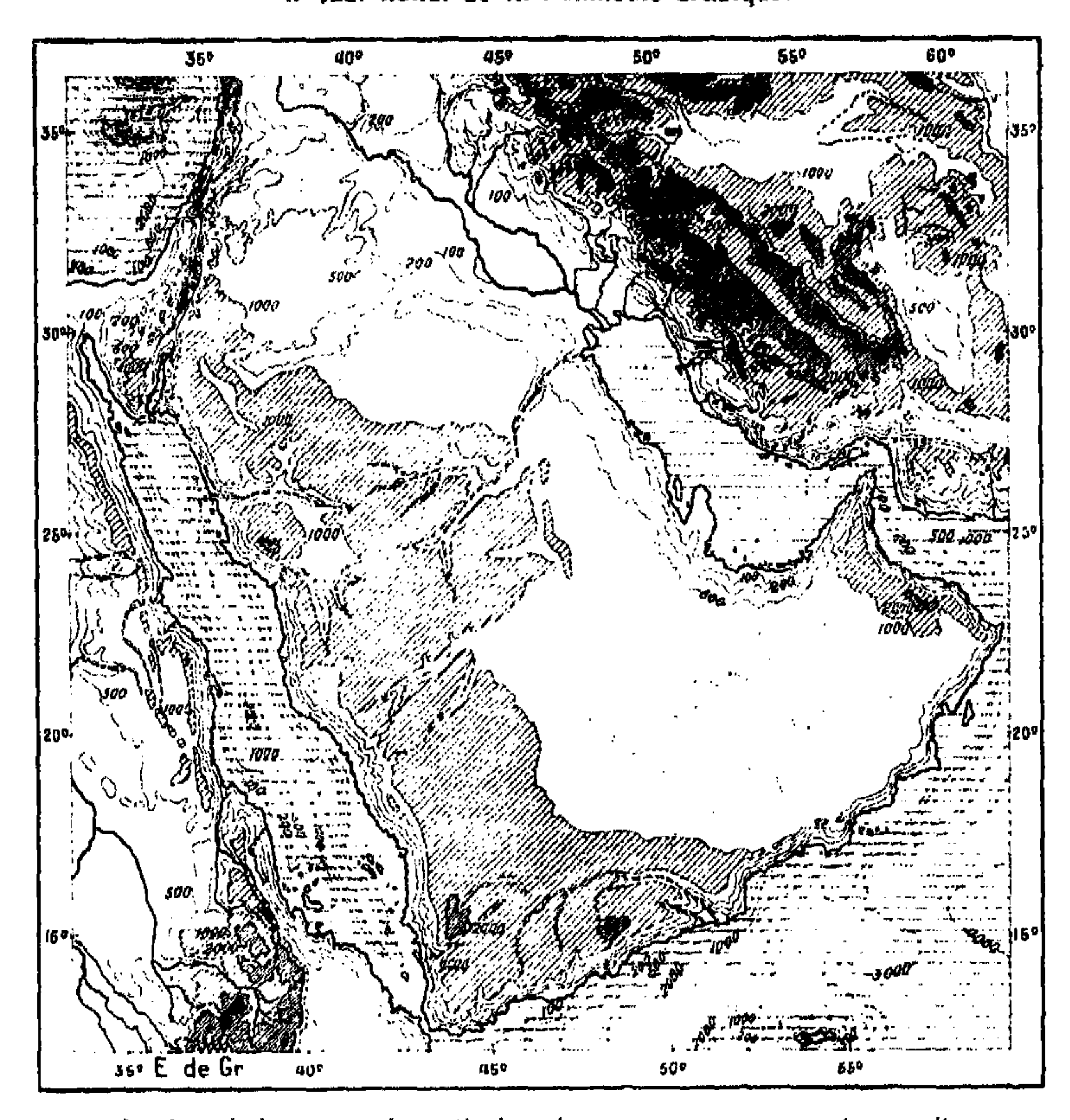
* * *

Des plaines de la Babylonie, des monts et des vallées syriennes aux étendues de la péninsule arabe, les transitions du relief sont insensibles et l'on ne pourrait indiquer de limites précises; néanmoins, l'Arabie est dans son ensemble une individualité géographique des plus distinctes. A travers cet isthme d'un millier de kilomètres en largeur qui rattache la presqu'île au continent, entre la mer Persique et le golfe d'Akabah, la ligne de séparation naturelle est indiquée par la limite des eaux vives. Là où les sources se perdent en des bassins d'évaporation, où tarissent les dernières rigoles d'arrosement et où les ouadi ne roulent que rarement leur flot sauvage, là commence l'Arabie. Un hémicycle sinueux développant sa convexité vers le nord autour du désert d'Ech-Cham est une frontière réelle, plus difficile à franchir pour des armées que bien des chaînes de montagnes.

Toutefois l'unité de l'Arabie, parmi les autres contrées de la terre, est purement géographique : aussi massive que l'Afrique dans ses con-

tours généraux, plus massive même, puisqu'elle est découpée en forme de trapèze aux angles à peine adoucis, cette énorme péninsule se trouve naturellement divisée en pays distincts, n'ayant eu que peu de

N° 122. Relief de la Péninsule arabique.



Courbes de hauteur et de profondeur de 100, 200, 500, 1000, 2000, 3000 et 4000 mètres

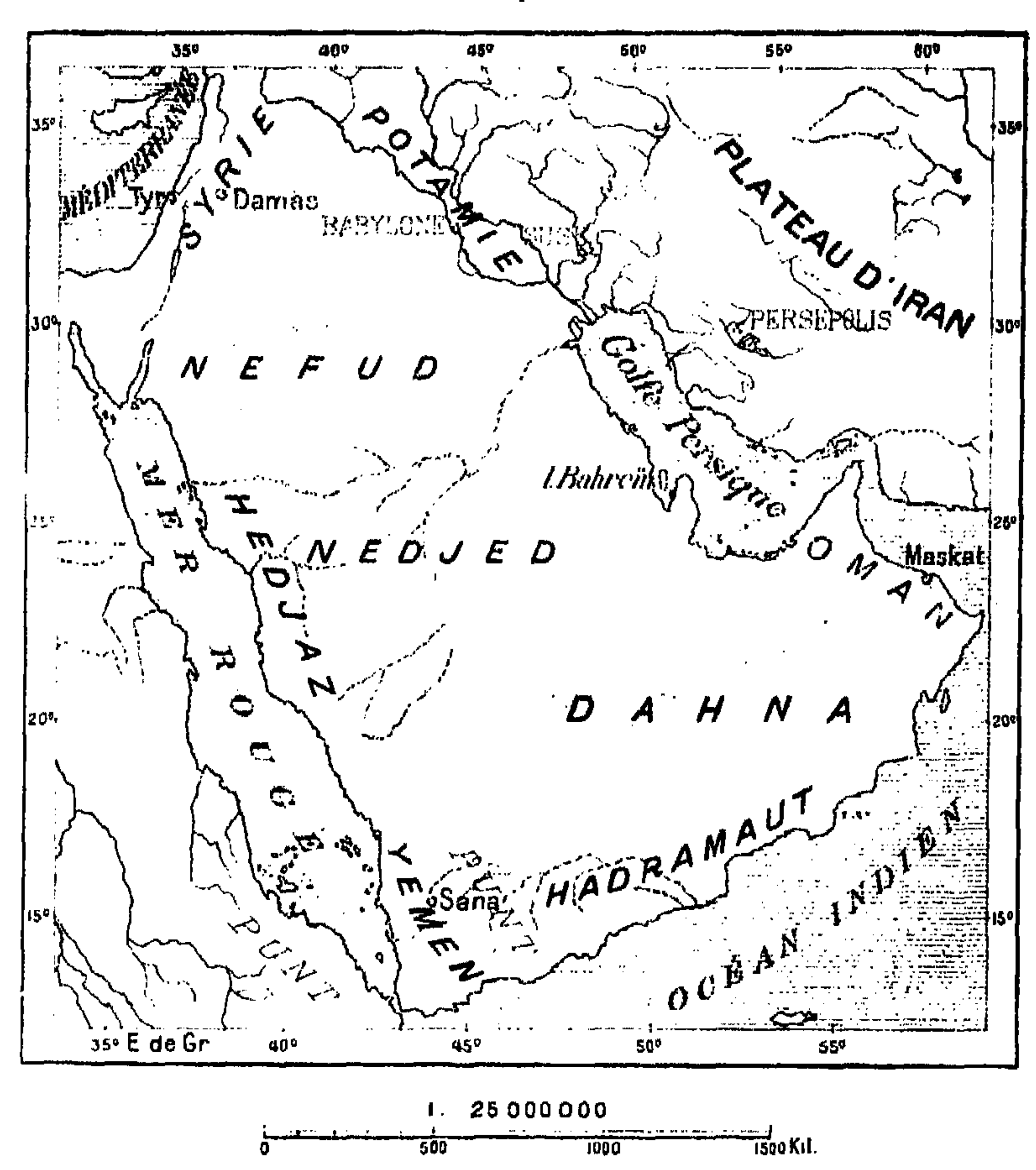
1 : 25 000 000

rapports les uns avec les autres, ne présentant pas le caractère d'un ensemble historique[1]. A aucune époque de l'histoire connue, il n'y eut d'État arabe, comprenant toute l'étendue du grand quadrilatère. Par leur forme et leur histoire, les deux presqu'îles, anatolienne et arabique, présentent une grande analogie.

1. Zehme, *Arabien und die Araber.*

Le morcellement politique de l'Arabie provient du manque de cohésion climatique et tellurienne de l'intérieur. Les espaces déserts, inabordables, divisent la contrée en domaines naturels différents dont

N° 123. Pays d'Arabie.



les populations sont vouées chacune à sa destinée particulière : même là où les communications, quoique difficiles, peuvent néanmoins se poursuivre sur de longues étendues, la multiplicité des obstacles détermine le morcellement de la race. Les mêmes raisons qui empêchent la constitution d'un État dans les limites naturelles de la péninsule ont également prévenu la conquête de cet immense territoire par des armées étrangères. Aucun document historique ne nous parle

d'un Sésostris, d'un Cyrus ou d'un Alexandre qui ait jamais subjugué les populations de l'Arabie, d'un golfe à l'autre golfe.



Cl. Giraldon.

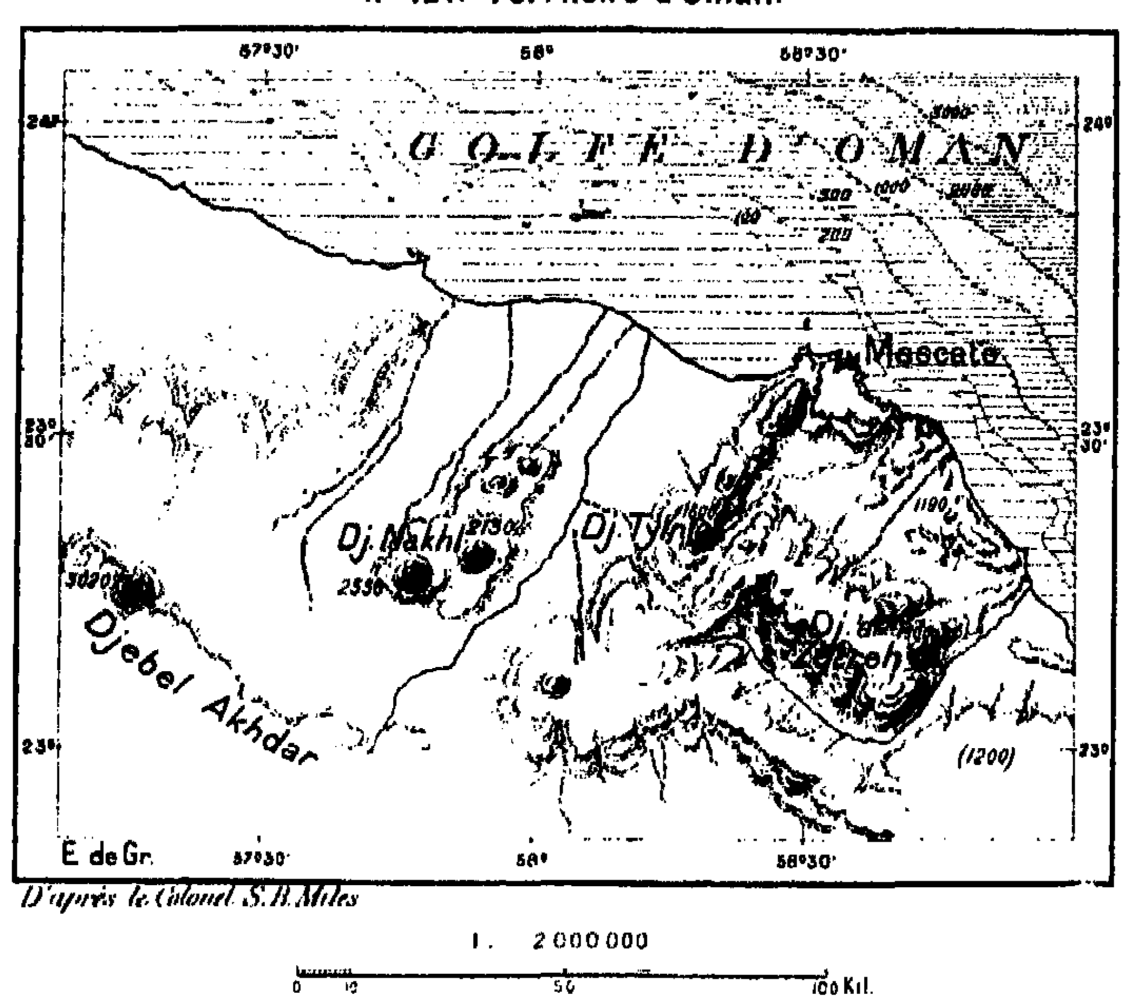
STÈLE DE MESA, ROI DE MOAB, VERS — 850
RUINES DE DHIBAN
Musée du Louvre.

On comprend que la population soit très clairsemée en un pays où les pluies sont rares, où dans un espace six fois grand comme la France ne coule peut-être pas un ruisseau permanent, où certains massifs de montagnes, tel celui d'Oman, se montrent absolument nus, squelettes géologiques sans aucune terre végétale qui revête les roches : seulement une cime, le Djebel Akhdar, a mérité son nom de « mont vert » parce que sous les stries de neige qui apparaissent parfois, se montrent aussi quelques taches de verdure, bientôt brûlées par le soleil et par le vent.

Il y a en Arabie de vastes étendues, notamment dans le sud-est, entre le pays d'Oman et le Dhofar, à l'extrémité orientale de l'Hadramaut, où nul parmi les hommes n'a pu trouver sa subsistance, et qu'évite même l'oiseau du ciel L'existence de la végétation spontanée étant la condition pre-

mière de la vie pour les animaux supérieurs et pour l'homme, celui-ci se trouve banni complètement de certains déserts au sable mobile, trop larges et trop pénibles à traverser pour qu'il puisse emporter la nourriture en suffisance; s'il se hasarde en d'autres solitudes, ramifiées comme des détroits entre les massifs habitables, il ne fait point sa demeure dans ces « pays de la soif ». Il n'y peut séjourner

N° 124. Territoire d'Oman.



D'après le Colonel S. B. Miles

1 : 2 000 000

0 10 50 100 Kil.

d'une manière durable, en transportant d'ailleurs souvent sa tente d'un point d'eau vers un autre point d'eau, que dans la partie de la région où l'on voit jaillir çà et là quelque fontaine, où des mares reçoivent assez d'eau de pluie pour qu'elles ne tarissent pas aussitôt, où l'on trouve un peu du précieux liquide en creusant le fond des ouadi, et où les bestiaux broutent un rare gazon dans les cuvettes humides.

En pareilles contrées, l'homme ne vivra qu'en familles peu nombreuses et son genre de vie sera nettement déterminé par le milieu. Il faut absolument qu'il s'y accomode ou qu'il meure. Les conditions de l'ambiance sont tellement impérieuses en ces contrées que l'on



Cl. Bonfils.

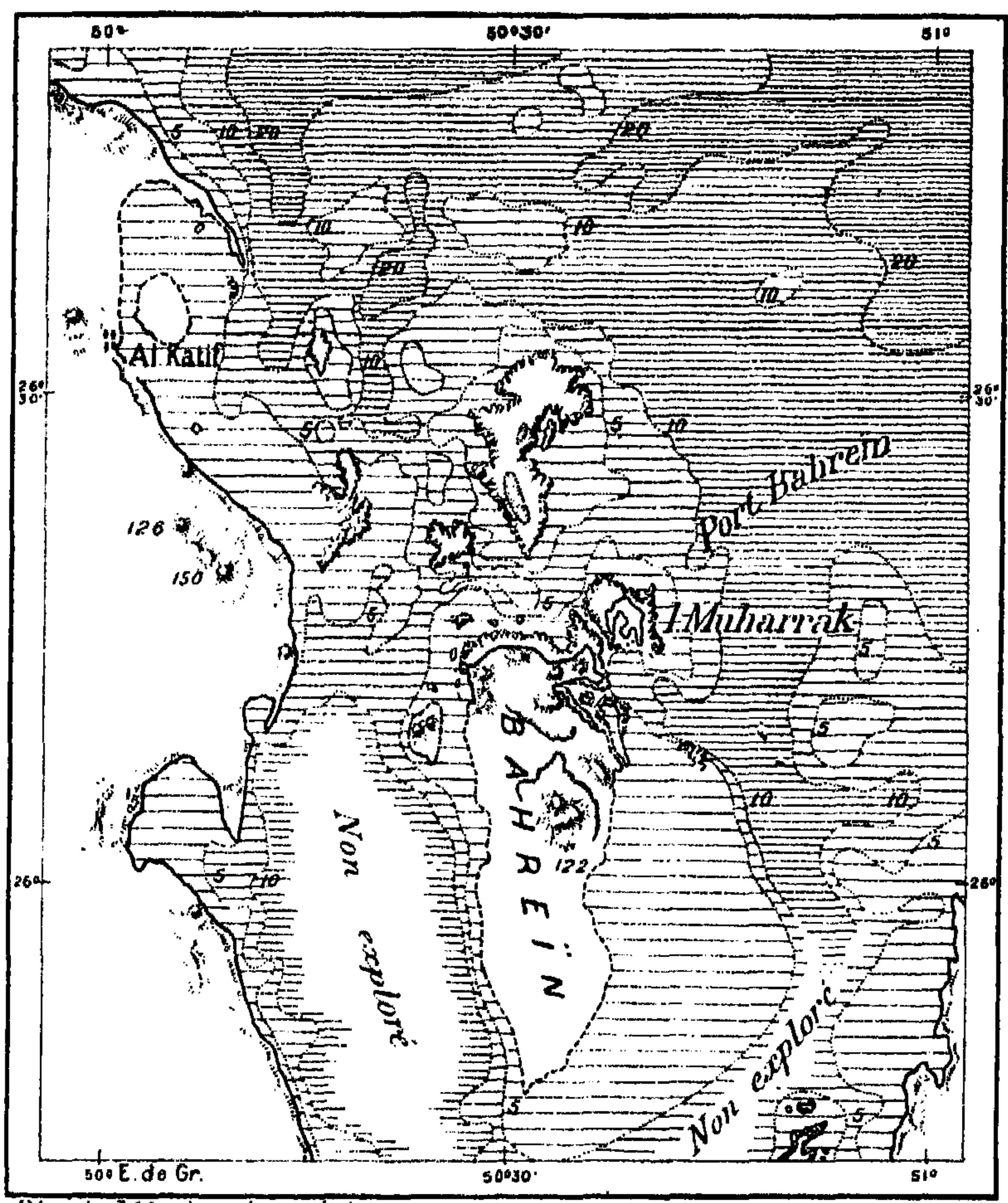
TEMPLE DU SOLEIL A PALMYRE, ÉPOQUE ROMAINE.
D'après une photographie.
Oasis septentrionale du désert d'Arabie.

peut en conclure à une identité presque complète de mœurs et de coutumes entre les Bédouins de nos jours et les Amalécites ou Agarènes qui vivaient trois mille années avant nous : c'est par l'observation directe des nomades actuels que l'on peut décrire ceux qui rôdaient autour des caravanes de marchands entre Babylone et Palmyre ou tel autre marché de la Syrie antique vers laquelle convergeaient les pistes du désert ; seulement ils ont fait une grande conquête depuis cette époque, puisqu'ils possèdent maintenant le cheval et même une de ses plus nobles races, élevée par eux avec un soin jaloux. Mais, piéton ou cavalier, le « fils de la Tente » n'a que peu changé son genre de vie, car le désert a gardé autour de lui sa majestueuse grandeur et son aridité.

En premier lieu, le Bédouin doit toujours avoir pratiqué la sobriété, l'art de souffrir sans se plaindre la faim et la soif ; la nature lui

enseigne la fortitude, la patience et le renoncement. En outre, sa vie très simple l'aide à rester en santé au point de vue physique et moral.

N° 125. Archipel de Bahreïn.



D'après l'Amirauté anglaise.

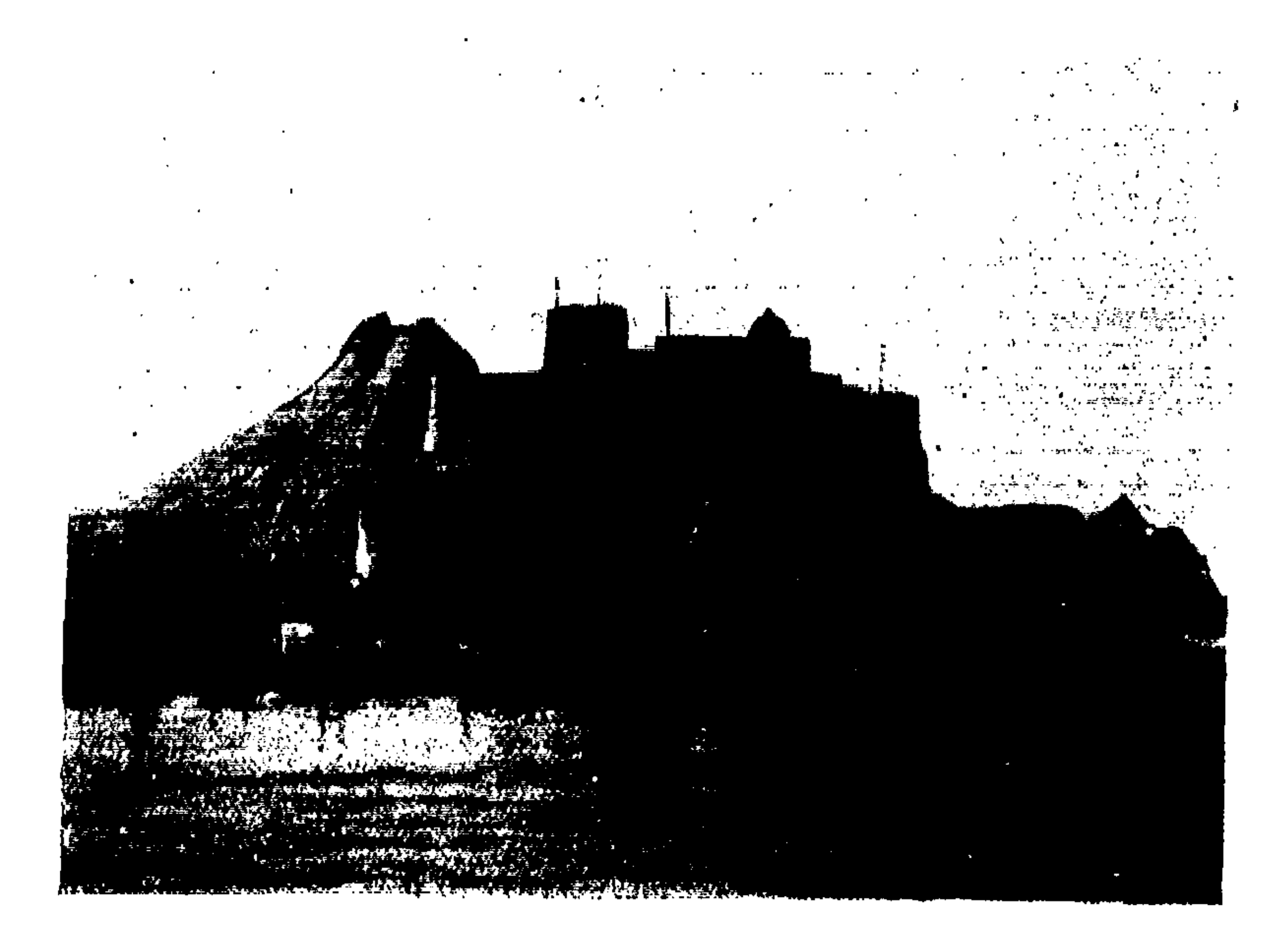
1 : 1000000

0 10 30 60 Kil.

Il ne connaît point la maladie et ne se laisse point aller à l'inquiétude ni à l'irrésolution. Grâce à l'immensité de l'espace ouvert devant lui, il change volontiers de campement : l'aspect des terrains et du ciel lui apparaît presque le même, qu'il soit dans le voisinage de l'Eu-

phrate ou près du « Fleuve d'or » de Damas. Les tribus se fractionnent pour la moindre divergence d'intérêts, pour le moindre conflit d'opinions, les frères se séparent courtoisement pour aller habiter à des centaines de kilomètres les uns des autres. Le Bédouin sait se contenir, conséquence de la domination qu'il doit exercer sans cesse sur ses appétits, mais quand le soleil lui brûle le sang, il est tout entier à la fureur de ses passions et s'y rue avec une ténacité de tous les instants, de tout ce qu'il aura de vie. La liberté primaire que lui donne l'existence nomade, la liberté d'aller et de venir, lui assure l'indépendance héréditaire, il fut toujours son propre maître. Le Bédouin descend d'aïeux qui furent libres comme lui, il ne fut jamais asservi dans sa race, et sans jactance, simplement, il regarde avec une noble fierté l'étranger, fils de vaincus. Anarchiste de par son ambiance, il n'a point de chef, — des arbitres seulement, car les cheiks ne sont pas autre chose, — et se laisse dominer, non par des lois, mais par la conception qu'il a de la justice. Personne ne peut lui donner un ordre, mais il reconnaît scrupuleusement les conventions et respecte les jugements de l'opinion publique. Il sait que le sang demande le sang, et si quelqu'un des siens a été lésé, il n'aura désormais plus d'autre souci que celui de la vengeance.

Par suite de la disposition du sol et de la répartition des pluies, ces populations nomades et libres auxquelles on donne actuellement le nom de Bedawi ou Bédouins n'occupent que l'intérieur, au nord et au sud des hautes terres du centre de l'Arabie. Cette partie médiane de la péninsule, où se sont installées des populations résidantes et où des États aux contours précis ont pu se constituer en conséquence, eut certainement une évolution historique beaucoup plus active et variée, dans ses événements que la région des plaines; mais leurs échos étouffés par la distance, furent peu entendus des peuples de l'antiquité : les anciennes annales se taisent sur eux. Les seules parties de l'Arabie que leur situation géographique firent entrer dans le cercle d'attraction du monde connu sont les deux bandes littorales du golfe Persique et de la mer Rouge qui continuent au sud, l'un, le bassin des fleuves jumeaux, le Tigre et l'Euphrate, l'autre, la côte de Syrie et la cassure terrestre dans laquelle coulent l'Orontes et le Jourdain.



VUE DE MASCATE
D'après une photographie.

La bande orientale de l'Arabie qui longe le golfe Persique est favorisée à maints égards. La navigation s'y fait sans danger, entre des îles que baigne une eau transparente. Des sources nombreuses jaillissent sur la côte et dans les îles, même au fond des passes sinueuses de l'archipel : les eaux sont assez abondantes pour alimenter une riche végétation et pour abreuver les habitants et les animaux de villages fort rapprochés les uns des autres. La pêche est étonnamment fructueuse dans ces parages, et les indigènes peuvent faire de grandes provisions de poisson séché au soleil, pour le mêler à la pâte de leurs dattes, et pour en faire le commerce avec les pays étrangers. Depuis la plus haute antiquité, ils ont aussi un grand élément de trafic qui assure la richesse à leurs petits États, des perles du plus bel orient, que l'on estime non seulement à cause de leur grosseur, de leur couleur dorée, de leur éclat, mais aussi pour les propriétés curatives qu'on leur a de tout temps supposées. Cette industrie se concentre autour de l'île de Bahrëin ou des « Deux Mers », ainsi nommée de sa position entre deux passes.

Aussi, des centres de commerce sont-ils nés dans ces parages.

D'après une tradition antique, nous le savons, les Phéniciens auraient habité une île du golfe Persique avant d'émigrer vers la côte de Syrie. Quelques savants ont pensé identifier cette île avec Bahreïn, mais d'autres l'ont trouvée dans une terre voisine des bouches du Tigre et de l'Euphrate que les alluvions des fleuves jumeaux ont maintenant rattachée au littoral persan[1], le tertre de Dilman, site de l'antique Dilmun, Tilvun ou Tylos. Cette terre sacrée servait d'entrepôt maritime aux populations de la Mésopotamie : c'est de Tilvun que s'élança le « dieu poisson » pour conduire l'arche de salut à travers les eaux du déluge. Sur la côte orientale, à Bender Buchir, l'ancienne Lyan, des ruines élamites, datant du règne de Chilkak in Chuchinak, témoignent de l'intérêt que prirent les habitants de la Susiane aux choses de la mer : toute cette région du littoral persique appartenait au domaine de la civilisation chaldéenne. Sur la côte arabique, en face de l'île de Bahreïn ou dans le voisinage, s'éleva plus tard la ville de Gerrha, où les marchands venus de la Syrie et de l'Égypte se rencontraient avec ceux du pays des Hymiarites : deux voies commerciales de première importance traversaient la péninsule d'Arabie dans toute sa largeur pour se rencontrer en ce lieu prédestiné.

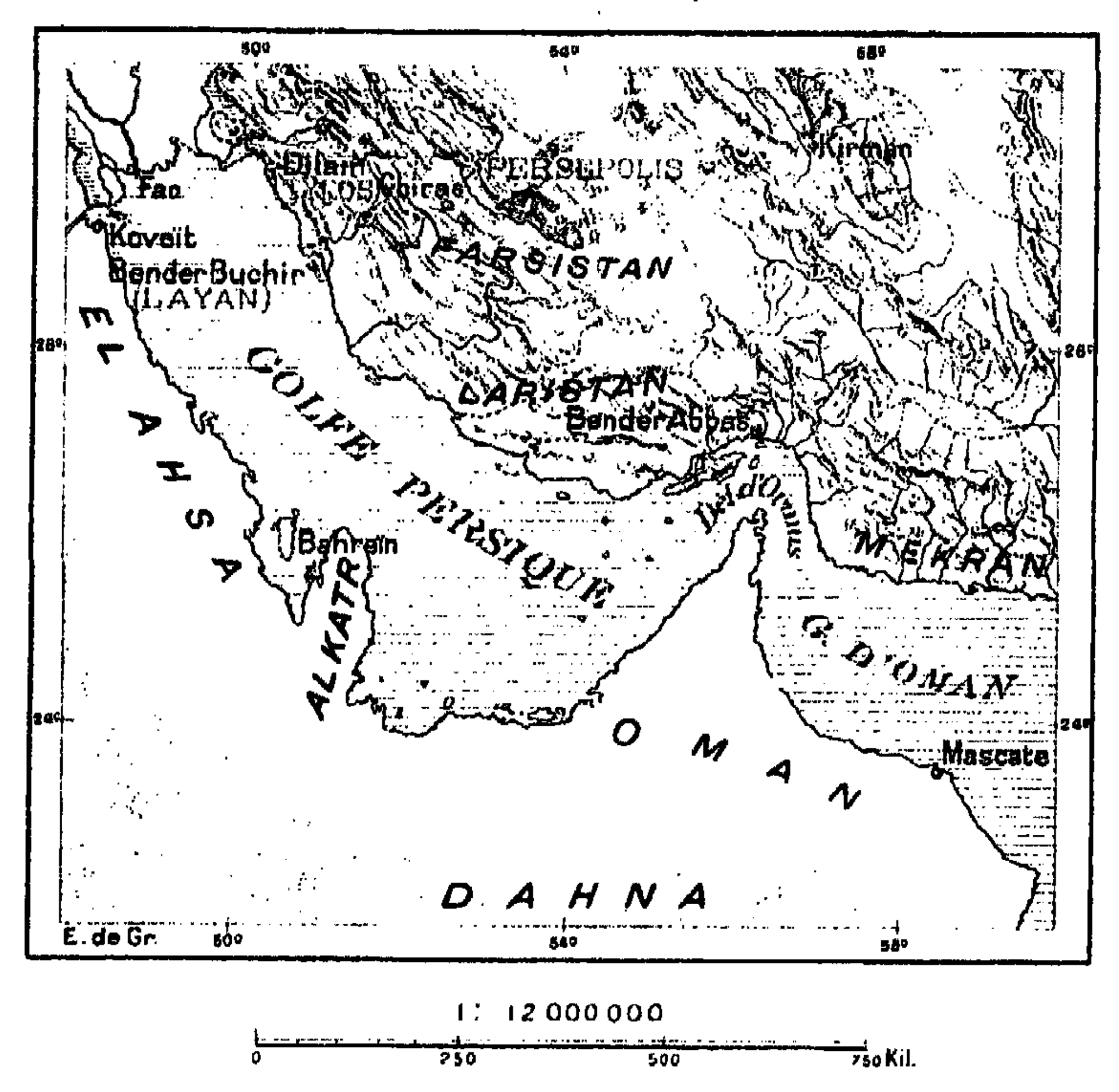
Le territoire d'Oman est en réalité une île; au nord, il affronte une mer plus large, plus ouverte et plus dangereuse que le golfe Persique, au sud, il s'adosse à l'infranchissable Nahra, il garda donc de tous temps son indépendance de culture : même à l'heure actuelle, on y parle une langue qui semble n'avoir aucune analogie avec l'arabe[2]; néanmoins, il ne resta pas isolé : par les sentiers du littoral, par la navigation côtière, il se rattacha au monde chaldéen et vécut d'une civilisation analogue.

Sur leur développement de plus de 2 000 kilomètres, les rives orientales de la mer Rouge, du golfe d'Akabah au détroit de l'entrée, sont loin d'offrir dans leur ensemble un littoral aussi favorisé que Bahreïn et d'autres îles du golfe Persique : toutefois, le fait seul que, de distance en distance, des escales y servaient au trafic avec les

1. J. Oppert, et E. H. Bunbury, *History of Ancient Geography*, I. p. 461 contre J. de Morgan et autres. — 2. André Joannin, *Bulletin du Comité de l'Asie française*, 1903, p. 426.

tribus et nations de l'intérieur, donnait à cette côte une importance exceptionnelle, et des centres de vie politique y naquirent. Même un des foyers les plus actifs de la civilisation se forma près de l'entrée de la mer Rouge, sur le massif angulaire des monts qui dominent le

N° 126. Golfe Persique.



détroit. D'après Schweinfurth, l'histoire de l'humanité progressive, aux temps les plus anciennement connus, peut être symbolisée par un triangle dont les trois sommets correspondent à la Babylonie, à l'Égypte et à cet angle terminal de la péninsule, désigné par les anciens sous le nom d' « Arabie Heureuse »[1] et dont les trois côtés furent parcourus par l'homme aussi loin que remontent les vestiges de civilisation : la plus reculée des voies d'échanges commerciales et intellectuelles est le « trépied ».

1. *De l'Origine des Égyptiens*, Bulletin de la Société khédiviale de Géog. 4e série, n° 12. — Voir la seconde carte en couleurs du premier tome.

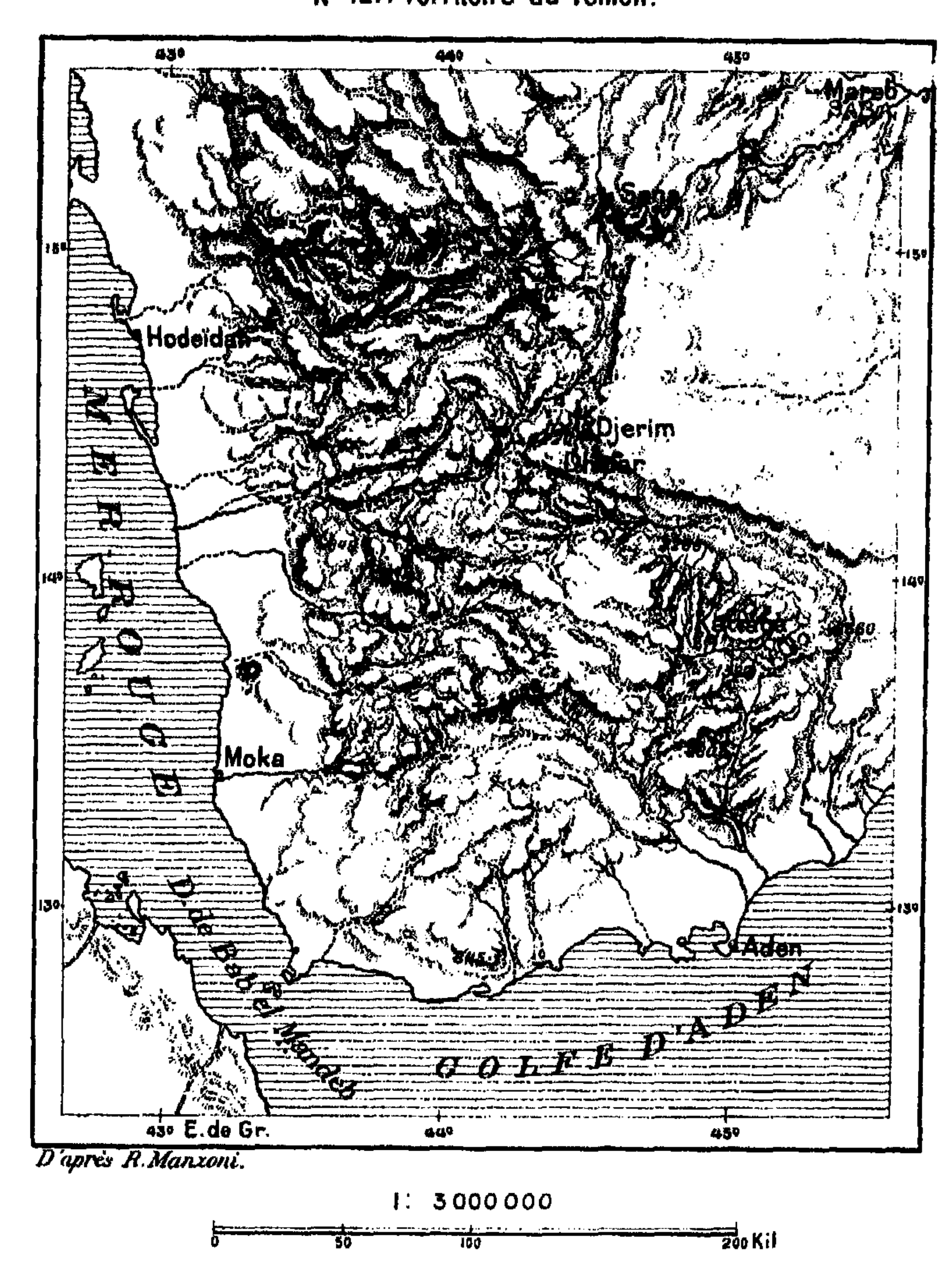
Cette région montueuse, dite actuellement le Yemen, que limitent à l'ouest les eaux de la mer Rouge, au sud celles d'une « manche » occidentale de l'Océan, a de très remarquables avantages comme lieu de séjour et d'éducation pour l'homme. Tout d'abord, son climat est exceptionnel : l'avantage capital est qu'il y pleut et même qu'il y tombe de fortes averses, suffisantes pour y former toute une ramure de torrents dans les parties supérieures et moyennes de la région montagneuse, mais s'évaporant en bas, dans la zone côtière dite de Tehama. Toutefois, ces pluies ne donnent pas à elles seules une part d'humidité suffisante pour la mise en culture de vastes étendues. Heureusement, sur le versant extérieur de ces monts tournés vers la mer Rouge et vers le golfe d'Aden, il se passe un phénomène analogue à celui que l'on observe sur les côtes du Pérou tournées vers le sud-ouest, notamment entre Lima et Payta. L'air chargé des vapeurs d'eau qui s'élèvent des deux mers et que lui apportent les moussons, perd sa transparence, et d'épaisses couches de brouillard finissent par recouvrir le penchant des monts au sud et à l'ouest jusqu'au sommet des crêtes. Pendant toute la matinée, l'horizon est obscurci et l'humidité qui se dépose sur le sol est assez abondante pour baigner les feuilles et les racines des plantes, même pour tremper les vêtements des voyageurs comme une forte pluie ; toute la moitié de la journée, jusque vers midi, la température du Yemen ressemble à celle d'une serre chaude ; mais, dès que le soleil redescend vers l'ouest, les vapeurs se dissipent et l'astre ardent reprend tout son empire, cheminant implacable dans le ciel bleu[1].

L'humidité suffisante de l'atmosphère est un premier avantage ; la modération de la température est aussi un grand privilège de l'« Arabie Heureuse ». Les terrasses et les pentes habitables s'élèvent en maints endroits à plus de 2 000 mètres et les pitons qui les dominent dépassent même 3 000 mètres : les populations du haut Yemen jouissent d'un climat toujours tempéré, tandis qu'en bas le sol brûle sous les pieds du voyageur. Les produits de ces terres hautes, très différents de ceux des steppes inférieurs, correspondent aussi à un autre genre de vie des habitants ; jusqu'à une certaine hauteur au-dessus de la mer s'avancent les pasteurs nomades, mais sur

1. Glaser, *Petermann's Mitteilungen*, 1884.

les pentes plus élevées résident les agriculteurs, vaquant à leurs moissons. Toutefois ce n'est pas sans peine que ces communautés de tra-

N° 127. Territoire du Yemen.

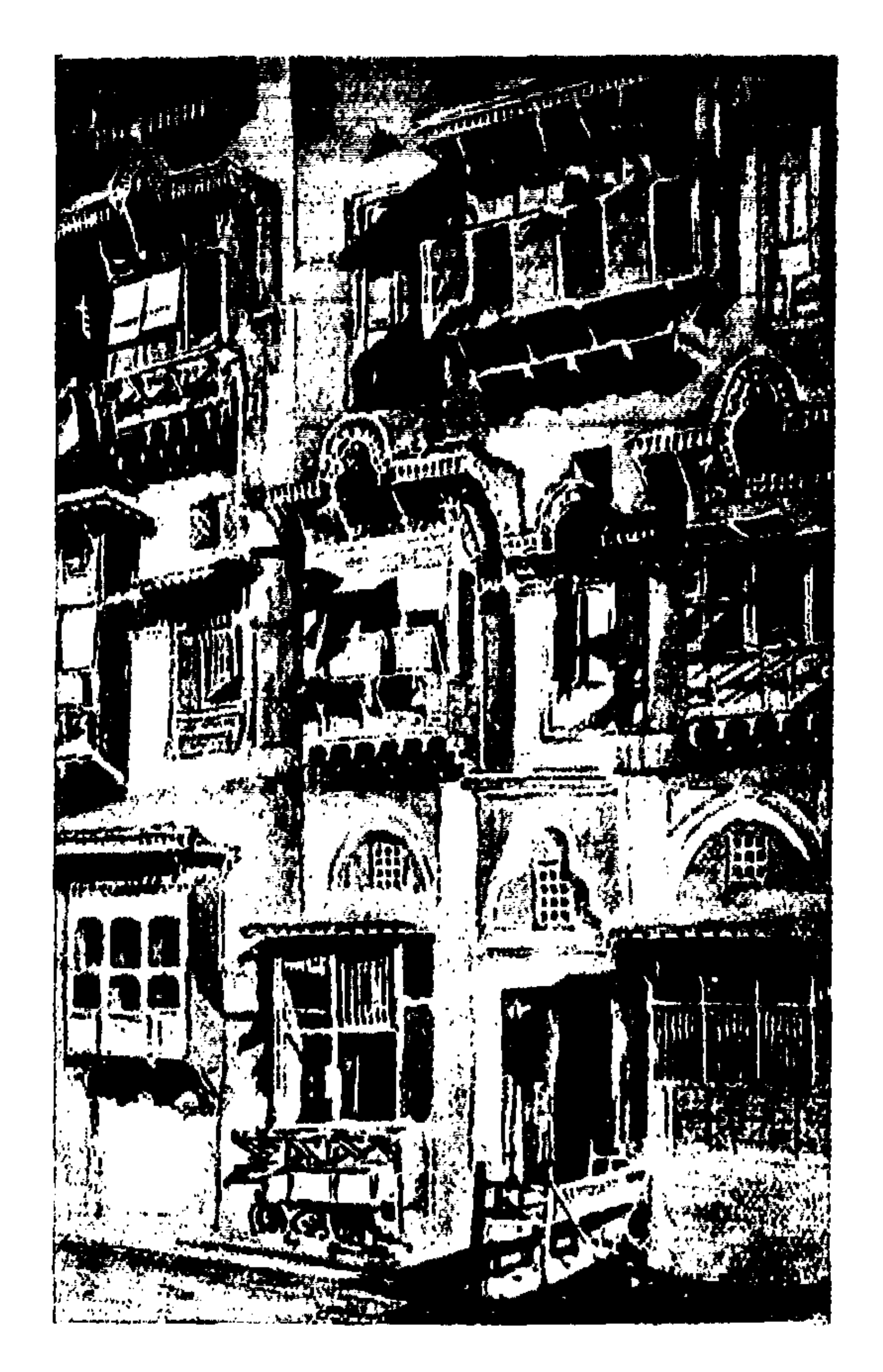


vailleurs ont pu se constituer. Il leur fallut apprendre à retenir les eaux sur les pentes, à construire des réservoirs et des aqueducs souterrains. Ils conquirent leur existence par un âpre labeur qui accrut d'autant leur initiative et leur force intellectuelle.

Heureusement pour les peuples de l'Arabia Felix, la récolte des produits de la flore spontanée leur procura la ressource du commerce avec les pays lointains, et leur domaine de civilisation s'en trouva singulièrement élargi. Cette contrée des antiques Sabéens est très riche en essences diverses produisant des sèves et des gommes d'une rare vertu : c'était la patrie par excellence des drogues et des aromates, la casse, le séné, la myrrhe, l'encens et le kât (celastrus edulis) que l'on emploie comme le café et qui enivre comme le hachisch, quoique moins légèrement. Grâce à ces richesses naturelles, plus appréciées autrefois qu'elles ne le sont aujourd'hui, le massif sud-occidental de l'Arabie était devenu fameux dans le monde connu des Orientaux : pour les navires de l'Inde occidentale, un des principaux lieux de rendez-vous était l'entrée méridionale de la manche arabique avec son parvis maritime jusqu'au promontoire des « Aromates », le cap Guardafui des marins actuels.

Toutefois, la valeur de l'Arabie Heureuse dans l'histoire du développement humain resterait inexplicable si l'on n'étudiait ce massif dans ses rapports de voisinage avec un autre, celui de l'Ethiopie, se dressant à l'Occident du détroit. Ces deux groupes de hautes terres sont les pylônes érigés de chaque côté du passage qui fait communiquer la mer des Indes avec le long couloir maritime conduisant à la Méditerranée : les monts de l'Afrique font superbement face à ceux de l'Asie. A 300 kilomètres de distance, et de sommet à sommet pointant par dessus la tangente de la courbure terrestre, il n'est pas impossible qu'Ethiopiens et Hymiarites puissent discerner parfois le profil des montagnes de leurs voisins se dessinant sur le fond gris du ciel. Sans doute la différence des altitudes entre les hauteurs froides et les plages brûlantes du littoral constituait un sérieux obstacle, mais l'appel ne s'en faisait pas moins de part et d'autre, et les riverains, les matelots servaient de porteurs entre les populations des deux massifs lorsque les échanges directs ne pouvaient pas s'accomplir. Le mouvement de va-et-vient s'était établi ; par la force des choses, une sorte d'isthme commercial s'était formé au lieu même où s'ouvrait transversalement un détroit. Le pays de l'Arabie sud-occidentale, où dominèrent successivement les Minéens, les Sabéens, les Hymiarites, tous enfants de Sem, était donc une de ces contrées qui possèdent le double avantage d'être au croisement de deux grandes voies historiques. Sou-

vent dans l'antiquité, lorsque la route directe qui se recourbe au nord par l'Euphrate et le Liban se trouvait bloquée par la guerre, les communications de la Babylonie avec l'Égypte, durent se faire par le sud et prendre pour station à demi-route les montagnes de l'Arabie Heureuse. De nos jours, ces contrées qui se regardent de l'un à l'autre continent sont évidemment dans une période d'extrême régression, puisque la route transversale de rivage à rivage n'est plus utilisée que pour un trafic insignifiant, tandis que la grande ligne longitudinale, de Suez à Perim, est entièrement monopolisée par les navires des marins européens, d'où l'on daigne à peine jeter un regard sur ces monts, sites d'une antique civilisation.



MAISON D'ARCHITECTURE HYMIARITE A DJEDDDA
(Voir page 125.)

D'un massif à l'autre, tous deux connus chez les Égyptiens sous le nom collectif de Punt qui fut appliqué peu à peu aux contrées limitrophes, les migrations ou du moins les expéditions et les voyages se succédaient fréquemment, ainsi qu'en témoigne la parenté des races, des langues, des mœurs et des cultes. On peut même vraisemblablement attribuer à des émigrants descendus de ces montagnes les premiers travaux de culture dans la basse vallée du Nil; l'adaptation

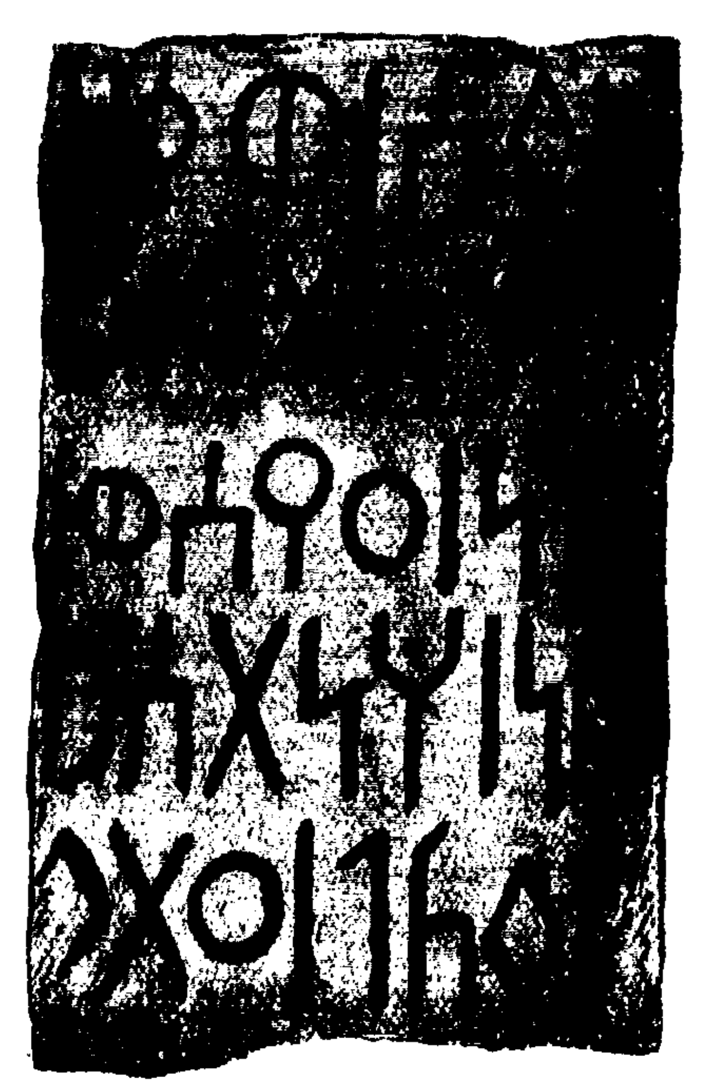
du sol de l'Egypte à la société qui y vécut suppose une longue période de préparation dont les ancêtres des Hymiarites auraient été les pionniers. On considère aussi le Yemen comme le pays natal des ouvriers qui, il y a plusieurs milliers d'années, travaillèrent aux mines d'or du territoire de Sofala. Toutefois, restant dans le domaine historique, il faut constater que sont encore peu nombreux les renseignements précis permettant d'affirmer des relations directes de l'Arabie Heureuse, d'une part avec la Mésopotamie, d'autre part avec les monts africains où naît le Nil bleu, et le désert de Nubie. Le nom le plus ancien que l'on puisse citer est celui du roi Hammurabi. Certains indices relevés par l'archéologue Pinches dans des textes cunéiformes permettent de supposer que ce personnage, conquérant et législateur, était d'origine hymiarite[1]. Hammurabi, contemporain de l'Élamite Khador-Laomer, s'empara de Babylone, il y a quatre mille ans et en fit, pour la première fois dans l'histoire, la capitale d'un royaume uni : à cette époque lointaine, les populations de l'Arabie méridionale, servies peut-être par des conditions climatiques plus favorables que celles de nos jours, étaient donc politiquement assez puissantes pour qu'il leur fût possible d'intervenir dans les destinées de la Mésopotamie par la force des armes.

Dix ou onze siècles après, la légende nous parle d'une fastueuse reine de Saba, la resplendissante Bahis, qui visita Salomon, attirée par son grand renom de sagesse et lui « posa des questions difficiles »,[2] merveilleusement résolues par lui, et à son grand profit, puisqu'en partant la reine lui donna « cent vingt talents d'or, des épices en très grande abondance et des pierres précieuses. » Les généalogies légendaires de l'Arabie et de l'Abyssinie rattachent plusieurs familles actuelles à Salomon et à la reine de Saba, entre autres celle du « roi des rois », l'empereur d'Ethiopie.

Le nom de « Sabéens » donné fréquemment à la population qui obéissait aux souverains trônant dans la ville de Saba est encore souvent employé pour désigner les adorateurs des astres, surtout des planètes, auxquelles on attribuait une influence décisive sur la destinée des hommes et des empires. Pareil culte était bien fait pour se déve-

1. A. H. Sayce, *Patriarchal Palestine*, VII. — 2. *Livre des Rois*, chap. X v. 1 à 10.

lopper sur le haut observatoire des monts Yemen, d'où l'on contemple presque toutes les nuits l'ensemble pur du ciel étoilé, au-dessus de l'immensité des eaux et des sables. L'astrologie sabéenne, propagée mystérieusement de comptoir en comptoir, d'oasis en oasis, de peuple en peuple, contribua beaucoup à donner dans l'esprit des hommes un caractère presque sacerdotal à cette nation si peu connue de l'Arabie « Heureuse ». On s'imaginait volontiers qu'une haute puissance magique correspondait à la richesse et à l'excellence de ses denrées.



PIERRE TOMBALE D'HYMIARIE

Les chapitres qu'Hérodote consacre à ce merveilleux pays des parfums et qui « répand comme une odeur divine »,[1] sont parmi les plus étranges de ses *Histoires* et témoignent chez ses informateurs d'un parti pris de mensonge mêlé à la plus riche fantaisie. Des récits de petits serpents ailés au corps bigarré qui volent en nuées autour des arbres producteurs d'encens, de chauves-souris féroces, au cri strident, qui défendent les plantations de cannelle, et d'oiseaux formidables qui enlèvent des quartiers de charogne pour les laisser retomber dans leurs nids, où les pelures de cinnamome se maçonnent avec l'argile, toutes ces fables bizarres ne pouvaient naître que chez des marins imaginatifs, sollicités par les circonstances mêmes de leurs voyages, à raconter des prodiges invraisemblables aux auditeurs ébahis : ces récits donnent un avant-goût du flot de fables gréco-égypto-assyro-irano-indoues qui, parcourant et reparcourant l'immense espace entre le Sahara et le Gobi, entre le

1. *Livre III* (Thalie), 107 à 113.

Brahmapoutre et le Guadalquivir et s'enrichissant de l'esprit inventif de chaque narrateur, devint sous la plume des scribes arabes le merveilleux recueil des *Mille et Une Nuits*, le *Javidan Khirad* des Perses, le *Pantcha Tantra* des Indous, le livre qui eut le plus de lecteurs[1]. Il est certain d'autre part que les rusés marchands, phéniciens ou même grecs, n'étaient pas fâchés de représenter ces pays de commerce lointain, où ils avaient la chance d'acquérir de grandes richesses, comme des régions très dangereuses où l'on devait bien se garder de les suivre.

On attribue souvent, et sans doute avec une certaine raison, la décadence des populations de l'Arabie Heureuse à la diminution des pluies et aux empiétements du désert qui en furent la conséquence. Les traditions énumèrent par dizaine les fleuves qui auraient cessé de couler et les villes que le sable aurait englouties depuis les temps antiques. Ces récits paraissent reposer sur des faits ayant eu réellement lieu, mais des causes intérieures, d'ordre politique et social, coïncidèrent probablement avec la cause extérieure, l'assèchement du pays, pour amoindrir les énergies nationales et réduire à peu de chose leur action sur le monde.

L'imagination populaire est toujours tentée de ramener à un brusque phénomène, à une date précise de l'histoire, la chute des empires, alors qu'il y faudrait surtout voir le terme d'une longue décadence. Ainsi l'on répète d'ordinaire que le royaume des Hymiarites cessa d'exister soudain à l'époque de la « ruine des barrages » — *Seïl-el-Orim* —, qui eut lieu en amont de Marab ou Mariaba, environ 1 750 ans avant nous ; la vie de la nation se serait écoulée en même temps que celle de ses cultures. Mais les hommes qui avaient construit les premiers réservoirs auraient pu les réparer et tracer à nouveau des canaux d'irrigation ; ils auraient pu faire refleurir les champs si l'initiative première n'avait été brisée, sans doute par une longue oppression. Si le peuple se dispersa, devenu incapable de susciter de nouvelles moissons dans le pays des aïeux, c'est qu'une vie de servitude lui avait fait perdre la force initiale. Ainsi les nations qui se succèdent paient toujours par un affaiblissement réel la force apparente des gouvernements qui les asservissent ;

1. A. Ular. *Les Mille et Une Nuits.*

de nouvelles destinées se préparent, et les foyers de civilisation se déplacent.

Dans l'Arabie même, le Yemen devait avoir surtout le Hedjaz pour héritier comme centre d'ébranlement dans l'histoire du monde; mais les colonies sabéennes essaimèrent en grand nombre vers diverses parties de la côte orientale de la mer Rouge, et jusqu'en Syrie, dans les montagnes du Hauran. Les villes, villages, simples châteaux abandonnés qu'on voit au sud de Damas, sur presque toutes les hauteurs, dans presque tous les vallons, et qui ont valu au pays le nom de « Désert des Villes », datent de l'époque de la migration sabéenne. Ainsi qu'en témoignent quelques rares inscriptions, ce sont des Hymiarites qui fondèrent toutes ces belles cités d'un grand aspect, et ce sont eux qui, sous le protectorat romain, établirent en ces endroits, jusqu'à l'époque musulmane, un centre de civilisation rayonnant au loin. Le voyageur Oppenheim démontre que les édifices du Hauran, de construction gréco-romaine en apparence, offrent cependant plusieurs traits d'origine sabéenne, surtout dans l'ornementation. L'architecture, dite arabe, qui doit être attribuée à la Perse en très grande partie, provient également pour différents détails de l'art sabéen du Hauran. Damas, la grande cité voisine, est le centre de culture où se mélangèrent tous ces éléments[1].

Néanmoins les Hymiarites du Yemen restèrent encore en assez grand nombre dans le pays et y maintinrent leur civilisation, attestée par les centaines d'inscriptions que les Halévy, les Glaser et d'autres savants voyageurs ont recueillies. On a des raisons de croire que l'architecture actuelle de la cité capitale, Sâna, des autres villes du Yemen et de celles du littoral arabique jusqu'à Djeddah, ressemble fort à celle que pratiquaient les anciens Hymiarites. En effet, les maisons de la contrée ne conviennent point aux Arabes de nos jours, que les ordres de Mahomet forcent à cacher leurs femmes aux regards indiscrets; et l'abondance des fenêtres, même des balcons, ne peut s'expliquer que par l'existence antérieure de mœurs très différentes de celles qui prévalent actuellement.[2]

La grande cité du Yemen est remarquable par ses hautes maisons

1. Max Oppenheim. *Vom Mittelmeer zum Persischen Golf durch den Hauran, die Wüste und Mesopotamien.* — 2. D. Chamay et A. Deflers. *Excursions au Yémen,* Tour du Monde, pp. 281 et suiv.

carrées, ornées avec une grande variété et un goût très original. Le rez-de-chaussée, construit en moellons de basalte, n'a qu'une seule ouverture, porte à cintre surbaissé, inscrit dans une arcade ogivale, mais il est surmonté de deux ou trois étages en briques cuites au feu, percés de hautes et étroites baies cintrées et garnies de moucharabiés en bois découpé. Les ouvertures circulaires placées au dessus des baies et des balcons sont garnies de vitraux, décorées de rinceaux très divers par les dimensions et les motifs : tous les reliefs blanchis à la chaux contrastent avec le fond noir ou rose du basalte ou de la brique. Actuellement presque toutes les fenêtres sont bouchées ou masquées par des treillis : elles ne servent à rien, pas plus que les balcons. Mais elles servirent autrefois, et la femme sabéenne, que rien n'obligeait à se dissimuler comme la mulsumane, apparaissait à ces fenêtres et sur ces balcons pour y prendre l'air et jouir du spectacle de la rue.



ÉGYPTE : NOTICE HISTORIQUE

Sous réserve des observations présentées dans les pages suivantes, nous donnons ici la liste des dynasties égyptiennes, les principaux monarques et quelques-uns des travaux ou événements contemporains. Les chiffres entre parenthèses, — durées des dynasties et dates, — ressortent des listes de Manéthon, les autres dates — ère chrétienne — sont empruntées aux ouvrages de Flinders Petrie et Amélineau.

ÉPOQUE PRÉPHARAONIQUE : 1re pyramide de Sakkarah? Sphinx? Temple de Granit rose?

1re DYNASTIE (263 ans). Ménès (Mina). Teti, Ateti, Ata, etc. (de — 5833 à — 5570)

2e DYNASTIE (302 ans). Binuter, Noferkheris, etc. Tombeau de Tothotep à Sakkarah. (à — 5268)

Ces deux dynasties étaient d'origine thinite.

3e DYNASTIE (214 ans). Sesorthos, Tosertasis, etc. Tombeaux à Sakkarah.

4e DYNASTIE (284 ans). Snefru (Soris, Sosiris), Khufu (Khéops), Khafra (Khephren), Menkera, Aseskaf, etc. Pyramides de Giseh, statue en bois du Cheik-el-beled, etc. (à — 4770) — 4000

5e DYNASTIE (248 ans). Userkaf, Unas, etc. Pyramides à Sakkarah et tombeau de Ti. (à — 4522) — 3700

Ces trois dynasties étaient d'origine memphite.

6e DYNASTIE (205 ans), originaire de l'île d'Elephantine. Teti, Ati, Pepi Ier, Merenra, Pepi II, reine Nitokris, etc. Explorations africaines. Stèle d'Uni, achèvement de la 3e Pyramide de Giseh, tombeaux à Zauiet-el-Maietin.

7e et 8e DYNASTIES (146 ans), d'origine memphite. (à — 4171)

9e DYNASTIE (409 ans), originaire d'Heracleopolis ainsi que la

10e DYNASTIE (185 ans). Tombeaux à Siut. (à — 3577)

11e DYNASTIE (43 ans). Nécropole de Drah-abul-Neggah. (à — 3534) — 2800

12e DYNASTIE (161 ans). Époque des Amenemhat (I à IV) et des Usertesen (I à III). Luttes en Nubie. Obélisques, statues, temples, tombeaux à Beni-Hassan, Labyrinthe et lac Mœris. (à — 3373) — 2700

Ces deux dynasties sont d'origine thébaine.

13e DYNASTIE (453 ans). Sebekhotep, Nofrehotep, etc. ; peu de monuments.

14e DYNASTIE (184 ans), originaire de la ville de Xoïs, peu de monuments.

15e et 16e DYNASTIES, celles des rois pasteurs ; elles auraient régné respectivement 284 et 518 années : Bnon, Slaan, Apophis. Sphinx à Tanis, leur capitale. (à — 1834)

17e Dynastie (151 ans), délivra l'Égypte du joug des Hyksos.

18e Dynastie (263 ans), Ahmes Ier, Amenhotep Ier, Thutmos Ier, II (reine Hatchopset et III, Amenhotep II, Thutmos IV, *Amenhotep* III et IV (crise religieuse), Horemheb, etc. Incursions en Syrie, en Éthiopie. Temple de Deir-el-Bahary, obélisque et pylône de Karnak, colosses de *Memnon*. (à — 1420) — 1450

19e Dynastie (200 ans). Ramses Ier, Seti Ier, Ramses II, Meneptah, etc. Contact avec les Hittites. Temples d'Abydos, d'*Ibsambul*, *Ramesseum*, obélisques de Luksor, tombeaux à Biban-el-Moluk. — 1250

20e Dynastie (140 ans) Ramses III, etc. Temple de Medinet-Habu. — 1100

Les dynasties 17 à 20 sont généralement groupées sous le nom de nouvel empire thébain.

21e Dynastie, tanite (150 ans). Pinodjem, etc. Grands prêtres d'*Amon* règnent à Thèbes. Cachette de Deir-el-Bahary.

22e Dynastie (lybienne — 120 ans). Chechonk (I à IV) Osorkon, etc.; peu de monuments, *décadence politique*. — 950

23e Dynastie (89 ans), d'origine tanite.

24e Dynastie 6 ans, (saïte). Tofnaklit et Bokenranf. Luttes avec la Nubie.

25e Dynastie (éthiopienne). Chabaku (reine Ameniritis), Chabatoka, Tahraka. Défaites répétées des Égyptiens par les Assyriens. De — 715 à — 656

26e Dynastie (saïte). Stephinates, Niko Ier et II, Psamitik Ier et II, Uahibri, Ahmès (Amasis). Psamitik III. Rapports avec les Grecs, périple d'Afrique. Nombreux tombeaux, époque dite de la Renaissance saïte, restauration d'anciens monuments — 525

27e Dynastie (perse); Kambyse, Darius, Xerxès, etc. — 405

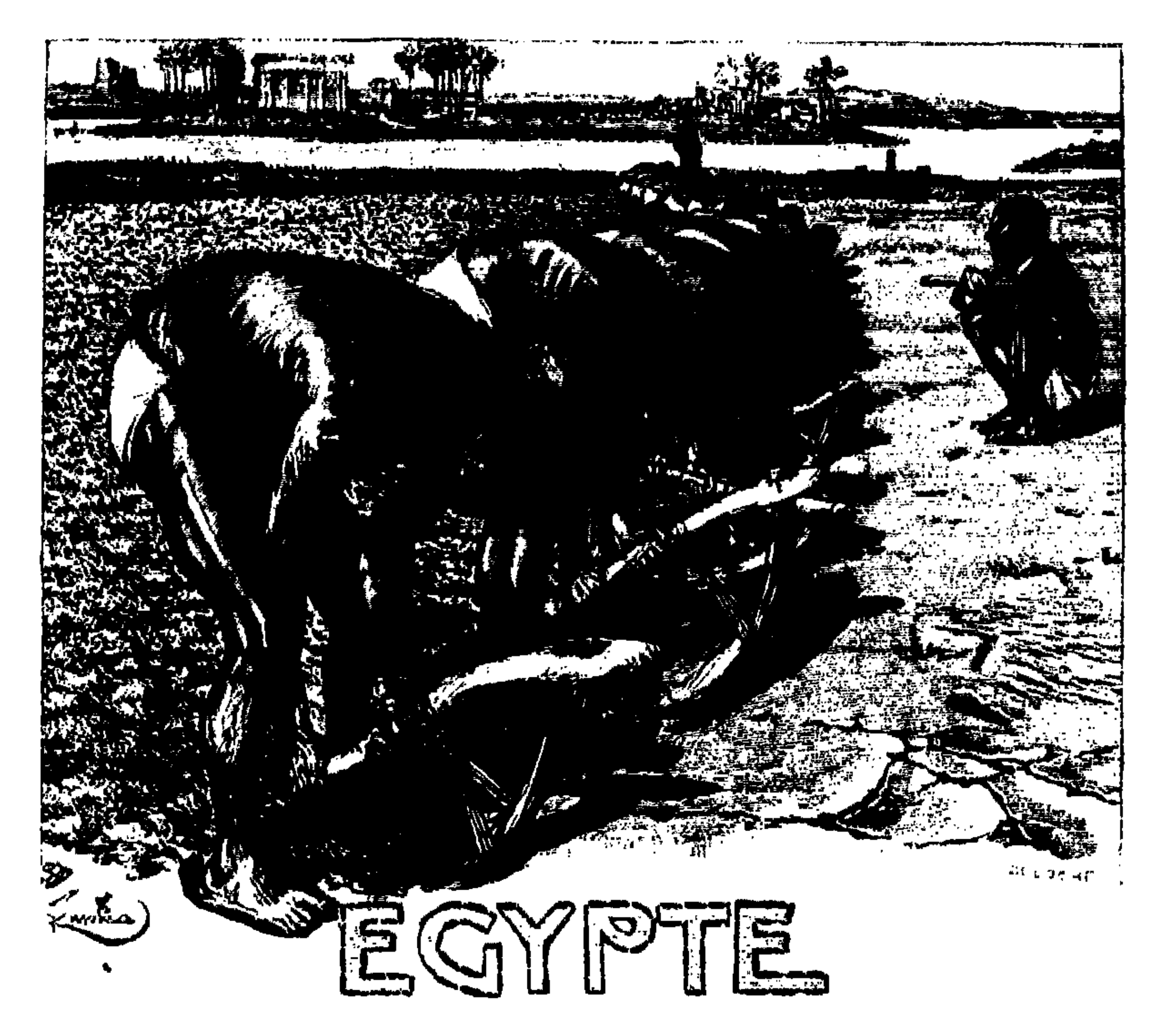
28e, 29e et 30e Dynasties, derniers rois égyptiens, originaires de Saïs, de Mendès, et de Sebennytès. Temples de Philæ et restaurations. Nakletnebef (Nectanebo) battu par les Perses — 340

31e Dynastie (perse), Darius III battu par Alexandre — 332

32e Dynastie (macédonienne). Fondation d'Alexandrie. — 305

33e Dynastie, Ère des Ptolémées (I à X), Cléopâtre. — Contact avec les Romains. Les temples de Denderah, d'Edfu datent de cette époque, ainsi que de nombreuses restaurations d'anciennes œuvres d'art.

— L'Égypte devient province romaine en l'an 723 de la fondation de Rome — 30



Les alluvions se faisaient plantes et les épis de blé se changeaient en hommes.

CHAPITRE VI

VALLÉE DU NIL. — CLIMAT. — PRÉHISTOIRE. — FLORE ET FAUNE. — PROTOHISTOIRE. INVASIONS. — RÉGIME DES EAUX ET CULTURE. DESPOTISME. — DIVINITÉS. — PRÊTRES. — ROIS. — MORT ET IMMORTALITÉ. PYRAMIDES. — ARCHITECTURE. — SCIENCES ET INDUSTRIE. LITTÉRATURE. — ÉGYPTIENS ET ÉTRANGERS.

Le grand fleuve africain correspond aux courants jumeaux du Tigre et de l'Euphrate, et sur ses bords naquit une civilisation parallèle à celle de la Mésopotamie, se perdant également dans l'obscurité des âges antérieurs à l'histoire. Ce parallélisme des deux cultures se montre d'une manière si frappante, dans la perspective des siècles qui nous ont légué l'héritage du savoir, que le souvenir des Chaldéens réveille

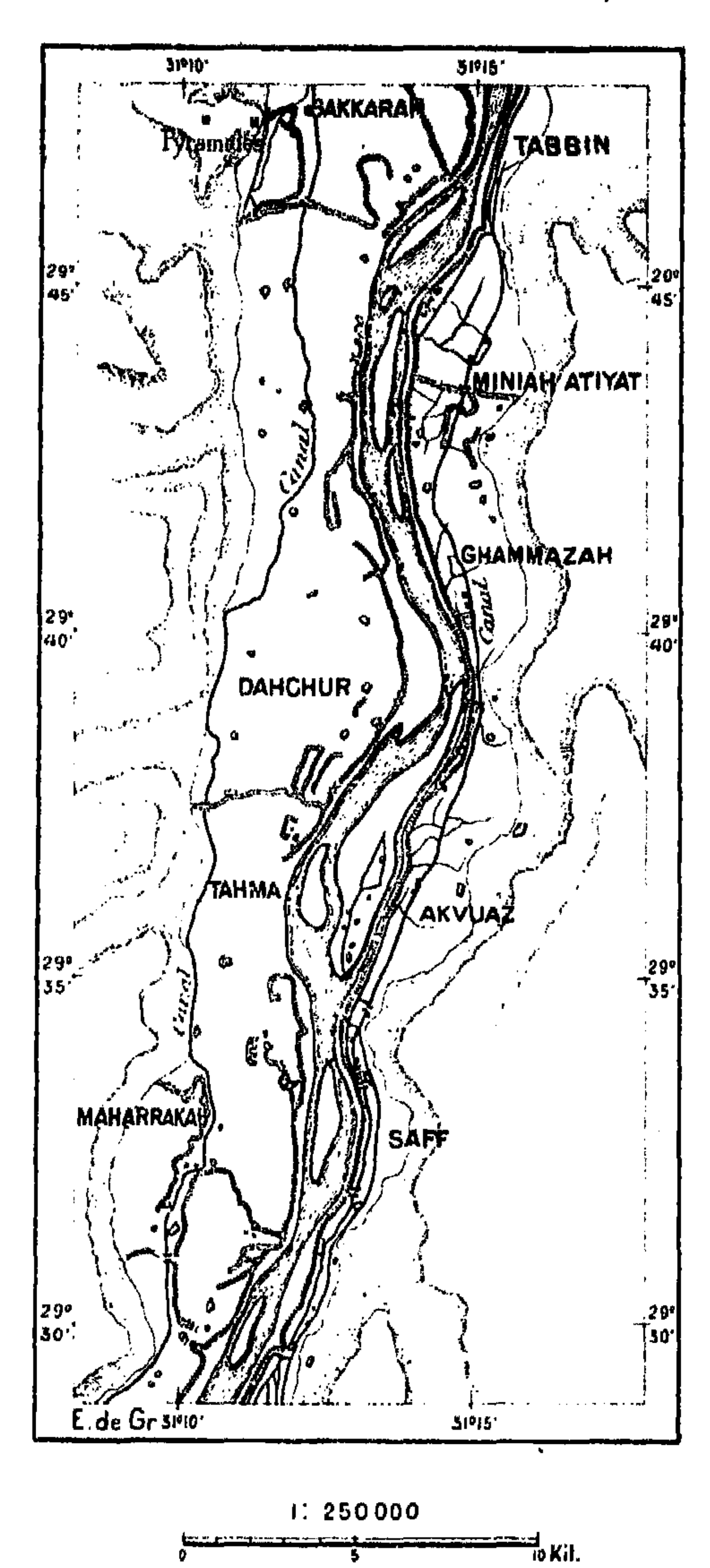
aussitôt celui des Égyptiens : on ne saurait parler de l'œuvre des uns sans qu'on ne pense immédiatement au travail des autres. D'ailleurs, ils furent réellement associés dans une grande évolution commune, car ils ne cessaient d'agir et de réagir par leur influence réciproque, tantôt en un contact direct, tantôt par l'intermédiaire des populations limitrophes. Les analogies sont très nombreuses dans ce développement social des deux groupes ethniques, mais ce mouvement présente aussi de très frappants contrastes, provenant de la différence du milieu géographique.

La variété est beaucoup plus grande dans les va-et-vient historiques des peuples de la Mésopotamie, parce que la nature elle-même est plus variée dans le bassin des deux fleuves. L'espace intermédiaire qu'ils limitent de part et d'autre est, par endroits, d'une grande largeur, même de 100 à 150 kilomètres, et les canaux d'irrigation qui le parcouraient dans tous les sens le transformaient en une merveilleuse campagne de verdure ou de moissons jaunies. A l'est du Tigre, la plaine, çà et là cultivée, se prolonge jusque dans le cœur des monts par des vallées fertiles; autant d'avenues naturelles qui facilitaient l'accès du plateau d'Iran. A l'ouest de l'Euphrate, le désert côtoyait, il est vrai, la rive du fleuve dans une partie de son cours, mais pour se changer peu à peu en steppe dans la direction du nord. De tous les côtés la Mésopotamie se trouvait donc en contact avec des tribus ou des peuples limitrophes, qui pouvaient modifier son évolution historique. Le Nil, au contraire, réduit à un seul courant, dans une étroite vallée que limitent des falaises et les pentes rocheuses des monts, n'est, en réalité, qu'un simple ruban, comparé à l'ensemble territorial de son bassin : de l'un à l'autre versant la zone des cultures varie de 5 à 25 kilomètres; il existe même un défilé, entre Thèbes et Assuan, celui de la « Chaîne », large de 1200 mètres, où la campagne se trouve complètement interrompue.

L'histoire de la vallée nilotique correspond à sa géographie. La population des laboureurs s'est pressée dans la longue cavité que remplissent les alluvions du fleuve, entre les deux escarpements opposés des montagnes, tandis que, de part et d'autre, les espaces sableux ou rocheux qui bordent la dépression du Nil sont ou bien sans habitants ou parcourus seulement par de pauvres tribus errantes, trop faibles pour qu'il leur ait été possible d'exercer la moindre intervention

efficace dans l'évolution politique et sociale des populations de la vallée. Les grands changements survenus dans l'évolution historique du peuple égyptien se sont tous propagés le long de la vallée, soit du sud au nord, dans le même sens que le courant du fleuve, soit du nord au sud, à contre-flot. Il ne pouvait pas en être autrement, car les migrations et les conquêtes devaient prendre l'une ou l'autre de ces directions par les portes largement ouvertes qu'offraient, d'un côté le delta, aux rameaux du fleuve épanouis, de l'autre le pays du haut Nil, avec son chevelu de rivières affluentes, nées des hautes terres de l'Ethiopie ou des vastes plaines centrales du continent. De ces deux mouvements qui se propagèrent en sens inverse dans la vallée du Nil inférieur, quel fut le plus important pour la destinée du peuple dont les multitudes se pressent dans les campagnes nilotiques? C'est là ce que la proto-histoire n'a point encore révélé; mais le mouvement qui vint du nord nous est le

N° 128. Vallée du Nil, au-dessus de Memphis.



plus connu, puisque les historiens, Sémites ou Grecs, étaient placés de ce côté de l'Égypte et ont décrit les événements tels qu'ils les voyaient de leur poste d'observation.

De la première cataracte à la ramification des branches maritimes, la vallée du Nil, se confondant absolument avec l'Égypte, offre un caractère de parfaite unité géographique; de l'amont à l'aval tous les traits se ressemblent et les habitants, se trouvant dans un milieu analogue, ont le même genre de vie. Aussi, durant l'histoire connue de nous, le régime politique a-t-il été presque toujours le même pour la haute et la basse Égypte; cependant la grande inégalité des proportions entre la longueur de la vallée, d'un millier de kilomètres environ, et sa largeur minime, dut avoir pour résultat premier la constitution de nombreux petits groupements se succédant de l'amont à l'aval autour d'un lieu principal de marché.

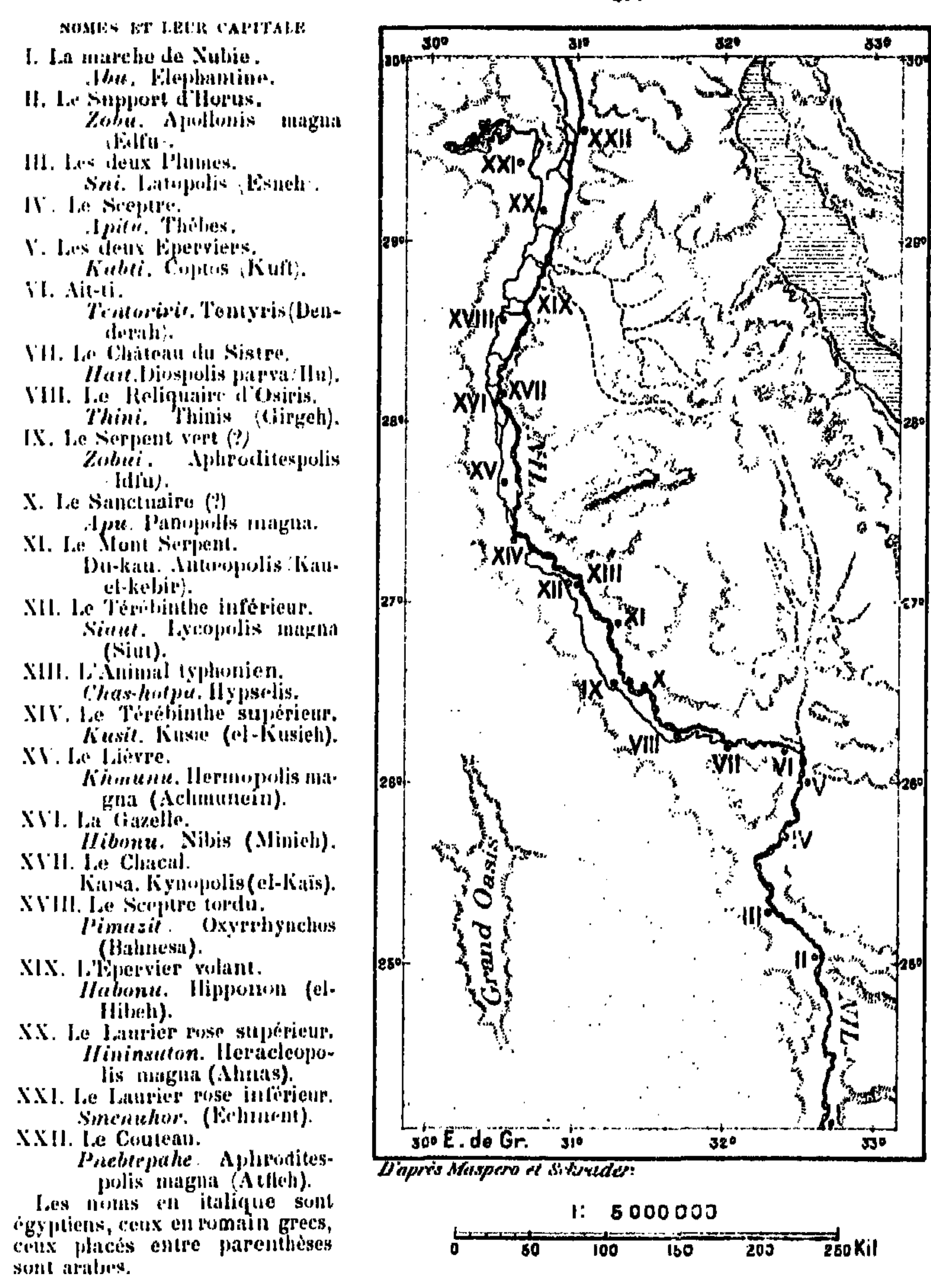
Avant l'existence d'un royaume d'Egypte, la forme normale du régime politique de la vallée dut être celui de communautés autonomes et fédérées: maints échos de cet ancien état de choses se répètent dans les annales égyptiennes, et l'on croit que la division du territoire en « nomes » sous les Ptolémées correspond à peu près à la série linéaire des anciens États. La centralisation du pouvoir amena l'union de ces nomes, d'abord en deux royaumes, plus tard en un seul. Le mythe et la religion rappellent la phase intermédiaire du groupement par l'expression consacrée de « Deux Égyptes », appliquée à l'ensemble de la vallée du Nil en aval de la première cataracte : l'Égypte du nord et l'Égypte du sud, la basse Égypte et la haute Égypte. Deux terres, deux firmaments distincts correspondaient à ces deux Égyptes, que l'on disait être séparées par une ligne droite allant de montagne à montagne en passant par une pyramide ou un temple limite. Les dieux Horus et Set présidaient respectivement à ces deux mondes[1] : comme l'Égypte elle-même, ils ne constituaient qu'un seul être identique et cependant ils restaient en lutte éternelle.

Les centres naturels de ces deux Égyptes se formèrent, tout en se déplaçant quelque peu de droite et de gauche, en des endroits qu'indiquaient d'avance la direction des voies historiques et les facilités

1. Read; Maspero, *Histoire ancienne des Peuples de l'Orient classique*, p. 41.

d'accès. Le collet du delta était un de ces lieux nécessaires comme centre de la basse Égypte; pour la haute Égypte, l'endroit propice se

N° 129. Nomes de la Haute Égypte.



trouvait sur la courbe rejetant le Nil vers l'est jusqu'à une faible distance de la mer Rouge. De ces deux centres, celui qui devait acquérir la plus durable influence ne pouvait être situé que près de l'épanouissement

des branches nilotiques vers la mer; il commande en même temps la voie qui, de l'ouest à l'est, se porte vers l'isthme de Suez, pour se ramifier, d'un côté vers l'Arabie, de l'autre vers la Syrie et les pays de l'Euphrate. En ce lieu nécessaire, au croisement des routes, la ville mère, parfois rasée par des conquérants, ne manquait jamais de se reconstruire sous un autre nom. Le voisinage de la mer, le soudain élargissement des campagnes comprises entres les bras du Nil, assuraient la prédominance historique à la cité placée près de la fourche des rameaux nilotiques, s'appelât-elle Memphis ou le Caire. C'est là que naquit la véritable Égypte et que d'ailleurs elle prit son nom, — Gypti, Aigyptos, — d'après un des surnoms de Memphis, Ki-Phtah[1], la « demeure de Phtah », le dieu solaire. Là, plus qu'en toute autre partie de la vallée du Nil, devaient se rencontrer, se superposer et se féconder mutuellement les deux civilisations nourricières, l'une, d'origine méridionale, qui avait donné surtout la taille des instruments et les animaux domestiques, l'autre, de provenance sumérienne, qui apporta l'emploi des métaux et la culture des céréales[2].

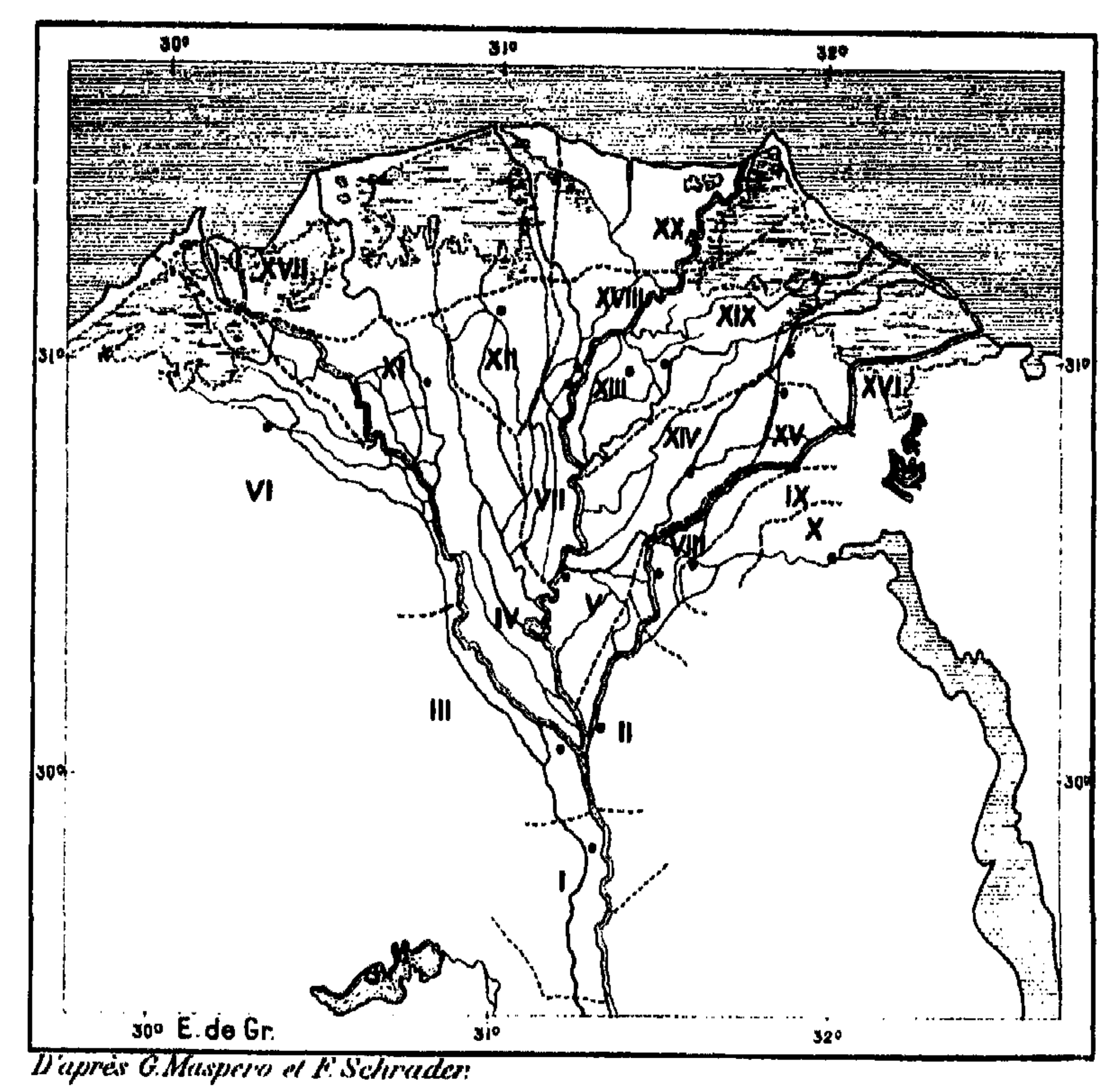
Suivant que les révolutions intérieures assuraient la domination à l'une ou à l'autre capitale des deux Égyptes, la politique et l'ensemble de la civilisation prenaient une orientation différente. La ville d'amont, perdue au loin dans l'intérieur des terres, représentait toujours un monde plus fermé, plus strictement opprimé par les prêtres : sa prépondérance correspondait à une période de recul matériel ou moral, tandis que la capitale du nord, en communication beaucoup plus libre avec le reste du monde, entraînait le reste du pays dans une période de progrès.

Les indigènes eux-mêmes, conscients de l'unité géographique du pays, limitaient volontiers leur monde à une faible distance au delà des frontières naturelles de la dépression dans laquelle serpente le cours septentrional de leur fleuve. D'un côté, le rebord grisâtre des solitudes constituait la borne infranchie, excepté par les rares visiteurs des oasis, et l'on imaginait dans cette direction l'existence d'un sommet inaperçu, le Manu, qui symbolisait le point cardinal de l'occident; de l'autre côté, un pic de Bakhu, que l'on croit être le plus haut sommet du massif dominant l'entrée du golfe de Suez, le Djebel

1. Brugsch, *Histoire d'Égypte*, pp. 5, 6. — 2. Georg Schweinfurth. *De l'Origine des Égyptiens.* Bulletin de la Société khédiviale de Géographie. 2e Série N° 12.

Gharib actuel (1885 m.?, 3050 m.?[1]), près de la mer Rouge, était

N° 130. Nomes de la Basse Égypte.



D'après G. Maspero et F. Schrader.

2 500 000

0 25 50 100 150 Kil.

NOMES ET LEUR CAPITALE

I. Le Mur blanc	Memphis.	XI. La Cible septentrionale.	Saus.
II. Le Prince	Heliopolis.	XII. Le Taureau sauvage....	Xois.
III. La Cuisse de Bœuf....	Letopolis.	XIII. L'Ibis..................	*Bahu.*
IV. La Cible méridionale...	—	XIV. Le Taureau emmailloté.	Pharbœthus.
V. La Vache noire	Athribis.	XV. L'Infant, nome inférieur.	*Amit.*
VI. Nome d'Occident......	Hapis.	XVI. Le Marche orientale....	Tanis.
VII. Le Seigneur...........	Busiris.	XVII. Le Harpon occidental..	—
VIII. L'Infant, nome supérieur.	Bubastis.	XVIII. Le Dieu Veau..........	Sebennytos.
IX. L'Épervier couronné....	*Pisapti.*	XIX. Le Solure....	Mendès.
X. Le Harpon oriental....	Heropolis.	XX. Samhudt..............	—

Les noms en italique sont égyptiens, les autres grecs.

considéré comme la borne par excellence vers l'orient; au nord,

1. G. Schweinfurth, *Esploratore*, 1878. — Le dernier chiffre est donné par l'édition récente de la carte de Lannoy de Bissy (1898).

les étangs du delta, au sud, le défilé de la Chaîne ou la première cataracte marquaient les barrières du monde. Et dans ce domaine, si étroit relativement à l'ensemble des terres continentales, les Égyptiens n'occupaient qu'une mince bande; séparés de toutes nations étrangères par leurs murs de rochers et leurs dunes de sable, ils développaient isolément leur civilisation, « comme en un vase clos[1]. »

Toutefois, on ne doit pas oublier qu'il fut un temps où l'Égypte n'était pas encore une étroite bande de terre alluviale enfermée entre deux déserts. Certains indices font penser que les premiers hommes pénétrant dans la vallée nilotiques trouvèrent les pentes des rochers recouvertes, sinon de gazon, du moins d'herbes nourrissantes; le climat n'était pas le même; les pluies étaient plus abondantes, le bétail avait à discrétion la pâture qui lui était nécessaire. Dans un ravin qui s'ouvre au sud-est du Caire, dans le désert arabique, Schweinfurth a découvert les restes d'un énorme barrage qui n'aurait plus aucun sens aujourd'hui, tant les pluies torrentielles qui parcourent la vallée, entre les parois grises de la roche, sont un phénomène rare[2]. Les anciennes inscriptions nous parlent de troupeaux énormes paissant en des régions où l'homme ne trouverait plus aujourd'hui la moindre récolte nourricière. Et combien de monuments, avec inscriptions et sculptures, s'élèvent en plein désert, alors que la piété des fidèles ne manque pas de les dresser en terres habitées, les destinant à être vus et admirés par la foule des passants[3].

Flinders Petrie, Griffith, Blankenhorn, Fraas et autres ne doutent pas qu'il n'y ait eu modification de la pluviosité pendant la période humaine, d'aucuns disent pendant la période historique. Beadnell et Schweinfurth, très connaisseurs de l'Égypte, protestent à des degrés divers contre cette dernière opinion[4]. D'ailleurs, quelles que puissent être les vues particulières des explorateurs et leurs erreurs d'appréciation, il est certain que la question de l'ancien climat d'Égypte ne pourra être élucidée par la seule observation de l'Afrique septentrionale. Le moindre recul que l'on puisse donner à l'apparition de

1. G. Maspero, *Histoire ancienne des Peuples de l'Orient classique*, p. 45. — 2. *Ein altes Stauwerk aus der Pyramidenzeit*. Extr. d'*Illustrierte Deutsche Monatshefte*, 1895. — 3. Oscar Fraas, *Aus dem Orient*, p. 215. — 4. *La Terra Incognita de l'Egitto*, p. 13. Extr. dell' *Esploratore*, 1898.



LE SPHINX DE GISEH

« La civilisation du roi Ménès n'est pas un commencement, c'est un apogée; elle a dû être précédée de nombreux siècles d'essais et de progrès nécessairement très lents. Le grand sphinx, le temple souterrain qui est près de lui, les pyramides de Sakkarah, sont assurément antérieurs au roi Ménès. »

ÉMILE GUIMET.

Adoptant la chronologie de Manéthon, on doit rejeter le sphinx de Giseh à 8000 années de nous.

sociétés embryonnaires en Chaldée et en Égypte, — soit dix mille ans, — nous ramène à une époque où, suivant l'avis de maints géologues, les glaciers couvraient partie de l'Europe. C'est la connaissance plus approfondie des périodes glaciaires et de leurs effets sur la physique du globe qui éclairera l'étude du climat égyptien aux temps de la préhistoire et de la proto-histoire. H. Driesmans ne pense-t-il pas que les refroidissements successifs de l'Europe ont amené la crise qui fit de l'animal un homme?[1]

Mais antérieurement à la période pendant laquelle les Egyptiens, s'adonnant à la mise en valeur de la vallée nilotique, devinrent la nation originale entre toutes que nous décrit l'histoire, quelles furent

1. *Rasse und Milieu*, p. 29.

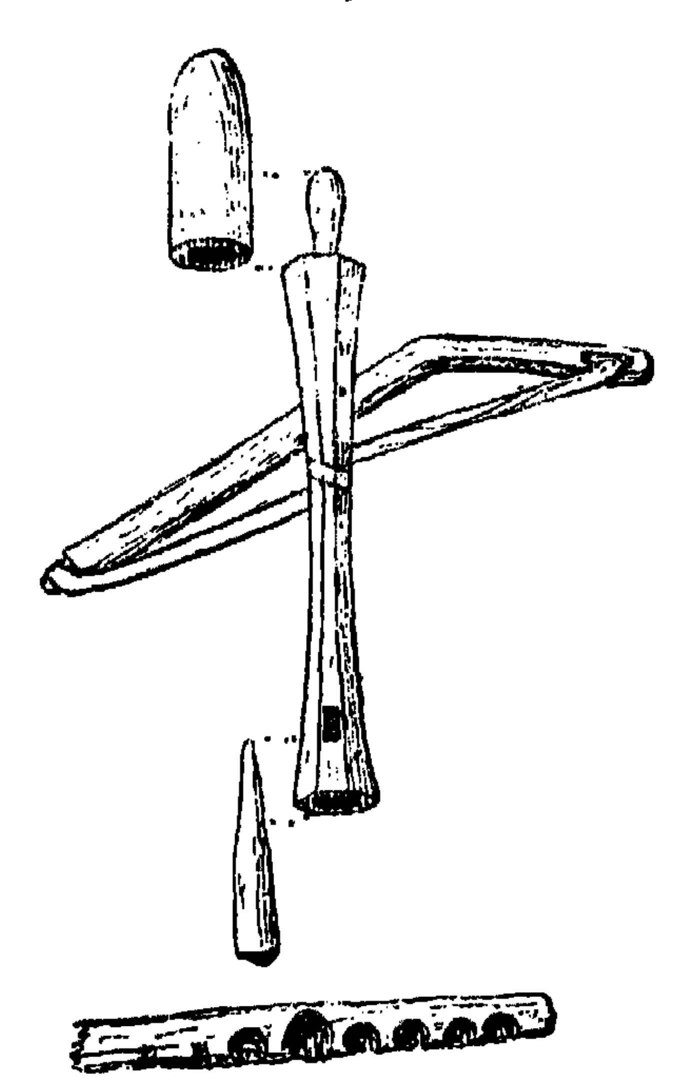
les destinées du pays, par quelle race d'hommes fut-il occupé, d'où vinrent ses premiers colons et quel était leur genre de vie? Autant de questions auxquelles il est encore impossible de répondre, quoique de vagues inductions permettent de hasarder des hypothèses plausibles et même de constater des faits préhistoriques de capitale importance.

Ainsi, l'on sait désormais que l'Égypte eut, comme l'Europe, son âge de pierre. Les savants, éblouis par le nombre, la variété, la grandeur, la magnificence des monuments laissés par les Égyptiens des temps historiques, ne donnèrent jusqu'à une époque récente aucune attention aux humbles débris des âges qui précédèrent les temps racontés par les annales écrites. C'est en 1869 seulement qu'Ancelin fit son premier rapport sur l'industrie primitive de la pierre en Égypte[1]. Ce document intéressa les archéologues, mais les découvertes de grattoirs, de couteaux, de flèches, de haches et d'autres objets, outils et armes analogues à ceux que nous ont laissés dans l'Europe occidentale nos ancêtres des âges éolithique, paléolithique et néolithique, restèrent longtemps comme un fait isolé, sans lien avec le développement connu des populations égyptiennes. Ces trouvailles n'ont pris une réelle importance qu'après les fouilles, exécutées par milliers en des tombeaux très anciens, où des instruments néolithiques étant mêlés à des vases de pierre dure et à des ivoires sculptés, un point de repère commun fut donné aux étudiants de la préhistoire et aux archéologues.

Les outils en silex n'étaient pas encore tombés en désuétude lors des temps pharaoniques et s'associaient au développement d'une très haute civilisation; mais l'époque à laquelle prédominait l'emploi de la pierre et des os fut de beaucoup antérieure aux premières dynasties. Dans l'état actuel de nos connaissances, les plus anciennes pierres utilisées par l'homme en Égypte sont celles que Schweinfurth a déblayées récemment sur la terrasse intermédiaire de Kurna, à l'endroit où, vingt ans plus tôt, en 1882, Pitt Rivers avait déjà signalé des silex taillés: elles remontent au début de l'époque quaternaire. Sur la terrasse inférieure, on trouve des éolithes de même nature mélangés à des instruments paléolithiques, tandis que sur le plateau et dans la

1. Adrien Ancelin. *La question préhistorique.*

vallée, les vestiges humains, — silex, débris de cuisines, etc., — sont d'âge postérieur[1]. Des ateliers, néolithiques pour la plupart, sont parsemés à l'ouest du Nil, à Nagada, à Abydos et autres lieux de l'Égypte moyenne, sur les limites du désert, et même plus loin dans les espaces complètement inhabitables de nos jours. Les oasis du désert libyque possèdent aussi des quantités énormes de pierres taillées. Quant au désert oriental, compris entre le Nil et le golfe Arabique, il ne présente qu'un petit nombre d'anciens gîtes de silex travaillés, et sont situés dans le voisinage du fleuve[2].



APPAREIL A PRODUIRE LE FEU
TROUVÉ EN ÉGYPTE PAR FLINDERS PETRIE

Dans les tombeaux datant de 6000 à 7000 ans ou plus, on a trouvé non seulement des silex taillés d'une délicatesse extraordinaire, mais aussi des objets en ivoire et en os, en cuivre et en or, des statuettes et figurines diverses, ainsi que des vases d'argile noire, avec empreintes. Les animaux représentés sont d'une vérité saisissante et les potiers qui les figurèrent savaient utiliser des argiles de couleurs diverses, mieux vernissées qu'elles ne le furent dans les âges postérieurs. Certainement, ces premiers artistes d'Égypte appartenaient à des races dont les affinités étaient autres que celles des habitants de la période historique.

Les déserts de Nubie, à l'est du Nil, notamment la région de l'Etbaï, que parcourent les Ababdeh et les Bichârin, paraissent, comme les pays à silex de l'occident du fleuve, avoir été à l'époque préhistorique un centre de civilisation important. Là, on ne trouve point de rognons de silex, ou du moins ils sont extrêmement rares, mais il est évident

1. Rutot, *note manuscrite*. — 2. Georg Schweinfurth. *De l'Origine des Égyptiens*. Bull. de la Société khédiviale de Géographie, 4e Série, N° 12.

qu'on y travaillait diversement les pierres de la contrée, surtout une sorte de stéatite ou pierre ollaire, très résistante au feu; on en fabriquait des ustensiles de cuisine, assiettes, pots et marmites. Pour les pièces de choix, on employait une espèce de serpentine métamorphique très dure, et ce sont principalement des vases de cette provenance que l'on trouve à côté des vieux silex dans les tombes des Pharaons antiques. Or, depuis les temps de la préhistoire, l'industrie des Ababdeh et des Bichârin n'a point changé, et c'est toujours de la même manière qu'ils fabriquent leur batterie de cuisine.

Schweinfurth émet l'hypothèse que les indigènes, maintenant dégénérés, de la Nubie orientale prirent une grande part dans l'occupation de la vallée du Nil, à l'époque où, par ses allures incertaines, ses marais et la végétation de ses bords, le bas fleuve ressemblait au Nil bleu de Senâr, entre les monts de l'Abyssinie et le confluent de Khartum. Alors la basse Égypte n'était qu'un vaste marécage, et le cours fluvial, entre la première cataracte et le delta, encore laissé à l'état de nature, se composait d'un labyrinthe de coulées changeant de direction et d'importance relative suivant la force des crues et la durée des sécheresses: des massifs de papyrus et d'autres plantes aquatiques se formaient rapidement sur les fonds vaseux, retardant le flot et l'écartant vers un autre lit, tandis que sur le sol plus affermi des îlots et des rives naissaient les arbres s'unissant en un impénétrable fourré où se cachaient les animaux sauvages. Ce n'est point en une pareille région que naquit une nation civilisée : les éléments devaient s'en former au dehors, au milieu d'espaces faciles à parcourir, où les hommes, d'allures très mobiles, pouvaient se grouper en masses considérables. Les âpres régions de l'est, quoique entièrement arides dans une forte partie de leur étendue, offraient cependant des lieux de passage et de réunion, et c'est là, pense-t-on, que se préparèrent les événements préliminaires pour la mise en valeur de la vallée nilotique.

Actuellement, le contraste absolu que présentent les fécondes campagnes riveraines du Nil, couvertes de villages, et les solitudes orientales, grises et rocailleuses, parsemées çà et là de quelques tentes indistinctes, rend l'hypothèse de Schweinfurth presque dérisoire en apparence; mais on ne saurait douter que le Nil, de même que tous les autres fleuves historiques, n'ait commencé par être un cours d'eau redouté, hanté par les fièvres, nées des miasmes, des microbes, des

insectes, et dont seuls les vaillants osaient affronter le voisinage; le fleuve égyptien devait être ce que sont encore les grands courants fluviaux de l'Amérique tropicale, tels que l'Atrato, le Magda-

N° 131. Désert oriental.



1 : 4000000

0 50 100 200 Kil.

lena, la rivière des Amazones : la légende des « plaies d'Égypte » que répète le Pentateuque[1] d'après de plus anciens documents, n'est peut-être qu'un écho des souffrances qu'eurent à endurer les premiers colons établis dans les vasières du fleuve.

1. *Exode*, chap VII à XI.

Le désert au sol dur, à l'air salubre, ne pouvait, comme les bords fangeux du Nil, donner au laboureur d'abondantes récoltes, décuples, vingtuples de la semence, mais les hommes y restaient vigoureux et sains de corps, audacieux de volonté. « Les nations ne naissent pas dans le limon mou[1] », quoi qu'en dise un mythe d'origine relativement récente. Mais l'individu isolé, le novateur hardi, ne craignant pas de travailler le limon mou, crée les conditions nouvelles qui permettent à la société de surgir derrière lui. Ces premiers stades restant ignorés, il était naturel que le pullulement des nations agricoles sur les terres grasses nilotiques donnât naissance, comme tous les autres faits de l'histoire, à une légende spéciale destinée à prendre la place de celles qui l'avaient précédée.

Ainsi, pouvons-nous affirmer avec Schweinfurth : avant que les dynasties pharaoniennes pussent amasser dans leurs greniers les magnifiques récoltes obtenues par le travail du « rouge laboureur », les populations errantes qui campaient dans les arides plissements du sol entre le Nil et la mer jouèrent le rôle important de pionniers de l'humanité. Mais on peut se demander si l'initiative de ces travaux, préalables à toute civilisation, appartient en propre aux nomades du désert oriental, ou s'il ne faut pas plutôt en faire remonter l'honneur aux immigrants de l'Arabie Heureuse.

En effet, les pays nubiens, et surtout la partie du territoire qui longe au nord la base du massif éthiopien, présentent une grande valeur historique comme lieux de passage. Les Hymiarites ou autres émigrants du Yemen, qui fut un des plus antiques foyers de civilisation, devaient traverser cette contrée dans leur marche vers l'Occident. Après avoir franchi le détroit, ou bien la mer plus large et semée d'îles qui s'ouvre plus au nord, les voyageurs se trouvaient obligés, soit de monter à l'escalade des plateaux éthiopiens, et sans nul doute, des bandes nombreuses, pacifiques ou guerrières, prirent cette direction, — soit de suivre le littoral vers le nord jusqu'aux larges brèches et aux chemins naturels que surveille actuellement le port de Souakin ; là, se dirigeant vers l'ouest, ils atteignaient par la voie la plus courte les rives du Nil, à Berber, ou au grand coude occupé par la ville d'Abu-Hamed, lieux historiques et préhistoriques,

1. Georg Schweinfurth, mémoire cité, p. 11.



Cl. David Gardner.

CANAL D'IRRIGATION ET TOMBE DE L'ÉPOQUE ARABE

aussi anciens que la civilisation elle-même. En se portant vers la vallée fluviale, ou du moins dans son voisinage, les émigrants, bergers nomades pour la plupart, obéissaient à la force d'attraction que devaient exercer sur eux les beaux pâturages fertilisés périodiquement par les eaux de crue et les lisières de forêts où foisonnaient les animaux de chasse. Aux visites des pâtres et des chasseurs succéda sporadiquement, puis de proche en proche, l'établissement fixe des bêcheurs du sol, et c'est ainsi que naquit peu à peu, et d'éléments hétérogènes, le peuple d'Égypte auquel la nature si originale du

pays habité et transformé par lui assigne un rôle distinct parmi les nations.

Combien de siècles, à compter peut-être par centaines et par milliers, durent s'écouler avant que la race nouvelle déterminée par le milieu spécial de la vallée nilotique prît un caractère durable! Quelle succession d'efforts, souvent infructueux, pour accommoder les cultures au sol inégal, spongieux, coupé de fondrières et de marécages, pour le distribuer en champs et en sillons, pour concilier ces travaux contradictoires en apparence : protéger les demeures contre les crues et solliciter le flot pour l'irrigation des jardins! Une légende qui symbolise les luttes de l'Égyptien primitif contre le fleuve indompté nous dit que Ménès, le fondateur prétendu de l'empire, le constructeur des digues et l'excavateur des canaux, fut, pour sa peine, dévoré par un crocodile. C'est qu'en effet il y eut de terribles retours dans l'appropriation graduelle des inondations fluviales aux besoins de l'agriculture! De nombreuses générations périrent à ce labeur.

Aux voisins les plus rapprochés de la vallée inférieure du Nil se mêlèrent, sans doute en des temps très anciens, des représentants de toutes les populations du bassin fluvial, y compris des nègres, soit venus en hommes libres, soit importés comme esclaves. Des riverains de la Méditerranée appartenant à diverses nations de navigateurs ne pouvaient manquer de débarquer sur le littoral et d'y fonder des colonies, les unes ayant maintenu longtemps leur individualité distincte, les autres bientôt réduites, absorbées dans la masse de la population. L'histoire écrite nous donne quelques témoignages de ces immigrations par mer, de même qu'elle nous raconte aussi des exodes de provenance asiatique, amenant des Sémites et gens de race apparentée, ainsi que des Aryens et jusqu'à des Mongols. Parmi ces visiteurs de l'ancienne Égypte, il en est que des savants ont pu signaler comme étant complètement distincts du type égyptien tel qu'il s'est constitué pendant le cours des âges.

Des peintures, décrites par Champollion[1], mais disparues depuis, prouvent que les Égyptiens divisaient en races l'humanité connue d'eux. Dans le tombeau de Meneptah, à Biban-el-Moluk, on pouvait distinguer, il y a 80 ans, l'Egyptien rouge, « l'homme par excellence »,

1. *Lettres écrites d'Égypte et de Nubie*, citées par Piétrement, Société d'Anthropologie, 6, XII, 1883.

l'Asiate jaune, le nègre et l'Européen, l'homme blanc ayant « le nez droit ou légèrement voussé, les yeux bleus, la barbe blonde ou rousse, la taille haute et très élancée, vêtu de peaux de bœuf conservant encore leur poil, véritable sauvage tatoué sur diverses parties du corps ». Les momies royales présentent des types ethniques différant beaucoup les uns des autres. D'après Myer[1], le squelette de Hennekht laisse supposer une origine nègre; Thutmos III pourrait au contraire être pris pour un Européen.



Cl. Lekegian.

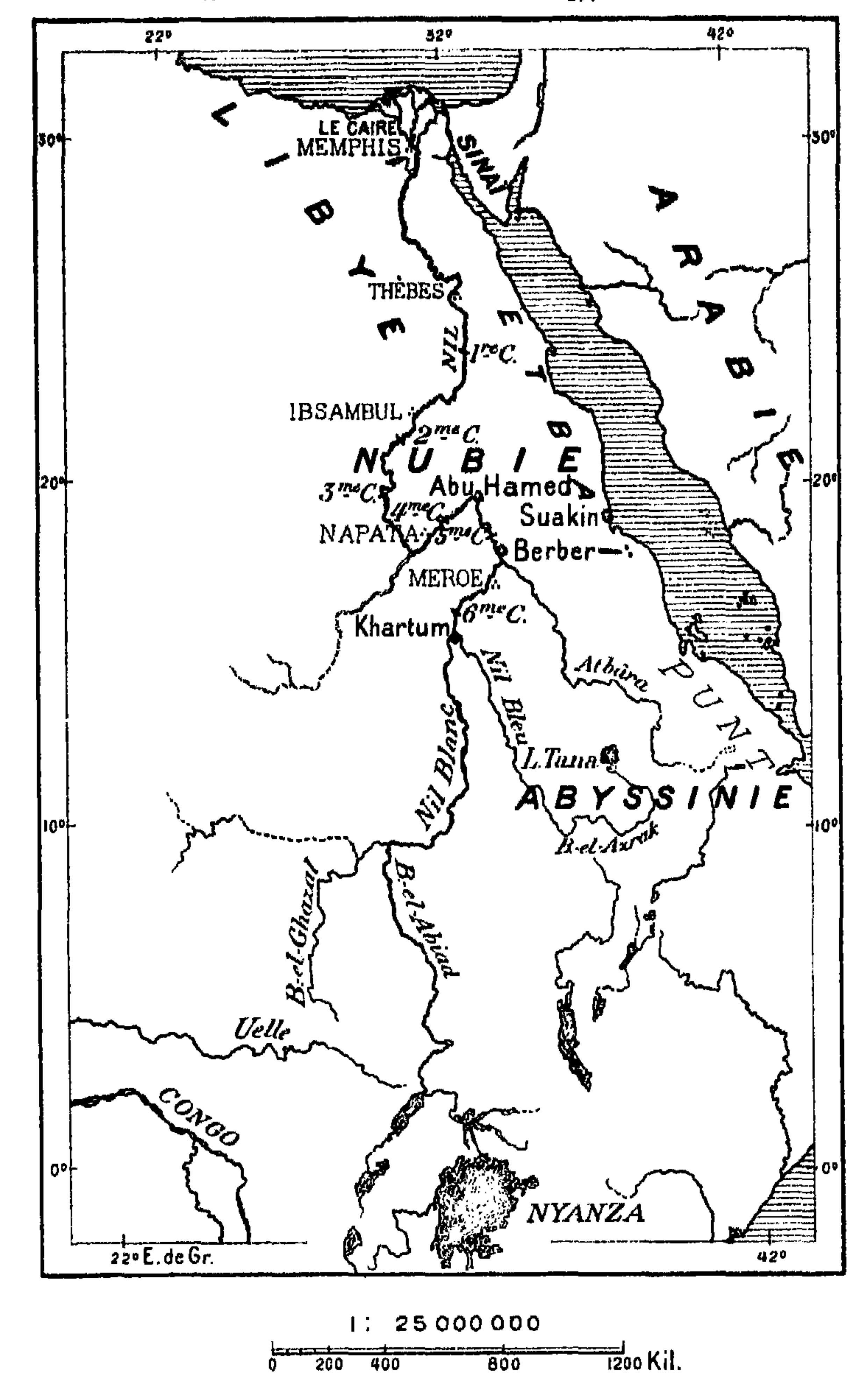
TYPE D'ÉGYPTIENNE

A une cinquantaine de kilomètres au nord de Thèbes, sur les bords d'un lit desséché du Nil, l'archéologue Flinders Petrie a découvert les restes d'une station d'hommes paléolithiques ayant vécu probablement entre la septième et la neuvième dynastie, c'est-à-dire il y a près de cinq mille années. Ils doivent avoir été assez répandus dans cette région de l'Égypte, car on trouve de leurs flèches et autres instruments à de grandes distances au nord et au sud du campement principal. Sans prognathisme, le nez aquilin, la barbe longue, pointue, et la chevelure ondulée, ils n'appartenaient certainement pas à la race nègre. Peut-être avaient-ils des pratiques d'anthropophagie religieuse, car on ne saurait expliquer autrement pourquoi les mains et les têtes manquent à tous les cadavres retirés des fouilles. Parfois les corps étaient dépecés et l'on plaçait en tas ici les côtes, là les vertèbres[2]. En dépit de leurs rites sanglants, ces inconnus devaient avoir une civilisation matérielle assez avancée, à en juger

1. *Man*, oct. 1901. — 2. Edinburgh Royal Society.

par leur talent à tourner les vases et à tailler les pierres en brutales

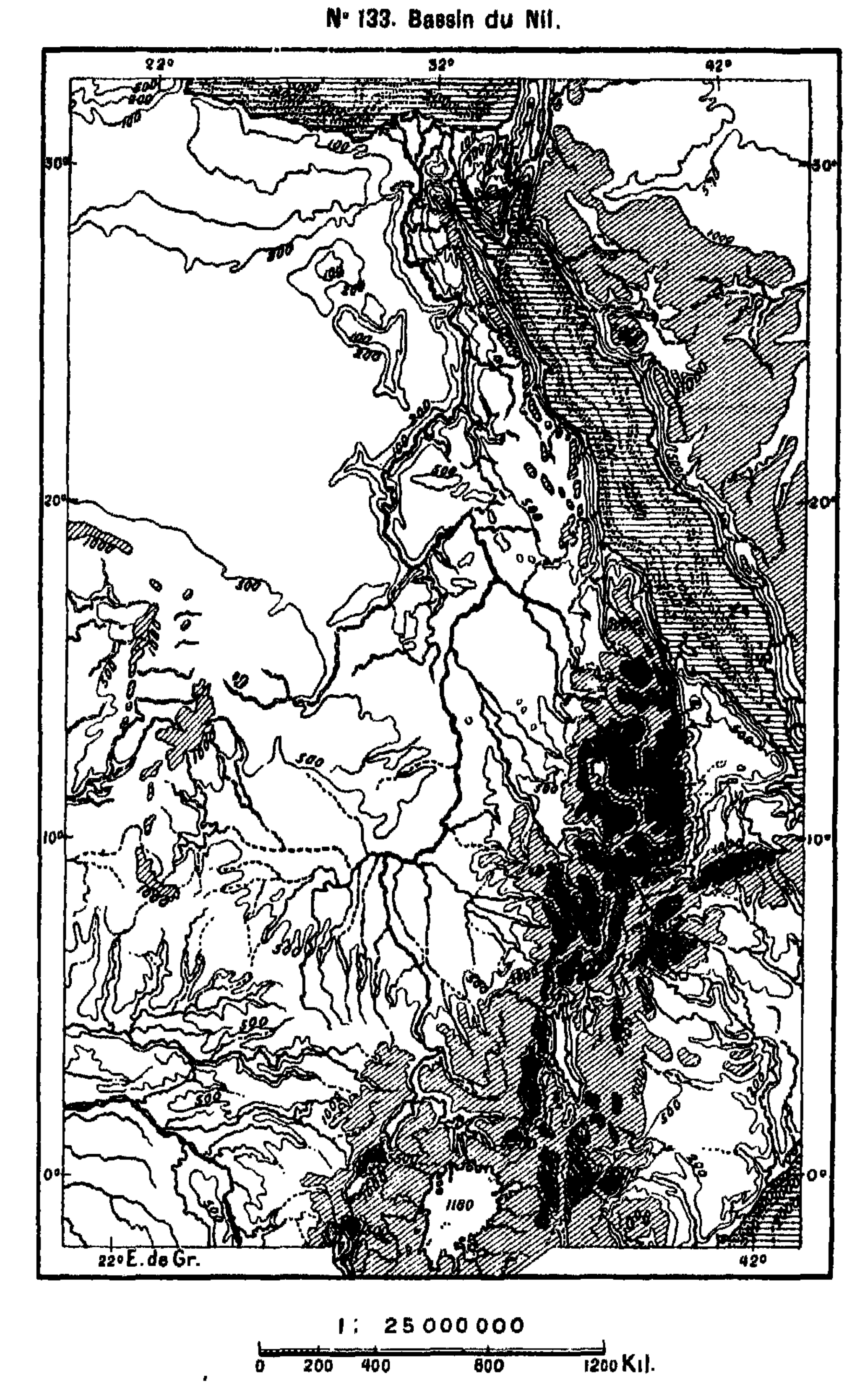

N° 132. Territoires d'Influence égyptienne.



effigies ; mais ils ne paraissent pas avoir connu l'écriture. D'où

venaient-ils? Schweinfurth serait enclin à voir en eux de ces Khamites

N° 133. Bassin du Nil.



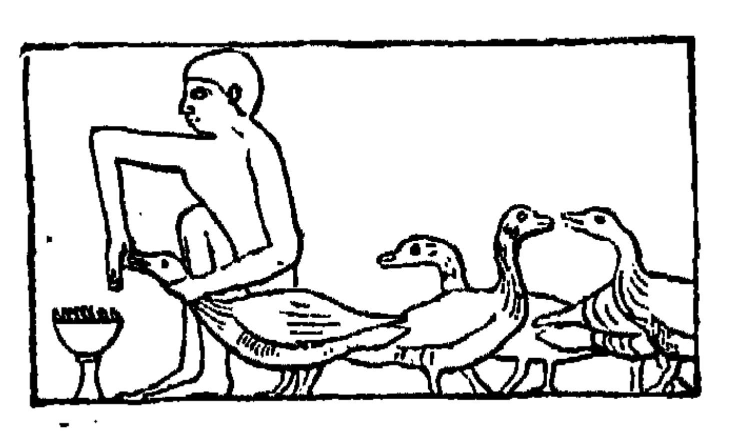
1 : 25 000 000

0 200 400 800 1200 Kil.

du sud-est qui furent les intermédiaires naturels entre l'Égypte et

l'Arabie sud-occidentale, tandis que Petrie s'est demandé s'ils n'étaient point des « Lybiens venus de l'Ouest ». Le mode d'enterrement des morts semble lui donner raison, car ils étaient toujours placés les genoux pliés et la face tournée vers le soleil couchant. Mais peut-on, de ce simple fait, tirer une déduction en faveur de la théorie climatique d'après laquelle les oasis de l'ouest étaient, il y a quelques milliers d'années, plus vastes, les déserts moins arides et moins difficiles à franchir, le climat moins brûlant et plus propice à l'homme[1]?

La provenance des plantes cultivées et des animaux domestiques contribue à jeter un certain jour sur les influences premières auxquelles fut soumise la nation des Égyptiens. Ainsi l'on sait que les marchands d'aromates et autres précieux produits végétaux de l'Arabie sud-occidentale apportaient aussi des arbres dont quelques-uns prirent dans l'esprit des indigènes un caractère sacré : tel le sycomore (*ficus sycomorus*) au large branchage noir, incliné sur les eaux du Nil; tel aussi le *persea* des auteurs grecs (*mimusops Schimperi*), que des inscriptions mentionnent dès l'époque de la quatrième dynastie et que l'on ne voit plus sur les bords du Nil depuis trois siècles environ[2], mais qu'on retrouve encore au Yemen, dans sa patrie d'origine. C'est par la même voie, celle de l'Atbâra et du Nil moyen, que les Égyptiens reçurent probablement une de leurs plus précieuses richesses, leur meilleur aide dans le labour. On considère en effet que l'âne domestique descend de l'âne sauvage de la Nubie, et non de l'onagre des déserts de la Syrie et de la Perse. C'est l'âne aux jambes rayées (*Equus tænopius Heuglin*), bondissant sur les rochers de l'Etbaï, qui devint le compagnon de l'homme dans ses voyages à travers les solitudes et qui prit et prend encore en Égypte une si grande part à la vie domestique. Quant aux chevaux à front bombé, desquels sont descendus les

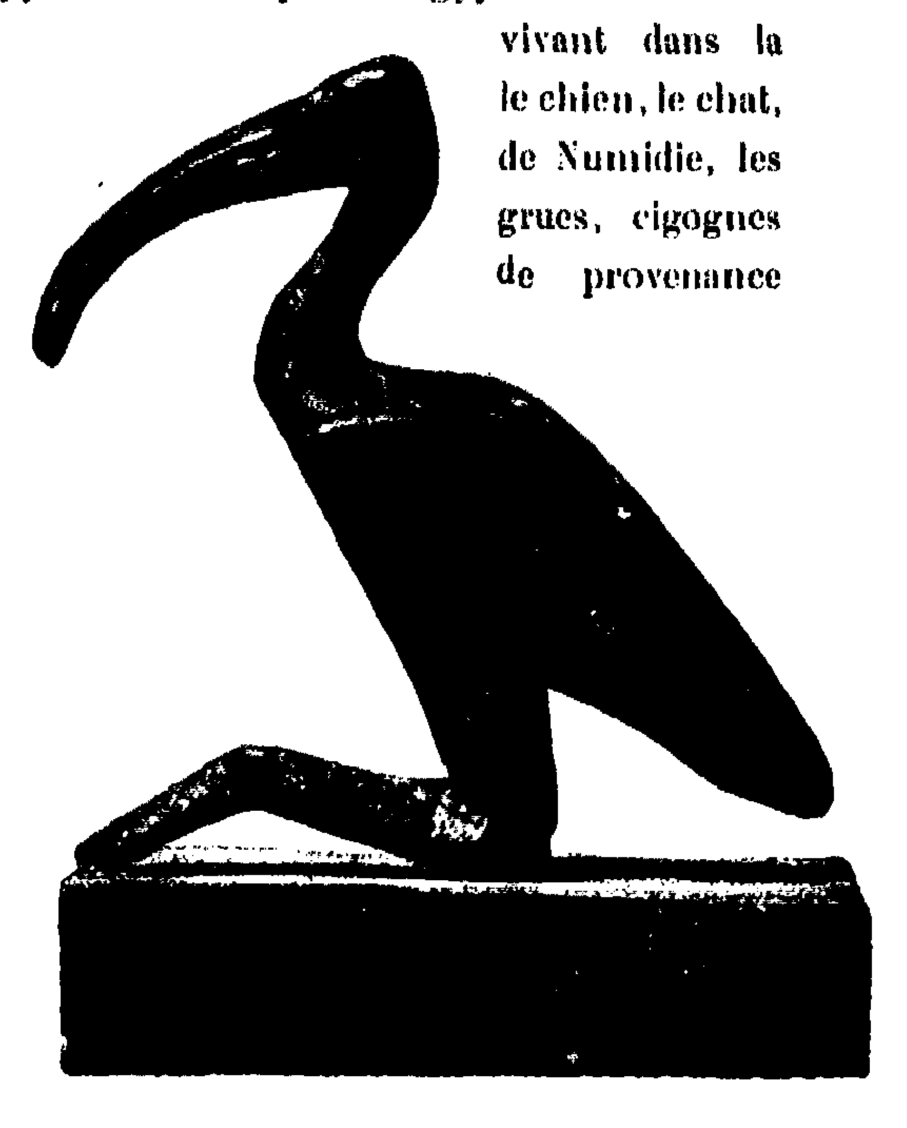


GAVAGE DES OIES D'APRÈS UN BAS-RELIEF ÉGYPTIEN.

1. Oscar Fraas, *Aus dem Orient*. — 2. G. Schweinfurth, *De l'Origine des Égyptiens*. Bull. de la Soc. khédiviale de Géographie.

chevaux barbes, c'est aux envahisseurs touraniens que Piétrement en attribue l'introduction, par la voie de l'isthme au nord-est du delta[1].

D'après le résultat de ces recherches zoologiques et botaniques, il reste constant que l'Asie et l'Afrique eurent l'une et l'autre une part considérable dans le développement historique des Égyptiens. Sans doute les premiers animaux vivant dans la familiarité des riverains, le chien, le chat, la gazelle, la demoiselle de Numidie, les oies et les canards, les grues, cigognes et tourterelles, étaient de provenance africaine, mais dès les premières époques, on remarque sur les monuments égyptiens la figuration du bœuf, originaire d'Asie. Les bœufs d'un bas-relief de Giseh, très remarquables par la grande dimension de leurs cornes en forme de lyre, la hauteur du garrot et l'obliquité de la ligne dorsale qui descend du train antérieur à la croupe, sont très certainement des bœufs asiatiques, et les méprises que l'on a faites au sujet de deux prétendues races bovines en Égypte, proviennent de ce que les archéologues ont confondu les taureaux de l'unique espèce avec des bœufs à courtes cornes[2]. Les moutons, les chèvres, qui furent introduits à des âges anciens de la civilisation égyptienne, sont également d'origine asiatique et vinrent après le bœuf, mais antérieurement à l'introduction du cheval. C'est pendant la période de l'histoire relativement



L'IBIS SACRÉ

1. *Revue d'Ethnographie*, t. III, 1884 pp. 369-388. — 2. Piétrement. *Les Chevaux dans les Temps préhistoriques et historiques.* Bull. de la Soc. d'Anthrop. de Paris. 1896 pp. 657 et suiv.

récente que le chameau fut amené sur les bords du Nil, où il paraît maintenant tout à fait *indispensable* comme élément de paysage. La poule fut aussi une acquisition moderne, relativement à celle des canards et des oies. Ainsi l'Égypte s'enrichit successivement de toutes ces conquêtes de premier ordre dans le monde animal : mais dès les origines elle semble avoir possédé presque toutes les plantes alimentaires que mentionnent les anciens auteurs.

Les plus vieux monuments que nous aient légués les riverains du Nil n'ont peut-être que soixante-dix siècles, mais ils appartiennent à une époque dont la civilisation est si remarquablement développée à certains égards, caractérisée par des institutions si complexes, que l'on doit admettre en toute exactitude une longue durée de culture pendant les âges antérieurs[1]. La croissance d'une nation est fort lente, comme celle d'un chêne prodigieux, poussant au loin ses racines dans la profonde terre. On peut donc rejeter à des milliers d'années en arrière les premiers linéaments mythiques, au sens incertain, de la proto-histoire égyptienne. Du reste, à l'encontre de certains spécialistes qui tiennent toujours comme un article de foi à l'antériorité de la civilisation égyptienne sur toute autre, il n'est plus permis de traiter séparément de l'antiquité des groupements nilotiques et mésopotamiens. L'influence chaldéenne a été l'un des facteurs de la société égyptienne à ses débuts et J. Oppert n'a pas dû se tromper de beaucoup en faisant remonter au delà du dizième ou onzième millénium avant l'ère chrétienne les premières associations humaines aux bords de l'Euphrate

Cependant, quelques chronologistes, tout en parlant de l'ancienneté immémoriale de la nation nilotique, ont été amenés à réduire de beaucoup la durée de la monarchie égyptienne, telle que l'établissaient les annales transmises par les prêtres et que la constata le grand-prêtre d'Heliopolis, Manéthon, pour renseigner son maître, le Ptolémée Philadelphe. L'impuissance d'embrasser par la pensée de longs siècles d'une histoire à laquelle manquent tous les détails, explique partiellement cette abréviation cursive; mais on doit y ajouter aussi, chez quelques écrivains, le désir de subordonner les chroniques d'un peuple

1. G. Maspero, *Histoire ancienne des Peuples de l'Orient classique*, p. 44.



Cl. Bon fils.

LE PIQUAGE DU BLÉ

profane à celle du peuple sacré des Hébreux. Il leur faut à tout prix enfermer l'histoire de l'Égypte dans les trois ou quatre mille années que, suivant les diverses versions, les commentateurs des livres juifs disent s'être écoulées entre le déluge et la naissance du Messie, et si un historien chrétien admet la véracité des listes des rois d'Égypte, il ne peut accorder que cinq ou six cents ans au peuple égyptien pour approprier la vallée du Nil et s'élever jusqu'à la civilisation qui produisit le sphinx de Giseh[1].

Telle est la cause de cette hypothèse que Manéthon aurait présentée comme successive des dynasties régnant à la même époque en des parties différentes de l'Égypte; toutefois, rien ne justifie cette supposition, qui, d'après Brugsch, réduirait de cinq cents ans, et d'après Lepsius, de quatorze siècles, la vraie durée des tables de Manéthon. La liste

1. L. J. Morié. *Histoire de l'Ethiopie*, I, pp. 50, 51

des règnes, copiée par ce grand prêtre, concorde avec celle que donne Érathosthènes et avec des inscriptions hiéroglyphiques, celles des ruines du temple d'Abydos, par exemple. D'ailleurs, il existe des monuments d'architecture sur lesquels un même roi se trouve mentionné, en des contrées distinctes l'une de l'autre, où l'on s'imaginait précisément que des dynasties contemporaines auraient vécu indépendantes [1]. Il n'y a pas le moindre doute que Manéthon ne se soit trompé plus d'une fois, mais les erreurs ne sont pas toutes du même sens. S'il semble logique d'admettre que la 17e dynastie, la première du nouvel empire thébain, était contemporaine des derniers rois pasteurs qu'elle combattit, il est certain que pour la 7e et la 11e, les durées traditionnelles de 70 jours et de 43 ans sont insuffisantes; les monuments ont révélé l'existence de vingt-deux rois de cette dernière dynastie, dont neuf Entef et six Mentahotep, alors que Manéthon n'en connaissait que seize. Il est donc parfaitement rationnel d'accorder une valeur historique à la succession des divers personnages royaux, énumérés par Manéthon comme ayant occupé le trône pendant une période cinquante ou soixante fois séculaire, — soit exactement 5833 ans avant l'ère vulgaire des chrétiens [2].

Cette période, si longue qu'elle soit en comparaison de la durée du genre humain d'après les légendes juives, est évidemment bien peu de chose dans l'évolution d'un peuple qui en était arrivé à un degré très élevé de civilisation et qui cependant avait vécu longtemps sous la domination des prêtres dans un âge de développement fort lent, parfois stationnaire ou même régressif. Aussi les fastes égyptiens admettent-ils qu'avant les dynasties humaines, plusieurs milliers d'années de proto-histoire se passèrent sous le règne des héros et des dieux. Un précieux document, dit « papyrus de Turin », d'après la bibliothèque où il est conservé, divise ces temps de l'ancienne Égypte en trois périodes comprenant ensemble plus de dix mille années et symbolisant sans doute dans la pensée des annalistes égyptiens la puissance des forces primitives de la terre et du ciel. Les sept grands dieux, figurés par les sept astres par excellence, auraient régné les premiers, puis seraient venus les douze dieux présidant aux douze mois et les trente demi-dieux correspondant aux trente jours du mois; la domi-

1. Ernest Renan, *Mélanges d'Histoire et de Voyages*, pp. 32 et suivantes. — 2. G. Rodier, *Antiquité des Races humaines*, p. 11.



Cl. David Gardiner.

PYRAMIDES DE GISEH

nation de ces forces élémentaires était donc réglée par les mouvements des astres, preuve que les savants égyptiens connaissaient la marche du soleil sur le plan de l'écliptique. Si les périodes dont ils ont allongé leurs annales ne correspondent pas à l'histoire de leur propre pays, parce qu'ils en ignorent les éléments, du moins racontent-ils réellement l'histoire du ciel.

Peu de temps après l'époque de la proto-histoire, mentionnée dans les annales de Manéthon comme ayant vu Ménès fonder la première dynastie à Memphis, près de la bifurcation des bouches fluviales, la royauté se trouvait assez forte, assez puissamment établie sur l'asservissement de tous, pour que les souverains aient pu faire construire à leur glorification les prodigieuses masses des pyramides. Ces étonnants colosses prouvent que l'influence des Babyloniens était alors très considérable à la cour des rois d'Égypte et dans les temples des dieux, car ces premières pyramides ne sont pas bâties en pierre dure comme il serait naturel de s'y attendre en une étroite vallée que des rochers dominent de part et d'autre. Elles sont maçonnées en briques, exactement comme les tours à degrés de la Mésopotamie, où la nature du sol rendait nécessaire l'emploi de ces matériaux. L'origine babylo-

nienne de ce genre d'édifices serait d'autant plus difficile à contester que la forme la plus ancienne de la pyramide d'Égypte, telle qu'elle est encore conservée à Sakkarah, est celle d'un temple à gradins, comme les observatoires de la Chaldée [1].

D'autres indices nous montrent combien les Sumériens de la Mésopotamie, visitant les bords du Nil, 70 ou 80 siècles avant notre génération, eurent d'influence sur les populations d'Égypte : ce sont eux, dit Fr. Hommel, qui dressèrent les Égyptiens au travail des métaux et leur enseignèrent la culture des céréales. Une forte proportion des mots égyptiens de l'ancienne période sont de racine suméro-akkadienne et, dans les deux contrées, la généalogie des anciennes divinités est identique : les noms même se confondent. Plus tard l'écriture cunéiforme des Assyriens pénétra jusque dans les temples et les bibliothèques de l'Egypte, ainsi qu'en témoignent les tablettes trouvées à Tell-el-Amarna, près de Minieh; à cette époque les cours échangeaient des correspondances régulières des bords du Tigre à ceux du Nil; pour les rois du moins, le service de la poste était créé.

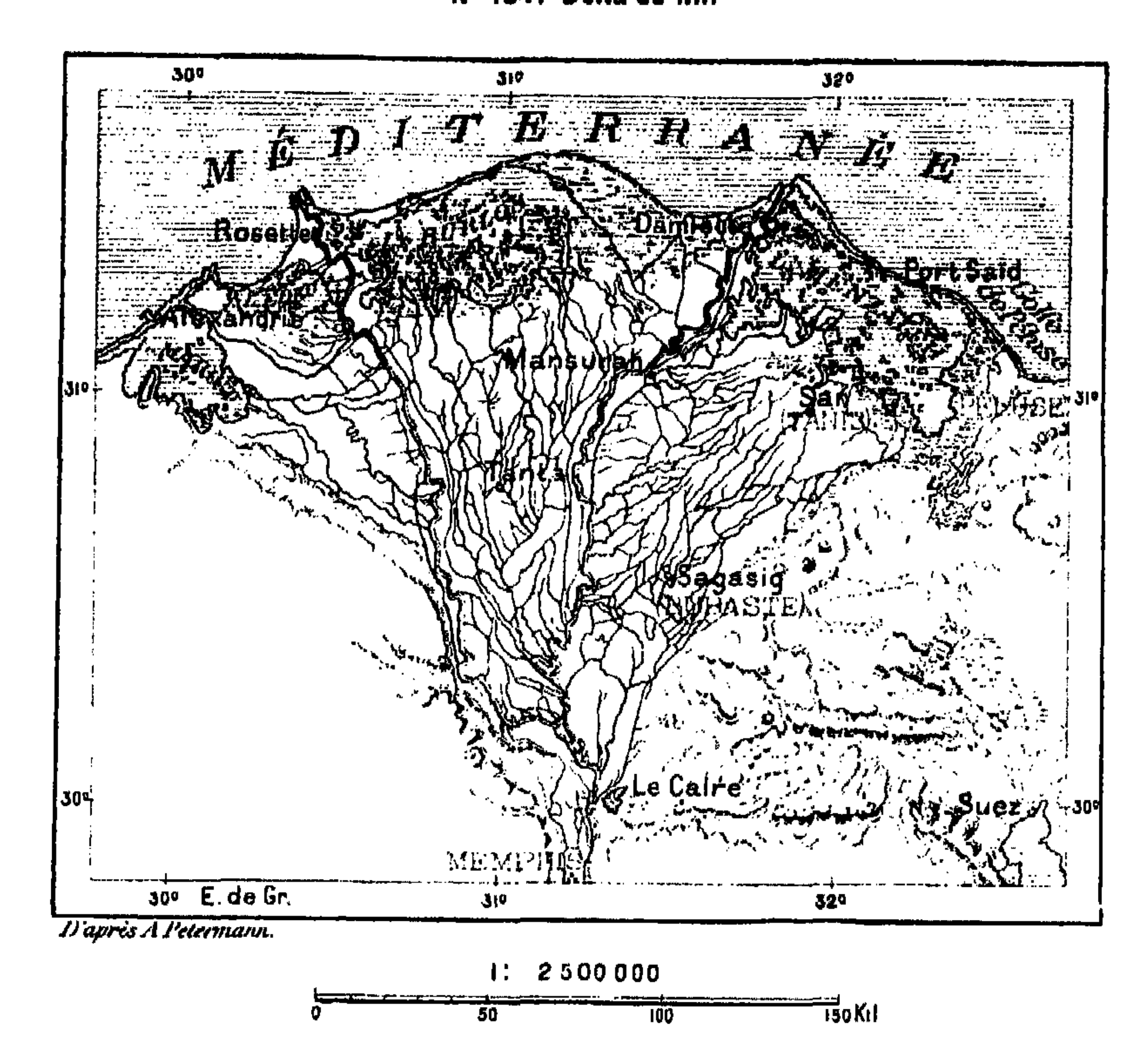
Mais, quelque grande qu'ait été l'influence babylonienne sur la civilisation de l'Egypte et sur ses procédés scientifiques, les riverains du Nil n'en gardaient pas moins leur originalité. Ainsi la division sexagésimale de la Chaldée, qui fut si importante dans le monde de la science et qui est encore la division la plus usuelle en géographie, ne paraît pas avoir été introduite dans les méthodes ordinaires des arpenteurs et des calculateurs égyptiens. Le « papyrus de Londres », qui date d'environ trente-huit siècles, et la table à calcul de Gisch, étudiée par Brugsch et considérée par lui comme beaucoup plus ancienne, indiquent pour les opérations mathématiques un autre multiplicateur, 320, qui renferme les facteurs 2 et 5, mais n'est point divisible par 3 [2].

Le pouvoir égyptien, de quelque origine qu'il fût, chercha toujours à se garantir des incursions violentes venant d'Asie et, dans le voisinage des lacs Amers, on maintint longtemps une grande muraille de défense que le roi Snefru, fondateur de la quatrième dynastie, avait fait élever pour arrêter les pillards bédouins [3]. Néanmoins

1. Fr. Hommel. — R. Von Ihering, *Les Indo-Européens avant l'Histoire*, trad. O. de Meulenaere, p. 113. — 2. *Aus dem Morgenlande, Die älteste Rechenkunst*, pp. 35 et suiv. — 3. Wiedmann, *Die Urzeit Ægyptens und seine älteste Bevölkerung*.

mainte invasion passa outre; d'après Flinders Petrie, à l'époque de la 3e dynastie ou au début de la 4e, une race serait venue d'Asie par l'isthme, qui aurait submergé les travailleurs primitifs, vingt-cinq siècles peut-être avant l'irruption ethnique qui mit les Egyptiens

N° 134. Delta du Nil.



Comparer cette carte avec celle de la page 135 (N° 130) pour avoir une idée des modifications que deux mille années ont apportées dans le tracé des côtes et des branches du Nil.

pendant plusieurs centaines d'années sous la domination étrangère.

L'invasion des Hyksos, que l'on croit avoir été en majorité des pasteurs arabes, renouvela l'influence sémitique, mais sous une forme nouvelle très différente de celle qu'avait eue la civilisation de la Chaldée. D'ailleurs, des éléments très divers paraissent avoir eu leur part dans cette invasion des conquérants orientaux, et l'on pense même que des « Scythes », c'est-à-dire des Mongols,

auraient pénétré en maîtres dans le territoire égyptien et contribué à former la population nilotique. Les bustes des « rois hyksos » que l'on a trouvés dans les ruines de Sân, l'ancienne Tanis, avaient été d'abord désignés comme présentant un facies sémitique et Mariette spécialement les avait décrits comme tels : il attribuait aussi à la population actuelle des bords du lac Menzaleh une apparence sémitique; mais un examen plus attentif, dit Piétrement, aurait démontré qu'il fallait reconnaître à ces différents types des caractères essentiellement mongols[1].

Quoi qu'il en soit, l'action de l'Asie sur l'Afrique fut si puissante que, même après l'expulsion des Hyksos, à l'époque des Ramessides, les écrivains à la mode se piquaient d'écarter les expressions purement égyptiennes pour les remplacer par des vocables et tournures des langues de l'Asie antérieure. Tous les flatteurs cherchaient à imiter la façon de parler des hauts fonctionnaires sémitiques[2], de même que trois mille ans plus tard, à la cour de France, les courtisans affectaient de jargonner l'italien afin de plaire aux Concini et autres aventuriers d'outre-monts. Précisément à l'époque où la domination arabe se faisait sentir sur l'Égypte, une dynastie de conquérants « cananéens », appartenant probablement à la même nappe d'invasion ethnique, était devenue maîtresse de la Babylonie et y avait introduit ses dieux[3].

Des étrangers vinrent aussi par mer. Outre les Hymiarites, dont les générations successives se propagèrent par les chemins de l'Éthiopie, il se produisit des migrations à travers la mer Rouge, par la route, jadis fréquentée, qui réunit le port de Kosseïr à la grande courbe du Nil. L'histoire mentionne aussi des colonies de Méditerranéens qui s'installèrent dans le delta du Nil. Venaient-ils des côtes de la Cyrénaïque, de la Sicile, de l'Italie, de la Sardaigne, de la Crète? Il en arriva en tous cas d'Asie Mineure. Les inscriptions égyptiennes mentionnent les navigateurs Kafti, qui dominaient dans les îles de la Méditerranée et qui vendaient des objets d'art analogues à ceux que Schliemann a trouvés dans les fouilles de Mycènes. Ce furent des Asiates, à n'en pas douter, mais non des Phéniciens dont l'influence fut postérieure : peut-être le siège de leur puissance était-il

1. *Revue d'Ethnographie*, t. III. 1884, pp. 369-385. — 2. Brugsch, *Aus dem Morgenlande*, p. 61. — 3. Hugo Winkler, *Die Völker Vorderasiens*, pp. 12, 13.

en Cilicie[1]. Les marchands étrangers avaient certainement fondé dans la vallée du Nil des communautés prospères, car les Égyptiens qui les bannirent du pays, il y a trente et un siècles, recueillirent comme butin des quantités d'or et d'argent, des épées, des cuirasses et des vases précieux[2]. Et parmi ces immigrants en Égypte, combien de milliers et de centaines de milliers y en eut-il d'involontaires, malheureux captifs noirs, blancs et cuivrés, que l'on entraîna de tous pays et qui partout se mêlèrent, en proportions variables mais très fortes, à la population résidante.

N° 135. Edfu et le Défilé de la Chaine.

(Voir page 158.)

Lorsque l'équilibre s'établit entre les diverses races qui contribuèrent à former le peuple égyptien, celui-ci se composait principalement de gens de couleur bronzée, qui se disaient des « Rouges » et se distinguaient nettement des hommes à peau noire vivant plus en amont. Aux origines de l'histoire écrite, la limite de séparation traversait la vallée du Nil en

1. Max Muller, *Asien und Europa nach altägyptischen Denkmälern*. — 2. Flinders Petrie, *Contemporary Review, may*, 1897.

aval du défilé des Chaînes. Là où s'élevait le temple de Teb, devenu plus tard l'Apollinopolis Magna, puis l'Edfu des modernes, là, et non plus haut vers la première cataracte, comme on le répète ordinairement, se faisait la brusque transition entre les « Rouges » et les « Noirs », entre l'Égypte et le pays des Nuba ou « Barbardus »[1].

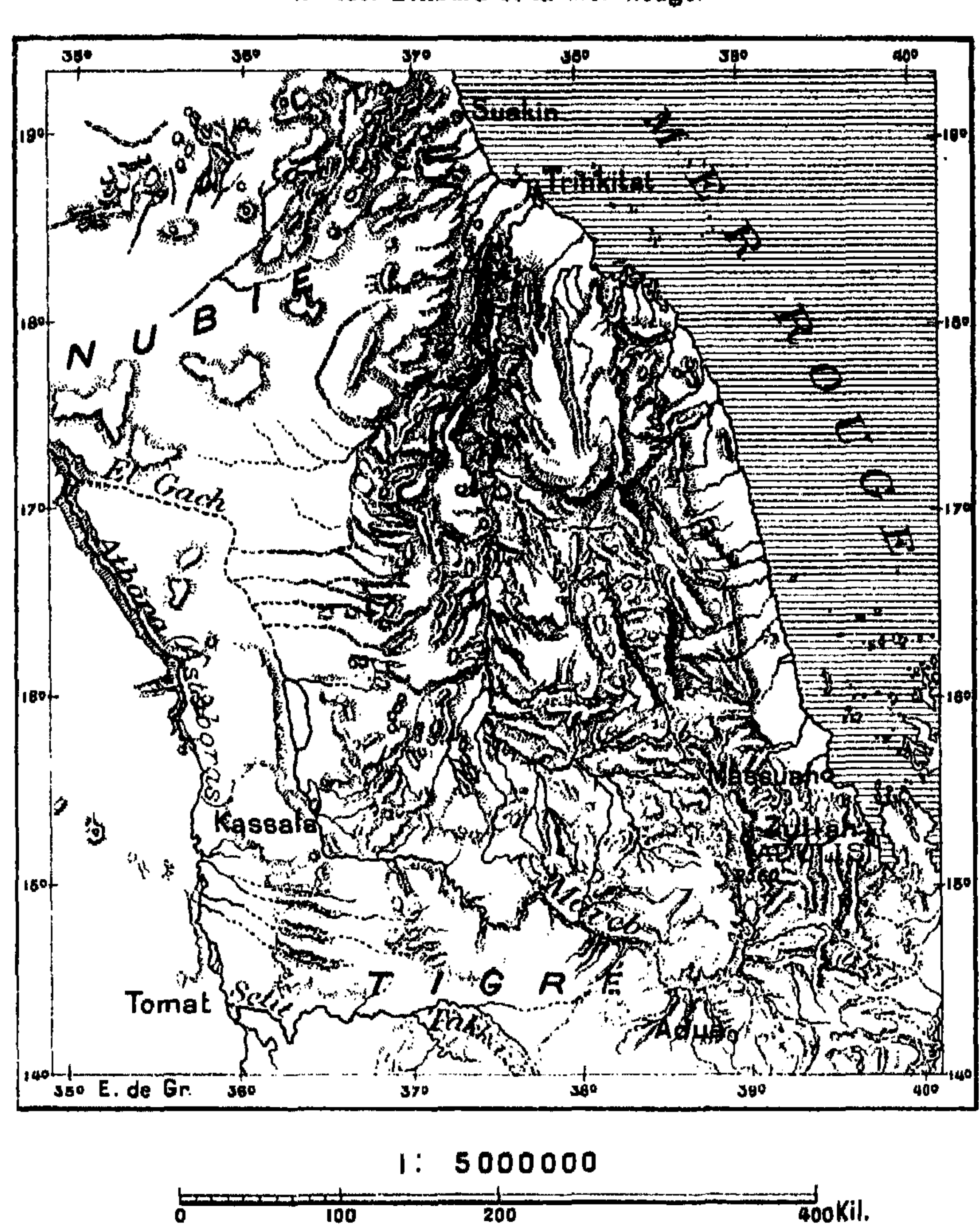
Certainement la nation, composée d'éléments très distincts par la provenance, avait reçu son empreinte particulière du milieu si essentiellement un qui constitue l'Égypte : la nappe d'eau sinueuse et resplendissante réglait de son flot continu la vie du riverain, elle lui donnait sa religion et ses mœurs, en même temps que son pain. Hérodote a dit que l'Égypte était « un présent du Nil », les Égyptiens étaient également son œuvre. Les alluvions se faisaient plantes et les épis de blé se changeaient en hommes.

Le Nil se distingue par des traits tout à fait caractéristiques, en faisant une individualité très distincte parmi tous les grands fleuves de la terre. D'abord il se développe en direction linéaire du sud au nord, comme un méridien visible et, sur ses bords, nombre de tribus, ignorantes du vaste monde, ont pu croire que l'ensemble des terres était divisé exactement en deux parties par le fleuve, le serpent mythique enroulé autour du globe et se mordant la queue[2]. Autre fait des plus remarquables dans le régime hydrologique du fleuve, sa ramure occupe seulement la moitié supérieure du bassin. A Khartum se réunissent les deux grands courants qui constituent le Nil : le « Fleuve Blanc » épanché par les lacs de l'Afrique centrale et le « Fleuve Bleu » déversé par le lac Tana et les gaves impétueux des monts éthiopiens. C'est là, pendant une partie de l'année, que cessent les apports du flot, et d'ordinaire la portée du Nil s'amoindrit en aval du confluent dans la direction de la mer, éloignée de 2700 kilomètres vers le nord. Peut-être cependant des sources profondes, issues des roches latérales, viennent-elles, dans l'immense parcours fluvial, soutenir l'eau décroissante. Durant la saison des pluies, un affluent considérable gonfle le Nil entre Khartum et Berber : c'est l'Atbàra, l'antique Astaboras, alternativement fleuve sans eau, dans le lit duquel les voyageurs déploient leurs tentes, et courant superbe, mer soudaine-

1. H. Brugsch, *Aus dem Morgenlande*, p. 83. — 2. Felkin, *Uganda and the Egyptian Sudan*, vol. II.

ment apparue. Cette rivière intermittente est le « Nil », que les Éthiopiens se vantèrent avec raison de pouvoir détourner vers la mer Rouge pour priver les campagnes égyptiennes de son flot bienfaisant : il leur se-

N° 136. L'Atbâra et la Mer Rouge.



1 : 5000000

0 100 200 400 Kil.

rait possible en effet de diriger les eaux sauvages du haut Takkaze et du Mâreb dans une dépression du désert où coule la rivière de Barka. Cette jactance des montagnards ne fut jamais que vaine parole, mais elle avait été prise au sérieux par la légende, et maintes fois on la



Cl. Al. Vista.

PALMERAIE EN TEMPS DE CRUE DU NIL.

voit reparaître dans l'histoire comme étant à la veille de se changer en réalité. Ce qui est vrai, c'est que l'emploi judicieux des eaux de tout le haut Nil et de ses affluents dans les campagnes riveraines aurait certainement pour résultat d'appauvrir ou même de supprimer les crues et de ruiner complètement la haute Égypte [1].

Entre les deux rivières composantes du Nil, le fleuve Blanc et le fleuve Bleu, s'opère une division du travail, qui fonctionne avec une étonnante régularité. Le cours d'eau majeur dont le débit est mesuré par les grands lacs équatoriaux et par des marais encombrés d'îles flottantes, forme le flot constant qui se maintient en toute saison, même pendant les longues sécheresses, grâce à l'escalier de rapides et de « cataractes » qui règle le mouvement du flot et transforme le Nil en un véritable canal aux biefs étagés. Quant au Nil Bleu, notablement moindre en temps de sécheresse que le fleuve Blanc, il roule pendant la saison des pluies une masse liquide beaucoup plus considérable : en grande crue, il représente même un débit deux fois plus fort que la portée moyenne du bas Nil à ses embouchures. C'est l'excédent des pluies éthiopiennes qui se déverse par le Nil Bleu dans la Nubie et dans l'Égypte, et grâce auquel a pu se développer la merveilleuse agriculture de la basse vallée. A la première et grande crue fluviale causée par le Nil Bleu, l'Atbâra vient en ajouter une seconde, formant, d'après le langage des riverains, une « corne » dans le profil régulier de l'inondation. En vertu du contraste que présentent les fleuves dans leur régime et dans leurs effets, on a pu dire que le

1. Scott Moncrieff, *Royal Institution*.

fleuve Blanc ou Bahr-el-Abiad « fait le Nil », tandis que le Bahr-el-Azrak et l'Atbâra « font l'Égypte » elle-même.

L'aspect du sol, aussi bien que les traditions locales, témoignent de crues beaucoup plus élevées dans les temps antiques. Les cataractes étaient plus hautes et les masses liquides retenues par le barrage affleuraient à une plus grande hauteur dans les vallées. Même des inscriptions rappellent l'ancien état de choses : à Semneh, en amont de la deuxième cataracte, Lepsius a retrouvé des marques au burin datant d'Amenemhat III — il y a quarante sept siècles — et donnant pour cette époque un niveau de crue supérieur de 8 mètres à celui de nos jours [1]. Des couches de limon nilotique occupent à la base du roc des fonds qui restent maintenant à une grande distance de l'ourlet d'inondation et l'on remarque aussi en maints endroits des traces de cultures qu'il serait impossible de restaurer aujourd'hui.

N° 137. Bonne crue du Nil.

L'abaissement des crues en amont des cataractes s'expliquerait par l'usure des barrages de rochers qui retiennent le fleuve, mais le niveau d'inondation a-t-il également diminué en aval des cataractes dans le Nil égyptien ? S'il en est ainsi, la masse liquide roulant dans le lit fluvial était alors plus abondante, et dans ce cas, les digues riveraines du Nil devaient être plus élevées qu'elles ne le sont actuel-

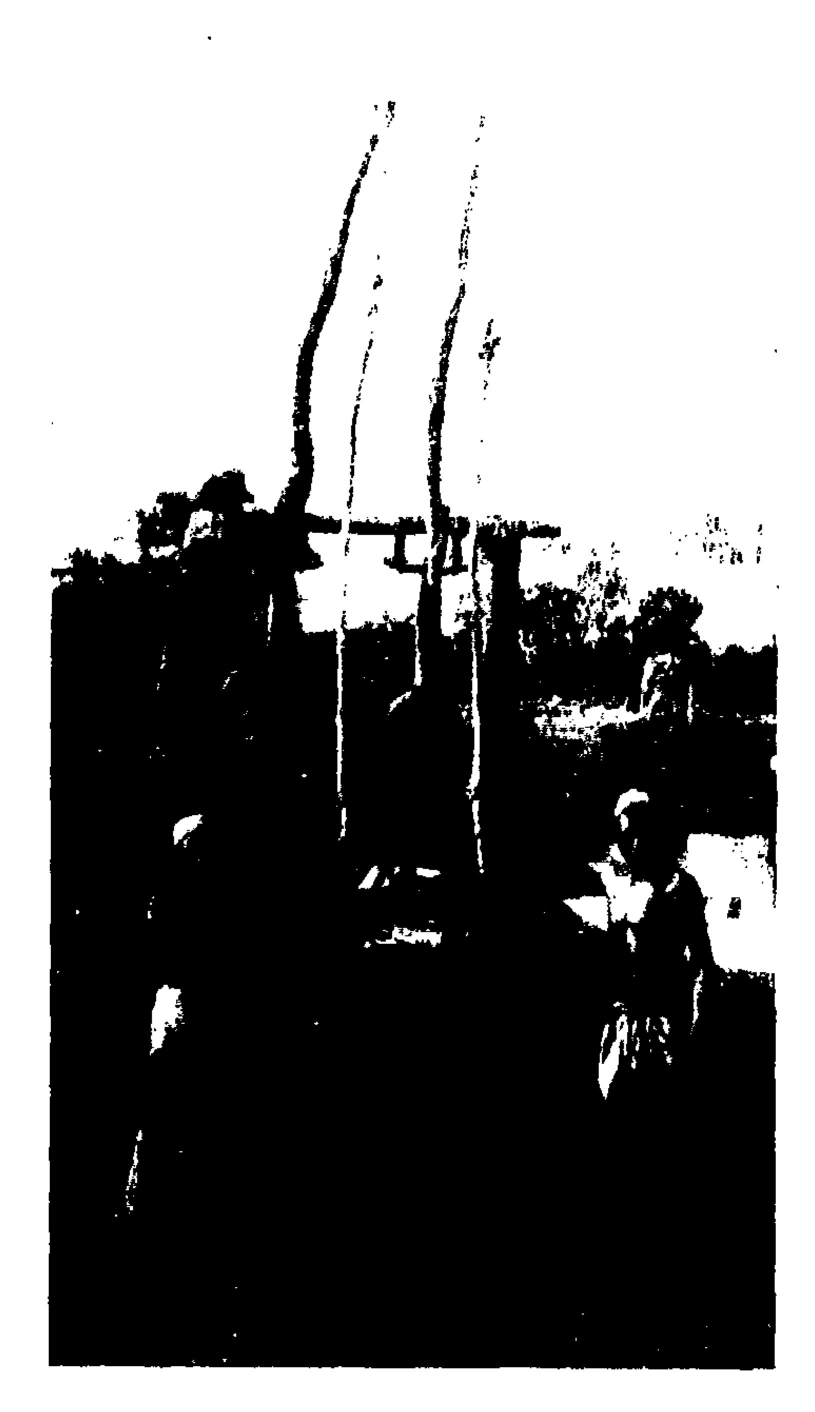
1. Richard Lepsius, *Briefe aus Aegypten*.

lement. De nos jours, elles sont construites de manière à soutenir un flot de crue s'élevant à 8 mètres au plus en amont de la « fourche » du delta; or, la statue du Nil qui se trouve au musée du Vatican et que Vespasien avait dédiée à César Auguste, est entourée de seize enfants portant des cornes d'abondance et représentant, dit-on, les « seize coudées » qui correspondent à une crue de grande portée: seize coudées égyptiennes équivalent à 7 mètres 20, ce qui de nos jours est bien, devant le Caire, le flot d'une ample inondation. Il n'y aurait donc pas eu de modifications dans le régime du fleuve depuis deux mille ans.

C'est avec une poignante anxiété que les riverains devaient attendre la montée de cette crue fécondante des eaux, dont dépendait leur existence. Avec quel plaisir on voyait apparaître le petit crocodile ou sack, précurseur divinisé qui venait avec la première nappe d'inondation. Puis on suivait avec sollicitude chacun des phénomènes successifs de la crue, d'abord la poussée des eaux « vertes » produites par les débris de végétation corrompue des marais du Nil Blanc; ensuite l'arrivée des eaux « rouges » dues aux argiles qu'entraînent les torrents de l'Éthiopie, réunissant leur flot dans le Nil Bleu et dans l'Atbàra. Lorsque le niveau du courant fluvial affleure la crête des digues, le moment solennel est arrivé : on enlève les vannes ou plutôt les remparts de terre qui empêchaient l'entrée de l'eau limoneuse dans les canaux d'irrigation. « Salut, ô Nil, toi qui viens donner la vie à l'Égypte ! » s'écriaient les prêtres, et la foule applaudissait avec frénésie. Un témoin de terre laissé au milieu du canal est bientôt rongé par le flot qui s'y précipite. C'est la « fiancée » du fleuve, dit le symbolisme populaire qui s'imagine que tout bienfait des dieux doit être compensé par un sacrifice : on jette aussi une poupée dans le courant, peut-être en souvenir d'une véritable victime que l'on offrait jadis à la divinité du Nil pour acheter sa faveur.

Aussi loin que remonte l'histoire dans le passé de la vallée nilotique on y retrouve une même pratique agricole en harmonie parfaite avec le régime des eaux fluviales. Les ingénieurs de l'époque profitaient d'une circonstance favorable : le Nil a durant le cours des âges peu à peu exhaussé de son limon les surfaces qu'il mouille en temps de crues, et il existe en général une légère pente du sol depuis le bord du fleuve jusqu'au pied des coteaux. Le Nil appuyant sur sa droite, c'est

surtout sur la rive occidentale que l'on constate cette inclinaison de la plaine : un canal d'égouttement accompagne le fleuve sur plus de 500 kilomètres de longueur. Aux basses eaux, pour l'irrigation artificielle, il suffisait de soulever l'eau par-dessus les berges : on se contentait de vases ou de paniers solidement tressés que soulevaient de gradin en gradin des leviers manœuvrés à bras : c'était exactement le même procédé que celui des chàdùf, employés encore tout le long du Nil par les pauvres fellàhin. La science de l'hydraulique n'était pas encore assez avancée, aux temps des Pharaon, pour que l'on pût construire en amont du delta un barrage pareil à celui qui règle maintenant le débit des branches fluviales en relevant de 4 mètres le plan d'eau ; de même les Égyptiens ne pouvaient songer à l'œuvre colossale, actuellement accomplie, consistant à donner un régime fixe aux eaux de la Nubie par le barrage de la première cataracte ; d'ailleurs les seuils étant plus élevés à cette époque, la nature avait partiellement réalisé ce que le travail de l'homme parfait aujourd'hui.



Chàdùf.

Mais il est une œuvre des ingénieurs égyptiens que jusqu'à nos jours les savants modernes n'ont pas su restaurer : c'est le lac Mœris, la « mer en entier creusée et faite de main d'homme », dont le périmètre développé atteignait la même longueur que la côte du



Cl. Bonfils.

RAPIDES DE LA PREMIÈRE CATARACTE AVANT L'ÉTABLISSEMENT DU BARRAGE

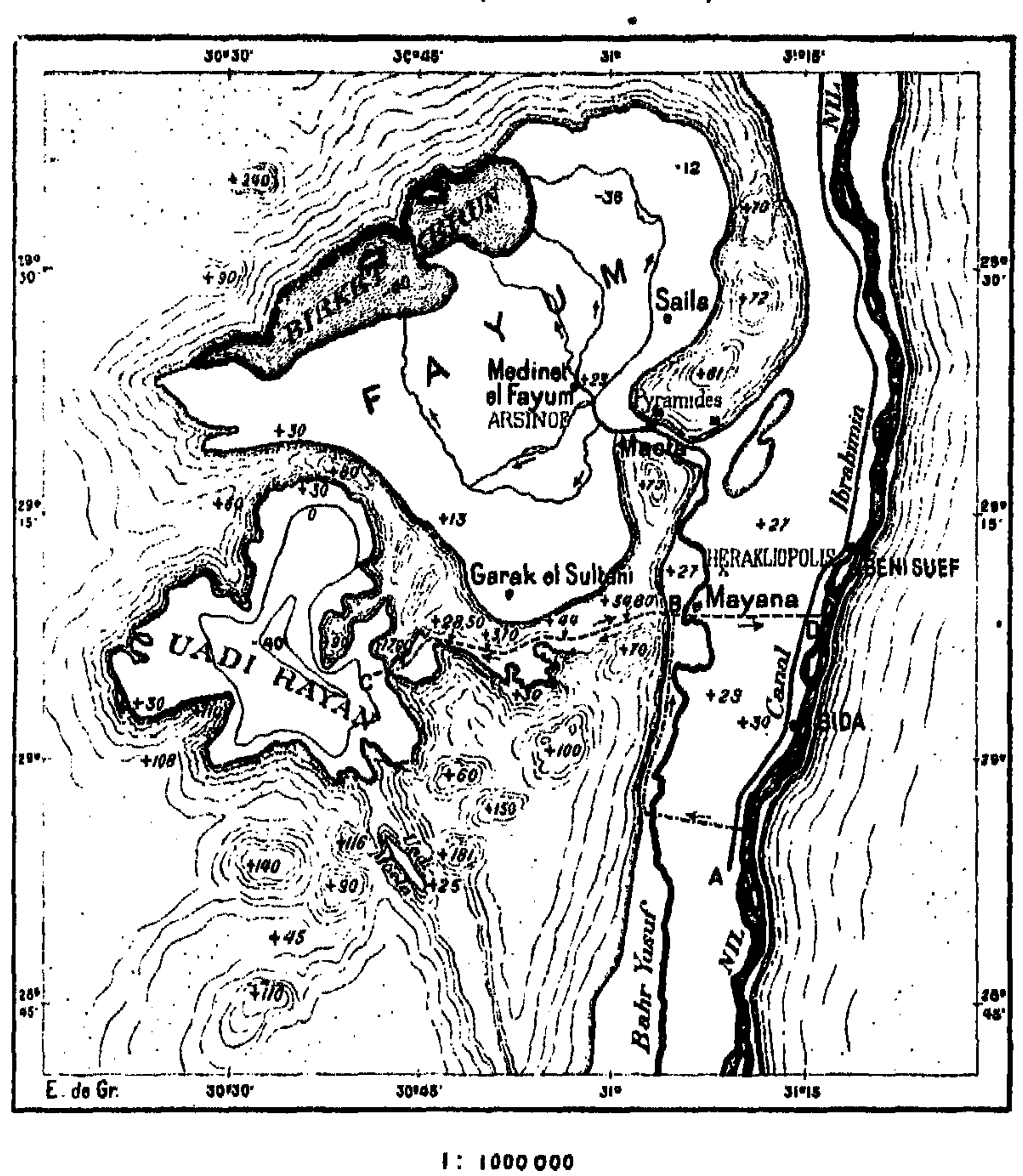
delta[1]. Les reconstructions idéales que font les archéologues de cette « merveille des merveilles » ne s'accordent pas entre elles, mais l'existence de l'ancien réservoir n'est point douteuse. En cette région de l'Égypte, l'industrie moderne fut certainement distancée par les hydrauliciens du temps de Ménès, l'antique Mitsraïm, c'est-à-dire du personnage légendaire qui représente la plus haute antiquité de la civilisation égyptienne.

Grâce à l'art avec lequel les agriculteurs géomètres de la vallée du Nil avaient su établir leurs bassins de réserve et le réseau de leurs rigoles d'irrigation, chaque goutte était utilisée et changée en plante savoureuse, en graine, en fruit. L'extrême sobriété des laboureurs économisait si bien les récoltes que les cabanes des fellâhin se pressaient en un village presque continu le long des deux rives fluviales. Aux époques où les populations vivaient en paix, sept ou huit millions d'êtres humains occupaient l'étroit fossé de la vallée nilotique en aval des cataractes. Mais aussi, quand la guerre ou quelque autre

1. Hérodote, *Histoires*, liv. II, 149.

désastre interrompait les travaux d'irrigation, la famine, la peste enle-

N° 138. — Le Fayum et le Uadi-Rayan.



Le lac Mœris occupait tout ou portion du Fayum actuel, jusqu'à la côte + 23, dit W. Willcocks. Les ingénieurs modernes, cherchant à s'assurer des réserves d'eau pour l'irrigation, ne peuvent plus se servir de ce territoire, habité maintenant, mais ils pensent utiliser le Uadi Rayan, dépression analogue au Fayum. En temps de crue, l'eau du Nil pourrait s'écouler suivant A B C, mettant un milliard de mètres cubes à la disposition des cultivateurs, de quoi irriguer 200000 hectares. Le trop-plein retournerait au fleuve en D.

vaient les bouches inutiles ; la rapide extermination des hommes succédait au trop-plein.

La mise en culture des terres apportées par le Nil était si générale.

que la flore originaire en fut complètement changée. Les plantes qui croissaient dans l'étroite bande alluviale avant que l'homme n'en prît possession ont presque entièrement disparu, ainsi que le reconnaissent les botanistes à l'aspect et aux mœurs des végétaux de l'Égypte, mais la flore primitive du plateau désertique a gardé sa physionomie immuable. Les seules espèces de la vallée qui aient résisté à la destruction sont les végétaux aquatiques, parmi lesquels le papyrus et le lotus, le premier symbolisant la basse Égypte sur les monuments anciens, le deuxième pris comme plante caractéristique de l'Égypte supérieure. A vrai dire, il n'est pas certain que le papyrus et le lotus soient réellement originaires de la vallée du Nil : nombre d'écrivains pensent que le papyrus fut toujours cultivé à cause de sa valeur industrielle provenant de la moelle nourrissante, des tiges souples et flexibles qu'emploient les vanniers, et surtout de l'épiderme qui fut le « papier » des anciens : et c'est, dit-on, précisément parce que le papyrus n'était pas une plante nilotique indigène qu'il a maintenant à peu près complètement disparu des eaux égyptiennes, jadis cultivées à la façon des rizières; pourtant, aucun fait botanique ne vient à l'appui de cette supposition et de toutes les hypothèses, la plus simple est celle de l'indigénat[1]. Quoi qu'il en soit, la substitution complète d'une flore à une autre flore, de même que celle d'une faune à une autre faune, témoigne surabondamment de la longue durée des cultures dans la terre d'Égypte; cette période de l'histoire représente certainement une centaine et peut être des centaines de siècles.

On a prétendu que l'universalité de l'inondation dans la vallée du Nil et l'unité matérielle de ce phénomène devaient avoir pour contrecoup dans le monde religieux l'idée d'un maître tout-puissant, et dans le monde politique celle d'un souverain absolu « dirigeant les eaux dans les campagnes et reconstituant les limites effacées des propriétés particulières »[2]. La prévoyance d'un dieu qui guide le soleil dans les chemins de l'espace, qui remplit jusqu'aux bords le lit du fleuve et en modère les eaux, aurait été spontanément admise comme un article de foi par les riverains du Nil et aurait eu en conséquence pour contre-partie dans le monde politique la foi dans la sollicitude constante d'un souverain. Mais il se trouve que les faits sont

1. Flahaut, *Notes manuscrites.* — 2. Leopold von Ranke, *Weltgeschichte,* t. I, p. 5.

en désaccord avec cette théorie, inspirée par le désir qu'elle soit vraie, et ne s'appuyant dans l'histoire que sur une période du développement des Égyptiens. Avant qu'un roi se chargeât d'administrer la terre et de prélever la dîme des produits, il avait fallu qu'un peuple les créât ; on avait commencé le travail bien avant qu'un maître eût cru nécessaire de diriger cette œuvre « au profit de tous » comme l'affirmait l'historien courtisan, ou plutôt à son profit personnel, ainsi que le constate l'histoire. Sur les bords du Mississippi, sur ceux de l'Amazone, de même que dans toutes les vallées fluviales où nous voyons les agriculteurs conquérir graduellement leurs jardins et leurs champs sur le marais primitif, nulle part nous ne constatons cette « unité de commandement » que se sont imaginée des théoriciens du pouvoir absolu. Les initiateurs de la grande conquête économique furent les familles dispersées qui se hasardaient dans les boues pour y dérober une récolte précaire entre deux inondations.

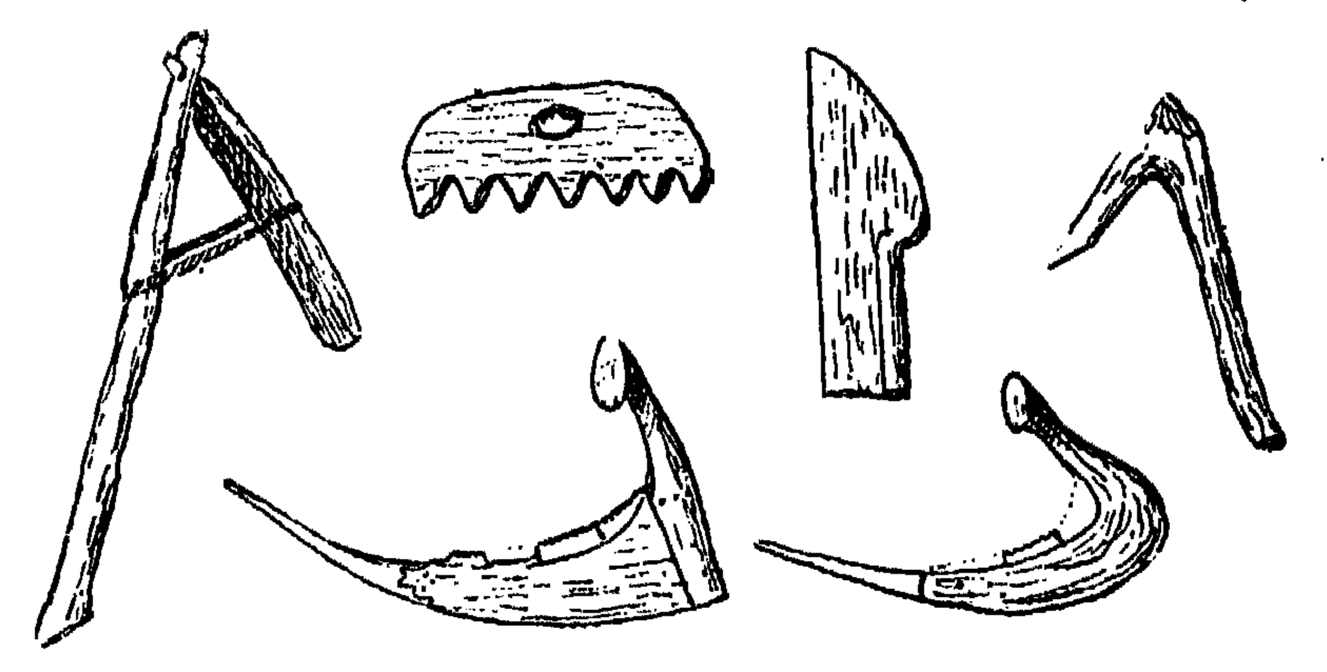


FLEUR DE LOTUS, BAS-RELIEF ÉGYPTIEN

Une chose est certaine : l'expérience est mère de la science. Avant que les géomètres et les ingénieurs égyptiens eussent imaginé un ensemble de digues et de contre-digues, de canaux et de filioles, d'écluses et de vannes qui donnassent à l'aménagement de la vallée nilotique un caractère d'ensemble et qui permissent à un maître de se poser en régulateur général des eaux et des cultures, bien avant ces âges de longue pratique, transformée en routine sous la direction de fonctionnaires officiels, des essais de culture rudimentaire avaient été faits par milliers et par millions; des levées de terre avaient été dressées autour de champs sans nombre, et des fossés d'égouttement avaient asséché d'année en année les flaques et les marais. C'est peu à peu, par la lutte contre les violences du fleuve et par l'utilisation de ses flots et de ses boues, que les riverains apprirent à résoudre le problème hydrologique et agricole dans son ensemble : maintenir au Nil un lit régulier, conduire et étaler l'eau fécondante par des canaux et des nappes d'irrigation sur la plus grande surface possible; régler la durée du séjour de l'eau dans chaque compartiment latéral; diviser le sol en un damier de cultures recevant successivement leur part d'inondation suivant un ordre régulier; faciliter l'écoulement par un système de canaux fonctionnant à rebours du mouvement d'amenée; construire des instruments d'usage facile pour tous les cultivateurs; établir les résidences sur des îlots artificiels supérieurs au niveau des crues; ce sont là des travaux immenses qui furent l'œuvre de longs siècles et que d'innombrables initiatives personnelles, unies à des ententes collectives, purent seules mener à bonne fin.

Sans doute, il dut y avoir fréquemment des conflits, car les intérêts immédiats des communautés ou des propriétaires isolés se trouvent souvent en désaccord, et de l'amont à l'aval, l'incurie ou la malveillance causèrent parfois les plus grands désastres. Mais ces conflits pouvaient être évités ou du moins grandement amoindris par un sentiment d'équité provenant de la compréhension des intérêts majeurs ; il dut s'organiser spontanément un conseil d'entente et de gérance commune, analogue à ceux que, dans toute société humaine, fait naître un danger imprévu ou permanent. C'est ainsi que se constitue tout droit entre les hommes par la recherche d'une égale répartition conforme aux intérêts de chacun. Dans les campagnes des

contrées les plus diverses, partout où il s'agit d'une loyale distribution des eaux d'arrosement entre propriétaires intéressés, ne voyons-nous pas se fonder des syndicats dont les décisions sont respectées de tous, précisément parce que tout caprice personnel leur est interdit dans le prononcé de leur jugement? Même en pays de longue tradition monarchique et de pouvoir royal absolu, comme dans les campagnes de Murcie et de Valence, le « tribunal des eaux » dont l'origine est essentiellement populaire, ne s'est-il pas maintenu par la force même des choses, par le fonctionnement continu des nécessités et des travaux de chaque



INSTRUMENTS ARATOIRES TROUVÉS EN ÉGYPTE PAR FLINDERS PETRIE

jour? La main mise de l'autorité royale sur le service des eaux n'eut pas pour raison d'être, comme l'affirme Ranke, la « reconstitution des propriétés particulières confondues par l'inondation », mais au contraire leur accaparement à son profit. La Bible, qui reproduit très certainement des fragments d'origine égyptienne, raconte expressément comment Joseph, profitant de l'implacable famine, acquit pour Pharaon les chevaux, les troupeaux de brebis, les bœufs et les ânes, puis toutes les terres de l'Égypte, à l'exception de celles qui appartenaient aux prêtres [1].

En présence de pareils textes, est-il permis de maintenir que la mise en culture des campagnes nilotiques n'eût pu s'accomplir sous un autre régime que celui du despotisme? Certes, le régime du pouvoir absolu

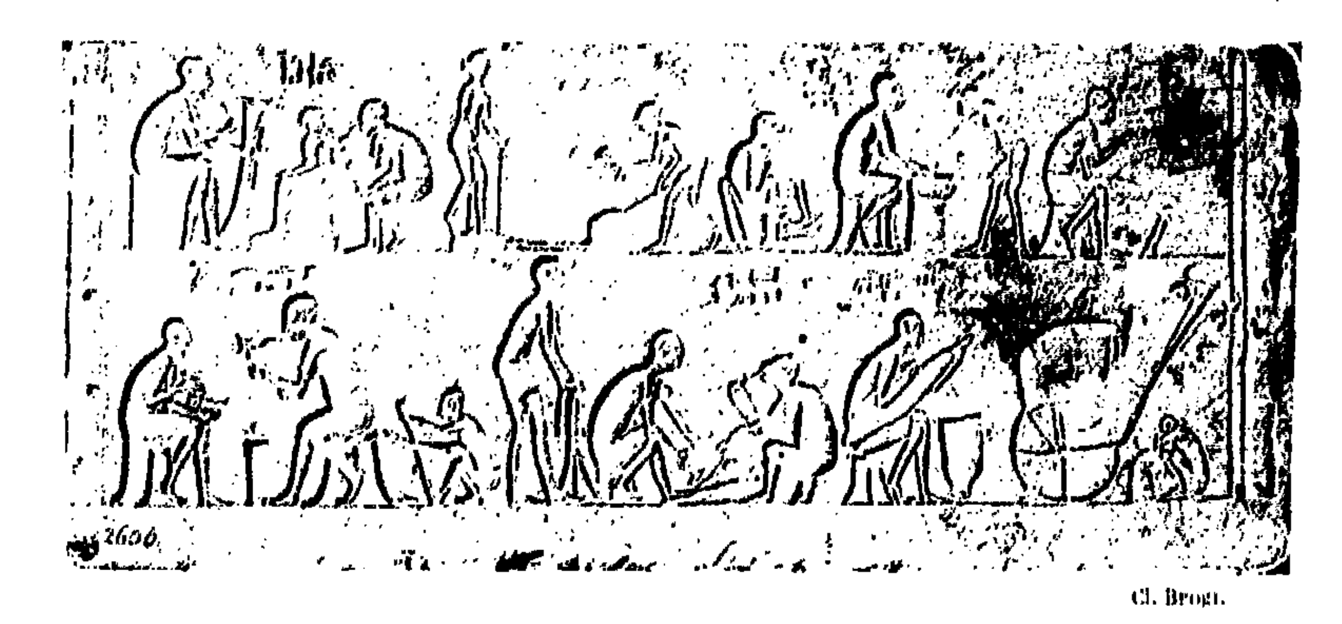
1 *Genèse*, chap. XVIII, v. 15-26.

s'établit en Égypte, mais peu à peu, par l'effet de ces empiètements graduels que la légende hébraïque attribue à Joseph. Le maître profita de ce que la multitude du peuple était forcément attachée au sol nourricier pour l'asservir à sa volonté et le transformer en un troupeau d'esclaves. L'agriculture, non plus que le caractère et la civilisation de l'Égypte, ne gagna à cette évolution politique : toute initiative disparut et, après avoir été la chose de pharaons indigènes, la nation devint et après des milliers d'années reste encore, la proie des étrangers.

Peut-être les invasions des Hyksos furent-elles pour une bonne part dans le répit qui fut accordé aux paysans avant la période de l'oppression définitive et complète. En effet, les Pharaons, menacés par des ennemis puissants, ne pouvaient opprimer leurs peuples à libre caprice; pour le maintenir dans la fidélité, ils devaient respecter les champs, procéder discrètement à la perception de l'impôt. Or, cette période d'invasion dura longtemps : plus de neuf cents ans, dit Manethon; cinq cents, d'après un commentateur; deux ou trois cents d'après un autre; mais, venant par l'isthme de Suez, ils avançaient plus ou moins loin dans l'intérieur de la vallée; et peut-être même ne pénétrèrent-ils jamais jusqu'à Thèbes : la civilisation égyptienne, avec ses sciences et ses arts, put se maintenir contre ces étrangers, la tradition ne fut jamais rompue. Pendant ce temps, les rois égyptiens purent se gérer en héros unis à leur peuple dans une même cause d'indépendance nationale, de même qu'avant Ferdinand le Catholique et Charles-Quint, les Espagnols voyaient tout naturellement dans leurs souverains les champions de la foi contre le Maure détesté.

Mais, débarrassés de leurs craintes à l'égard de l'étranger, les Pharaons purent se retourner contre leurs propres sujets et appliquer en toute rigueur le principe de tenir le peuple pauvre et occupé. Les travailleurs de la terre, désormais privés de la libre disposition de leurs champs, furent sous les Usertesen et sous les Ramsès ces mêmes lamentables fellâhin qui peinaient trois ou quatre mille années plus tard sous les Mehemet-Ali. Ils étaient serfs, soumis en même temps au caprice du maître et à la dure surveillance de la loi. Attachés à la glèbe du champ cultivé, ils ne pouvaient le quitter sans un passe-port en règle; leur vie tout entière s'écoulait dans la compagnie des animaux domestiques, et « quand ils étaient malades, ils restaient couchés sur le sol nu,

foulé par les troupeaux ». Dans les villes, la plupart des ouvriers étaient également des serfs héréditaires, dont le travail aussi bien que le corps appartenaient au maître, et que l'on payait uniquement en pain et en blé; dans les grandes occasions on ajoutait un peu d'huile à la pitance ordinaire. Mais lorsque le paiement se faisait seulement chaque mois, la nourriture fournie par les maîtres était généralement consommée dans la première quinzaine, et les artisans, dépourvus de toute ressource, devaient forcément jeûner ou voler des provisions dans les greniers publics et privés. Souvent aussi, ils se révoltaient, ou cherchaient par la grève à obtenir des salaires plus élevés. Puis, quand la mort les avait enlevés à l'existence misérable, on les jetait, cadavres anonymes, dans l'hypogée commune, après de très sommaires cérémonies, jugées suffisantes pour la tombe sans



Cl. Brogi.

TRAVAUX AGRICOLES
D'APRÈS UN BAS-RELIEF DU MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE DE FLORENCE

nom. Ainsi que l'a dit Maspero, en s'aventurant beaucoup trop dans le champ des prophéties — car une transformation pour le mieux a certainement lieu à l'époque contemporaine — « l'Égypte peut changer de religion, de langue, d'origines, le maître peut s'appeler Pharaon, Sultan ou Pacha, le sort des fellâhin n'en sera pas moins toujours le même. »

Le musée de Turin contient un papyrus où Hatnekht, surveillant de travaux à Thèbes, a inscrit ce qui se passait autour de lui dans la 29e année du règne de Ramsès III. Les plaintes des ouvriers, les quartiers enclos de murs, leur croyance absolue dans la bonté du Pharaon « si seulement il savait leur misère! », la facilité avec laquelle les fonc-

tionnaires les faisaient rentrer dans la sujétion, tout cela semble une description de quelque scène récente, par exemple de la situation des Cafres ou des Chinois dans les *compounds* du Goldrand au Transvaal. A trente-deux siècles de distance, nous sommes contemporains de ces travailleurs qui ne demandaient qu'à manger suffisamment pour remplir la tâche imposée.

Un régime qui comporte pour règle fondamentale que le travailleur ne possédera pas en propre le produit de son travail, ne peut reposer que sur la terreur, et telle était en effet l'essence même du gouvernement égyptien. Huit livres de la loi, toujours placés sous les yeux des juges, énuméraient les crimes que la mort du coupable pouvait seule expier. La qualification de crime digne de mort s'étendait de l'assassinat aux fautes qui sont actuellement considérées comme contraventions ou délits, ou même seulement comme simples péchés. Ainsi le mensonge et l'âpreté au gain pouvaient être punis de mort[1].

En réalité, tout était punissable si le caprice du maître en jugeait ainsi. Il pouvait ordonner la mort, mais d'ordinaire il se contentait de faire couper le nez et les oreilles du délinquant ou de lui faire distribuer libéralement des coups de bâton. D'autre part, une savante organisation de la hiérarchie des fonctionnaires tenait aussi grand compte de leur vanité; les Égyptiens étalaient leurs décorations avec la même puérilité que nos contemporains. Les uns portaient l'ordre du lion, récompensant le mérite guerrier; les autres très fiers encore, quoique moins bien lotis, ornaient leurs vêtements de l'ordre de la mouche, réservé au mérite civil[2].

Le régime d'autorité absolue qui avait fini par prévaloir dans le gouvernement du peuple devait être également appliqué pour l'éducation des enfants. Au mode d'enseignement des premiers âges qui se fait par l'apprentissage de la vie, dans la liberté des champs, sous les yeux de la mère, des camarades et de la parenté, avait succédé l'école proprement dite, sous la direction d'un maître ayant une mission bien définie, celle de dresser des sujets obéissants. Le bâton était toujours dans la main de l'instituteur. « C'est sur le dos de l'enfant que se trouvent ses oreilles », disait un proverbe égyptien L'école était souvent dite « la

1. Diodore de Sicile; — Ollivier Beauregard, *Bulletin de la Soc. d'Anthrop.* 16, x, 1890. — 2. Mariette; Fr. Lenormant.

maison du châtiment »; châtier et enseigner étaient deux expressions qu'on pouvait considérer comme synonymes[1]. « Tu es pour moi comme un âne qu'on bâtonne vertement chaque jour: tu es pour moi comme un nègre stupide qu'on amène en tribut. On fait nicher le vautour, on apprend à voler à l'épervier. Je ferai un homme de toi, méchant garçon, sache-le bien! » Ainsi s'exprime, dans un traité de mo-



TÊTE DE LIT DORÉE :
LE DIEU BÈS PRÉSIDANT AUX RÊVES
ET PEUT-ÊTRE AUSSI A L'AMOUR.

Musée de Bulak.

rale, un maître parlant à son élève. Les aigres conseils, les menaces brutales, les corrections corporelles « sévères jusqu'à la mort », furent par excellence dans l'Égypte des Pharaons le « procédé qu'employaient les magistrats et les magiciens pour diriger la conscience publique et façonner la jeunesse ». Nul papyrus de cette époque ne permet de supposer que les maîtres aient donné aux sujets et aux élèves d'autres raisons de bien agir que la crainte du châtiment [2].

Le parasitisme royal, avec la foule des courtisans et des fonctionnaires, n'est pas le seul qui se développa sur le grand organisme agri-

1. Brugsch, *Aus dem Morgenlande*, p. 58. — 2. Ollivier Beauregard, *Bulletin de la Société d'Anthropologie*. Séance du 16 oct. 1890.

cole de l'Égypte; la sollicitude des laboureurs qui, pour la prospérité de leurs cultures, dépendaient absolument de la montée des eaux fluviales, les avait disposés à écouter l'avis des sages ou de ceux que leur vieillesse ou leur expérience pouvaient faire passer pour tels, et peu à peu naquit une caste de nouveaux parasites, les prêtres, qui se chargeaient de négocier avec les dieux la régularité des crues.

Les perspectives les plus lointaines de l'histoire nous montrent, sur les bords du Nil, un peuple gai, fort peu préoccupé des mystères de l'au-delà : Renan l'a remarqué : « On ne peut douter, dit-il en contemplant la statue du scribe connu sous le nom de Cheik-el-beled, qu'avant la période de royauté despotique et somptueuse, l'Égypte n'ait eu une époque de patricale liberté »[1]. Mais graduellement, la domination religieuse pesa davantage sur les populations et les magiciens, qu'on avait eu le tort de consulter bénévolement aux premiers âges, en arrivèrent à dicter des ordres. Aidés par la crédulité publique, par la peur de l'inconnu, ils surent persuader aux rudes ouvriers des champs que leur travail ne suffit point, même aidé par celui des ingénieurs et des géomètres, qu'il faut aussi des invocations et des sacrifices au dieu des cataractes, à la divinité « bleue », ainsi nommée sans doute de la couleur de l'eau qu'elle épanchait à travers les rochers. Entre le peuple qui peine et le redoutable destin devaient s'interposer les prêtres. Un roc de l'île d'Eléphantine, en face d'Assuan, porte une très curieuse inscription de l'époque grecque, rédigée par des scribes religieux comme la reproduction réelle d'une prière qu'aurait proférée un roi de la troisième dynastie, c'est-à-dire des temps vieux alors de cinq mille ans peut-être. D'après le texte de l'inscription, ce personnage s'adresse au dieu de la cataracte pour régler avec lui, moyennant la dîme annuelle sur les récoltes et les douanes, payées à ses trésoriers, les prêtres, une crue annuelle et régulière des eaux fécondantes. Le dieu s'engage formellement à ouvrir les portes de ses rapides ; mais la menace reste suspendue sur la tête des Égyptiens : si la dîme devait jamais manquer, la montée des eaux manquerait aussi. C'est pour cette raison que jadis, d'après une légende bien inventée pour les intérêts des prêtres, sept terribles années se seraient succédé sans que l'eau fluviale fût assez haute pour entrer dans les

1. *Mélanges d'Histoire et de Voyages*, p. 44.



COFFRE ET FAUTEUIL DE LA REINE TIA, ÉPOUSE DE AMENHOTEP IV

Musée de Boulak.

fosses d'irrigation. Des centaines, peut-être des milliers d'années avant Joseph, les prêtres montraient à leurs fidèles la série des « sept vaches maigres » suivant les « sept vaches grasses », en punition d'un retard dans le paiement du denier sacré[1].

C'est donc comme magiciens que les prêtres avaient graduellement conquis une si haute place dans la société d'Égypte; la lecture des inscriptions que l'on a trouvées depuis 1880 dans les pyramides de Sakkarah, nous montre que le livre par excellence, il y a cinq mille années, était surtout un recueil de conjurations et de formules magiques. Mais si habiles qu'aient été les prêtres dans l'exploitation de la crédulité populaire et dans l'élaboration des dogmes qui en faisaient les interprètes nécessaires du dieu inconnu, il est certain que, dans une nature aussi simple que l'Égypte par l'ensemble de ses traits, l'imagination du peuple dut être impressionnée surtout par deux êtres, qu'elle transformait en personnes divines : le grand soleil qui décrit

1. Brugsch, *Aus dem Morgenlande.*

immuablement sa course dans le ciel bleu, évoquant les eaux et donnant la vie à toutes choses ; le Nil qui chemine incessamment vers la mer, épandant la nourriture dans la terre féconde. Aussi, la divinité par excellence change-t-elle suivant les désirs et les moments dans l'esprit des adorateurs qui les invoquent. Elle se confond d'ordinaire avec l'astre souverain, mais souvent elle est identifiée avec le fleuve, ou bien encore elle est à la fois l'un et l'autre. Une tradition nous dit que l'homme est sorti du grand « œil de Dieu »[1], c'est-à-dire du soleil ; mais un autre mythe, tellement populaire qu'il a fini par devenir un patrimoine commun et qu'on le retrouve dans toutes les langues modernes, donne à l'homme une autre origine : il serait né du limon nilotique. D'ailleurs n'est-il pas vrai, en substance, que la chaleur et l'humidité sont réellement les forces qui nous ont fait surgir du sol, après des millions et des millions d'espèces devancières ? Peu de vérités scientifiques paraissent plus évidentes sous le voile transparent qui les recouvre.

Les symboles sont indéfiniment extensibles ; d'abord simple fantaisie de l'esprit, puis dogmes religieux que le fidèle confesse sur le bûcher, — d'abord germes à peine perceptibles, puis végétations immenses, — ils obéissent à l'imagination qui les créa, qui les nourrit et qui peut, s'il lui plaît, leur faire envahir le ciel et la terre. Osiris, Isis, Horus, Typhon sont autant de protées que l'on adora sous mille formes puisque l'âme émue les fait surgir à volonté, pour leur confier la réalisation de son désir. Osiris est évidemment le soleil, le dieu évocateur de toute vie terrestre, et comme tel, celui qui jugera ses créatures au seuil d'une vie nouvelle ; mais puisqu'il donne naissance aux plantes et aux hommes, il marie sa force à celle du fleuve fécondant, le Nil, dont les flots se répandent sur la terre : il est le fleuve lui-même. Isis, sœur et épouse d'Osiris, est la lune qui chemine paisiblement pendant les nuits, mais elle est surtout la bonne terre qui reçoit la semence. Le vrai mariage d'Osiris et d'Isis se fait dans le champ qui nous donne le pain, et leur jaloux, leur ennemi, qui est également une grande force de la nature, est le vent desséchant du désert, ou bien encore le lourd rayon du soleil de l'été. Ainsi le méchant Typhon devient aussi le soleil comme le bon Osiris.

1. L. von Ranke, *Weltgeschichte*, I p. 7.

La multitude des dieux dans la mythologie égyptienne s'explique par les origines multiples de la civilisation nationale : toutes les divinités locales eurent à trouver leur place dans le Panthéon. Phtah était le grand dieu de Memphis, Ammon était celui de Thèbes, et Ra habitait le sanctuaire de la ville qui, d'après lui, a pris le nom grec d'Heliopolis, « Cité du Soleil ». De même Osiris, un autre mythe solaire, fut un dieu local, originaire de This ou d'Abydos, capitale antérieure à Memphis, et quoique son apothéose définitive comme dieu de l'Égypte entière soit un événement qui date d'au moins cinquante siècles, on pense que c'est un dieu relativement moderne dans le ciel des Égyptiens, car c'est à lui, ainsi qu'aux autres dieux de son cycle spécial, Isis, Naphthys, Horus et Typhon, que sont consacrés les cinq jours supplémentaires de l'année de 365 jours qui succéda dans le calendrier des Égyptiens à l'année primitive de 360 jours seulement : les autres dieux étaient pourvus d'honneurs avant ce nouveau venu qui devait prendre l'Empire du monde et juger les vivants et les morts.

N° 139. Première Cataracte.

Carte à l'échelle de 1 : 100 000

Le barrage dit d'Assuan est établi entre les points A et B. Il peut mettre un milliard de mètres cubes en réserve.

Une grande confusion ne peut manquer de régner parmi tous ces dieux que les imaginations humaines avaient suscités en différents lieux et qui se substituaient si facilement les uns aux autres, qui se mariaient, s'apparentaient vaguement comme fils ou comme pères, changeaient même de sexe, se transformant dans le ciel comme les nuées de l'espace. Parfois plusieurs grands dieux se fondaient en un seul : l'Ammon de Thèbes et le Ra d'Heliopolis devenaient le dieu Ammon Ra, et plus tard, ils s'unirent encore au Zeus des Grecs, au Jupiter des Romains; les Alexandre et les César entrèrent dans la famille et le peuple asservi crut ces monarques participants de la puissance divine.



Cl. Giraudon.

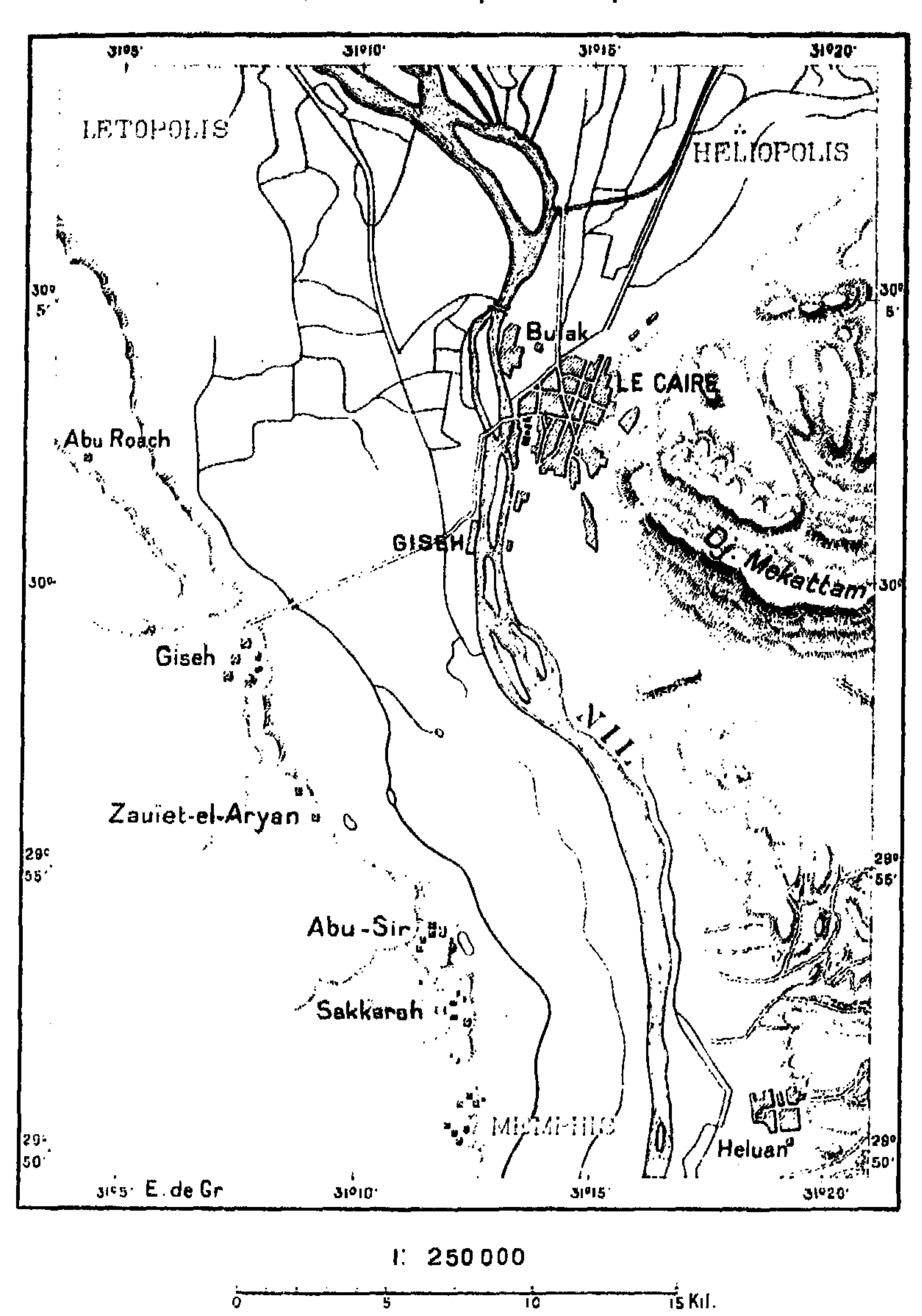
OSIRIS ENTRE ISIS ET HORUS

Musée du Louvre.

Le culte symbolique des animaux, considérés comme personnification de forces naturelles, d'attributs divins, prit une très grande importance en Égypte : le rôle tout exceptionnel qu'ils eurent dans le culte s'explique par ce fait que les hiéroglyphes en reproduisaient les formes de toute antiquité et que, graphiquement, ils se trouvaient ainsi constamment associés aux dieux; l'imagination populaire finit par les confondre en une même adoration, par leur attribuer la même vertu

d'intervention secourable, la même puissance pour le miracle,

N° 140. De Memphis à Heliopolis.



de semblables prodiges accompagnent même leur existence. Ainsi le taureau Apis, qui s'associe intimement à Phtah, le dieu solaire de

Memphis, et qui représente par excellence la force de création, participe comme les dieux à la pureté absolue de la naissance; on croyait pour lui, ou du moins, on feignait de croire au dogme de l'immaculée conception : une génisse vierge, fécondée par un rayon de soleil et sans tache elle-même, ayant enfanté cet animal sans tache. Mais la plupart des bêtes ne jouissaient que d'une adoration locale: c'étaient plutôt de saints patrons que des dieux proprement dits; de même que les tribus indiennes, les villes de l'Égypte avaient leur symbole totémique, et souvent il régnait une grande rivalité, même une guerre déclarée, entre ces animaux protecteurs des cités.

Le polythéisme égyptien, si vaste par le nombre de ses dieux qu'il embrassait des milliers de bêtes, n'empêchait nullement que, par ses côtés élevés, la religion des Égyptiens ne touchât à l'idée d'un dieu unique, tout puissant. La tendance naturelle qui portait chaque adorateur d'un dieu à le doter de toutes les forces créatrices, à lui reconnaître toutes les qualités, toutes les énergies que se représente l'idéal humain, devait nécessairement créer en maints esprits un véritable monothéisme, non moins absolu dans ses expressions, non moins ferme dans ses ardeurs que le fut plus tard celui des Juifs talmudistes et des Arabes musulmans. Le culte d'un seul dieu, de même que tous les autres d'ailleurs, retrouve pleinement ses origines dans le monde égyptien, et certes, il serait difficile de trouver dans la littérature sémitique ou chrétienne un passage plus décisif à cet égard que ceux dont Brugsch[1] a donné la traduction :

« Dieu est le Un et le Seul, et nul autre n'est que Lui; Dieu est celui qui a tout fait; Dieu est un esprit, un esprit caché, l'esprit des esprits, le grand esprit des Égyptiens, le divin esprit; Dieu existe dès le commencement; Il existait quand rien n'existait encore; Il est le père des origines; Dieu est l'Eternel; Il est toujours vivant et sans fin, perpétuel et de durée constante; Dieu est caché et nul ne connaît sa forme... Dieu est la Vérité; Il vit par la vérité; Il se nourrit de vérité; Il s'appuie sur la vérité; Il crée la vérité; Dieu engendre et n'est point engendré; Il donne la naissance mais ne l'a point reçue; Il se produit lui-même, se donne naissance à soi-même; Il est le créateur de sa forme et le sculpteur de son corps. »

1. *Religion und Mythologie der alten Aegypter.*

La conception monothéiste de la divinité prit une si grande part d'influence dans la religion égyptienne qu'il se trouva même un roi pour tenter d'accomplir une révolution de culte : Amenophis IV, dont le Louvre possède une



Cl. Giraudon.

BOEUF APIS ET LE PRÊTRE PSAMITIK

Musée de Boulak.

statuette d'un merveilleux travail, entreprit d'amener tous les Égyptiens à l'adoration d'un dieu unique, symbolisé par la splendeur du disque solaire, de même que le dieu des Juifs l'était par le

feu d'un « buisson ardent », autre emblème du soleil. Aten était le nom de l'Eternel qu'adorait Amenophis, et peut-être est-ce à bon droit que l'on a rapproché de cette appellation celle d'Adonaï donnée par les Sémites juifs à leur « Seigneur »[1].

Les prêtres, comme magiciens, comme maîtres de l'inconnu, de toutes les formes mystérieuses qui s'agitent autour de la pauvre humanité souffrante et angoissée, disposèrent toujours d'un très grand pouvoir, quoique certains faits nous portent à croire que l'impression générale de terreur laissée dans les esprits par les cérémonies magiques et mortuaires ait été exagérée. La vie de tous les jours, celle du travail, de la famille, les mille incidents qui se succèdent détournent les hommes de la hantise du tombeau. Ainsi dans les ruines de la ville de Kahun, qui fut bâtie il y a trente-huit siècles, près de l'entrée du Fayum, on n'a découvert, parmi de nombreux papyrus, aucune pièce qui parlât de mort, de religion ou de cérémonies magiques[2]. D'ailleurs, la puissance redoutable exercée par les jeteurs de sortilèges trouvait heureusement sa limite dans la faillibilité des hommes qui prétendaient commander aux éléments et aux esprits. Leur autorité pouvait devenir précaire, incertaine ou même s'évanouir après chaque méprise, chaque insuccès.

Cependant, dès que l'on vit dans les prêtres, non pas les simples détenteurs des sorts et des recettes mais les représentants des dieux, puis les confidents du dieu suprême et les intercesseurs directs auprès du trône, ils acquirent une majesté surhumaine. Agrandie dans le domaine moral, leur puissance tendait logiquement à la conquête de tous les pouvoirs. La propriété ecclésiastique devint formidable et s'étendit sur les meilleures terres; en Egypte plus qu'ailleurs, le mort saisissait le vif, lui suçait le sang du corps, le laissait débile et exténué. L'ambition suprême des divins interprètes put aussi se satisfaire pendant un certain temps, sinon en Égypte, du moins dans le pays de Méroé, domaine de civilisation égyptienne. La caste sacerdotale avait su s'y imposer à tous et tenait sous sa tutelle le roi ou gouverneur qu'il lui plaisait d'investir des charges de l'administration. L'usage avait même prévalu que, sur l'invitation du Sacré Collège, le prince devait, sans mot dire, résigner

1. Fr. Lenormant, *Les premières Civilisations, L'Antiquité égyptienne à l'Exposition Universelle de 1867*. — 2. Griffith, *The Petrie Papyri*.

les fonctions qui lui avaient été confiées [1]. Il est vrai que l'un de ces rois finit par prendre son rôle au sérieux et, commandant à ses troupes de cerner le « temple d'or », fit massacrer les prêtres et leurs novices [2].

Ainsi la lutte s'était établie entre prêtres et rois pour la conquête du pouvoir et pour celle de la suprématie divine, qui, par son action sur l'imagination craintive des sujets, transformait leur conduite d'obéissance en servilité. Les rois, qui étaient prêtres eux-mêmes, l'emportèrent dans ce conflit, et pendant une grande partie de l'histoire de l'Égypte, le véritable culte, du moins sous sa forme officielle, ne fut autre chose que l'adoration basse des rois, divinisés de leur vivant même, par le seul fait de la possession du pouvoir souverain. D'ailleurs, en inscriptions solennelles, ils ne négligent point de se présenter comme de réelles divinités, et la masse colossale de leurs statues, dressées en pierres indestructibles, n'a d'autre sens que de les montrer à la foule sous leur aspect de dieux. Souvent leurs traits, nobles et tranquilles comme s'ils étaient éclairés déjà par la lumière de l'éternel repos, n'ont rien de personnel et ne trahissent point l'individualité terrestre; mais il y eut aussi des rois qui, croyant réellement à leur divinité, se firent représenter sous leur vraie forme; ainsi des figures royales, frappées incontestablement d'idiotisme, nous ont été conservées [3].

Ce culte de l'adoration perpétuelle des rois, se transformant pratiquement en un asservissement complet des âmes et des corps, rejeta les populations dans les espérances chimériques de l'au-delà.

Les esprits étaient hantés par l'idée d'une fin, mais d'une fin qui serait en même temps un recommencement, et nul autre peuple que celui d'Egypte n'a plus brillamment brodé sur ce thème, ceux du moins des Egyptiens qui gardaient le loisir d'avoir des croyances, car comme partout et toujours, la masse des sujets se contentait de vagues aspirations, des pratiques de la magie courante, des incantations, des gestes, des formules toutes faites qui ne diffèrent guère de peuple à peuple ni d'époque en époque.

Nos cerveaux ont quelque peine à se figurer la *lumineuse*

1. Ollivier de Beauregard, *En Orient, Études ethnologiques et linguistiques*. — 2. Diodore de Sicile, t. II, liv. I. — 3. Fr. Lenormant, *Les premières Civilisations, L'Antiquité égyptienne à l'Exposition de 1867*.

(khu), distincte de *l'âme* (ba), différente elle-même du *double* (ka), toutes émanations de l'individu après sa mort, au même titre que *l'image* et *l'ombre* perpétuant la mémoire du défunt en d'autres civilisations. Le « double » des Egyptiens était un second exemplaire du corps, le reproduisant trait pour trait, en une matière aérienne et colorée. C'était pour lui que se préparait la *bonne demeure*, ou la *demeure éternelle*, pour lui que les parois de la tombe se couvraient de serviteurs affairés, — car la peinture d'un serviteur est bien ce qu'il faut à l'ombre d'un maître [1], — pour lui, la momification et les soutiens artificiels qu'on lui procurait sous forme de statues, pour lui que des fellâhin par centaine de mille entassaient pierre sur pierre.

Le « double » était lié à la tombe, l' « âme » circulait librement, habitait parmi les dieux, visitait un autre « pays du Nil », un royaume d'Osiris, par delà le sommeil de la mort. Il est bien, parfois, question d'un enfer, mais l'idée de sanction reste confuse, les croyances des Egyptiens ne différaient guère sur ce point de celles des Chrétiens de nos jours; pourtant, ils ne croyaient pas qu'une faute temporelle, si grande fût-elle, pût mériter un supplice éternel [2].

La religion des Egyptiens ne fut pas cet immuable ensemble de croyances que les historiens grecs et, d'après eux, les égyptologues classiques s'étaient imaginé d'abord; elle évolua. Après la sollicitude pour le sort du « double », le fidèle concentra ses aspirations sur une seconde vie, il demande « l'haleine pour son nez », il trouve la béatitude dans la phrase de bienvenue prononcée par Osiris: « *Je te donne* les renouvellements indéfinis ». L'Egyptien d'alors ne croyait pas à la résurrection, mais à une série sans fin de renaissances [3].

De tous les documents légués par l'antique Égypte, celui qu'on peut considérer comme la « Bible », comme le livre sacré par excellence, comprenant le fond même de la religion, est le « Livre des Morts » que l'on plaçait dans les bandelettes des momies et qui suivait le « double » dans le royaume de l'Occident. On possède plusieurs formes de ce livre, et les variantes sont nombreuses, mais quelles que soient les différences des formules et des invocations,

1. G. Perrot. *De la Tombe égyptienne*. Revue des Deux-Mondes, 1881. — 2. E. Amélineau, *Résumé de l'Histoire d'Egypte*, p. 56. — E. Maurice Lévy, *Note manuscrite*. — 3. A. Gayet, *Coins d'Egypte ignorés*.



Cl. Beato.

PEINTURE A L'INTÉRIEUR D'UN TOMBEAU ROYAL (TOMBEAU NAKHT).

le rituel parle toujours un langage d'auguste solennité qui témoigne de l'intensité d'émotion causée par le passage de la première à la seconde vie. Les phrases consacrées nous présentent l'existence terrestre comme une préparation à celle qui suivra quand l'homme, complètement purifié par les épreuves de l'*Amenti* ou « Monde Occidental », finira

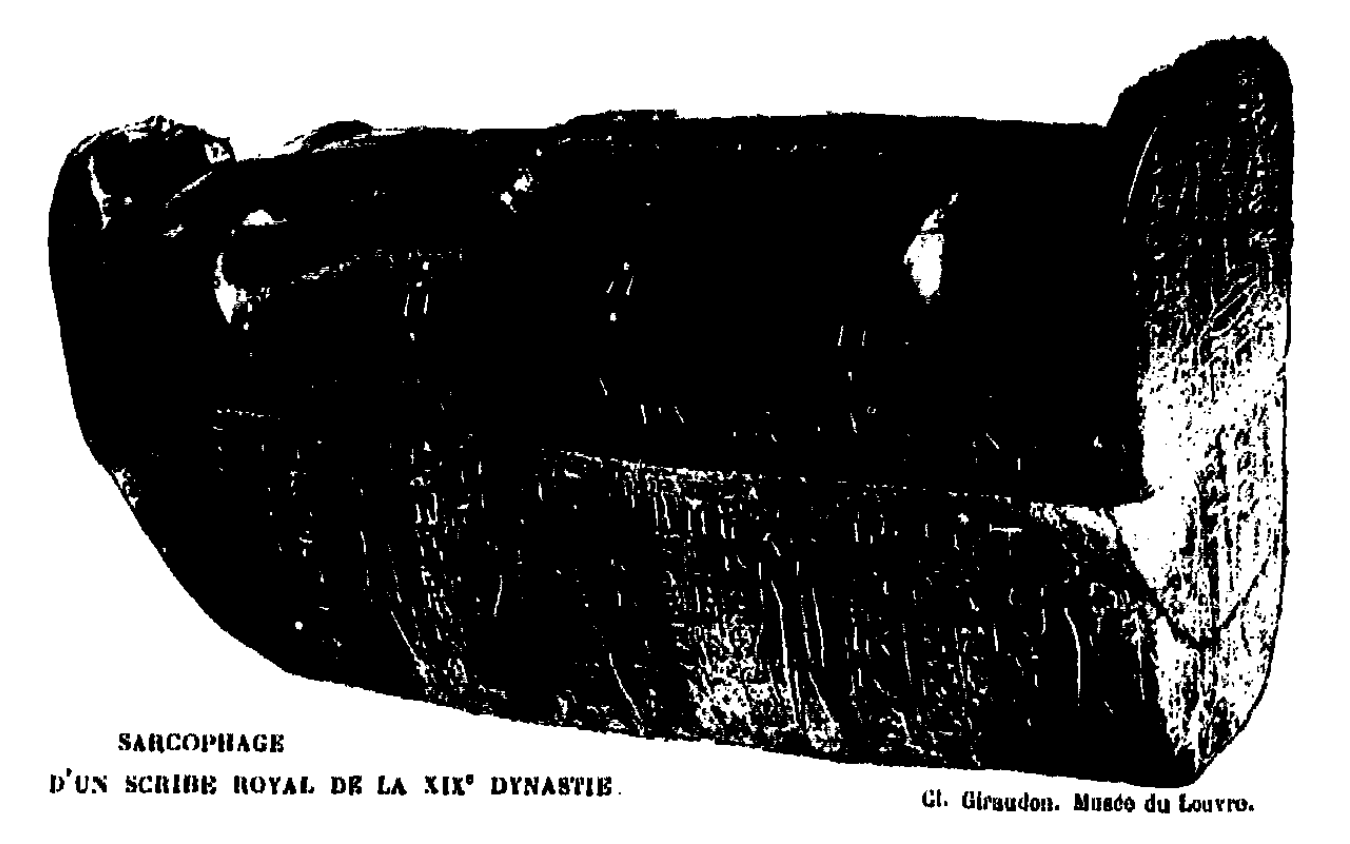
par être reconnu « juste » et par entrer, Osiris humain, en un état de divinité véritable : c'est alors qu'il reviendra vers son corps pour l'animer de nouveau, le transformer en une enveloppe glorieuse qui ne connaîtra plus ni la douleur, ni le déclin, ni la mort[1].

La toute-puissance du sacerdoce donnait aux rites, aux incantations et surtout aux offrandes très profitables à la caste, une importance suprême dans le salut des morts ; toutefois le fond de justice et de bonté qui s'était maintenu dans ces populations agricoles revient incessamment dans le formulaire du rituel comme une survivance de l'ancienne Égypte que les premiers agriculteurs avaient conquise sur les marais du Nil par leur âpre labeur, leur étroite solidarité et ce sens de la mesure qui en fit d'admirables géomètres. « J'ai donné du pain à qui était affamé, j'ai donné de l'eau à qui avait soif, j'ai donné des vêtements à qui était nu » ; et chaque maître, chaque préposé au travail se vante, dans ses panégyriques mortuaires, de son esprit d'inépuisable charité : « Moi, je suis le bâton du vieillard, la nourrice de l'enfant, l'avocat du misérable, le réchauffeur de ceux qui ont froid, le pain des abattus ». « Je suis le père de ceux qui n'ont pas de père, la mère de celui qui n'a pas de mère »... « Jamais je n'ai fait travailler qui que ce soit plus que je ne travaille moi-même »... « Jamais je n'ai calomnié l'esclave auprès de son maître ». Et non seulement le défunt prétend avoir été bon et juste, il se vante aussi de sa vaillance dans la défense des faibles contre les forts. « J'ai détourné le bras des violents, opposé la force à la force, j'ai été hautain pour les hautains, et j'ai abattu l'épaule de qui levait l'épaule ». Il est vrai que ce sont là de simples épitaphes, menteuses comme elles le sont presque toutes, mais l'insistance avec laquelle les éloges posthumes parlent des qualités du mort prouvent du moins qu'il avait la conscience de ce qui est noble, équitable et bon.

Cette grande ambition de la vie future divinisée se traduisait pratiquement dans l'existence des Égyptiens par le soin prodigieux que l'on donnait aux cadavres, et ceci dès la période préhistorique : dans les plus anciens tombeaux, les ossements recueillis gardent les traces d'ingrédients employés pour la conservation des corps[2]. Mais pour

1. G. Maspero, *Mémoire sur quelques Papyrus du Louvre*. — 2. E. A. Wallis Budge, *The Book of the Dead*.

être sûr de faire durer le cadavre dans l'attente de la résurrection future, il ne suffisait pas de l'embaumer, il fallait aussi le protéger contre les bêtes féroces, aux attaques desquelles le double front des montagnes désertiques l'exposait plus qu'en tout autre pays, il fallait le cacher sous des amas de pierres ou même dans le roc vif, il fallait aussi l'entourer de paroles magiques pour le défendre contre le mauvais sort et les méchants esprits, et c'est à quoi servait le Livre des



SARCOPHAGE
D'UN SCRIBE ROYAL DE LA XIX[e] DYNASTIE.

Cl. Giraudon. Musée du Louvre.

Morts, le recueil de formulaires que devaient réciter ou psalmodier les parents et les amis du défunt.

Tous les usages des temps historiques nous prouvent combien le riverain du Nil tenait à être religieusement « recueilli vers ses pères », et c'est à la réalisation de ce vœu que s'appliquait la plus forte part des revenus personnels. La momification des corps appartenant à quelque haute famille coûtait un talent, soit plusieurs milliers de francs en monnaie moderne; même le traitement des cadavres appartenant à la classe pauvre revenait à des sommes relativement considérables et prenait toujours soixante-dix jours réglementaires de préparation. Aussi les indigents, ceux qui n'avaient rien, qui ne pouvaient s'acheter les drogues, ni payer les ouvriers, ni disposer d'un caveau familial, ni même de quelques pieds carrés dans la nécropole commune, devaient également renoncer à l'espérance de renaître dans une vie plus heureuse: ils périssaient tout entiers. Les prêtres étaient

assez riches pour conserver par multitudes les corps des animaux sacrés, ibis, vautours, éperviers, hiboux, chats, chacals, crocodiles et singes, souris et chauves-souris, serpents, poissons et scarabées, mais à nombre d'humains ce privilège était refusé. Toutefois, c'est par millions et par millions que les générations successives ont déposé leurs momies dans les hypogées de l'Égypte : en maints endroits, la poudre que l'on foule aux pieds est en entier de la poussière humaine. C'est en ce sens surtout que l'on a pu dire de l'antique vallée du Nil : « Rien de profane en ce pays. Tout est sacré »[1].



MOMIE DE LA REINE TIA

Les archéologues constatent avec étonnement la prodigieuse importance qu'avait prise en Égypte cette industrie des embaumeurs qui occupait des ouvriers par centaines de mille. Ils ont essayé de se rendre compte de la quantité de produits immobilisés dans les tombeaux : étoffes communes et précieuses, liqueurs odoriférantes et antiseptiques, gommes, matières bitumineuses et substances chimiques, sans compter les amulettes, les charmes, les formules de conjuration, cousus ou placés dans les vêtements. Pour un seul cadavre on employait parfois des bandelettes ayant une longueur totale de « 1000 aunes », et chacune d'elles avait été parfumée des drogues de l'Arabie Heureuse; l'entretien des morts absorbait les soins de plus de la moitié des vivants peut-être.

Mais l'histoire de la momification évolua comme toutes choses. Dans les premiers tombeaux, fouillés par Amélineau, sous les buttes d'Abydos, les squelettes sont placés dans une position accroupie, qui est l'attitude naturelle des indigènes, lorsqu'ils se reposent le

1. Leop. von Ranke, *Weltgeschichte*, t. I, p. 7.

soir, auprès de leurs huttes, après les travaux du jour : c'est à peu près la position des momies péruviennes dans leurs huacas. En ces mêmes tombeaux, Amélineau a découvert des corps ayant déjà subi quelques essais de momification au moyen du natron ou de substances qui produisent à peu près les mêmes effets [1]. Les premières momies traitées suivant les procédés classiques, celles des nécropoles de Memphis, sont noires, sèches, cassantes, tandis que celles de Thèbes ont un reflet doré et présentent une certaine élasticité ; le pied d'une momie au Musée Guimet semble une pièce d'ivoire poli. Aux basses époques, elles redeviennent noires, lourdes, informes, l'habitude d'embaumer les corps n'était plus qu'une vaine pratique, la foi s'étant évanouie.



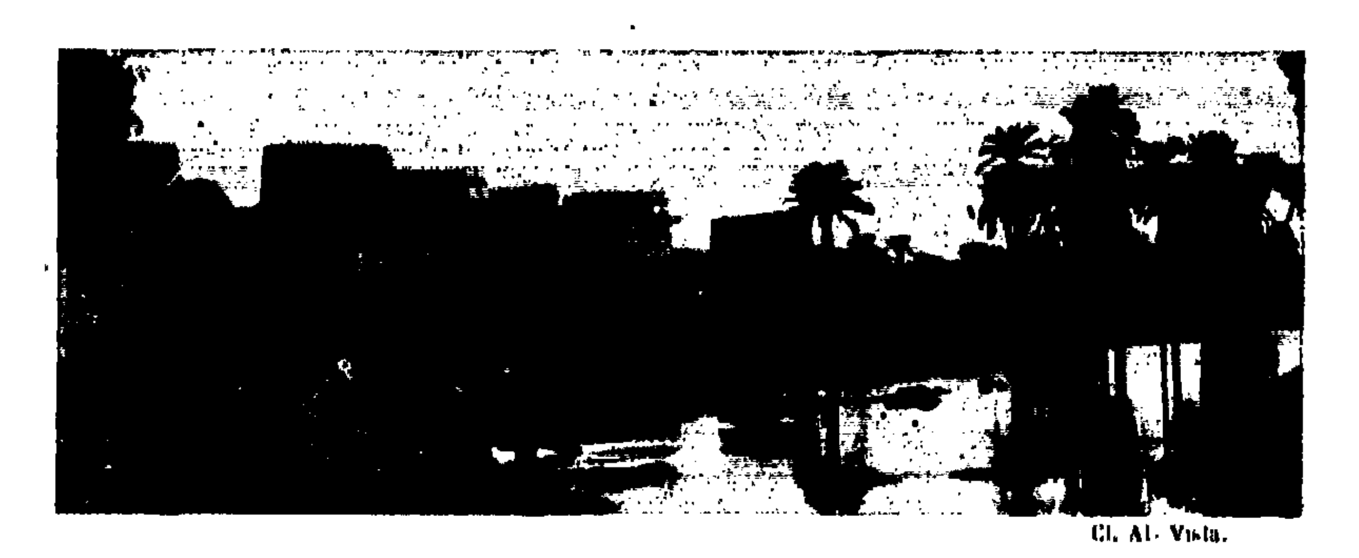
MASQUE D'OR DE LA REINE TIA

Même évolution dans le décor des tombeaux. Avant l'époque de la douzième dynastie, c'est-à-dire avant les âges de la gloire de Thèbes, lorsque les Égyptiens n'étaient pas encore hantés par l'idée de la mort et que l'art de conserver les corps était relativement peu développé, les maisons éternelles, les tombeaux, notamment ceux de la nécropole de Sakkarah, près de Memphis, nous révèlent que la société contemporaine était assez libre d'esprit, ne s'était point encore rapetissée sous la main du sacerdoce. Aucune image n'y représentait le dieu : Osiris en était absent ; seulement Anubis gardait déjà la porte funéraire. Là le mort était chez lui, avec sa femme et ses enfants, avec ses domestiques aussi, car la grande propriété était déjà constituée ; tout dans la maison mortuaire était disposé pour que le propriétaire y fût à son aise et qu'il pût y continuer les travaux accoutumés. Mais surtout

1. *Les nouvelles Fouilles d'Abydos* p. 25.

on avait grand soin que nul étranger ne vînt le troubler dans la solitude où il devait rester à jamais.

Combien différents de ces premiers tombeaux confortables et décorés



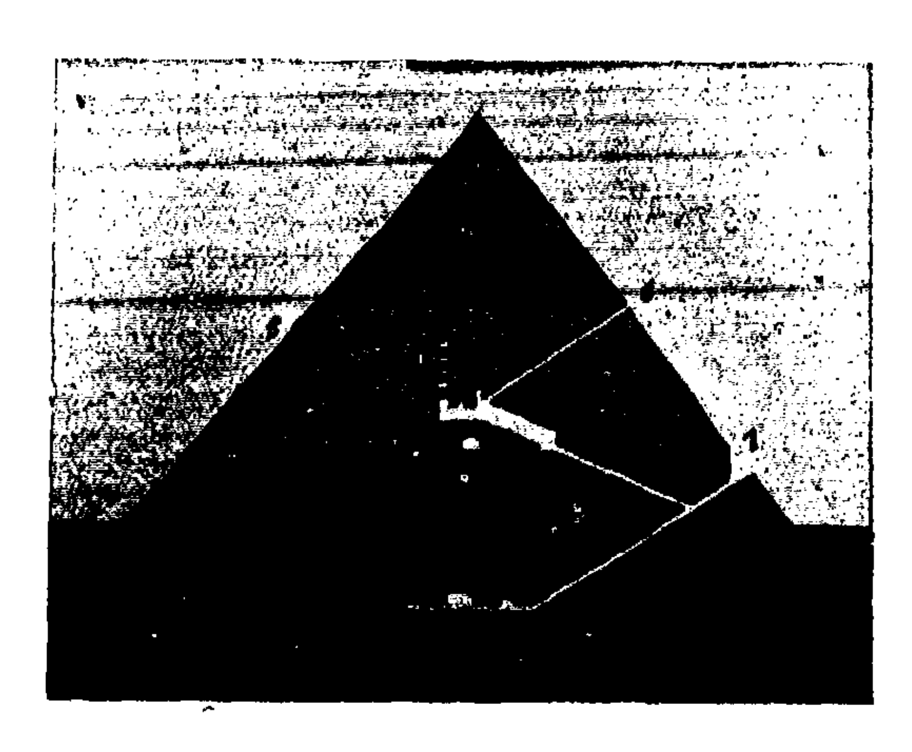
Cl. Al. Vista.

VILLAGE SUR LE NIL, MAISONS SURMONTÉES DE PIGEONNIERS

de joyeuses images, sont les effroyables hypogées où les prêtres, désormais vainqueurs, ont enfoui les malheureux qui vécurent sous la terreur de leurs enseignements redoutables. Dans ces tombes, construites sous la direction sacerdotale, toute image est effrayante : les âmes des morts, ayant vécu dans l'effroi, se réveilleront dans l'épouvante[1]. Et des caveaux, ce vertige de la mort monte à la surface, poursuit l'homme dans tous les actes de sa vie, assiste même à ses banquets. Durant les festins on promenait un cercueil autour de la table, pour rappeler aux convives combien courte était la vie. Puis vint l'époque d'évolution finale où toutes ces pratiques ne sont plus que des survivances dépourvues de signification, où les inscriptions des stèles parlent une langue oubliée, où des idées toutes nouvelles, celles de la vie joyeuse et libre, se mêlent à celles de la mort, et, comme un rayon de lumière, pénètrent dans le noir caveau. C'est ainsi que peu de temps avant la conquête romaine, un grand prêtre qui venait de perdre sa femme, rédigea pour elle une inscription dont la phraséologie pieuse rappelle les graves enseignements d'autrefois, mais à laquelle s'ajoute cette exhortation singulière : « Ne t'arrête point de boire, de manger, de t'enivrer, de faire l'amour ; ne laisse point entrer le chagrin dans ton cœur. »

1. Ernest Renan, *Mélanges d'Histoire et de Voyages*, p. 47.

Uniques parmi les tombes égyptiennes sont les étonnantes pyramides dont, pendant des milliers d'années, l'une resta le plus haut édifice élevé par les hommes et qui, par leur forme même, apparaissent indestructibles. « Peut-être ces gigantesques sarcophages, les monuments les plus anciens du monde, survivront-ils à tous les autres », dit un auteur[1] parlant avec quelque emphase de ces constructions qui ne furent point des premières, ayant été évidemment imitées des temples à degrés érigés sur les bords du Tigre et de l'Euphrate. Les générations qui se sont succédé depuis que ces énormes amas de pierres se dressent sur la limite du désert libyen ne sont point revenues de la stupeur que leur ont causée ces prodigieux entassements, et des légendes obstinées font intervenir dans cette œuvre tantôt les génies d'en haut, tantôt les démons d'en bas; d'autre part, maints esprits d'élite, auxquels répugnait l'idée que pour le cadavre d'un seul homme on eût employé le travail de tout un peuple pendant des années, se sont refusé à voir de simples tombeaux dans les hautes masses des pyramides. On y a cherché des monuments d'ordre scientifique, témoignant des connaissances auxquelles les Égyptiens étaient parvenus, il y a des milliers d'années, à l'aurore de l'histoire.



COUPE DE LA GRANDE PYRAMIDE

1. Entrée de la Pyramide. 4. Chambre du roi ou du sarcophage.
2. Grand passage.
3. Chambre de la reine. 5 et 6. Canaux de ventilation.
7. Chambre souterraine.

Certes, les « pierres parlent » : elles disent que les constructeurs de la vallée du Nil pouvaient tailler leurs matériaux avec une étonnante précision et qu'ils avaient la solution de maint problème géométrique; ils avaient aussi, comme leurs devanciers des fleuves chaldéens, des no-

1. Gustave Lebon, *Les premières Civilisations*, p. 11.

tions astronomiques fort étendues et savaient orienter leurs édifices; mais on a voulu voir une signification plus haute dans les rapports que présentent entre elles les diverses parties des pyramides, surtout de la plus grande, la pyramide dite de Kheops ou de Khufu, d'après le roi qui la fit élever pour recevoir son corps. D'abord on a considéré ce monument comme un résumé de la science géodésique, chacune de

Renseignements sur quelques Pyramides.

l, longueur de la base, h, hauteur actuelle de la pyramide en mètres, d'après Piazzi Smyth; α, angle à la base; 50° à 52° sauf indication contraire.

Abu Roach, pyramide en ruines, ne fut jamais terminée	l = 96	h = 12
Giseh, pyramide de Kheops	l = 231	h = 135
pyramide de Khefren	l = 207	h = 134
pyramide commencée pour Menkora, terminée et revêtue de syénite pour la reine Nitokris	l = 101	h = 61
Rigah ou Zaüiet-el-Aryan, une pyramide en ruines	l = 90	h = 18
et une autre à deux pentes, α = 75° et 50°	l = 30	h = 13
Abusir, pyramides construites pour les rois de la 5e dynastie (?); deux pyramides ont l = 64 ou 65, h = 32 ou 35; pour la plus grande, on a	l = 97	h = 49
Sakkarah, pyramide à degrés, α = 73°, la première en date de toutes (?), à base non carrée	l = 92 et 105	h = 55
Cinq autres ont été élevées pour Unas (5e dyn.), Teti, Pepi Ier, Merenra et Pepi II (6e dyn.)	l = 62 à 81	h = 18 à 32
Dachur, d'après G. Maspero, une de ces pyramides fut construite pour Snefru, deux autres pour Usertesen III et Amenemhat II		
Une des pyramides est à deux pentes, α = 54° et 43°.	l = 185	h = 96
une autre est très aplatie, α = 43°	l = 210	h = 98
et une autre très abrupte, α = 57°	l = 120	h = 47
Licht, pyramide d'Usertesen Ier, en ruines, α = 49°	l = 107	h = 21
pyramide d'Amenemhat Ier, en ruines	l = 90	h = 15
Meidum, d'après Flinders Petrie, fut construite pour Snefru, la seule édifiée par revêtements inclinés successifs	l = 60	h = 37
Illahun, pyramide d'Usertesen II, d'après Flinders Petrie, base formée par la roche naturelle taillée	l = 108	h = 34
Hawara, pyramide d'Amenemhat III et de sa fille, d'après Flinders Petrie	l = 90	h = 32

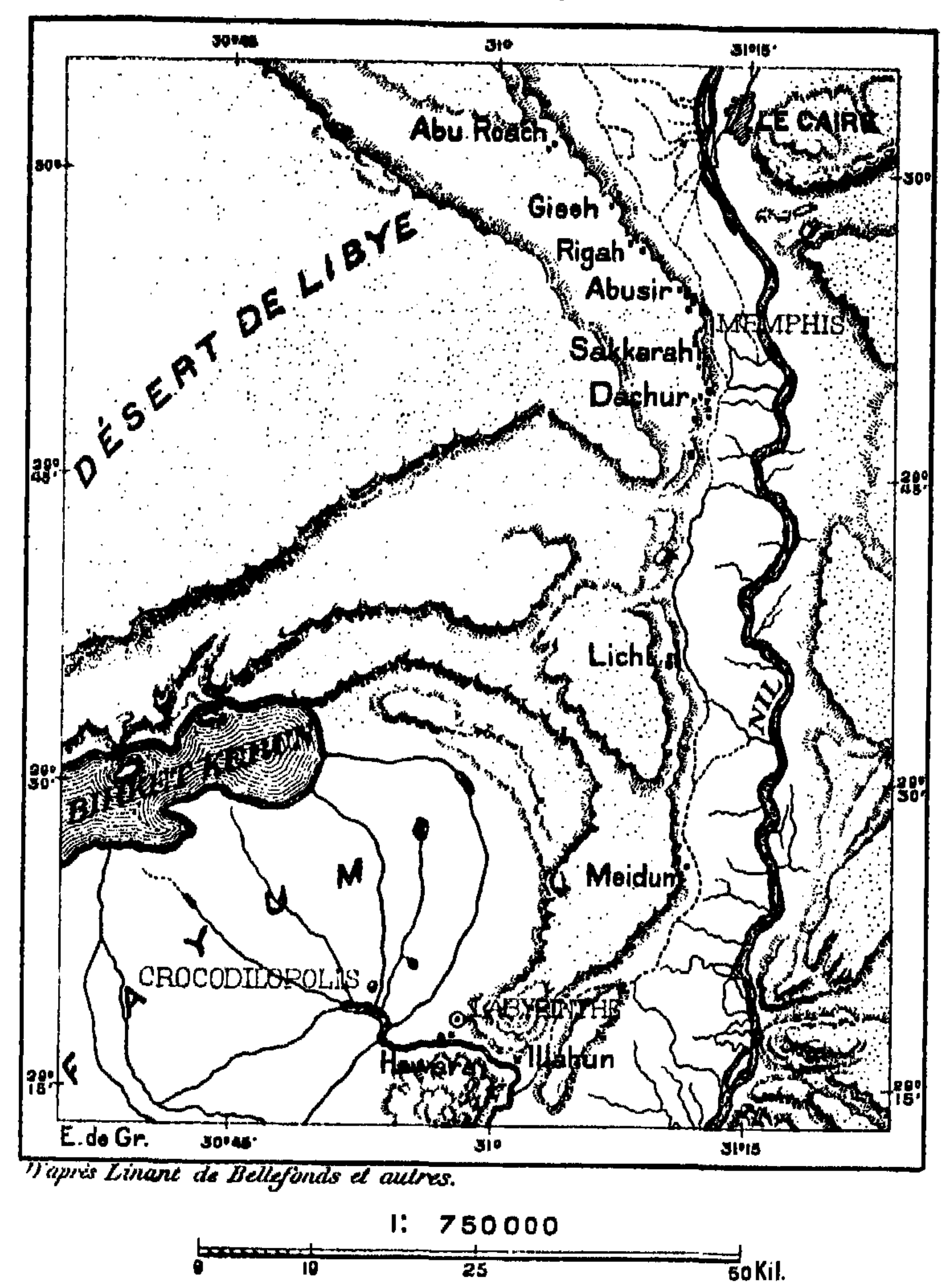
ses dimensions, de ses arêtes, de ses divisions et subdivisions devant correspondre à des fractions simples du diamètre équatorial.

On a également prétendu que la grande pyramide était une sorte d'écrin contenant le « secret du Nil »[1]. Tandis que la masse du peuple restait condamnée pendant des milliers d'ans à ignorer les sources du grand fleuve que les rois, siégeant majestueusement sur les trônes, et les savants, pérorant sous les portiques, se succédaient en s'interrogeant vainement sur les origines de l'eau sacrée,

1. L. Mayou. *Le Secret des Pyramides de Memphis.*

les prêtres se seraient transmis mystérieusement la carte figurée par la disposition des chambres ménagées dans les ténèbres de la

N° 141. Territoire des Pyramides.



D'après Linant de Bellefonds et autres.

1: 750000

0 10 25 50 Kil.

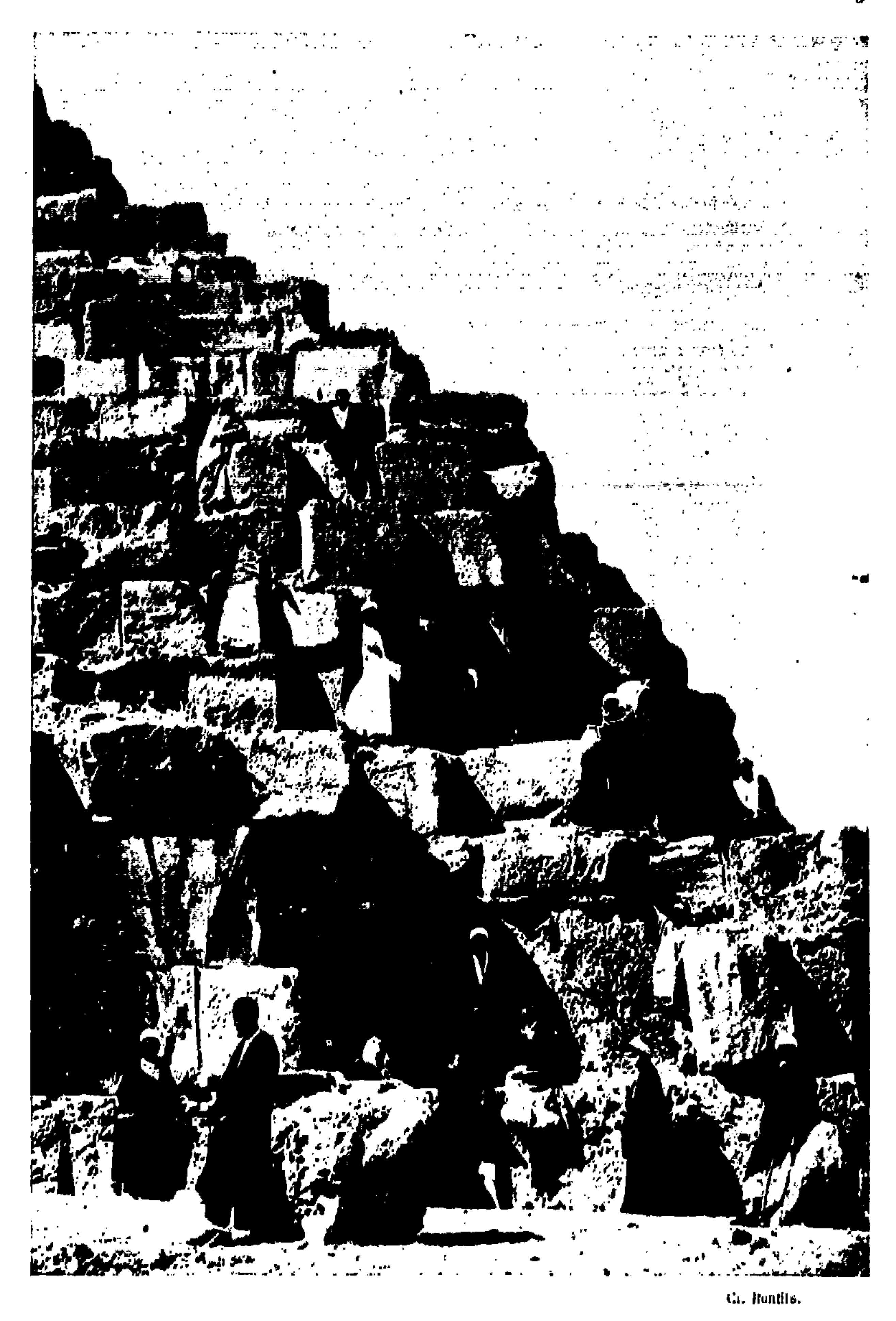
pyramide : ici le grand lac auquel on donne aujourd'hui le nom de Nyanza, puis les lacs occidentaux et les autres traits hydrographiques du Nil supérieur, tels que les explorateurs modernes les ont redécouverts depuis le milieu du xixe siècle.

Enfin des savants se sont imaginé que la grande pyramide et, dans une moindre mesure, les autres constructions de même genre, révélations directes d'en haut, donnaient une forme monumentale aux « vérités » religieuses. D'après l'astronome Piazzi Smith, qui étudia pendant longtemps les pyramides égyptiennes, celle de Kheops est une « Bible de pierre », construite sous la direction de Melchisedec, un « testament » analogue à ceux qui furent dictés aux voyants et aux apôtres. On trouve non seulement le diamètre de la terre dans la lecture des dimensions des diverses parties, mais encore sa densité, la distance exacte du soleil à la terre et aux planètes, la longueur de l'année en jours et celle de la période précessionnelle en années ; on y lit aussi la date qui séparait la construction de la pyramide de la naissance de Jésus-Christ : 2170 ans, enfin une prophétie annonçant la venue du millenium pour l'année 1882[1].

Un autre astronome, Lagrange, fait siennes des croyances analogues : il professe également que le dieu des Hébreux s'est manifesté par des œuvres inespérées, la Bible et la pyramide de Kheops, car les autres constructions, d'élévation moindre, sont de simples travaux humains, et l'on pourrait même se demander si elles ne sont pas d'impuissantes imitations de l'éternel tentateur. Mais à ces deux manifestations saintes de la volonté céleste, qui, d'après lui, sont la clef de l'histoire et celle de l'avenir, le savant mystique ajoute une autre manifestation, celle d'un géodésien moderne, Bruck[2], dont l'ouvrage offrirait une telle concordance avec la révélation qu'en prenant à la lettre les raisonnements de son interprète, on serait porté à lui attribuer également une inspiration divine[3].

Nous savons pourtant que la « loi de Bruck », d'après laquelle l'histoire de l'humanité serait régulièrement découpée en périodes d'un peu plus de cinq siècles, concordant avec la grande période de déclinaison magnétique, et voyagerait pour ainsi dire de foyer en foyer dans la direction de l'est à l'ouest, se trouve en désaccord avec un grand nombre de faits historiques et géographiques : elle ne peut être admise comme article de foi que par des esprits religieux. Cepen-

1. M. Piazzi Smith, *Our Inheritance of the great Pyramid*. Trad. de l'abbé Moigno : *La grande Pyramide, pharaonique de nom, humanitaire de fait*. — 2. *L'Humanité, son Développement, sa Durée*. — 3. C. Lagrange, *Sur la Concordance entre la Chronologie de la Bible et celle de la grande Pyramide*.



Ch. Bonfils.

ASPECT ACTUEL D'UN ANGLE DE LA GRANDE PYRAMIDE

dant, elle a de très fervents adeptes qui ne reculent devant aucune absurdité. Les « pyramidistes » de la Grande-Bretagne ne sont-ils pas d'accord pour dire que la nation anglaise descend directement des

douze tribus d'Israël? Le docteur John Lightfoot, chancelier-adjoint de l'Université de Cambridge, n'a-t-il pas *reconstitué* — après un travail de 15 ans (1888-1903), nous dit-on, — l'acte de naissance d'Adam qui fut créé en l'an 4004 avant J.-C.; le 23 octobre à 9 heures du matin ![1]

Ainsi les pyramides ont tellement frappé les imaginations par leur masse imposante que, même dans le pays le plus civilisé du monde, nombre d'hommes à l'esprit très élevé voient des pierres sacrées dans les matériaux qu'entassa peut-être un inepte orgueil. Toutefois, les diverses théories relatives à la signification mathématique, astronomique et religieuse des lignes, des arêtes, des plans et des diagonales de la grande pyramide, reposaient sur des mesures dont l'exactitude n'avait pas été suffisamment contrôlée et dont les meilleures présentaient des écarts d'un mètre ou davantage. La première triangulation tout à fait précise du monument de Kheops est celle que l'on doit à l'égyptologue Flinders Petrie, devenu troglodyte pendant cette étude, car durant les deux années 1880 et 1881 il résida dans une chambre sépulcrale au pied de la pyramide : ce travail a déterminé les dimensions de l'édifice avec toute la rigueur habituelle en géodésie. Les alignements et les angles des ouvriers égyptiens sont en général d'une grande exactitude, l'erreur moyenne n'atteignant pas 2 millimètres ; mais l'orientation est plus défectueuse, puisque l'axe de l'édifice se dirige vers 3'43" à l'ouest du nord.[2]

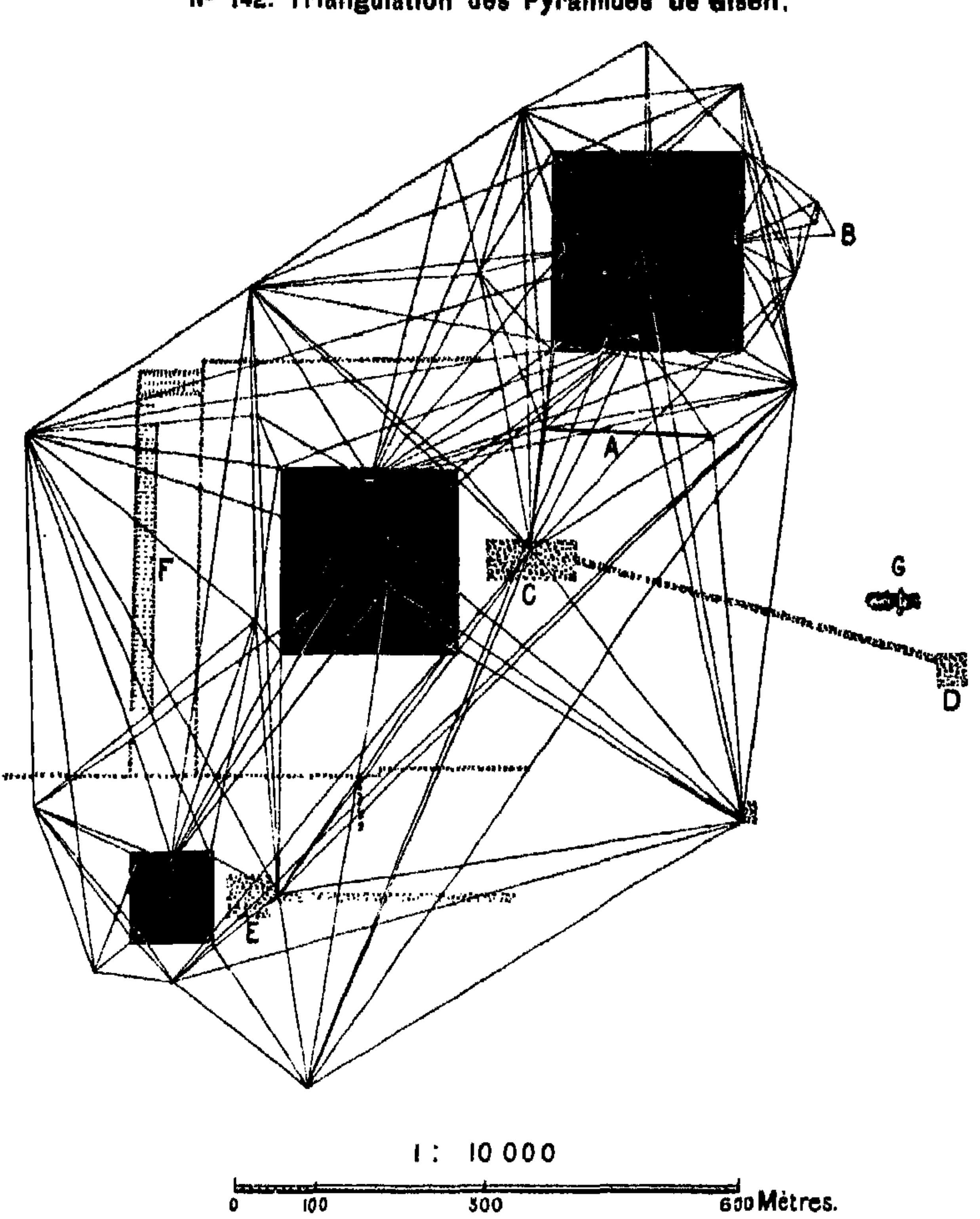
Flinders Petrie trouve absolument justifié le tableau que donne Hérodote de l'organisation du travail ; la grande pyramide — et les autres également, sauf celle de Meidum, — fut édifiée d'un seul jet avec le sarcophage au centre, et les pierres de revêtement taillées avant d'être mises en place, mais il y eut du flottement dans la direction du travail. Certains détails contrastent d'une manière scandaleuse par la grossièreté de la main-d'œuvre avec l'exactitude de l'ensemble et la perfection admirable de la plupart des fragments. Des tours de force furent effectués dont un artisan de nos jours pourrait être fier.

La plupart des théories relatives aux dimensions de la pyramide ne résistent pas à l'observation précise; un seul fait reste acquis : l'angle des faces avec le sol horizontal est tel (52° environ) que le côté de la pyramide et la hauteur sont dans un rapport exprimé par la

1. L. J. Morié, *Histoire de l'Ethiopie*, p. 48. — 2. W. M. Flinders Petrie, *Ten Years Digging in Egypt*, p. 22.

moitié de la valeur Π des mathématiciens; on peut aussi dire que

N° 142. Triangulation des Pyramides de Gizeh.



A. Base mesurée.
B. Excavation sur la face orientale de la grande pyramide pour dégager les pierres de revêtement restées en place.
C. Temple de la pyramide de Khefren.
D. Temple de granit rose, prépharaonique (?).
E. Temple de la pyramide de Menkera.
F. Ruines de casernements d'ouvriers.
G. Grand sphinx, prépharaonique (?).

Des vestiges d'anciennes chaussées et de murs sont indiqués en pointillé.

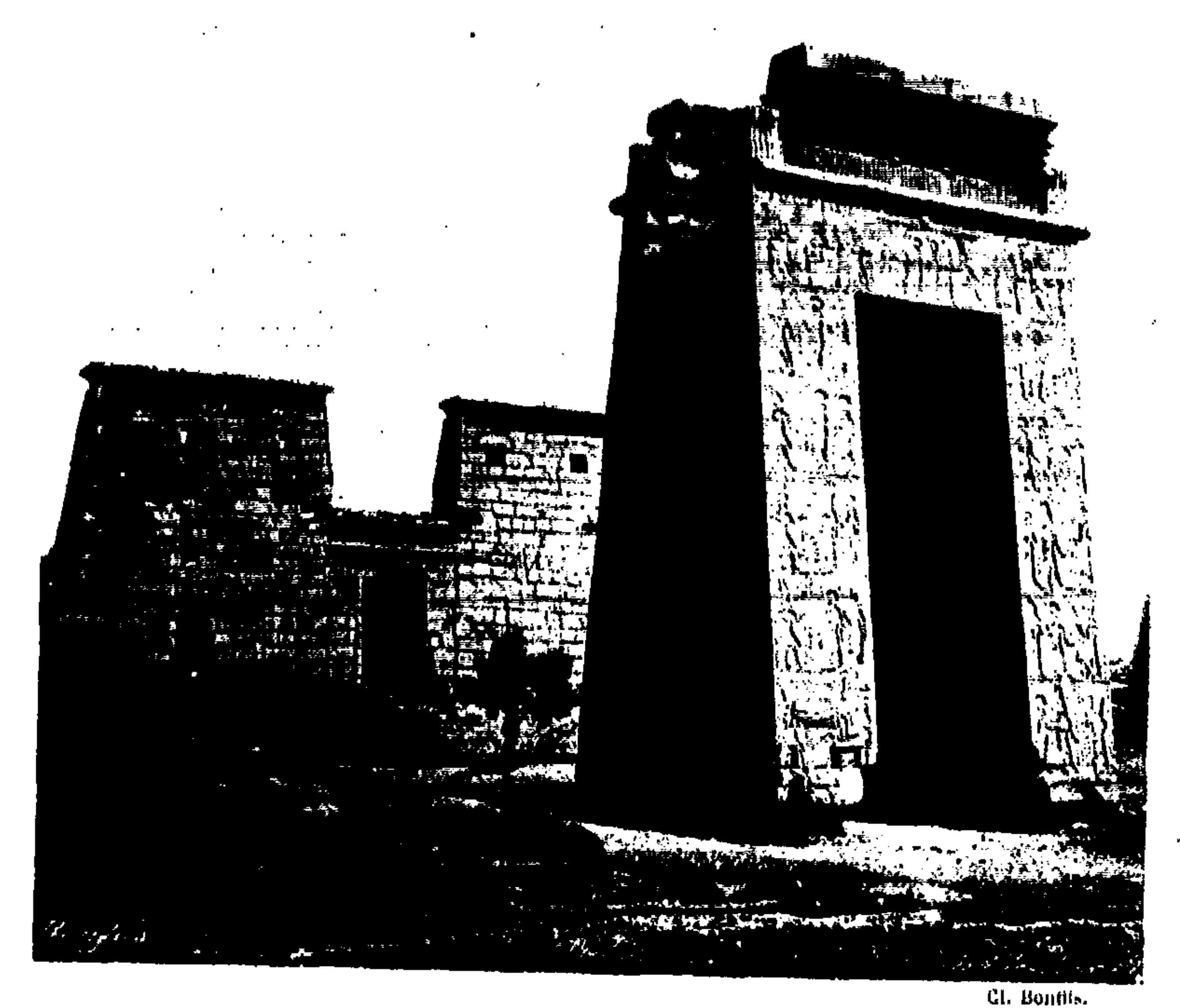
l'aire d'une face latérale de la pyramide est égale au carré de la hauteur, et il est remarquable qu'Hérodote, ainsi que l'a montré John Herschell, ait déjà connu cette particularité, bien qu'il ne se soit point

exprimé en termes rigoureux[1]. En outre, cet angle est à quelques minutes près le même dans une quinzaine des plus importantes pyramides, dont pourtant les longueurs absolues diffèrent toutes entre elles.

Se rappelant que le dieu de la mort, Seth, a son image visible dans Sirius de la constellation du Chien, Mahmud Bey[2] a cherché une corrélation entre l'inclinaison de la face (sud) et l'incidence du rayon de cette étoile à sa culmination : il a calculé ainsi que la grande pyramide remontait à 3.266 ans avant J.-C. : mais il y a contradiction entre un élément astronomique à variation rythmique et la constance d'un angle qui se retrouve en des monuments édifiés à intervalles de plusieurs siècles.

On peut se demander d'ailleurs si ces connaissances étaient bien celles des bâtisseurs égyptiens ou plutôt celles d'architectes venus de la Mésopotamie chaldéenne, à la suite de conquérants ou de migrateurs. On est tout d'abord frappé de ce fait capital que les 67 pyramides comptées par Lepsius en 1842, et dont on ne retrouve plus qu'une quarantaine, sont toutes situées dans la basse Egypte, entre le bassin du Fayum et le collet du delta. A l'exception d'une petite pyramide du début de la première dynastie, découverte par J. de Morgan à Nagada, et dont les faces, parées et ornées de moulures, avaient été noyées dans une enveloppe de maçonnerie, il faut remonter le Nil sur plus de 2000 kilomètres, jusqu'aux environs de Méroé, pour trouver une centaine d'autres pyramides, plus petites et plus récentes. Tous ces monuments se dressaient dans la région de la vallée la plus voisine des plaines arrosées par le Tigre et l'Euphrate. Si des maîtres étrangers, venus de l'Orient, se sont établis en Egypte, apportant leurs usages et leur civilisation, c'est par cette contrée largement ouverte que dut s'accomplir l'invasion, comme se produisit plus tard celle des Hyksos. Peut-être n'est-il pas téméraire de supposer que les annalistes de l'Egypte se seront gardés d'enregistrer la venue de dynasties étrangères et les auront volontiers remplacées par des énumérations de rois indigènes, mais le peuple aurait eu mémoire d'un autre ordre de choses. Si l'on ne s'est point moqué

1. Hérodote, *Histoires*, II, 124. La première définition correspond à la valeur 51° 51' pour l'angle de base, la seconde à 51° 49'. — 2. *L'Age et le But des Pyramides lus dans Sirius.* — Calcul corrigé par Valère Maes, *Note manuscrite.*



Cl. Bonfils.

LES DEUX PYLÔNES DU TEMPLE DE RAMSES IV, A KARNAK

d'Hérodote qui répète l'assertion, les Egyptiens attribuaient la construction des pyramides à un berger, Philition, qui paissait ses troupeaux en cet endroit [1]. Or, qu'était-ce qu'un berger pour les Egyptiens agriculteurs ? C'était un étranger, un ennemi, un homme de l'Est ! Ne pourrait-on pas interpréter dans le même esprit ce dire d'Hérodote que les Egyptiens seraient restés pendant plus de cent ans sans ouvrir leurs temples ? Si c'eût été en haine de leurs rois nationaux, comment ceux-ci, assez puissants pour asservir tout le peuple à la construction des pyramides, n'auraient-ils pas eu assez d'autorité pour tenir les temples ouverts ? Mais tout s'explique si les maîtres étaient des envahisseurs étrangers et s'ils avaient eux-mêmes ordonné la fermeture des sanctuaires.

Quoi qu'il en soit, de grands changements se produisirent dans l'architecture et dans le symbolisme des pyramides pendant les

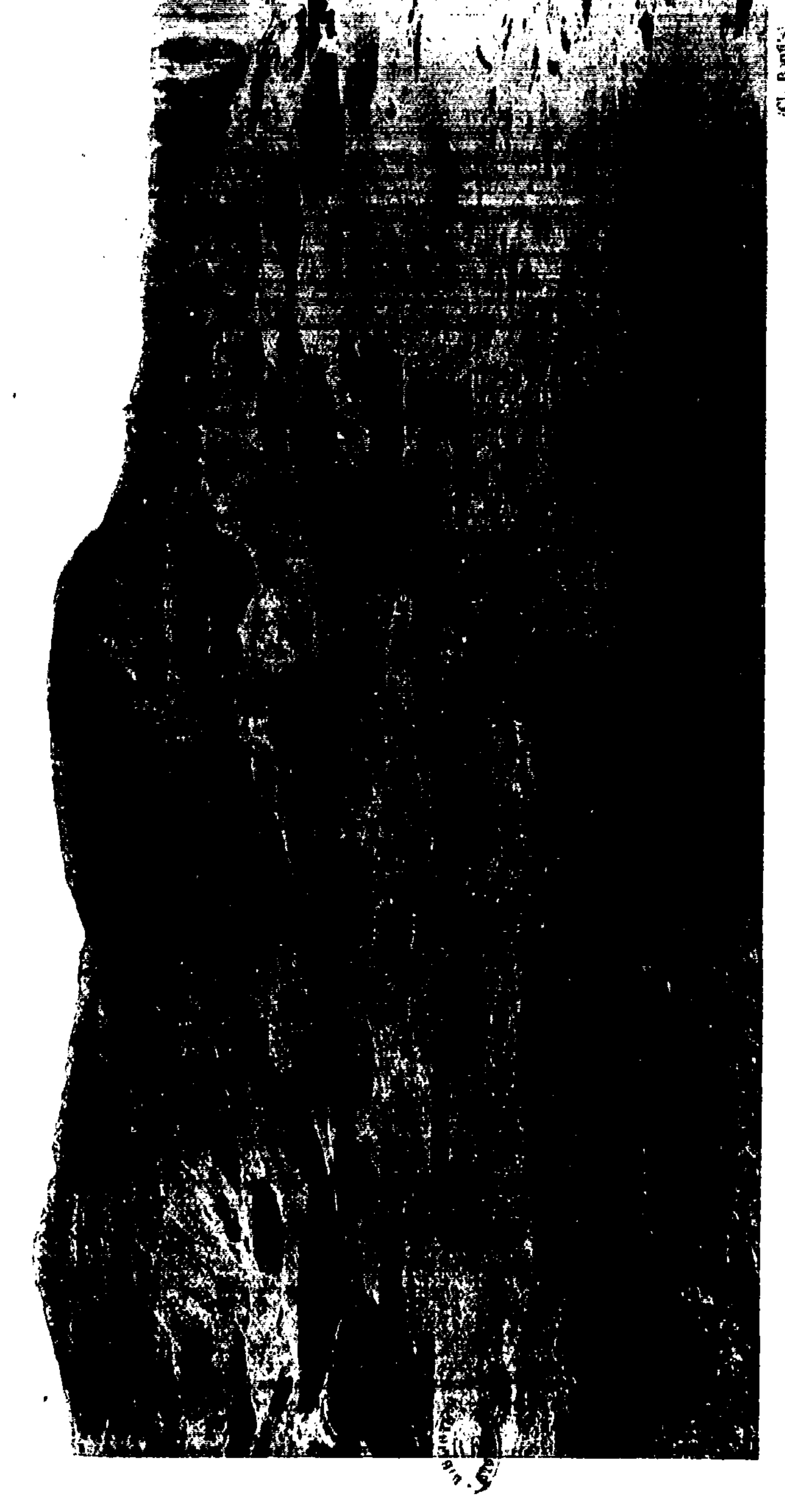
1. Hérodote. *Histoires*, livre II, 128.

âges de leur construction, que l'on évalue à un millier d'années. Tout d'abord, lorsque les bâtisseurs chaldéens vinrent directement d'Eridu à Memphis — c'est-à-dire, en traduisant les mots des deux langages, de la « Bonne ville » à la « Bonne ville » ou plutôt de la « ville du Bon Dieu » à une autre « ville du Bon Dieu » [1], — les pyramides étaient bâties en briques faites avec le limon du Nil et par gradins successifs comme les observatoires et « tours de Babel », puis le nombre des terrasses, qui aurait dû toujours se maintenir à sept, conformément à la tradition, augmenta graduellement en diminuant de saillie, tandis que la pierre remplaçait la brique. A la fin, toutes traces d'inégalités extérieures dans le tétraèdre pyramidal disparurent, et la construction ne fut plus qu'un solide géométrique parfaitement régulier, aux surfaces polies. La *mastaba*, c'est-à-dire le tombeau royal, qui primitivement se dressait à part, sans pyramide qui l'enfermât, fut placée, dès les premiers temps des dynasties historiques, au milieu de l'emplacement que devait surmonter la masse énorme des pierres entassées.

Les rois soupçonneux auraient voulu à tout prix que leurs corps, ornés d'étoffes précieuses et de bijoux, fussent soustraits aux regards profanes : ils cherchaient à satisfaire d'un côté à l'immensité de leur orgueil et de l'autre aux lois de la prudence. Les monuments funéraires devaient se montrer de fort loin par la puissance de leur masse, et des temples, des statues, des pylônes triomphants, des allées de sphynx ajoutaient à la gloire de leur tombe, mais il fallait que la dépouille divine fût si bien cachée dans l'intérieur des constructions que nul ne pût la découvrir pendant la succession des siècles. Le corps de Kheops, dans son étroit réduit de la Grande Pyramide, échappa en effet aux regards pendant des milliers d'années : on ne le trouva qu'après la conquête de l'Égypte par les Arabes, sous le règne du calife Mammun, vers l'an 200 de l'hégire.

Après la construction de l'énorme tombeau qui contint la momie de Kheops et qui avait coûté tant de souffrances aux captifs des populations vaincues, de même qu'à la multitude lamentable des malheureux sujets, la décadence se produisit rapidement pour ce genre d'édifices.

1. Fritz Hommel, *Der babylonische Ursprung der ægyptischen Kultur*, p. 1.



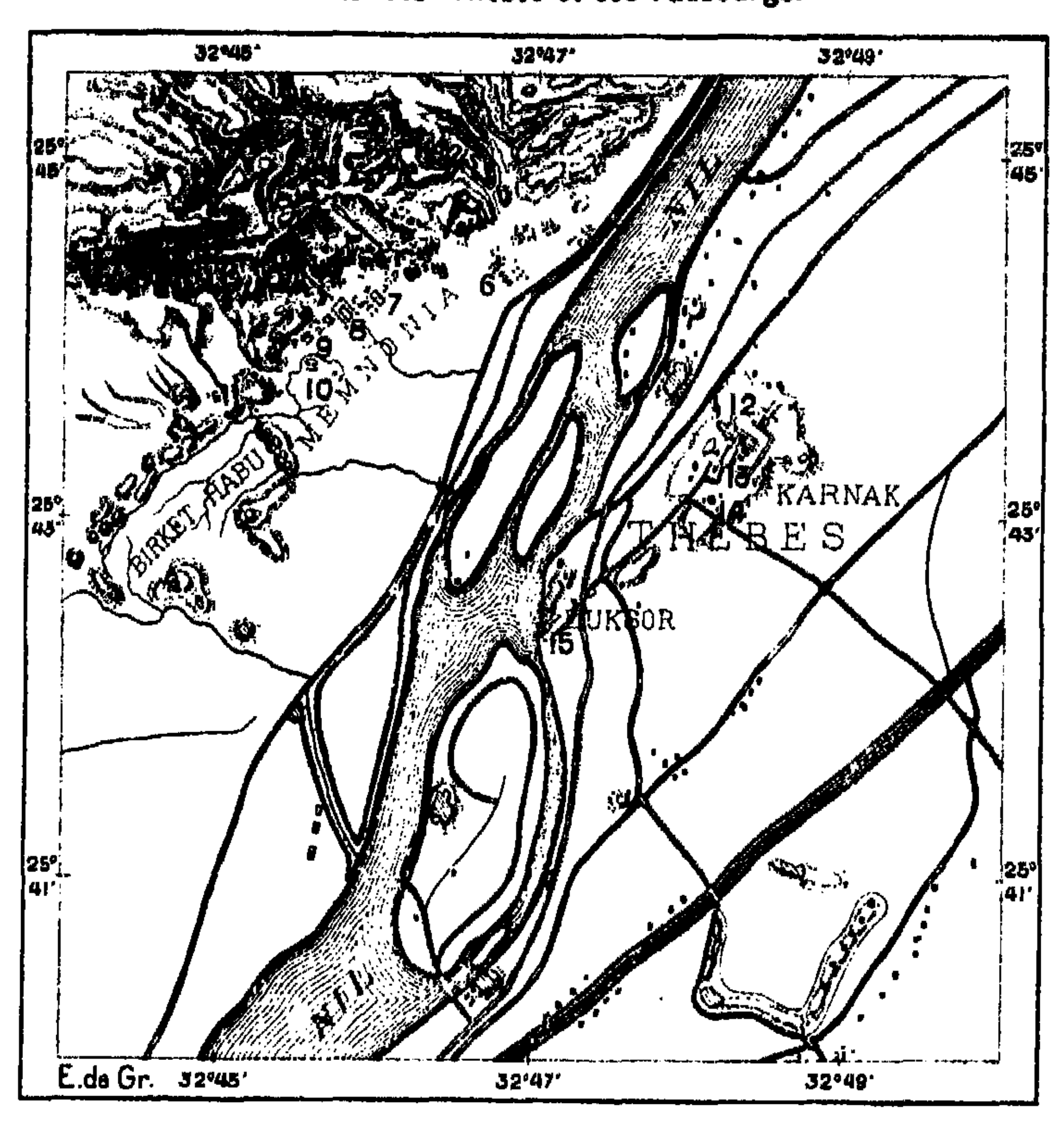
(Cl. Bonfils.)



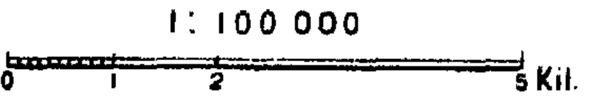
BIBAN-EL-MOLUK, TOMBEAUX DES ROIS, PRÈS DE THÈBES

Si les pyramides étaient des œuvres d'origine étrangère, on com-

N° 143. Thèbes et ses Faubourgs.



♣ *Villages actuels.* — *Levées de terre.*



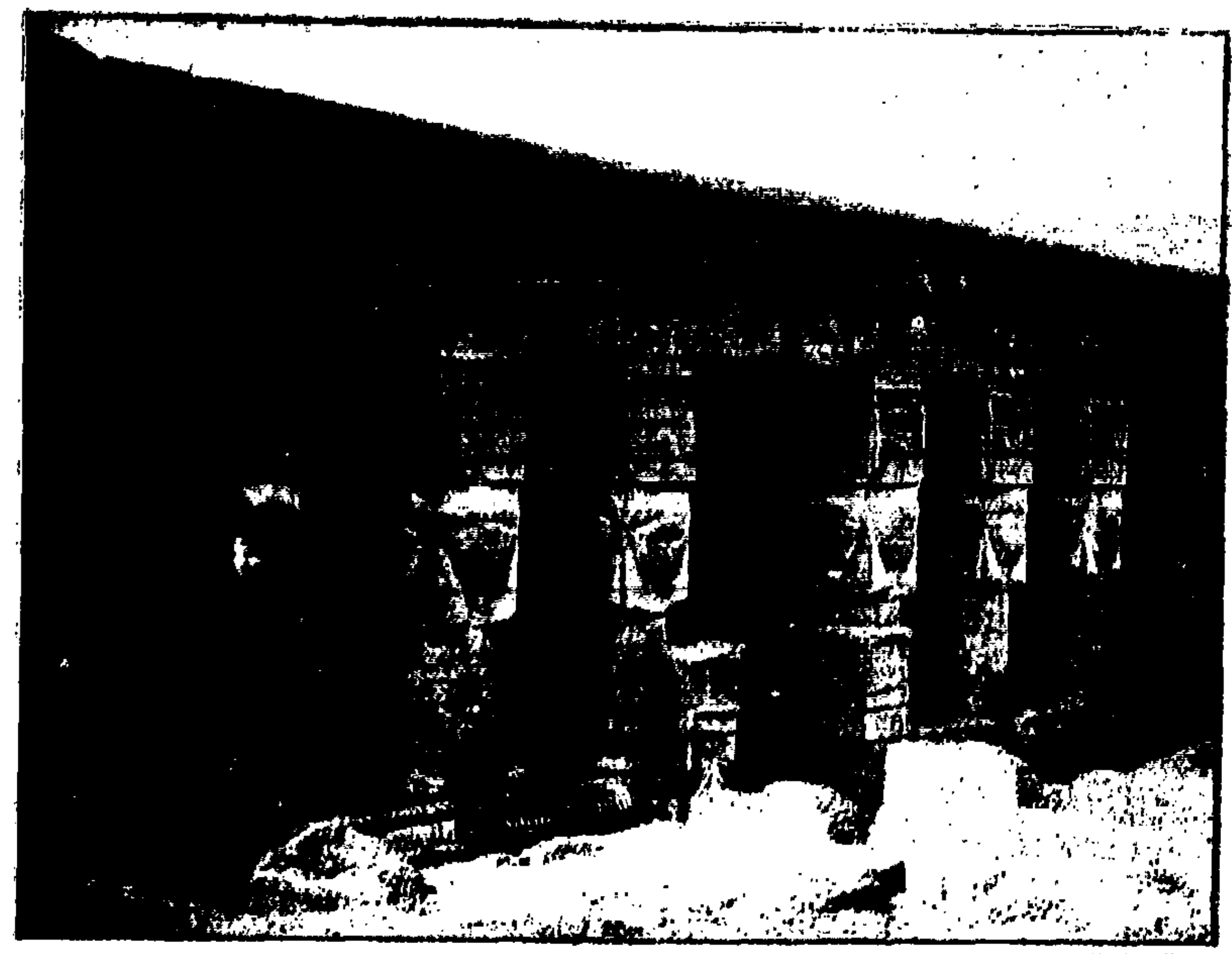
1. Biban-el-Moluk, tombeaux des Rois, Seti Ier, Meneptah, Ramsès III, etc.
2. Drah-abul-Neggah, 11e et 17e dyn. 3. Temple de Deir-el-Bahary et cachette.
4. Kurna, terrasses préhistoriques. 5. Tombeaux des Reines.
6. Temple de Seti Ier. 7. Temple de Thutmos III.
8. Ramesseum. 9. Temple de Amenhotep III.
10. Statues de Amenhotep III, dites de Memnon, d'où le nom du faubourg.
11. Temple de Thutmos II, et Medinet Habu, temple de Ramsès III.
12. Allée de sphinx et temple de Amenhotep III.
13. Temples d'Amon, de Thutmos Ier, etc.; lac Sacré. C'est sous le temple d'Amon que, en 1903, Georges Legrain découvrit une cachette renfermant plusieurs centaines de statues dont les dates s'étendent sur une période de plus de 5000 années, de la 2e dynastie à celle des Ptolémées.
14. Avenue de sphinx, temple de Mut. 15. Temples de Luksor, Amenhotep III et autres

prend que la révolution architecturale se produisit chez les Pharaons

thébains sous l'influence d'un sentiment d'hostilité contre des dynasties venues du dehors : mais d'autres causes peuvent également expliquer l'abandon de cette architecture, par trop rudimentaire, des pyramides. Faire plus grand était pratiquement impossible, puisqu'il eût fallu y appliquer toutes les ressources de la nation au détriment des cultures et des industries : la nouvelle dynastie préféra adopter un autre style de monuments funéraires, et l'antique genre de constructions devint bientôt ce qu'il est encore aujourd'hui, un banal modèle de sépulture pour de vaniteux parvenus.

On a également émis l'idée que le changement de milieu fut la raison qui décida les souverains à changer la forme de leur tombeau. A Memphis et à Thèbes, la nature présente des aspects différents. Au lieu d'une simple berge rocheuse limitant le désert à l'ouest de la vallée du Nil et présentant une succession de piédestaux à de colossales constructions, de hauts escarpements ravinés se dressent au-dessus de l'étroite lisière des campagnes. Il n'y a pas de place pour l'érection de masses pyramidales, dont les arêtes se profileraient sans grandeur sur le fond gris des rochers voisins. Ce sont ces parois elles-mêmes qui par leurs pentes irrégulières remplacent les triangles géométriques des grands tombeaux du Nord. En y faisant déposer leurs corps, les Pharaons de Thèbes pouvaient espérer les cacher plus sûrement : aucun ornement n'en signalait l'existence, et les ouvertures en étaient masquées prudemment par des amas de pierres ressemblant à des éboulis.

On comprend ces précautions. Le respect de la mort n'était pas si puissant en Égypte qu'il pût empêcher les misérables et les faméliques de jeter des regards d'envie vers les tombeaux des rois, où ils savaient que de grands trésors étaient ensevelis à côté des momies vénérées; ils connaissaient l'existence de ces « salles d'or » où les prêtres et les courtisans avaient déposé tout ce qui avait appartenu au roi pendant sa vie : ses armes, ses vêtements, ses meubles, ses bijoux, et maintes fois les pillards pénétrèrent en bandes dans ces riches hypogées. D'anciens papyrus parlent de ces vols : du temps de Strabon, quarante tombeaux de rois avaient été complètement saccagés; le public entrait librement dans les galeries et les murs se couvraient d'inscriptions grecques et latines. C'est pour éviter la profanation des momies royales non encore violées que les prêtres inventèrent la cachette habilement masquée, finalement découverte par les fure-



Cl. Bonfils.

TEMPLE DE DENDÉRAH

teurs arabes en 1881, et où l'on a retrouvé les corps étonnamment conservés de Ramsès II et d'autres Pharaons.

L'architecture des temples subit également de grandes modifications pendant les âges de cette ancienne Égypte, prétendue immobile. Dès les premiers temps auxquels remonte la connaissance de la vallée nilotique, on voit les habitants s'accommoder aux conditions de leur milieu. Ils ne gîtaient point, comme on l'a cru longtemps dans les grottes des monts riverains du fleuve [1], et pourquoi l'eussent ils fait? puisqu'il leur était plus commode de vivre sur les levées qu'ils avaient construites, sous les branchages des arbres qu'ils avaient plantés, à côté des sillons jalousement cultivés par eux? Ils savaient édifier des cabanes en bois léger; le sycomore et le palmier, arbres les plus communs de la vallée, répondaient bien à leurs besoins; ne se donnant pas même la peine d'équarrir les troncs abattus et de redresser les branches, ils n'avaient qu'à les superposer et à les entremêler en comblant les interstices et en recouvrant le tout de limon durci. Ces humbles bâtisses en bois et en boue, types encore imités

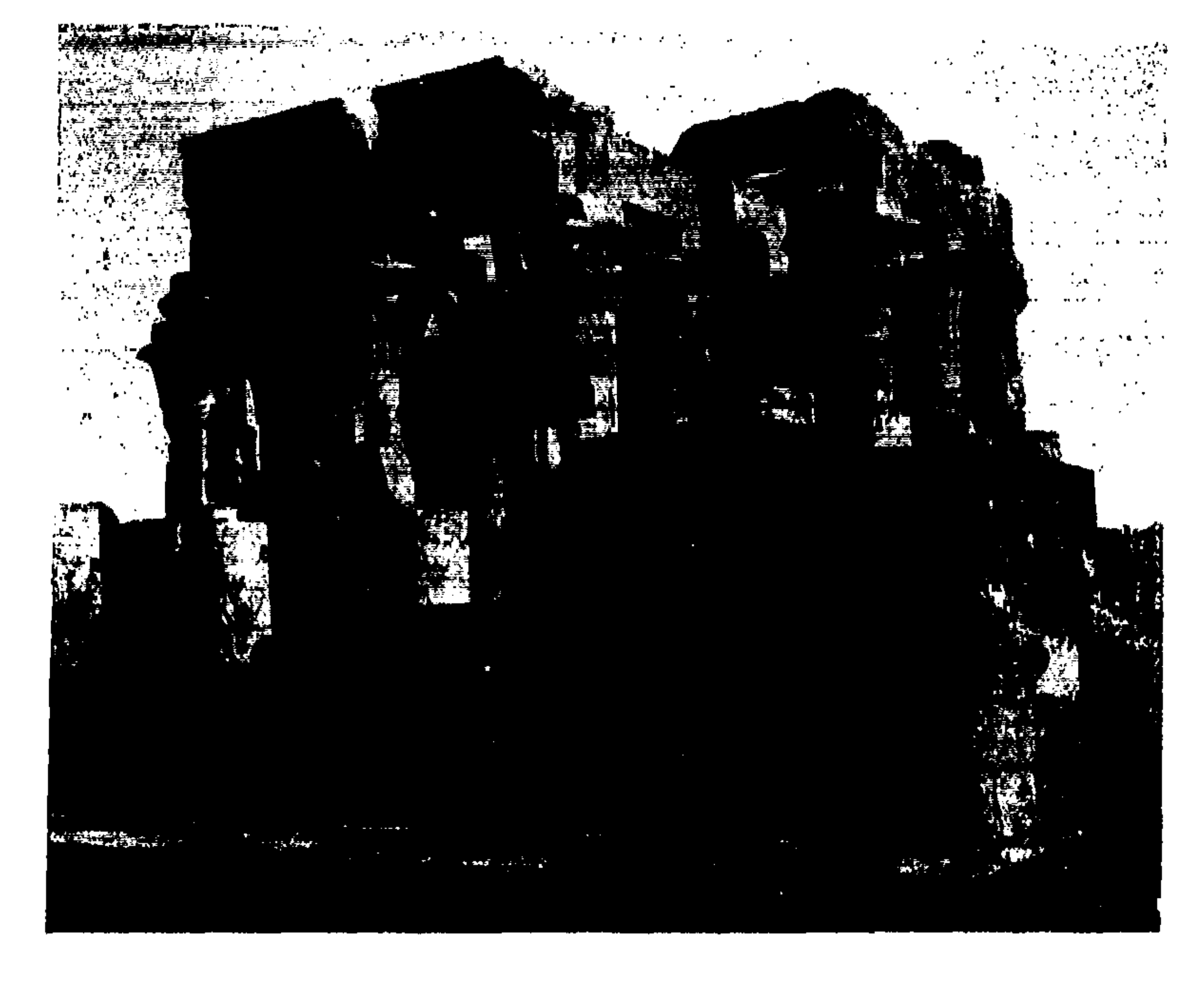
1. Fr. Lenormant, *Les premières Civilisations.*

pour les demeures où sont blottis les fellâhin de nos jours, se voyaient à peine au pied des énormes tombeaux pharaoniques, et pourtant les moins misérables de ces huttes servirent de modèle aux premiers édifices, — telles les portes d'hypogée, — qui témoignent d'un certain souci de l'architecture. L'ornement extérieur de ces petits monuments de pierre consiste en bandes alternativement horizontales et verticales, ressemblant à des troncs de palmiers entrecroisant leurs extrémités à l'angle d'une cabane : l'habitation des morts avait été faite d'après le même type que celle des vivants.



COLONNE DU TEMPLE DE KARNAK

Les souvenirs de l'architecture primitive des laboureurs se retrouvent aussi dans les colonnes des temples. Suivant les régions, ces piliers de soutènement sur lesquels on refit poser les voûtes, furent nécessairement ou bien des fragments verticaux détachés du rocher ou bien de puissants troncs d'arbres, beaucoup moins lourds que la pierre et cependant moins fragiles et plus résistants. Mais on aurait tort de s'imaginer que les chapiteaux en forme de fleur de lotus aient été dès l'origine une imitation. Il n'est pas admissible que les architectes égyptiens aient



TEMPLE DE OMBOS (KUM UMBU)

eu tout d'abord l'idée saugrenue de figurer une fleur pour supporter l'énorme poids de l'architrave et de toute la partie supérieure des édifices. Les changements graduels accomplis pendant un nombre illimité de siècles ont dû accoutumer peu à peu les bâtisseurs à l'idée bizarre, illogique, d'assimiler des colonnes, toujours si lourdement chargées, à des plantes se développant joyeusement dans l'air.

Un élément de la transition naturelle qui s'accomplit dans le style des colonnes et dans l'accoutumance du regard à sa forme finale, est dû à ce fait que les Égyptiens enguirlandaient de fleurs aux jours de fêtes les colonnes de leurs temples[1] : or l'une des plus aimées était celle du lotus, symbole du soleil, car on répétait volontiers que l'astre et son image florale disparaissaient également chaque nuit, pour renaître au matin. Aux guirlandes naturelles, succédèrent des peintures de fleurs faites sur des panneaux de bois et constituant une sorte de chapiteau. Puis, la nécessité esthétique poussant les architectes à relier le fût de la colonne à l'entablement par des lignes agréables à l'œil, on apprit à tailler la masse

1. G. Perrot et Ch. Chipiez. *Histoire de l'Art dans l'Antiquité.* Tome I, p. 584.



Cl. David Gardiner.

TEMPLE DE PHILÆ, VU DE L'ILE DE BIGEH

cylindrique en forme de colonnettes fasciculées, se continuant chacune par un bouton de lotus. L'ensemble du pilier, jadis trop massif, se trouva donc, peut-être après des milliers d'années, changé en une gerbe de fleurs s'épanouissant au-desssous du lourd fardeau de la pierre. La plus ancienne colonne « lotiforme » que l'on connaisse fut découverte en 1893 près d'Abusir : elle date de la 5e dynastie[1]. Du reste, ultérieu-

1. G. Foucart, *Histoire de l'Ordre lotiforme.*

rement des colonnes de style différent continuèrent à être employées.

N° 144. Plan de Nekab (Elkab, Eileithyaspolis).



D'après Schweinfurth.

Inscriptions. Tombes des Bedja. Carrières.

1 : 50000

0 1 2 3 Kil.

1. Débris remontant à la 4e dynastie. 2. Inscriptions des 5e et 6e dynasties.
3. Tombeaux de la 18e dynastie. Là se trouve racontée la prise d'une ville des Hyksos, Hauaru (Avaris, Hawara ?), par Ahmes. 4. Temple de Thutmos III.
5 et 6. Temples d'Amenhotep III. 7. Temple de Ramsès II.
Sur les hauteurs de Nekab, Somers Clark a trouvé des restes préhistoriques, analogues à ceux de Kurna, Nagada, Abydos, etc.
Les cotes sont données par rapport au niveau des plus hautes crues, marqué par la ligne 0m.

Si le bois fut pour quelque chose dans l'architecture des Égyptiens, la richesse et la beauté des pierres qui se dressent nues à l'orient

et à l'occident de la vallée, contribuèrent plus encore à la splendeur des temples; les falaises environnantes étaient autant de modèles pour les architectes. Les admirables roches des monts égyptiens avaient tenu en réserve, pour ainsi dire, la merveilleuse architecture du monde nilotique: les granits de Silsileh, celui qui prit le nom de « syénite », les porphyres et les serpentines donnèrent aux riverains du fleuve les matériaux superbes de leurs temples, tandis que les calcaires de Mokattam, de Ptolemaïs, compactes ou nummulitiques, si faciles à travailler, fournissaient les blocs de pierre pour les pyramides, les constructions moins somptueuses et les blocages.

Quelques-uns des temples présentaient des proportions superbes sur la hauteur de leurs pylônes et de leurs colonnades, mais les édifices, maîtres de l'espace, s'étendaient surtout en longueur et en largeur: en ce pays sans pluie, ils s'arrêtaient au niveau supérieur sous les dalles horizontales des terrasses, parallèles à la grande plaine que parcourt le fleuve. Les monuments égyptiens ont un caractère de majestueuse uniformité, qui ressemble à celui de la contrée, aux grandes lignes régulières fuyant vers l'horizon lointain [1].

Lorsque les Egyptiens élevèrent les monuments grandioses qui nous étonnent par leurs nobles dimensions, mais n'en sont pas moins d'une remarquable simplicité de style, ils avaient acquis déjà des connaissances techniques très étendues, et certains détails de leur œuvre témoignent, plus encore que la construction des pyramides, de leur initiation aux lois astronomiques..

Trois années d'études en Égypte ont persuadé Norman Lockyer que les temples étaient construits en vue de l'observation des étoiles et du soleil; ils étaient disposés de manière à permettre de noter les positions relatives et de mesurer certains arcs, soit aux solstices, soit aux équinoxes. Ainsi, ayant visité le temple de Karnak en 1891, l'astronome anglais constata qu'un corridor était orienté de telle sorte que, de l'autel, le prêtre vît le soleil au moment de son coucher à l'équinoxe, comme par le tube d'un prodigieux télescope, les pylônes de l'entrée servant de diaphragmes. De même, en un temple voisin, une porte était destinée, il y a 31 siècles, à l'observation de Canopus [2]. Les

1. Aug. Matteuzzi, *Les Facteurs de l'Évolution des Peuples*, p. 53. — 2. Mohamed Moktar Pacha, *Atti dal primo Congress geografico* (Venezia), tome II, p. 46.



COULOIR CONDUISANT AU TOMBEAU DE RAMSES IV

temples pouvaient donc servir d'horloges astronomiques pour déterminer les heures du jour et de la nuit et la longueur des années.

Jusqu'en ces derniers temps, tous les physiciens répétaient avec une parfaite certitude que la découverte du paratonnerre est un fait moderne, dont on est redevable à l'illustre Franklin. Sans doute les recherches et l'invention du diplomate américain furent très authentiques, mais il n'était pas le premier, comme il le pensait à « ravir la foudre », à « l'arracher au ciel comme il avait arraché le

sceptre aux tyrans. » Cette conquête avait été faite avant lui par des savants égyptiens. Chacune des deux tours latérales qui précèdent les temples était rayée du haut en bas de profondes cannelures dans lesquelles s'adaptaient exactement deux mâts dépassant de beaucoup la hauteur de la construction et se terminant par quatre banderolles aux couleurs sacrées, rouge, blanc, bleu et vert : d'après les inscriptions, ces mâts, que l'on croit avoir été faits avec le bois d'une

Légende de la Carte N° 145.

THINI, capitale des 1re et 2e dynasties; tombeaux à Abydos.
MEMPHIS, antérieure peut-être à Thini; capitale des 3e à 8e dynasties, ne disparut que vers le 7e siècle de l'ère chrétienne, après la fondation de Fostât, le vieux Caire, ville succédant elle-même à une Babylone grecque et romaine.
HERACLEOPOLIS, capitale des 9e et 10e dynasties.
THÈBES, ville très ancienne; capitale des 11e à 13e et 17e à 22e dynasties, etc.; mise à sac par Kambyse, elle perdit peu à peu son importance primordiale.
XOÏS (X. Delta), 14e dynastie. TANIS (T. Delta), 15e, 16e et 23e dynasties.
EL ARMARNA, capitale de Amenhotep IV, sous le nom de Kuitenaten.
SAÏS (Sa Delta), 24e, 26e et 28e dynasties
MENDÈS (M. Delta), 29e dynastie. SEBENNYTES (Se Delta), 30e dynastie.
ALEXANDRIE, fondée par Alexandre de Macédoine, capitale sous les Ptolémées et les empereurs romains.
PTOLEMAÏS, capitale de la Haute-Egypte sous les Ptolémées.
LE CAIRE, El Kâhireh, fondée en 969 (an 358 de l'hégire) par Gowher.

Nahudeh, sur la rive gauche du Nil, et non Negadiyeh, sur la rive droite, est la *Nagada* citée dans le texte.

A quelques kilomètres au nord de *Beni Hassan* (tombeaux de la 12e dynastie) se trouve *Zauiet el Maietin* (tombeaux de la 6e dynastie).

L'*Antinoe* d'Hadrien se trouve aussi dans le même angle de la vallée.

Berenice était une importante ville d'entrepôt à l'époque grecque.

Hawara est identifiée par W. Willcocks avec Hauaru, *Avaris*, le dernier refuge des rois Hyksos, que les égyptologues cherchent sur un bras du Nil, près de Tanis.

espèce d'accacia, se dressaient à plus d'une trentaine de mètres en hauteur, et l'extrémité en était garnie d'une armature en cuivre. Les textes disent expressément que ces hautes perches avaient été élevées pour « couper l'orage dans les hauteurs du ciel[1]. » Peut-il y avoir aucun doute? N'est-ce point là exactement le paratonnerre, imaginé d'ailleurs de manière à égayer de ses drapeaux la masse nue de l'édifice? Ces mâts, dit le symbole, étaient les deux sœurs divines, Isis et Nephthys, qui, de leurs grandes ailes, protégeaient leur frère Osiris contre les ruses et les violences du méchant Typhon. Et les pyramidions des obélisques, revêtus de plaques en or ou plutôt en cuivre

1. Brugsch, *Aus dem Morgenlande*, p. 128 et suiv.

doré, ainsi que les premiers envahisseurs musulmans purent le constater dans la ville sainte d'Heliopolis, n'étaient-ils pas également

N° 145. Capitales et Routes.

1 : 7 500 000

0 100 200 400 Kil.

inventés en vue d'attirer, de diviser la foudre, et de l'écarter ainsi du sanctuaire ?

Les monuments d'Égypte nous montrent donc un état de civilisation déjà très avancé, réalisant des œuvres qui demandaient à la fois de grande facultés d'observation, une très habile pratique des métiers

et le sentiment de l'art. De même que les habitants de la Mésopotamie et peut-être grâce à eux, les Égyptiens disposaient de nombreux métaux, y compris l'or, le plus précieux de tous, mais l'argent était rare [1].

Les riverains du Nil étaient grands consommateurs de cuivre que leur fournissait la presqu'île de Sinaï depuis une très haute antiquité, — au moins sept mille ans — et les fouilles nous ont révélé qu'aux mêmes époques les artisans employaient encore les silex [2]. Plus tard, ils apprirent à mélanger le cuivre et l'étain en des proportions très différentes pour la fabrication des vases, des miroirs et des armes, et à changer les procédés de martelage en vue de l'emploi des instruments : c'est ainsi qu'ils réussissaient à donner aux lames de poignard une étonnante élasticité [3]. De très bonne heure aussi, avant même qu'on fît usage du bronze, la civilisation égyptienne connut le fer. L'archéologue Hill en a même trouvé un morceau pris dans les maçonneries de la principale pyramide de Giseh ; un objet en fer fut aussi recueilli par Maspero dans le tombeau du roi Unas, datant certainement de plus de soixante siècles. Enfin, le « rituel des morts » mentionne à diverses reprises des termes interprétés dans le sens de « fer » ; mais, si utile que soit depuis devenu ce métal, on se refusait alors à l'employer pour les travaux nobles. On le considérait comme une impure production du sol : d'après le mythe ancien, c'est avec un instrument de fer qu'Osiris aurait été tué par Typhon, et la rouille dont le fer se recouvre en peu de temps dans l'air humide de la plaine nilotique n'était autre chose que le sang du dieu, continuant de transsuder à travers le métal [4]. L'idée de profanation, de réprobation de la part des dieux, s'attachait tellement au fer que les Égyptiens n'avaient même pas de nom pour le désigner directement : ils se servaient d'une périphrase. Et pourtant, le firmament céleste était considéré comme une voûte de fer et non de cristal, ainsi que d'autres peuples l'ont imaginé [5]. La couleur du ciel a peut-être dicté aux Égyptiens l'emploi du pigment bleu qu'ils appliquaient aux objets en fer dans les figures coloriées.

1. Alfred Ditte, *Revue scientifique*, 25 nov. 1899. — 2. Ollivier Beauregard, *En Orient, Études linguistiques et ethnologiques*. — 3. Paul Pierret, *Dictionnaire d'Archéologie égyptienne*, article Bronze. — 4. Fr. Lenormant, *Les premières Civilisations*. — 5. Devéria, *Mélanges d'Archéologie égyptienne et assyrienne*, p. 9.



Cl. David Gardiner.

LABOURAGE DANS LA PLAINE DE MEMNONIA

On sait aussi maintenant, d'une manière indubitable, que les Égyptiens connaissaient la fabrication de la porcelaine, c'est-à-dire de produits céramiques à pâte compacte et translucide. Brongniart attribuait une origine chinoise à tous les échantillons de porcelaine que l'on a trouvés en Égypte, mais un fragment de statuette funéraire, évidemment de fabrication locale, que l'on a trouvée à Sakkarah, près de Memphis, prouve que l'auteur du *Traité de céramique* se trompait. Cette statuette porte des inscriptions hiéroglyphiques, et sa composition est absolument différente de celle des porcelaines chinoises, elle est colorée en bleu pâle par du cuivre. D'ailleurs, la pâte humide en était peu plastique à cause de sa faible teneur en argile et ne pouvait convenir que pour le moulage d'objets de forme très ramassée, comme l'étaient les statuettes égyptiennes [1].

Les alluvions du Nil, les hypogées des collines riveraines, et les éboulis des rochers livrent aux chercheurs des objets de plus en plus nombreux permettant de constater que les constructeurs des édifices joignaient à leur science réelle l'aide d'ouvriers très habiles, géo-

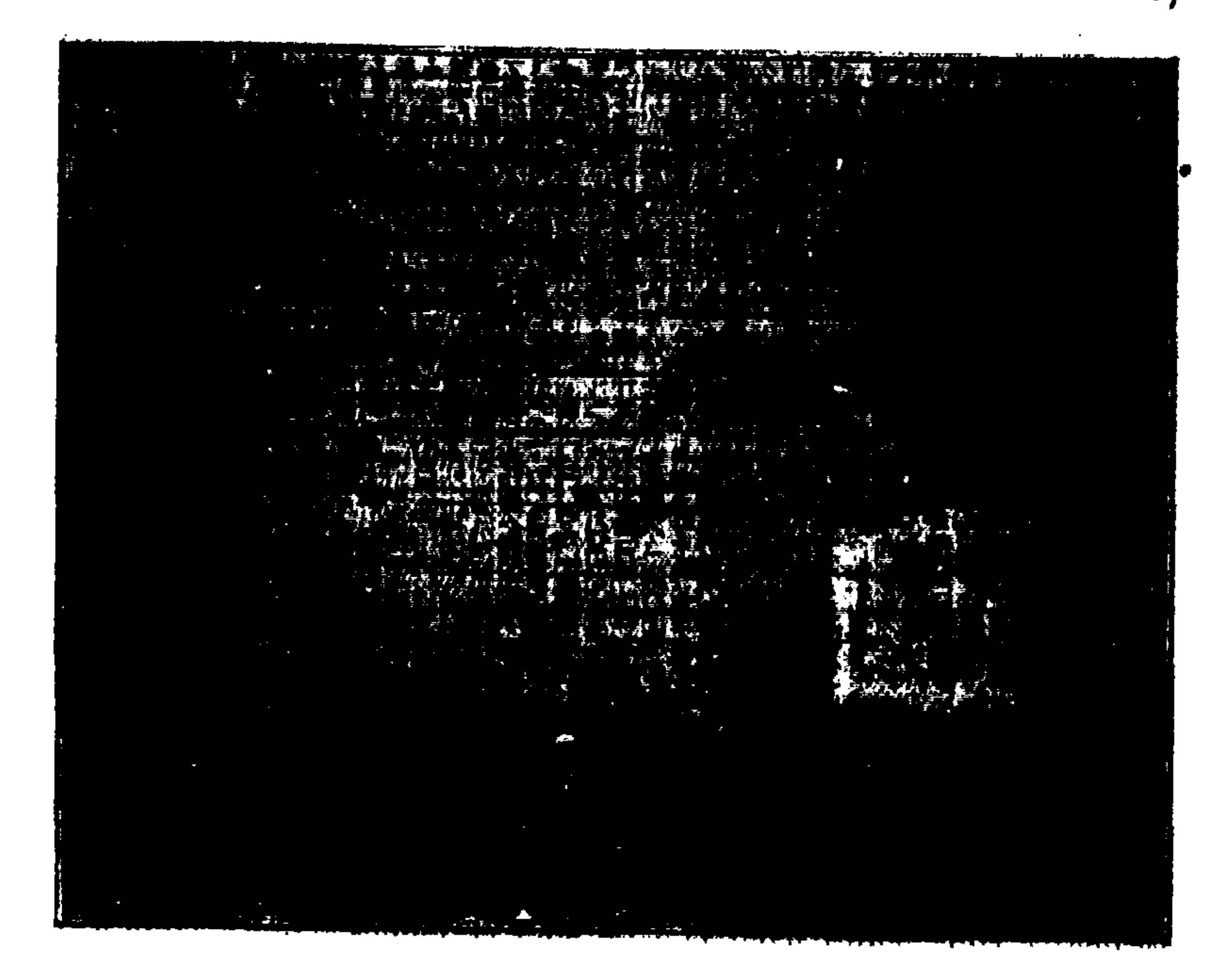
1. De Morgan ; H. Le Châtelier, *Revue scientifique*, 1899, II, p. 311.

mètres, maçons, sculpteurs, fondeurs, émailleurs, peintres, ciseleurs, décorateurs, et l'on sait combien haute était leur ambition. En parlant des temples élevés par lui, Ramsès mentionne surtout les « pierres éternelles » qu'il dressa pour la gloire des dieux et pour la sienne propre.

Ainsi que le dit Charles Blanc [1], un peuple aussi préoccupé de la vie future que l'était celui d'Égypte, et qui momifiait ses cadavres en vue de l'éternité, devait surtout se préoccuper, dans son architecture, de donner à ses monuments de très larges assises pour en assurer la solidité et la durée sans fin : tout dans ces constructions était robuste, épais et court. Cependant, un très grand nombre de bâtiments énormes ont disparu, à commencer par le Labyrinthe, la ville funéraire fondée par Amenemhat III et qui d'après Hérodote contenait plus de 3000 chambres. On peut se demander aussi, avec W. Willcocks, si cette vaste construction, dont on ne reconnaît plus que l'emplacement, indiqué par un village de briques, près de la pyramide de Hawara à l'entrée du Fayum, ne remplissait pas le rôle de régulateur des eaux à l'entrée et à la sortie du lac Moeris. De nos jours, des maisonnettes sont parsemées sur les décombres de la pierre et du béton, occupant une prodigieuse étendue du sous-sol. On constate que tous les temples de Karnak et de Luksor, auxquels on ajouterait plusieurs autres temples thébains de la rive gauche, tiendraient dans l'espace que recouvrait autrefois le Labyrinthe. Pline nous raconte que, pendant des siècles, cet édifice étonnant servit de carrière pour tout le district environnant : un peuple d'excavateurs s'était fondé une véritable ville à côté des fouilles [2].

La démolition par la main de l'homme, travail directement régressif, bien que souvent indispensable, telle est la cause principale de la disparition de tant de « pierres éternelles » dont parlent les Anciens. Ainsi, les temples d'Éléphantine furent démolis en 1822 comme matériaux à bâtir, l'arc de triomphe d'Antinoe fournit la pierre à chaux nécessaire à une sucrerie, le temple de Mut fut pareillement exploité. De même, les chercheurs de trésors fouillent au-dessous des pavés et des murs; les maçons pilent les fragments de la pierre pour la mélanger avec l'humus et en faire des composts; enfin, les chau-

1. *Grammaire des Arts du Dessin.* — 2. Flinders Petrie, *Ten Years Digging in Égypt*, pp. 91, 92.



MEDINET HABU, BAS-RELIEF DU GRAND TEMPLE

fourniers brûlent les décombres calcaires. Mais de tous les iconoclastes, les plus féroces furent les prêtres chrétiens : ils déployèrent une rage indescriptible à tout briser, à tout détruire, à tout incendier[1]. Le grès, le granit, le porphyre sont les matériaux qui ont été le plus épargnés. Nombre de temples ont été pourtant protégés par les sables que le vent du désert accumule sur leurs assises, et des villages modernes, humbles héritiers des cités antiques, s'élèvent au dessus du site nivelé par la dune mouvante : c'est ainsi que nous a été conservé, presque dans la perfection de sa nouveauté, le merveilleux temple de Medinet Habu, dont les inscriptions et les reliefs, représentant des scènes religieuses historiques et autres, constituent une véritable encyclopédie de l'ancienne Égypte.

Si grande qu'ait été l'œuvre de destruction, il n'en reste pas moins encore d'admirables édifices que les artistes respectueux visitent en pèlerinage. Thèbes, « aux cent pylônes » et non aux cent portes, car la ville n'est pas fermée, est une de ces cités

1. A. Gayet, *Coins d'Égypte ignorés*, et *Tour du Monde*.

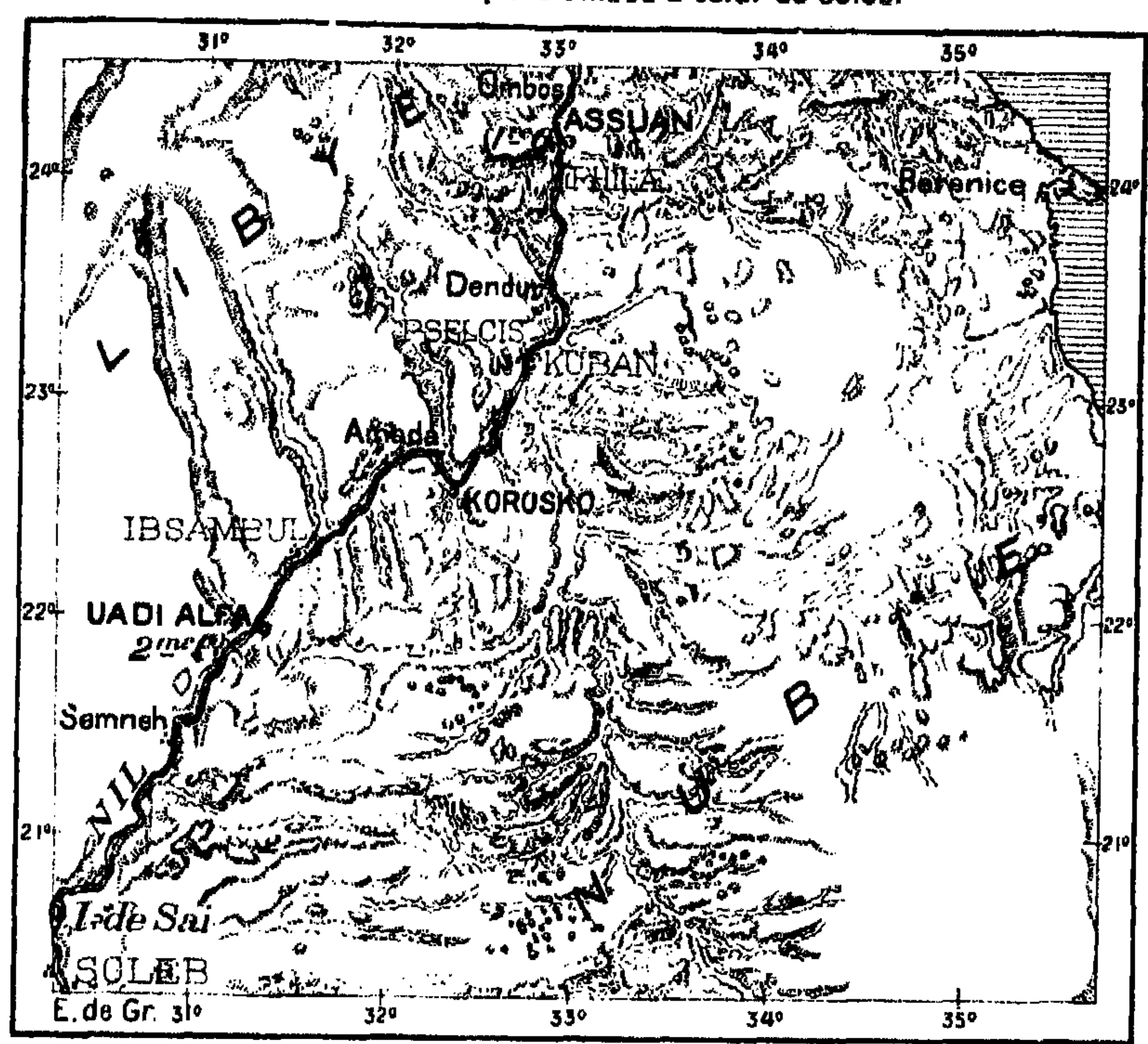
saintes avec ses nobles allées de sphynx, sa merveilleuse salle « hypostyle » dont les 134 colonnes sculptées se dressent à 23 mètres de hauteur, ses colosses qui jadis chantaient au soleil du matin, ses porches triomphaux, ses tombeaux mystérieux creusés dans la « montagne de l'occident ». En remontant le fleuve, on s'arrête ainsi d'étape en étape pour revoir les œuvres étonnantes des ancêtres : la plupart des voyageurs pieux dépassent même la première cataracte pour contempler les colosses augustes du dieu-roi Amon et de Ramsès, taillés dans le roc de grès rouge au flanc de la montagne d'Ibsambul. Non moins curieuses que les temples et les statues sont les carrières de granit, de porphyre et d'autres roches où l'on voit encore les colosses et les obélisques gisant sur le sol en attendant le charroi, ou même à demi-engagés dans la masse de la pierre, comme si, quelques minutes auparavant, un brusque appel avait éloigné les ouvriers.

La décadence de l'architecture égyptienne date des grands siècles monarchiques de gloire et de conquêtes. Aux temples primitifs dont les pierres sont polies avec tant de soin et jointes d'une manière si parfaite, succèdent des édifices qui, par la médiocrité de l'exécution, chagrinent et scandalisent les artistes modernes : on croit que les souverains d'alors avaient hâte de voir sortir de terre les monuments élevés à leur renommée et que tout, chez les bâtisseurs asservis, était sacrifié à l'apparence [1]. « L'orgueil marche devant l'écrasement », dit la Bible, et le règne fastueux de Ramsès II, connu sous le nom grécisé de Sésostris, fut le signal par excellence de la régression dans la science et dans les arts. Batailleur, avide de hauts faits, il porta la guerre en Asie pour reculer les frontières de son royaume, et bien qu'il n'eût guère réussi dans ses entreprises, il fit tellement chanter ses louanges, ordonner la construction de tant de pylônes commémoratifs, l'érection de tant de statues colossales, le grattage à son profit de tant de monuments antérieurs, qu'il finit par « donner le change à l'histoire [2] », et que les auteurs grecs le décrivirent, en effet, comme le plus grand des rois. D'après ses propres écrits, il serait resté au milieu de la foule des guerriers hétéens, abandonné de ses propres soldats, et, se trouvant environné par 2 500 chars, par des « millions

1. Ernest Renan, *Mélanges d'Histoire et de Voyages*, p. 40. — 2. Fr. Lenormant, *Les premières Civilisations*.

d'ennemis », lui, « tout seul », il aurait néanmoins triomphé par la force de son bras. Mais ses exploits véritables consistèrent surtout à

N° 146. Du Temple d'Ombos à celui de Soleb.



1 : 5 000 000

0 100 200 400 Kil.

La plupart des constructions antiques de cette région du Nil datent de la 18e dynastie. A Ombos (Nubit, Kum Umbu sur la carte N° 135), on voit les noms de Amenhotep Ier et de Thutmos III; à Semneh, ceux de Usertesen III (12e dynastie) et de Thutmos III; à Amada, Thutmos III fit construire le temple de Ra; à Soleb, Thutmos III et Amenhotep III sont glorifiés.

A Ibsambul se trouve le temple souterrain de Ramsès II, dont les statues colossales ornent l'entrée; à Philæ, Nectanebo (30e dynastie) est le plus ancien souverain dont on retrouve le nom, les temples appartenant surtout à l'époque des Ptolémées.

faire capturer chaque année chez les peuples noirs de l'Éthiopie des milliers d'esclaves et à les enchaîner pour le travail des carrières. Sous sa férule, le pays s'appauvrit, la faim ravagea les campagnes, enfin, l'art disparut avec la liberté civile : après Sésostris, les sculptures ne furent plus que des œuvres barbares. On cessa complè-

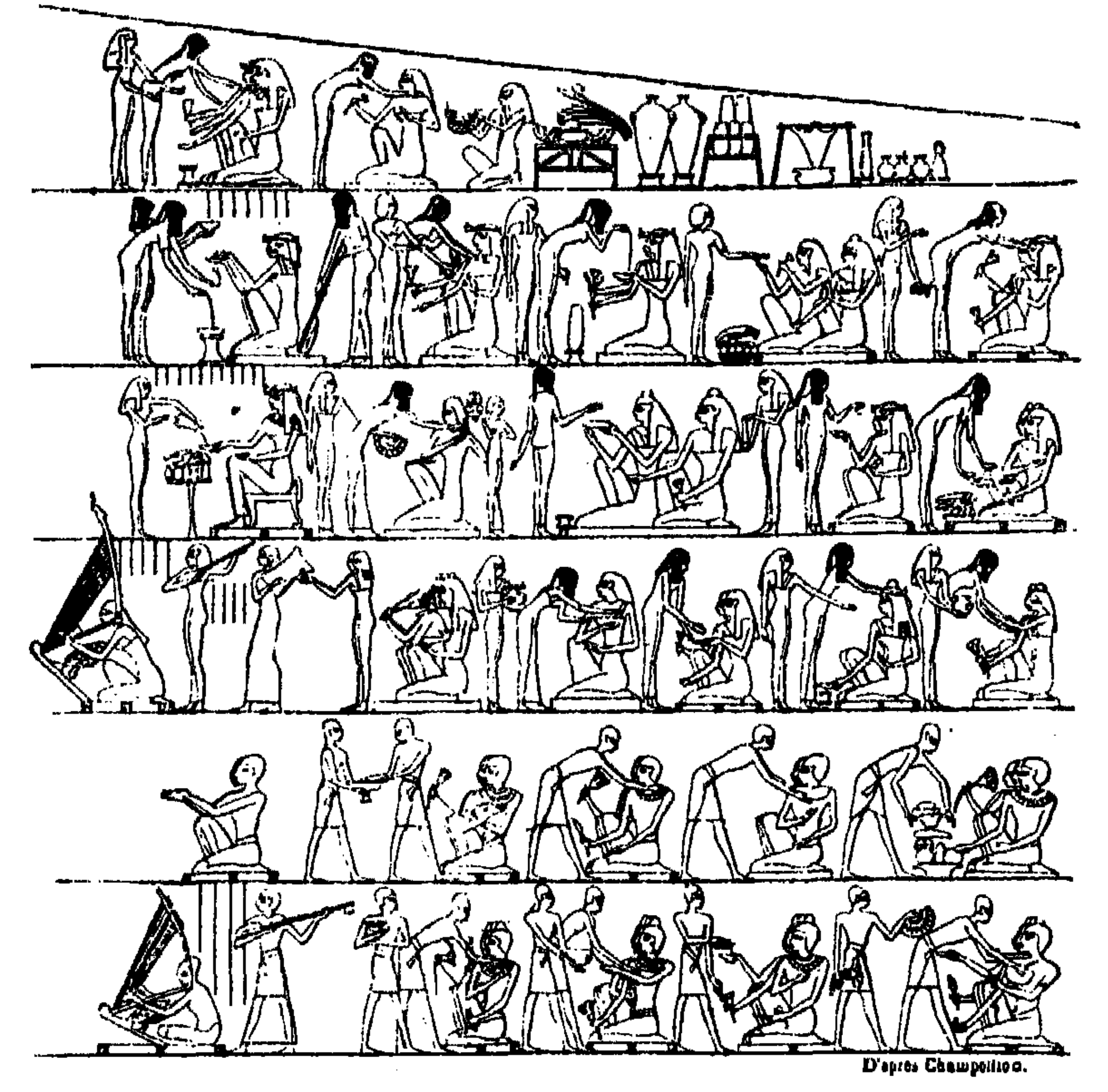
tement d'étudier les traits des modèles et, laissant de côté la nature, on se contenta de la représentation hiératique des individus. D'après F. Regnault [1], les artistes anciens auraient poussé le scrupule jusqu'à copier les défauts physiques des personnages, y compris le rachitisme et les déformations du crâne. Mais Sésostris avait trop de vanité pour ne point se faire modeler comme « le plus beau des hommes », et ceux qui contemplent ses traits superbes, taillés dans le grès rouge ou dans le granit, se laissent aller à répéter qu'il fut, en effet, « le plus beau [2] ». Par une singulière ironie du sort, la momie de ce fanfaron devait être conservée jusqu'à nos jours, et les visiteurs qui déambulent dans le musée de Giseh peuvent étudier à leur aise, débarrassée de sa couche de goudron, la physionomie de Sésostris, à l'air peu intelligent, légèrement empreinte de bestialité, mais orgueilleuse, têtue, et de majesté souveraine [3].

USTENSILES DE SCRIBE

Les temples, les colosses, les pylônes, les obélisques et les sphinx sont avec les pyramides les seuls monuments que nous ait laissés l'antique Égypte : aucune construction civile ne nous est restée ; on dirait que rien n'exista dans ce monde ancien en dehors des rois et des prêtres. Certes, les hommes pullulèrent dans la riche vallée, mais ils furent tenus pour rien, pour une foule faite pour servir. Les conditions du milieu géographique ont même voulu que les villes n'aient point laissé trace de leur existence comme organisme collectif. Situées dans une vallée linéaire, qui se développe comme un fil sinueux du sud au nord, les cités d'Égypte n'avaient point à craindre d'attaque de leurs voisins : les rares Bédouins des ravins latéraux, ouverts à droite et à gauche du Nil dans les montagnes voisines, n'eussent pas osé attaquer les populations si denses de la plaine. Les villes

1. *Bull. de la Soc. d'Anthrop. de Paris*, séance du 20 déc. 1894. — 2. Amelia Edwards, *Two Thousand Miles up the Nile*. — 3. H. Brugsch, *Aus dem Morgenlande*, p. 172.

n'avaient donc pas eu besoin de se donner une individualité précise, limitée par une ceinture de remparts. Les agglomérations urbaines de l'Égypte différaient à cet égard des cités de la Chaldée, qui avaient dû se fortifier puissamment, ainsi que le raconte Hérodote, à cause de leur position très exposée dans un très large territoire



D'après Champollion.

DÉTAILS DE LA TOILETTE D'UNE DAME ÉGYPTIENNE, IL Y A 3000 ANS, PEINTURE MURALE DE THÈBES

ouvert de plusieurs côtés[1]: divers royaumes hostiles pouvaient y naître, s'entre-heurter, déplacer leurs frontières, et les invasions des montagnards, échelonnés à l'est sur les gradins des plateaux, constituaient pour les cités d'en bas une menace incessante.

Si les demeures fragiles des foules innombrables qui peuplaient l'Égypte ont disparu, du moins l'école reste, car on peut considé-

1. *National Society of Geography*, 1897, p. 173. Washington.

rer toute la vallée du Nil comme une immense salle de classe, tant elle était couverte d'inscriptions contenant les enseignements donnés au peuple par les prêtres et les rois, et surtout par l'engeance des flatteurs et des scribes. La manie de l'écriture administrative s'était emparée de la hiérarchie des fonctionnaires : les graveurs d'inscriptions étaient partout à l'œuvre. Tous les monuments de l'Égypte, toutes les statues, corps et même visages y compris, les meubles, les amulettes sont couverts de lettres pressées qui prétendaient éterniser les personnages dont les noms étaient mentionnés, et qui continuent de nous imposer certains détails des plus insignifiants, ainsi que d'interminables redites et formules. La pierre était à cette époque aussi chargée de vétilles que le furent plus tard les parchemins et les papiers. Mais heureusement, les chercheurs n'ont pas été découragés par la banalité de la plupart des inscriptions, par l'insignifiance de presque tous les papyrus, copie de copies et formulaires dont le sens est perdu.

De nombreux lecteurs s'occupent de déchiffrer ces documents et parfois, comme une pépite d'or en une charretée de boue, on découvre des faits d'histoire, des noms de lieux et de peuples, des dates importantes, des recettes de chimie ou de thérapeutique, des paroles de haute morale, des pensées profondes et de nobles sentiments. Car, on ne doit point s'imaginer, comme on se laisse aller volontiers à le faire, que nos aïeux, si éloignés dans le temps, n'aient pas éprouvé toutes nos passions, réfléchi sur les mêmes problèmes et n'aient pas su exposer leur âme avec la même puissance d'expression que nos contemporains. Quelques-uns de ceux-ci croient avoir tout inventé, y compris l'amour, et certains ouvrages d'ethnologie affirment sérieusement de telle ou telle peuplade que le mystère de la tendresse passionnée y reste absolument inconnu. Quoi qu'il en soit, nous savons que les Égyptiens, dès le commencement de leur histoire écrite, avaient trouvé le langage du cœur : or, ces paroles, si menteuses qu'elles puissent être en mainte circonstance, n'auraient certainement pu se formuler, si parfois un sentiment vrai ne les avait évoquées. Ainsi, l'on reçoit une impression de sincère vérité humaine en lisant sur la stèle du Snefru, trouvée sur une paroi des monts Sinaï, l'inscription qui mentionne l' « épouse de celui qu'elle aime » et



Cl. David Gardiner

LE NIL A LOUKSOR

la « chérie de son père, la fille aimée qui est sortie de ses flancs [1] »

Mais à l'époque où toute parole émue est sacrifiée aux redites des prêtres, à la vanité des souverains, on put croire que l'Égypte tout entière allait être momifiée comme les cadavres de ses morts. Telle est la raison pour laquelle les Grecs, en hommes si mobiles, si impressionnables à toute nouveauté, et si prompts à changer eux-mêmes, virent dans les Égyptiens ce peuple « immuable » dont parle encore Bossuet. Cette impression première ressentie par les voyageurs hellènes nous est restée, et si tout le décor extérieur a changé par suite des invasions étrangères et des grandes évolutions mondiales, il est certain qu'à maints égards les masses profondes de la population ont gardé l'empreinte reçue pendant les âges pharaoniques. Pratiques ordinaires de la vie, recettes de ménage, superstitions se sont aussi maintenues d'une manière surprenante à travers toutes les révolutions, les changements de régime politique, de religion et même de langue. C'est ainsi que les procédés de l'arpentage des terres ne se sont en rien modifiés depuis le temps des Pharaons jusqu'à la récente

1. Bonola, *Bull. de la Soc. khédiviale de Géogr.*, 1896, n° 10.

domination britannique. Vers 1890, les Anglais ayant eu à procéder au nouveau cadastre de la vallée du Nil, pour fixer l'impôt exactement en proportion de la surface des cultures, constatèrent que les règles d'arpentage suivies actuellement par les paysans égyptiens étaient exactement celles dont les formules, utilisées il y a quatre mille ans, se déchiffrent maintenant sur les papyrus retrouvés dans les tombeaux. Telle de ces règles donne des résultats étonnamment rapprochés des opérations mathématiques exactes employées aujourd'hui[1].

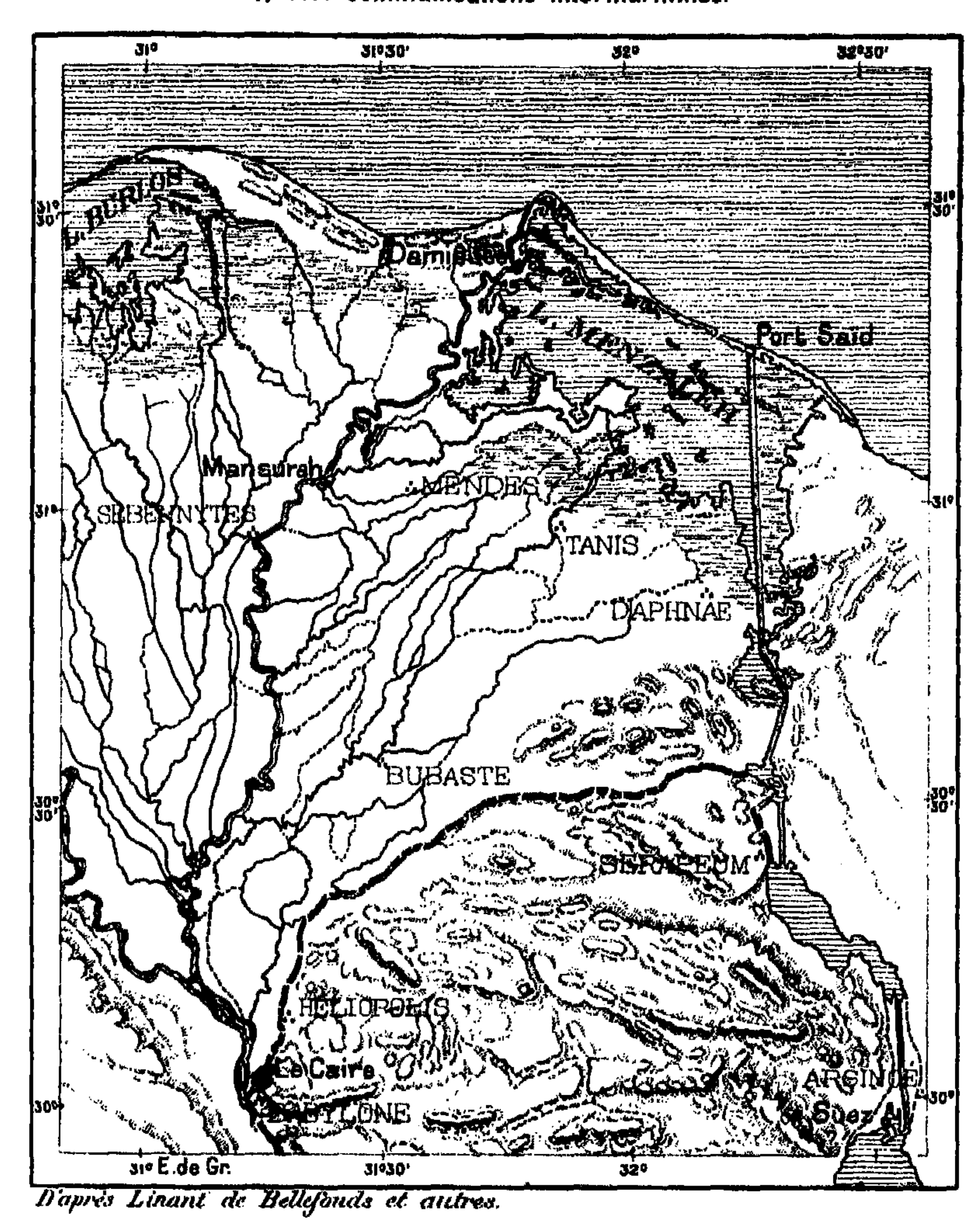
Si l'histoire marche d'un pas lent dans les contrées dont la population est, par suite du milieu de nature, astreinte pendant la succession des siècles à la continuation traditionnelle des mêmes travaux agricoles, elle marche cependant, et, sous la pression des peuples environnants, l'Egypte elle-même ne cessa d'évoluer, tantôt en un mouvement de progrès, tantôt régressivement. Toujours par suite de la fascination qu'exercent sur la postérité les dires des auteurs grecs, c'était encore hier un axiome d'histoire que l'Égypte ne s'était pas ouverte au commerce international avant l'époque du premier Psamitik, c'est-à-dire il y a de vingt-cinq à vingt-six siècles. Mais les témoignages historiques abondent pour nous prouver que, bien auparavant et à diverses reprises, les alternatives des événements et la puissance des intérêts en jeu avaient mis l'Égypte en relations régulières avec ses voisins, et d'ailleurs, les origines mêmes de la nation peuvent-elles se concevoir autrement que par l'arrivée d'étrangers du nord et du midi s'établissant dans la vallée du Nil, alors marécageuse et forestière, pour en conquérir graduellement le sol et le mettre en défense contre les retours du fleuve, à la fois désirés et redoutés.

Les tombeaux des premiers rois contiennent, en grand nombre, des objets qui, n'étant pas de provenance égyptienne, furent nécessairement introduits par la voie du commerce : le doute n'est plus permis à cet égard, les Égyptiens avaient certainement, dès les premiers âges, des rapports directs ou indirects avec les populations de l'Éthiopie, de la Libye, de l'Arabie voisine. Certes, il eût été fort étrange qu'un peuple, établi sur le bord d'un fleuve qui faisait du transport incessant

1. H. Brugsch : *Aus dem Morgenlande*, pp. 25 et suiv.

des denrées une condition essentielle de la vie nationale, pût arrêter

N° 147. Communications intermaritimes.



D'après Linant de Bellefonds et autres.

Le canal du Nil à la Mer Rouge par le lac Timsah et les lacs Amers est indiqué par un triple trait discontinu, le canal maritime récent par un triple trait continu.
On ne sait à quelle époque lointaine faire remonter l'existence du premier canal: entre autres souverains, Séti Ier, Ramsès II, Niko II, Darius, Ptolémée Philadelphe, Trajan, Amun attachèrent leur nom à cette œuvre.

brusquement son trafic à toutes ses frontières, et des faits nombreux,

constatés par les archéologues, ont en effet démontré que le mouvement du commerce, se propageant au loin, était irrépressible. Ainsi, les « bois pharaoniques », c'est-à-dire les planches des cercueils trouvés dans les fouilles des nécropoles royales, appartiennent, du moins en partie, à des arbres dans lesquels l'examen microscopique a permis de reconnaître avec certitude l'if commun (*taxus baccata*). Or, cette espèce ne pousse pas en Égypte, et même ne saurait y pousser, « en raison de ses exigences biologiques »; il fallait donc que ce bois fût importé d'un pays étranger, qui, d'après les données de la géographie botanique, ne peut être que la Cilicie. Voilà donc une preuve positive qu'un certain commerce maritime existait entre l'Egypte et les pays d'outre-mer aux premiers âges historiques [1].

Ce n'est pas tout : les annales nous parlent aussi de voyages lointains accomplis par des explorateurs d'Égypte. Sous le Pharaon Assa, de la cinquième dynastie, c'est-à-dire à une époque de soixante siècles antérieure à nous, un général fameux, Urdudu, avait pénétré dans le pays de Punt, d'où il ramena un nain, un de ces Akka, que nos voyageurs modernes ont redécouvert avec étonnement. Un autre voyageur, envoyé dans les contrées du sud, Khirkuf, poussa plus avant qu'Urdudu, jusque dans la « Terre des Bienheureux » où il prit également un nain ou *donka*, dont la vue « remplit de joie et d'amour le cœur de Pharaon ». C'est là ce que raconte l'inscription dite de Khirkuf, découverte en 1892 par Schiaparelli sur une colline des environs d'Assuan. Ainsi, des témoignages convaincants établissent qu'il exista des rapports anciens entre l'Égypte et les bords de la Méditerranée ainsi que ceux de la mer Rouge; de même, des relations fréquentes s'étaient certainement nouées entre les deux centres de civilisation, Memphis et Babylone; mais on n'a jusqu'à maintenant constaté aucune trace certaine de va-et-vient direct entre l'Égypte et l'Inde; même sous les Ptolémées et leurs successeurs les empereurs romains, nulle dénomination ethnique égyptienne ne révèle l'existence de communications maritimes entre les pays du Nil et ceux de l'Indus. Peut-être, dit Olivier Beauregard, le nom de « Terres Sacrées », appliqué par les Égyptiens aux contrées situées au delà du golfe Arabique, « pourrait-il être interprété comme donnant une idée nébu-

1. Beauvisage, *Recueil des Travaux relatifs à la Philologie et à l'Archéologie égyptiennes et assyriennes*, tome XVIII.



DÉFILÉ DES AMBASSADEURS AMENANT DES ANIMAUX INCONNUS A L'ÉGYPTE
ET PRÉSENTANT LES TRIBUTS
LINGOTS ET SACS DE POUDRE D'OR, PLUMES D'AUTRUCHE, ETC.

leuse de l'Inde[1] », mais aucun texte ne favorise cette hypothèse. On sait seulement que, trente-cinq siècles avant nous, une flotte égyptienne ayant pénétré dans les mers du Sud, en rapporta des singes, dont le nom *kafu*, rappelle l'appellation sanscrite de *Kapi*, — hébreux Gôf, grec πίθηκος — et semble nous ramener ainsi vers les pays de l'Inde[2].

Lorsque le pouvoir à la fois royal et divin des Pharaons fut très solidement établi et que la masse de la population dut absolument se conformer à la volonté du maître, celui-ci ne manqua pas, suivant le mode de toutes les autorités jalouses et soupçonneuses, de chercher à faire le vide autour de ses peuples, pour les soustraire aux influences du dehors, les priver de toute alliance possible avec l'étranger, détruire en germe toute velléité de révolte. La nature géographique du pays se prêtait facilement à cette politique. L'Égypte, ramenée sur elle-même par la forme et le relief de son territoire que des solitudes sablonneuses ou marécageuses enveloppent de tous les côtés, devait tendre à se concentrer dans son existence continentale et à se détourner spontanément de la mer. Les rois-prêtres jouissaient ainsi de la complicité du milieu pour tenir leurs sujets à l'abri des dangereux novateurs, porteurs d'idées et incitateurs de révolutions. Sous cette

1. En Orient, *Études sociologiques et linguistiques*. — 2. Dümichen, *Die Flotte einer ægyptischen Königin*.... — Hermann Brunnhofer, *Vom Aral bis zur Ganga*, IX

double influence, peut-être spontanée de la part de la nation, très consciente de celle des maîtres, la mer avait fini par être maudite, exécrée, vouée aux dieux terribles, et les naufrages étaient représentés comme de justes punitions d'en haut.

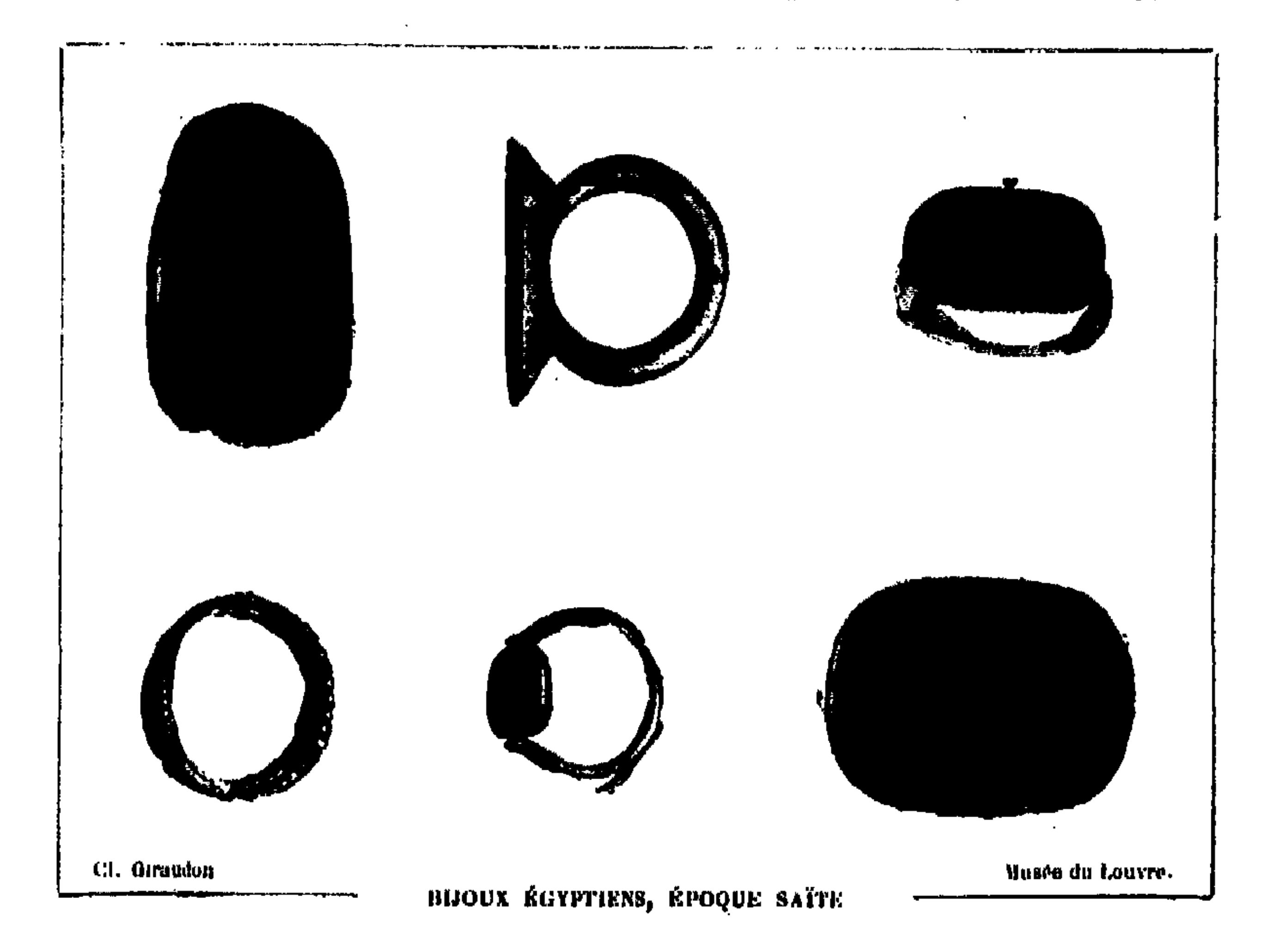
On avait oublié la part qu'avait eue la mer aux origines de la nation et de la culture égyptiennes, aux âges où des Méditerranéens étaient venus de l'Ouest et du Nord pour débarquer sur les plages du Delta, et où les populations des deux massifs similaires de l'Hymiarie et de l'Éthiopie étaient entrées en relations suivies à travers le détroit, jetant, pour ainsi dire, un pont sur la mer, vers le milieu de la voie historique entre la vallée de l'Euphrate et la vallée du Nil. La mer Rouge s'éloigna, pour ainsi dire, dans la direction de l'Orient, et c'est de la fin de la onzième dynastie, il y a certainement plus de quarante siècles, que date la première expédition officielle racontée par les annales comme ayant été dirigée vers ce golfe lointain. Lorsque, sous le règne d'un Pharaon Sanch-Kak, le fonctionnaire et courtisan Hannon fut chargé de traverser la mer Arabique et de conduire des soldats vers le pays des Aromates pour rapporter au roi de ces gommes précieuses, l'expédition, que tant d'autres de même nature avaient précédée dans les âges inconnus, fut considérée comme un événement presque prodigieux. Hannon fit graver sur des rochers le récit de son exploit : « Jamais, dit l'inscription, jamais il ne s'était fait rien de pareil depuis qu'il y a des rois..... depuis les temps du soleil [1]. »

Pourtant, aux longues époques d'oppression où les lois et, par suite de la routine, les mœurs elles-mêmes s'accordaient pour interdire aux Égyptiens la navigation maritime, d'autres la pratiquaient à leur place. Les villes de Phénicie ayant, durant la plus grande partie de leur existence commerciale, avidement accepté la suzeraineté profitable des Pharaons, les bouches du Nil étaient ouvertes à leurs marins, et grâce à ceux-ci le mouvement des échanges avec l'extérieur se faisait en toute liberté. Heureux de leur vasselage, les Phéniciens possédaient le monopole du trafic entre l'Orient et l'Egypte et, d'autre part, ils pouvaient en pays lointain se réclamer du prestige d'une puissante monarchie; ils naviguaient, comme on dirait aujourd'hui,

1. Chabas, *Voyage d'un Égyptien.*

« sous pavillon égyptien »[1], et c'est sous le patronage d'un souverain d'Egypte, Niko, que s'accomplit, il y a vingt-cinq siècles, la circumnavigation de l'Afrique, le grand exploit géographique de l'antiquité.

Mais à cette époque, l'Egypte n'était plus l'Egypte ; elle appar-



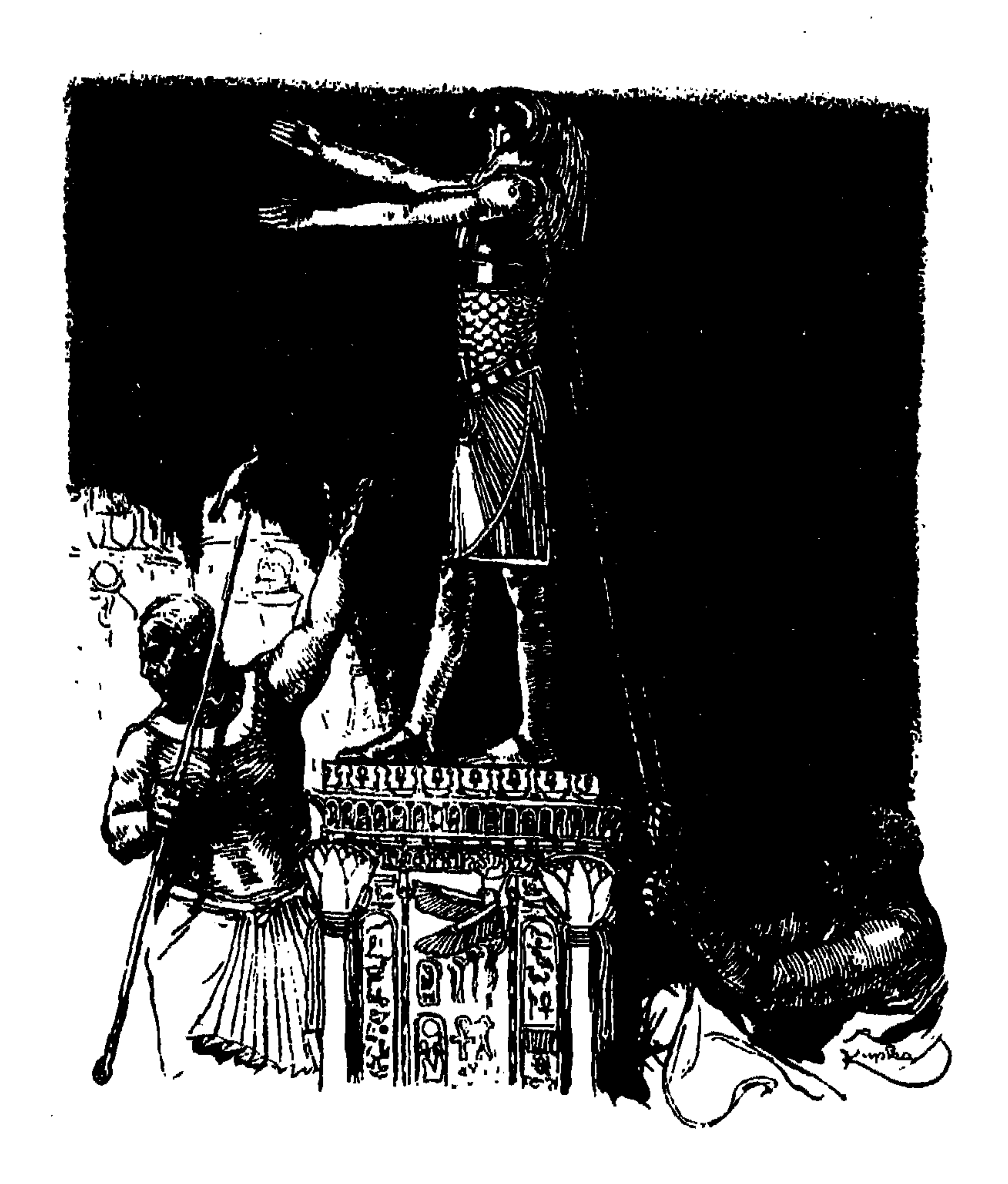
Cl. Giraudon — Musée du Louvre.

BIJOUX ÉGYPTIENS, ÉPOQUE SAÏTE

tenait déjà au monde œcuménique de la Méditerranée où la lumière de la Grèce commençait à briller comme un phare. Sous la pression de la civilisation extérieure, la vallée du Nil était obligée de s'ouvrir, comme l'ont fait de nos jours la Chine et le Japon, comme ne manquera pas de le faire le plateau du Tibet. Au lieu d'accueillir simplement en hôtes les étrangers, on était même forcé d'avoir recours à eux, de leur demander conseil et direction. Une ville complètement grecque, Naucratis, peuplée surtout de Phocéens et d'autres Hellènes de la côte occidentale d'Asie, s'était élevée sur la bouche canopique du Nil ; Tahpanhes ou Daphne, également grecque, avait occupé la frontière asiatique, vers le désert, et dans plusieurs enclos sacrés, en dehors de ces deux colonies, s'étaient dressés les temples des marchands. Un Panhellenion avec un autel commun pour tous

1. Georges Perrot et Ch. Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. III, p. 28, 29.

les Grecs établis en Egypte, fut érigé dans Naucratis. Sans doute, des rois, tels Amasis, réagirent contre ce mouvement d'hospitalité et de libre-échange, on essaya de rétablir la vieille politique de la fermeture et du monopole ; mais il était trop tard : l'isolement était rompu, et bientôt vint Alexandre qui annexa l'Egypte au monde de la Grèce.





La réaction de la volonté humaine sur le milieu africain resta insuffisante pour amener le développement d'une civilisation commune.

CHAPITRE VII

PAYS DE MÉROÉ. — ÉTHIOPIE ET HYMIARIE. — INFLUENCE SABÉENNE ET JUIVE. — CONTINENT AFRICAIN. — TERRITOIRE DE SOFALA. MINES ET TEMPLES. — PAYS DU NIGER. — CYRÉNAÏQUE.

Sous l'impression toute physique produite sur les sens par le mouvement des eaux, l'historien se trouverait naturellement porté à croire que la civilisation égyptienne s'est développée aux temps préhistoriques de l'amont à l'aval, et cette idée prévalut longtemps, même sans que les résultats d'aucune fouille ou aucun document transmis par les annalistes d'autrefois ne la vinssent confirmer. Les Grecs d'abord, puis les auteurs qui avaient reçu leurs enseignements, fondés sur la réalité des choses ou contraires à elle, affirmèrent que

les « irréprochables Ethiopiens » avaient été certainement les premiers éducateurs des peuples d'Egypte. Il se peut que cette idée des écrivains antiques ait été partiellement vraie, mais il est possible aussi qu'elle soit fausse. Si des gens venus du midi ont contribué pour une très forte part à la culture intellectuelle et morale du monde égyptien, ce n'est pas du haut fleuve, ni des régions marécageuses, ni des sables riverains du Nil qu'étaient descendus ces hérauts du progrès; c'est du sud-est. Les Hymiarites et les « Ethiopiens » proprement dits, qui apportaient des aromates et d'autres denrées précieuses des bords de l'Océan Indien, avaient, en quittant les rivages du sud, cheminé par les pays qu'occupent aujourd'hui les nomades Bichârin et Ababdeh et que limitent d'un côté la mer Rouge, de l'autre la vallée du Nil, ou bien ils avaient habité les hautes terres que peuplent les Abyssins actuels et qui font face aux montagnes de l'Arabie « Heureuse ».

Pendant les temps historiques, ces premières voies des civilisateurs venus du sud n'étaient plus suivies et même, un certain mouvement se produisait dans une direction opposée, puisque les inscriptions des monuments égyptiens nous parlent des expéditions de commerce et de découverte qui étaient entreprises par des généraux et des marchands dans la direction de ces terres éloignées. De même, dans la vallée du Nil, la marche de la culture s'opérait en sens inverse du courant fluvial : elle remontait de l'aval vers l'amont. Du collet des embouchures où les routes latérales et convergentes venaient rejoindre la route majeure de la vallée et où s'éleva Memphis, la « Demeure de Phtah », le centre de la culture égyptienne se reporta graduellement vers Thèbes et vers les cataractes.

La domination des Pharaons d'Egypte s'arrêtait d'ordinaire à une faible distance au delà des cataractes dites « premières » à cause de leur voisinage avec la basse vallée, mais il arriva que des rois puissants firent pénétrer leurs soldats par delà les déserts, jusqu'à la « péninsule » aux terres fertiles, entre le Nil et l'Atbâra. Les premières traces de conquête égyptienne dans ce territoire de Méroé datent d'environ cinq mille années, puisque parmi les débris épars au milieu des ruines, on a trouvé des quartiers de pierre portant le cartouche du roi Usertesen Ier de la douzième dynastie. Quatorze cents ans plus tard, Amenophis III (Amenhotep), le « Soleil Seigneur



STATUES COLOSSALES DE SÉSOSTRIS A IBSAMBUL

Ces statues de Ramsès II décorent la façade du temple souterrain dont on voit l'entrée au milieu et en bas de la gravure. L'entaille dans le roc mesure 38 mètres de long sur 28 mètres de hauteur.

de Justice », également rappelé par des inscriptions à la mémoire des hommes, pénétra aussi en conquérant dans la presqu'île de Méroé, et la domination directe des Egyptiens sur cette partie de l'Ethiopie parait avoir duré quatre cents années[1].

D'autre part, les souverains du haut Nil ont par deux fois dominé l'Egypte. Les prêtres d'Amon s'étaient établis à Napata, qui alors servait de capitale à la basse Ethiopie; cette ville, heureusement située, se trouvait dans le « Jardin de la Nubie », entre la troisième et la quatrième cataracte, près de l'endroit où la grande route des caravanes venant de Méroé et du haut pays rejoint le Nil, évitant ainsi un vaste circuit par Abu Hamed. De là, ces dominateurs astucieux préparaient l'asservissement politique de l'Egypte. Les rois de la vingt-deuxième et de la vingt-cinquième dynastie furent des Ethiopiens, et c'est à ces derniers que les envahisseurs assyriens dis-

1. Abeken; Mariette; Ollivier-Beauregard, *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, séance du 7 avril 1892.

putèrent l'Egypte, devenue simple proie de guerre, sans force et sans volonté.

Il est probable que les conquérants égyptiens des grandes époques d'expansion guerrière réussirent à escalader directement les hauts escarpements de la citadelle d'Éthiopie en remontant au sud-ouest la vallée de l'Atbâra ; en tout cas, il est certain qu'ils l'abordèrent par les côtes de la mer Rouge, aux mêmes endroits par lesquels l'armée italienne essaya vainement, il y a quelques années, de conquérir ces hautes terres abyssines. Les inscriptions nous racontent cette annexion de l'Éthiopie montagneuse au monde égyptien. Il y a trente-cinq siècles, les Pharaons de la dix-huitième dynastie faisaient occuper ces hauteurs par leurs généraux et même le fameux Sésostris, avant son avènement au trône, y pénétra en lieutenant de son père. Les deux royaumes de Tekerer et d'Arem, qui ont conservé leur nom jusqu'à ce jour, — Tigré, Amhara, — étaient assujettis au prince régnant à Thèbes.

Les pylônes de Karnak mentionnent aussi des noms de villes dont plusieurs subsistent encore : Adulis, la moderne Zullah, était le port où débarquaient les armées conquérantes ; Adua possédait le rang de capitale, qu'elle a souvent repris depuis cette époque, tandis qu'Aksum, cité maintenant ruinée, n'existait pas encore, lors de l'arrivée des Égyptiens : ceux-ci la fondèrent à la gloire de leurs souverains[1] ; Coloe et son lac que Th. Bent a retrouvés sur un plateau à plus de 2000 mètres d'altitude, étaient probablement une annexe estivale de la commerçante Adulis.

L'influence égyptienne, quoique très mélangée, eut donc une certaine importance, même par un contact direct, dans le mouvement de la culture en Éthiopie, mais on ne saurait douter que l'action primordiale du dehors ait été exercée par les Hymiarites, habitants du massif de montagnes qui se dresse à l'angle de l'Arabie et fait face au puissant relief africain. Entre les deux contrées, analogues par le relief, le climat, les productions, mais séparées par un étroit fossé de plages désertes et d'eaux parsemées d'îlots et de rochers, une force d'appel devait agir sans repos et l'histoire nous dit, en effet, que les relations mutuelles ne furent jamais interrompues : on se voyait

1. A. Mariette, *Listes géographiques des Pylônes de Karnak.*



Cl. Venery.

MARCHÉ D'OMDURMAN, SÉPARÉ DE KHARTUM PAR LE NIL.

de l'un à l'autre continent et l'on était, par cela même, sollicité de trafiquer ensemble et de s'entretenir.

Les recherches modernes ont rendu très probable le fait que le nom géographique présenté sous la forme moderne « d'Abyssinie » s'est déplacé de l'Arabie aux montagnes éthiopiennes, c'est-à-dire de l'Asie à l'Afrique, comme la civilisation dans son ensemble. Le peuple des Habasat, également connu sous le vocable de Pwent ou Punt, habitait le district de l'Arabie méridionale dit aujourd'hui le Dhofar; il y recueillait la myrrhe et l'encens pour aller les vendre sur les côtes des Somal et dans les hautes vallées des monts lointains. Ce commerce donnait lieu à des voyages annuels, même à des migrations périodiques, produisant à la longue un effet cumulatif et peut-être même suivies de véritables invasions : c'est ainsi que la région montagneuse où s'élève Adua devint un nouveau pays des Habasat. L'identité du nom, en Arabie et en Abyssinie, est amplement démontrée par les inscriptions qu'on a trouvées des deux côtés de la mer Rouge. Le sens précis de cette dénomination « Collecteurs de Plantes[1] » s'applique évidemment au

1. Ed. Glaser, *Die Abessinier in Arabien und Afrika.*

commerce traditionnel des gommes et des racines aromatiques. Il est pourtant juste de dire qu'une autre étymologie a été proposée : Abyssin serait une corruption du mot « Habech », ramassis, que les Arabes donnèrent jadis par dérision aux habitants du haut plateau, réunis en un État dont la religion différait de la leur.

Le mot « Éthiopien » s'expliquerait aussi par une occupation habituelle : il faudrait y voir le mot *Atiobian*, « marchand d'encens », vocable que les Hellènes ont pu facilement transformer en Αἰθίοπες, pour lui donner dans leur propre langue un sens défini. Ces peuples du Midi devinrent pour eux les « Gens Brûlés du Soleil », les « Bruns » ; il serait assez étrange, en effet, que, parmi tant de peuples noirs de l'Afrique, les Éthiopiens eussent été seuls désignés par cette appellation, si le fait ne s'expliquait par l'existence antérieure d'un nom local, à sens différent, mais ayant pour les Grecs à peu près la même résonance[1].

Une substitution de même ordre s'est produite pour un autre terme appliqué par les Grecs aux populations du haut plateau. A. H. Sayce, déchiffrant des hiéroglyphes égyptiens, a découvert que les indigènes d'un certain district du sud-est portaient le nom de Trogodytes. C'est le mot qui dans la bouche des Hellènes devint Troglodytes, « habitants de cavernes », et de fait, les demeures souterraines ne sont point rares dans les monts éthiopiens.

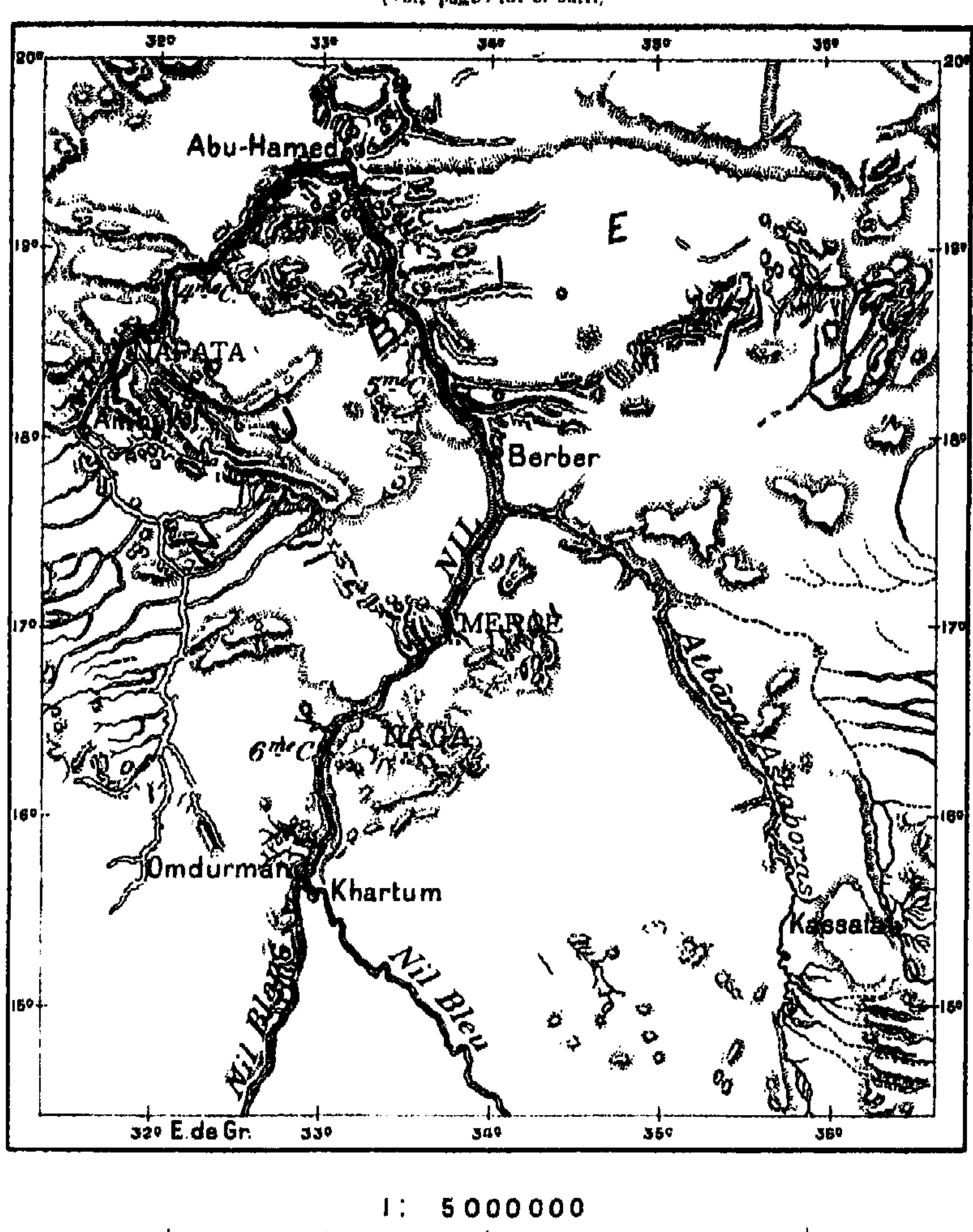
Les relations de l'Hymiarie et de l'Abyssinie sont rappelées par de nombreuses inscriptions : l'une d'elles, déchiffrée par Antoine d'Abbadie, célébrerait la gloire du « valeureux Halen, roi d'Aksum et de Hamer », ce dernier nom désignant évidemment le pays des Hymiarites : l'Arabie sud-occidentale et l'Éthiopie auraient donc constitué un même empire pendant un certain temps[2]. On se rappelle, en outre, que par les monts du Yemen, étape nécessaire entre la Babylonie et l'Afrique orientale, l'Éthiopie fut en relation avec le monde chaldéen.

Il est remarquable que le « tableau des nations » classe les Sabéens dans le même groupe ethnique que les habitants de l'Afrique connus des rédacteurs de la *Genèse*. Alors que tout à l'entour de lui se presse la progéniture de Sem : — Obal, Jerach, Abimael, Uzal, etc. — Saba appartient à la lignée hamitique. Bien plus, les fils de Kuch, aîné de

1. *The Geographical Journal*, april 1896, p. 421. — 2. *Académie des Inscriptions*, séance du 19 janv. 1877.

Ham, sont dispersés aux différentes étapes d'un itinéraire dont cette généalogie semble une réminiscence : Saba est aux bords du Nil, Hevila et Sabta habitent sur le littoral africain de la mer Rouge et du golfe

N° 148. Pays de Méroé.
(Voir pages 232 et suiv.)



d'Aden, Saba leur fait face du haut des monts du Yemen, Regma, Sabteca et Dedam sont placés le long du golfe Persique, Nimrod enfin occupe le bassin des fleuves jumeaux le Tigre et l'Euphrate. La chaîne est complète entre les deux civilisations nilotique et chaldéenne.

L'influence directe des peuples civilisés de l'Arabie méridionale sur les Éthiopiens devait se manifester surtout par la propagande religieuse. Tous les cultes de l'Orient trouvèrent leur chemin vers les monts abyssins par la voie de la mer Rouge. Les inscriptions hymiaritiques de l'Éthiopie prouvent qu'il y a vingt-sept siècles, avant l'âge où le mouvement hellénique pénétra triomphalement dans le monde asiatique, la religion dominante était le sabéisme. Le lieu principal du culte se trouvait dans la région même qui avait été le centre de la domination égyptienne : la ville des temples, appelée à diverses époques Yeya ou Ava, est encore signalée par quelques débris à cinq heures de marche au nord-est d'Adua[1]. Le culte des astres, et surtout celui des planètes que l'on voit cheminer dans le ciel parmi les étoiles fixes comme des bergers au milieu de leur troupeau, avait suivi de la Chaldée à l'Éthiopie le chemin des caravanes et trouvé sur ces hauts observatoires des montagnes du Tigré un lieu de développement favorable. Habiles à observer les chemins et les conjonctions des étoiles dans le ciel noir et pur des hauts plateaux, les prêtres sabéens étaient également adroits au gouvernement des hommes et savaient nouer leurs existences, comme autant de fils ténus et faciles à rompre, au réseau mystérieux des astres errants. Des survivances de cette ancienne religion sont encore très distinctes dans les conceptions du monde surnaturel tel que se l'imaginent les Abyssins actuels.



JEUNE FILLE DU DISTRICT DE CHAKIEH
(4e CATARACTE)

1. J. Theodore Bent, *The ancient Trade Routes across Ethiopia*. The Geographical Journal.

Une autre religion, celle des Juifs, paraît s'être introduite dans les contrées éthiopiennes, et toujours par le chemin de l'Arabie méridionale, à une époque déjà très ancienne, certainement antérieure à l'expansion du génie grec dans l'Asie occidentale. D'après les Abyssins eux-mêmes, les Felacha, ainsi qu'on nomme les Juifs de la contrée, seraient descendus de Menelik, fils de Salomon et de la reine de Saba; les familles princières de la contrée, qui furent également juives comme un grand nombre de leurs sujets, se réclament aussi de la même origine. Le nom de Felacha a le sens d'« Exilés », et des légendes parlent, en effet, d'un édit de bannissement qui aurait provoqué l'émigration d'un groupe juif et l'aurait amené jusqu'en Abyssinie. Mais le prosélytisme eut certainement plus de part que le déplacement des peuples dans la formation des communautés juives des monts africains. De la Palestine à l'Éthiopie se succédaient du nord au sud, un grand nombre de républiques israélites, unies par un sentiment religieux qui leur avait donné une sorte de patriotisme commun ainsi qu'une très étroite solidarité d'intérêts. Cependant les Felacha n'ont pas reçu de la destinée la même éducation que la plupart des autres Juifs : ils ne sem-



NÉGRESSE DES ENVIRONS DE KHARTUM BROYANT DU GRAIN

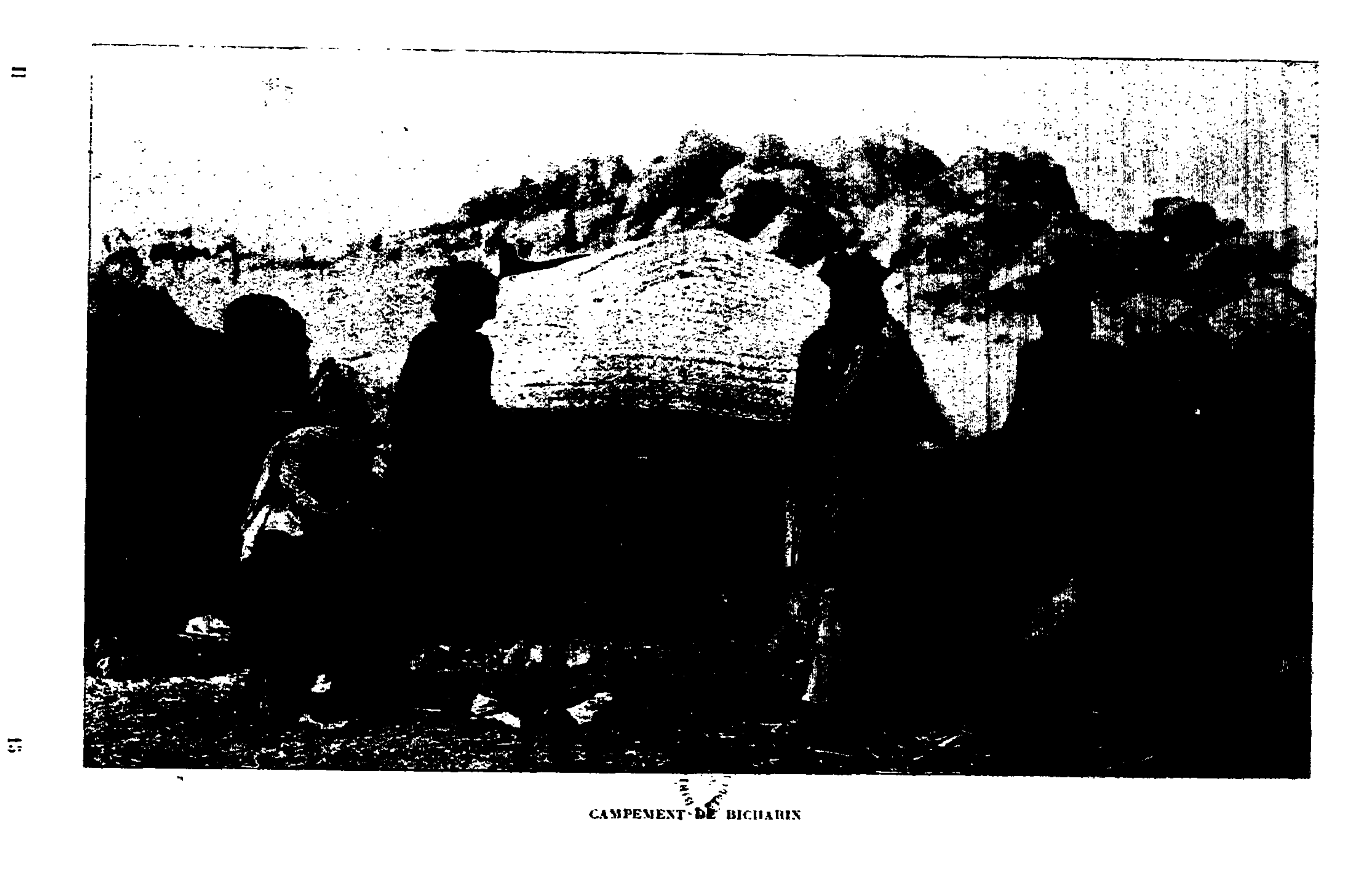
blent pas avoir voyagé à travers le monde en fugitifs et en persécutés, puisqu'ils ne sont pas devenus commerçants et changeurs de monnaie. Ce fait même donne une grande probabilité à l'origine indigène des Felacha: ce sont des Abyssins convertis au judaïsme. Artisans pour la plupart, forgerons, maçons, charpentiers, potiers, tisseurs, ils aiment aussi à s'occuper d'agriculture ou de l'élève du bétail, mais ils réprouvent la profession de marchand, la disant en opposition avec la loi de Moïse[1].

Quoi qu'il en soit de la tradition juive, il est certain que la grande majorité des populations abyssines suivit la religion prédominante en son voisinage avant de se convertir à un christianisme superficiel. L'adoration des astres sous l'ascendant arabe fut modifiée par les influences égyptienne, grecque et romaine. Parmi la cinquantaine d'obélisques des environs d'Adua, les plus simples sont identiques aux *bétyles* des côtes de Phénicie[2], d'autres rappellent les « pierres debout » des bords du Nil, enfin le grand obélisque monolithe de 25 mètres qui se dresse dans le vallon d'Aksum n'a rien de la sobriété nilotique et se distingue, au contraire, par de nombreux ornements en relief figurant dans l'ensemble une tour à neuf étages percés de fenêtres.

En dehors des relations de commerce et de culture que l'Éthiopie eut avec l'Arabie Heureuse d'une part et de l'autre avec l'Égypte, l'histoire ne nous révèle rien de ses rapports avec les contrées de l'Ouest et du Sud. De même pour tout le reste de l'immense Lybie, le continent qui a pris en ces temps modernes le nom d'Afrique. Les auteurs anciens ne nous donnent sur ces régions que des récits d'imagination pure ou des affirmations non appuyées de preuves. Ce n'est donc pas à l'aide de documents écrits qu'il faut chercher à connaître dans leur passé les populations africaines, mais c'est en étudiant dans les descriptions des voyageurs sympathisant avec les peuplades qu'ils traversent, leur vie actuelle, leurs traditions, leurs coutumes et leur manière de penser.

C'est à peine si l'on commence à connaître le préhistorique africain. En dehors de l'Égypte et de la Maurétanie, on a signalé des haches, des couteaux, des grattoirs grossiers çà et là dans le grand continent, au sud de l'Orange, au pays des Somal, dans le

1. Henri A. Stern, *Wanderings among the Falashas in Abyssinia*. — 2. Th. Bent, *The ancient Trade Routes across Ethiopia*.



CAMPEMENT DE BICHARIN

bassin du Congo et près de Tombouctu, mais toutes ces trouvailles sont trop isolées, trop éloignées les unes des autres pour qu'on puisse en conclure à l'existence d'une seule et même industrie de la pierre [1]. De plus, l'absence d'outils de bronze fait supposer que

N° 149. Éthiopie, centre de culture.
(Voir pages 234 et suiv.)



1: 5000000
0 100 200 400 Kil.

la plupart des peuples lybiens ont passé, presque sans transition, de l'usage des os et du bois à celui du fer, dont le mode d'obtention a été découvert en plus d'un endroit par les indigènes eux-mêmes. Plusieurs observateurs ont cru remarquer dans l'Uganda, sur les rives du Niger et jusque sur la Côte d'Ivoire, des analogies entre

1. J. Deniker. *Les Races et les Peuples de la terre*, p. 492.

les sculptures et décorations locales et celles de l'ancienne Égypte.

D'ailleurs, nous pouvons dire en toute certitude que l'état social et politique de la Lybie, il y a trois mille ans, devait être beaucoup plus rapproché de ce qu'il est aujourd'hui dans la même contrée que ne l'est l'ancienne situation de l'Europe et de l'Asie comparée à leur état actuel. La forme lourde, à peine organisée du continent laissait les populations soumises aux conditions locales: les influences de peuple à peuple ne suffisaient pas pour amener le développement continu, régulier, conscient, d'une civilisation commune; les changements moraux, sociaux, politiques, s'accomplissaient avec une grande lenteur. La réaction de la volonté humaine sur le milieu restait insuffisante. Certainement la vie des Akka dans leurs forêts, celle des bergers Somal sur leurs rochers arides ou des Nuèr sur leurs îles d'herbes flottantes ne peuvent guère s'être modifiées pendant le courant des siècles. L'existence de vastes régions favorables à la culture sur la zone littorale du golfe de Guinée et sur une part considérable du Soudan, même de la zone équatoriale, dut faciliter à cette époque, comme elle le fit depuis pendant toute la période historique, la formation de grands empires avec des capitales populeuses et des centres d'échange très actifs[1].

Si les écrits ne nous apprennent rien sur l'histoire des populations lybiennes, du moins quelques monuments de pierre témoignent de communications anciennes entre les peuples de l'Asie antérieure et des habitants de l'Afrique autres que les Égyptiens et les Éthiopiens. Au sud-ouest des bouches du Zambèze, les contrées de l'intérieur sont parsemées de ruines qui, à l'époque des premières explorations portugaises, représentaient encore en maints endroits les restes de véritables édifices, bien supérieurs en architecture aux constructions informes élevées par les indigènes de nos jours. Parmi les voyageurs modernes, Carl Mauch le premier, en 1871, retrouva l'un de ces fameux débris, témoignage d'une civilisation avancée : Zimbabyeh, c'est-à-dire « Résidence Royale[2] », tel est le nom que les naturels donnaient à ce groupe de constructions antiques, situé sur des collines du haut Sabi, à 300 kilomètres environ à l'ouest de Sofala. Les fragments de bâtis-

1. Leo Frobenius, *Geographische Kulturkunde*, p. 9. — 2. D'après Keane et Th. Bent; « Maison de Pierre », d'après Selous.



MUR D'UN TEMPLE DÉCORÉ

ses, réparties sur près d'un kilomètre carré, comprennent l' « acropole » et nombre de petits édicules, le « temple elliptique », de 60 mètres sur 80, qui contient une tour conique primitivement de 12 mètres de hauteur de maçonnerie pleine.

Dans les édifices les plus anciens d'entre Zambèze et Limpopo, tous ces murs sont construits en granit, avec des matériaux de petite dimension, bien taillés et juxtaposés sans mortier. Les parements extérieurs sont généralement décorés, quelques rangées de pierres plates étant disposées suivant un motif simple, et, fait qui témoigne d'une grande habitude de ces travaux, il a été pourvu au drainage des terrains enclos avant toute édification. Les constructions se développent suivant des lignes courbes, sinueuses même, avec des portes étroites, des redans et fréquence de couloirs étroits encadrés de hauts murs. Il est certain que les maçons de ces travaux comprenaient admirablement la défense des places, mais d'autres détails de leur œuvre — les tours et les monolithes — indiquent des préoccupations religieuses ; de même que les excavations innombrables montrent la recherche de l'or comme ayant été la raison profonde de l'occupation du pays.

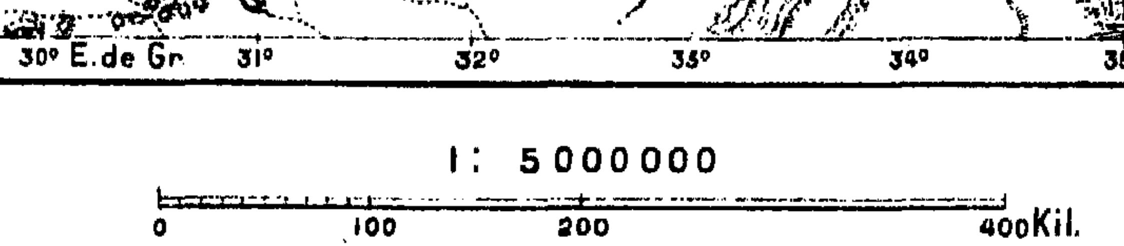
La légende attribuerait-elle avec raison les nombreuses ruines de la contrée aux architectes d'un souverain puissant régnant autrefois sur un très vaste royaume de l'Afrique orientale? Lors de l'arrivée des Portugais sur les rivages de la mer des Indes, un Monomotapa, c'est-à-dire un Muené Motapa ou « Seigneur Auguste » tenait en effet tout le pays entre ses mains, et vraisemblablement une partie des constructions datent de cette période, mais on les distingue assez nettement de celles édifiées une vingtaine de siècles auparavant. Sans aucun doute, la région fut encore à une époque récente beaucoup plus peuplée qu'elle ne l'est de nos jours. Les admirables et fécondes vallées de l'Inyanga, qui se succèdent entre 1 000 et 1 500 mètres d'altitude vers les sources de la Ruenya, affluent méridional du Zambèze, sont en grande partie complètement désertes, et cependant on y rencontre partout des escaliers de terrasses anciennement cultivées, des murs d'enclos, des aqueducs, des citadelles, des restes de fourneaux et de forges : le pays était un jardin aménagé avec le plus grand soin. Mais une grande bataille fut livrée en cet endroit, dit la légende, et les esprits des morts mettent désormais en fuite les vivants qui osent s'aventurer sur ces terres profanées[1].

Quels qu'aient été les événements décisifs, cause de la dépopulation du pays, il est certain que parmi les restes de constructions antiques, il s'en trouve beaucoup qui témoignent d'une civilisation d'origine étrangère. La tradition raconte que les anciens constructeurs des édifices aujourd'hui ruinés furent des « hommes blancs, sachant tout faire », et la situation respective des peuples autour du bassin de la mer des Indes ne permet réellement pas de chercher les bâtisseurs de Zimbabyeh ailleurs que parmi des immigrants venus du nord de l'Arabie Heureuse ou de la Phénicie, pays dont les habitants peuvent être qualifiés de « blancs » par les noirs Bantu de l'Afrique australe. D'ailleurs, les archéologues possèdent maintenant des indices précis qui leur permettent de se prononcer en toute certitude. Schlichter a découvert dans l'Inyanga une inscription présentant un caractère essentiellement sémitique; il a également retrouvé de nombreux reliefs se rapportant à un culte solaire tout à fait analogue à celui des anciens Sémites, Phéniciens, Hébreux, Arabes, Sabéens. Malgré

1. Henry Schlichter, *The Geographical Journal*, 1899, p. 378.

la barbarie des brutaux chercheurs d'or qui fondèrent une « bande noire » ou « Compagnie des ruines anciennes » (*Ancient Ruins Company*) et qui s'occupèrent de dévaliser tous les tombeaux pour en

N° 150. De Sofala à Zimbabyeh.

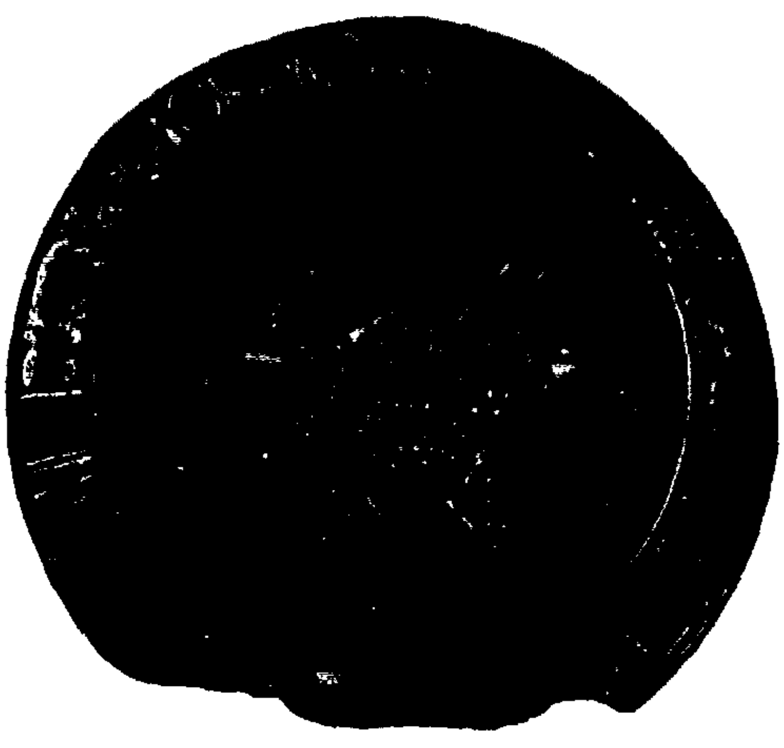


retirer et en fondre les objets précieux, sans se préoccuper de leur forme et de leur origine [1], on a fini par recueillir et conserver au moins des pierres qui racontent la civilisation des anciens immigrants.

Le district qui a fourni le plus de renseignements sur cette époque de la culture antique se trouve dans le pays des Ma-Tabele,

1. H. Schlichter, mémoire cité, p. 386.

à quelques kilomètres à l'est du chemin de fer qui relie Buluwayo à Salisbury. Les monolithes en stéatite compacte sont nombreux ; ils ont de 20 à 30 centimètres de diamètre et leur longueur dépasse souvent 3 mètres, on en possède un exemplaire de 4 m. 30 de long : la plupart sont surmontés d'un oiseau aux ailes reployées, et décorés d'une rosette solaire, « marque de fabrique qui permet de classer comme phéniciens les objets qui la portent » (Perrot et Chipiez). Des pierres presque identiques ont été trouvées à Paphos, en Cypre[1]. Un disque en bois très dur, qui provient des fouilles de Zimbabyeh représente, sur le pourtour du cercle, les signes symboliques des mois, à l'exception du Cancer, qui date d'une période de moindre antiquité : ces onze signes correspondent à ceux de notre civilisation d'origine chaldéenne ; au centre du plat figure un crocodile, animal qui symbolisait pour les anciens la constellation polaire du cercle arctique[2].

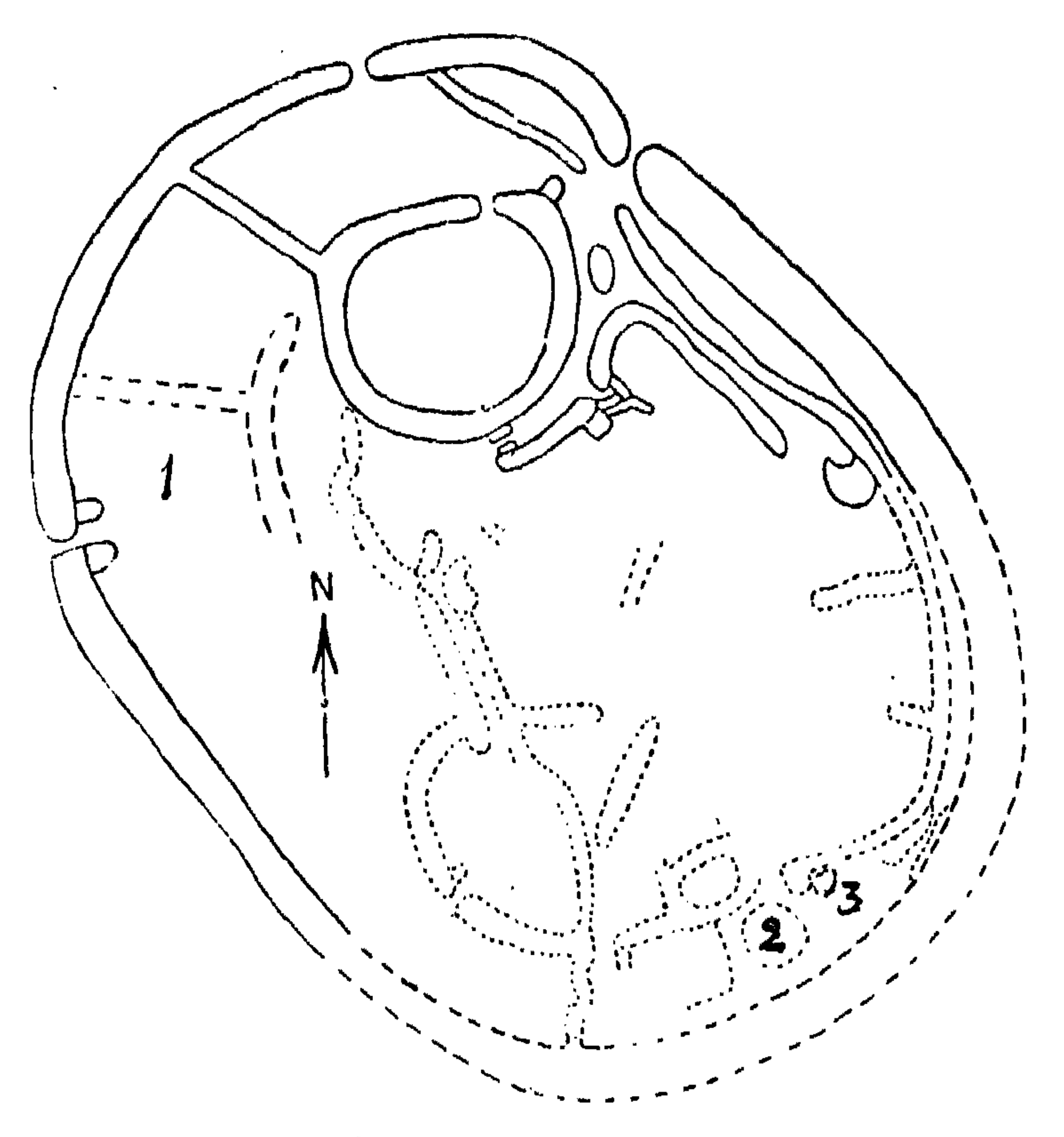


PLAT AVEC SIGNE DU ZODIAQUE

Le voyageur Swan, étudiant les centaines d'édicules ou petits temples qui s'élèvent çà et là sur les éminences du pays des Ma-Chona, entre le Zambèze et le Limpopo, aurait reconnu que quelques-unes de ces chapelles, construites en forme de cercle, sont disposées de manière à ce que le soleil, dardant son premier rayon au solstice d'été, éclaire un mur au centre de l'édifice[3], selon le principe servant de base à l'orientation de certains temples égyptiens, ainsi que l'affirme Norman Lockyer. H. Schlichter, tenant compte de la position inclinée d'un grand monolithe à Zimbabyeh, calcule que ces constructions

1. R. N. Hall and W. G. Neal. *The ancient Ruins of Rhodesia.* — 2. Norman Lockyer, *The Dawn of Astronomy*, p. 150. — 3. *Journal of the Anthropological Institute ;* — *Revue scientifique*, 1896, p. 344.

s'élevèrent 3.000 ans avant nous. Le curateur du musée de Buluwayo[1] proteste d'autre part contre ces déductions astronomiques hâtives, tirées des positions réciproques des murs, portes et colonnes ; il ne semble pas, en effet, qu'elle résistent à un examen plus rigoureux des ruines



PLAN DU TEMPLE ELLIPTIQUE DE ZIMBABYEH

1. Deux monolithes en position inclinée. 2. Grosse tour conique en maçonnerie pleine. 3. Petite tour.

et à une mesure plus scrupuleuse des angles. Il n'est même pas prouvé que les monolithes aient été utilisés comme gnomons.

Quoi qu'il en soit donc des influences particulières de l'Égypte ou de la Phénicie, affirmées par les uns, niées par les autres, et en attendant les résultats de fouilles plus complètes et d'études plus approfondies, — on estime à un dixième la proportion des ruines examinées,

1. E. P. Mennell, *The Zimbabwe Ruins.*

— on peut dire que le territoire de Sofala renferme les restes d'une civilisation se rattachant à celle de l'Asie antérieure. L'époque à laquelle s'établirent les premiers exodes arabiques se perd dans la nuit des temps; est-ce 4.000 ans avant nous ou plus, est-ce seulement 3.000, au temps de Salomon et de Hiram? Ce qui est certain, c'est que les communications entre les deux centres avaient cessé longtemps avant le début de l'ère chrétienne et n'ont été reprises que beaucoup plus tard.



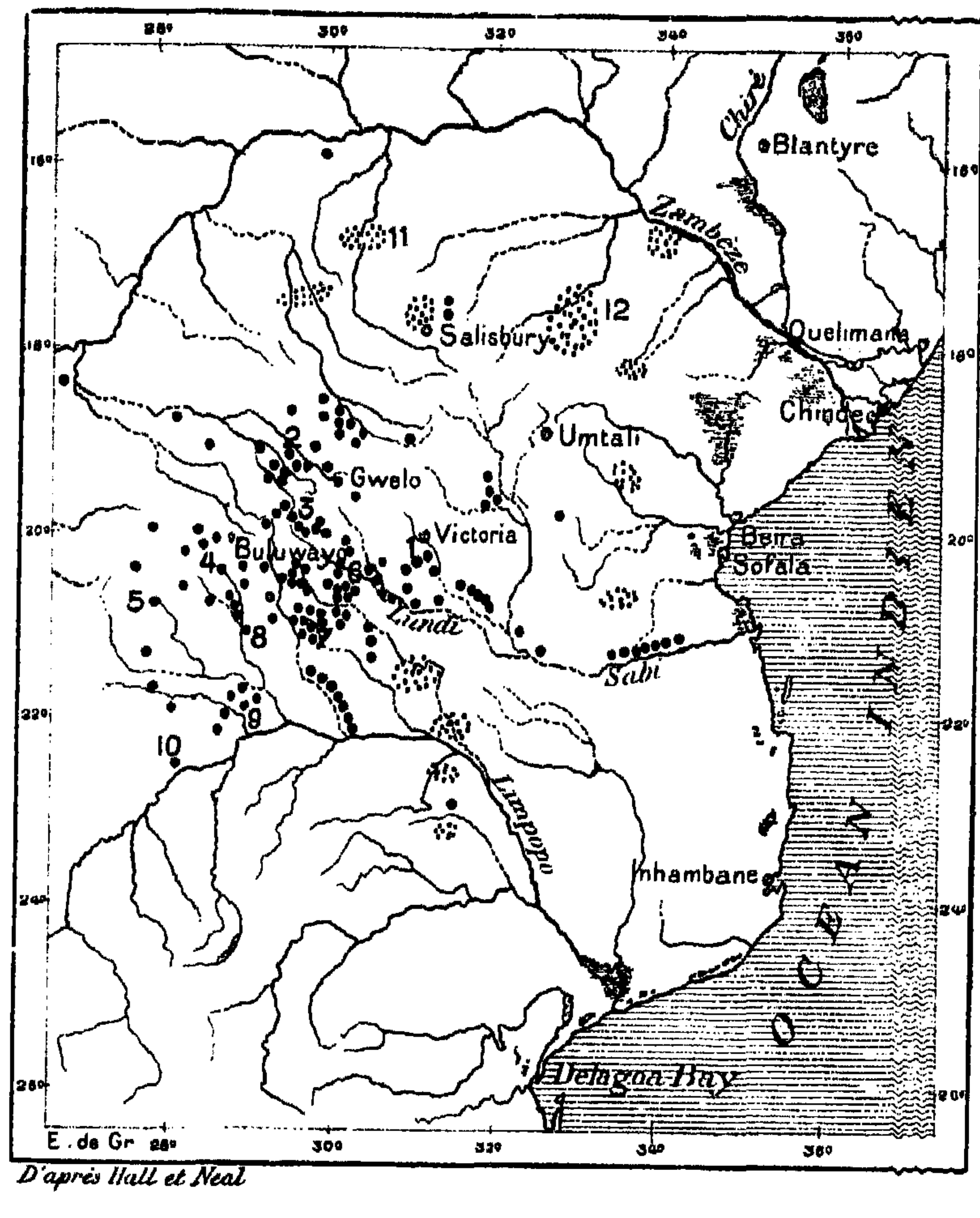
COULOIR DE L'ACROPOLE A ZIMBABYEH

Les immigrants du Nord ne retournaient certainement pas tous en leur pays: il en resta beaucoup dans la contrée, ils prirent femmes et fondèrent des familles de métis qui se sont graduellement mêlés avec le reste de la population; mais la race elle-même s'en trouve profondément modifiée, et le type arabe, nous dit Selous, se rencontre fréquemment dans cette partie de l'Afrique méridionale. D'autre part, le croisement des hommes amena le mélange des idées, des mœurs, du génie artistique. Si les étrangers enseignèrent l'art de construire des palais et des temples, les naturels du pays les ornèrent souvent des dessins qu'ils avaient coutume de graver ou de colorier sur leurs rochers: les cercles, les losanges, les lignes parallèles, les fleurons que l'on voit sur les blocs de granit ressemblent aux motifs tracés sur les meubles des Cafres[1].

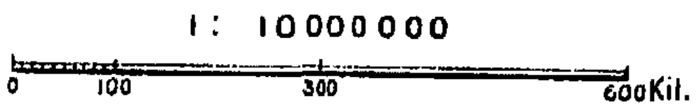
1. Carl Mauch, *Pet. Mitt.*, *Ergänzungsheft* n° 37.

Les habitants de l'Arabie furent certainement appelés en ces contrées

N° 151. Vestiges d'ancienne civilisation au sud du Zambèze.



D'après Hall et Neal



1. Zimbabyeh.
2. M'telegwa.
3. Dhlo-dhlo.
4. Khami.
5. Impakwi.
6. Mundie.
7. Umnukwana.
8. Chum.
9. Semalali.
10. Lotsani.
11. Mines de cuivre anciennement exploitées.
12. District d'Inyanga, terrasses cultivées et constructions anciennes d'un type différant de celles de Zimbabyeh.

de l'Afrique australe par la même cause qui en a fait récemment l'un

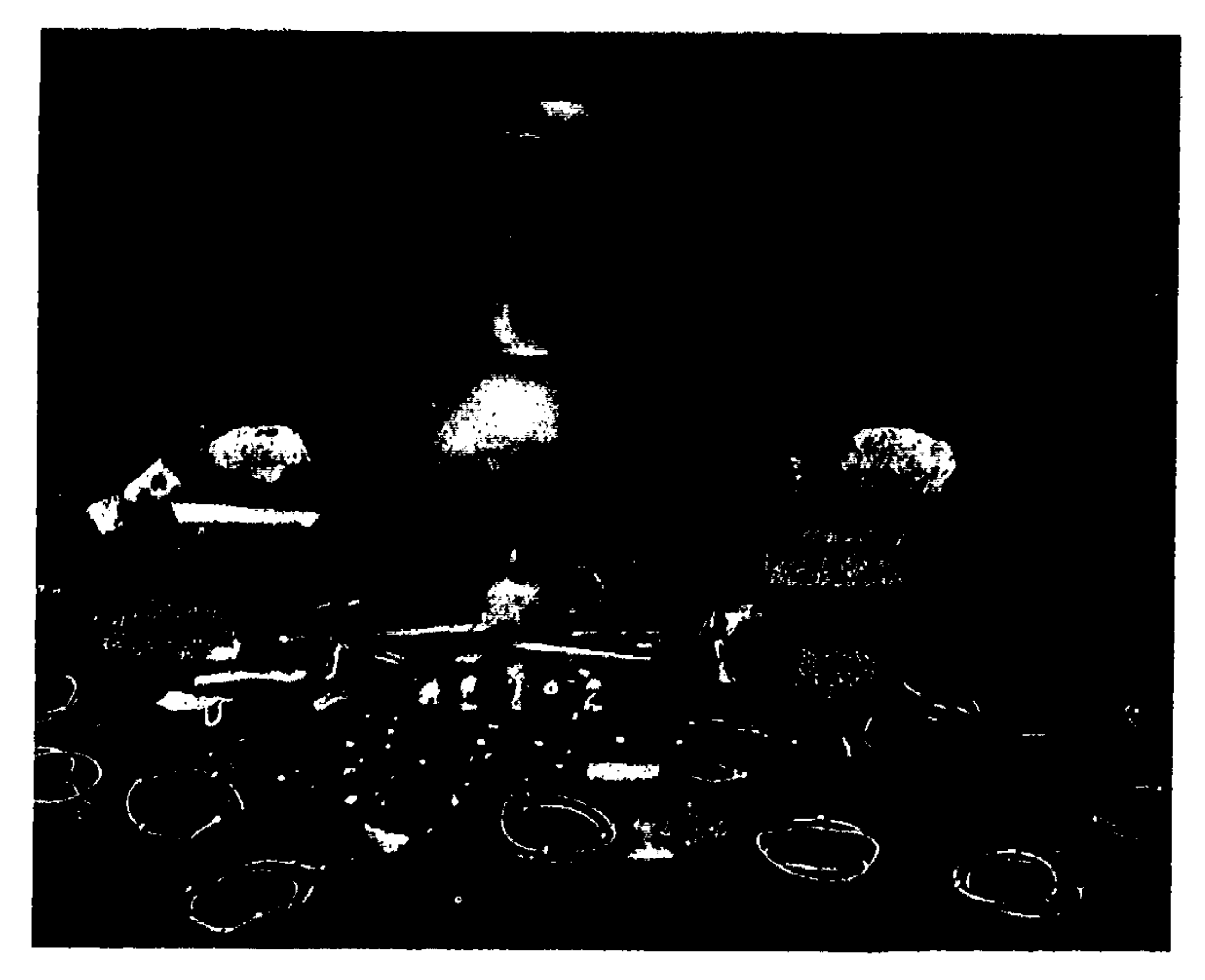
des centres d'attraction les plus énergiques pour le reste du monde. Ces terres riveraines de l'océan Indien étaient un des « Ophir » vers lesquels cinglaient les flottes phéniciennes : la valeur du métal compensait les dépenses de l'armement et du déplacement, car à cette époque, un voyage d'aller et de retour durait toute une année. Suivant les traditions nautiques des populations du rivage de l'océan Indien, les Phéniciens, naviguant comme le font aujourd'hui les Arabes, en des embarcations qui ressemblent aux dhaus ou boutres actuels, descendaient le long de la côte orientale d'Afrique, en décembre et en janvier, avec la mousson du nord, puis revenaient d'avril à septembre, avec les vents réguliers du sud-est ou du sud-ouest : courant par vent arrière, à la vitesse moyenne de 9 à 10 kilomètres par heure pendant le jour et de 7 à 8 kilomètres pendant la nuit, ils pouvaient fournir une navigation quotidienne de 900 à 1 000 stades, soit d'environ un degré et demi de latitude[1].

Nul vestige n'a encore révélé où se trouvait, près de Sofala sans doute ou à Sofala même, le port des boutres phéniciens, mais on a bien reconnu les anciennes mines. A en juger par les énormes mouvements de terrain que l'on observe en mille endroits de la région, et aux nombreux vestiges de fourneaux de fusion, les mineurs exploitèrent jadis les gisements d'or avec une très grande activité, et l'on ne saurait douter que le métal recueilli — d'après les experts actuels, pour une valeur totale de plus de deux milliards — ne fût exporté vers les grands marchés riverains de la mer des Indes pour entrer dans le commerce général du monde. Autour de quelques excavations se voient les débris de meules à broyer la pierre, que l'on avait d'abord brisée en chauffant le roc, puis en le faisant éclater par des jets d'eau froide[2].

Outre les grands travaux miniers, d'autres faits témoignent des relations d'échanges qui durent avoir lieu, lors des âges lointains, entre les habitants de l'Afrique australe et les nations commerçantes de la mer Rouge et de la Méditerranée. Dans toutes les contrées où se voient les ruines de palais et de temples analogues à ceux de Zimbabyeh, jadis habités par les rois ou consacrés aux dieux, les indigènes ont conservé l'usage de baguettes oratoires et divinatoires, qu'il faut

1. Alfred Grandidier; — Gabriel Gravier, *Société normande de Géographie*, *Bull.* juillet-août 1898. — 2. De Launay, *Mines d'or du Transvaal.*

certainement assimiler aux instruments de même forme que possédaient les Phéniciens et presque tous, sinon tous les peuples mentionnés par les auteurs classiques[1]. Ces baguettes sont pelées de manière à ce que les rubans d'écorce, détachés en forme d'hélice, flottent à l'extrémité supérieure de la tige comme de longues ailes : quand on agite la badine dans l'air, l'écorce frisée se déroule en banderolles comme pour souffler les prières des hommes vers la divinité. Ce sont



OBJETS EN OR TROUVÉS A ZIMBABYEH

des « caducées » comme la baguette que Mercure tenait en sa main en montant de la terre vers le maître de l'Olympe; le rusé Jacob se servait aussi d'une espèce analogue de verge magique pour faire naître des brebis bigarrées au détriment de son beau-père Laban; de même les sagas mentionnent des bâtons de prières que les anciens Scandinaves tendaient vers les dieux.

Le mouvement d'échanges et d'idées qui se produisit sur la face intérieure de l'Afrique, tournée vers le même bassin maritime que la

1. Joseph Millerd Orpen, *Nineteenth Century*, 1896, p. 193.

Babylonie, le pays des Hymiarites et des Ethiopiens, n'eut point de contre-partie sur la rive occidentale, extérieure du continent, tournée vers les immenses solitudes de l'Atlantique. De ce côté, nous le savons, il n'y eut que des voyages de découvertes, non des relations durables; ils partaient d'ailleurs d'un autre centre que celui d'où s'élançaient les navigateurs de la mer des Indes. Carthage, et non sa mère phénicienne, présidait à ces expéditions vers le monde atlantique, et c'est à un autre cycle de l'histoire qu'elles appartiennent. Lorsque les marchands carthaginois cherchaient à reculer les bornes du monde connu, le pivot de l'humanité s'était déplacé dans la direction de l'Ouest, de la Méditerranée tyrienne et crétoise, vers la mer de Sicile et d'Etrurie. La période dont Rome a été le foyer d'action principal avait commencé.

Cependant, dès l'époque antérieure à l'hégémonie romaine, lorsque le centre de la civilisation mondiale se trouvait encore dans les contrées orientales de la Méditerranée, les Phéniciens et leurs élèves les Grecs avaient connaissance, comme à travers un brouillard, de toutes les populations du nord de l'Afrique jusqu'au sud du désert. Le récit légendaire que nous fait Hérodote[1] de l'expédition des jeunes aventuriers Nasamons repose certainement sur un fond de vérité, car la région septentrionale de l'Afrique est bien telle que la décrit cette histoire. Des voyageurs partis de la Syrte, à l'ouest de la Cyrénaïque, ont en effet à traverser successivement la zone des cultures riveraines, puis le pays, « séjour des bêtes fauves », et le vaste désert des sables. Au delà recommencent les plaines où les arbres croissent spontanément, des régions marécageuses s'étendent plus loin, et le courant d'un grand fleuve où s'ébattent des crocodiles arrête les voyageurs encore aujourd'hui, comme au temps des Nasamons. Si tous les habitants de ces contrées de l'intérieur ne sont pas, comme le dit Hérodote, des hommes de petite taille, on en trouve pourtant que l'on peut même qualifier de nains. Parmi les nations avec lesquelles les Nasamons étaient en rapport, les anciens citent les Garamantes, « nombreux et très puissants ». Ce nom se retrouve peut-être dans la liste des modernes désignations de peuples : on se demande s'il ne faudrait pas voir dans les Garamantes la population des Sonr'haï, qui

1. *Histoires*, livre II, 32.

habite la contrée riveraine du Niger, en aval de la grande courbe, et qui se donne à elle-même, ainsi qu'à tout le pays, le nom de Djerma, Garama[1].

Quant aux régions du littoral méditerranéen, elles furent certainement connues des Phéniciens, des Egyptiens et des Hellènes avant le cycle macédonien; mais ce qu'en dit Hérodote prouve que l'histoire n'avait pas encore commencé pour les populations de ce littoral;



ENFANTS SOUDANAIS

à l'exception de la Cyrénaïque et de Carthage, toute la côte appartenait à des clans barbares vaguement entrevus à travers le brouillard des mythes. Tels les Psylles, limitrophes des Nasamons, que la légende dit s'être mis en marche pour aller combattre le *notus*, c'est-à-dire le siroco; mais quand ils arrivèrent au désert de sable, le vent eut bientôt fait de les recouvrir sous les flots blancs de ses dunes[2].

A une époque où les marins gardaient les secrets de leurs voyages, on avait des idées très vagues sur la vraie position des terres les plus rapprochées. C'est ainsi que de vingt-cinq à vingt-six siècles

1. Hourst, *Sur le Niger et au Pays des Touareg*, p. 158. — 2. Hérodote, *Histoires* liv. IV, 173.

avant nous, lorsqu'un oracle ordonna aux insulaires de Thera d'aller coloniser la terre de Lybie, il fallut attendre longtemps, nul ne pouvant dire où se trouvait cette contrée mystérieuse; puis on envoya des messagers en Crète, où l'on ne découvrit qu'un seul pilote vers la Cyrénaïque, dont la côte n'est pourtant pas à plus de 300 kilomètres de distance et se développe en une longue courbe tournant sa convexité vers la Grèce, comme pour faire appel aux Hellènes qui vinrent la coloniser.



GRÈCE : NOTICE HISTORIQUE

Les historiens placent l'arrivée des Pélasges en Grèce à une époque distante de nous de quarante siècles environ.

Aucune des dates que l'on cite pour les différentes civilisations pré-helléniques (Cécrops —1580, Cadmus —1314, Minos —1300) et pour la période héroïque de la Grèce (Hercule de —1262 à —1216, Voyage des Argonautes —1226, prise de Troie —1184, retour des Héraclides —1104, etc.) n'a de valeur historique. Les noms des personnages eux-mêmes doivent s'entendre au sens mythique.

La chronologie se précise peu à peu : les archontes remplacent les rois à Athènes vers —1045, dit-on, mais l'époque à laquelle Lycurgue donne des lois à Sparte (1re moitié du IXe siècle avant J.-C), est bien incertaine; ce n'est qu'à partir de l'établissement des Olympiades (—776) qu'on peut accorder quelque degré de véracité aux dates de l'histoire grecque.

Nous nous bornons à rappeler ici, en années de l'ère chrétienne et en années du cycle olympique, les événements et les hommes auxquels le texte fait allusion, mais, il faut remarquer que dans le passage de l'un à l'autre millésime, il peut se produire une erreur d'un an, les jeux qui marquaient le début de l'Olympiade de quatre ans ayant lieu au mois de juillet.

	Ere chrétienne —	Ere olympique —
Lois de Dracon (Athènes)	— 624	152
— Solon —	— 595	181
Pisistrate, tyran d'Athènes en	— 561	215
Hippias, son fils, chassé en	— 510	266
Expédition de Darius en Scythie.	— 508	268
Guerres médiques :		
Révolte de l'Ionie (Aristagoras)	— 501	275
Bataille de Marathon (Miltiade).	— 490	286
— des Thermopyles (Léonidas)	— 480	296
— de Salamine (Thémistocle)		
de Platées (Pausanias et Aristide)	— 479	297
— de Mycale (Xantippe).	— 479	297
— de l'Eurymedon (Cimon).	— 466	310

	Ère chrétienne	Ère olympique
Début de la guerre du Péloponèse	— 431	345
Prise d'Athènes par LYSANDRE	— 404	372
Expédition des Dix-mille (XÉNOPHON)	— 400	376
EPAMINONDAS bat les Spartiates à Leuctres	— 371	405
— — à Mantinée	— 362	414
PHILIPPE bat les Athéniens et Thébains à Chéronée	— 338	438
Destruction de Thèbes par ALEXANDRE	— 334	442
Batailles du Granique et d'Issus	— 333	443
Le Consul FLAMININUS à Corinthe (année 556 de Rome)	— 197	579
Prise de Corinthe par MUMMIUS (année 607 de Rome)	— 146	630

HÉSIODE (Ascra)	vers 800		
PHIDON (Argos)	— 750		
MIMNERME (Colophon, Asie Mineure)	— 600		
PÉRIANDRE (Corinthe)	de — 670?	à — 585	106
PYTHAGORE (Samos)	— 572?	— 472?	204
ESCHYLE (Eleusis)	— 525	— 456	251
CYNÉGIRE, son frère, tué à Salamine		— 480	
PINDARE (Cynoscéphales, près de Thèbes)	— 522	— 442	254
PHIDIAS (Athènes)	— 500	— 431	276
SOPHOCLE (Colone, près d'Athènes)	— 495	— 405	281
PÉRICLÈS (Athènes)	— 494	— 429	282
DÉMOCRITE (Abdère, Thrace)	— 490?	— 380?	286
HÉRODOTE (Halicarnasse)	— 484	— 406	292
EURIPIDE (Salamine)	— 480	— 405	296
THUCYDIDE (Athènes)	— 471	— 401	305
MYRON (Eleuthère)	— 470?		306
SOCRATE (Athènes)	— 469	— 399	307
SCOPAS (Paros)	460?		316
XÉNOPHON (Athènes)	— 445	— 353	331
PLATON (Egine)	— 429	— 347	347
DIOGÈNE (Athènes)	— 413	— 323	363
PHOCION —	— 402	— 307	374
DÉMOSTHÈNES —	— 385	— 322	391
ARISTOTE (Stagire, Macédoine)	— 384	— 322	392
PYTHÉAS (Marseille)	— 380?		396
PRAXITÈLE (Athènes)	— 360	— 280	416
EPICURE (Samos)	— 341	— 270	435
ARISTARQUE (Samos)	— 320?		456
APOLLONIUS (Rhodes)	— 280?		496
PHILOPŒMEN (Mégalopolis)	— 253	— 183	523
POLYBE —	— 204	— 122	572



La cause première de l'admirable développement de la pensée qui caractérise la Grèce doit être cherchée dans la faible influence de l'élément religieux.

CHAPITRE VIII

**LA GRÈCE ET LA MER — CIVILISATIONS PRÉ-HELLÉNIQUES
PREMIÈRES IMMIGRATIONS — ÉPOQUE HÉROÏQUE — INVASION DORIENNE
SPARTE ET ATHÈNES — GRECS ET PERSES — CITOYENS ET ESCLAVES
ALEXANDRE — GRECS ET ROMAINS — ART, SCIENCES, RELIGION
FIN TRIOMPHANTE DE LA GRÈCE.**

Les Égyptiens sont strictement cantonnés dans un pays aux limites bien déterminées, l'étroit fossé dans lequel se perdent les eaux du Nil, de la première cataracte aux bouches du delta; quelle que soit leur origine première par les éléments de race, ils sont bien, comme nation civilisée, issus du limon nilotique. Les Grecs, au contraire, nous apparaissent dans l'histoire avec une certaine indépendance du tracé géographique. Le domaine de cette nation n'a point de contours précis, et se développe au loin comme une draperie flottante autour du

Péloponèse et de sa pléiade d'îles et de péninsules. Jusqu'où la Grèce s'étend-elle vers le Nord? Ne comprend-elle pas l'Acarnanie et l'Epire et le Pinde? N'embrasse-t-elle pas la Chalcidique et les vallées qui descendent des monts de la Thrace et de la Macédoine? Elle contient assurément les îles du littoral d'Asie, et certaines régions de la côte à l'orient de la mer Egée furent même parmi les foyers les plus intenses



Cl. Mansell.

GALÈRE DU TYPE PHÉNICIEN

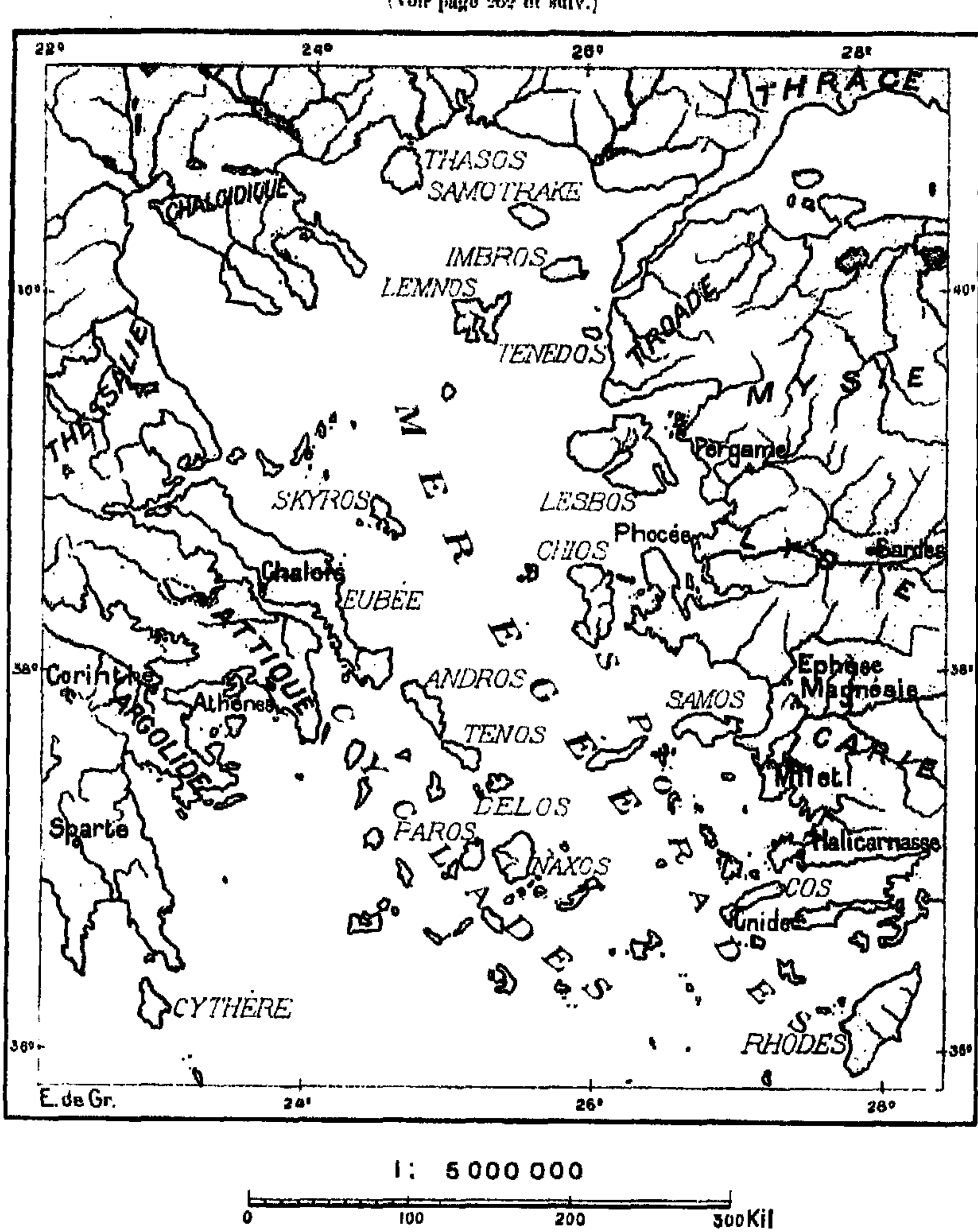
British-Museum.

de la vie hellénique. Les grandes îles, la Crète, et Cypre, projetée très à l'est dans les parages sémitiques, appartiennent également à la Grèce, qui, par ses corsaires, ses marchands et ses fils de race croisée s'empara aussi de maint rivage sur les côtes de la Syrie. Et vers l'Occident, colonie s'ajoute à colonie; des Grèces nouvelles, plus vastes que la première, apparaissent successivement au milieu des eaux; et jusque dans la lointaine Lybie, la Cyrénaïque, limitée au sud par la mer des sables, surgit et, pendant quelques siècles, se présente comme une Hellade africaine.

En réalité, la culture grecque semble comme Aphrodite, être née de l'écume des flots. Quelque origine qu'aient eue leurs migrations par terre, de vallée en vallée et de rivage en rivage, c'est grâce à la

mobilité des eaux, cause de la mobilité de leurs riverains, que les Grecs ont pu si facilement échanger d'Europe en Asie leurs produits et leurs idées et naître peu à peu à la conscience d'une civilisation commune.

N° 152. Mer de Grèce.
(Voir page 262 et suiv.)



La mer les unissait beaucoup plus qu'elle ne les séparait, et le nom même qu'ils donnèrent à la Méditerranée et à ses bassins latéraux permet de croire qu'ils le comprirent bien ainsi : dès les temps les plus reculés de l'histoire, ils avaient vus dans les eaux marines plutôt

un chemin naturel qu'un obstacle. Les mots *pontos*, *pontus* ont le sens primitif de « Grand Route » et proviennent du même radical que le vocable latin *pons*, indiquant un passage artificiel pratiqué au-dessus des eaux. Sans doute, les matelots ont toujours à redouter que leur esquif ou leur nef se perde sur le chemin des mers; les aventuriers grecs eurent à le craindre surtout dans le bassin maritime qui a gardé le nom de « Pont » par excellence, la mer Noire; mais la navigation se faisant presque uniquement à proximité des côtes, en vue des havres ou plages de refuge qui se succèdent entre les promontoires, ils pouvaient, en s'exposant aux vents redoutés du large, garder toujours devant leurs yeux l'idée de la route à suivre : ils s'arrêtaient de temps en temps, mais rien ne les détournait de leur but. Les conditions étaient différentes pour les peuples occidentaux qui se trouvaient devant de grandes étendues maritimes ou océaniques souvent bouleversées par les tempêtes : en face de ces eaux sauvages, s'acharnant contre les falaises, ils éprouvaient surtout un sentiment de terreur, et cette impression même leur dicta ces noms de *mar, mare, mer, meer, muir*, qui impliquent l'idée de violence et de destruction[1].

Entre les deux Grèces, l'européenne et l'asiatique, la mer se présente plus hospitalière aux marins que dans toute autre partie de la Méditerranée : on ne retrouve, au voisinage des continents, des eaux aussi bienveillantes pour l'homme que dans les archipels de la Sonde. Si l'on étudie sur la carte de la mer Égée la distribution des îles qui jalonnent les distances entre les deux rives continentales, on constate l'existence de plusieurs « ponts », véritables alignements de piles insulaires, toutes assez rapprochées les unes des autres pour que les embarcations restent toujours en vue de la terre ferme.

Que l'on parte de l'entrée du golfe Pagasétique, aujourd'hui de Volo, entre la Thessalie et l'Eubée, pour se diriger vers les Dardanelles : dès qu'on a doublé le dernier cap de la péninsule Magnésienne, on se trouve à l'abri d'une longue avenue d'îles, d'îlots, de rochers s'élevant de l'eau profonde, puis au sortir de cette allée triomphale, on n'a qu'à franchir une soixantaine de kilomètres pour se trouver dans les eaux asiatiques, soit dans un port de la Chalcidique, soit à l'abri de la petite île Strati (Halonesos), il suffit alors de cingler

1. Zénaïde A. Ragozin, *Vedic India*, p. 72.



D'après Pouqueville.

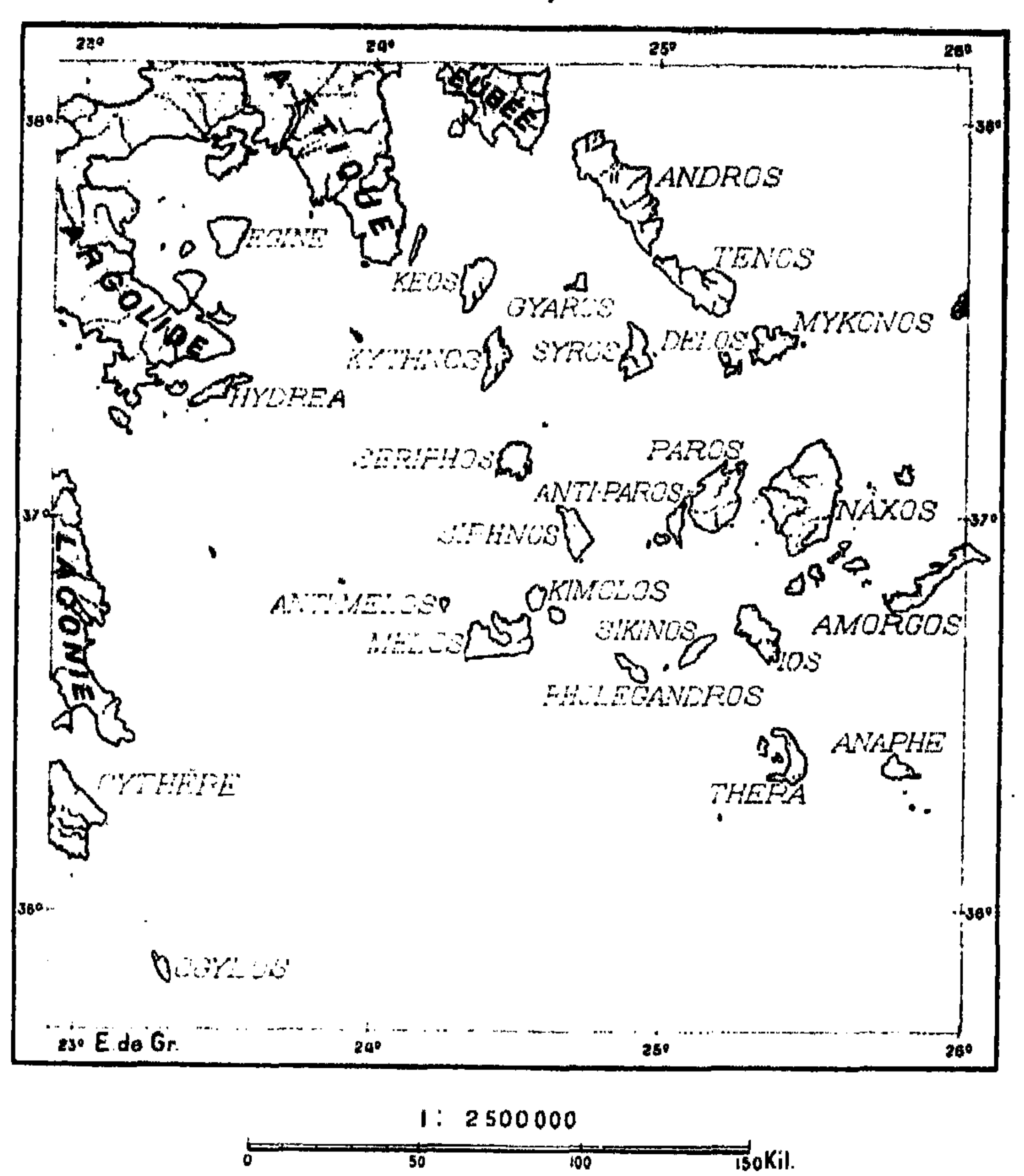
GALÈRE GRECQUE

vers la grande île de Lemnos, la porte des Dardanelles s'ouvre devant le navigateur entre les terres gardiennes, Imbros et Tenedos. Pour se rendre directement en Asie quand on a quitté ces mêmes parages thessaliens, les marins ont un plus long trajet à fournir dans la mer libre que rase le vent du large, mais s'ils passent devant l'île de Skyros, ils n'ont plus, jusqu'à l'île de Psara, première terre de l'Asie, qu'un espace de 80 kilomètres à parcourir : c'est un voyage de quatre heures par un vent favorable. Au delà, ils glissent sur les eaux de Chios et des presqu'îles qui abritent Clazomènes et Smyrne.

Au sud de ce bassin relativement désert d'îles qui forme la cuve centrale de la mer Égée, les alignements réguliers se profilent de nouveau entre les deux continents. Les îles et les péninsules de la côte d'Europe, l'Eubée, l'Attique, l'Argolide se continuent suivant le même axe, dans la direction du Nord-Ouest au Sud-Est, et forment à travers la mer Égée, dans plus de la moitié de la largeur, de longs détroits, bordés de hautes îles que l'on peut comparer aux propylées d'un

temple. Des ports de la Grèce européenne, les barques cheminent ainsi jusqu'en Asie par les voies abritées qui se ramifient et s'entrecroisent au milieu de toutes ces îles fameuses aux noms si beaux : Andros,

N° 153. Les Cyclades.



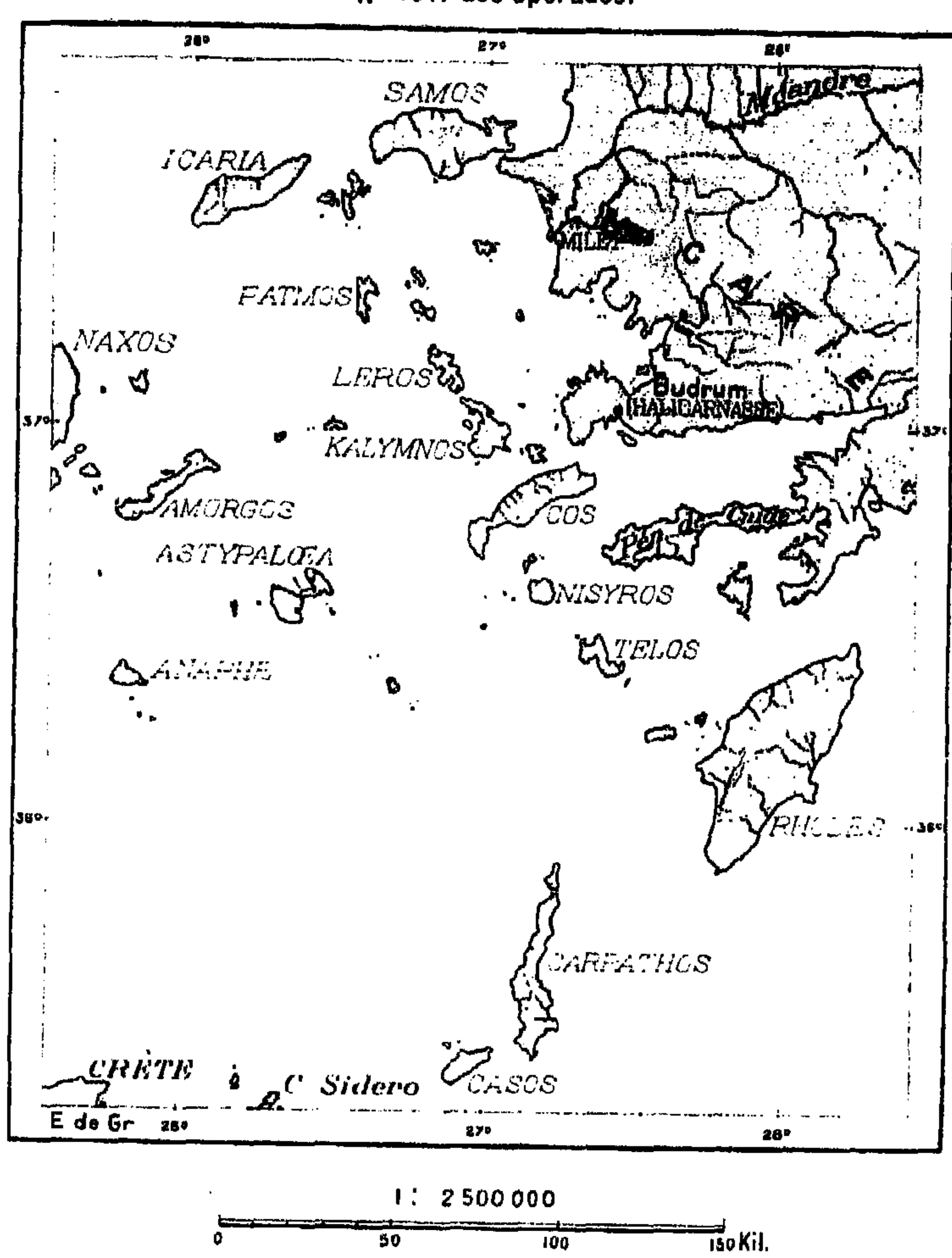
1 : 2500000

0 50 100 150 Kil.

Tenos, Mykonos, Keos, Kythnos, Delos, Paros et Antiparos, Melos et Antimelos, Naxos, Amorgos et Ios, Thera, Anaphe, Astypalæa. Des embranchements latéraux rattachent Mykonos aux côtes d'Ephèse par Icaria et Samos, Naxos ou Amorgos à Milet par Patmos ou Kalymnos, tandis que le littoral, merveilleusement découpé, qui darde ses pointes à l'angle sud-occidental de l'Asie Mineure, est masqué par une longue chaîne d'îles formant un parvis maritime asiatique déve-

loppé parallèlement aux alignements des îles européennes. Enfin, un arc de cercle presque géométriquement tracé qui comprend Rhodes, Carpathos, Casos, la Crète, Cythère, se déploie d'un continent à

N° 154. Les Sporades.



1 : 2 500 000

0 50 100 150 Kil.

Le nom de l'île située au sud d'Amorgos est Astypalæa (Astypalaia, Astypalée), Stampalia en grec moderne. (Voir aussi page 272.)

l'autre comme un rempart semi-circulaire; la mer grecque par excellence où s'ébattirent les éléments primitifs de la nation se trouve ainsi nettement limitée du côté du large : c'est un vaste berceau préparé pour une civilisation naissante.

Ce n'est pas que la mer Egée soit toujours douce aux matelots et que son flot se déroule toujours harmonieusement sur les plages. Elle s'irrite aussi parfois, et son nom même, dû à ses vagues qui se redressent en « chèvres » bondissantes, nous montre que nos ancêtres grecs la voyaient surtout sous son aspect redoutable. De nombreux récits et, avant l'histoire, les légendes homériques nous disent avec quelle émotion les navigateurs se hasardaient sur les eaux irritées et combien fréquents y furent les naufrages. Le vent le plus mauvais est celui qui souffle du Nord et du Nord-Est, descendant des montagnes de la Macédoine ou même provenant des grandes plaines méridionales de la Russie et se glissant en tempête dans les détroits sinueux. Mais ce vent s'égalise souvent en brise régulière, qui souffle pendant le jour, surtout durant l'été, et qui se calme pendant la nuit. Une alternance s'établit en certains parages avec un rythme si parfait que les marins s'y abandonnent avec toute confiance : la terre, puis la mer « respirent » chacune à son tour, poussant les navires, d'abord dans la direction du large, puis les ramenant dans l'intérieur des golfes. Les dangers qui menaçaient les navigateurs de la mer Egée étaient donc de ceux que des hommes intelligents pouvaient souvent prévoir : ils s'y préparaient, se promettant de doubler tel promontoire avant l'arrivée du grain ou le changement de brise et gardant toujours en vue la lumière lointaine d'une escale ou du port souhaité.

Les plus anciens habitants du monde grec dont les archéologues aient retrouvé la trace ne vivaient point à des âges aussi reculés que les riverains de l'Euphrate et du Nil dont les travaux ont subsisté jusqu'à nous. On fait remonter l'existence de ces Hellènes ou pré-Hellènes à une cinquantaine de siècles environ, bien antérieurement à la venue des Phéniciens dans les eaux de la mer Egée; et c'est dans les îles que les plus antiques vestiges humains ont été retrouvés, d'où le nom d' « égéenne » donné à cette première période de la société humaine en ces parages. Les restes exhumés dans la Grèce continentale, à Mycènes (Mykinae), à Tyrinthe, à Vaphio près de Sparte, à Spatha en Attique, sont de 1000 ans peut-être postérieurs à ceux fournis par les fouilles de Crète, de Troade ou de Thera.

Dans cette île, la moderne Santorin, c'est au-dessous de cendres volcaniques que les débris de civilisation ont été décou-

verts[1]. Il ressort de leur examen que les indigènes possédaient encore des instruments de pierre et connaissaient cependant l'usage du cuivre pur. Ils fabriquaient de grands vases fort grossiers en terre blanchâtre et se bâtissaient des maisons de lave, couvertes avec des poutres d'olivier sauvage. Peuple pastoral et agricole, ils savaient se faire aider du chien, employaient le lait de leurs troupeaux à préparer des fromages, et récoltaient l'orge, l'épeautre, le pois chiche. D'autre part, ils obtenaient par le commerce maritime quelques produits étrangers, entre autres des vases d'argile[2].



Cl. Monatshefte, Berlin.

CNOSSE (KNOSSOS), UN MAGASIN A AMPHORES

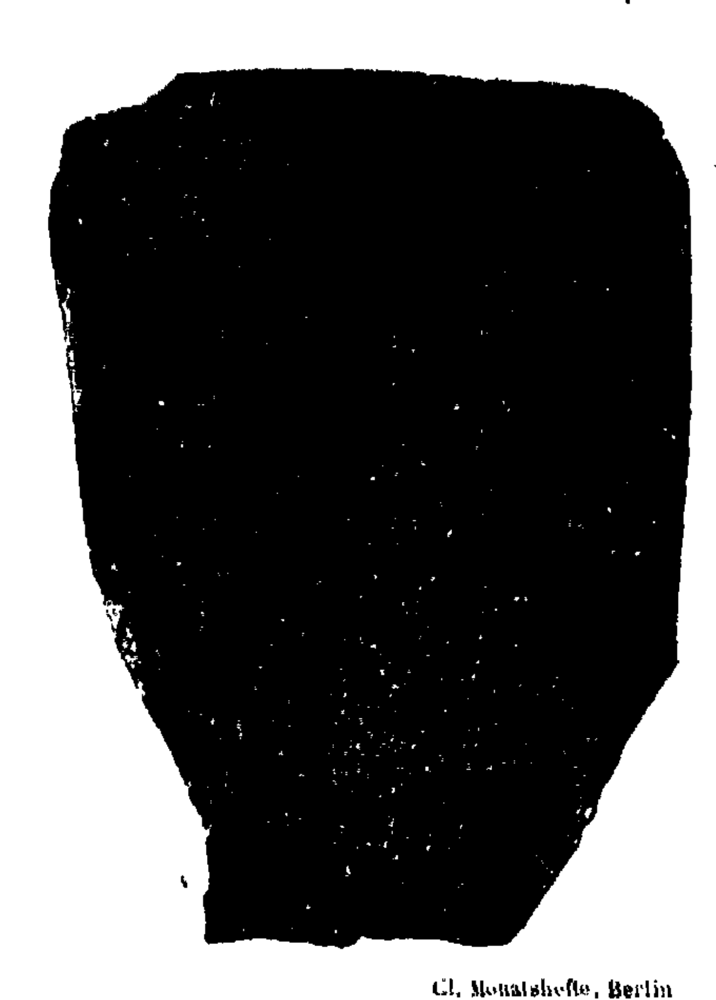
A terre, les ouvertures d'où on les a extraites.

Après la formidable éruption qui fit sauter en l'air le volcan de Thera, n'en laissant que les piliers en croissant, l'île se repeupla bientôt par des gens de même race que les premiers habitants, car les débris des couches postérieures à l'explosion sont identiques à ceux qu'on retrouve au dessous. C'est au milieu de cette seconde population que s'établirent les Phéniciens, dont on retrouve quelques tombeaux.

A l'époque où la cendre incandescente se déposait sur les plus anciennes constructions connues élevées par des Grecs, la domination des mers helléniques appartenait aux insulaires de Crète, cette longue île placée en travers de l'Archipel et si favorablement située

1. Fouqué, *Mission scientifique à l'Ile de Santorin*, Archives des Missions, 2e série, t. IV, 1867. — 2. Fr. Lenormant, *La Légende de Cadmus*, *Les premières Civilisations*, vol. II, pp. 344 et 345.

pour servir d'entrepôt aux marchandises venues de l'Égypte et de la Syrie à destination du monde des îles et des péninsules grecques. Aristote signalait déjà cette fonction naturelle d'intermédiaire revenant à la grande île. Les anciennes traditions s'accordent, en effet, à représenter les Crétois comme les « thalassocrates » par excellence, c'est-à-dire comme les « maîtres de la mer », aux temps qui précédèrent l'histoire. Alors, les Cyclades étaient les « îles de Minos », le roi légendaire de la Crète, et des colonies crétoises s'étaient répandues sur les littoraux insulaires et continentaux des alentours, jusqu'en Palestine, où leur nom — Kreti — avait fini par devenir celui des populations du littoral méditerranéen.



Cl. Monatshefte, Berlin

CNOSSE (KNOSSOS)

INSCRIPTION FUNÉRAIRE EN CARACTÈRES CRÉTOIS

1/2 nature.

Les récentes fouilles d'Evans ont démontré que, dès les premiers âges, il y a plus de cinq mille ans peut-être, les objets de l'industrie égyptienne avaient été importés dans la grande île. Le palais immense du labyrinthe de Minos, le monument le mieux conservé de la civilisation pré-hellénique, a été retrouvé, avec ses sculptures, ses peintures à fresque, ses inscriptions à caractères pré-phéniciens; puis les palais de Phaestos et de Hagia Triada ont été dégagés du sol et ont fourni à leur tour de précieux documents. L'écriture crétoise, alphabétique ou syllabaire, est tout à fait différente des hiéroglyphes égyptiens et des cunéiformes babyloniens, elle se rapprocherait plutôt du système de transcription cypriote; du reste ces deux écritures auraient pénétré dans le Péloponèse et dans la Grèce continentale aussi loin que la civilisation mycénienne[1].

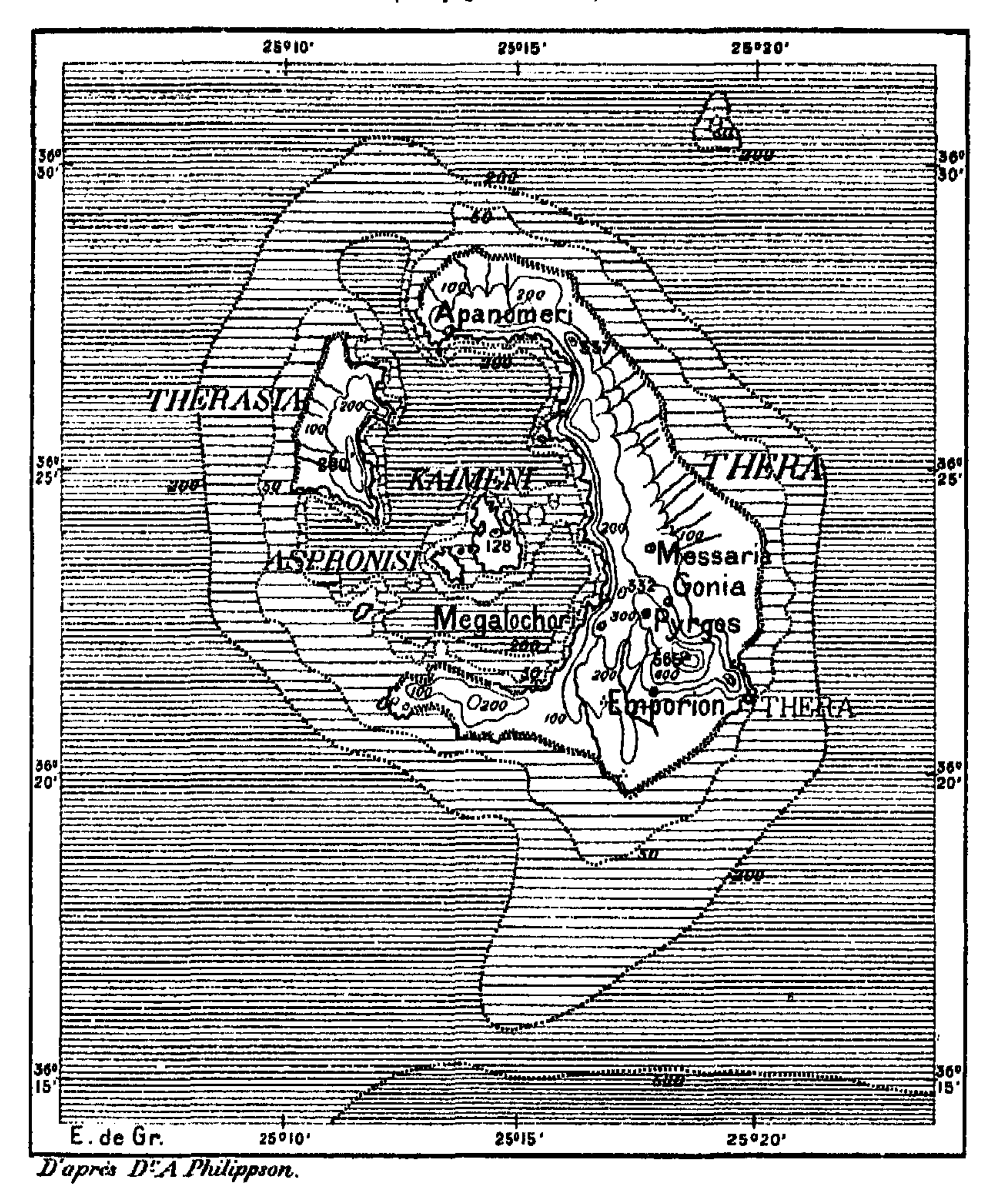
Si la position de la grande île explique le rôle d'importance majeure

1. Arthur Evans. *A Mycenean System of Writing in Crete and the Peloponnesus.*

qu'elle eut certainement à une époque ancienne, sa forme fait com-

N° 155. Thera ou Santorin.

(Voir pages 266 et 267.)



D'après Dr A Philippson.

1: 250000

0 5 10 15 Kil.

Le nom d'Aspronisi s'applique à la petite île sur la paroi sous-marine entre Theresia et la pointe sud-occidentale de Thera, les îles du centre sont toutes des Kaïmeni (Brûlées); de l'Est à l'Ouest, on a Mikra-Kaïmeni, Nea-Kaïmeni et Palæa-Kaïmeni.

prendre pourquoi la puissance crétoise n'eut pas la force nécessaire

pour maintenir à la domination maritime une certaine unité. Non seulement l'île est très allongée, ce qui facilite la segmentation des habitants en groupes distincts sans cohésion forcée, mais les massifs de montagnes sont disposés de telle sorte, au centre et aux deux extrémités, que l'île se trouve réellement divisée en trois domaines naturels sans rapports les uns avec les autres. Ce fut toujours par l'emploi de la violence, contrairement aux affinités spontanées, que la domination ayant son siège au milieu de la Crète, dans les campagnes que domine le mont Ida, berceau de Jupiter, put s'étendre sur les montagnards de l'est et de l'ouest. Par la distribution normale des habitants en groupes disposés linéairement en des vallées de difficile accès, la Crète devait naturellement se diviser en de nombreuses petites républiques, assez fortes pour se défendre chacune contre sa voisine, trop faibles pour résister à une grande invasion. L'île ne présente point d'unité; se composant de nombreuses individualités ethniques en lutte les unes avec les autres, elle devint une proie facile pour des envahisseurs étrangers; sa liberté date des temps du mythe et de la tradition, mais pendant les temps historiques, elle fut toujours asservie.



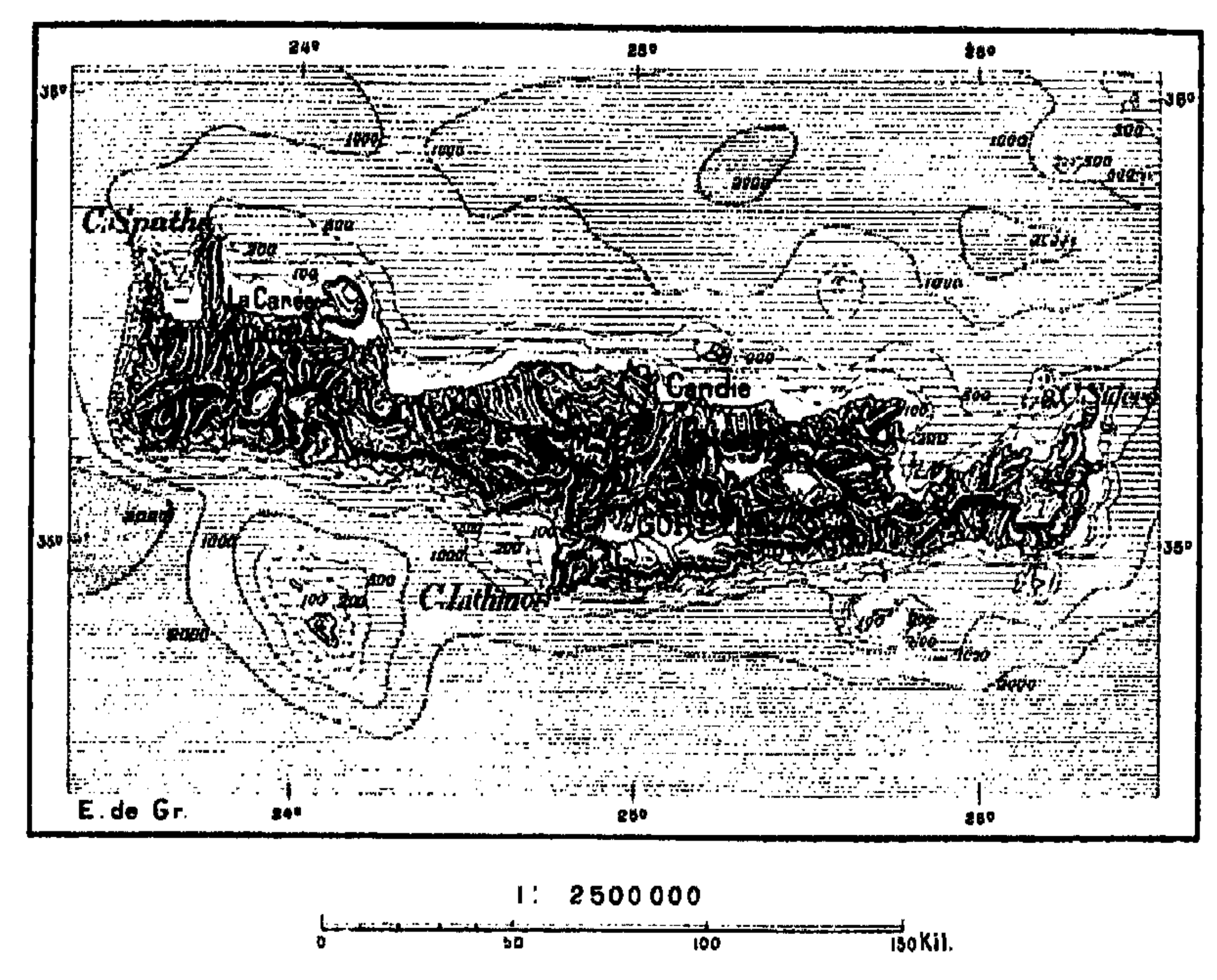
(Cl. Monatshefte, Berlin.)

HAGIA TRIADA. PEINTURES A FRESQUES, PLANTES ET ANIMAUX

Les Phéniciens furent au nombre de ses dominateurs : ils s'emparèrent de la Crète comme de Santorin et de tant d'autres îles de la Méditerranée. La preuve en est dans le culte du Minotaure, que l'on doit identifier avec le Moloch phénicien, le monstre à tête de bœuf, dont les bras se desserraient sur des victimes humaines. Ce culte dura longtemps, puisqu'il se maintint jusqu'aux temps où les immigrants

grecs eurent introduit tous les dieux de leur Olympe[1]. Rhodes, Melos, Syros restèrent aussi pendant plusieurs générations sous la domination des Phéniciens, mais l'île de Cythère, dont le nom même paraît être d'origine sémitique, fut, en dehors de l'Hellade continentale, la station de commerce, d'industrie et d'attaque guerrière la plus importante que les marchands de Tyr aient acquise. Sentinelle placée à l'angle du Pélo-

N° 156. Crète.



1 : 2500000

0 50 100 150 Kil.

Phaestos se trouve à l'ouest de Gortyne, à six kilomètres de la mer, sur la rive gauche du fleuve ; Hagia Triada est tout près de Phaestos.

ponèse, au détour de deux mers, elle possédait un port suffisamment vaste et bien abrité où les navires pouvaient attendre à l'aise les vents favorables pour cingler vers la Sicile, les côtes de la Grande Grèce ou de l'Illyrie. En outre, Cythère, très riche en coquillages de pourpre, aidait les industriels phéniciens à développer leur travail de teintures précieuses. Cette île mérita pendant une certaine période de son histoire le nom de Porphyrusa, « île de la Pourpre », et l'on retrouva

1. André Lefèvre, *Les Origines helléniques.*

encore d'énormes amas de coquillages utilisés près de Gythion, au fond du golfe Laconique. Ainsi que l'a établi de Saulcy, les deux espèces de mollusques d'où l'on retirait la matière tinctoriale n'étaient pas les mêmes à Tyr et en Grèce : le *murex* phénicien était le *trunculus*, et celui de Cythère le *brandaris*[1].

Les Phéniciens colonisèrent aussi des îles et des péninsules du nord de la mer Egée : ils s'établirent à Thasos, l'île riche en mines, de même que sur les pentes du mont Pangée, qui se dresse sur le continent au nord-ouest de cette île. Peut être, au bord d'une autre mer, en Elide, exercèrent ils également une part d'influence. On peut leur attribuer aussi, avec Schliemann, le peuplement d'Ithaque, dont le nom, à peine différent de celui d'Utique, la ville africaine, a le sens de « colonie ». Ainsi le type du voyageur artificieux, le prudent Ulysse, très grec à certains égards, serait-il néanmoins pour une part, le représentant du marin de Phénicie; ce fait que, même de nos jours, tant de Thiakiotes (Ithakiotes) s'adonnent à la navigation et au transport des blés dans la mer Noire s'expliquerait largement par atavisme.

On n'est encore qu'au début d'investigations qui dégagent des traces de civilisations pré-helléniques : la sagacité des chercheurs a pourtant fourni déjà maintes belles découvertes. Victor Bérard a montré que des navigateurs s'étaient installés en plus d'un promontoire rocheux rattaché à la côte par une langue de terre; une demi-douzaine de sites semblables, dispersés de Rhodes à l'Attique, furent nommés par eux Astypalée, en l'honneur de quelque divinité, et devinrent pour les Grecs des Astypalaia ou Ville-Vieille[2]. Si les Phéniciens ne s'étaient guère établis à demeure loin du rivage, s'ils ne pénétraient dans les vallées distantes d'Arcadie qu'en brocanteurs ou en pirates, ils gardaient néanmoins les isthmes et y établissaient des forteresses : Tyrinthe, Mycènes, Korinthos, « dont aucune étymologie grecque ne parvient à expliquer le nom », jalonnent une route dont la possession permet d'éviter les dangereux abords des caps du Péloponèse. Thèbes commande, à égale distance des deux mers, un chemin de traverse entre les golfes de Chalcis et de Corinthe. Ilion, éloignée du rivage, mais à cheval sur une route qui contourne l'entrée de l'Hellespont aux vents hostiles, occupe une position de même ordre[3]. Aux

1. Movers; Fr. Lenormant; de Saulcy, *passim*. — 2 Victor Bérard, *Les Phéniciens et l'Odyssée*. — 3. V. Bérard, loc. cit.


Cl. Monatshefte, Berlin.

PHAESTOS, THÉATRE ET ENTRÉE DU PALAIS

mains des résidants du pays, ces villes leur permettaient de prélever un impôt sur le commerce; mais trafiquants et habitants étaient trop utiles les uns aux autres pour qu'une coutume ne se soit pas établie, supérieure à la haine de l'étranger : la traversée des isthmes est une des plus antiques opérations qui ait mis les peuples en contact.

L'origine sémitique, phénicienne ou cananéenne, de la colonie que dirigea le légendaire Cadmus dans les plaines de la Béotie, ne saurait être mise en doute. *Qadem* est « l'Orient » dans les idiomes sémitiques, et *Qadmôn* ou *Qadmoni* est « l'Oriental »[1]. C'est le nom que la Bible donne aux Arabes, et probablement celui que prirent les nouveaux débarqués dans leur patrie béotique. La terreur superstitieuse qui s'attache à leur souvenir doit être tenue pour un indice de provenance étrangère. Quoique les Cadméens aient été les instituteurs des Grecs en leur apportant l'alphabet, le plus précieux des biens, ils apparaissent dans le drame comme tout particulièrement maudits par le destin. Ils furent à la fois les messagers et les victimes des mythes

1. Movers, *Die Phoenizier*, t. I, p. 517.

de l'Asie : la famille d'Œdipe dut accomplir et subir tous les crimes, autant de rites sacrés préparatoires à l'extinction de leur race, car les Grecs que la légende nous représente sous le nom des « Sept Chefs » réussirent à reprendre Thèbes et à la purifier complètement du sang étranger. La colonie phénicienne, non renforcée par de nouveau venus, devait nécessairement périr, absorbée par les éléments autochtones, et la famille dominatrice était condamnée d'avance, soit à disparaître, soit à s'accommoder au nouveau milieu, en se reniant elle-même.

Peut-être aussi cette famille n'était-elle pas d'origine commerçante et différait-elle à cet égard des autres groupes phéniciens établis dans les ports de la Méditerranée. Peut-être appartenait elle à un groupe d'émigrants issus des populations agricoles qui vivaient à l'intérieur du pays cananéen, dans les vallées et sur les terrasses des monts. Lorsque les Hébreux eurent occupé partie du pays de Canaan, ils refoulèrent ces agriculteurs vers le littoral, et c'est à la suite de ces migrations forcées que des essaims de colons, cherchant de nouvelles terres, durent émigrer vers les pays lointains pour y trouver, non des entrepôts mais des campagnes de culture, analogues à celles qu'ils avaient laissées. La fuite dans une contrée s'était répercutée en invasion dans une autre contrée[1]. C'est ainsi que, après la Réforme, les huguenots persécutés fondèrent tant de communautés nouvelles en Suisse, en Allemagne, en Hollande et en Grande-Bretagne.

L'influence que l'Égypte put avoir sur le développement de la civilisation grecque est difficile à déterminer, vu le manque absolu de documents historiques, et l'on ne sait quelle part de réalité il faut attribuer aux légendes fabuleuses des Inachus, des Cecrops, Danaüs et autres prétendus fondateurs de colonies égyptiennes sur le sol hellénique. Nous commençons à être renseignés sur les rapports qu'eurent entre elles les populations égéennes et nilotiques ; mais c'est à une époque appartenant déjà pleinement à l'histoire grecque, sous la dynastie saïte, il y a vingt-cinq siècles, qu'eurent lieu les emprunts directs de peuple à peuple dont témoignent les découvertes de Flinders Petrie à Naukratis et autres lieux, et que se fit sentir l'influence égyptienne sur la statuaire grecque à ses débuts. Sans doute, il y avait eu précédemment des relations entre les deux continents par l'intermédiaire de la

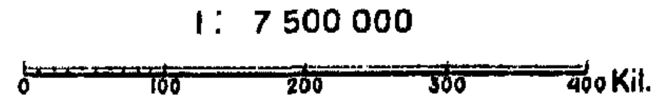
1. Fr. Lenormant, *Les premières Civilisations*, vol. II, p. 422.

Crète ou d'autres îles, mais une longue période d'isolement sépare les

N° 157. Provinces de Grèce et Colonies phéniciennes.



1 : 7 500 000



QUELQUES COLONIES PHÉNICIENNES

A. Rhodes (Rodos).
B. Karpathos (Scarpanto).
C. Crète (Candia, Kirid).
D. Thera (Santorin).
E. Melos (Milo).
F. Paros (Paro).
G. Syros (Syra).
H. Cythère (Kythera, Cerigo).
I. Gythion (Marathonesi).
J. Ithaque (Thiaki).
K. Lemnos (Limni).
L. Thasos (Thasso).
M. Mont Pangée (Bunar dagh).
O. Lampsacus (Lamsaki).
N. Abdère — devrait être placée à l'ouest de l'indentation marine.

A cette liste, il faudrait ajouter Thèbes, les divers lieux nommés Astyphaiée, etc.

deux âges. Pendant des siècles la politique absolument exclusive

des Pharaons avait enfermé le peuple égyptien dans la fosse nilotique.

Les éléments ethniques qui ont constitué le peuple grec sont sans aucun doute venus de deux côtés parfaitement contrastés, le Nord et l'Est, ici par les voies de la mer; là par les chemins de la montagne. Un courant d'immigration descendit des hautes régions froides du Pinde et des monts balkaniques, l'autre provint des rivages plus tempérés de l'Asie Mineure, de la Syrie ou des îles.

Les gens du Nord, accoutumés à un âpre climat de froidure, de vent et de neige, étaient des cultivateurs besoigneux qui n'avaient pas le loisir nécessaire pour s'instruire dans les arts et les sciences; à demi barbares, ils ne pouvaient échapper à leurs hautes vallées sans conquérir violemment leur chemin à travers des tribus ennemies; ils se faisaient pillards et guerriers. Refoulés vers le Sud par d'autres émigrants qui venaient de la vallée du Danube, ou de plus loin encore, des plaines de la Sarmatie, ils repoussaient d'autres peuplades devant eux : une trace de sang les suivait, un même ondoiement rouge sur la route qu'ils avaient à se frayer. Pendant leur dur voyage d'émigration qui, d'étape en étape, pouvait durer des années ou des siècles, ils prenaient des mœurs de plus en plus farouches, et, arrivant enfin dans les péninsules rétrécies que limite la mer du Sud, ils se présentaient en conquérants sans pitié.

Les Orientaux que la vague souple avait amenés dans leurs esquifs rapides, furent aussi en grande partie des pirates et des hommes de guerre, mais ils comprenaient également des essaims de colons venus de pays dont la culture intellectuelle était assez avancée, et qui s'établissant sur les côtes de la Grèce, apportèrent avec eux leurs industries et leur civilisation supérieure. On peut dire d'une manière générale que l'immigration venue des contrées montagneuses du Nord a surtout fourni la matière humaine, les hommes à l'état brut, et que les navigateurs de l'Est ont fourni les idées, les conceptions nouvelles, les éléments de transformation intellectuelle et morale.

Quoi qu'il en soit, la position même de la Grèce, au point de convergence de tant de voies historiques continentales et maritimes, ne permet pas de croire à une pureté d'origine ethnique pour les populations hellènes. Les historiens sont fréquemment les dupes de vanités nationales. Toutes les aristocraties prétendent naturellement à la descendance de dieux ou de héros sans tache; toutes les cités, ambitionnant

un nom glorieux, cherchent, en leur naïve inconscience, à se donner d'illustres fondateurs unissant dans leur histoire particulière tous les hauts faits accomplis durant le cycle dans lequel ils vécurent. Mais les aristocraties, les cités oubliaient, et les historiens oublient avec elles que la plupart des groupes urbains avaient commencé, soit par l'arrivée d'étrangers qui s'unissaient à des femmes du pays, soit par l'établissement de captifs que des conquérants dressaient au travail, soit par une proclamation d'amnistie et de franchise adressée aux brigands et aux désespérés de toute race. La légende ne dit-elle pas que Cadmus fonda ainsi la ville de Thèbes, et que Thésée construisit Athènes autour d'un asile des malheureux[1]? « Peuples, venez tous ici », telle fut la formule de l'appel que lança le héros lorsqu'il voulut faire de sa ville le rendez-vous de tous. Est-ce la raison pour laquelle Homère, dans son *Catalogue des Vaisseaux* (*Iliade*, 547) donne aux seuls Athéniens le nom de peuple[2]? « Ne cherchez pas la tribu », disait un proverbe, pour indiquer le manque absolu



STATUE FUNÉRAIRE, DÉFUNT DIVINISÉ,
INFLUENCE ÉGYPTIENNE
Musée du Louvre.

1. Giambattista Vico, *Science nouvelle*, édition française, p. 202. — 2. Aristote, *République athénienne*, éd. Th. Reinach, pp. 2, 3.

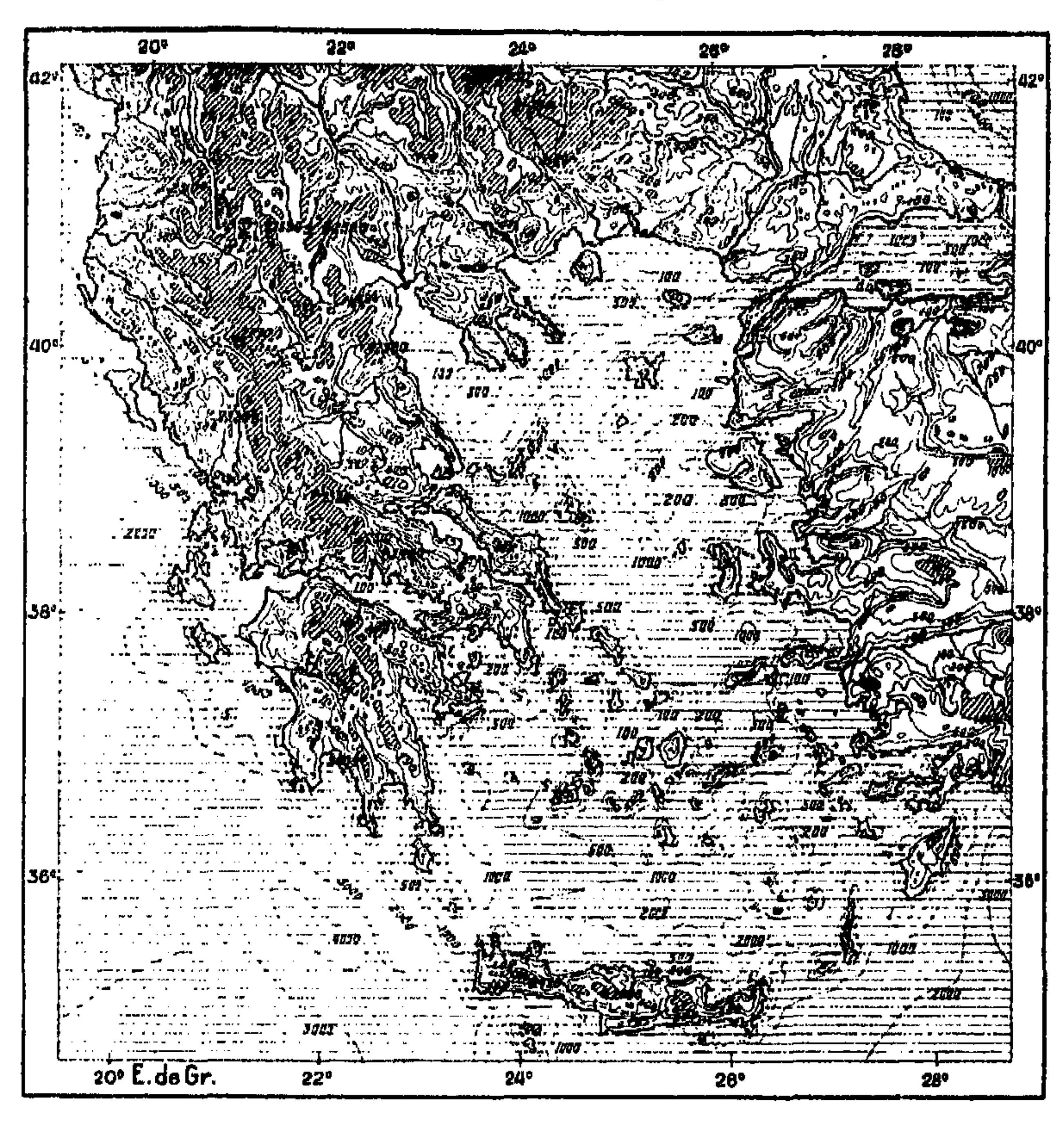
de certitude que présentaient les prétendues généalogies nobiliaires.

Le fond primitif, auquel vinrent s'unir les divers éléments qui donnèrent naissance aux Grecs de l'histoire, fut la nation dite des Pélasges, que la légende et les traditions nous montrent établie surtout en Epire, en Thessalie, en Arcadie, dans les vallées des monts, en certaines îles de l'Archipel : ils se disaient eux mêmes fils du Lycée, le « mont des Loups » qui se dresse au centre du Péloponèse; ils se nommaient les « Hommes de la Terre Noire » et les « Enfants des Chênes ». Rudes et fiers, ils étaient beaucoup plus agriculteurs résidants et constructeurs de cités que marins et trafiquants; cependant ils commerçaient aussi par mer avec leurs voisins des îles et de l'Asie Mineure. Ce sont les Pélasges que la fable symbolisa sous le nom d'Hercule, car c'est à eux que la Grèce dut les grands travaux d'appropriation du sol, le dessèchement des marais pestilentiels, le refoulement des bêtes féroces, la régularisation des cours d'eau, le déboisement des plaines fertiles, la construction des murailles de défense et des acropoles. La postérité les divinisa presque, comme des géants, des êtres surhumains, de prodigieux bâtisseurs, que leurs descendants, plus débiles, n'eussent pu imiter : on s'imagina qu'une force supérieure les avait animés quand ils construisirent ces murs qui se dressent encore, çà et là, en mainte partie de la Grèce. Nombre de familles anciennes, principalement dans l'Attique, se vantaient de descendre de ces « autochtones », et cette prétention dut être justifiée en bien des cas, grâce aux mœurs conservatrices des populations agricoles. De même, la langue et la religion se continuèrent à travers les âges, ainsi qu'en témoignent les anciens noms de lieux et de divinités. Les Pélasges avaient déjà leur Zeus, qu'ils adoraient en regardant le ciel bleu, et le dévôt Pausanias nous parle des pierres brutes qu'avaient autrefois vénérées les Pélasges et devant lesquelles se prosternaient encore les Grecs, sous la domination romaine.

C'est parmi les Pélasges qu'il faut probablement chercher, nous dit Aristote, les tribus qui donnèrent leur nom de « Grecs » à l'illustre nation qui se forma dans les péninsules et les îles de l'Europe sud-orientale. Les Graïkoï ou Graïques, — c'est-à-dire les « Montagnards » ou les « Vieux », les « Antiques » d'après des étymologies diverses, — étaient les rudes habitants des hautes vallées forestières de l'Epire, et près d'eux résidaient les Selles ou Helles, ancêtres des Hellènes,

dont le nom rappelle celui de Sélénê, la déesse lunaire, celui d'Hélène, la femme de beauté parfaite qui se montre à nous à l'aurore de l'histoire, entre deux peuples s'entr'égorgeant pour elle[1]. Il est intéressant

N° 158. Relief des Terres égéennes.

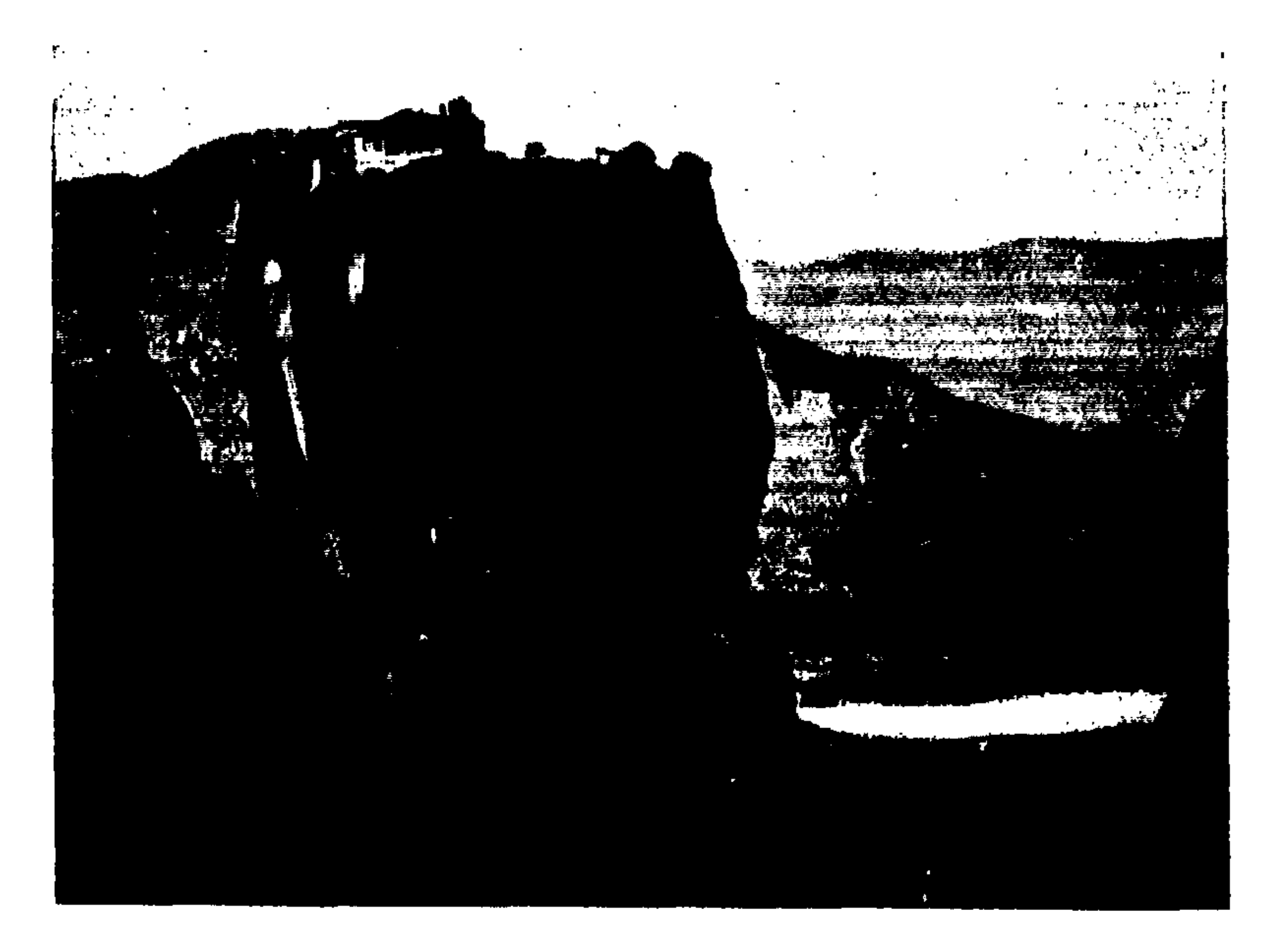


1 : 7500000

0 100 200 300 400 Kil.

de constater que les dénominations originaires de la nation grecque lui viennent d'une province montagneuse, l'Épire, qui fut presque toujours considérée comme en dehors de la Grèce proprement dite, à cause du caractère barbare de ses habitants.

1. André Lefèvre, *Les Origines helléniques*.



VALLÉE DU PÉNÉE, ENTREVUE AU PIED D'UN DES SEPT COUVENTS DES MÉTÉORES, OU DE KALAMBAKA, HAUTE-THESSALIE

La Thessalie, autre pays des origines, où se dresse l'Olympe, le mont sacré par excellence, où coule le Pénée de Tempé, entre les bosquets de lauriers, fut aussi fréquemment tenue pour un pays étranger, c'était le territoire dont les premiers habitants jouèrent, sous le nom de centaures (c'est-à-dire pique-taureau, bouviers à cheval), un rôle si important dans la mythologie grecque : là pourtant se trouvait la petite ville de Hellas, qui portait le nom de la race[1], et sur les sommets du pourtour siégeaient les anciens dieux, les Titans, et les dieux nouveaux, le Zeus Panhellénien

A ces époques préhistoriques, bien plus encore que pendant les âges de la grande prospérité grecque, la Grèce était forcément divisée en plusieurs petits groupes à vie politique autonome, portant chacun sa dénomination particulière. Alors les communications par mer n'étaient pas aussi fréquentes et faciles qu'elles le devinrent plus tard, et les populations d'agriculteurs résidants restaient presque enfermées

1. Bursian, *Geographie von Griechenland.*



Cl. Mansell.

CENTAURE ET LAPITHE — FRISE DU PARTHÉNON.

dans leur domaine étroit. Du nord au sud, on voit se succéder sur la carte ces petits bassins indépendants les uns des autres, bien séparés par un amphithéâtre de montagnes. Chaque petite république de paysans avait son petit cours d'eau bordé d'arbres, sa plaine asséchée pour les cultures, des forêts sur les pentes, un promontoire ou un roc isolé pour son acropole ou ses temples; plusieurs avaient aussi leur porte de sortie vers un golfe du littoral. Ainsi tous les éléments nécessaires à une petite société autonome se rencontraient en ces espaces que le regard embrasse dans leur ensemble et qui pourtant forment autant de mondes complets. Chaque île de la mer Égée constituait

aussi un univers à faibles dimensions, avec ses vallons et ses ruisselets, ses rochers et ses criques. Il est inutile d'énumérer toutes ces individualités géographiques : elles apparaissent chacune à son tour dans le grand drame de l'histoire.

De tous ces petits mondes distincts se suffisant à eux-mêmes, il en est un qui paraît avoir été tout particulièrement remarquable par ses richesses, ses progrès dans la civilisation et la pratique des arts. C'est la nation des Minyens, qui occupait surtout la riche plaine du Képhissos, entre le Kallidromos, l'Oeta et le Parnasse, et dont la capitale était Orkhomenos, près de l'endroit où s'étendaient naguère les eaux du lac Copaïs. Possesseurs de ce magnifique bassin agricole, très bien arrosé, les Minyens disposaient aussi d'un magnifique port naturel, rade immense où leurs flottilles pouvaient attendre le vent favorable pour aller prendre leur vol vers Lemnos, Thasos ou l'Hellespont, contournant l'Eubée soit par le nord, soit par le sud[1]. Il paraît que les Minyens avaient eu la science nécessaire pour régler l'écoulement du lac Copaïs : des galeries souterraines le faisaient communiquer avec le golfe d'Atalante par une des criques du littoral. Ils avaient donc réussi à augmenter la superficie de leur territoire en prairies et en champs de culture et à purifier le sol de ses eaux marécageuses, l'air de ses germes vénéneux. Après eux, les peuples qui se succédèrent pendant trois mille années ayant cessé d'aménager leur domaine, la fièvre, la pestilence, la misère en firent une contrée triste et dangereuse, au sol perfide, à l'air épais. Il a fallu toutes les ressources de l'industrie moderne pour restaurer l'œuvre des Minyens.

La péninsule de l'Argolide, si élégamment découpée à l'angle nord-oriental du Péloponèse, entre deux golfes profonds et dans la proximité d'un troisième, celui de Corinthe, fut également habitée par des tribus policées qui, aux origines de l'histoire, nous apparaissent comme un peuple initiateur des autres Grecs. C'est à lui qu'appartenait l'hégémonie de tous les « Achéens » à l'époque légendaire de la guerre de Troie; Agamemnon, le pasteur des peuples, était roi d'Argos. Cette presqu'île, si facilement abordable de toutes parts, devait recevoir, beaucoup mieux que la plaine fermée des Minyens,

1 Otfried Muller, *Orchomenos und die Minyen.*



Cl. Mansell.

LE FLEUVE CÉPHISE PAR PHIDIAS

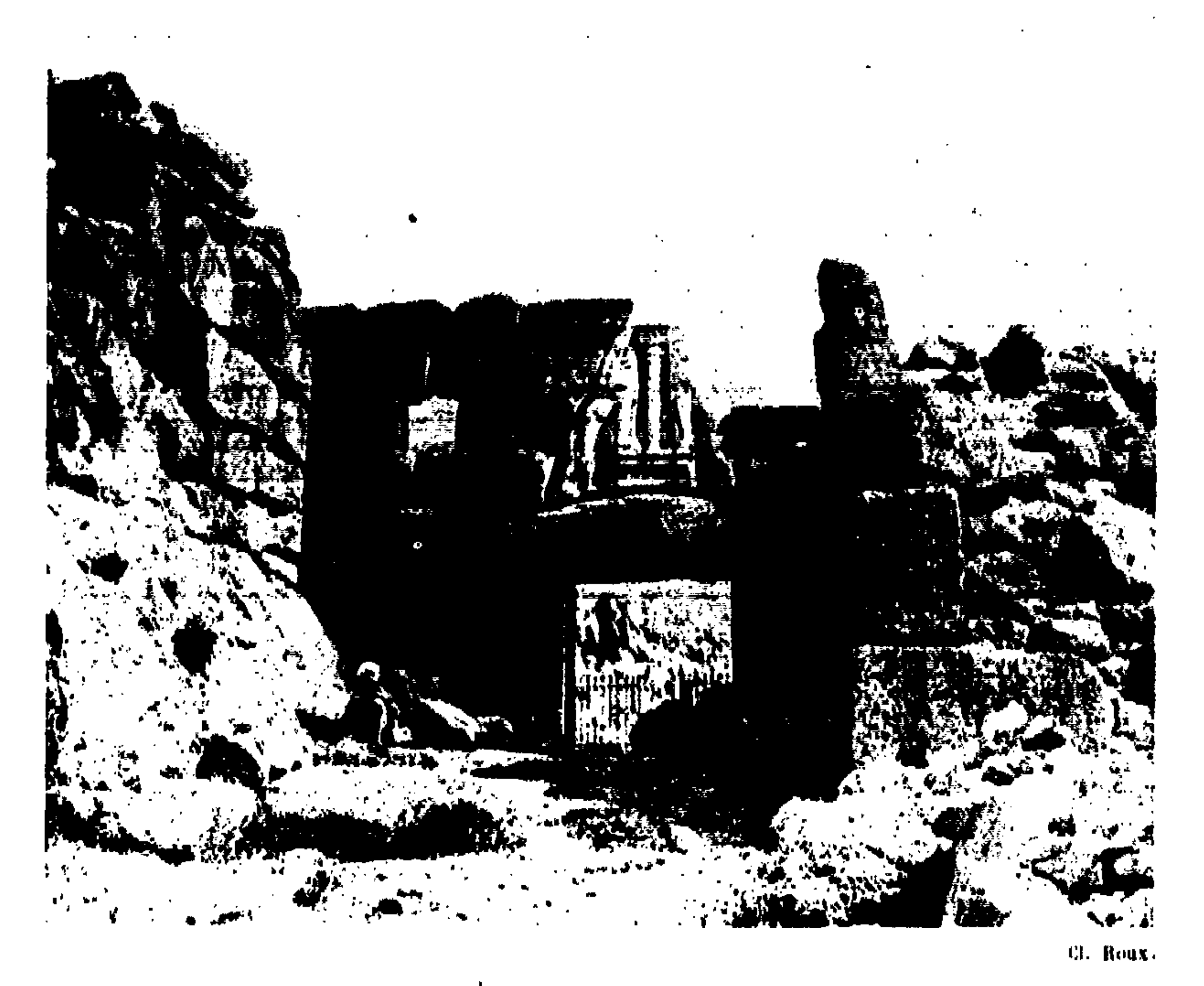
(British Museum.)

Il y a plusieurs fleuves du même nom en Grèce. Les plus importants sont le Céphise de Béotie que mentionne le texte, et le Céphise qui traverse Athènes. C'est ce dernier que Phidias a représenté.

toutes les influences venues par mer, même de lointains rivages: on y retrouve des éléments de culture provenant des îles de l'Archipel, de Cypre et de la péninsule d'Asie Mineure. Le caractère essentiellement asiatique présenté par la civilisation d'Argos aux premiers temps de l'histoire est même frappant. Les indigènes, non encore assez habiles pour se construire de belles enceintes fortifiées et dédaignant d'entasser grossièrement des pierres brutes comme les Pélasges de l'intérieur, avaient fait appel à des « Cyclopes » de Lycie, terre anatolienne, pour élever leurs remparts. Ce sont des ouvriers originaires de l'Asie Mineure, alors dans l'aire d'influence des Hittites, qui bâtirent les murailles de Tirynthe, de Mycènes[1], et qui dressèrent à l'entrée de la fameuse acropole des rois ce bas-relief des lions, qui témoigne d'un art primitif encore inaccessible aux Grecs.

Les relations de toute nature qui s'étaient établies entre les diverses communautés politiques des rivages opposés de la mer Egée, en Europe et en Asie, avaient pris une telle fréquence à ces époques lointaines que la mer Noire, le Pont Euxin, était entrée déjà dans le

1. Fr. Lenormant, *Les premières Civilisations*, vol. II, p. 410.



Cl. Roux.

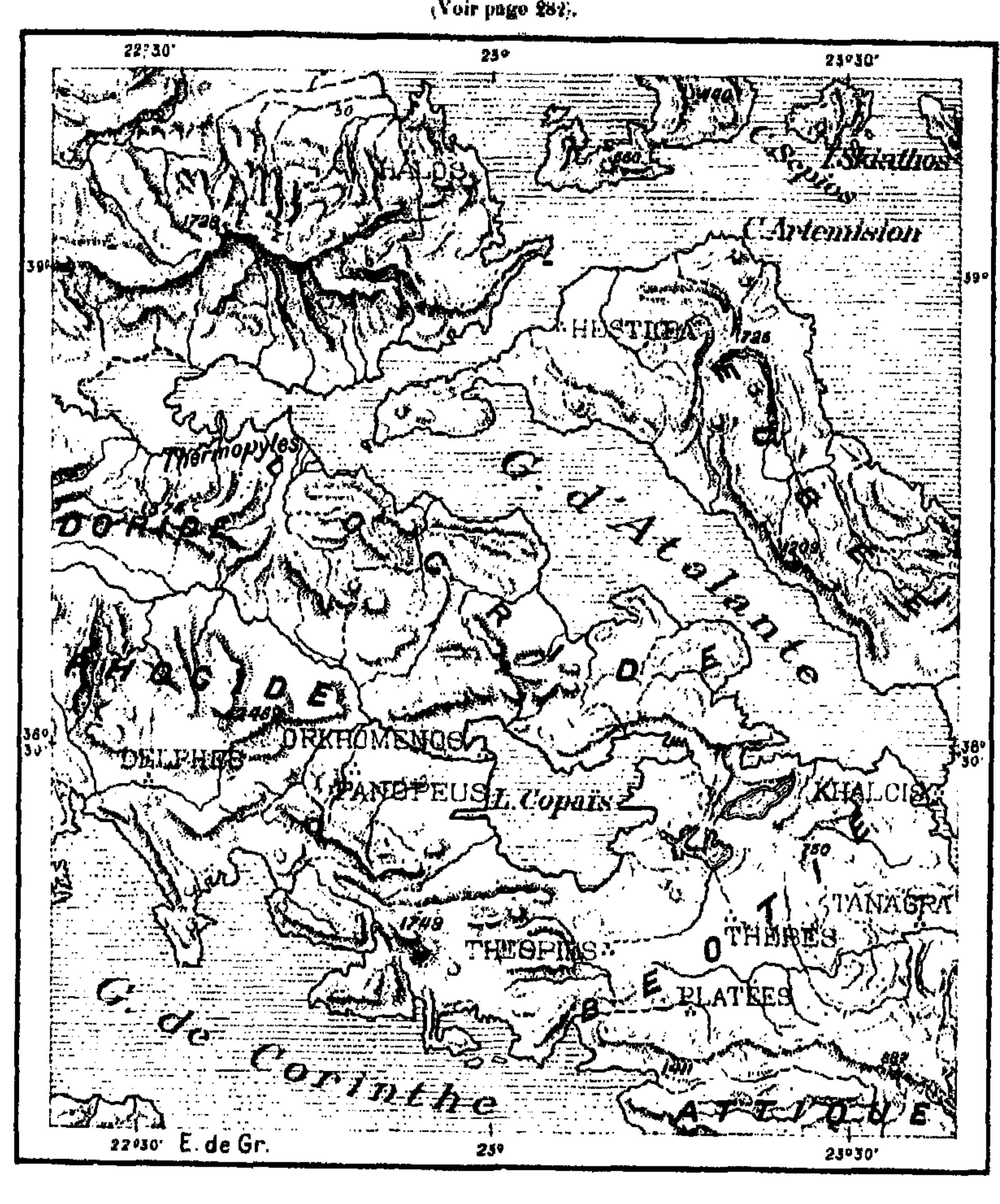
MYCÈNES — PORTE DES LIONS
(Voir page 283.)

cercle d'attraction de la Grèce : Jason, personnage qui symbolise la force d'expansion des Minyens, Argiens et autres Hellènes, s'associe des héros de toutes les races de la Grèce, triomphe des sortilèges qui défendaient l'entrée de la mer inconnue et, de miracle en miracle, finit par conquérir la « toison d'or ». Des Grecs s'établissent donc en un monde tout à fait différent de leur patrie, à cent mille stades des vallées ou des plages natales, sur les torrents qui charrient l'or du Caucase. Cette industrie, ce commerce sont devenus assez importants pour que des Hellènes venus de tous les rivages de l'Archipel, y prennent part, — c'est là ce dont témoignent les détails du mythe des Argonautes. Si le navire lui-même a pris le nom d'Argos, l'Etat le plus puissant de la Grèce méridionale, Jason, le chef de l'expédition, est d'origine thessalienne, et c'est du port de Iolchos, au pied du Pélion, que partent les rameurs. Une pièce de bois, taillée dans un chêne de Dodone, en Epire, prononce des oracles comme la forêt dont elle est issue : c'est Pallas, dont le nom s'identifia plus tard avec

celui d'Athènes, qui donne les plans pour la construction du navire : Hercule, fils de la terre comme les Pélasges, se tient à l'avant du navire pour veiller au danger, tandis qu'Orphée, le Thrace, encourage

N° 159. Béotie et Vallée du Céphise

(Voir page 282).



les rameurs par ses chants et les accords de sa lyre C'est la Grèce entière, ce sont aussi les terres des aïeux qui s'avancent en masse vers les régions du Caucase.

Toutefois, il faut bien comprendre que la légende primitive

n'était pas un mythe commercial; suivant les milieux et les âges, tout se transforme et prend un sens nouveau. Il est certain que la plus ancienne forme du récit n'avait aucun rapport avec les mines d'or de la Colchide: des vers de Mimnerme, qui paraissent dater d'environ vingt-cinq siècles et qui se trouvent intercalés dans la *Géographie de Strabon*, nous parlent des « rayons du Soleil à la course rapide » qui « reposent étendus sur un lit d'or »[1]. Evidemment, le mythe est purement solaire, et ce lit de rayons d'or, que l'on pourrait d'ailleurs chercher aussi bien à l'Occident qu'à l'Orient, n'est autre que le carquois de flèches déposé par le dieu quand il a fini de parcourir le ciel. Au crépuscule, il les place sur des amas de nuages empourprés; à l'aurore, il les retrouve sur des écharpes de nuelles roses et reprend sa marche triomphante. Mais où se trouvent-elles, ces armes solaires? Au loin, toujours plus loin, par delà l'horizon des soirs, par delà l'horizon des matins, et il fallut que naquissent des âges utilitaires pour que des esprits étroits, comme celui de Strabon, vissent des lingots d'or en ces rayons du Soleil et une toison de brebis constellée de pépites dans le trésor conquis par Jason[2].

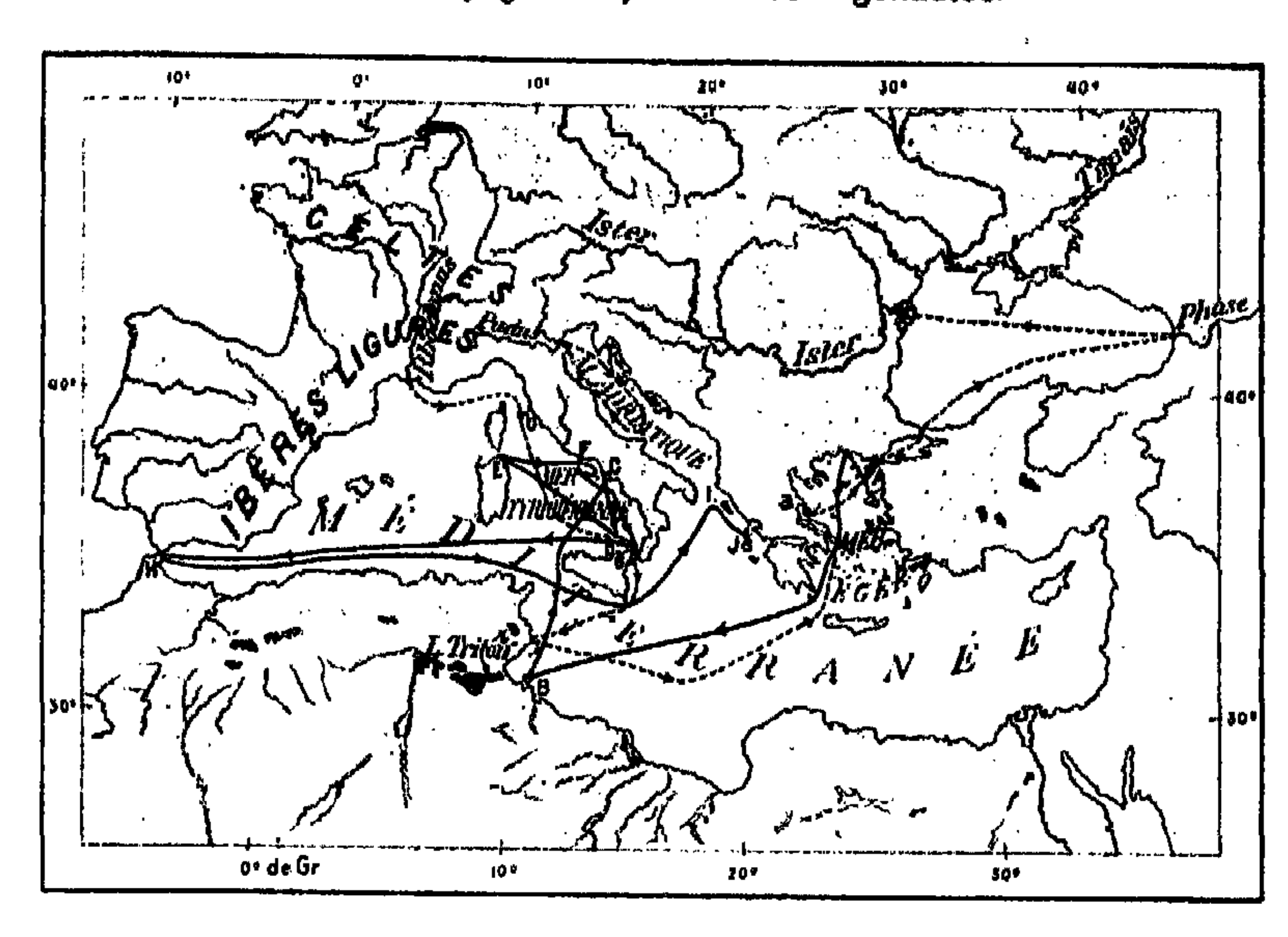
Au point de vue des connaissances géographiques de l'époque, il est également très fructueux d'étudier les versions données sur le voyage de retour des Argonautes d'après les différents auteurs, lyriques, dramaturges ou autres. Tous ces chantres ou historiens d'une longue période épique s'efforcent d'embrasser dans leurs récits l'ensemble des contrées de la terre qui leur était connue. Hésiode nous dit que l'Argo remonta le Phase, puis, arrivé dans le grand fleuve Océan, se fit porter par lui autour du monde jusqu'au Sud de la Libye, d'où il fut convoyé à travers le désert jusqu'à l'un des golfes de la Méditerranée. Un autre itinéraire part de la bouche du Tanaïs pour entrer par un circuit analogue à travers les portes d'Hercule. Mais le tracé qui finit par prévaloir est celui que propose Apollonius de Rhodes : il fait pénétrer l'Argo dans l'Ister ou Danube, d'où, par une série de diramations fluviales, il gagne l'Eridan ou Padus (Pô), puis le Rhodanus (Rhône); il le mène dans le pays des Ligures et des Celtes, lui fait parcourir la mer Adriatique et la mer Tyrrhénienne, visiter l'île d'Elbe, échapper, près du golfe de Naples ou ailleurs, au redoutable

1. Strabon, livre I, chap. II, 40, Ed. Am. Tardieu. — 2. E.-H. Bunbury, *History of ancient Geography*, vol. I, p. 20.

chant des Sirènes, puis aux dangers du détroit de Messine et pousser, dans le continent libyen, jusqu'au lac Triton, que cherchent les archéologues actuels sur les côtes de Tunisie.

Le mythe des Argonautes résume toutes les connaissances géogra-

N° 160. Voyages d'Ulysse et des Argonautes.



VOYAGE D'ULYSSE, (D'après V. Bérard) — VOYAGE DES ARGONAUTES, (D'après le texte)

1 : 40 000 000

0 150 500 1000 1500 Kil

A. Ulysse s'embarque à Troie et dirige l'excursion de piraterie sur les côtes de Thrace.
B. Pays des Lotophages, île Djerba. C. Chez les Kyklopes, Champs Phlégéens.
D. Chez Eole, Stromboli. E. Pays des Lestrygons.
F. Chez Circé (mont Circeo, près Terracina), puis visite au pays des morts (Averne); après une nouvelle visite chez Circé, le voyage se dirige vers Messine en traversant la mer des Sirènes (entre Capri et et la côte).
G. Charybde et Skylla (détroit de Messine) et île du Soleil (Taormina).
H. Chez Kalypso, île Perogil, au pied du Mont aux Singes, à l'ouest de Ceuta.
I. Chez Alkinoos et Nausikaa, Corcyre. J. Retour à Ithaque, après dix années de voyage.
a. Jolchos. b. Ile d'Elbe.

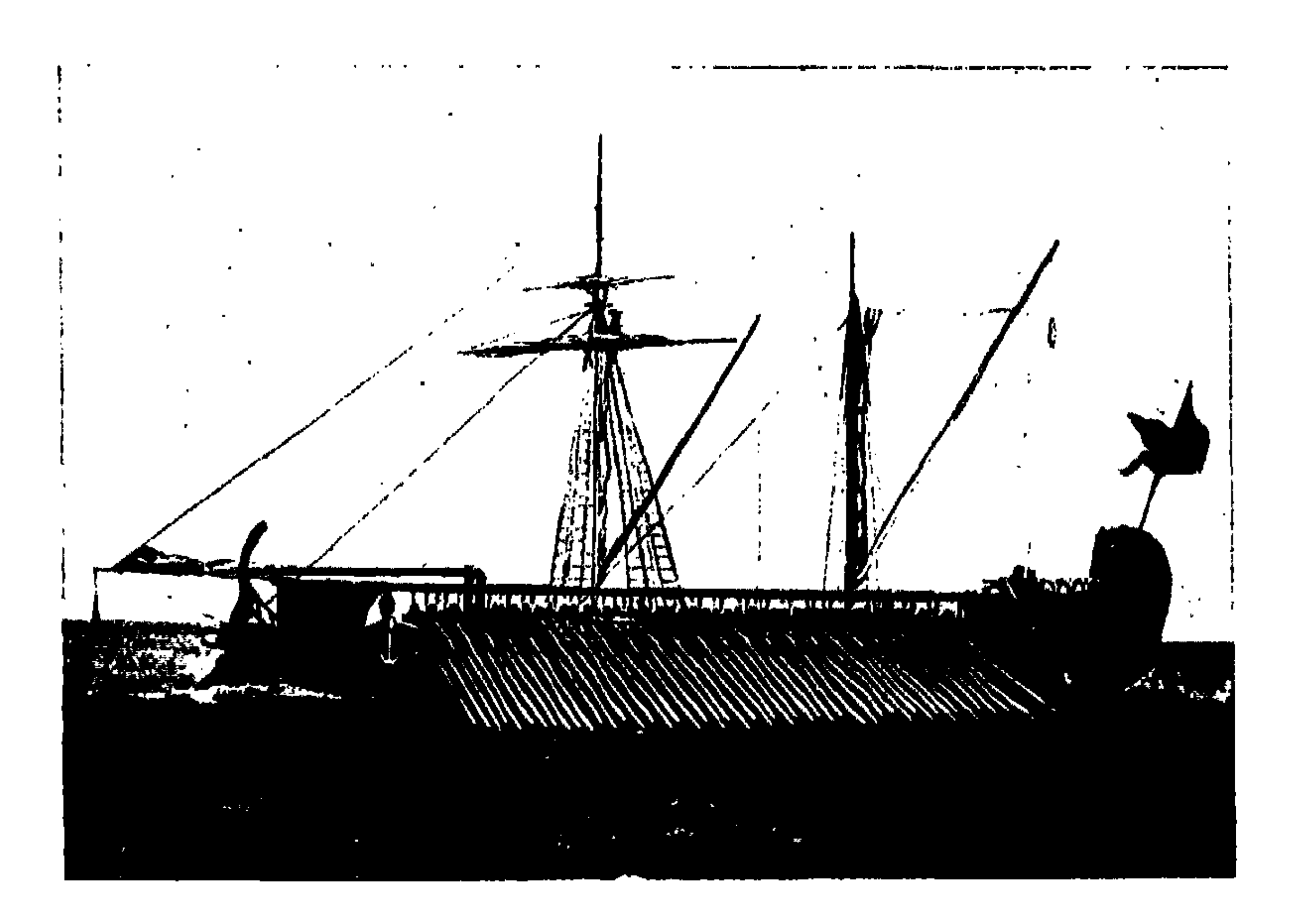
phiques des Grecs à l'époque où commence pour nous l'histoire écrite du monde méditerranéen. C'est un document historique de premier ordre auquel s'ajoute le récit des aventures d'Ulysse, et qui correspond au tableau des peuples connus que nous a conservé la *Genèse*; seulement, le résumé ethnographique transmis par les Sémites présente un caractère plus étroit. Les Hébreux tenaient surtout à se

remémorer leur propre généalogie et à déterminer leurs relations, de parenté ou de haine héréditaire, avec les peuples qui les entouraient; ils n'étudiaient le monde qu'à leur point de vue tout égoïste de nation choisie, tandis que les Grecs, plus curieux, sollicités par la pittoresque variété des rivages qui se déroulaient devant eux, comprenaient les étendues environnantes à un point de vue plus objectif : ils cherchaient, non à se glorifier, mais à savoir. Ce contraste est naturel entre deux races dont l'une habitait un étroit domaine entouré par le désert, dont l'autre, mobilisée par son milieu, se déplaçait volontiers de ci et de là, sur les flots changeants de la Méditerranée.

Les conflits d'intérêts, les ambitions rivales qui devaient se produire entre les peuples, des deux côtés de la mer Egée, finirent par amener une violente rupture d'équilibre : ce fut la guerre de Troie, dans laquelle on vit la plupart des Grecs occidentaux, guidés par les Achéens, porter la guerre sur les côtes de l'Asie Mineure et s'y heurter pendant de longues années contre les populations dardaniennes de la contrée, apparentées aux Thraces de l'Hœmus, aux Phrygiens de l'Anatolie intérieure. On ne sait, qu'à une couple de siècles près, l'époque où eurent lieu ces terribles conflits dont la mémoire se maintiendra toujours parmi les hommes, grâce aux chants d'Homère et des rhapsodes; on ne peut être sûr non plus que la Troie autour de laquelle le cruel vainqueur traîna le cadavre d'Hector soit une des villes exhumées par Schliemann sur la colline d'Hissarlyk : aucune inscription ne rendant authentique la découverte du « trésor de Priam », on ne peut encore préciser la place d'Ilion dans le temps et sur le sol. Ce qui est certain, c'est que le choc eut lieu et qu'il mit en mouvement, comme un orage, les populations de l'Hellade et de l'Asie Mineure; on ne saurait également douter que les étroits bassins du Simoïs et du Scamandre, qui viennent aboutir à l'entrée même de l'Hellespont, n'aient été les lieux de rencontre entre les combattants; les ruines, les tertres funéraires, les débris de villes calcinées témoignent de l'importance des événements qui s'accomplirent autrefois à cet angle nord-occidental de l'Asie Mineure. Peut-être pourrait-on concilier les affirmations contradictoires des savants à propos des temps et des lieux, en admettant qu'il y eut plusieurs « guerres de Troie »; l'épopée d'Homère symboliserait alors toute une longue époque pendant laquelle les corsaires grecs

faisaient des incursions guerrières dans ces beaux et riches territoires de la Dardanie. Tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, ils finirent par s'emparer des forteresses ennemies, et les Troyens survivants eurent à chercher un asile en terres étrangères. C'est ainsi que procèdent les nations pour résumer en une épopée ou même en un simple mythe toutes les vicissitudes d'un cycle de l'histoire.

Si l'on s'en tenait strictement au récit de l'*Iliade*, il faudrait croire



TRIÈRE GRECQUE RESTAURÉE

à une parenté très rapprochée entre les envahisseurs grecs et les Troyens. Les mœurs, les coutumes sont représentées comme étant les mêmes de part et d'autre; des côtés opposés du rempart, les combattants se provoquent dans la même langue; les dieux auxquels on adresse des objurgations ou des actions de grâce diffèrent les uns des autres, mais ils siègent sur le même Olympe. Des historiens ont ainsi pu prétendre avec une grande apparence de raison, en s'appuyant sur le texte précis des anciens chants, qu'il n'y avait aucune différence essentielle de race ou d'origine entre les armées qui se disputaient Ilion. Mais une épopée n'est point un mémoire historique. Elle transforme les événements qu'elle met en scène; comme le théâtre, elle leur

donne la même langue, elle les place en un même milieu[1] : les conditions de l'intérêt populaire sont à ce prix ; on n'eût pu tolérer l'intervention d'un interprète entre deux héros qui s'entreheurtent, animés par des passions furieuses. De même que dans les romans de chevalerie, Croisés et Sarrasins s'interpellent comme s'ils avaient un langage commun, de même, dans le recul des temps lointains, le poète ne se gêne point pour faire converser comme autant de Grecs les guerriers de Troie et leurs alliés venus des profondeurs de l'Asie. Il se peut qu'en réalité le contraste des idiomes, des pensers et des mœurs ait été considérable entre les peuples en lutte ; il se peut que, dans une certaine mesure, la guerre de Troie symbolise un conflit entre l'Europe et l'Asie, analogue à celui qui se produisit pendant les guerres médiques. Qu'on se rappelle le début des *Histoires* d'Hérodote ! Dès ses premières paroles le grand voyageur, remontant aux origines, établit une différence ethnique entre les Européens et les Asiatiques et rend les Perses solidaires des Troyens : la cause de l'inimitié héréditaire serait bien, d'après lui, la ruine d'Ilion par les Grecs.

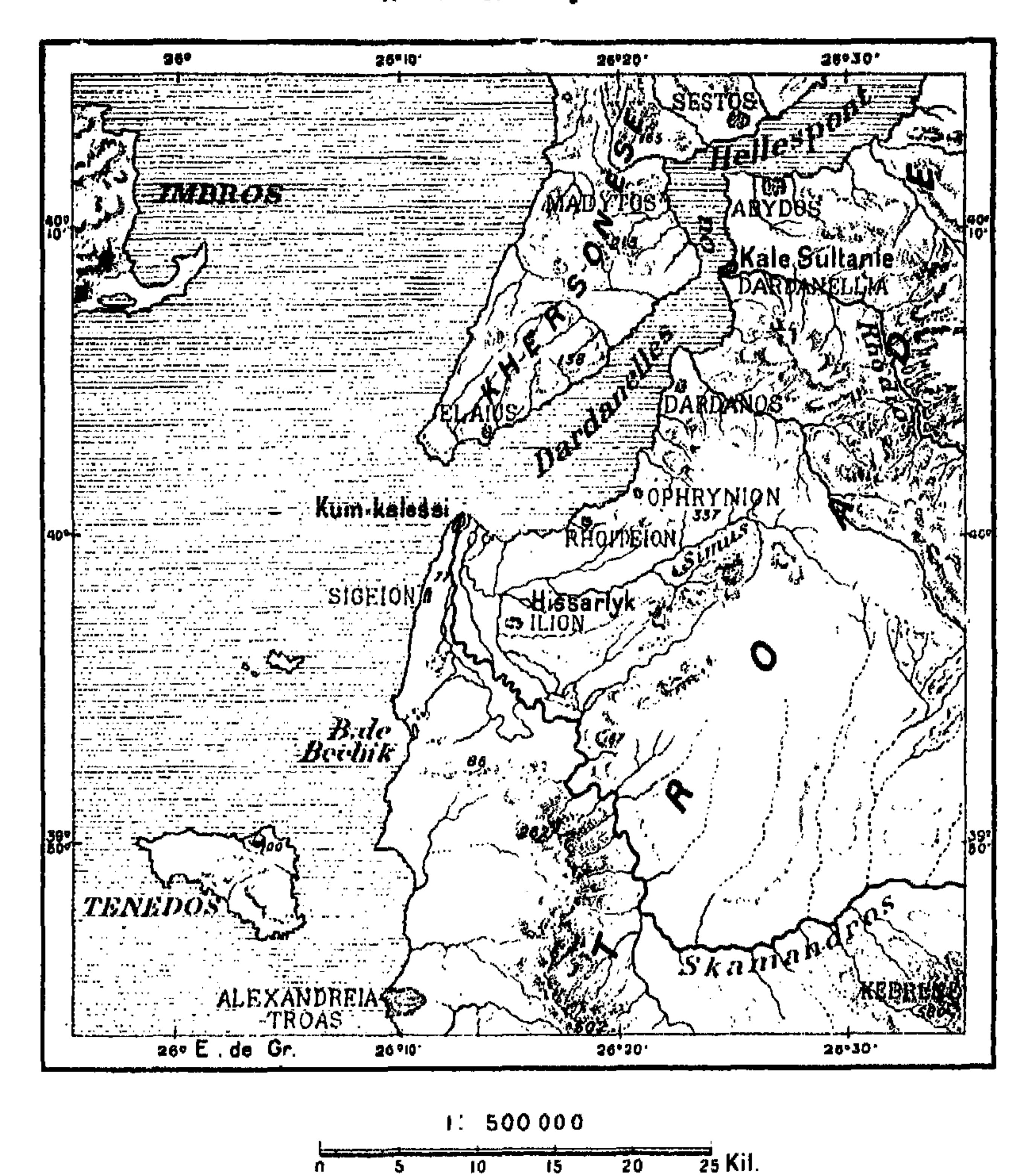
Quoi qu'il en soit, le cycle de la civilisation était certainement le même pour tous les riverains de la mer Egée, orientaux et occidentaux. Les uns et les autres avaient depuis longtemps dépassé l'âge de la pierre ; ils étaient encore en plein dans l'âge du bronze, bien que déjà les armes de fer fussent probablement en usage. Un beau vers que trois mille années n'ont pu vieillir, revient deux fois dans l'Odyssée (XVI, 294 ; XIX, 13) : « De lui-même le fer entraîne l'homme ». Cette parole, que la répétition même indique comme ayant été un proverbe, ne peut avoir pris ce caractère de dicton que dans un siècle où, pour se battre, les guerriers employaient le fer, le métal dont les bourreaux et les soldats se servent encore pour trancher les chairs, couper les membres et les têtes[2]. Le témoignage des Grecs eux-mêmes est unanime à faire remonter aux Asiates le mérite de la découverte de la fabrication du fer. De toute antiquité les mineurs chalybes, qui vivaient sur les rives méridionales du Pont Euxin, vers les bouches de l'Iris, étaient fameux comme fabricants d'armes, et même ils apprirent à durcir le fer, à le

1. L. von Ranke, *Weltgeschichte*, I, 1, pp. 160, 161. — 2. G. Perrot et Ch. Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. VII, p. 230.

changer en acier : d'où le nom de *chalybs* que prit le nouveau produit.

La guerre, fatale aux Troyens, qui furent exterminés ou vendus


N° 161. Ubi Troja fuit.



1 : 500 000

0 5 10 15 20 25 Kil.

La difficulté de tourner la pointe de Kum-Kalessi conduisit les marins à établir une route de terre entre la baie de Bechik (Besika Bay) et la première anse du détroit des Dardanelles. C'est cet isthme que surveillait Ilion.

comme esclaves sur les marchés lointains, fut aussi funeste aux Grecs : elle ne porta que malheurs avec elle. Tandis que les peuples civilisés des petits États de la Grèce méridionale envoyaient leurs

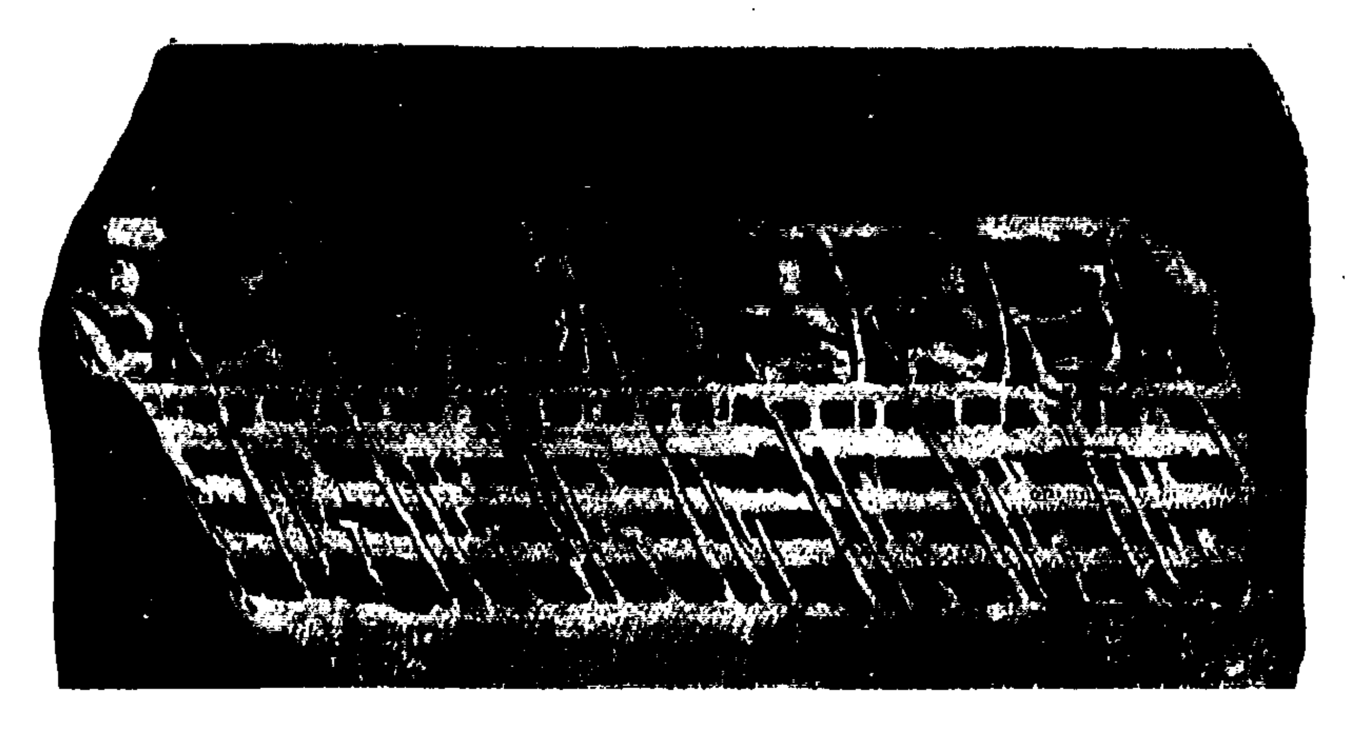
hommes les plus vaillants et dépensaient toutes leurs ressources à la conquête d'un empire, les Doriens, barbares du Nord, profitaient de l'affaiblissement de leurs voisins et parents pour envahir les contrées du Sud, appauvries, privées de leurs défenseurs : une nouvelle migration de Grecs eut lieu. La disposition triangulaire de la péninsule des Balkans devait avoir pour conséquence de comprimer les peuples dans la direction du Sud; chaque grand mouvement se propageant des plaines du Nord aidait aux migrations qui se faisaient des vallées de l'Hœmus et du Pinde vers la Thessalie et l'Epire, et de ces contrées elles-mêmes vers les bords du golfe de Corinthe et le Péloponèse. C'est ainsi que les Pélasges s'étaient répandus dans les contrées du Sud, ainsi que les Argiens du Nord, groupés au pied de l'Olympe, avaient émigré vers la péninsule du Midi qui devint l'Argolide.

Homère mentionne à peine les Doriens; ceux-ci, pauvres clans de montagnards, ne comptaient guère à son époque parmi les peuples de la Grèce proprement dite. Pourtant les dissensions des Hellènes policés et l'affaiblissement des États méridionaux leur fournirent l'occasion de prendre un ascendant qui dura pendant des siècles. Guidés par des princes achéens qui se prétendaient « fils d'Hercule » et qui voulaient retourner en conquérants dans leur patrie, les Doriens quittèrent leurs âpres régions pour aller gaiement au pillage de contrées plus ensoleillées. De rudes agriculteurs et de pâtres qu'ils étaient, ils se firent, nous l'avons dit, hommes de carnage et de butin, ce à quoi leur milieu sauvage les prédisposait déjà. Ils apprirent à vivre, « non du soc de la charrue mais du fer de la lance »: terres, esclaves, richesses, ils demandèrent tout à cette pointe acérée qu'ils tenaient devant eux. Il semble d'ailleurs que ce mode de combattre leur facilita la victoire: contre les Achéens qui se précipitaient en désordre, à la façon des héros d'Homère, en commençant par se braver et s'injurier mutuellement, les Doriens s'avançaient en silence, pressés les uns contre les autres, comme un rempart mouvant[1] : c'était presque la phalange macédonienne, plusieurs siècles avant Philippe.

Les invasions doriennes se succédèrent probablement pendant de nombreuses générations d'hommes et tous les indices s'accordent pour faire de cet exode la simple continuation de mouvements antérieurs

1. L. von Ranke, *Weltgeschichte*, t. I, 1, p. 169

qui avaient amené les « Hellènes » proprement dits, ou plutôt les rois conquérants et chefs de guerre, parmi les autochtones de race pélasgique. Les aristocrates aux grands yeux bleus, à la chevelure flottante et dorée, au crâne allongé, au nez droit sans dépression à la racine, ces beaux hommes souples et forts qu'aiment à représenter nos poètes et les sculpteurs, auraient été des « Hyperboréens », des immi-



TRIÈRE APHRACTE, GALÈRE NON PONTÉE A TROIS RANGÉES DE RAMEURS.
BAS-RELIEF DE L'ACROPOLE D'ATHÈNES

grants du Nord, frères des Germains et des Scandinaves. Venus à différentes époques, mais toujours en maîtres, ils se considéraient volontiers comme les Grecs par excellence, quoiqu'ils fussent peu nombreux en proportion des habitants originaires, et qu'ils fussent nécessairement condamnés à perdre leur type, si ce n'est en Albanie peut-être, pour ressembler aux hommes bruns qui constituaient le fond national. Du moins avaient-ils conservé leur langage, appartenant à la souche aryenne comme celui des populations du nord de l'Iran.

Après le grand ébranlement dû aux invasions doriennes, dites le « retour des Héraclides », l'équilibre de la Grèce continentale et du Péloponèse se trouvait complètement changé. Une « Doris » ou population dorienne pure occupait la haute partie du cirque de montagnes où naît le Céphise béotien, entre le Kallidromos et le Parnasse : c'est là, ou plus près de l'ancienne patrie thessalienne, que s'étaient établis les clans doriens qui gardèrent le mieux les mœurs originaires, cultivant eux-mêmes le sol des âpres et pauvres vallées qu'ils avaient

conquises. Mais le gros de l'armée envahissante avait poussé plus avant, s'était emparé de la Phocide jusqu'au golfe de Corinthe, puis contournant l'Attique, vaillamment défendue, avait forcé les portes du Péloponèse, à Mégare, à Corinthe, et refoulant, massacrant, asservissant les populations résidantes, avait, par le droit de la lance, fait une terre dorienne des anciens royaumes et communautés pastorales de l'Orient et du centre de la péninsule.

L'Argolide et la Laconie surtout devinrent les centres de la domination dorienne, sans que, d'ailleurs, la race des conquérants s'y conservât pure : plus tard, les rois de Sparte eux-mêmes se vantèrent de leur origine achéenne[1]. Les régions du Péloponèse qui, en tout ou en partie, échappèrent aux Doriens furent les terres montagneuses du nord et du centre. Les Achéens, repoussés dans les vallées du Cyllène et de l'Erymanthe, se pressèrent les uns contre les autres en vue des eaux du golfe de Corinthe: les pasteurs Arcadiens, *cantonnés dans leur forteresse, au milieu du Péloponèse*, gardèrent en maints endroits la jouissance de leurs forêts et de leurs prairies, et si les Messéniens durent à la fin recevoir la loi de l'atroce vainqueur, du moins fut-ce après avoir résisté héroïquement. Quant à l'Elide, aux belles campagnes arrosées par des eaux abondantes, elle était absolument ouverte aux invasions doriennes, et fut en effet soumise à des rois de la race conquérante, mais en vertu d'un accord avec des cités confédérées. Bien avant que les jeux olympiques devinssent la fête de la Grèce par excellence, l'Elide était un pays vénéré de tous, grâce à un sanctuaire fondé par le mythique Pélops, grâce aux jeux publics qui ajoutaient à la sainteté et à la renommée du temple. Ainsi la contrée fut relativement épargnée par les féroces Doriens, et plus tard elle échappa longtemps aux incursions et aux pillages, malgré les énormes richesses qu'y apportaient les fidèles et les gymnastes. De même, de l'autre côté du golfe de Corinthe, le petit Etat sacerdotal de Delphes dut à la majesté de ses oracles, le maintien de son indépendance et l'acquisition de ses trésors[2].

Même par delà les détroits et la mer, les peuples eurent à se déplacer par suite de la grande migration dorienne qui, après la prise de possession des ports du Péloponèse se poursuivit aussi sur les

1. Hérodote, *Histoires*, Livre V, 72. – 2. G. Perrot et Ch. Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, tome VII, p. 8.

eaux. Ainsi les Ioniens, trop comprimés dans l'Attique, terre trop étroite pour eux, durent par contre-coup essaimer vers les côtes de l'Asie Mineure pour y chercher des patries nouvelles; de belles cités naquirent au bord des golfes abrités, sur des promontoires faciles à défendre, et quelques-unes d'entre elles, devenues de grands entrepôts de commerce, des lieux d'étude et de savoir, prirent dans l'histoire de la pensée humaine une place à peine moins grande que celle de l'Athènes d'Europe[1]. Dans cette partie du monde ancien se produisit donc un mouvement historique très puissant, orienté de l'Ouest à l'Est, précisément en sens inverse de la marche prétendue normale de la civilisation, décrivant sa trajectoire dans la direction de l'Occident. La riche floraison de culture qui s'accomplit dans les péninsules de l'Asie Mineure eut certainement parmi ses causes majeures ce fait considérable, que les exilés volontaires de la Grèce européenne comprenaient surtout des hommes exceptionnels d'initiative et d'intelligence. Quelles que soient d'ailleurs les heureuses conditions du milieu nouveau, les colonies fondées par des hommes que de fortes convictions ou des passions énergiques soutenaient dans leur désastre, se sont toujours illustrées parmi les communautés poli-



D'après Pouqueville.

TYPES DE HÉROS GRECS

1. Fr. Lenormant, *Les premières Civilisations*, vol. II, p. 423

tiques. Mais combien ces vaillants hommes furent-ils en cette circonstance aidés par la nature!

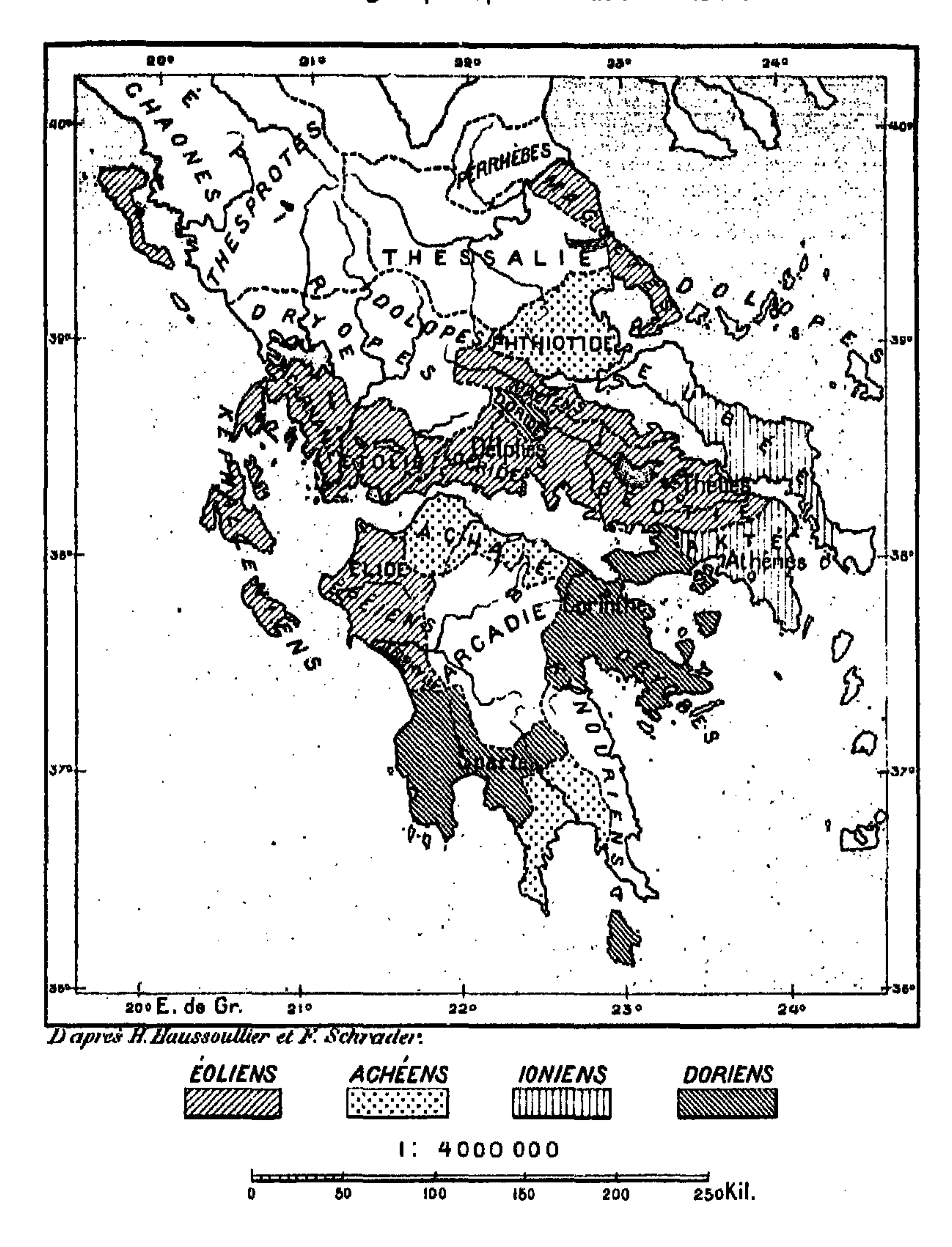
Les presqu'îles frangées de l'Asie Mineure, les vallées fertiles qui découpent le littoral, les îles qui forment comme un deuxième rivage au-devant du premier et lui donnent une succession de rades et de ports naturels, tout cet ensemble qui diffère tellement par son aspect et sa nature du haut plateau anatolien, âpre, monotone, aride, et se développe en bassins fermés autour de baies salines, constitue en réalité un monde tout à fait à part : c'est, en géographie comme il le fut en histoire, une véritable Grèce asiatique[1] ; mais cette autre Hellade se distinguait de la première par des proportions plus grandes. Les terres de l'Asie grecque ont de larges campagnes d'une tout autre ampleur et d'une plus grande richesse en alluvions généreuses que les petits bassins étroits du Péloponèse et de la Béotie. Des fleuves abondants les parcourent, fournissant en suffisance l'eau nécessaire à l'irrigation, ouvrant des chemins de communication faciles avec les plateaux de l'intérieur et les populations lointaines du Taurus[2].

De toutes les villes de cette Hellade d'Asie, Milet fut celle qui développa le plus d'initiative et d'intelligence pour l'extension de son commerce et de sa gloire. D'ailleurs, elle disposait d'avantages naturels de premier ordre : située vers le milieu des parages de navigation qui s'étendent de l'entrée de l'Hellespont à l'île de Crète, elle occupait l'issue de la vallée la plus large, la plus fertile et la plus longue de toute l'Asie Mineure occidentale, elle se trouvait donc au lieu le plus favorable pour l'échange entre les terres de la mer Egée et les contrées de l'intérieur, Phrygie et Cappadoce. Aussi les marins de toute race qui s'étaient succédé comme « thalassocrates » dans la Méditerranée orientale, les Phéniciens, les Crétois, les Cariens, puis les Ioniens, avaient les uns après les autres occupé le port de Milet, lui donnant, par le mélange de leurs civilisations diverses, un caractère essentiellement cosmopolite et une remarquable intelligence commerciale. Et les Milésiens, prudents acquéreurs de richesses, s'étaient bien gardés de se lancer dans une politique de conquêtes, qui peut-être n'eût pas été difficile; évitant les routes du plateau qui s'ouvrait à eux par la vallée du Méandre, ils se bornaient de ce côté au rôle d'inter-

1. Ernst Curtius, *Die Ionier vor der griechischen Wanderung*, p. 9. — 2. G. Perrot et Ch. Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. VII pp. 304, 305.

médiaires du trafic et profitaient surtout des chemins de la mer pour aller chercher des matières premières à leur industrie chez les peuples

N° 162. Tribus grecques après l'invasion dorienne.



lointains. Ils s'assurèrent néanmoins d'une route terrestre qui permît d'éviter le couloir des Darnadelles, souvent fermé par des vents contraires; ils se fixèrent à Skepsis, à l'étape médiane entre le golfe

abrité par Lesbos du côté de l'Archipel et la baie de Kizique sur la Propontide[1]. La mer Noire finit par devenir le domaine presque exclusif des Milésiens. De l'Hellespont à la Khersonèse Taurique et au pied du Caucase, ils fondèrent environ quatre-vingts comptoirs, dont beaucoup si bien choisis qu'ils devinrent des cités considérables et se sont maintenues jusqu'à nos jours malgré les vicissitudes de l'histoire[2]. Quant à la cité mère, la glorieuse Milet, les avantages exceptionnels que lui avait donnés la nature ne devaient durer qu'un temps; elle était condamnée par les éléments à disparaître un jour ou du moins à se déplacer; car les alluvions du Méandre, ne cessant de gagner sur les eaux du golfe Latmique, enfermèrent graduellement la cité d'une ceinture de marais; ses ruines sont perdues maintenant au loin dans l'intérieur des terres.

Combien d'autres cités ioniennes, éoliennes, doriennes se fondèrent, comme Milet, sur ces rivages heureux de l'Asie Mineure et dans les îles de la côte. A l'angle sud-occidental de la péninsule anatolienne naquit Halicarnasse, le « Fort de la mer »; Diane vit son temple se dresser dans Ephèse, ville qui se fit conquérante et s'acquit de vastes territoires en terre ferme, tandis que Milet songeait à établir des comptoirs sur les rivages des mers seulement. Samos, Smyrne, Chios, Phocée, Cumes (Cyme) portent des noms à peine moins glorieux que celui de Milet, et chacune de ces mères eut aussi de nombreuses filles parmi les cités riveraines de la Méditerranée. Les colonies de l'Orient hellénique possédaient un lieu de ralliement dans l'île de Delos, où se célébraient de grandes fêtes religieuses depuis des temps immémoriaux, et où les Grecs occidentaux, Athéniens et gens de Chalcis, venaient se rencontrer avec leurs frères des tribus émigrées[3].

Dans leurs exodes, les Grecs, toujours très imaginatifs, aimaient à donner pour raison de leur déplacement un oracle de l'Apollon delphien, tandis qu'en réalité les causes diverses étaient toujours d'ordre économique, social ou politique. Des haines de classes, des rivalités entre familles ambitieuses, l'insuffisance des champs de culture, la perte ou l'amoindrissement du territoire, ainsi que ce fut le cas lors

1. Victor Bérard, *Les Phéniciens et l'Odyssée*, t. I, p. 74. — 2. G. Perrot et Ch. Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. VII, pp. 307, 308. — 3. L. von Ranke, *Weltgeschichte*, I, 1, p. 173.



Cl. Boutils.
AGORA D'ATHÈNES. — PORTIQUE D'ATHÉNA ARCHEGITIS, PROTECTRICE DE LA CITÉ.
Ier siècle avant l'ère chrétienne.

des invasions doriennes, telles furent les vraies raisons déterminantes de ces migrations. La plus fameuse de toutes est celle qui donna naissance aux « douze cités ioniennes » de l'Asie Mineure, mais combien d'autres essaims se portèrent vers des rivages éloignés, de la Thrace à la Sicile, et de la Sicile aux portes de l'Océan! L'esprit d'imitation, le goût des aventures contribuèrent également pour une forte part à ce

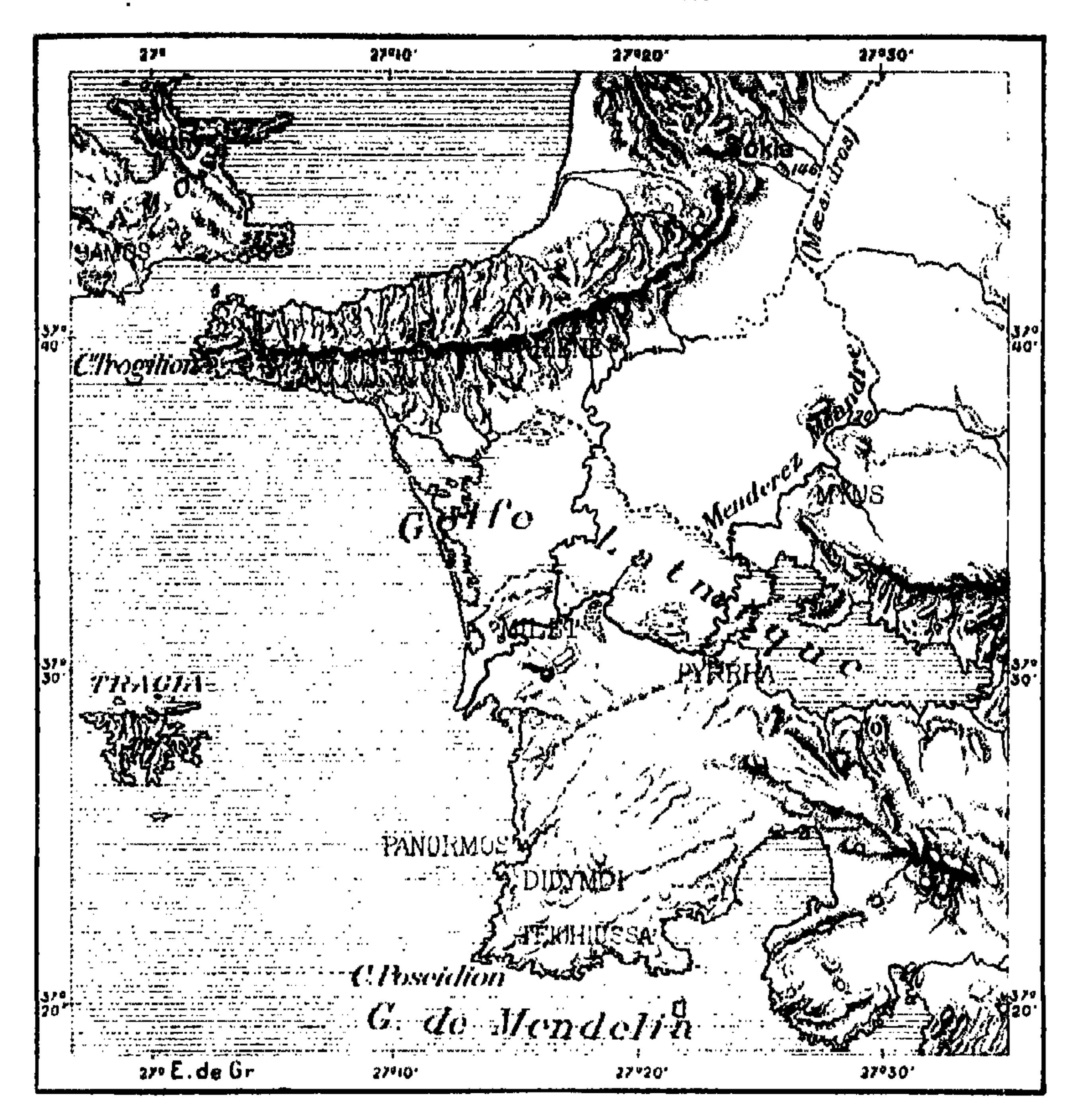
mouvement d'expansion des Grecs : les jeunes gens se décidaient assez facilement à l'expatriation, tant la mer paraissait propice aux voyages, tant l'espoir d'un destin favorable entrait aisément dans l'âme hardie de l'Hellène. L'oracle consulté répondait naturellement suivant les vœux de ceux qui s'adressaient à lui, et bientôt les barques fuyaient vers des contrées que l'on ne connaissait guère que par des récits fabuleux, mais où l'on retrouvait des sites analogues à ceux de la patrie. Les îlots de Massilia ne ressemblaient ils pas à ceux de Phocée, et la fontaine d'Aréthuse qui jaillit dans l'île syracusaine d'Ortygie, n'est-elle pas la résurgence du fleuve Alphée? Partout on pouvait reconstituer une image du lieu natal, avec son acropole, ses temples et ses autels bocagers.

Les colonies filiales, toutes fondées par des citoyens jeunes et fiers, emplis du sentiment de leur force et de leur supériorité sur les « barbares », constituaient des communautés entièrement libres, presque toujours sans lien de vasselage envers la mère patrie : mais cette liberté même, les associait d'autant plus fortement au pays des aïeux, par la sympathie et par la culture des traditions communes. Toute proportion gardée, la situation était analogue à celle qui rattache un Canada, une Australie et une Nouvelle-Zélande à une Grande Bretagne. Quoique dispersés dans toute l'étendue du bassin de la Méditerranée, sous des climats divers et en des milieux dont les populations différaient beaucoup par les mœurs et le langage, les colons grecs gardaient jalousement leurs privilèges de race et de civilisation : ils faisaient toujours partie du monde hellénique, et par le commerce entretenaient de fréquentes relations. Dans la grande époque de la floraison grecque, ils s'associaient avec ferveur au mouvement des idées qui se produisait dans l'Hellade européenne, dans les îles, dans l'Asie Mineure. C'est en grande partie à la passion des Grecs du dehors que les jeux gymniques, célébrés par la mère patrie à Delphes, à Olympie, dans l'Isthme et dans Athènes, durent leur extrême importance comme fêtes d'union morale entre tous les Hellènes. Des vases conquis aux Panathénées se retrouvent dans toutes les parties du monde grec, aussi bien en Sicile, en Cyrénaïque et en Italie que dans la Grèce proprement dite, ce qui prouve que les champions étaient accourus de toutes les colonies helléniques[1].

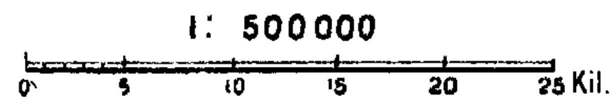
1. G. Perrot et Ch. Chipiez, *Histoire de l'Art et de l'Antiquité*, t. VII, pp. 293 et suiv.

Le grand mouvement des migrations qui fut la conséquence des invasions doriennes eut donc à maints égards des résultats heureux

N° 163. Territoire de Milet.



1: 500000



C'est sur le versant sud du Mykale (Mycale, aujourd'hui Samsun), entre la montagne, la rivière et Priene qu'eut lieu en l'an 479 avant le début de l'ère chrétienne, la bataille navale et terrestre où les Grecs, sous Xantippe, défirent les Perses.

Milet, Samos, Myus (Myonthe) et Priene, villes mentionnées sur la carte, sont quatre des « douze cités ioniennes ». Les autres étaient Ephèse, Lebedos, Clazomènes, Erythrée, Kolophon, Phocée, Teos et Chios. Leur centre religieux était le sanctuaire de Poseidon à Priene. La confédération, dissoute par Cyrus, se reforma après la conquête d'Alexandre et persista plusieurs siècles; on retrouve encore son nom sur une monnaie de l'époque de Valérien (IIIe siècle).

dans l'histoire de la civilisation grecque, puisqu'il étendit de beaucoup le domaine de la race et de la langue : toute la moitié du bassin de la

Méditerranée se trouva ainsi conquise à l'influence partie de la petite péninsule hellénique. Que de cités d'origine barbare se vantèrent d'avoir eu pour origine des colonies grecques : jusqu'aux Irlandais de nos jours qui, par fierté nationale, se donnent sérieusement le nom de Milésiens! A l'étranger, loin des villes conquises, des champs ravagés, les diverses sous-races dans lesquelles se divisait la nation grecque, Doriens, Ioniens, Achéens, Eoliens, apprenaient à se détester moins, à se sentir davantage les fils de la même mère Hellade, et des mélanges nombreux eurent lieu entre les descendants des frères ennemis. Ainsi, les Doriens qui continuèrent leur migration par delà les mers, en Crète, à Rhodes, dans les presqu'îles de l'Asie Mineure, jusque dans la Cyrénaïque, cessèrent bientôt de ressembler aux hommes de leur race qui en représentent le mieux l'âpre génie, les durs guerriers spartiates : ils changèrent avec le milieu. On peut en juger par le plus célèbre des Doriens, Hérodote, le glorieux fils d'Halicarnasse. C'est dans le doux dialecte ionien qu'il écrivit ses *Histoires*, c'est vers Athènes, comme vers la patrie de sa pensée, qu'il revenait après ses longs voyages dans les diverses parties du monde connu, et lorsqu'il mourut, il s'occupait à fonder une colonie athénienne dans la Grèce de l'Italie, sur l'emplacement de l'ancienne Sybaris, démolie par les Crotoniates.

Mais si l'expansion de la race hellénique fut un des heureux résultats indirects de l'invasion dorienne, les conséquences directes dans les pays immédiatement frappés en furent terribles et firent brusquement reculer la culture chez les populations conquises à la pointe de la lance et que la haine de l'oppresseur réduisait à la servitude. Les Doriens, envahisseurs barbares, ont trouvé naturellement des historiens, adorateurs de la force, qui se sont rangés du côté des vainqueurs, précisément parce qu'ils ont vaincu et qu'il est profitable d'aduler les puissants, même ceux qui sont morts depuis des milliers d'années. Il est certain que le régime imposé par les Spartiates fut atroce et que le peuple des Hilotes, de libre et policé qu'il était avant la conquête, devint un lamentable ramassis d'esclaves : jamais il ne put se relever de son abjection et jamais ses maîtres ne purent atteindre à l'idée de la liberté civique ; bien que Grecs, ils restèrent vraiment « barbares ». Comme un corps étranger introduit dans un organisme sain, ils développèrent dans le monde grec des maladies redoutables. On peut dire que de toutes les causes de mort déposées



Cl. Bonfils

ATHÈNES — INTÉRIEUR DU THÉÂTRE DE BACCHUS

dans la civilisation hellénique, c'est leur action qui fut la plus funeste.

Le regrès de l'Hellade se manifesta surtout de la manière la plus évidente dans les contrées du Nord, Epire et Thessalie, que les Doriens avaient traversées en entier dans leur invasion triomphante. Ces régions, qui tenaient une si grande place dans la mémoire et dans la religion des Grecs et où se maintenait dans leur pensée le siège de leurs dieux, cessèrent d'être considérées comme appartenant au monde hellénique. La force des populations du nord pour toute initiative supérieure ou pour tout exemple à suivre se trouva définitivement épuisée : pendant les trente siècles de l'histoire connue, cette poétique Thessalie, qui donna tant d'éléments précieux à notre avoir légendaire et mythique, n'a pris aucune part appréciable à l'action de l'humanité. Même dans les contrées du Sud, qui maintinrent quand même le nom de la Grèce, l'invasion dorienne fit d'abord reculer en tous lieux la culture hellénique, ainsi qu'en témoignent nettement les manifestations d'art. Comme tous les gens de guerre, les Doriens étaient pleins d'un arrogant mépris pour les inventions, les métiers, les œuvres, les idées des nations dont ils envahissaient le territoire, ils n'avaient que

faire des beaux vases, des figures sculptées, des bijoux patiemment gravés. Il y a régression incontestable dans le travail et la richesse, dans l'art et l'industrie, après la période que l'on peut désigner comme « achéenne » ou « mycénienne », et un siècle ou deux durent s'écouler avant que le progrès eût repris son cours normal[1].

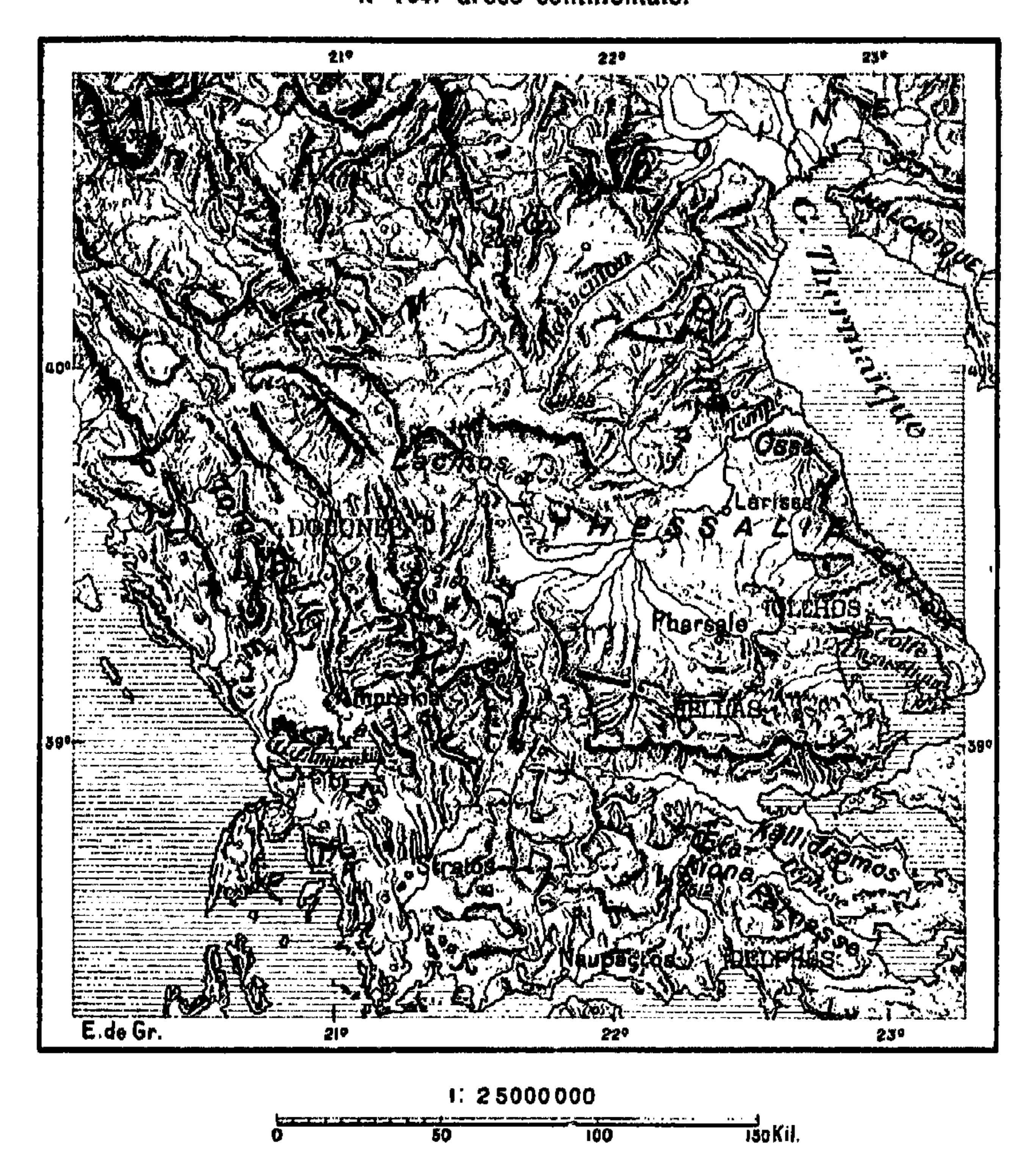
D'ailleurs, une grande partie du monde grec était encore dans la phase purement agricole de son développement, et, chose curieuse, ceux qui s'occupaient d'un autre labeur que celui de la culture, pour lequel la force et la santé sont indispensables, étaient régulièrement choisis parmi les infirmes : l'agriculteur hellène, de même qu'en nombre de districts le paysan français décidant que tel fils malvenu sera prêtre ou maître d'école, avait grand souci de remettre sa terre à des héritiers vigoureux et de solide membrure : les boiteux se faisaient d'ordinaire forgerons, et c'est pour cela que ceux-ci attribuèrent la même infirmité à Héphaïstos, leur divin patron; les aveugles, comme le plus illustre d'entre eux, Homère le rhapsode, se faisaient chanteurs, danseurs, improvisateurs et récitateurs de vers. Incapables de tirer leur propre nourriture du sol et de vivre d'une manière indépendante, les artisans et les chanteurs étaient obligés de travailler pour la communauté : ils devenaient « démiurges », c'est-à-dire les « travailleurs du peuple » et n'étaient pas absolument considérés comme des hommes libres[2].

Aux temps d'Homère, les Grecs sont loin d'être les premiers dans les arts, et ils ne font aucune difficulté pour le reconnaître : ce sont des produits d'origine étrangère qu'ils célèbrent comme étant les plus beaux : épées de la Thrace, ivoires de la Lybie, bronzes de Cypre et de la Phénicie. On a trouvé des bijoux dans les tombes athéniennes de cette époque, mais pour la qualité du métal, aussi bien que pour l'originalité de la décoration, ils sont très inférieurs à ceux que l'on a retirés des tombes mycéniennes. Les métaux précieux étaient devenus moins abondants et d'un emploi plus rare. En outre, le style a changé : l'artiste ne prend plus ses modèles dans les mille formes de la vie, plantes et animaux : à l'exception de l'oiseau des marais, et plus tard du cheval et de l'homme, il ne représente plus de formes animées. Il n'avive plus les courbes et ses motifs sont empruntés

1. G. Perrot et Ch. Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. VII, p. 277 et suiv. — 2. Ed. Meyer, *Die wirtschaftliche Entwickelung des Altertums*, pp. 16, 17.

à des figures géométriques, sans doute élégantes et variées, mais toujours rectilignes. Ce système d'ornementation, qui coïncide avec l'invasion dorienne, a dû très probablement être apporté par elle des

N° 164. Grèce continentale.



régions de l'Europe centrale et se rattache au style qui a prévalu chez les populations septentrionales, sur les rives de la Baltique. Il remplaça un art beaucoup plus riche et plus avancé qu'avaient connu des populations plus riches et plus civilisées. Mais ce ne sont point les Doriens porteurs du style nouveau qui en furent les meilleurs interprètes : c'est dans l'Attique, destinée à devenir plus

tard le pays par excellence de la sculpture, que les poteries à dessins géométriques arrivèrent à leur perfection. La finesse de l'argile recueillie dans le sous-sol de la plaine du Céphise d'Attique fut pour une grande part dans cette excellence des produits athéniens, mais le goût naturel des céramistes annonce déjà la race qui devait élever les monuments de l'Acropole.


Cl. Giraudon.
LÉCYTHE BLANC A FIGURES NOIRES

En jetant les yeux sur une carte de la Grèce, sans connaissance préalable de l'histoire, l'observateur, tombé, supposons-le, d'une planète voisine, remarquera d'abord quelques points vitaux, où, devra-t-il lui sembler, se concentrera le mouvement de l'histoire. Tout d'abord il sera frappé par la position géographique de Corinthe, située près de la partie la moins large et la moins accidentée de l'Isthme, au pied d'un rocher facile à transformer en citadelle. Ses plages et les criques voisines, d'un côté sur le golfe de Corinthe, de l'autre sur le golfe Saronique, sont autant de ports naturels, et les eaux mêmes de ces golfes, entourées de montagnes ou d'îles élevées, servent de rades aux navires. En ce lieu devait naître un entrepôt de trafic, d'abord entre les rivages des deux petites mers qui séparent le Péloponèse de la Grèce continentale, puis entre la mer Egée, l'Adriatique et tous les rivages de l'Occident. Lorsque l'histoire commence, Corinthe nous apparaît comme une ville illustre entre les villes, et les divinités de la mer, apportées par les Phéniciens, trônent dans ses temples. La fable

nous dit que, déjà bien avant les envahisseurs doriens, Sisyphe y roula les puissants rochers de la forteresse, ce qui donna sans doute occasion à ses ennemis d'imaginer le tourment auquel il fut condamné dans le Tartare, celui de remonter sur une pente un roc qui dévalait avant d'atteindre le sommet. A l'époque de sa prospérité, Corinthe devint la cité de la Grèce qui renferma le plus grand nombre d'habitants se pressant dans une seule enceinte : trois cent mille personnes s'y trouvaient réunies. L'échange des marchandises ne suffisant pas à son activité, elle s'improvisa grand centre de fabrication pour les poteries, les métaux, les œuvres de luxe et d'art. Quelques-unes de ses colonies furent parmi les plus célèbres du monde hellénique, notamment Corfou et Syracuse, celle-ci la plus grande et la plus peuplée de toutes les cités coloniales. Telle était la gloire de Corinthe que son nom s'identifia souvent à celui de la Grèce entière : le jour de sa destruction par les Romains, il y a vingt siècles et demi, fut considéré par tous comme la fin même de la nation.



Cl. Giraudon.

AMPHORE CHALCIDIENNE, LES BŒUFS DE GERYON

Autre lieu que l'examen sommaire révèle aussitôt comme vital pour la rencontre des hommes et l'échange des marchandises :

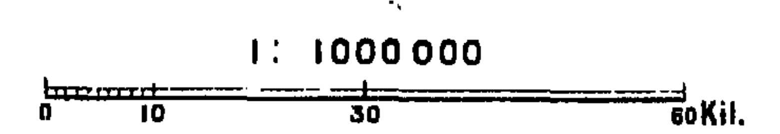
Chalcis. Cet endroit privilégié possède à la fois les avantages d'une ville continentale et ceux d'un port maritime. Elle se trouve au loin dans l'intérieur des terres, et cependant au point de rencontre de deux golfes; elle commande à la fois les chemins maritimes du Nord et du Sud, et par un simple pont, facile à défendre en cas d'attaque, se rattache à la péninsule de l'Attique et à l'ensemble de l'Europe. En outre, elle avait une source locale de richesses, fournie par ses mines de cuivre, et de toutes parts accouraient les marchands. Devenue centre de commerce et de puissance, elle fonda de nombreux comptoirs sur les rives lointaines et finit même par devenir la métropole de trente-deux villes, bâties par elle, dans la triple péninsule projetée comme une main au sud de la Thrace et connue encore de nos jours sous le nom de « Chalcidique ». Combien grand eût pu devenir le rôle de Chalcis, comme celui de Corinthe, si les avantages de sa position avaient été complétés par un domaine environnant d'une grande étendue, présentant un caractère d'unité géographique! Mais Chalcis et Corinthe n'étaient que des points, pour ainsi dire, et malgré leurs avantages locaux extraordinaires, elles furent distancées historiquement par des cités moins favorisées quant au site, mais ayant de plus vastes territoires pour dépendances naturelles.

Dans la concurrence vitale qui se produisit entre les nombreuses cités de la Grèce, avec leurs divers avantages locaux pour la production agricole, industrielle ou minière, les facilités du commerce, et la puissance de résistance ou d'attaque, un certain équilibre finit par s'établir entre les petits États de la Grèce continentale et ceux du Péloponèse, mais c'était un équilibre peu stable, comme celui qui se produit dans les phénomènes éternellement changeants de la vie. Les deux contrées qui s'affrontaient de chaque côté de l'isthme de Corinthe étaient à peu près égales en étendue, car les parties montueuses de la Grèce du Nord, que le haut Parnasse et les autres grands massifs de montagnes, jusqu'aux arêtes maîtresses du Pinde, séparent de la Boétie et de l'Attique, restaient à demi en dehors de la Grèce, à cause de l'âpreté du sol et de la sauvagerie des populations. Dans l'ensemble, le Péloponèse présentait plus de force compacte, plus de solidité, non seulement pour la défense, mais aussi pour l'offensive. L'avantage revenait à la Grèce du Nord quand elle ajoutait à sa puissance celle des îles voisines jusqu'à la côte d'Asie. D'ailleurs, les

frontières oscillaient constamment entre les deux Grèces, différentes par leur tension naturelle, par leur génie propre, par leur manière de

N° 165. Corinthe et l'Argolide.



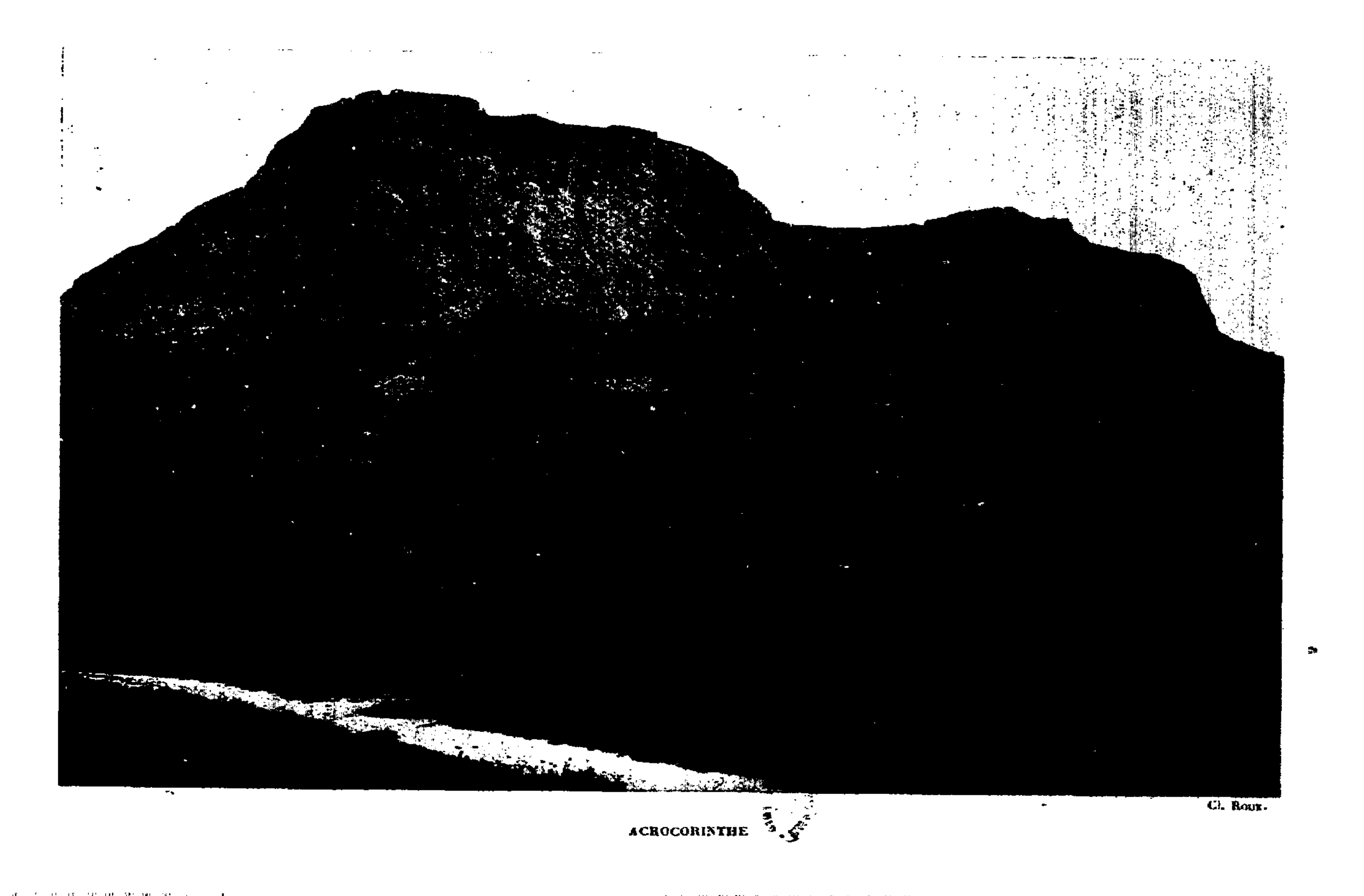


vivre et de comprendre la vie. Les rivalités de commerce, les jalousies, les rancunes et les brouilles, les alliances et les guerres modifiaient d'année en année les forces respectives.

Sparte et Athènes symbolisèrent et représentèrent matériellement les génies des deux contrées, des deux groupes ethniques, car le Péloponèse fut surtout la terre des Doriens, et l'Attique devint le centre des Ioniens. Tout d'abord le contraste se révèle par ce qu'on appelle

les « lois » et ne fut en réalité que la vie sociale et politique des peuples de la Grèce. La nature seule, le simple milieu du sol et du climat n'expliquent point cette opposition ; il faut tenir compte aussi du milieu moral que créait aux Spartiates leur caractère d'étrangers s'installant de force en un pays nouveau pour eux, où ils se trouvaient toujours en danger. En effet, l'ambiance de la contrée dans laquelle se déroulait leur existence n'a rien de tragique en elle-même. La plaine est fertile, une des étymologies proposées pour le nom de Sparte a le sens de « sol fécond ». L'Iri, l'ancien Eurotas, se déroule dans une large campagne qui fut jadis un lac et qui laissa d'épaisses couches d'alluvions, puis, au delà d'âpres défilés, se déverse dans le golfe de Laconie à côté d'un « fleuve royal » (Vasili Potamo) qui vient de s'élancer en source du fond de galeries calcaires. Un bel amphithéâtre de montagnes que commande à l'ouest le superbe Taygète ou Pentodactyle (aux cinq doigts), entoure la plaine de Sparte et lui fait un cercle d'escarpements blanchâtres alternant avec des fonds d'ombre et de verdure.

Les résidants originaires de cette belle contrée, les Laconiens, se disaient fils des Pélasges autochtones, « nés du sol », et vivaient en paix avec les habitants des vallées et des hautes combes voisines ; la conquête dorienne en fit des asservis : ce sont eux qui, sous le nom de Periœques ou « Gens des Alentours », « Bordiers », « Clients », continuèrent de se livrer aux travaux de la campagne et aux industries héréditaires. Ces occupations diverses les avaient enrichis aux temps anciens, alors que des colonies phéniciennes peuplaient Cythère et les comptoirs d'échange et de pêcheries de coquillages à pourpre sur le pourtour du golfe. Pendant toute la période de l'histoire grecque proprement dite, au contraire, les Laconiens, soumis à une domination très dure et menant une existence précaire, ne travaillèrent que pour le profit de leurs âpres patrons, les Spartiates. C'est à eux pourtant que les peuples de la Grèce venaient acheter des meubles, des instruments en bois et en fer, des vêtements, des chaussures. Constituant surtout un prolétariat ouvrier, ils enrichirent leurs maîtres qui, sans eux, n'eussent jamais pu maintenir leur pouvoir. Sans les laborieux Lacédémoniens, la domination des Spartiates eût été impossible ; mais l'histoire oublia ces humbles pour concentrer toute son attention sur les hommes de guerre campés à Sparte. Elle négligea surtout les Hilotes,



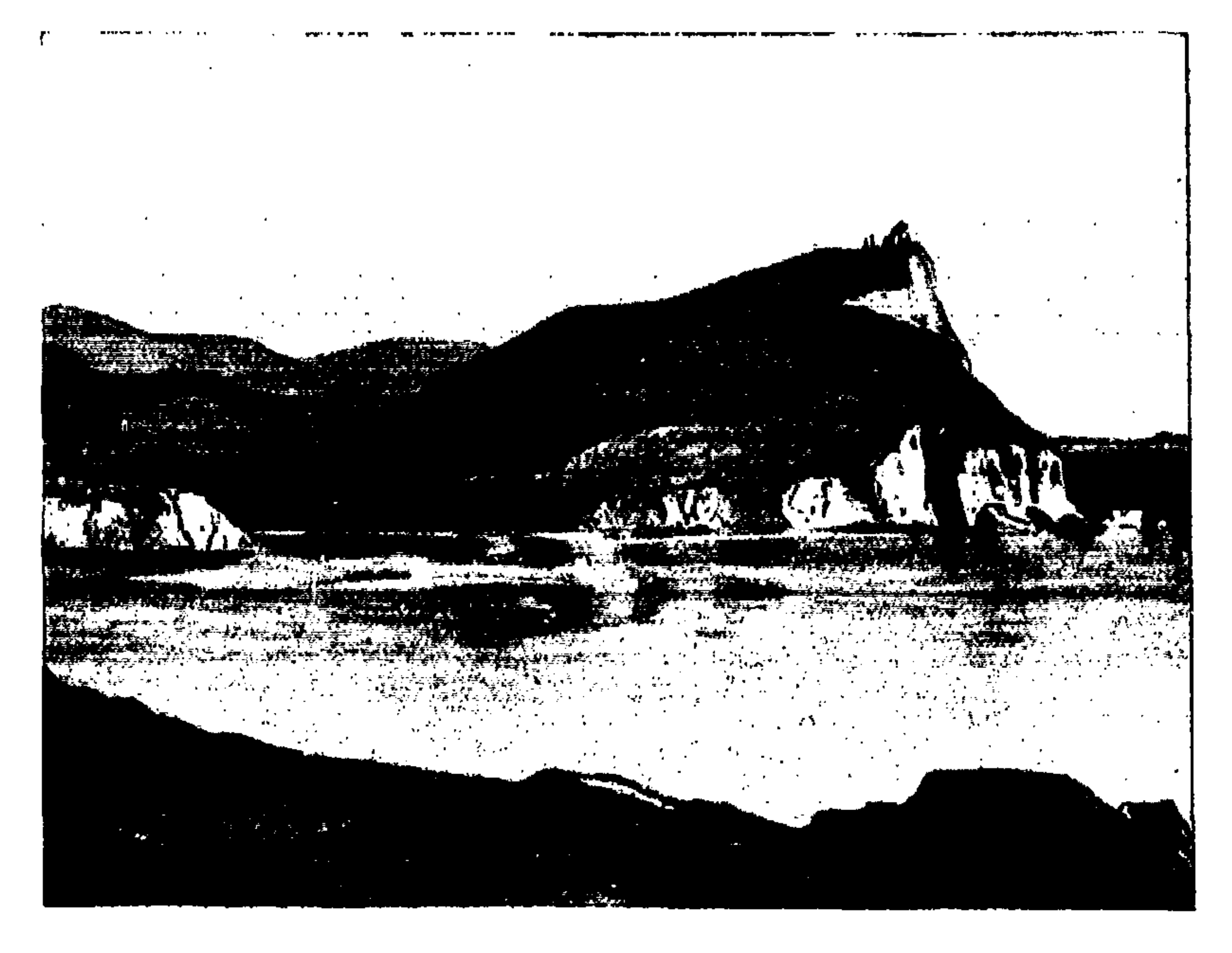
Cl. Roux.

ACROCORINTHE

anciens habitants de la plaine rapprochée de la mer : ceux-ci, qui avaient longtemps résisté, furent punis du plus dur esclavage; ayant à peine gardé le nom d'hommes, ils restèrent complètement ignorés des autres Grecs, quoique par le nombre ils fussent les premiers dans le territoire lacédémonien.

Ainsi les Spartiates avaient dû se créer un milieu artificiel, parfaitement à part, en dehors du milieu naturel, qui avait été celui des Laconiens et des Hilotes. Établis dans le pays la lance à la main, après un exode guerrier qui, des régions du Pinde jusqu'au centre du Péloponèse, avait usé des générations entières, ils n'avaient plus d'autre métier que la guerre. Leur cerveau s'était fait à la lutte incessante et ne pouvait plus s'accommoder à la préparation des travaux pacifiques. Ils eurent à subjuguer d'abord les populations résidantes, puis celles des monts environnants. Leurs voisins de l'Ouest, les vaillants Messéniens, qui possédaient de très fécondes vallées, plus riches encore et plus étendues que celles de la Laconie, soutinrent longtemps la fureur guerrière des Spartiates. Ceux-ci, devenus les maîtres incontestés du Péloponèse, eurent tout le monde grec pour champ de conquête et de pillage. Ils devaient avoir, en outre, le souci constant de se garder, et ils le firent avec une logique, une méthode dont on ne trouve peut-être d'autres exemples que chez les Peaux-Rouges du Nouveau Monde, tenus également à une vigilance continue par un danger de tous les instants. Leur ville était un camp, d'autant mieux surveillé qu'ils avaient eu la fierté de ne pas l'entourer de murailles et qu'ils formaient un rempart vivant autour de leur Apollon dorien, brandissant la lance comme lui : leur divinité, leur idéal ne pouvait être que la force. Groupés en une petite armée au milieu de populations éparses qu'ils terrorisaient par de fréquents massacres, ils compensaient par la solidité de leur position stratégique et par la pratique incessante de la violence guerrière la faiblesse relative de leur nombre, — environ un contre dix.

On connaît la dure sévérité des lois, attribuées au personnage légendaire de Lycurgue, mais issues en réalité de l'inéluctable nécessité dans laquelle le péril continu avait placé les Spartiates. Ces lois n'étaient pas inspirées par le génie dorien, comme le dit Otfried Müller, car les tribus de même race vivant en des conditions différentes ne connaissaient point cette organisation sociale et politique : elle était



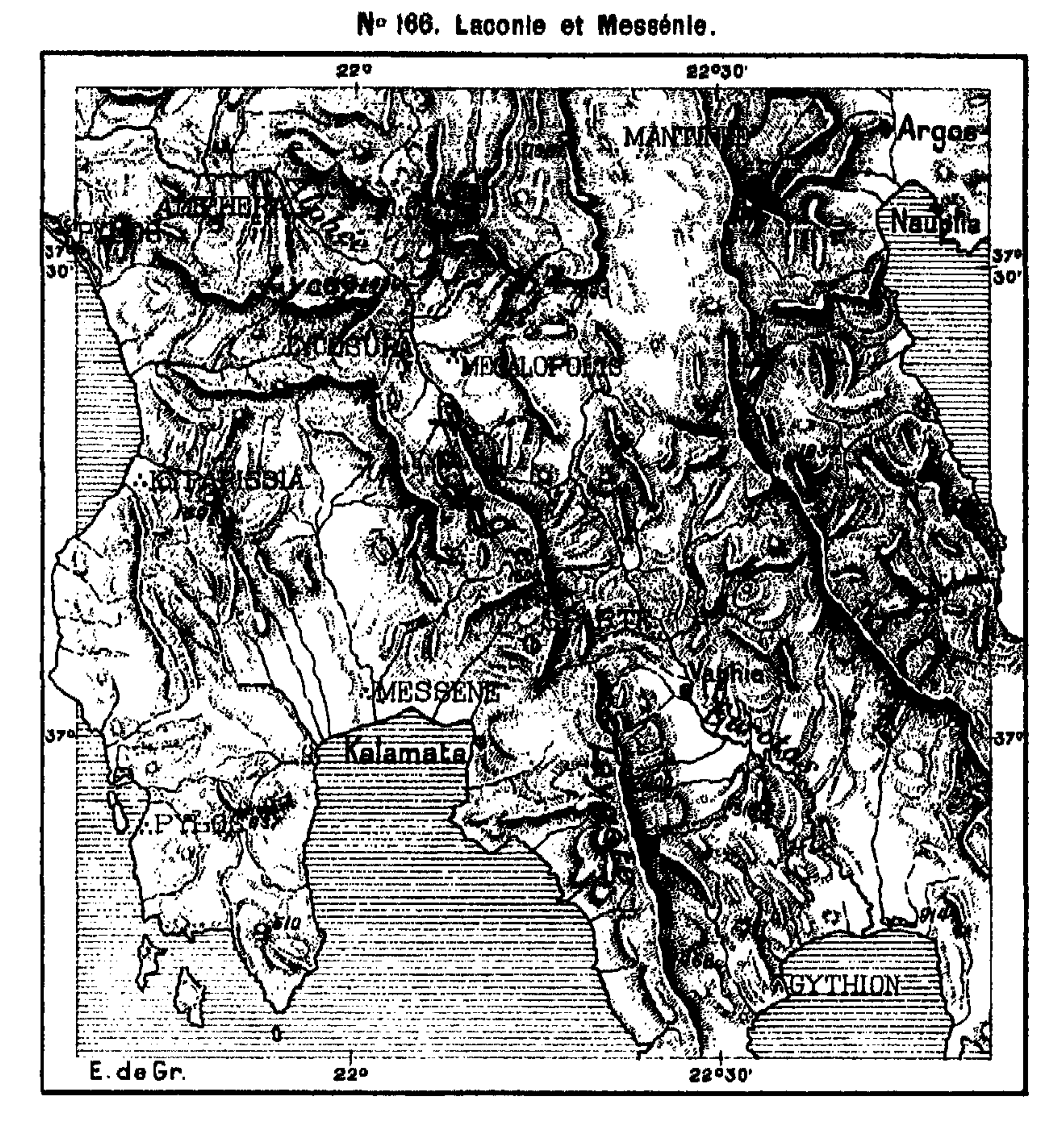
LE CAP SUNIUM

dictée par le milieu historique, résultat de tous les milieux antérieurs, naturels et artificiels[1]. Le Spartiate, livré dès l'âge de sept ans à l'État, c'est-à-dire à l'assemblée des guerriers, était aussitôt dressé, façonné de manière à devenir un guerrier de plus : on l'entraînait à la force et à l'adresse ; on en faisait un animal de combat, on l'exerçait à la lutte sanguinaire, même contre ses camarades ; on lui livrait dans les jours de fête la racaille méprisée du populaire, pour qu'il l'insultât et la battît ; on l'excitait même à la rapine, comme il convient à un bon soldat, et l'on se gardait bien de lui apprendre à lire, de peur que l'étude lui ouvrît une perspective sur un monde inconnu, différent de celui auquel on le destinait. A peine devait-il savoir parler : son langage, interprétant une idée fixe de guerre et de domination, se bornait à l'expression précise de la volonté, sans éloquence ni poésie. On n'exaltait en lui qu'une seule vertu, celle de l'endurance, de la force, du courage, et cette vertu même devait lui servir à priver

1. George Grote, *History of Greece*.

les autres de leur vie ou de leur liberté. Le travail restait interdit

N° 166. Laconie et Messénie.



Vapmo, fameuse par la découverte d'admirables gobelets en or de la période mycénienne (S. Reinach, *Apollo*).

Lykosura, « mère de toutes les villes pélasgiques et centre du royaume primitif », située au sommet d'un mont (V. Bérard, *Les Phéniciens et l'Odyssée*).

Pylos de Messénie, à proximité de l'ilot de Sphactérie et de la rade de Navarin, n'est pas, d'après V. Bérard, la ville de Nestor que traversa Télemaque, en route pour Sparte (*Odyssée*). Le fils d'Ulysse aurait débarqué à une Pylos voisine de l'embouchure de l'Alphée, au pied du Mont Kaiapha (714 mètres) et s'arrêtant une nuit à Aliphera (la Phera du poème), aurait pris la seule route de char qui conduisit à travers le Péloponèse, par les vallées de l'Alphée et de l'Eurotas.

Megalopolis, fondée par Epaminondas, en — 370; la situation était mal choisie, la ville n'eut qu'une existence éphémère et un rôle presque nul.

Messène. Antérieurement à la ville indiquée sur la carte, il en avait existé une autre du même nom, située plus au Nord, au pied du Mont Ithomé.

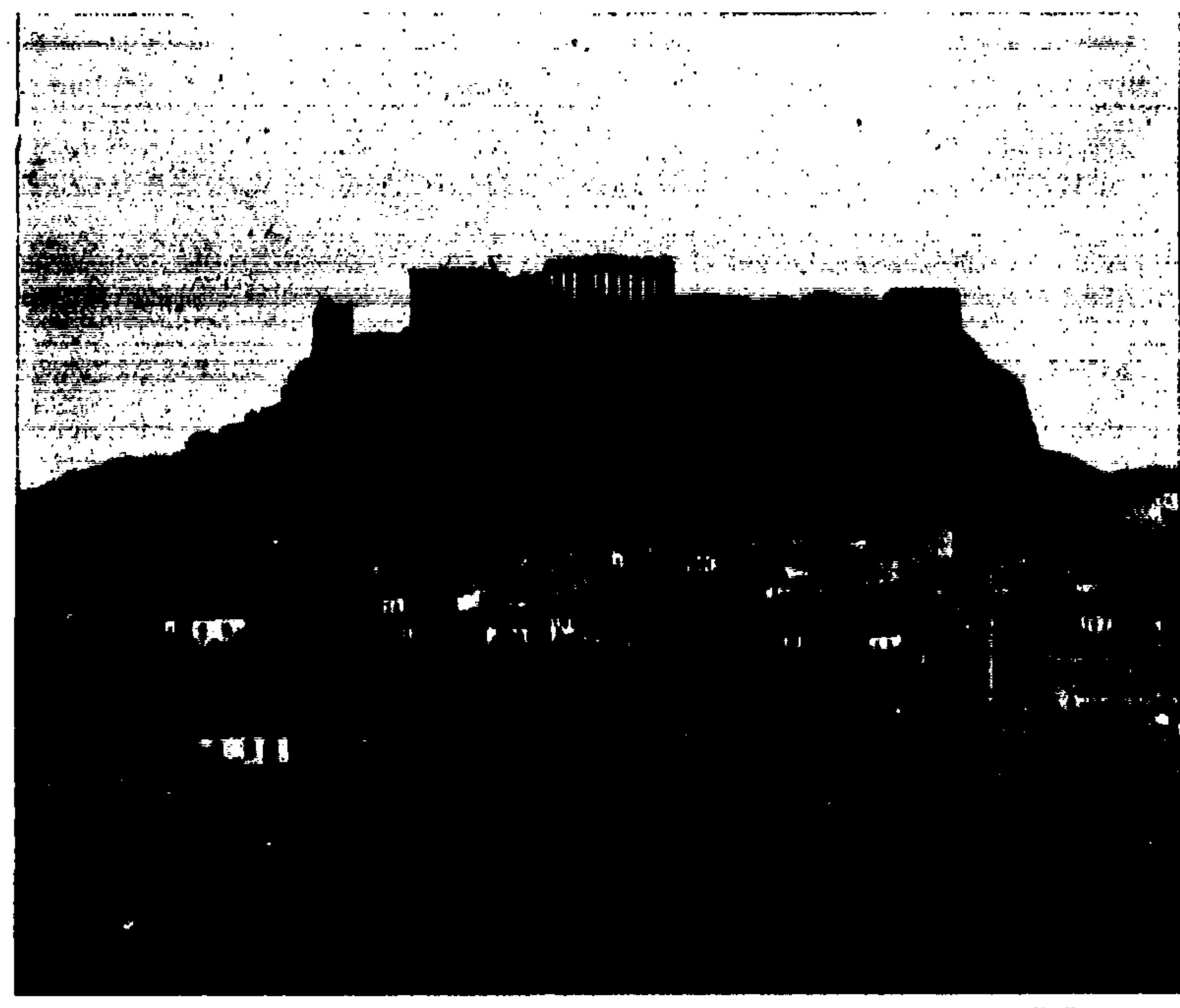
à ces parasites, quoiqu'ils eussent commencé par se distribuer des

terres, incessibles et inaliénables. Mais c'est à d'autres, aux Laconiens, aux Hilotes, qu'il incombait de se fatiguer pour eux, de leur construire des demeures, de leur porter du pain et des fruits, de leur tisser des étoffes et de leur forger des glaives.

En échange de leur labeur, les Hilotes asservis n'avaient aucun droit et pouvaient s'estimer heureux d'être parmi ceux auxquels on laissait la vie. C'était fête de les enivrer, de les montrer ignobles et vomissants afin que les enfants, fiers de leur plus noble sang, apprissent à mépriser ces esclaves. Mais il fallait les haïr quand il y avait danger. On tuait les plus forts et les plus beaux, pour qu'ils n'eussent pas l'audacieuse pensée de se comparer avec leurs maîtres : dans la guerre du Péloponèse, lorsque les Spartiates purent craindre un soulèvement de la foule asservie, ne mit-on pas au concours la dignité de citoyens, afin qu'il se fît ainsi une sélection des plus vaillants, puis, quand deux mille d'entre ces ambitieux de liberté se furent présentés, ne s'empressa-t-on pas, nous dit Thucydide, de les faire disparaître en quelque ténébreuse embûche?

Ainsi tenus par leur propre destin, prisonniers de leur propre crime de guerre et d'oppression, qui les obligeait à guerroyer, à opprimer sans cesse, les « héros » Spartiates devaient, chez leurs voisins, invariablement choisir pour alliés les familles aristocratiques, ambitieuses comme eux de réduire le peuple à la soumission ou même à la servitude ; ils étaient condamnés au mal aussi bien qu'à l'ignorance. Dans le grand péril commun, lorsqu'on vit s'ébranler l'immense armée des Perses et des Mèdes pour venir écraser la petite Grèce, les Spartiates se firent plus d'une fois les alliés du despote étranger, et quand la domination de Lacédémone fut enfin brisée, ceux d'entre ses citoyens qui restaient s'adonnèrent surtout — digne fin de leur carrière — à la profession de guerriers à gages dans les bandes de quelque tyran.

D'ailleurs, leur sang non renouvelé par les croisements, avait subi la décadence qui frappe inévitablement toutes les aristocraties : leur nombre, énuméré à diverses époques, témoignait d'un amoindrissement graduel, causé bien plus encore par le déclin de la race que par les pertes d'hommes dans les batailles. A la fin, ils n'étaient plus assez pour se risquer à combattre seuls ; ils ne pouvaient entrer en campagne qu'appuyés sur des alliés et des mercenaires. Ce n'en est



Cl. Bonfils.

ATHÈNES — L'ACROPOLE ET LA VILLE

pas moins un fait historique des plus curieux que celui de la durée plus de cinq fois séculaire d'une puissance militaire, maintenue avec si peu de changements et une si lente évolution intérieure, dans cette Grèce si mobile, si prompte à se renouveler. Hommes de bronze, que ne troublait point le travail de la pensée, les Spartiates pouvaient, de génération en génération, rester à peu près les mêmes en apparence, au milieu d'un monde rapidement transformé. C'est là ce qu'exprimait la légende de Lycurgue, se retirant à Delphes et s'y laissant mourir de faim, après avoir fait jurer l'observation de ses lois : il mettait ainsi son peuple sous la protection solennelle des dieux qui vengent la violation du serment.

Au point de vue de la nature ambiante, les avantages d'Athènes sur sa rivale du Péloponèse ne sont pas tels qu'ils frappent aussitôt la pensée, et même, à certains égards, Sparte se trouvait réellement privilégiée. D'abord la petite vallée de l'Eurotas, avec ses dépendances et ses annexes, est un territoire plus riche que le pays d'Athènes, pauvre-

ment arrosé, manquant souvent de pluie, entouré d'âpres rochers. Sauf sa très heureuse situation stratégique, à la base d'un rocher de défense facile, dominant une vallée très ouverte, unie et fertile, qui s'incline doucement vers la mer, Athènes n'a rien dans son ambiance immédiate qui lui donne une prééminence naturelle sur les autres cités de la Grèce; même ce merveilleux tableau que présentent les bosquets d'oliviers, les rivages sinueux, les îles et les promontoires, les montagnes aux arêtes blanches burinées sur le ciel bleu, cet ensemble harmonieux se retrouve sous mille formes, non moins pur et non moins beau, sur tout le pourtour de l'Hellade et d'autres terres méditerranéennes : à ces multiples paysages il manque seulement le souvenir auguste du passé, toujours présent dans le respect et la mémoire des hommes.

Les grands avantages matériels d'Athènes sont de ceux qu'elle eut à se créer par son industrie, telles ses carrières qui lui donnèrent de beaux matériaux pour la construction de ses maisons, de ses forteresses et de ses temples, tandis que les riches mines d'argent du Laurium lui fournirent en abondance des ressources pour l'entretien de son commerce. Les découpures du littoral lui facilitèrent singulièrement les relations avec les pays étrangers : la communauté politique abritée par la forteresse naturelle de l'Acropole se trouvait à une très faible distance — deux petites heures de marche, à peine, — trois ports : Phalère, Munichia avec ses deux bassins, enfin le Pirée, absolument protégé contre tous les vents du large et auquel s'ajoute une admirable rade, sous le vent de l'île de Salamine. De plus, la péninsule de l'Attique est, de toute la Grèce continentale, la contrée la plus rapprochée de l'Asie Mineure qui, sous la même latitude, projette au-devant de l'Europe deux presqu'îles et deux traînées insulaires : en ces parages, on ne compte guère par un bon vent qu'une journée de navigation entre l'Europe et l'Asie, et les barques peuvent faire escale en route sur des îles nombreuses. Ainsi, dès les premiers temps de son évolution historique, l'Attique, dont le nom même, — Aktiké ou la « Pointe », la « Péninsule », — rappelle la situation relativement à la mer, était devenue une puissance maritime. Son activité rayonnait au loin, tandis que Sparte, royaume continental au milieu de sa presqu'île, cherchait à se renfermer étroitement en son ancien bassin lacustre presque fermé. Athènes

contemplait la mer du haut de son Acropole, et de ses trois ports les

N° 167. Attique.



Carte à l'échelle de 1 : 1 000 000.

La ville de Chalcis du texte (pages 307-308) est ici désignée par Khalcis. On trouvera aussi les orthographes Chalcidique, Chios, puis Cythère, Mycènes, etc., à côté de Orkhomenos, Khersonèse, et de Kimolos, Kythnos, etc. La règle qu'on eût désiré suivre était de représenter *par Kh le X grec et par K, devant i et e, le K grec, à moins que le mot français écrit* avec Ch ou C n'ait pris une physionomie très usuelle.

Oropos était le port où débarquaient les blés d'Eubée à destination d'Athènes, Dekeleia commandait la route de l'isthme d'Attique (V. Bérard).

navires cinglaient librement vers les îles de l'Archipel, les péninsules

de la Grèce asiatique et les havres de la Grande-Grèce, pendant que sa rivale laconienne, se détournant de la perspective naturelle qui lui montrait au sud la mer déserte, à l'ouest de Cythère et de la Crète, regardait surtout au nord pour accroître son domaine de conquêtes par delà les remparts successifs de la grande citadelle du Péloponèse.

Le contraste géographique entre les deux cités était donc considérable; mais le contraste historique, provenant de tous les milieux successifs survenus pendant les âges, était bien plus grand encore. Les Spartiates, entourés d'ennemis déclarés ou d'esclaves cachant sous les dehors de la flatterie rampante une haine immortelle, ne ivaient que pour la guerre, avec la continuelle appréhension de la révolte, avec l'appétit constant des massacres et des butins. Les Athéniens, descendants des antiques Pélasges aborigènes, auxquels s'étaient associés de nombreux immigrants refoulés chez eux par les invasions doriennes, les Athéniens furent dans l'histoire ceux qui représentent le mieux ce type héroïque de la cité dont l'individualité changeante se distingue si bien dans l'unité supérieure de la Grèce.

En se remémorant Athènes, on voit en même temps apparaître cent autres villes grecques aux maisonnettes blanches s'étageant sur les pentes d'une colline rocheuse, sous la verdure pâle des oliviers. La patrie, tout le groupe de familles alliées, contenu en cet étroit espace, formait un tout complet, un véritable organisme. Du haut de son acropole, le citoyen suivait du regard les limites du domaine collectif, ici le long de la mer indiquée par le liseré blanc des vagues, plus loin à travers la forêt bleuâtre qui recouvre le penchant des collines, puis, au delà des ravins et des gorges, sur la crête des rochers. Le « fils du sol » pouvait donner un nom à tous les ruisselets, à tous les bouquets d'arbres, à toutes les demeures qu'il apercevait dans l'étendue. Il connaissait les familles qu'abritaient ces toits de chaume, il savait où les héros de la nation avaient accompli leurs exploits, où les dieux avaient lancé leur foudre. De leur côté, les gens de campagne regardaient vers la cité comme vers leur chose par excellence. Ils en connaissaient bien les sentiers, qui s'étaient graduellement transformés en rues : telle place, telle voie magistrale portait encore le nom des arbres qui s'y élevaient autrefois; ils se rappelaient leurs jeux autour des fontaines, où se miraient maintenant les statues des nymphes; là-haut, sur le roc protecteur, se dressait le temple portant

l'effigie du dieu que l'on invoquait dans les dangers publics, et c'est derrière ses remparts que se réfugiaient les enfants et les femmes lorsque l'ennemi, trop nombreux, envahissait la plaine. Nulle part, si ce n'est dans les clans des tribus primitives, le patriotisme ne se produisit avec une pareille intensité, la vie, le bien-être de chacun se confondant avec le bonheur de tous. L'ensemble politique du corps social était aussi simple, aussi un et bien délimité que celui de l'individu lui-même. C'est dans ce sens qu'il faut considérer avec Aristote ζῶον πολιτικόν, l'« animal urbain », le part-prenant à la cité organique[1], et non pas seulement l'« animal politique » ainsi qu'on le traduit d'ordinaire, — comme l'homme par excellence, et dans l'histoire cet homme n'est-il pas surtout l'Athénien ?



Musée du Louvre. Cl. Giraudon.

TÊTE ARCHAÏQUE (VI[e] SIÈCLE AV. J. C.)

Certes, la vie d'une cité, avec tous ses éléments diversement entremêlés, est une évolution trop complexe pour que dans son ensemble, et de son origine à sa fin, elle puisse représenter un principe, une idée, dans sa pureté symbolique : Athènes eut aussi ses périodes

1. Ibn-Khaldoun, *Prolégomènes*; cité par Ernest Nys, *Société nouvelle*, juillet 1896, p. 123.

critiques pendant lesquelles on put l'assimiler à la cruelle Sparte. Elle eut ses familles nobles qui tentèrent de monopoliser à leur profit toutes les forces de la nation; elle eut ses guerres féroces, qui pèsent lourdement sur sa mémoire; elle eut également de cruels législateurs, représentants de despotes, que le danger d'être renversés rendait impitoyables. C'est ainsi que dans le lointain de l'histoire à demi-légendaire, il y a plus de vingt-cinq siècles, apparaît l'archonte Dracon, dont le nom symbolise encore de nos jours les lois féroces promulguées par les pouvoirs apeurés : ce chef du parti des « meilleurs » n'édictait qu'une seule peine pour tous crimes et délits, la mort : c'est que, dans un état d'équilibre instable, le moindre accident peut entraîner des conséquences décisives[1].

Mais cette législation « draconienne » ne pouvait durer dans le conflit des éléments en lutte, et celle qui lui succéda, beaucoup plus humaine, dut tenir compte des conditions du milieu et tenter d'établir des rapports équitables entre les classes : c'est à elle que se rattache le nom de Solon, personnage que l'on croit avoir réellement vécu, mais qu'il faut considérer surtout comme l'interprète du peuple athénien et de la civilisation hellénique dans son ensemble. La première réforme, d'intérêt capital, fut de soustraire le pauvre à l'esclavage dont il était menacé par le riche. Le prêt cessa d'être hypothéqué sur la liberté de l'emprunteur, et celui-ci ne courut plus le risque d'être éloigné de sa famille, vendu sur les marchés étrangers, condamné à vivre parmi des barbares peut-être et à ne plus entendre le parler maternel. Le citoyen d'Athènes, si pauvre qu'il fût, acquit des droits inaliénables; même l'eupatride, le descendant des dieux, eut à respecter le prolétaire, à lui demander en votation publique la confirmation de ses fonctions et prérogatives. Il est vrai que l'existence même de classes inégales dans la république devait causer des luttes intestines; aussi était-il nécessaire de trouver un dérivatif à la vindicte populaire, et c'est dans l'activité commerciale qu'on le chercha. La postérité, qui met volontiers sous un seul nom propre de longues évolutions auxquelles participe tout un peuple, attribue à Solon l'ouverture de ces chemins de la mer convergeant vers Athènes et la prise de possession de Salamine, l'île qui commande le port du Pirée. Un trait de la

1. L. von Ranke, *Weltgeschichte*, I, I, p. 185.

légende oppose très ingénieusement le législateur d'Athènes à celui de Sparte. Le premier ne fit point, comme Lycurgue, jurer les citoyens d'observer ses lois à toujours, il ne leur demanda qu'une fidélité de dix années. Déjà l'instinct populaire prévoyait les changements inévitables qu'apporterait l'avenir.

Dans l'ensemble de son développement, Athènes se montra surtout commerçante et pacifique. Elle guerroya peu avec les cités ses voisines et n'eut à repousser que de rares incursions de pirates, les Cyclades lui formant à l'est un double rempart protecteur. Loin de promulguer des lois contre l'étranger et de le déclarer ennemi en vertu de sa naissance, ainsi que le faisait Sparte, Athènes accueillait l'exilé; de partout les fugitifs venaient lui demander un asile, et parmi ces hôtes, les plus chers, ceux dont la lignée donna le plus d'hommes illustres à l'Attique, furent précisément les Messéniens et autres Grecs du Péloponèse dont les Spartiates avaient réduit les frères en esclavage. Un euxène, le « guide des étrangers », était chargé spécialement par la cité de les bien accueillir, de les introduire dans les temples, de leur faciliter l'établissement sur la terre que protégeait Pallas. C'était une loi de l'opinion à Athènes qu'il ne fallait « refuser à personne l'usage de



Cl. Giraudon.

CAMÉE GREC, TÊTE DE PALLAS ATHÉNÉ.

Bibliothèque Nationale.

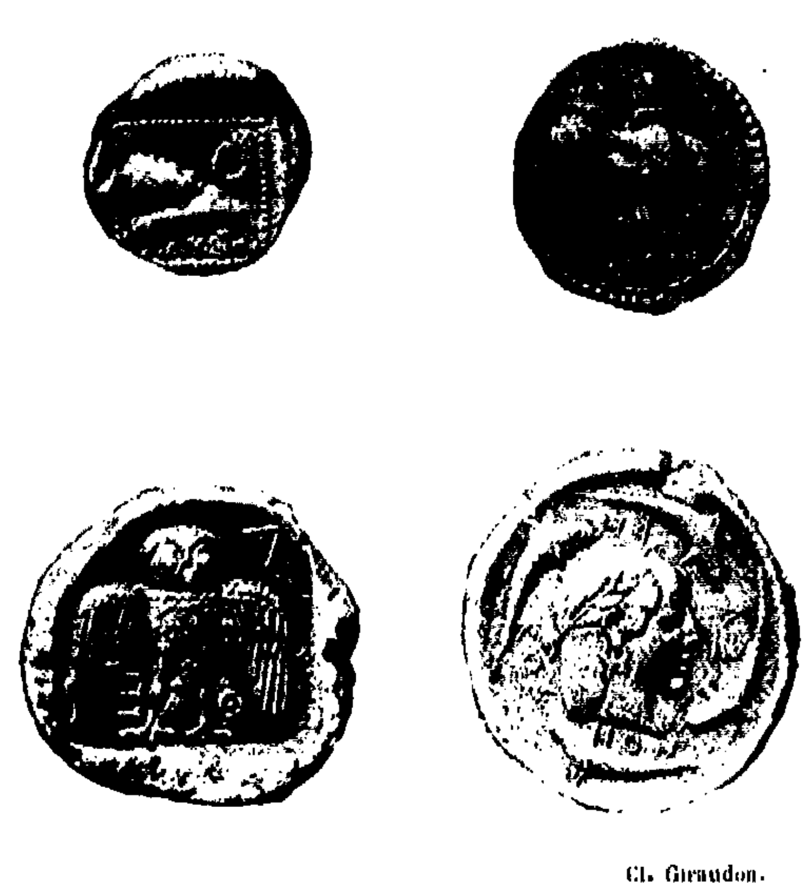
l'eau vive, ni la permission d'allumer son feu au foyer du voisin ». Ne pas montrer la route à celui qui s'égare était un crime que les Athéniens flétrissaient par l'exécration publique[1]. Certes, c'est en grande partie au bon accueil fait aux exilés étrangers qu'Athènes doit son étonnante pléiade d'hommes grands par la pensée et par l'action. Dans l'énumération des Athéniens illustres, on constate l'existence de très nombreux descendants d'exilés, entre autres Solon, le législateur même, Périclès, Miltiade, Thucydide, Platon[2]. C'est ainsi, dans une proportion bien autrement puissante, que plus de vingt siècles après, les réfugiés protestants de France et d'Italie donnèrent une âme à la *petite et insignifiante ville de Genève*, pour en faire une citadelle contre Rome, et que, plus tard, les philosophes persécutés trouvèrent un asile dans la minuscule république des Provinces-Unies et contribuèrent à l'animer de cette virilité qui lui permit de contrebalancer la puissance du « Grand Roi ». Et l'essor de Berlin ne date-t-il pas en grande partie de l'activité intelligente qu'y déployèrent les immigrés huguenots?

Grâce à ces pratiques de bon accueil envers les étrangers, Athènes se trouva facilement en relations suivies d'amitié avec nombre de cités helléniques, différentes par la race, le dialecte et les traditions; ces alliances s'accrurent naturellement des liens qui l'unissaient à toutes ses « filles », les colonies éparses sur les rivages de la mer Egée et sur les côtes plus lointaines: c'étaient autant d'Athènes nouvelles confédérées à la mère-patrie par l'origine, le langage, les oracles et les dieux. Quant aux Spartiates, ils ne cherchaient guère d'alliés, mais surtout des sujets ou des mercenaires, et même, quand ils étaient accompagnés dans leurs invasions par d'autres Doriens appartenant à la même souche originaire, ils ne les guidaient point aux batailles comme frères, mais comme chefs.

Étudiées dans leur ensemble, les deux cités contrastaient donc, moins par les conditions géographiques du milieu que par l'ambiance artificielle créée à l'une des deux communautés. Sparte était une ville de guerre et ne pouvait devenir autre chose; Athènes s'était développée surtout en une ville de paix, d'industrie, de commerce, de science et d'art. Même les institutions qui, dans les deux États,

1. F. Laurent, *Histoire de l'Humanité*. — 2. Dally, *De la Sélection ethnique*, Revue d'Anthropologie.

portaient le même nom, différaient d'une manière essentielle. Dans l'Attique, l'esclavage n'était point ce qu'il était en Laconie, quoiqu'il impliquât aussi cette chose atroce, la possession d'un homme par un autre homme. Les gens de la campagne, d'origine grecque, étaient en réalité de simples métayers, dont la vie différait peu de celle que menaient naguère la plupart des paysans français. Les esclaves de la maison, pour la plupart gens de la Thrace ou de l'Asie Mineure, achetés aux navigateurs, étaient plus asservis, d'abord à cause du contact immédiat avec leurs maîtres, puis en vertu de leur origine étrangère; cependant, l'histoire d'Athènes nous montre qu'ils étaient très libres en paroles et qu'ils se géraient souvent en égaux des citoyens, bien différents par leur attitude de ces malheureux Hilotes, qui devaient s'avilir par ordre, jouets des enfants brutaux de la race noble. Quant aux esclaves appartenant à la cité d'Athènes, c'étaient de véritables fonctionnaires, jouissant de privilèges matériels, qu'auraient pu leur envier les citoyens pauvres. Enfin, nombre d'esclaves athéniens se rachetaient par leur travail ou recevaient la liberté en présent de leurs maîtres; parfois, notamment dans les batailles, quand ils avaient mérité l'admiration de tous, ils entraient directement au rang de citoyens. La forme ordinaire de l'émancipation d'un esclave consistait à le vouer à un dieu; dès lors, il devenait sacré, libre par conséquent. Ainsi que le fait remarquer Laurent dans son *Histoire de l'Humanité*, l'hellénisme l'emporte de beaucoup à cet égard sur le christianisme. Les serfs



Cl. Giraudon.

MONNAIES GRECQUES

Bibliothèque Nationale.

voués à l'Eglise n'en restaient pas moins esclaves, et l'on sait qu'en France les derniers affranchis furent des prisonniers de la glèbe appartenant aux moines de Saint-Claude.

L'histoire écrite commença pour la Grèce lorsque s'était déjà constitué cet antagonisme des deux Grèce, aristocratique et démocratique, représentées l'une par Sparte, l'autre par Athènes. Un premier personnage, bien identifié et fixé dans son cadre historique, Phidon, apparaît en Argolide et frappe des monnaies à son effigie pour le commerce avec l'Asie Mineure et la Phénicie ; on croit pouvoir reconnaître encore sur des médailles primitives de la Grèce une image copiée de l'Astarté tyrienne, qui rappellerait l'époque de Phidon, de vingt-six à vingt-sept siècles avant nous [1]. Puis, dans Athènes, nous voyons en plein relief le « tyran » Pisistrate qui, grâce aux dissensions des grandes familles et non sans l'aide de mercenaires étrangers, réussit à s'emparer du gouvernement et cherche aussitôt, suivant la constante politique des maîtres intelligents et perfides, à faire dévier les passions du peuple vers un autre but que la liberté. C'est Pisistrate, peut-on dire, qui fut le véritable fondateur du « panhellénisme » : détournant les ambitions des Athéniens, il leur persuada de lutter pour la constitution d'une grande Grèce au lieu de rêver à leur propre indépendance. Le premier, il fit recueillir les textes connus des chants homériques et les fit colliger en un tout qui devint l'*Iliade*, le plus précieux des livres grecs, et donna aux Grecs de toutes origines et de tous dialectes la conscience de leur unité de civilisation en face de l'Asie persane. Joignant l'exemple au précepte, il rattacha très étroitement au gouvernement d'Athènes l'île de Delos, le grand lieu de pèlerinage des insulaires de la mer Egée ; il prit même pied sur la terre d'Asie au cap Sigée (Kum-Kalessi ou Ienicheri) à la porte de l'Hellespont et s'empara du sol sacré qui recueillit les cendres de Patrocle et d'Achille. C'était un défi adressé directement au « Roi des Rois » qui ne devait pas tarder à répondre. Autre événement très grave, Pisistrate tourna l'esprit des Athéniens vers la furieuse acquisition des richesses en s'emparant des mines de Thrace, très productives en or et en argent.

1. L. von Ranke, *Weltgeschichte*, t. I, 1, p. 171.

Arrivés à la pleine conscience de leur valeur, les Hellènes se trouvèrent donc face à face avec les Asiates. Poussés par la force des choses, par le besoin de sauvegarder leur commerce, leur industrie, leurs mines, leurs possessions et leurs alliés, n'ayant pas le moindre doute sur la supériorité de leur race, les Grecs, et notamment les Athéniens, se préparèrent au conflit, et réellement ce sont eux qui portèrent les premiers coups. Athènes s'empara de vive force des deux îles de Lemnos et d'Imbros, qui se trouvent dans les mers d'Asie et que le roi des Perses et des Mèdes considérait comme appartenant à son empire [1].



Cl. Giraudon.

ARCHER, FRONTON DU TEMPLE D'ÉGINE VERS 470 AVANT J.-C.

Munich.

D'autre part, l'action hellénique se faisait sentir, d'une manière indirecte mais très vive, par l'influence de civilisation exercée dans toutes les contrées circonvoisines. La Thrace, la Macédoine, les pays d'où les aïeux étaient venus et que le recul causé par les invasions doriennes avait replongés dans la barbarie, revenaient graduellement au monde grec. L'empire de Lydie s'était aussi à demi grécisé, et son roi le plus fameux, Crésus, fut précisément le tributaire le plus

1. G. Grote, *History of Greece*, IV, p. 37

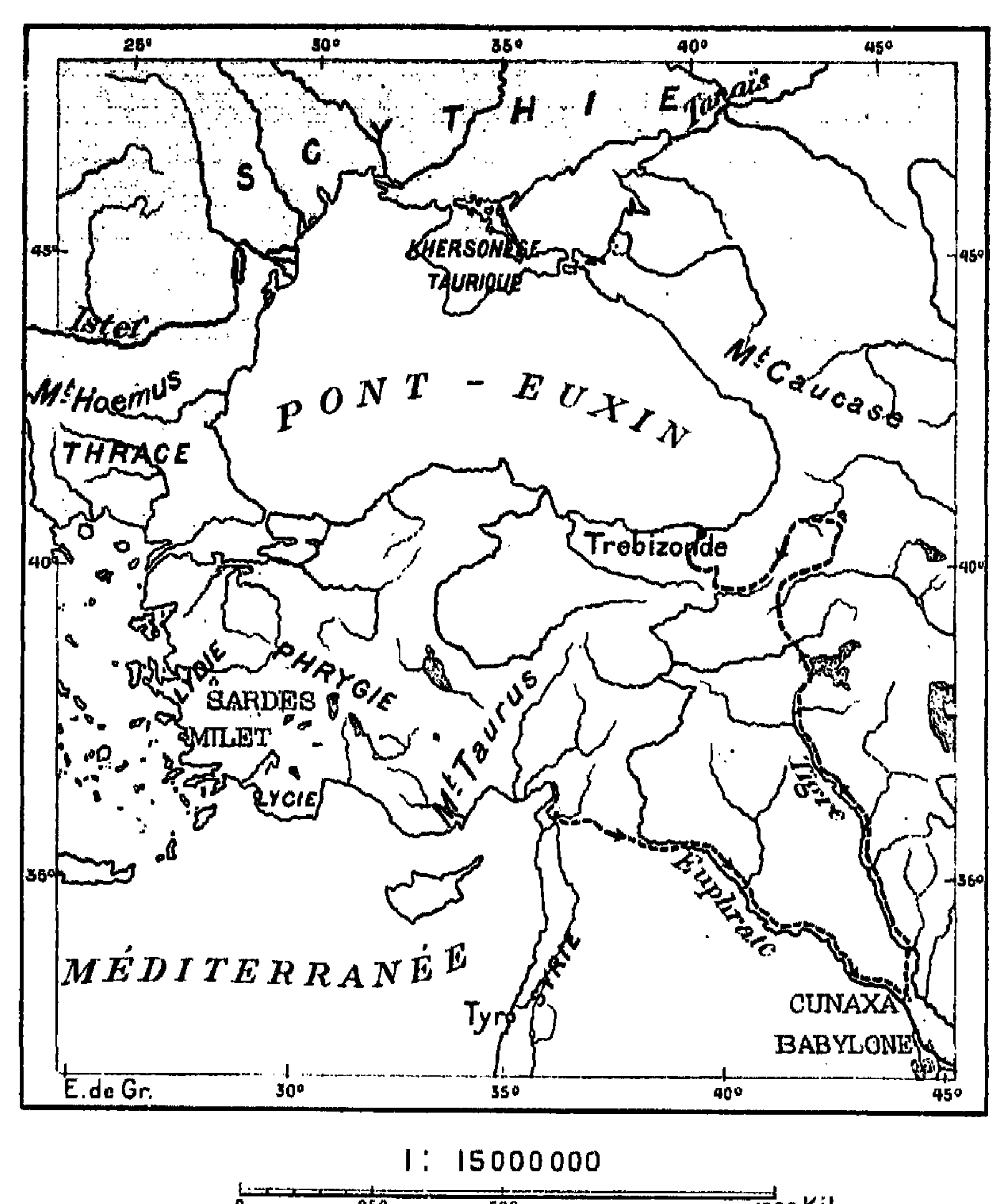
dévot de Delphes, dont il paya par de prodigieux trésors les oracles énigmatiques. Enfin, l'Egypte avait accueilli les Grecs, Doriens, Éoliens, Ioniens, tous ensemble, et leur avait donné des villes où se fondaient des temples consacrés aux dieux et aux arts de la patrie; bien plus, elle avait conquis l'île de Cypre, dont elle éloigna les marchands phéniciens pour appeler à leur place les marins et les traitants hellènes. Grâce à ces comptoirs et à ces colonies, tout le bassin de la Méditerranée tendait à devenir rapidement une « très grande » Grèce, embrassant toutes les autres, celle de l'Hellade proprement dite, et la « Grande », l'Italie méridionale.

Du côté de la Perse, le mouvement de reflux contre l'hellénisme se produisit aussi indirectement: avant de s'attaquer au foyer même de la civilisation grecque, il s'agissait d'en déblayer les abords, de la cerner graduellement; on pouvait tenter de l'étouffer avant de procéder à son extermination, et il est curieux de constater avec quelle suite les représentants successifs de l'autocratie absolue persistèrent dans leur politique à l'égard de la nation libre, et aussi combien la division des Grecs en classes hostiles aida les rois Asiates dans leur tentative.

Déjà Cyrus s'était emparé de Sardes, refoulant les Grecs sur le littoral et dans les îles. Son fils Cambyse pénétra dans l'Egypte et jusque dans la Cyrénaïque, ruina les comptoirs des Grecs et leur enleva la fructueuse exploitation de Cypre. Les armées de Darius franchirent ensuite le Bosphore et s'établirent solidement dans la Macédoine et la Thrace, et ce furent des mains grecques qui lui facilitèrent cette invasion en construisant le pont de bateaux sur lequel passèrent les multitudes conduites par le roi des Perses. Les mêmes alliés hellènes l'aidèrent à passer le Danube et à pénétrer dans les plaines de la Scythie, où il se promettait de châtier les hordes nomades qui, un peu plus de cent ans auparavant, avaient ravagé la Médie. Peut-être le « Roi des Rois » avait-il conçu le gigantesque projet de traverser avec son armée tout le pays des Scythes et de revenir dans ses royaumes en suivant le littoral du Pont-Euxin, ou bien en faisant le grand tour par le nord du Caucase, le long de la mer Caspienne, le chemin que lui avaient frayé les ennemis eux-mêmes dans leur invasion récente. Si tel n'avait pas été son plan de campagne, on ne comprendrait pas qu'en laissant ses troupes ioniennes à la garde du pont de l'Ister, il les eût autorisées à rentrer dans leur patrie s'il n'était

pas revenu après deux mois révolus. Mais il ne rencontra devant lui que des bandes fuyantes et insaisissables, ne trouva ni villes à

N° 168. De Babylone à la Scythie, de Cunaxa au Pont-Euxin.



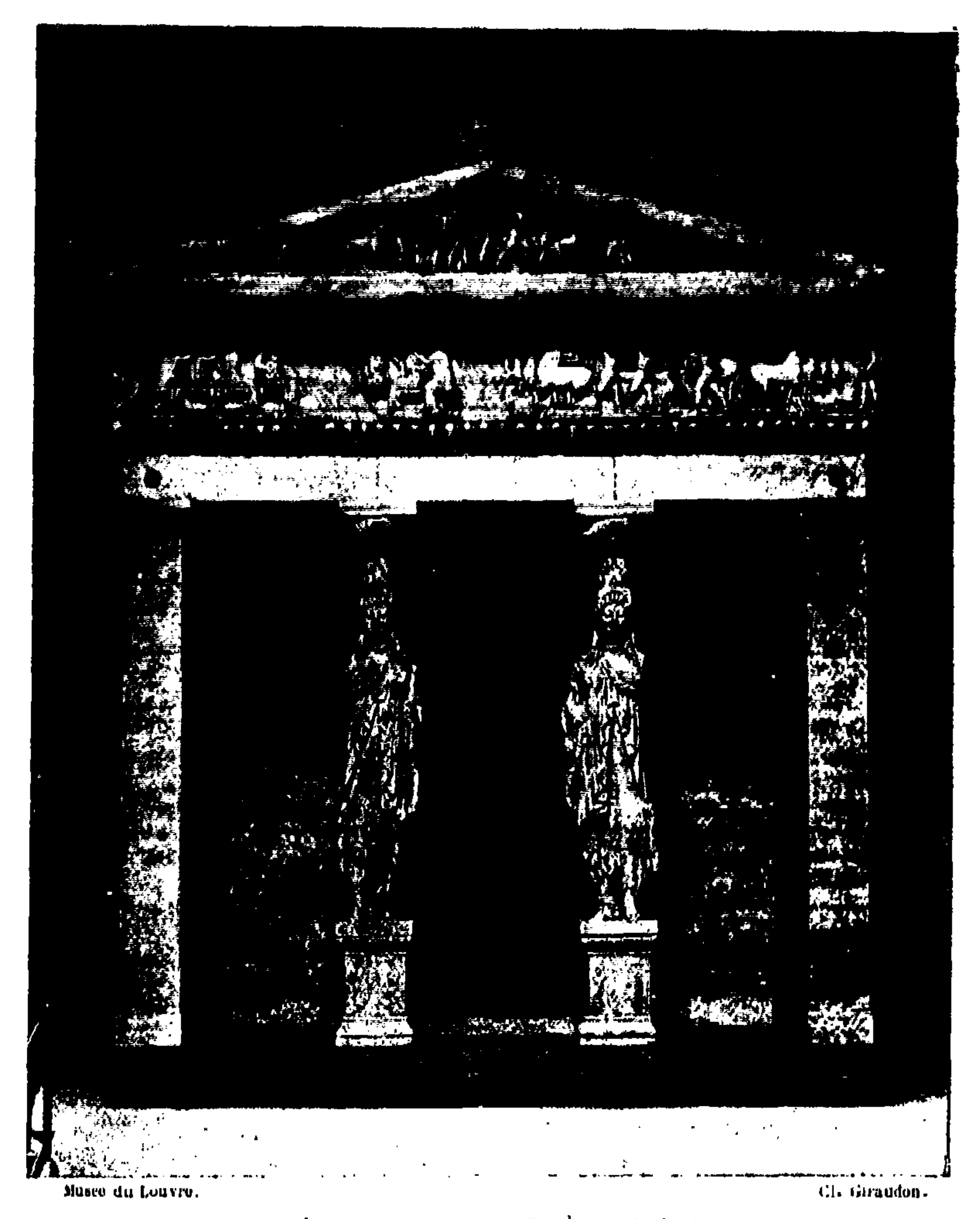
Cyrus le Jeune, satrape de Lydie, tenta de renverser son frère, le roi de Perse Artaxerxès. Il engagea des mercenaires grecs, pénétra en Mésopotamie, mais fut vaincu et tué à Cunaxa. Le contingent grec battit en retraite vers le Nord, puis atteignant la mer Euxine, rentra en Grèce en longeant le littoral. Xénophon qui fut un des capitaines de l'expédition en écrivit le récit, parvenu jusqu'à nous.

détruire, ni plantations à dévaster, et en fin de compte dut laisser honteusement ses malades derrière lui et revenir sur ses pas.

Pendant son absence, les Grecs avaient délibéré : s'en tiendraient-ils strictement à leur promesse et s'en retourneraient-ils dans leurs terres d'Ionie en laissant le « Grand Roi » aux prises avec les Scythes et la faim et l'hiver, ou bien sauveraient-ils l'armée des Perses, au risque de la retrouver un jour maîtresse de la Grèce? Le dernier avis prévalut, presque tous les chefs ioniens ayant opiné que leurs intérêts personnels étaient absolument solidaires de ceux du roi leur allié et maître. En qualité de « tyrans » de leurs villes, ne tenaient-ils pas leur pouvoir de Darius, et celui-ci renversé, ne seraient-ils pas renversés à leur tour? Le parti aristocratique ne serait-il pas obligé de céder les places et les honneurs au parti populaire? Ainsi les dissensions des cités se continuaient dans les camps, et cette fois, elles eurent pour conséquence d'augmenter singulièrement la force d'attaque de la Perse contre les Grecs.

Cette campagne de Scythie, qui aurait pu facilement entraîner pour Darius un désastre irréparable, se termina donc de manière à resserrer le blocus que le roi de Perse et les tyrans alliés avaient établi autour des cités où le peuple jouissait d'une part dans le gouvernement. Le choc se préparait et la signification profonde des intérêts en jeu était si bien comprise que lorsque la guerre éclata, amenée par le ressentiment d'Aristagoras, le tyran de Milet, celui-ci commença par déposer le pouvoir devant le peuple assemblé et fit proclamer de nouveau l'isonomie ou égalité des droits entre citoyens, puis il livra, chacun à sa ville affranchie, divers tyrans qu'il avait faits prisonniers[1]. Mais il lui fallait de plus puissants alliés que les insulaires des Cyclades et que les Ioniens de l'Asie Mineure restés encore indépendants ; il partit donc pour la Grèce proprement dite, porteur de la première carte géographique mentionnée par l'histoire, la table d'airain sur laquelle Hécatée de Milet avait tracé la forme du monde connu. Muni de ce document stratégique, Aristagoras essaya de démontrer aux « pasteurs des peuples » que le temps était venu d'abandonner les petites guerres intestines, les expéditions de rancune et de pillage entre cités, et qu'il fallait s'en prendre au grand ennemi, au roi des Mèdes et des Perses, l'attaquer au besoin dans sa capitale, la distante Suse. Les Spartiates, plus aristocrates que patriotes, refusèrent leur appui, tandis que le

1. Hérodote, *Histoires*, V. 37, 38.



Musée du Louvre. Cl. Giraudon.

TRÉSOR DES CNIDIENS. VIe SIÈCLE AV. J.-C.
FOUILLES DE DELPHES

peuple d'Athènes, spécialement menacé d'avoir à subir la vengeance du vieil Hippias, le Pisistratide, exilé chez les Perses, accueillit les ouvertures d'Aristagoras. Mais trop mollement, sans l'énergie que l'on doit avoir dans les dangers suprêmes!

Le flot perse se déversa sur l'Asie grecque : cité après cité, île après île furent conquises par les satrapes. Athènes restait presque seule et Darius, nous dit la légende, avait lancé la flèche de son arc de guerre

dans les nuages du ciel pour prendre Ormuzd à témoin de son serment de vengeance. Et pourtant sa puissante armée vint se briser contre les Athéniens dans les plaines de Marathon! Pendant dix années de préparatifs, de prodigieuses forces d'attaque, telles que n'en avaient jamais vues les rives de la mer Egée, s'amassèrent contre la petite Grèce; la terre était couverte de soldats, un million, deux millions d'hommes, dit-on — la mer était couverte de navires; les peuples atterrés se prosternaient au passage. Il fallut abandonner Athènes, laisser les barbares raser les demeures et démolir les temples, et Xerxès triomphant avait fait dresser son trône sur le rivage pour contempler à l'aise la destruction de la flotte où s'étaient réfugiés les rebelles. Mais ceux-ci avaient gardé pour eux la confiance en eux-mêmes, la certitude d'être les plus sagaces et les plus intelligents, ils le prouvèrent dans le détroit de Salamine. Partout, sur terre et sur mer, à Platées, à Mycale, les envahisseurs perses furent refoulés ou mis en fuite. Les peuples crurent fermement que les dieux, que le Destin avaient établi entre l'Asie et l'Europe des limites naturelles et de part et d'autre on redouta longtemps de les franchir. Se conformant à cette appréciation des choses, les envoyés athéniens, inspirés par Cimon, stipulèrent avec le successeur de Xerxès que désormais ils s'engageaient à ne point attaquer l'empire des Perses, si le roi promettait de ne pas faire entrer ses navires dans la mer Egée et de tenir ses armées de terre au moins à trois journées de la côte[1].

Mais les événements qui se succédaient ne devaient pas faire oublier les journées où l'on vit la déroute des Asiatiques dans les eaux de Salamine et les campagnes de Platées. Par une singulière illusion d'optique, il nous semble, à nous Occidentaux, que Marathon et les autres rencontres furent des faits décisifs où le génie libre de l'Europe triompha définitivement des mœurs serviles qui prévalaient chez les esclaves du « Grand Roi » et qui n'eussent pas manqué de contaminer les vaincus. Toutefois ces mémorables luttes ne furent que de simples épisodes d'un conflit séculaire ou millénaire, comme l'avait été autrefois la guerre mythique de Troie. Plus tard, la lutte devait continuer, mais non plus pour assurer le triomphe de la liberté, puisque le Macédonien vainqueur des Orientaux se fit Oriental lui-même, par

1. L. von Ranke, *Weltgeschichte*, I, 1, p. 254 et suiv.

le faste, le caprice et l'asservissement abject qu'il imposa aux peuples subjugués. Néanmoins il faut considérer les victoires grecques comme des événements de la signification la plus haute et la plus heu-

N° 169. Phocée et le golfe de Smyrne.

1 : 500 000

Smyrne pourra peut-être éviter le sort de Milet. La déviation de l'embouchure du Hermos, dont les alluvions menaçaient d'obstruer les abords de la grande ville, est une œuvre toute récente.

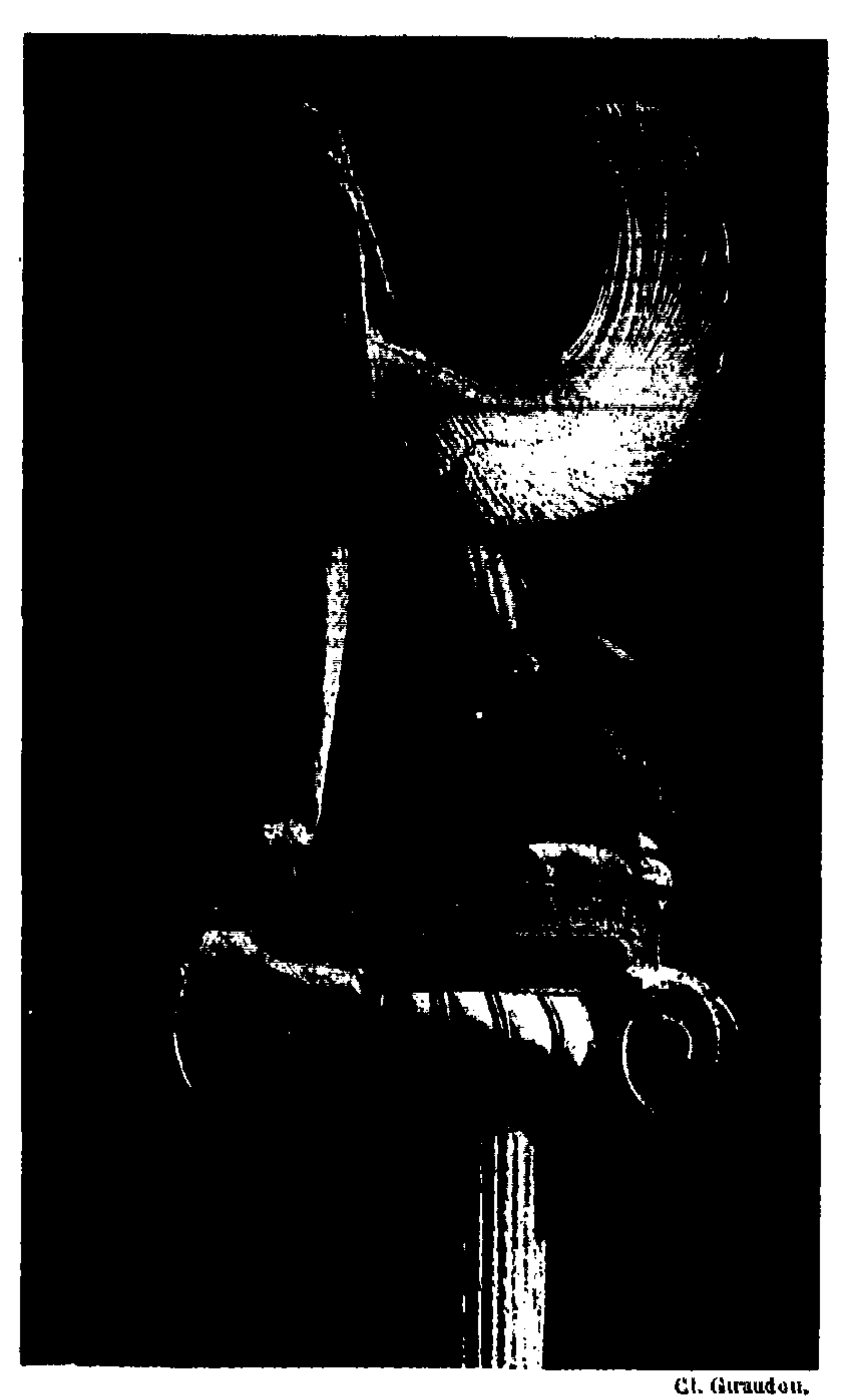
reuse, puisqu'en ces batailles la force resta aux mains de ceux qui représentaient la volonté libre, l'initiative personnelle contre des masses humaines sans penser ni vouloir. Emplis à bon droit de la joie du triomphe, les Grecs prirent conscience de leur individualité

nationale, de leur fraternité de langue, de mœurs et de génie, mais Athènes eut le tort de s'attribuer une trop forte part de la gloire commune; elle voulut presque avoir triomphé seule, oubliant les Eginètes de Salamine et les Spartiates de Platées. Pendant des siècles elle ne parla plus que de Marathon, même lorsqu'elle fut avilie par la conquête : ainsi que le fait remarquer Beulé, des rhéteurs athéniens osaient, devant le Romain Sylla, se réclamer de Miltiade et de Cynégire.

Du moins la conscience fière de la victoire remportée en des conditions si difficiles et contre un ennemi si puissant donna t-elle aux Grecs et surtout à leurs représentants par excellence, les Athéniens, une prodigieuse intensité de vie. Chaque soldat de Marathon ou de Salamine comprit sa dignité d'homme, et, rentré dans sa ville, prétendit désormais au respect de tous. Les descendants des grandes familles eurent à compter avec les petites gens, de généalogie modeste, qui avaient combattu à côté d'eux. Une plus grande égalité s'établit entre les citoyens même au point de vue matériel, car les propriétaires aristocrates avaient perdu leurs récoltes par suite du va-et-vient des guerres, tandis que les combattants des classes inférieures avaient gagné en bien-être, grâce à leur part de butin. Même les plus hauts personnages, tel Aristide, durent céder à cette poussée du peuple d'en bas et réduire singulièrement les prérogatives traditionnelles des grands. Sur sa proposition, les clauses qui excluaient la majorité des citoyens de la participation aux emplois supérieurs furent supprimées; tous les électeurs devinrent éligibles : la forme gouvernementale perdit complètement son caractère aristocratique pour devenir démocratique.

Ce fut la grande époque de la Grèce. Enrichie par le commerce et les tributs, Athènes devint la cité merveilleuse des temples, des théâtres, des statues. Alors se dressa le Parthénon, s'élevèrent les Propylées ; alors Phidias et tant d'autres illustres sculpteurs ciselèrent dans le beau marbre de l'Attique et des îles ces admirables formes humaines et animales qui sont restées pour nous les types mêmes de la beauté. L'artiste, dégagé des préjugés hiératiques, pleinement conscient du superbe équilibre de son corps, heureux de le reproduire dans toute la grâce et la force d'une noble nudité, était arrivé désormais à la parfaite libération de son génie : les images n'avaient plus l'aspect rigide et froid des premières effigies taillées dans le bois. Les vêtements ne descendaient plus en longs plis massifs attachés au

corps ; la chevelure ne se développait plus, également raide, en ondulations parallèles, mais flottait soulevée par l'air; les lèvres ne s'entr'ouvraient plus en un sourire béat, la vie animait les visages ; l'expression, toujours noble, rayonnait des traits et des attitudes. Le Grec, comme artiste évocateur, était arrivé à la compréhension parfaite de sa propre nature, divinisée en Zeus et en Athéné et savait lui donner une forme définitive d'incorruptible beauté. En même temps, la pensée se manifestait en la langue la plus riche et la plus sonore: jamais littérature ne se produisit avec plus d'abondance, de splendeur et d'éclat. Eschyle avait été l'un des combattants de la grande guerre et Pindare l'avait chantée; Sophocle adolescent menait le chœur qui se portait au-devant des vainqueurs de Salamine et, pendant la génération qui suivit, Hérodote raconta la mémorable histoire. Et combien d'autres poètes, historiens et dramaturges, dans toutes les parties du monde grec, succédèrent à ces grands hommes en une merveilleuse lignée !

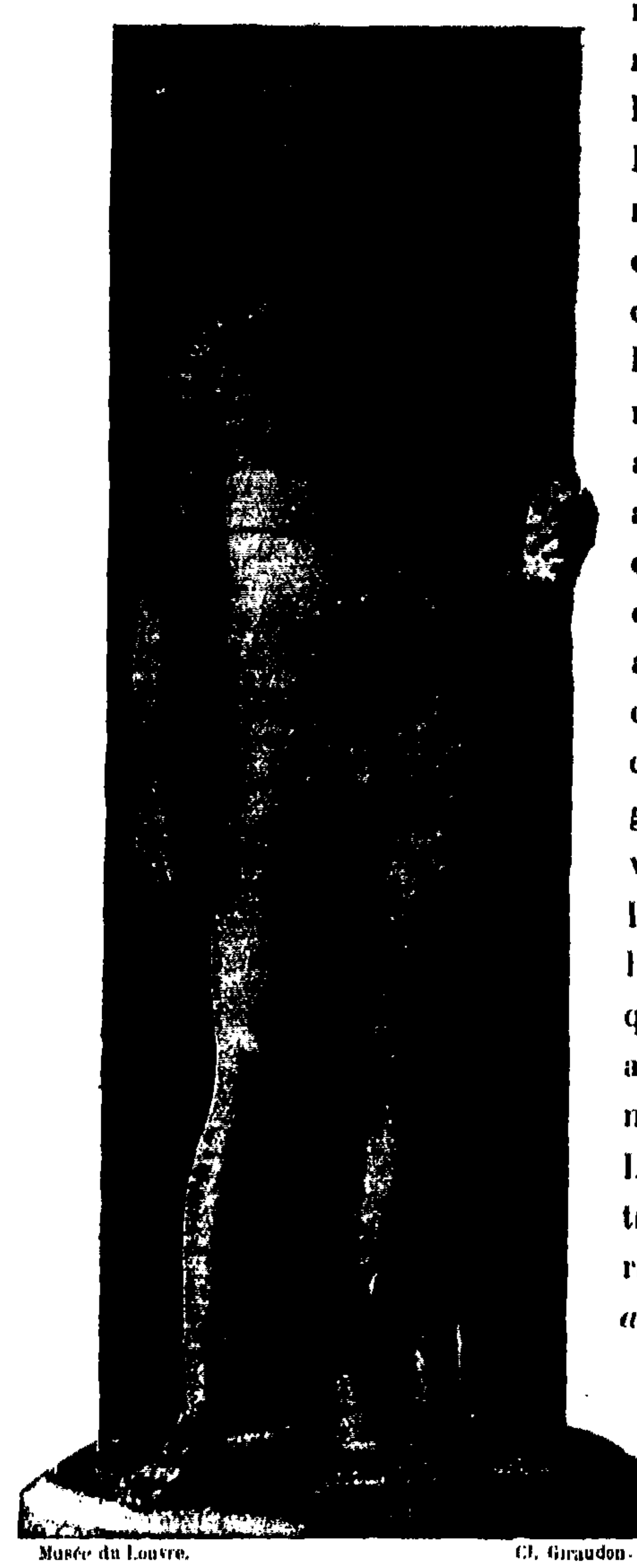


Cl. Giraudon.

SPHINX DES NAXIENS ET CHAPITEAU IONIQUE
FOUILLES DE DELPHES, VI[e] SIÈCLE AV. J.-C.

Toutefois la période de glorieuse hégémonie ne dura pas long-

temps pour Athènes. Les dissensions intérieures, suspendues partiellement à cause du commun danger, reprirent de nouveau quand les Perses ne furent plus à craindre. D'ailleurs, les citoyens d'Athènes n'avaient plus rien à faire qu'à discuter et la plupart du temps à discuter à vide, à se disputer. En effet, les richesses produites par le commerce et par les cotisations des alliés, perçues sous forme d'impôts, affluaient en une telle abondance que fatalement la nation tout entière en devint parasite. Aristide, qui était alors l'homme le plus influent, conseilla aux Athéniens de s'ériger collectivement en assemblée dirigeante de la Grèce ionienne et de vivre aux frais de la confédération. Il invita les campagnards à venir habiter la ville où il y aurait de quoi les entretenir en tout bien-être, ainsi que les soldats, les fonctionnaires, les employés de toute sorte. Le peuple ne se laissa persuader que trop facilement, et d'après ce que rapporte Aristote dans sa *République athénienne*, la majorité de la nation, — plus de vingt mille citoyens, sans compter les esclaves, vécut du budget national. Ce parasitisme pratiqué toujours par les vainqueurs aux dépens des vaincus, mais qui n'avait jamais pris ce caractère normal et législatif, devait amener un très grand mécontentement chez les alliés, devenus tributaires et privés de leurs constitutions propres :



Musée du Louvre. Cl. Giraudon.

ARÈS GREC CONNU SOUS LE NOM DE MARS BORGHÈSE

Belle époque de la statuaire grecque.

seuls, les insulaires de Lesbos, de Chios et de Samos, voisins de l'Asie et chargés de veiller en sentinelles contre les Perses, gardèrent leurs libertés locales. On doit presque s'étonner qu'une nation ainsi transformée en une immense assemblée de fonctionnaires et de politiciens ait eu assez de ressources morales en elle-même pour ne pas commettre plus de fautes à l'intérieur et plus d'attentats contre ses voisins; mais ses méfaits suffirent à faire éclater des révolutions et des guerres sur tous les points de la Grèce vassale. Certes, les Athéniens auraient eu raison mille fois d'ostraciser Aristide s'ils l'avaient fait, non pas par lassitude et désir du nouveau, mais pour le punir d'avoir entraîné le peuple à échanger les efforts journaliers du gagne-pain pour les rentes gratuites et les vanités de la faconde politique.



Musée du Louvre. Cl. Giraudon.

APOLLON SAUROCTONE (TUEUR DE LÉZARDS)
Statue de Praxitèle.

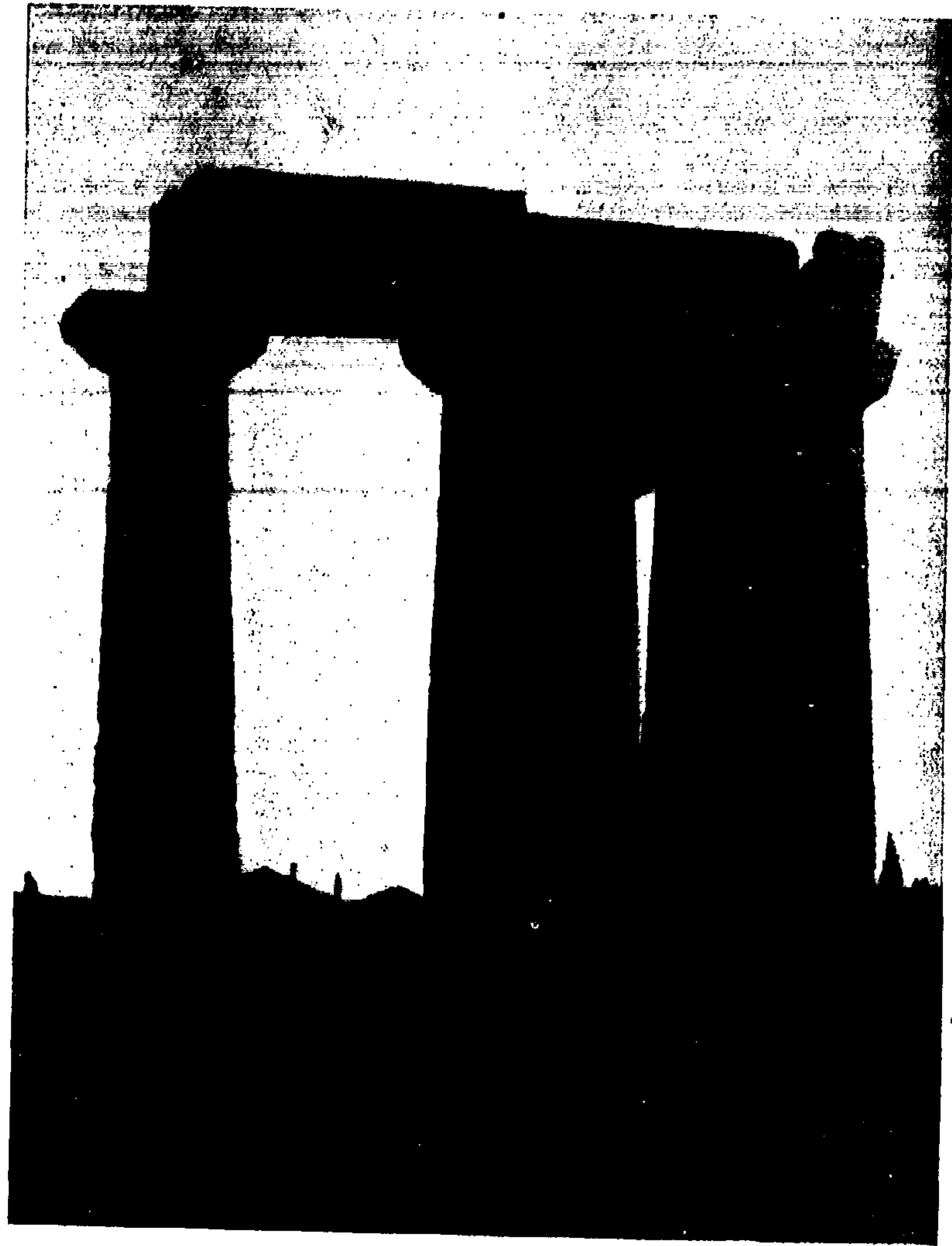
Un autre fait très grave consistait dans le développement de la grande industrie, phénomène que l'on peut comparer à celui qui s'est produit aux temps modernes dans le monde civilisé en des proportions beaucoup plus vastes. La fabrique avait pour conséquence un développement rapide de l'esclavage, non de cet esclavage de famille

tel qu'il avait existé pendant la période spécialement agricole de l'histoire grecque, mais d'un asservissement qui ne tient aucun compte des intérêts de l'individu et qui le subordonne entièrement aux convenances du patron. C'est par achat que les fabricants recrutent les hommes dont ils ont besoin et de grands marchés d'esclaves s'établissent aux lieux bien situés pour le commerce. L'île de Chios, disent les anciens, est la première communauté hellène qui se donna pour spécialité le trafic des hommes, et les villes qui en reçurent le plus, Corinthe, Athènes, Egine, Syracuse, furent également les grands centres industriels de l'époque. En vain quelques citoyens, tel Périandre à Corinthe, essayèrent de s'opposer à l'importation des esclaves : contre eux, la ligue des intérêts industriels fut trop puissante[1].

Bientôt, la lutte recommence entre Sparte et l'Attique, puis la peste, apportée par les navires de l'Egypte, décime les populations de la Grèce du nord. Les « métabolies », ou transformations, qui se succèdent dans l'histoire intérieure d'Athènes[2], guerres, révolutions et contre-révolutions, expéditions désastreuses, tyrannies et révoltes, exécutions et massacres, continuent de dévaster les territoires des cités grecques, jusque dans l'Asie Mineure et en Sicile, tandis qu'au Nord grandit la monarchie de Macédoine, se préparant sournoisement à la conquête des républiques affaiblies. Pourtant, de très nobles tentatives se faisaient dans l'intervalle en vue de la réconciliation finale des Hellènes par le maintien et même le rétablissement de toutes les républiques, petites et grandes, unies désormais en une vaste fédération. Ce fut la gloire des Béotiens, plus tard venus que les Athéniens et les Spartiates au plein épanouissement de leur génie, d'avoir tenté cette œuvre de justice à laquelle s'attache le nom d'Epaminondas. Par le respect de tous les peuples représentants le panhellénisme et par leurs campagnes heureuses dans le cœur du Péloponèse, ils restituèrent l'autonomie des Arcadiens et des Messéniens, si longtemps asservis. Mais la Grèce, appauvrie par tant de guerres intestines, n'était plus de force à repousser une nouvelle invasion des peuples du Nord.

Un siècle et demi après les guerres médiques, Philippe de Macédoine, que les Athéniens tenaient presque en mépris comme un roi barbare, mais qui était l'égal des Hellènes par l'intelligence, leur supérieur par

1. Ed. Meyer, *Die Sklaverei im Altertum.* — 2. Aristote, *La République Athénienne*, édit. Th. Reinach, chap. XVI, § 41.



Cl. Roux.

COLONNADE DORIQUE DU TEMPLE D'HELIOS A CORINTHE
VIIe SIÈCLE AVANT L'ÈRE VULGAIRE.

la tactique militaire, se sentit assez sûr de lui-même pour franchir le défilé des Thermopyles; il s'aventura dans les plaines fatales à Darius et triompha, grâce à sa phalange solide, des troupes moins disciplinées de Thèbes et d'Athènes. Sous un autre nom, ce fut la revanche des Perses, et l'on dirait qu'il y eut une sorte d'ironie dans la proposition de Philippe qui, pour les consoler de leur défaite, convia les

Hellènes à l'aider en un retour offensif de l'Europe contre l'Asie. Mais ils répondirent à son appel de si mauvais gré, préférant être citoyens libres que soldats d'un conquérant, qu'Alexandre, le fils de Philippe, eut à recommencer la guerre d'invasion contre la Grèce : la destruction de Thèbes, le massacre et la mise à l'encan de ses défenseurs, tel fut son cadeau de joyeux avènement.

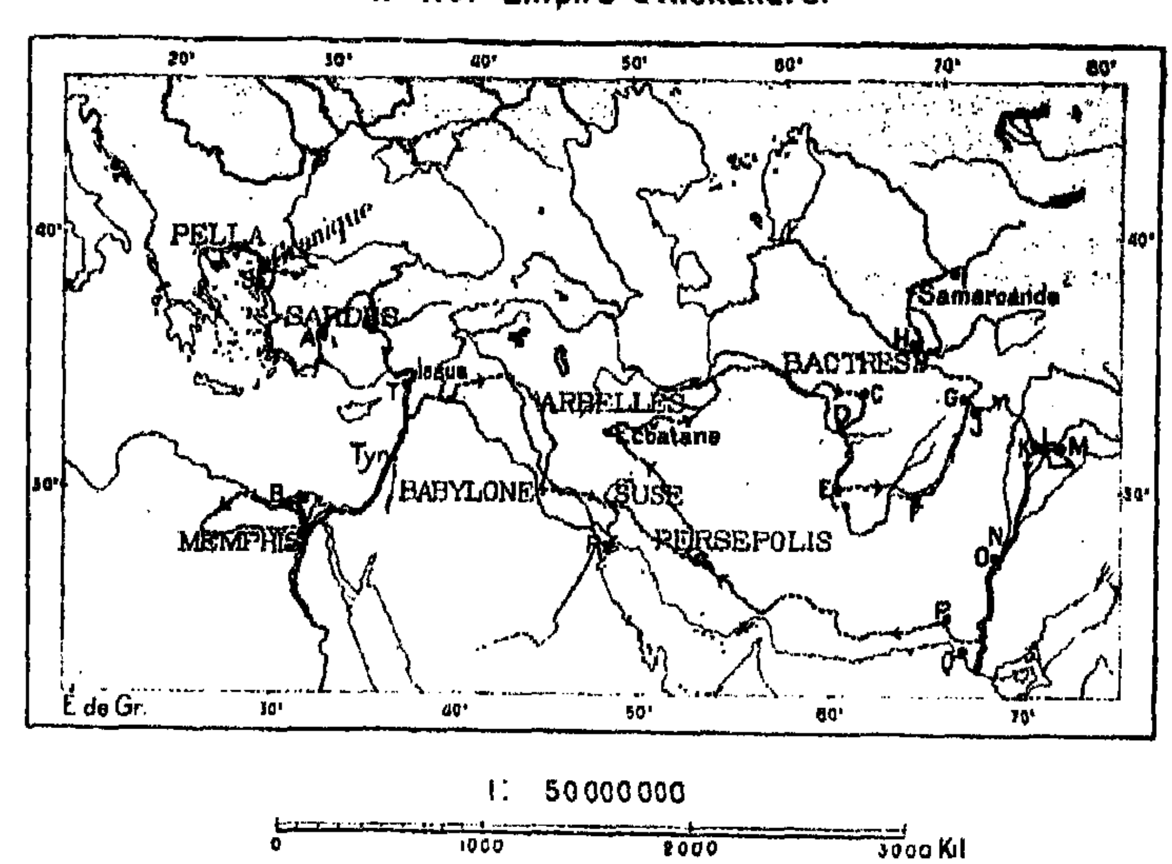
Les campagnes d'Alexandre dans l'immense empire des Perses, qui comprenait alors presque tout le monde connu, tiennent du prodige et seraient inexplicables si la multitude des nations qui obéissaient au « Grand Roi » avait constitué un véritable ensemble : mais l'immense domaine subjugué par les rois de Perse était habité par les peuples les plus distincts de langages, de traditions, de mœurs et d'intérêts, tous trop faibles, trop avilis par la servitude pour revendiquer leur liberté propre, trop indifférents à la destinée de leur maître présent pour le défendre contre un étranger. Ainsi, les Macédoniens purent entrer facilement sur le territoire de l'empire, n'ayant à rencontrer que des armées, mais sans se heurter à des peuples. Les Perses avaient l'avantage du nombre, et les soldats d'Alexandre la grande supériorité des méthodes militaires ; bien que grécisés, on ne peut pourtant dire que les vainqueurs représentassent l'hellénisme, car c'est par la contrainte et la force que les Grecs, réunis à Corinthe, avaient déclaré la guerre à la Perse et choisi le roi de Macédoine pour leur généralissime. Même Alexandre rencontra devant lui, à la bataille du Granique, plus de Grecs parmi ses adversaires qu'il n'avait amené d'alliés : des milliers d'hommes parlant la langue des soldats de Marathon servaient dans l'armée asiatique, non comme mercenaires, mais par esprit de vengeance contre l'oppresseur de leur patrie.

De son côté, Alexandre ne se trouvait point satisfait d'être le premier des Grecs. Conscient malgré tout d'appartenir encore à demi au monde des barbares, poussé en outre par la vanité naturelle aux parvenus, il se glorifia, plein de jactance, d'être le successeur des Akhemenides et, se mettant à leur place, devint à son tour le « Roi des Rois », fit suivre son nom de tous les titres dont s'était enorgueilli Darius, prit les mêmes résidences, Babylone et Suse, pour ses capitales, et voulut faire la conquête des contrées qui avaient obéi au roi des Mèdes et des Perses : il lui fallut la Phénicie, l'Egypte et les oasis, l'Iranie, la Bactriane et la Sogdiane, l'Arachosie, la Gédrosie et l'Inde. Mais, dans

le bassin des Sept Rivières, il dut s'arrêter là où s'étaient arrêtés précédemment les envahisseurs iraniens, et revenir sur ses pas.

C'est comme souverain d'Asie, non comme l'Achille grec, auquel il avait aimé se comparer dans sa jeunesse, qu'il commanda aux peuples de toute langue et de toute race qui lui furent asservis. Bien

N° 170. Empire d'Alexandre.



A. Apollonia, en Pisidie.
B. ALEXANDRIE d'Egypte.
C. Alexandrie, non identifiée.
D. Alexandrie d'Arie, HERAT.
E. Prophtasia, non identifiée.
F. Alexandrie d'Arachosie, KANDAHAR.
G. Alexandrie du Paropamise, Kherinan à 15 kil. à l'ouest de Kabul.
H. Alexandrie de l'Oxus, Satiroraï ou Karchi, suivant les auteurs.
I. Alexandrie la plus lointaine, KHODJEND, Maghinan d'après quelques auteurs.
J. Nikaea ou Nicée (la Victoire), village voisin de Kabul.
K. Bukephalaia, au bord de l'Hydaspes (Djilum), du nom du cheval d'Alexandre, qui y fut tué. Sur la rive opposée se trouve : L. Nikaea, probablement Udinagur.
M. Alexandrie de l'Inde, non identifiée.
N. Alexandrie, Veh ou Milhan.
O. Alexandrie des Soriens, près Kastinur.
P. Alexandrie, Rhambakia.
Q. Alexandrie de l'Estuaire, Sangada.
R. Alexandrie de Susiane, Charax.
S. Alexandrie de Troas fut aussi appelée Antigonea, aujourd'hui Eski-Stambul.
T. Alexandrie, près d'Issus, sur le site de la colonie phénicienne Myriandos, aujourd'hui Iskanderum ou ALEXANDRETTE.

plus, en se faisant élever de son vivant au rang des dieux, ce n'est pas au sommet de l'Olympe grec qu'il s'était assis : il se déifia suivant des rites étrangers et barbares. Il se vantait d'être le fils, non du roi Philippe, — qu'il avait peut-être aidé à faire périr, — mais d'un serpent, dieu de la Terre[1], et se fit reconnaître solennellement en Egypte

1. Michelet, *La Bible de l'Humanité.*

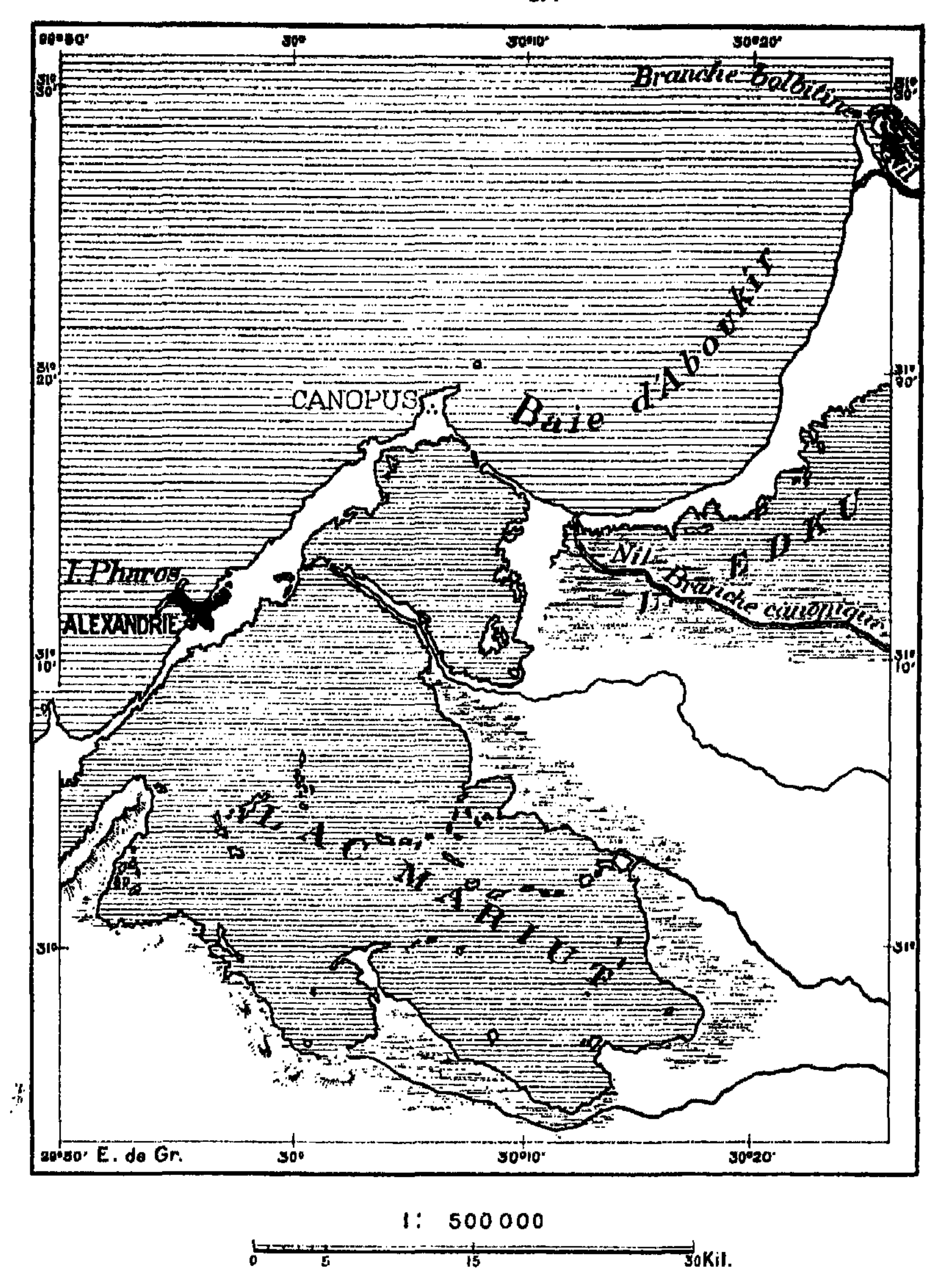
comme issu d'Amon aux Deux Cornes. Il le crut si bien, et le fit si bien croire aux peuples éblouis par sa fulgurante destinée, que, jusqu'à nos jours, il est connu en Asie sous le nom de « Sikandar le Bicornu. »

Quoiqu'Alexandre eût été le violenteur de la Grèce et qu'il n'ait pas représenté le génie des Hellènes dans sa vertigineuse conquête du monde connu, il était toutefois accompagné de trop d'hommes à l'esprit lucide et les contrées orientales s'ouvrirent trop largement à tout ce qui venait des petites républiques de l'Hellade pour que leur influence ne se fît pas fortement sentir dans toute cette partie de l'Asie, qui leur était autrefois presque fermée, et ne s'y rencontrât pas avec les idées et les conceptions des Iraniens et des Hindous pour se mélanger diversement avec elles. Les conquêtes d'Alexandre furent ainsi l'occasion de l'une des plus importantes évolutions de l'histoire mondiale. L'univers conscient des hommes se trouva en peu d'années très amplement agrandi, plus que doublé; même, de proche en proche, par les rumeurs lointaines, les divergences de courant et les remous, le contact se produisit au milieu de l'Asie entre les représentants des peuples méditerranéens et ceux de l'Extrême-Orient. On comprend donc que cette époque d'ébranlement ait été l'une des grandes ères de l'humanité. Dans les légendes asiatiques, les noms d'Alexandre, de Rustem, de Zoroastre s'entremêlent bizarrement à ceux de Salomon, de Mahomet et de personnages plus modernes.

Le conquérant macédonien dressait des colonnes aux lieux où il avait remporté des victoires: il fondait aussi des villes aux endroits désignés par leur importance commerciale et stratégique, au point de convergence des voies maîtresses, terrestres et maritimes. Dans le choix de quelques-uns de ces emplacements on a voulu voir un effet de son génie, comme si le concours des nations vers telle ou telle « Alexandrie » ne provenait pas de la force même des choses, de la nécessité de l'évolution historique. Nombre d'Alexandries disparurent, parcequ'elles ne s'étaient pas élevées en l'un de ces lieux indiqués d'avance : celle de l'Inde n'existe plus et l'on en cherche inutilement la trace, tandis que la superbe Alexandrie d'Égypte devint l'une des capitales de l'univers, fut même pendant un temps le foyer le plus actif des sciences et de la pensée, et jusqu'à nos jours est restée une cité considérable. Mais aussi sa position naturelle était de celles que le grand commerce ne pouvait négliger : déjà aux

temps protohistoriques, Homère reprenait les dictons des marins pour mentionner le mouillage abrité par l'îlot de Pharos. En cet

N° 171. Alexandrie d'Egypte et le Nil.



endroit se rencontre l'un des premiers havres naturels, à l'extrémité occidentale de la longue courbe de plages incertaines qui se développe

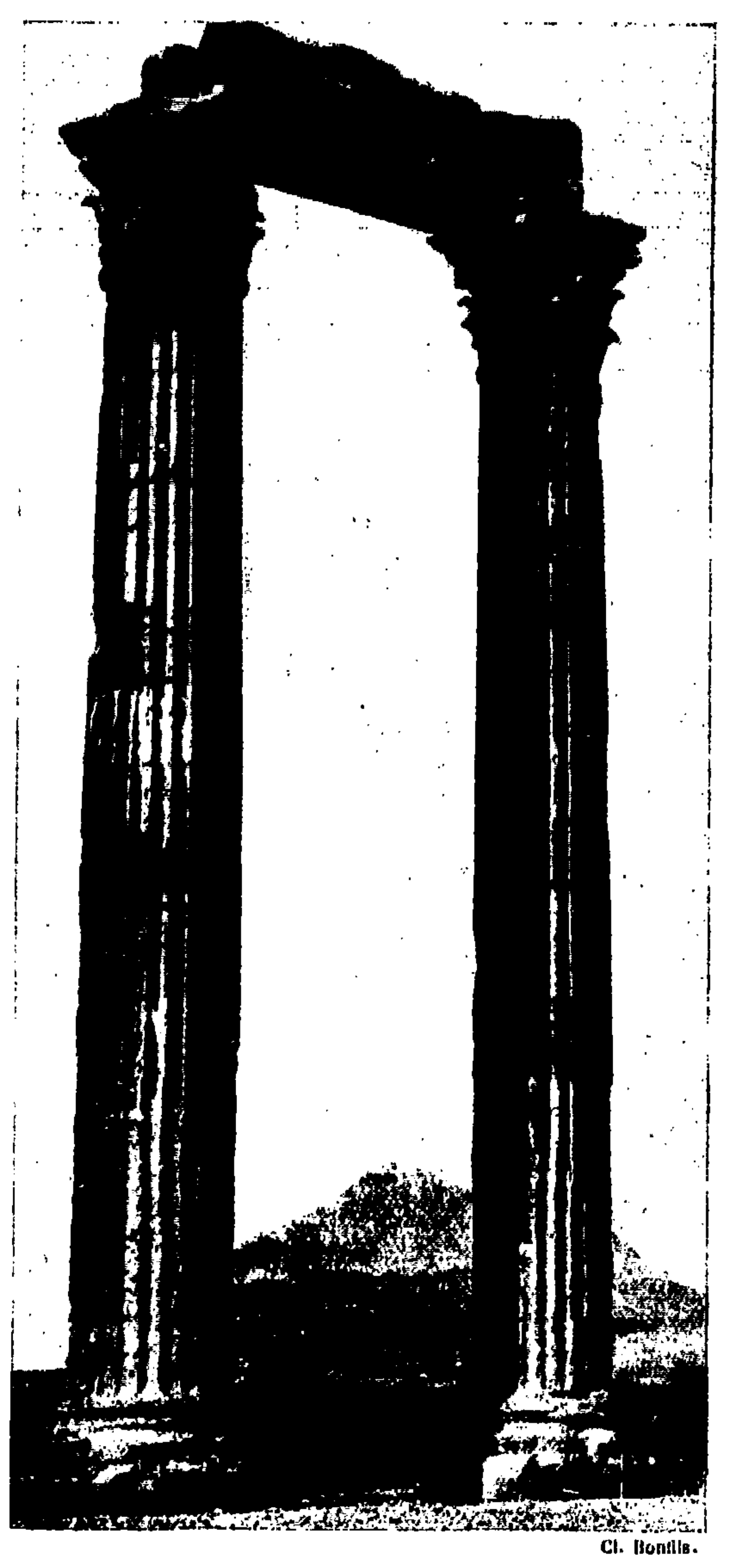
au-devant du Nil et du désert jusqu'aux côtes de Syrie. Et ce port, que les ingénieurs de la suite d'Alexandre, mais surtout ceux des Ptolémées, les successeurs du Macédonien, purent aménager sans peine par des môles et des quais, se trouvait à proximité de la branche canopique du Nil : pratiquement, la cité nouvelle possédait les avantages réunis d'un lieu de commerce à la fois maritime et fluvial. Elle paraît avoir été fondée d'après les conseils des Grecs de Naukratis, qui tenaient à posséder le grand port maritime dans le voisinage du bras du Nil sur lequel s'était bâtie leur ville. D'ailleurs, Alexandrie surgissant plus à l'Est, près de l'excellente rade d'Aboukir, eût présenté exactement les mêmes avantages pour le commerce et la navigation[1].

Après la mort d'Alexandre, les fragments détachés de l'immense domaine conquis eurent, de même que les villes fondées par lui, les destinées les plus diverses, et la Grèce proprement dite fut entraînée dans le tourbillon des révolutions et des guerres qui remuait les royaumes de formation nouvelle, essayant de se refaire suivant les anciennes affinités de traditions, de cultes, de races et de langues. La situation devint d'autant plus grave que l'éblouissement causé par la conquête du monde connu et l'apparition soudaine de l'Inde affola tous les ambitieux, exalta tous les aventuriers, suscita dans chaque cité des imitateurs d'Alexandre.

Un autre grand danger provenait du déluge d'argent qui s'était déversé sur la Grèce et qui avait eu pour conséquence fatale l'inégalité des fortunes : accaparement de grandes richesses en quelques mains et appauvrissement correspondant des foules. Les maux qui avaient suivi l'enrichissement d'Athènes à l'époque de Périclès s'aggravèrent singulièrement. Démosthènes avait pu dire que « des enrichis achetaient toutes les terres, tandis qu'à côté d'eux le plus grand nombre des citoyens n'avait plus même la vie du lendemain assurée »[2]; mais un plus grand désastre pour la Grèce fut la prise de possession par Alexandre des prodigieux trésors amassés par les rois de Perse : une masse de lingots correspondant à près de deux milliards fut monnayée par les Grecs, s'accumula dans les mains des riches et corrompit la nation[3]. Ce fut une révolution économique comparable à celle

1. J. P. Mahaffy, *The Empire of the Ptolemies*, p. 11. — 2. *Troisième Olynthienne*, § 24 et suiv. — 3. Louis Theureau, *Revue scientifique*, 1897. II p. 520.

qui se produisit, dix-huit siècles plus tard, lorsque les rois d'Espagne virent affluer dans leurs ports les galions chargés des dépouilles du Nouveau Monde. Telle était la fin nécessaire d'une évolution économique dont le mot d'ordre proverbial était : Χρήματ' ἀνήρ, « c'est l'argent qui fait l'homme ».



Cl. Bonfils.

ATHÈNES, COLONNE CORINTHIENNE DU TEMPLE DE ZEUS PANHELLÉNIEN, IIe SIÈCLE DE L'ÈRE VULGAIRE.

La pauvreté de la grande masse, comparée à la richesse de quelques-uns, et le dégoût d'une vie sans liberté amenèrent un découragement général, que Polybe nous dit s'être manifesté par le célibat et la diminution volontaire du nombre des enfants. Le pays se dépeupla, même pendant les périodes où ne régnaient ni guerres ni épidémies. « Les hommes, non les dieux étaient les seuls coupables, puisqu'ils refusaient de se marier, et quand ils se mariaient, ne s'occupaient plus d'élever leurs enfants, sinon un ou

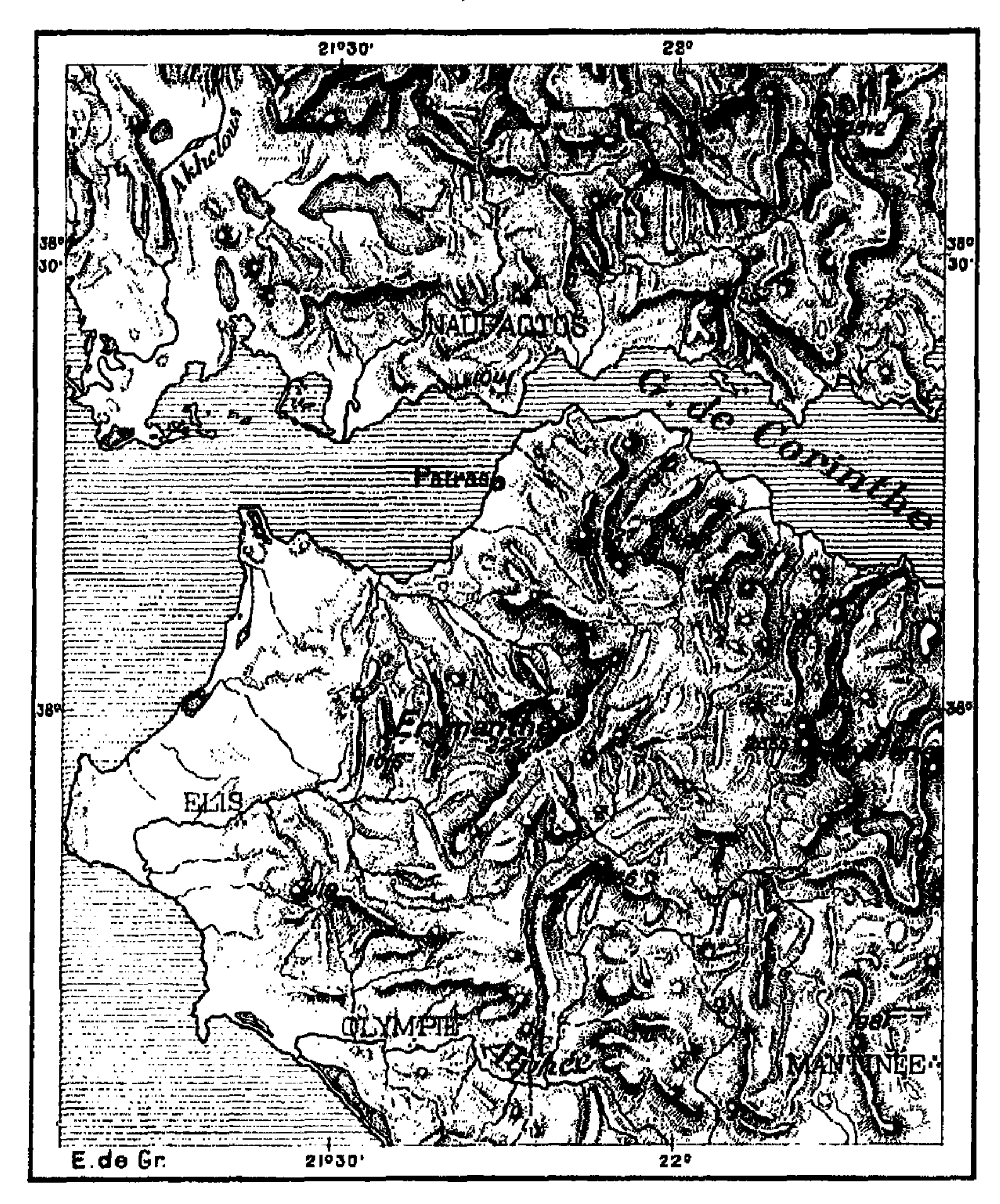
deux, qui devaient, après la mort des parents, hériter de la fortune entière. » Toute décadence se manifeste par les mêmes symptômes. Néanmoins, la puissante vitalité qui avait fait naître la civilisation grecque était encore loin d'être épuisée et même, à certains égards, donna-t-elle ses meilleurs fruits avant que la main de Rome vînt brutalement supprimer la Grèce : il arrive souvent qu'en des organismes physiquement affaiblis la pensée prend une plus grande acuité, une force de pénétration plus grande. Des ligues se formèrent entre petites républiques avec la volonté sincère de respecter les libertés locales, de n'assurer de privilège à aucun État aux dépens des autres. Jamais les Grecs ne s'étaient aussi rapprochés d'une véritable fédération que durant l'existence de la ligue achéenne. Fondée dans le Péloponèse, surtout par les descendants de ceux des Grecs qui, mille ans auparavant, antérieurement à Sparte et Athènes, avaient exercé l'hégémonie pendant la guerre de Troie, cette ligue ramenait le centre de gravité de l'Hellade vers le point qu'il avait occupé jadis avant les grandes invasions doriennes : la vieillesse renouvelait le cycle de l'enfance. Les derniers des Grecs furent ceux qui en avaient été les premiers. « La fin de la Grèce rappela ses commencements; Philopœmen était un arcadien, — un Pélasge »[1].

Mais la belle ligue achéenne, qui devait embrasser tout le monde grec, réaliser l'idée du panhellénisme, avait contre elle tous les tyrans des cités, toutes les vieilles aristocraties qui ne pouvaient espérer de maintenir leur pouvoir que par l'alliance avec les Macédoniens ou d'autres conquérants. Aux anciens ennemis vinrent bientôt s'en joindre de plus redoutables; le monde s'était élargi et au fur et à mesure que la Grèce développait sa pensée d'indépendance, les dangers du dehors devenaient plus pressants dans une proportion plus rapide : Athènes, ayant pris conscience d'elle-même par le renversement des tyrans et les victoires sur les Mèdes, se gouverne en démocratie, mais s'attribuant l'hégémonie, elle est renversée par Sparte. La ville du Parthénon redevient libre et prospère, plus respectueuse des autres cités : le Macédonien la subjugue. Une fédération libre, véritable organisation populaire se forme avec la ligue achéenne : les Romains font leur apparition dans la péninsule illyrique.

1. Michelet, *Histoire Romaine*, pp. 60, 61.

Contre ce danger nouveau il eût fallu des forces nouvelles, mais

N° 172. Etolie, Elide et Arcadie.



Le territoire primitif de la ligue achéenne, vers 280 av. J.-C., était le versant nord-occidental de l'Erymanthe; l'Arcadie s'y joignit ensuite, et plus tard l'Elide avec le reste du Péloponèse.

précisément les envahisseurs surent utiliser les Grecs contre les Grecs, pousser la ligue étolienne contre la ligue achéenne. Or les



Cl. Aloïs Beer.

ATHÈNES, LE PARTHÉNON

Étoliens, qui entraient désormais en violent contact avec les autres Hellènes, avaient jusqu'alors vécu presque en dehors du groupe des peuples de même origine : pasteurs et bandits, ils s'étaient pour la plupart divisés en petits États, obéissant à des chefs de guerre, et, dans l'ensemble, représentaient une période de civilisation très inférieure à celle des Grecs, tournés vers la mer Orientale. Une coutume singulière s'était établie chez les Étoliens avec la force d'une loi. Deux peuples se déclaraient-ils la guerre, les Étoliens campaient dans le voisinage des combattants pour tomber sur le vaincu et arracher aux vainqueurs la plus grande part du butin : c'est ce qu'ils disaient « piller le pillage ». Polybe raconte de Dicéarque, le pirate étolien, que, dans « l'excès de son délire », il voulait consterner les dieux et les hommes. Partout où il abordait, il élevait deux autels, l'un à l'Impiété, l'autre à l'Injustice[1] ; il transformait en religion son mépris des cultes grecs et de

1. Bazin, *Archives des Missions scientifiques et littéraires*, 2e série, t. I, p. 258.



Cl. Mansell.

FRISE DU PARTHÉNON, CHEVAL AU GALOP

tout ce qui leur était cher. Les Romains s'adressaient donc bien en prenant les Etoliens pour alliés dans leurs entreprises de conquête, ce qui ne les empêcha pas ensuite de se retourner contre eux et de les écraser, de les réduire à une impuissance absolue.

Mais avant que le drame de la fin ne s'accomplît en sa terrible brutalité, l'ironie du sort devait se produire aux dépens de la pauvre nation condamnée. En l'an 196, trois siècles après Marathon, devant la foule accourue pour les jeux isthmiques, au pied de l'Acrocorinthe, un héraut proclame la pleine liberté de tous les Grecs, la ligue fraternelle des cités sous la protection des légions romaines, vouées désormais au soutien du bon droit. Avec cette furie de bassesse et d'abjection qui précipite les multitudes sous les pas des vainqueurs, tout ce peuple assemblé, heureux de recevoir le simulacre des biens qu'il était trop lâche pour conquérir lui-même, poussa de tels cris d'acclamation vers le ciel que « les oiseaux en tombèrent », dit la légende ; mais le demi-siècle ne s'était pas écoulé qu'au même endroit

le consul Mummius venait sans phrases porter la ruine et la mort. La Grèce n'était plus qu'une province romaine, il lui restait un nom, chèrement gagné par ses dernières luttes, « Achaïe », et l'immortelle influence qu'elle avait acquise dans les sciences, les arts et tout le mouvement de la pensée. Thucydide, qui assista aux terribles événements de la guerre du Péloponèse et put reconnaître en partie les causes de la future décadence hellénique, avait tenu le langage fier qui convenait à un Athénien : « S'il faut que nous dégénérions un jour, car tout est destiné à décroître, il en restera du moins un éternel souvenir ». Il eût pu ajouter « un éternel exemple ».

L'œuvre de la Grèce dans l'histoire du monde a été surtout de concentrer en soi et d'élaborer tous les éléments de progrès convergeant de l'Egypte et du monde oriental, du Paripamisos au Caucase. En cet espace insulaire et péninsulaire étroit, se sont successivement déversés, comme en un creuset pour s'y refondre à nouveau, les mythes et les idées, les industries, les sciences et les arts nés, pendant le cours des âges, dans un pourtour immense de terres habitées par des populations de races différentes et du génie le plus divers, Hamites et Sémites, Aryens et Touraniens. Les petites tribus ancestrales des Hellènes étaient encore dans leur barbarie primitive lorsque l'Egypte, la Chaldée, sculptaient déjà des statues, gravaient des écritures sacrées et dressaient des temples; mais, en se propageant vers l'Ouest, ces deux grandes civilisations locales devaient se rencontrer sur les côtes de la Phénicie, et les flottes du peuple commerçant, portant ce que l'homme a jamais trouvé de plus précieux, le trésor par excellence, le livre, avaient nécessairement pour première étape, dans le voyage sur la longue Méditerranée, les îles et les presqu'îles du monde grec. Là, ces navigateurs de l'Orient trouvaient des colons venus d'autres pays, des rivages de l'Asie Mineure et des bords de la mer Noire : de proche en proche, par les récits et les légendes qui se portaient de peuplade en peuplade sur les routes du lent trafic, la Grèce reçut et mit en œuvre tout l'avoir intellectuel acquis déjà par les peuples assis en amphithéâtre dans le monde environnant, des Ethiopiens du Haut Nil aux Scythes du Borysthène.

L'évolution comporte toujours un certain recul en même temps que des progrès, et la Grèce n'échappa point à cette loi. Il est certain

que les Hellènes, comme industriels proprement dits, restèrent inférieurs aux Egyptiens; de l'autre côté du monde, les Chinois les dépassèrent de beaucoup dans leur développement autonome; rien chez les Grecs ne peut être mis en parallèle avec les objets d'albâtre fabriqués par les Egyptiens dès la sixième dynastie[1]. Le milieu, et le génie qui en dérivait porta les premiers dans une direction autre, vers les applications de la science au travail de l'homme. La fabrication d'instruments relatifs à la connaissance de la Terre fut un des grands triomphes de l'intelligence humaine, et c'est aux Grecs de Milet qu'est due l'admirable réalisation des premiers globes célestes et terrestres. Pareille industrie témoignait d'ailleurs, sinon d'une connaissance approfondie de la Terre et des Cieux, du moins de la découverte du fait primordial, la rondeur terrestre. La translation du globe autour du soleil était admise par quelques-uns également, notamment par Aristarque de Samos, suivant en cela



Cl. Giraudon.

MIROIR ET FLACON A PARFUM

Musée du Louvre.

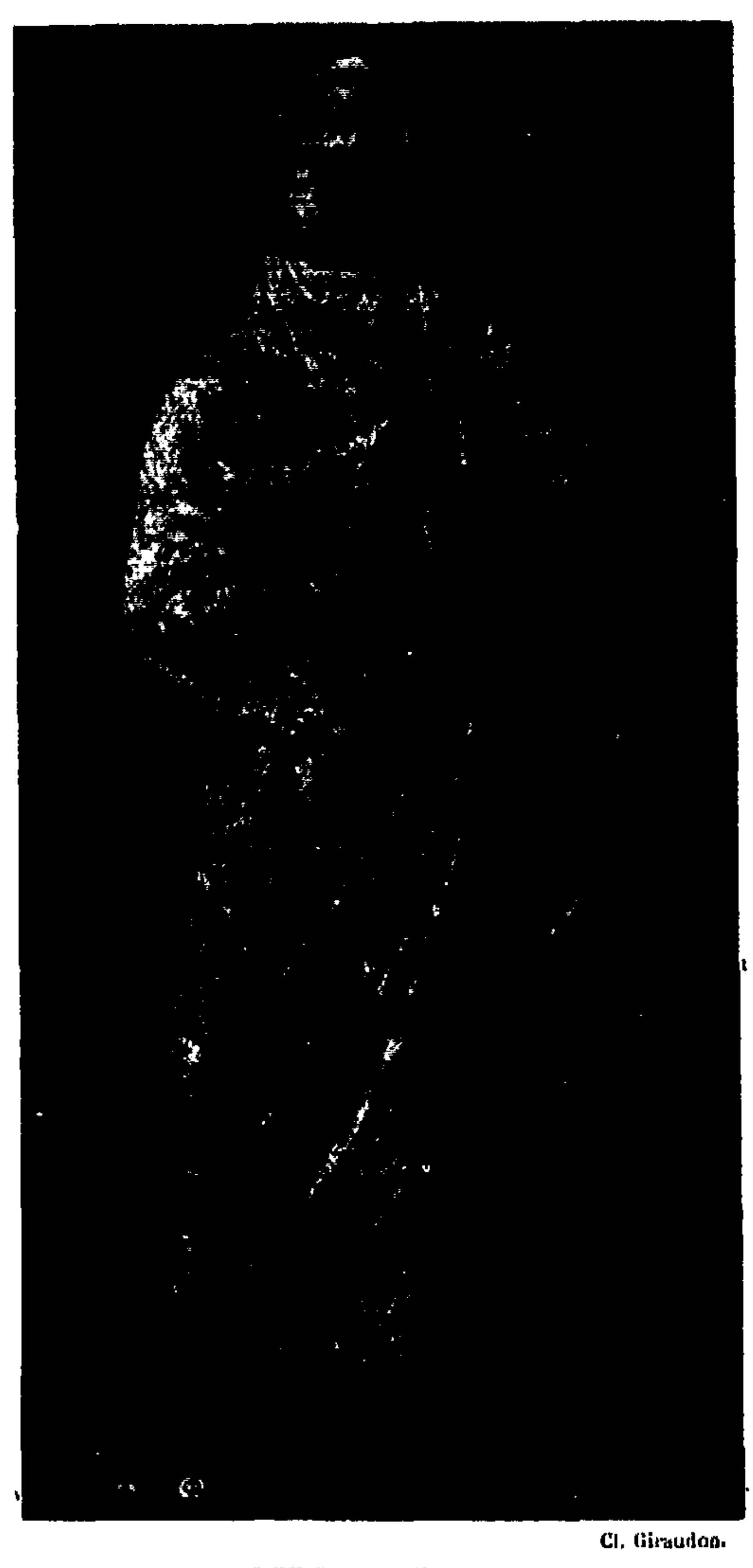
1. Ernest Renan, *Mélanges d'Histoire et de Voyages*, p. 67.

l'enseignement de Pythagore et de son école : on dit même qu'il fut menacé d'un procès en impiété, sous l'imputation de vouloir « déplacer le foyer intime du monde »[1]. Bien plus, les lois de la gravitation étaient déjà pressenties puisque, d'après certaines hypothèses, la lune ne tombe point, « grâce à sa marche même et à la rapidité de sa révolution. Ainsi les projectiles placés sur une fronde se trouvent retenus par le mouvement circulaire qui leur est imprimé ». Enfin, les savants parlaient de l'absurdité de tout système donnant la Terre pour centre à l'univers. « Le monde étant infini, disaient-ils, la Terre ne peut en occuper le milieu »[2].

Dans leurs œuvres matérielles, la gloire toujours grandissante des Grecs vint surtout du merveilleux sens de la mesure et de la forme, dans lequel ils n'ont pas encore été surpassés. Aucune de leurs peintures n'a été conservée et nous ne pouvons nous en faire une idée indirecte que par les décorations — romaines et égyptiennes, mais évidemment nées sous l'influence de l'art grec, — dont on a retrouvé les restes dans les cendres de Pompei et dans les fouilles de Hawara. Des chefs-d'œuvre de sculpture dus à Myron, Phidias, Scopas, Praxitèle sont encore l'orgueil de nos musées, et l'on sent en présence de ces dieux qu'ils représentent vraiment un idéal de l'homme, tel que les Grecs l'avaient conçu dans le parfait équilibre de sa force et de sa grâce, de sa noblesse et de sa beauté : aussi, cette perfection même, où les artistes avaient su admirablement fondre l'idée première de la majesté, jadis grossièrement symbolisée par les règles hiératiques, et la science de la réalité vivante, cette perfection eut-elle pour conséquence d'arrêter pendant de longs siècles le libre développement de l'art, en laissant le sentiment de leur impuissance aux hommes qui suivirent : longtemps, les meilleurs, désespérant d'atteindre aux sommets inaccessibles, s'épuisèrent déplorablement en de vaines imitations, au lieu de tenter virilement des voies nouvelles correspondant à des pensers nouveaux. De même que les monuments de la grande statuaire, les charmantes figurines de Tanagra, les aiguières, les amphores, les vases retrouvés dans les temples et les tombeaux restèrent des types qui, dans l'admiration des modeleurs et ciseleurs, furent presque considérés comme inégalables.

1. Plutarque, *Du Visage qui se voit dans le Disque de la Lune*, 6. — 2. Même ouvrage.

Les divers ordres d'architecture classique furent aussi, par respect pour le génie hellénique, reproduit sans originalité sur tous les sols et dans tous les climats, et souvent sans choix raisonné entre les deux styles transmis par les Athéniens aux peuples leurs successeurs : le corinthien avec son chapiteau en corbeille de feuilles d'acanthe date réellement de l'époque romaine ; la cariatide, bien qu'appartenant à la conception hellénique, n'eut jamais qu'un emploi restreint. L'« ordre dorique », forme d'art dont on retrouve surtout les origines dans le style mycénien, reçut ce nom parce que les Doriens étaient les dominateurs des contrées du Péloponèse où surgirent le plus anciennement des temples de ce type architectural [1], on peut le considérer comme hellénique, national par excellence. Directement, il ne doit rien à l'Égypte ; avant que les Grecs se répandissent dans la vallée du Nil, la forme du temple dorique était parfaitement arrêtée



Cl. Giraudon.

STATUETTE EN TERRE CUITE DE TANAGRA

Musée de Chantilly.

1. G. Perrot et Ch. Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. VII, pp. 348, 349.

dans ses grandes lignes. L'ouverture de l'Égypte aux marins hellènes ne put avoir sur les progrès de l'architecture de la Grèce et des îles que des effets très indirects et très généraux, par l'étonnement que produisit la vue des énormes édifices riverains du Nil et par l'esprit d'émulation qu'il fit naître chez les artistes grecs [1]. Le temple dorique n'est autre chose que la « maison royale » des temps homériques, entourée d'une colonnade pour en accroître la majesté divine. Ce mode architectural n'emprunta rien aux pratiques de l'étranger ; il est bien le fils aîné du génie de la Grèce.

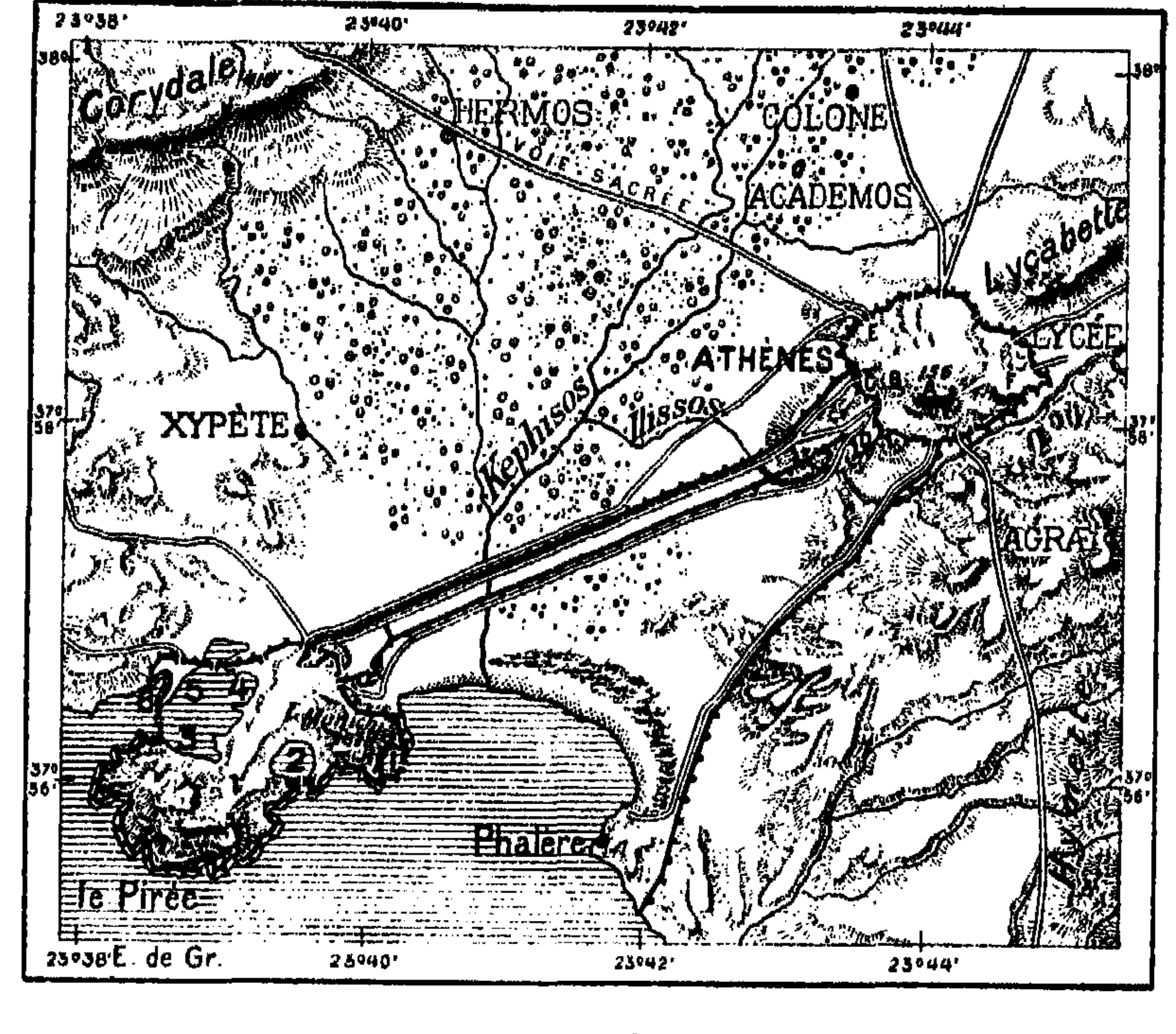
Quant à l'art ionique, né dans la Grèce de l'Asie, son nom est bien justifié au point de vue de l'histoire, puisque ce furent des Ioniens d'Asie qui grécisèrent les formes locales de la construction. Eoliens et surtout Ioniens du littoral s'étaient rencontrés avec Phéniciens et Cypriotes; par la Cappadoce et autres pays de l'intérieur, ils s'étaient même trouvés en rapports avec l'Assyrie et la Perse. Parmi les formes architecturales qui appartenaient déjà au monde de l'Asie Antérieure bien avant la naissance du mode ionique, la volute était un ornement très répandu, que les bâtisseurs ioniens empruntèrent certainement à leurs prédécesseurs en civilisation. De même, la colonne ionique ressemble à celle de l'Asie par sa plus grande légèreté relativement à la colonne dorique : bien que les palais connus de la Perse soient très postérieurs aux plus anciens monuments de l'Ionie, on a des raisons de penser que leurs colonnes, si élancées en comparaison de celles de tous les ordres grecs, continuent les traditions iraniennes et reproduisent les formes d'une architecture antérieure, comme celle du Mazanderan, où des troncs d'arbres, et non de lourds piliers de pierre, supportaient les toitures. A ces influences de la construction des Perses, la colonne ionique doit sa forme élégante de même que le profil de sa base et les cannelures nombreuses de son pourtour ; mais ce fut des Athéniens triomphants après les guerres médiques qu'elle reçut son caractère universel : il en fut de même pour l'ordre dorique, jadis réservé aux édicules élevés par des gens du Péloponèse à Thèbes et autres lieux de pèlerinage. Quand à Athènes, devenue la vraie métropole de tous les Grecs, affluèrent tant de savants architectes venus de toutes les parties

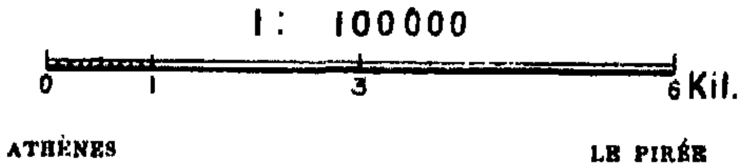
1. Même ouvrage, t. VII, pp. 654 à 667.

de l'Europe et de l'Asie hellénique, ses arts conquirent droit de cité dans la Grèce antique, dans la Sicile et l'Italie, puis l'héritage s'en propagea de peuple en peuple et de siècle en siècle.

D'ailleurs, la fin apparente de la Grèce n'était pas une vraie fin,

N° 173. Athènes et le Pirée.





ATHÈNES

A. Acropole.
B. Aréopage, Siège du Tribunal.
C. Pnyx, Assemblée du Peuple.
D. Colline des Muses.
E. Quartier de Céramique.
F. Ville de l'époque romaine.

LE PIRÉE

1. Bassin de Munichia.
2. Bassin de Zéa.
3. Port militaire, Kantharos.
4. Port de commerce, Emporion.
5. Aphrodision.
6. Port muet.

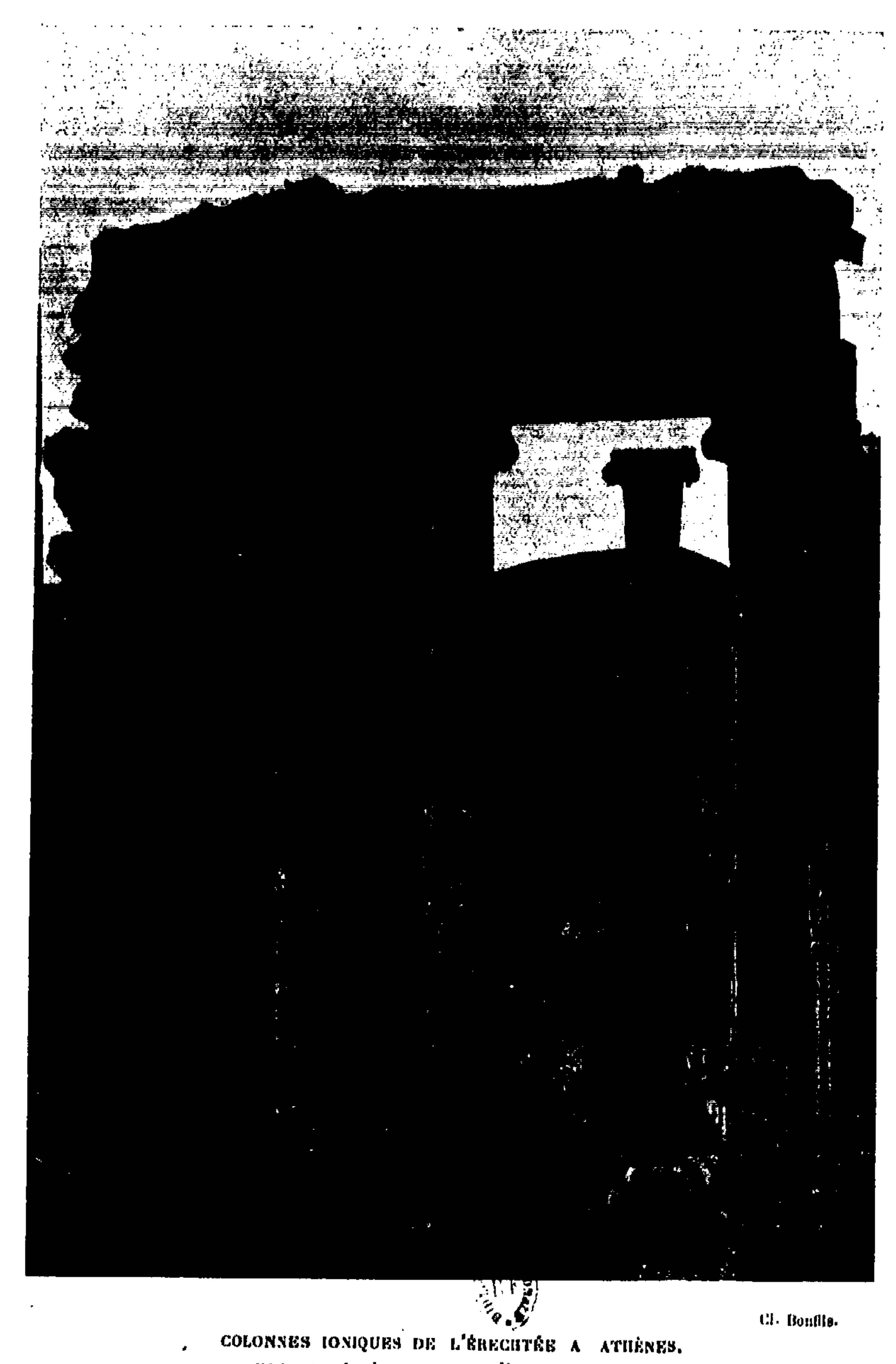
La promenade du Lycée rappelle l'enseignement d'Aristote et les bosquets d'Academos celui de Platon.

La ville actuelle d'Athènes se développe surtout vers le Nord.

et l'asservissement des républiques mères, l'expatriation des meilleurs et des vaillants qui se réfugiaient ou allaient chercher fortune dans toutes les colonies helléniques ou dans tous les royaumes « barbares »

du pourtour de la Méditerranée, eurent pour conséquence une énorme extension de la véritable Grèce et de ses idées. Le foyer de vie se déplaça, mais la vie continua de brûler avec la même ardeur. De même qu'Athènes avait reçu le feu sacré porté par les Milésiens et tant d'autres fugitifs de l'Asie Mineure, de même Pergame, Alexandrie, Cyrène, Syracuse, Marseille, devinrent autant d'Athènes continuant l'œuvre de leur devancière et la continuant surtout par l'activité de la pensée et l'amour désintéressé de la science. Ne vit-on pas le Massiliote Pythéas explorer les passages du Grand Nord Atlantique, uniquement pour la joie de savoir? Les édifices construits, notamment le Parthénon, montraient d'une façon définitive, éblouissante, comment les artistes grecs avaient compris la réalisation de leur idéal en architecture, mais dans la philosophie, dans la morale, dans la conception de la vie personnelle et collective, ils n'achevèrent leur œuvre que longtemps après : c'est en exil, peut-on dire, que la Grèce rédigea le testament des siècles vécus par elle et sa méthode d'enseignement pour les peuples à venir.

La cause première de cet admirable développement de la pensée qui caractérise la Grèce doit être cherchée dans la faible influence de l'élément religieux. Les prêtres ne gouvernèrent point les Hellènes. Certainement, le sacerdoce tenta de se constituer dans les républiques éoliennes, ioniennes et doriennes, comme il l'avait fait aussi dans tous les autres pays du monde, mais il ne réussit que faiblement en son entreprise. Les mythes apportés de l'Égypte, de la Phénicie, de la Perse, ne furent pas accompagnés de leurs redoutables interprètes, les magiciens dispensateurs du salut. Dans chaque vallon de montagne, en chaque famille de clan primitif, le Grec était son propre prêtre, et quand la tribu prit une plus grande extension, les représentants politiques des citoyens présidaient un culte général. La mythologie grecque, si riche et si variée, se renouvelait incessamment au gré de l'imagination populaire qui, de vallée en vallée, de péninsule en péninsule, aussi bien que de siècle en siècle, modifiait rapidement ses dieux. Le sens primitif des fables inventées par le symbolisme — première tentative de résumé synthétique — était encore resté clair à la plupart des fidèles : ils savaient parfaitement que Zeus était le « Grand Jour », et, en même temps, le souverain de l'Olympe ; Poseidon était le dieu de la mer, mais surtout la mer elle-même ; Héphaïstos forgeait les



Cl. Bonfils.

COLONNES IONIQUES DE L'ÉRECHTÉE A ATHÈNES.
FIN DU Ve SIÈCLE AVANT L'ÈRE VULGAIRE.

armes des dieux au foyer souterrain des laves, mais il se montrait en personne sous l'apparence des flammes. Ainsi de toutes les divinités : Demeter, la « Bonne mère », qui protégeait les moissons, était la moisson même que fait onduler le vent. Cette transparence des mythes permettait aux Grecs de se passer d'intermédiaire pour les comprendre, et, d'ailleurs, la cité restait trop petite, trop agitée aussi pour qu'il pût s'y former un sacerdoce aux dehors immuables.

Certainement, la beauté du ciel clair, la pureté de profil qu'offraient les rochers et les collines de l'horizon, la lumière éparse sur la mer avaient contribué à donner du charme et de la gaieté à l'ensemble de la mythologie grecque. L'effroi de la mort, la peur de l'inconnu qui se devine au delà du tombeau, régnait moins sur les Hellènes que sur les populations des contrées où la nature est plus sombre, où ses phénomènes sont plus redoutables. Ce fut l'une des raisons pour lesquelles ils évitèrent l'intervention constante du magicien qui conjure le sort par des gestes, des contorsions et des cris : ils se tenaient à l'écart de leurs parents et alliés de l'Asie Mineure qui, dans le Pont, la Cappadoce, la Cilicie, aimaient à se jeter en des transes extatiques, comme le font encore de nos jours le chamane touranien, l'exorciste catholique et le piagé des Mundurucù.

Pendant la belle période de la Grèce, le redoutable destin, qui planait au-dessus des dieux eux-mêmes et dont les grands tragiques nous décrivent la domination terrible, paraît avoir été, pour le peuple d'Athènes, un sujet d'instruction dramatique beaucoup plus qu'une cause réelle d'épouvantement. Les oracles de Delphes, ceux des autres dieux que l'on venait consulter de tous pays grecs et grécisés, ont un caractère spécial : tandis que les divinités des autres nations menacent, commandent, terrorisent, Delphes semble s'ingénier à exercer la sagacité des Grecs : elle leur donne des énigmes à résoudre, des jeux d'esprit à deviner. Le Sinaï fulminait ses lois au peuple prosterné dans la poussière du désert : Delphes conversait, pour ainsi dire, avec des hommes de goût, et fréquemment les citoyens d'une ville discutèrent ses oracles. Même les Cuméens, dans l'Asie Mineure, désobéirent de propos délibéré à un ordre des Branchides[1], leur enjoignant de livrer leur hôte au roi de Perse. Ils préférèrent leur propre conception du bien.

1. Hérodote, *Histoires*, I. p. 158 et suiv.

Mais, si peu qu'il existât, le sacerdoce devait, par son esprit de caste, devenir hostile au libre génie des Grecs, tendre même à la trahison. Dans la période du péril suprême, le peuple voulait se défendre et, par le fait même de son énergique volonté, il s'imagina volontiers que les dieux avait combattu pour lui; toutefois, « les oracles étaient restés neutres ou équivoques » : il fallut toute la subtilité de Thémistocle pour interpréter dans le sens héroïque une réponse ambiguë de la Pythie. Ne pas se compromettre avec le vainqueur, tel avait été le dernier mot de la sagesse sacerdotale [1].

Sans doute, la perte de l'indépendance des Grecs accrut proportionnellement l'influence du prêtre. Des rites mystérieux comme ceux d'Eleusis attiraient vers eux les désœuvrés et les décadents de l'époque, gens vaniteux ou inquiets qui voulaient se faire initier à une prétendue science interdite aux profanes, et sur les collines se pourchassaient, déchaînés dans la fureur des sens, les troupeaux des Bacchantes et des Ménades.

Plus heureux que les Sémites et les peuples de l'Orient lointain, et grâce à la variété, à la rapidité d'allures, aux changements successifs et profonds de leur polythéisme, les Hellènes purent aussi échapper à la tyrannie d'un livre comme le Zend Avesta, les Védas et le Chu-King, comme la Bible et le Coran. Ce qui, chez les Grecs, se rapprocha le plus des « livres sacrés » par l'autorité sur les esprits, ce furent les poèmes et les drames des grands rhapsodes et tragédiens; mais il était difficile de trouver dans ces œuvres une règle de pensée, une ligne de conduite pour la nation; tout au plus, un individu comme Strabon, lui-même Sémite hellénisé [2], donnait-il une sorte de vertu sacrée aux vers de l'Iliade, s'ingéniant à ramener les faits de la géographie aux descriptions d'Homère, mais les conceptions du poète ne pouvaient en rien arrêter le développement normal de la société dans son ensemble: elles ne servaient pas de frein, comme les injonctions de la Bible ou du Coran, pour retarder indéfiniment l'évolution intellectuelle et morale des croyants.

Le polythéisme, tel qu'il se développa dans la Grèce antique, a pour principe l'autonomie de tous les êtres et reconnaît implicitement que toute chose est vivante [3]. Ainsi la religion des Grecs affirmait déjà ce

1. Edgar Quinet, *Vie et Mort du Génie grec*, pp. 33, 34. — 2. Jules Baissac, *Société nouvelle*, mars 1896, p. 316. — 3. Louis Ménard, *Polythéisme grec*.

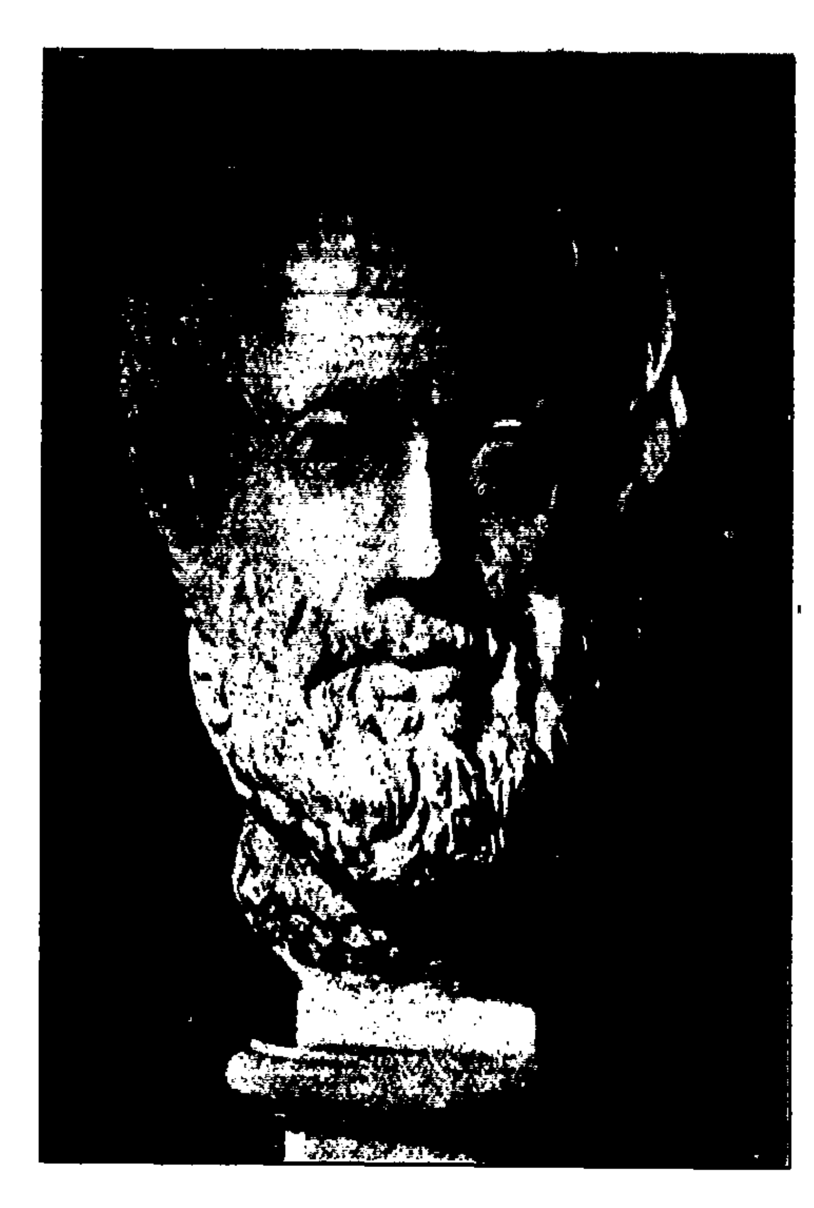


Cl. Bonfils.

CARIATIDES DE L'ÉRECHTÉE A ATHÈNES.
FIN DU Ve SIÈCLE AVANT L'ÈRE VULGAIRE

que la science moderne a reconnu : l'indissolubilité de la vie sous tous ses aspects, matière et pensée : mais, si par ses hautes conceptions elle se projette au loin dans le monde de la science, elle tient aussi par ses origines à l'animisme primitif qui peuple de génies les terres, l'air et les eaux, qui voit les esprits innombrables frémir dans le feuillage des chênes. Les bergers de l'Arcadie sur leurs plateaux herbeux continuèrent le plus longtemps de pratiquer cette vieille religion naturelle : leur principale divinité, champêtre comme eux, faite à leur image, aimait les beaux horizons lumineux, les féconds pâturages, les antres

frais où l'on s'abrite du soleil[1]. Pan, qui avait valu à toute la contrée le nom de Panie[2], céda le premier rang à Zeus, le dieu jaloux; et les Arcadiens durent se subordonner à de puissants voisins; mais, quoique fort modeste et se retirant discrètement dans les cavernes, Pan n'abdiqua point, il resta le dieu des pauvres qui lui dressaient de simples autels, non des temples, et lui apportaient non des bêtes grasses, mais de rustiques offrandes. Il survécut ainsi, plus durable que Zeus et d'autres jeunes dieux, et par une étrange fortune il dut à la ressemblance fortuite de son nom avec le mot « πάν », pris dans le sens de « tout », d'être assimilé à l'immensité même des choses vivantes, avec le grand univers panthéiste. C'est ainsi que dans le *Satyre* de Hugo, Pan, infiniment grandi, sans bornes comme le monde, abrite les hommes et les dieux dans son immensité.

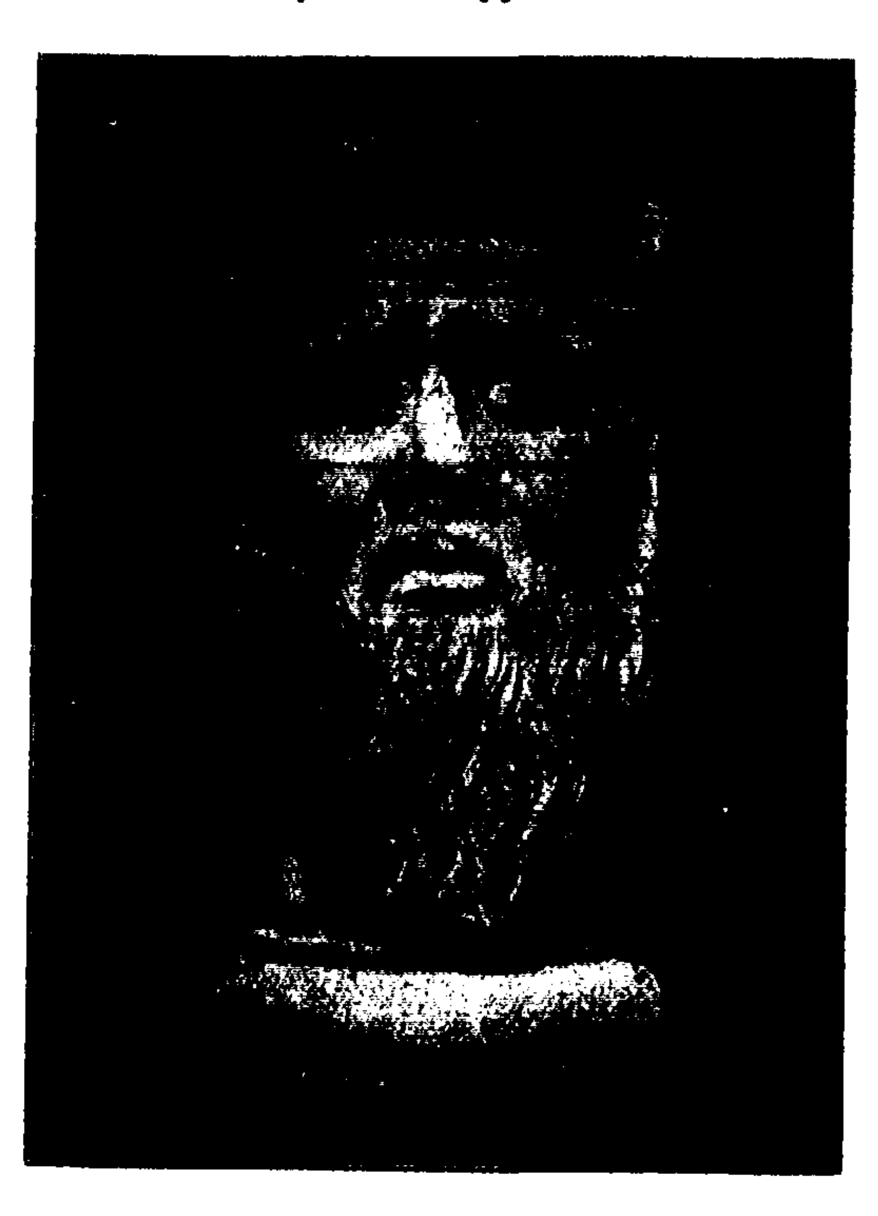


Musée de Vienne. ARISTOTE
Attribution contestée

Les mystères religieux de la Grèce conservèrent aussi, pendant de longs siècles, le culte direct des astres, soleil, lune, étoiles, lors même que les représentants symboliques de la nature, les dieux, eurent pris la place des éléments: le fétichisme panthéiste se maintenait sous le polythéisme, de même que, plus tard, le paganisme se continua sous le catholicisme. Les temples grecs, aussi bien que ceux de l'Égypte, furent construits de manière à s'orienter exactement vers le lever des étoiles ou des groupes stellaires les plus remarquables, tels qu'Arctu-

1. Victor Bérard, *De l'Origine des Cultes des Arcadiens*. — 2. Plutarque, *Dénomination des Fleuves et des Montagnes*; G. Clémenceau, *Le grand Pan*.

rus, Spica, les Pléïades, et c'est à l'époque où ces astres surgissaient de l'horizon, en vue du sanctuaire, que se célébraient les grandes fêtes de la divinité, associée à l'astre lointain dans l'adoration des fidèles. Mais puisque, de siècle en siècle, la position apparente des étoiles change par suite de la précession des équinoxes, les prêtres, debout à côté de l'autel, devaient faire déplacer l'ouverture des portes pour suivre le faisceau des rayons stellaires. Bien plus, lorsque plusieurs siècles avaient déjà passé sur le temple, il ne suffisait plus de percer de nouvelles portes; c'était l'édifice même qu'il s'agissait de reconstruire en le faisant tourner sur son axe, pour ainsi dire: le temple marchait comme une aiguille sur le cadran des cieux. Aux endroits



PLATON

Musée d'Aix en Provence.

où les constructions s'élevèrent successivement sur la même place, l'angle d'écart, observé par les architectes, leur suffit pour révéler les époques d'érection première et de restauration. De cette manière, on a pu fixer à plus de 34 siècles avant nous (exactement à l'année — 1530) la fondation du temple archaïque d'Athéné, sur l'Acropole, et à 230 ans plus tard celle du temple d'Eleusis, qui regardait vers Sirius, comme tant de monuments contemporains d'Égypte, et qui donna peut-être asile à des magiciens venus de la même contrée [1].

Ainsi, le polythéisme hellénique comprend, dans l'ensemble de son

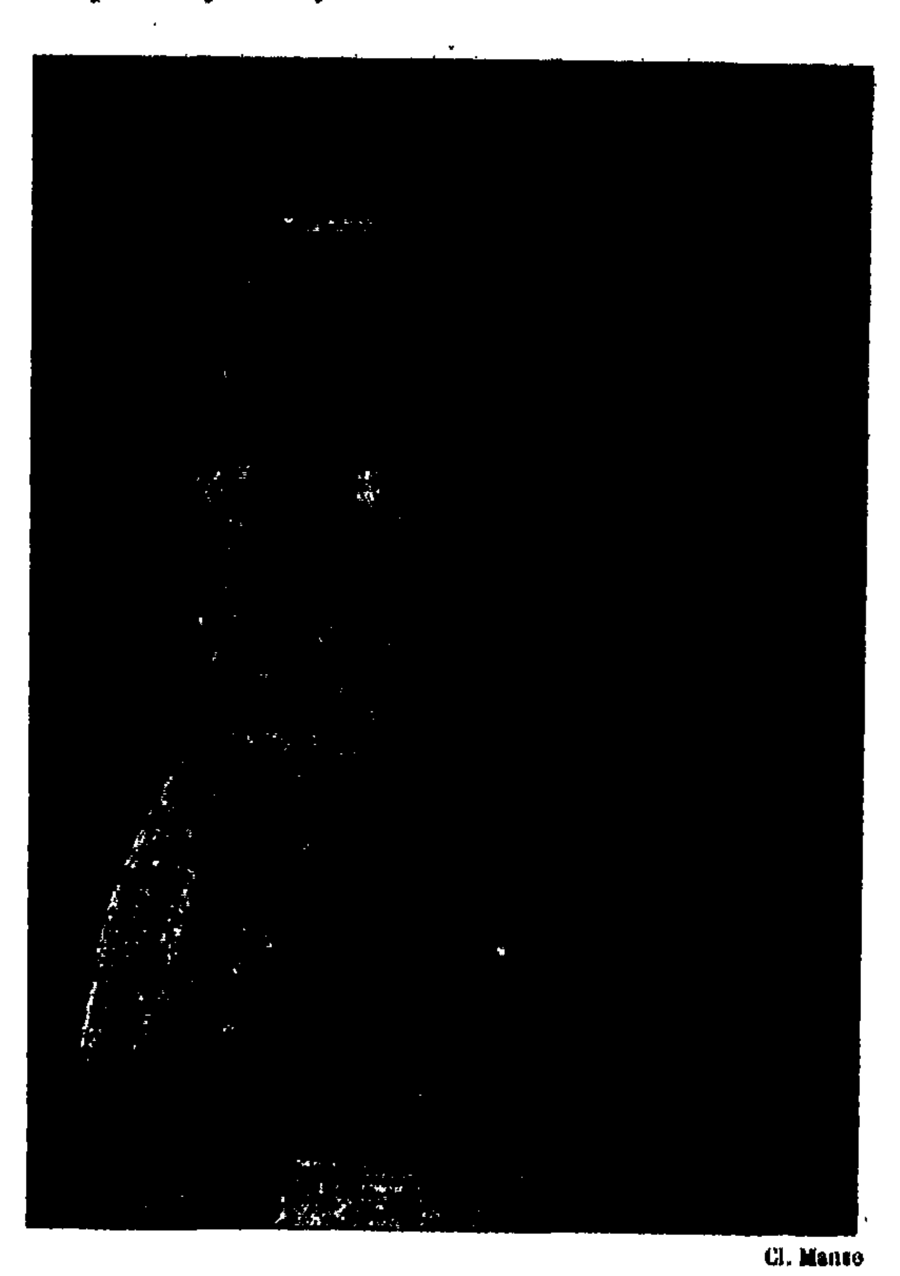
1. F.-C. Penrose (and N. Lockyer). *Philosophical Transactions*, 1884, p. 805 et suiv.; — Nissen, *Rheinisches Museum für Philologie*, 1885, 1887.

développement, toutes les formes religieuses primitives qui se sont succédé parmi les hommes; il devait aboutir également aux formes religieuses les plus élevées, puis nier son principe, pour retrouver, au delà des cultes, la morale humaine en son essence. Des forêts de Dodone, où l'on écoutait avec frayeur les grands chênes frémissants, aux jardins d'Academos, où se promenaient les philosophes en discourant de la sagesse, les chercheurs hellènes ont parcouru la route immense qui mène de l'instinct originaire à l'étude consciente des grands problèmes de la vie. Certainement, la religion monothéiste, concentrant tout l'idéal humain en une seule personne auguste, se manifeste dans la pensée grecque aussi noblement que dans celle des Sémites: « Le Jupiter de Pindare et de Sophocle n'était-il pas l'ennemi de la tyrannie, le protecteur des opprimés, le gardien du foyer, le vengeur de la justice, le refuge des malheureux »[1]? Et dès que les différents peuples ont perdu les dieux spéciaux qui les distinguent, le grand Dieu lui-même ne s'évanouit-il pas au profit du bien et du beau qu'il représente? De cité à cité, les Hellènes s'étaient reconnus comme fils d'ancêtres communs, cohéritiers d'une même langue et d'une même civilisation, créateurs d'un même type social. La notion patriotique, d'abord absolument étroite, confinée dans la même cité, s'étendit graduellement à tous les habitants de l'Hellade et des pays helléniens, puis, chez les philosophes, elle embrassa le monde entier. Jamais le principe de la grande fraternité humaine ne fut proclamé avec plus de netteté, d'énergie et d'éloquence que par des penseurs grecs : après avoir donné les plus beaux exemples de l'étroite solidarité civique, les Hellènes affirmèrent le plus hautement le principe de ce qui deux mille ans après eux s'appela « l'Internationale ».

L'atavisme qui, dans toute civilisation vieillie, plus ou moins faisandée de conventions et de mensonges, ramène toujours un certain nombre d'hommes vers l'amour de la nature primitive, cet atavisme dut se manifester aussi dans la société grecque, mais accompagné de toutes les conquêtes de la culture intellectuelle. On vit alors des philosophes, parfaitement armés pour la dialectique par la connaissance des choses et le mépris de tout préjugé, revendiquer en toute simplicité, mais avec une force invincible de conviction, leur affranchis-

1. Michel Bréal.

sement de tout despotisme, aussi bien celui que d'autres hommes faisaient peser sur eux que celui des prétendues convenances et de l'habitude On vit des stoïciens esclaves marcher si noblement dans leur dignité qu'on les respecta plus que des hommes libres; on vit aussi des « cyniques », mot jadis respecté mais employé actuellement en mauvaise part, prendre la même liberté de gîte et d'action que les animaux des champs, tout en s'élevant par l'étude et l'enseignement à la même hauteur de pensée que les sages les plus renommés de leur temps. N'ayant d'autre demeure qu'une jarre ou qu'un tonneau, presque sans besoins, ignorant même la faim puisqu'une olive, une gousse d'ail leur suffisait, ils croyaient à l'égalité et la pratiquaient;



Cl. Mansell

British Museum. DIOGÈNE

effaçant par leur propre vie toute différence entre riches et pauvres, ils revenaient à la parfaite réconciliation entre les classes. Du coup, toutes les distinctions sociales se trouvaient abolies, et devant Diogène, « Citoyen de la Terre », Alexandre, le meurtrier de son père, l'exterminateur de Thèbes, ne se sentait plus le maître omnipotent qu'il était en face de ses soldats et de ses peuples asservis. Et cependant, ces philosophes, si hauts par la pensée, qu'ils pouvaient ignorer comme si elle n'existait pas la société des puissants et des riches, continuaient de vivre dans les cités, d'agir directement sur leurs

concitoyens par l'exemple et la noblesse de leur vie ; ils ne se réfugiaient pas en dehors de l'humanité, comme le firent plus tard les anachorètes et les cénobites, égoïstes pusillanimes, ne cherchant que leur propre salut.

Cette haute compréhension des choses n'entrait, il est vrai, que dans un petit nombre de cerveaux ; mais elle devait se propager de siècle en siècle et de peuple en peuple jusqu'aux extrémités de cet univers que, sans le connaître encore, on embrassait d'avance en une vaste république d'égaux, l'idéal de notre temps et des temps à venir.



Iles et Rivages Helléniques : NOTICE HISTORIQUE

Les noms d'Antigone le Cyclope (mort en 301 avant l'ère chrétienne), de son fils Demetrius Poliorcètes (mort en 282) dont le centre d'action était en Lydie, d'Antipater (en 317) et de son fils Cassandre (en 297), rois de Macédoine, de Lysimaque (en 281), roi de Thrace, ainsi que ceux de Ptolomée Soter et de Seleucus Nicator se rattachent particulièrement au tumulte sanglant qui suivit la mort d'Alexandre et dura trente ou quarante ans. Nous citons les dynasties et royaumes qui eurent une continuité relative,

	Ère vulgaire		Ère olympique	
LAGIDES, en Egypte				
Ptolémé Soter, fils de Lagus.	— 323,	— 285	453	491
Ptolémée Philadelphe	285,	— 247	491	529
Ptolémée Evergètes.	— 247,	— 222	529	554
puis vinrent les Ptolémées Philopator, Epiphanes, Philometor, Eupator et d'autres entre lesquels s'intercalent une Cléopâtre et une Bérénice, enfin le dernier représentant de la lignée qui mourut en l'an de Rome 724 :				
Cléopâtre.	— 52	— 30	724	746
SÉLEUCIDES, en Mésopotamie et en Syrie.				
Seleucus Nicator.	— 311	— 279	465	498
Antiochus Soter.	— 279	— 260	498	516
ensuite Antiochus II, Seleucus II, Seleucus III précédant				
Antiochus III, Eupator.	— 222	— 186	554	590
après Seleucus IV, Antiochus IV et Antiochus V vinrent des successions irrégulières jusqu'à Pompée qui prit possession de la Syrie, an de Rome 690.		64		712
ARSACIDES, rois des Parthes.				
Le royaume fut fondé par Arsacus en		— 255		521
et s'agrandit peu à peu aux dépens du territoire des Séleucides; lors de leur disparition, il devint limitrophe de l'empire romain ; la dynastie fut remplacée par celle des Sassanides en		226		1002
PONT.				
Mithridate II.	— 337	— 302	439	474
qui avait conservé une certaine indépendance vis-à-vis d'Alexandre, se proclama roi après sa mort ; la dynastie surtout représentée par des Mithridate qui régnèrent assez régulièrement, dura jusqu'au				

	Ère vulgaire		Ère olympique	
triomphe définitif de Pompée. Le dernier roi fut Mithridate VII, Eupator.	— 123	— 63	653	713
Pergame.				
Royaume fondé par Philiter en.		— 283		493
il eut pour successeurs des Eumène et des Attale. Le dernier roi Attale III légua ses possessions aux Romains ; du moins ceux-ci le prétendirent-ils : Attale III, Philometor.	— 138	— 132	638	644
Parmi les titulaires de nombreux autres petits royaumes, Bithynie, Cappadoce, Épire, etc., il faut mentionner le roi qui, à différentes reprises, sut battre les Romains : Pyrrhus III, roi d'Épire.	— 295	— 272	481	504
Macchabées, en Judée.				
Judas Macchabée, fils de Mathathias, se révolta contre les Séleucides en.		— 166		610
il succomba bientôt et fut remplacé par ses frères et leur descendance ; ils firent souvent appel aux Romains et exercèrent le pontificat jusqu'en.		— 40		736

Voici les noms de quelques philosophes dont le souvenir est plus intéressant que celui des hommes de guerre de leur temps ; ceux dont on ne connaît pas la date de naissance sont supposés être arrivés à notoriété vers l'âge de 35 ans :

	Ère vulgaire		Ère olympique	
Hécatée (Milet).	— 546	— 480	230	296
Parménide (Elée).	— 540	— 470 (?)	236	306
Zénon (Elée).	— 490		286	
Hippocrate (Cos).	— 460	— 380 (?)	316	396
Empédocle (Agrigente)	— 450	— 380 (?)	326	396
Euclide (lieu de naissance inconnu). . . .	— 320		456	
Hérophile (Chalcédoine).	— 320		456	
Zénon le Cynique (Kition, Cypre).	— 308		468	
Epicure (Athènes).	— 341	— 270	435	506
Callimaque (Cyrène)	— 320	— 240 (?)	456	536
Archimède (Syracuse)	— 287	— 212	489	564
Eratosthènes (Cyrène)	— 272	— 199	504	577
Hipparque (Nicée).	— 128		638	
Posidonius (Apamée, Syrie).	— 133	— 49	643	727
Strabon (Amasie, Cappadoce)	— 58	21 (?)	718	797



Le mariage de l'Europe et de l'Asie qu'Alexandre avait fait célébrer symboliquement à Babylone n'est pas devenu réalité vivante.

CHAPITRE IX

RHODES. — CYPRE. — CILICIE. — EMPIRE DES SÉLEUCIDES ANTIOCHE. — ÉGYPTE DES PTOLÉMÉES. — CYRÉNAÏQUE GRANDE GRÈCE. — CARTHAGE ET SON EMPIRE. — SICILE

Sous la pression triomphante des Occidentaux, maintes régions riveraines de l'Asie Mineure et les îles de la Méditerranée orientale qui avaient été disputées entre les deux civilisations rivales, de l'Europe et de l'Asie, furent définitivement conquises par l'influence grecque et, malgré le fréquent changement de maîtres, lui appartiennent encore vingt-quatre ou vingt-cinq siècles après leur prise de possession. En exemple on peut citer Rhodes et Cypre, « l'île des Grenades » et celle du Cuivre.

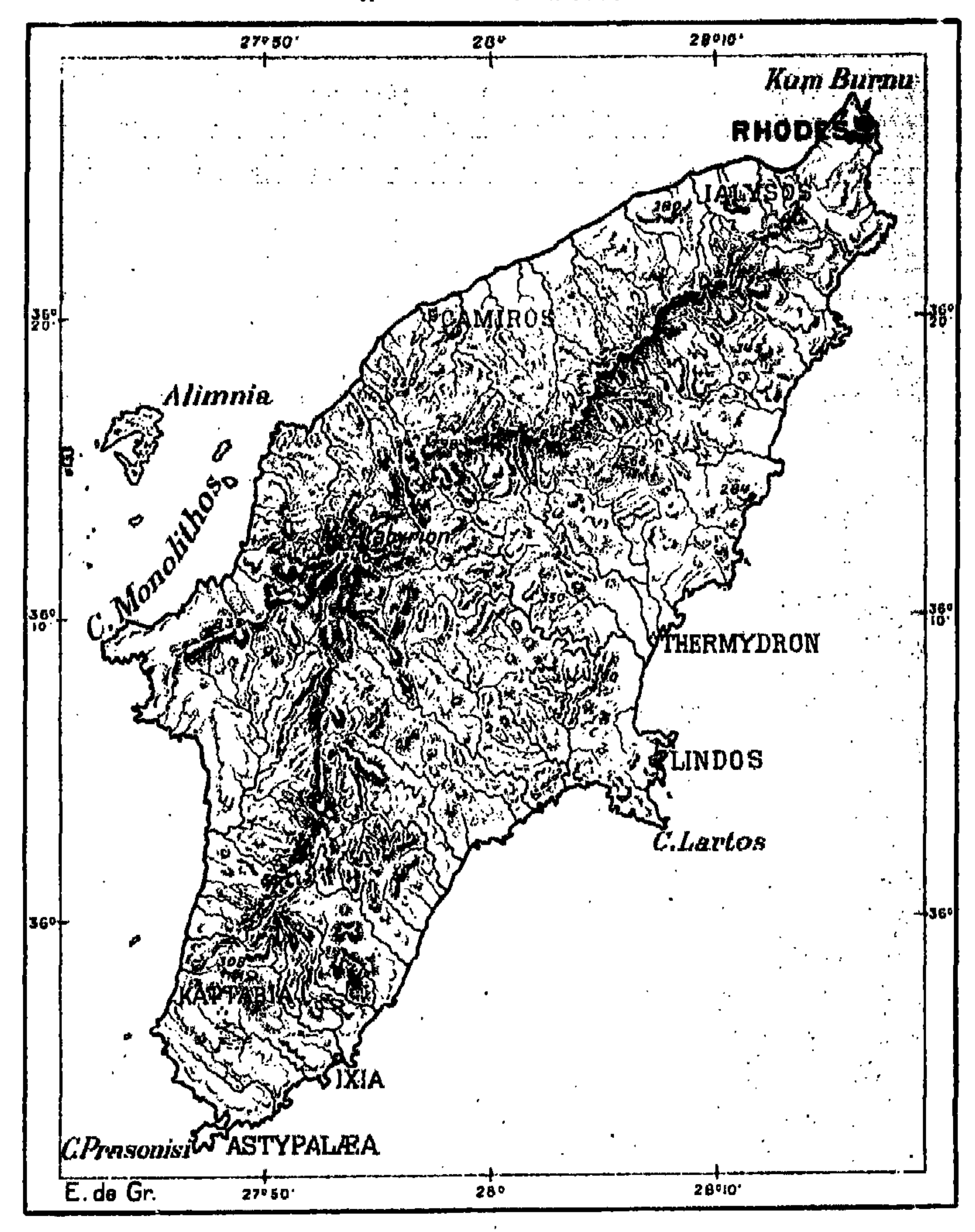
Rhodes, terre amplement favorisée par la fécondité du sol, par

l'heureuse disposition des ports et l'excellence du climat, toujours égal et doux, occupe un emplacement maritime tout à fait exceptionnel qui devait lui assurer un rôle commercial de premier ordre. Située à proximité de la côte de Carie et jouissant ainsi des avantages d'une péninsule en même temps que de ceux d'une île, c'est-à-dire ajoutant aux facilités du commerce avec un vaste territoire le privilège de l'isolement défensif, Rhodes se trouve placée exactement à l'angle sud-occidental de toute l'Asie Mineure, entre la mer de Cypre et la mer Egée et sur l'alignement de Carpathos et de la Crète. Point de convergence nécessaire pour les routes de commerce dans la Méditerranée orientale, elle nous apparaît, dès les origines de l'histoire, comme un lieu de rendez-vous pour des colons de provenances très diverses. Il y vint des Cariens de la côte voisine, ainsi que des Crétois, des Thessaliens et même des Égyptiens. L'influence phénicienne y fut longtemps prépondérante, puis les Doriens y abordèrent, et trois villes insulaires, Lindos, Camiros et Ialysos, constituées en république distincte, s'unirent en « hexapole » avec trois autres cités doriennes du continent, Cos, Cnide et Halicarnasse. Au mouvement d'immigration succéda un flot en sens inverse : grâce à la pratique d'un commerce très étendu, des groupes de colons rhodiens devinrent les fondateurs de nombreuses villes lointaines. Ils eurent des comptoirs dans la terre ferme voisine, en Sicile et dans la péninsule italique. La puissante Sybaris fut créée par eux, et Parthénope, maintenant Naples, reçut de Rhodes son premier essaim de civilisateurs grecs. D'autres Rhodiens s'établirent aux îles Baléares et, jusque sur les côtes d'Espagne, un golfe de Rosas et les fiers promontoires de Roda rappellent la venue des insulaires du littoral asiatique.

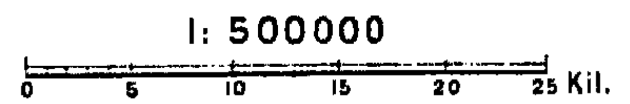
Lors de la grande extension du monde hellénique, coïncidant avec la division de l'empire d'Alexandre en plusieurs royaumes grecs, Rhodes, si bien placée au tournant des mers, devint le centre principal du commerce et, grâce à son enrichissement, une puissance politique de grande importance avec des possessions nombreuses sur la terre ferme et dans les îles. Pendant deux siècles au moins, Rhodes disposa d'une si grande influence que ses lois maritimes furent acceptées par tous les peuples navigateurs comme le code universel : même après la conquête, les Romains durent y accommoder leurs propres règlements : en droit romain, toute loi relative au commerce

maritime porte le nom de « *lex rhodia* ». A cette époque où Rhodes

N° 174. Ile de Rhodes.



I: 500000



La ville de Rhodes ne fut fondée qu'en l'an 408 avant le début de l'ere vulgaire, mais devint rapidement très prospère.

Lindos, Ialysos et Camiros sont citées dans l'*Iliade*; cette dernière, accompagnée d'une épithète qu'explique la falaise de craie pure sur laquelle la ville est bâtie: Camiros la blanche.

était « sans égale au monde », comme dit Strabon, elle attirait non

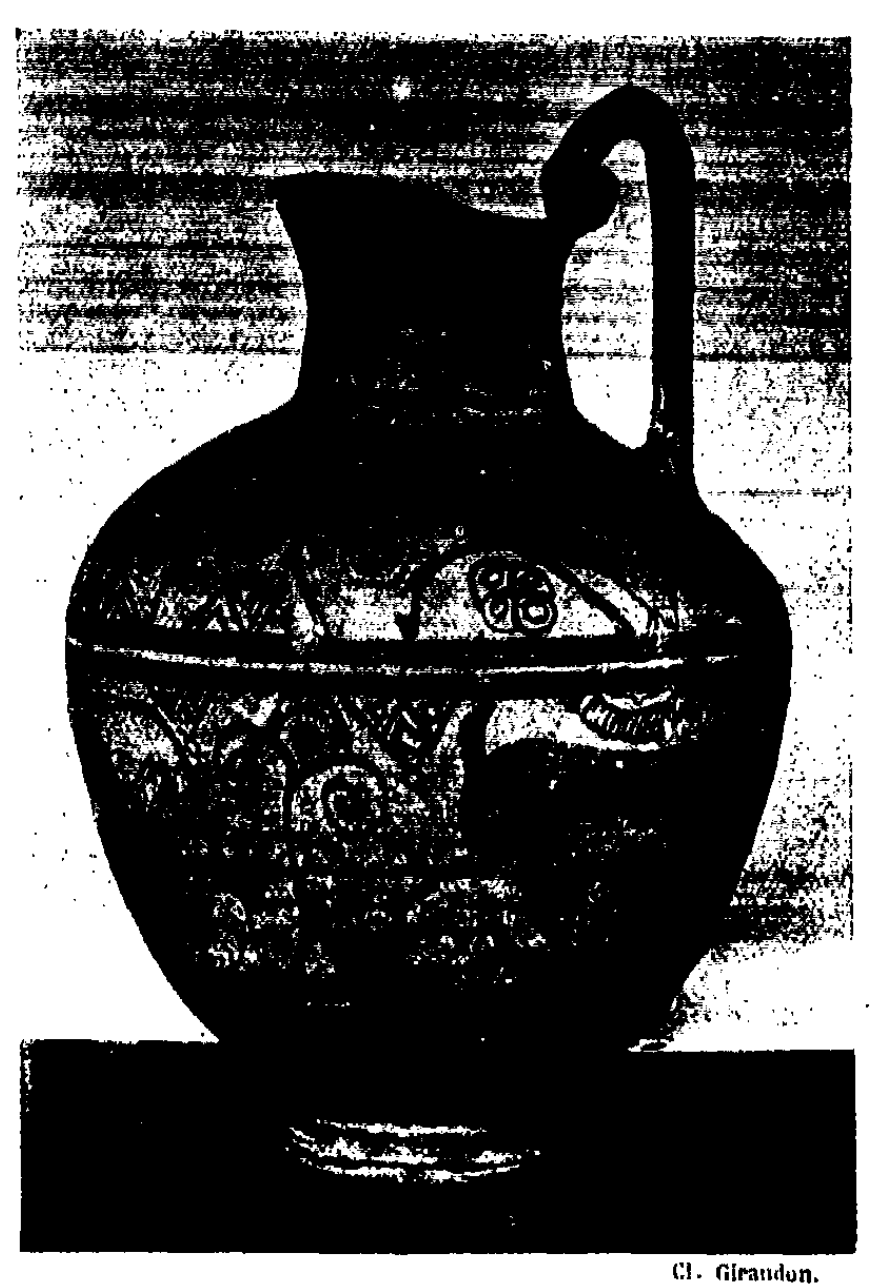
seulement les commerçants et les marins, mais aussi des savants, des poètes, des artistes, hommes illustres qui venaient y séjourner, comme professeurs ou comme élèves.

Rhodes fut, il y a vingt-deux siècles, un des principaux centres pour la mesure d'un arc de méridien. Eratosthènes, tenant compte des routiers des navires qui trafiquaient entre Rhodes et Alexandrie, et des hauteurs du soleil au-dessus de l'horizon des deux villes, en vint à fixer le pourtour du globe terrestre à 252 000 stades, mesure différant de la véritable circonférence d'un sixième en plus seulement [1]. Cent cinquante ans plus tard, Posidonius, reprenant ces calculs, et utilisant les observations relatives à l'étoile Canopus, trouva 180 000 stades, chiffre trop faible d'un cinquième. Les savants grecs déterminaient assez correctement les latitudes, mais ils ne disposaient d'aucune méthode pour les longitudes : l'un deux, Hipparque, signala il est vrai les éclipses comme pouvant servir à cet effet, mais il fallut attendre seize siècles pour que cette notion scientifique pût passer dans le domaine de la pratique ; on manquait aussi de moyens pour mesurer effectivement les distances. Il était admis que Rhodes se trouvait directement au nord du Pharos, — elle est en réalité 1° 40' plus à l'ouest, — et que 3 750 stades les séparaient, — on compte aujourd'hui 330 milles nautiques équivalant à 3 300 stades, — double approximation expliquant très bien l'erreur des philosophes alexandrins.

On sait aussi que l'art fut représenté à Rhodes : on connaît les quatre chevaux de bronze doré qui figurent au fronton de la basilique St-Marc à Venise après avoir orné d'autres capitales, Rome, Byzance et Paris. Pendant une cinquantaine d'années le fameux colosse de bronze de Kharès se dressa vers l'extrémité du port : l'énorme masse, renversée et brisée par un trembleterre il y a plus de vingt-et-un siècles resta gisante sur le sol durant près de neuf cents ans avant d'être vendue aux fondeurs juifs. Le monument avait été consacré, non pas à l'Apollon dorien, mais à Helios, au Soleil lui-même, à l'astre Vainqueur et Créateur, dégagé de tout symbole, car Rhodes se disait par excellence l'Épouse du Soleil.

1. Delambre, *Astronomie ancienne*, t. I, p. 220. — Oscar Peschel, *Geschichte der Erdkunde*, pp. 42-43. — Bunbury, *History of Ancient Geography*, chap. XIV. — Le stade ayant une valeur moyenne de 185 mètres, un degré de grand cercle équivaut à 600 stades, un mille nautique à 10 stades.

Cypre, beaucoup plus grande que Rhodes, devait être également soumise à des influences diverses, de même qu'à de fréquentes tentatives de colonisation et de conquête, dès l'époque où la mer fut livrée aux entreprises des navigateurs. L'île, qui par sa forme s'adapte harmonieusement au golfe de Cilicie, se rattache à la fois aux deux littoraux qui lui font face. Elle appartient à l'Asie Mineure dont la séparent des eaux d'une faible profondeur relative, moins de 500 mètres, et qui profile ses chaînes de montagnes dans la même direction; d'autre part, elle peut être considérée comme faisant partie de la Syrie, puisque plantes et animaux constituent même flore et même faune.



Cl. Giraudon.

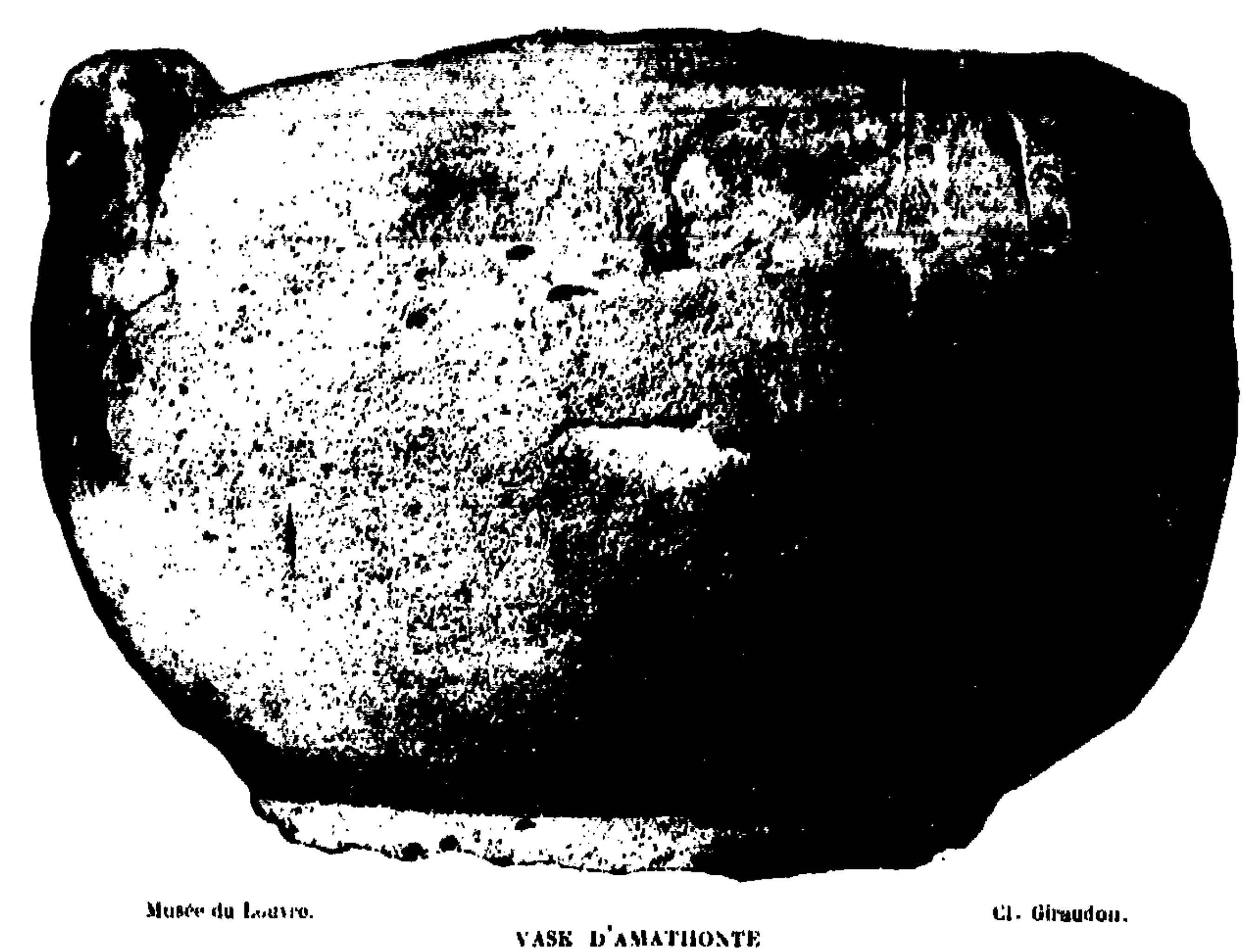
Musée du Louvre. OENOCHOE DE RHODES

Les naturalistes[1] en ont conclu que la pointe avancée de Cypre se continuait à la fin des âges tertiaires par un isthme de jonction avec les montagnes de l'Amanus : espèces végétales et animales se propagèrent par cette voie, de même que plus tard les hommes se transportèrent à travers le détroit.

Également rapprochée de deux terres très différentes par la population et les routes d'accès, l'île de Cypre devait appartenir successivement à des ères de civilisation distinctes, suivant les grandes

1. Unger und Kotschy, *Die Insel Cypern*.

vicissitudes historiques. Les fouilles d'Ohnefalsch Richter ont prouvé que les bijoux, instruments et armes cypriotes de l'ère primitive sont de même époque que ceux de Troie et appartiennent à la zone dite « égéenne » ou « méditerranéenne » ; les influences provenaient alors surtout du Nord et de l'Ouest par la grande voie transversale de l'Asie Mineure qui se dirige de l'Hellespont et du Bosphore vers le golfe d'Alexandrie. La plus ancienne couche des objets cypriotes est enfouie



Musée du Louvre. Cl. Giraudon.

VASE D'AMATHONTE

Ce vase monolithe mesure plus de 10 mètres de circonférence, il a été trouvé sur une hauteur près d'Amathus.

sous une strate d'origine orientale, indiquant l'ascendant civilisateur des Hittites, des Phéniciens, des Assyriens et autres peuples ayant les ports de Syrie pour point de départ. Un troisième retour des choses s'opère dans le sens de l'Ouest, et les objets d'art que ramènent les fouilles témoignent de leur parenté avec ceux de la Grèce historique[1].

Naturellement les traces des diverses migrations se rencontrent principalement sur les côtes les plus rapprochées des contrées d'où venaient les colons. Les rivages de l'ouest reçurent les Grecs; les

1. Alfred Fouillée, *Le Peuple grec*, Revue des Deux-Mondes, 1er mai 1898.



Cl. Bonfils

VUE DE PAPHOS, ILE DE CYPRE

Ciliciens et autres immigrants de l'Asie Mineure s'établirent au nord; Syriens et Phéniciens abordèrent sur les rives de l'est, situées en face de leurs ports, et lorsque le roi d'Égypte Amasis, il y a vingt-quatre siècles et demi, introduisit dans Cypre des colons éthiopiens pour assurer sa conquête, ceux-ci s'installèrent sur les versants méridionaux des monts.

Les deux races dominantes de l'île furent celles des Grecs et des Phéniciens; les monuments épigraphiques trouvés dans les fouilles récentes, et recueillis dans les musées d'Europe et d'Amérique prouvent que, dans ce pays de transition, la culture aussi était due surtout à ces deux éléments diversement mélangés. L'influence, sinon phénicienne du moins orientale, semble avoir été prépondérante à l'époque où commence l'histoire écrite pour ces parages du monde méditerranéen. Les mines de cuivre auxquelles l'île doit son nom grec, perpétué jusqu'à nos jours, paraissent avoir été le plus anciennement exploitées par les Phéniciens, qui en frappèrent des monnaies, et la déesse Cypris, ainsi désignée d'après l'île asiatique, n'est autre que

l'Astarté tyrienne : son culte était accompagné des mêmes fêtes sanglantes que sur le continent voisin. D'après une hypothèse de Maspero, le nom d'Asia que l'antiquité appliquait à l'Asie Mineure, et qu'elle finit par donner à toute une partie du monde, serait peut-être dérivé d'Asi, dénomination usitée sur les monuments égyptiens pour désigner Cypre[1].

La forme et le relief de la contrée ne permettaient guère à la population cypriote de se constituer en une nation compacte et de présenter un front de résistance aux envahisseurs. En réalité Cypre est formée de deux îles distinctes qu'une surrection marine de 100 mètres séparerait complètement. Au Nord, une chaîne abrupte, recourbée en cimeterre, se développe sur une succession de pitons et de promontoires dominant la plaine et les flots; au Sud-Ouest, des monts d'accès facile, mais plus élevés, dont la cime suprême fut aussi un Olympe, composent un autre ensemble géographique tout à fait à part. Les fonds intermédiaires, les versants opposés ne pouvaient communiquer facilement les uns avec les autres ; la seule partie de Cypre offrant un caractère d'unité est la large plaine qui se développe de l'est à l'ouest entre les deux masssifs et d'une mer à l'autre : c'est la campagne « bienheureuse », riche en moissons où se pressaient les habitants, menacés du côté des montagnes par les bergers pillards et du côté de la mer par les corsaires et les conquérants; son antique appellation de Mesorea (Mesaria) ou « Entremonts » est restreinte maintenant à la moitié orientale de la plaine.

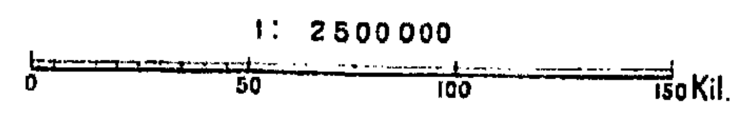
La diversité des contrées cypriotes avait pour conséquence la diversité de leurs petits Etats, royaumes et républiques, souvent en guerre, souvent alliés avec l'étranger et l'invitant même à s'établir dans le pays. Les mines et les forêts étaient, avec les froments, les huiles et le vin, les richesses convoitées par les conquérants de Phénicie, d'Assyrie ou d'Égypte. D'après la légende, les Cypriotes auraient été, comme les Chalybes de l'Asie Mineure, des inventeurs du travail métallurgique : leur héros national Kyniras aurait fabriqué les premiers outils de la forge, l'enclume, les tenailles et le marteau : le premier il aurait œuvré la cuirasse d'Agamemnon et son épée serait sortie de la fournaise rhodienne. Quant aux forêts de Cypre, maintenant dévastées,

1. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 20 août 1886.

nous savons qu'aux temps des Phéniciens la côte de Hittim (Kition), — la Larnaka moderne — fournissait le bois de construction pour les flottes, et c'est dans les « cyprières et cédrières » de l'Olympe insulaire que l'on coupa les arbres dont furent construits les bateaux lancés par Alexandre sur le Tigre et l'Euphrate[1].

Quoique fréquemment envahie par des conquérants et constam-

N° 175. Ile de Cypre.



P. Paphos (Palé Paphos, l'ancienne Paphos) est la ville à la fondation de laquelle se rattache le nom de Kyniras le Phénicien, c'était le centre du culte de la Déesse maritime qui devint une Aphrodite, puis Vénus sortant de l'onde.

N. Paphos (Néa Paphos, la nouvelle Paphos,) date de l'époque grecque, c'est la ville représentée page 375.

ment visitée par des marchands pacifiques, Cypre est une terre de trop grande étendue pour que ses habitants n'aient pas réagi contre les importations de l'étranger et n'aient pas donné à leurs produits une empreinte nationale. Les Cypriotes parlaient grec, mais sous une forme spéciale que l'on dit rapprochée de l'éolien ; et l'écriture dont ils se servirent, au moins pendant un millier d'années jusqu'à la période romaine, ne ressemblait point à celle de leurs frères de race en Occident. C'était un système syllabique, probablement transmis par les Hittites, et peut-être quelque peu influencé par les Assyriens,

1. Biddulph, *Proceedings*, R. geographical Society, 1889.

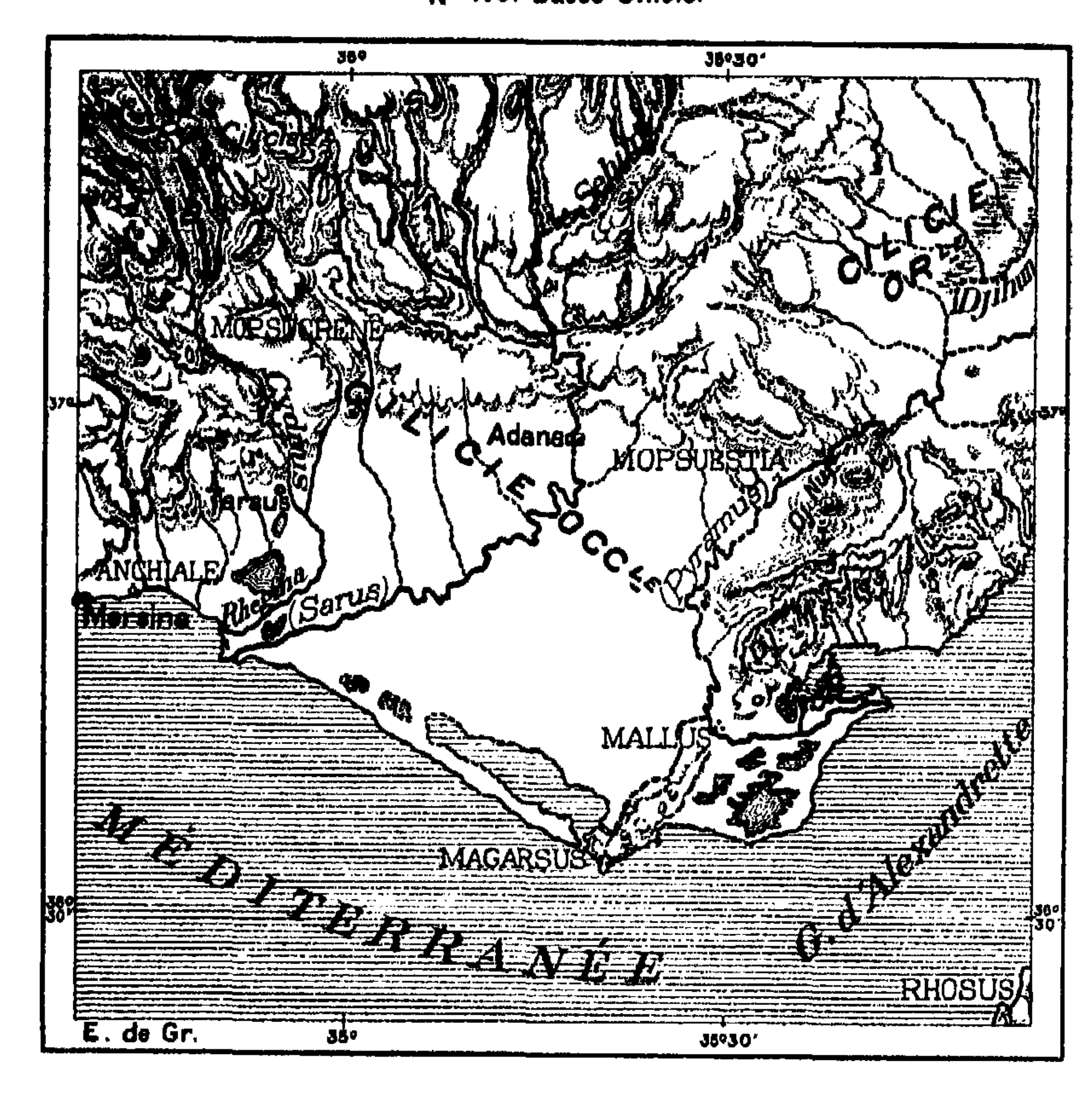
à en juger par l'aspect cunéiforme de plusieurs signes. On a pu déchiffrer ces syllabaires, grâce aux inscriptions bilingues, cypriotes et phéniciennes, cypriotes et grecques, découvertes en diverses parties de l'île. Les pèlerins venaient en si grand nombre de toutes les terres environnantes que l'on entendait parler tous les idiomes dans les bosquets des villes saintes consacrées à la déesse : Idalion (Dali) ou le Sanctuaire de la Reine, Amta Khadasta (Famagusta) ou la « Sainte Femme », Amathonte (Hamath), autre lieu consacré à Cypris, Paphos (Bafa), où l'on adore toujours la « Sainte Mer ». On portait à ces lieux sacrés d'innombrables offrandes, statuettes, vases et bijoux, que recherchent maintenant les collectionneurs et les artistes. Le plus ancien monument connu de l'île fut une image taillée du roi d'Assyrie, Sargon, qui se dressait sur la côte orientale de Cypre depuis vingt-six siècles lorsqu'elle fut découverte par les savants et transportée au musée de Berlin.

Comme fragment du domaine laissé par Alexandre, Cypre, située dans la zone de transition entre les deux mondes, devait être disputée par les héritiers du conquérant : elle finit par appartenir à l'Égypte, c'est-à-dire au souverain d'Alexandrie, qui disposait des chemins de la mer. Il est remarquable qu'après de nombreux avatars, l'île dépende à nouveau d'une puissance thassalocrate par excellence, l'Angleterre, et obéisse à la même inspiration que la vallée nilotique.

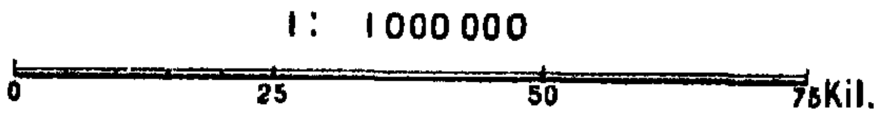
Au nord du golfe d'Alexandrette, la plaine de Cilicie, partagée en deux par une chaîne de collines qui explique le nom de « deux Cilicies » donné souvent au pays-bas d'entre Taurus et Amanus, cette plaine, notamment la Cilicie occidentale où se succédèrent quelques-uns des marchés les plus actifs du monde, fut une de ces régions reprises par les Hellènes sur les Phéniciens. Mallos, située sur une butte, près de la bouche du Pyramos, entre les marais et la terre ferme, était, il y a vingt-huit siècles, le premier emporium de la contrée. L'accroissement des alluvions qui rendaient dangereux les abords de la côte et s'avançaient en mer, menaçant, disait l'oracle, d'aller rejoindre l'île de Cypre, peut être aussi l'influence redoutable des fièvres, enfin les changements continuels de la géographie locale, soumise aux divagations des deux fleuves très abondants, le Pyramos et le Saros, — le Djihun et le Sehun, — qui tantôt se rejoignaient, tantôt se

séparaient, toutes ces causes déterminèrent les marchands à s'établir dans Adana. Située à l'endroit même où le Saros s'échappe de la

N° 176. Basse Cilicie.



1 : 1 000 000



Mallos (ou Mallus), fondée par un légendaire Mopsus comme tant d'autres villes de la région, « est bâtie au sommet d'une colline sur la rive du Saros (Sarus), à peu de distance de la mer » ; — mais la côte du delta s'est considérablement avancée vers l'est depuis l'époque à laquelle s'applique cette description de Strabon (*Géographie*, XIV, v, 16). Sur cette carte-ci, les indications de Kiepert ont été suivies pour l'emplacement de la ville ; d'après W. Ramsay, Mallos aurait été située à l'orient de l'ancienne bouche du Saros, tout à proximité de Magarsus.

Le Rhegma était probablement la lagune à l'ouest du cours actuel du Cydnus. Lors de la période glorieuse de Tarse, le fleuve traversait la ville et la lagune.

montagne, à l'entrée des gorges qui mènent vers la porte Cilicienne et le seuil du Taurus, la position d'Adana est commercialement fort belle, cependant cette ville fut détrônée par une autre cité, la

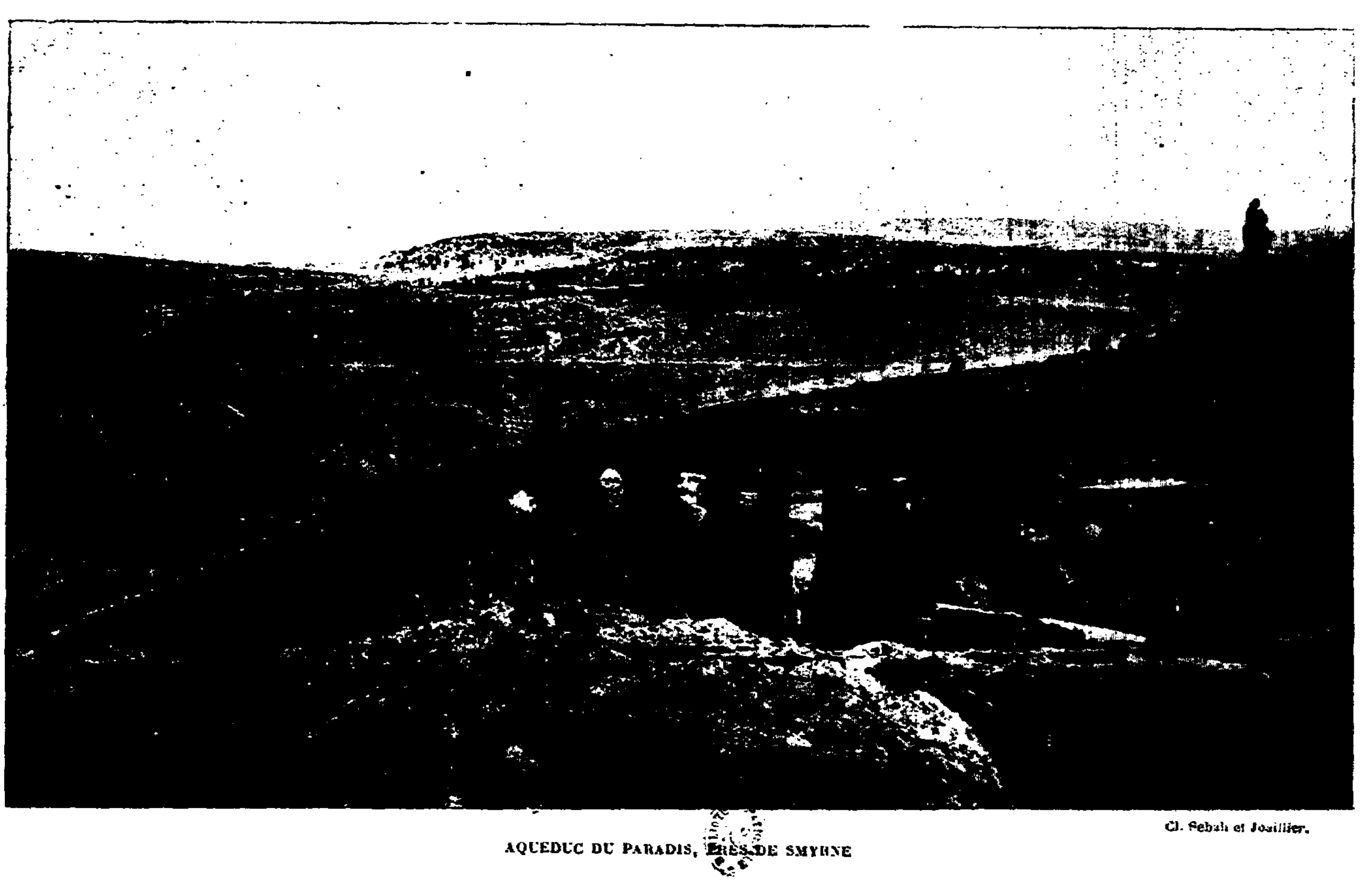
fameuse Tarsus, bâtie jadis au bord d'un très modeste cours d'eau, le Cydnus « aux eaux glacées »[1].

Aux temps prospères de Tarse, la fameuse cité — le fabuleux Sardanapale, d'après une inscription ninivite, se vantait de l'avoir bâtie « en un jour » avec sa voisine Anchiale, — était devenue la rivale des villes les plus illustres par leurs écoles. « Les habitants de Tarse sont tellement passionnés pour la philosophie, ils ont l'esprit si encyclopédique, que leur cité a fini par éclipser Athènes, Alexandrie et toutes les autres villes connues comme celles-ci pour avoir donné naissance à quelque secte ou école philosophique », dit Strabon[2]. Puis le géographe d'Amasie énumère les hommes dont la gloire devrait rejaillir sur leur ville natale des bords du Cydnus, soit à Tarse même, soit à Rome, car la capitale de l'empire « regorgeait autant de Tarsiens que d'Alexandrins ». Quelques années encore, et il aurait pu citer, parmi les enfants de Tarse, le plus connu de tous, saint Paul, le vrai fondateur du christianisme.

Si Tarse avait pu offrir à ses citoyens un si grand nombre d'écoles, tant d'occasions de s'instruire, c'est grâce aux richesses que son très important commerce avait pu lui procurer. Le Rhegma, bassin dans lequel allait se jeter le Cydnus, avait été aménagé en port intérieur, bien ouvert du côté de la mer, suffisamment profond et parfaitement abrité. Les campagnes des alentours, défendues contre les inondations du Saros et du Pyramos, étaient parmi les plus fertiles du monde, et Tarse avait l'avantage commercial de détenir, du côté de l'est, les approches du fameux défilé de la Porte Amanicienne, sur le chemin de l'Euphrate et, du côté du nord, la voie directe, taillée dans le roc, vers la porte Cilicienne. Cette dernière route, l'un des triomphes de la civilisation antique, faisait de Tarse l'un des points vitaux du monde grec. Prochainement un nouveau tracé, celui du chemin de fer, déplacera le centre de vie pour le reporter plus à l'est, vers Adana[3] qui deviendra la gare d'embranchement où la ligne de Mersina rejoindra la grande voie de Constantinople au golfe Persique.

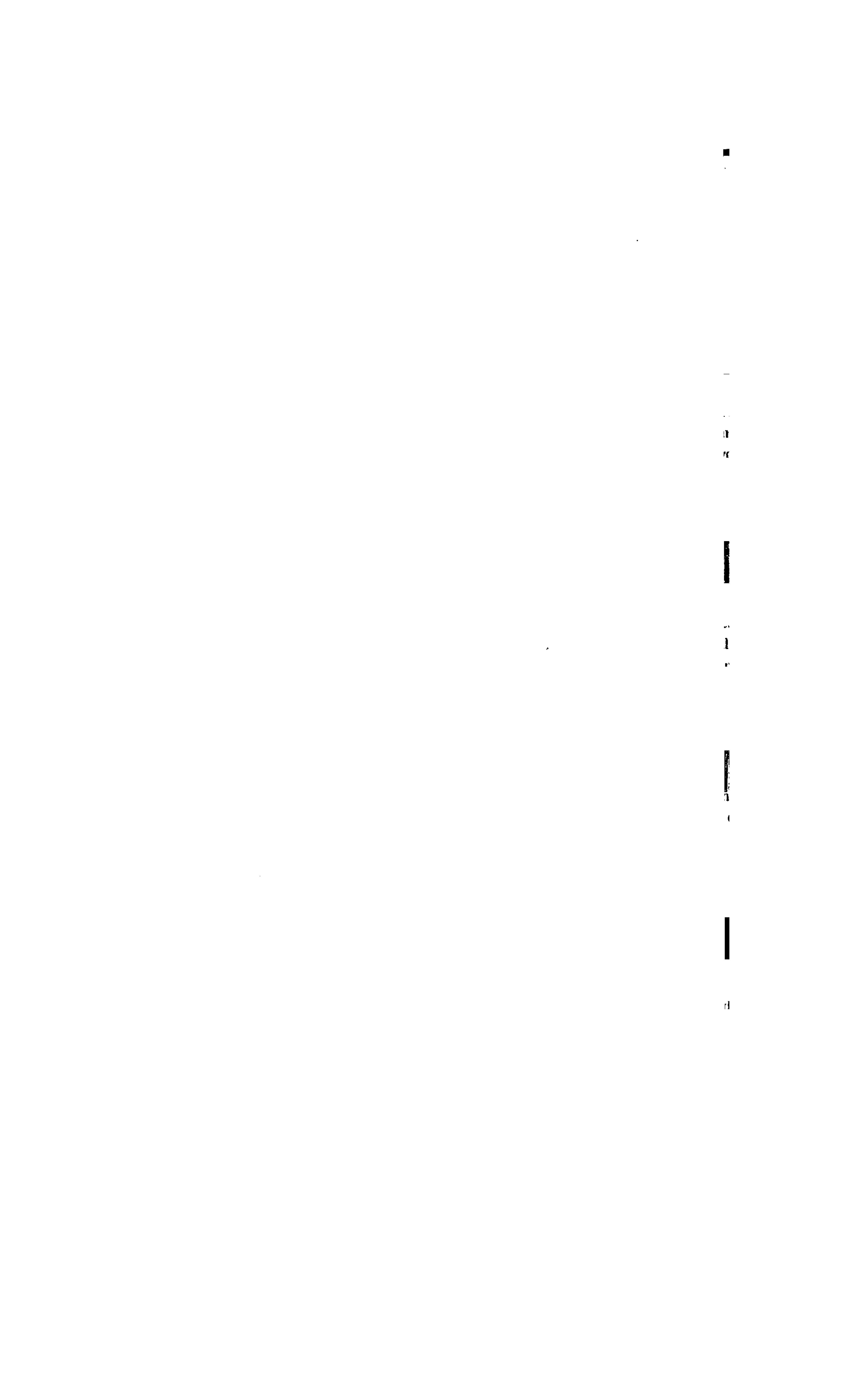
Durant le conflit sauvage des armées de bandits et de mercenaires de toutes nations qui s'entre-heurtaient dans l'immense champ de

1. N. W. Ramsay, *Scottish Geographical Journal*, oct. 1903, p. 362. — 2. *Géographie*, Livre XIV, v, 13. — 3. N. W. Ramsay, article cité.



Cl. Sebah et Joaillier.

AQUEDUC DU PARADIS, PRÈS DE SMYRNE



bataille qu'était devenu l'empire d'Alexandre, des îles telles que Rhodes et Cypre se trouvaient relativement protégées par leurs détroits, mais les provinces situées sur le parcours des voies stratégiques étaient constamment foulées par la marche des ravageurs. Le récit des combats, des sièges, des assauts, des retraites et des retours offensifs qui se succèdent et s'entremêlent en un remous destructeur, de l'une à l'autre extrémité du monde connu, donne le vertige à l'historien : nulle mémoire ne peut suivre dans toutes ses campagnes et prises de cités un Antigone, un Démétrius Poliorcètes, un Seleucus Nicator. La dévastation fut effroyable et certains lieux de conflit furent complètement dépeuplés. Trop faibles pour résister à la tourmente, les États ne formant que de petites unités politiques eurent le plus à souffrir, livrés d'avance à tout conquérant de passage. Les peuples qui, relativement, se ressentirent moins du va-et-vient des armées, — tels les Babyloniens et les Égyptiens, — étaient ceux qui par leur grand nombre et l'étendue de leur territoire constituaient, dès leur soumission, des empires donnant à leurs maîtres des ressources en hommes et en argent capables d'assurer une longue résistance aux attaques extérieures.

Lorsqu'un certain tassement se fut établi dans la ruine de l'édifice, improvisé comme par magie et disparu de même, les divisions géographiques naturelles se retrouvèrent dans la répartition des royaumes. L'Asie Mineure, nous l'avons dit, ne fut jamais une; péninsule naturellement découpée en régions distinctes dont les versants s'inclinent selon des lignes divergentes, vers la mer Noire, vers l'Archipel, vers la mer de Cypre, vers l'Euphrate, elle se fragmenta en plusieurs principautés aux frontières mouvantes, suivant les vicissitudes des révolutions locales, des guerres de province à province et des invasions étrangères. Au contraire, le bassin des fleuves jumeaux, le Tigre et l'Euphrate, reprenant les avantages de premier ordre que lui donnait sa parfaite individualité, reconstitua l'empire antique d'Assyrie, en s'annexant toutes les contrées avoisinantes comme autant de dépendances naturelles : les petits États et les grands royaumes affaiblis du pourtour ne pouvaient que se laisser englober par la puissante monarchie dont la Mésopotamie était le centre ; c'est ainsi que l'empire de Darius et d'Alexandre, dans l'Iranie et jusque dans l'Inde lointaine, tomba au pouvoir de l'heureux général qui avait

reçu Babylone dans sa part d'héritage. Enfin, la vallée du Nil, autre domaine géographique formant un tout complet, aux limites naturelles bien arrêtées, devint aussi un royaume distinct, se développant en des conditions de vie propre, indépendante comme l'ancien État des Pharaons.

Les petits groupements de l'Asie Mineure étaient donc de trop faibles dimensions pour durer longtemps, à une époque où l'appétit des conquêtes était développé jusqu'à la fureur dans tout le monde hellénique, dominé par la grande ombre d'Alexandre. D'ailleurs, la force de résistance des populations anatoliennes avait été brisée pendant le va-et-vient des armées et des pillards, si bien que l'on vit des bandes de Gaulois ou « Galates » pénétrer de Thrace en Troade, à travers l'Hellespont, et s'avancer en conquérants jusqu'au centre de l'Asie Mineure pour y constituer un nouvel État. Cependant certains royaumes purent se maintenir pendant près de deux siècles, sous des formes incessamment modifiées, entre la grande monarchie de l'Orient échue à l'un des lieutenants du Macédonien, et la puissance de Rome, qui grandissait peu à peu du côté de l'Occident et s'annexait successivement territoire après territoire. L'un de ces corps politiques, le plus puissant et le plus solidement établi, opposa même une résistance opiniâtre à la conquête romaine. Défendu à l'ouest par la ligne stratégique du fleuve Halys, appuyé sur des alliés qui occupaient une grande partie du pourtour de la mer Noire y compris la péninsule de la Tauride, et l'Arménie jusqu'à la Caspienne, le royaume du Pont ne fut subjugué qu'après de longues années de luttes[1].

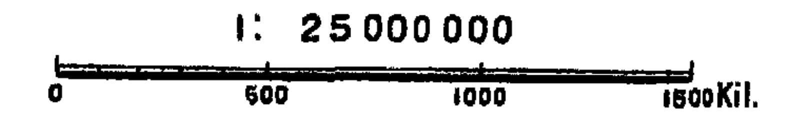
Dans l'histoire du monde, le plus important des royaumes d'Asie Mineure, grâce à la part qu'il prit au rayonnement de la civilisation hellénique, fut celui de Pergame, où se dressèrent de si beaux monuments, riches en statues et en bas-reliefs, où vécurent des historiens et des savants, continuateurs des grands hommes de Milet et d'Athènes, et où furent assemblés les précieux « parchemins » de la plus grande bibliothèque de l'antiquité après Alexandrie.

L'empire dont la Babylonie était le centre tomba en partage aux Séleucides et dut à ses fortes assises géographiques de persister plus de deux siècles ; même ne disparut-il que pour être remplacé par un

1. Voir la carte N° 101, page 19, *Empire de Mithridate*.

autre État qui affirma aussi son indépendance vis-à-vis de Rome. En dehors de la péninsule anatolienne, tout l'immense domaine qu'Alexandre s'était taillé dans le continent d'Asie resta incorporé au

N° 177. Royaumes des Séleucides et d'Asie Mineure.



1. Royaume de Pergame. 2. Bithynie. 3 Galatie.
4. Paphlagonie. 5. Pont. 6. Cappadoce.

La limite des royaumes se rapporte à une date de cent vingt années postérieure à la mort d'Alexandre. Plusieurs territoires hellénisés : Sinope, Trébizonde, diverses îles de la mer Égée, Rhodes et la Carie, etc., étaient indépendants de ces royaumes.

nouveau royaume, et ses frontières vers le nord-est, embrassant les bassins de l'Oxus et du Iaxartes, se délimitèrent plus nettement du côté des mystérieuses contrées de l'Extrême-Orient. Par-delà les plateaux de l'Iranie, Séleucus Nicator, le « Vainqueur », voulut même dépasser son maître Alexandre, et l'on dit que, dans son expédition des

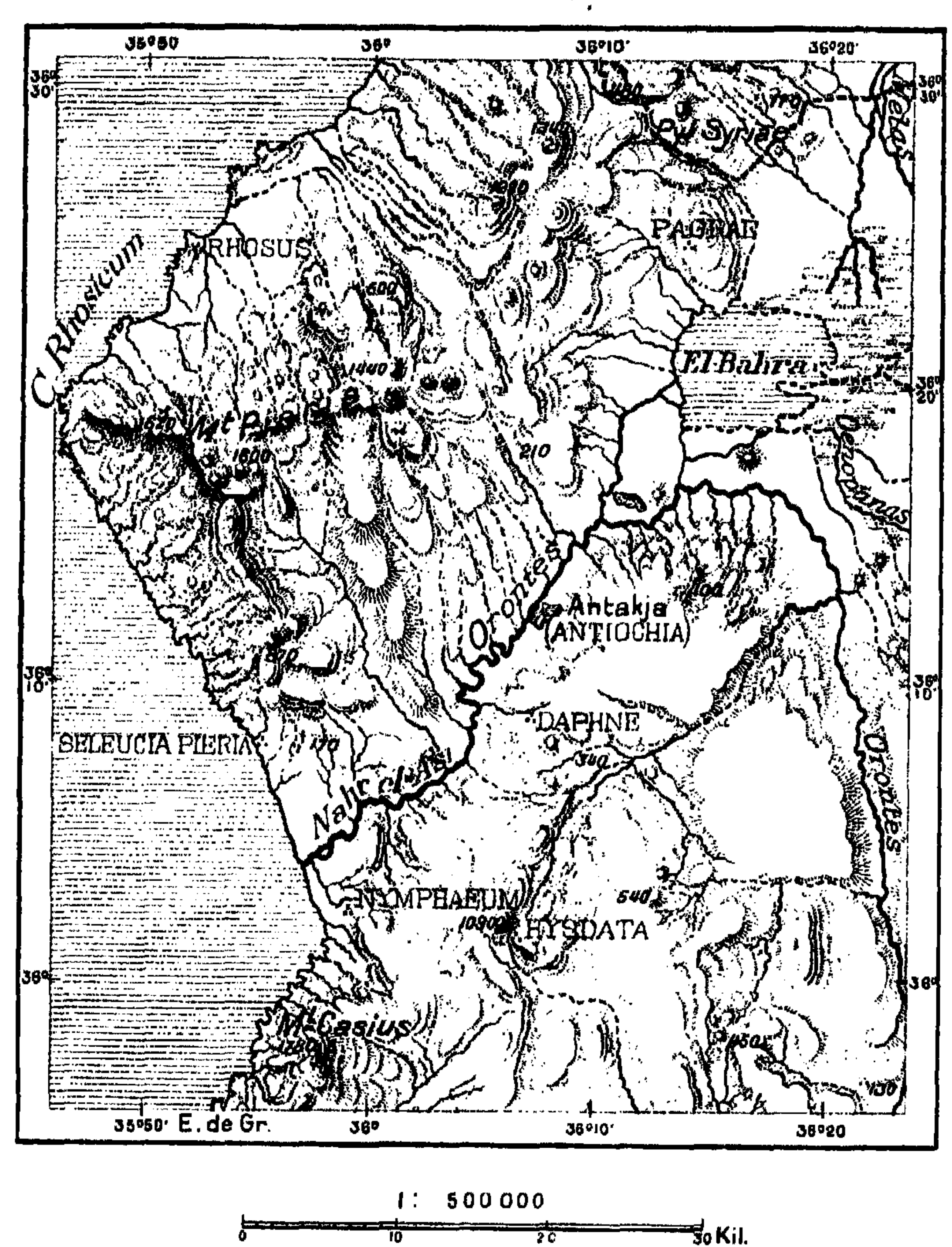
Indes, il poussa jusqu'au fleuve sacré, la Ganga. Mais, nourris de la civilisation hellénique et désireux de recruter leurs forces dans la patrie commune des soldats mercenaires, les Séleucides ne maintinrent pas leur résidence principale dans la Mésopotamie, pas plus dans la Babylone antique que dans une ville moderne comme Séleucie. Cédant à la force d'attraction de la Grèce, ils fondèrent une deuxième capitale, Antioche, près du golfe d'Alexandrette, à l'endroit qui commande les portes de Cilicie et les routes convergentes de la Syrie et de l'Asie Mineure. Ce lieu, admirablement choisi, à l'issue de la riche vallée de l'Orontes et au point du littoral maritime le plus rapproché de la grande courbe de l'Euphrate, offrait toutes les conditions favorables pour une grande prospérité: aussi s'y développa-t-il rapidement une ville qui prit une importance mondiale et devint bientôt une Tétrapole ou « ville quadruple », recevant de nombreux immigrants : Syriens, Juifs, Arabes, Arméniens, Perses, même des Hindous; toutefois, ce qui lui donna son caractère par excellence, ce fut l'entrée de tous les éléments de la pensée asiatique dans la forme que leur fournissaient la langue et la culture helléniques. Antioche devint, comme Rhodes et Tarse, comme Pergame et Alexandrie, l'une des grandes écoles du monde méditerranéen de l'Orient.

Mais tout se paie. En se rapprochant de la Grèce, la capitale des Séleucides s'était éloignée du centre naturel de l'empire et n'avait plus une prise aussi puissante sur les terres éloignées, vers le centre de l'Asie. Les deux foyers de la grande ellipse possédaient des avantages différents, celui de l'ouest une culture plus haute, celui de l'est un équilibre naturel mieux assis, et l'abandon de ce dernier eut pour conséquence un rapide amoindrissement du domaine des Séleucides. Les plaines nord-occidentales de l'Inde et les routes des plateaux par lesquelles on y accède furent bientôt oubliées ; de même, la Bactriane, quoique restant sous la domination des princes grecs, séleucides, et même lagides pendant un instant, — sous Ptolémée Evergètes, — reprit son indépendance et fit perdre aux riverains de la Méditerranée les précieuses relations de trafic qui, par-dessus les grands massifs du centre de l'Asie, commençaient à se nouer avec les populations du monde chinois[1]. Entre la Bactriane et la Mésopotamie s'interposa même un

1. J. P. Mahaffy, *The Empire of the Ptolemies*, p. 199.

nouveau royaume, ressuscité de celui des Mèdes et des Perses, la monarchie des Parthes, qui, du côté de l'est, allait prendre contre les

N° 178. Antioche de Syrie.



1 : 500 000

La grande route d'Europe en Asie franchit l'Amanus à la porte Amanicienne ou porte de Syrie à une trentaine de kilomètres au nord d'Antioche.

Séleucides le même rôle de voisin jaloux et dangereux que, du côté de l'ouest, s'étaient donné les armées romaines, en marche vers l'Asie. Il

est vrai que Rome, savante en diplomatie, avait dans une lettre rédigée en grec, assuré de son éternelle amitié le deuxième des Séleucides, à condition que la paix et l'indépendance d'Ilion, la patrie du « pieux Enée », l'ancêtre légendaire, fussent toujours respectées[1]. Vingt et un siècles avant les diplomates de nos jours, les politiques avisés de la république Romaine avaient déjà leur « Question du Saint-Sépulcre ».

Réduit à la défensive, le royaume des Séleucus et des Antiochus finit par ne plus comprendre que ses deux éléments primitifs, le noyau



Bibliothèque Nationale. Cl. Giraudon.

MÉDAILLE D'EUCRATIDE, ROI DE BACTRIANE, FACE ET REVERS
IIe SIÈCLE AV. J.-C.

mésopotamien et le littoral de Syrie; encore des révoltes se produisaient-elles sans cesse en ce domaine amoindri, et l'on vit le petit pays de la Judée tenir tête aux armées syriennes, réussir même, sous les Macchabées, à reconstituer son indépendance, en apparence du moins, car la main de Rome s'était fait sentir jusque dans cette région lointaine, si importante comme terre de transition entre le bassin de l'Euphrate et celui du Nil. La Judée, que ses montagnes et la déchirure profonde du Jourdain rendaient très propre à la défense, de même que la région du Liban et de la Cœlo-Syrie, était naturellement un enjeu disputé par les deux grandes puissances limitrophes. Sauf pendant une courte période d'invasion syrienne, elle avait été d'abord soumise aux Ptolémées, qui avaient intérêt à traiter avec de prudents égards un territoire si différent du leur; mais lorsque Antiochus

1. J. P. Mahaffy, ouvrage cité, p. 203.



FRONTON D'UN TEMPLE A DAMAS

Epiphanes, roi de Syrie, vient élever autel contre autel, et que les civilisations s'entretuèrent, hellénisme contre judaïsme, l'explosion de l'esprit national fut assez forte pour donner la victoire aux insurgés de la Judée.

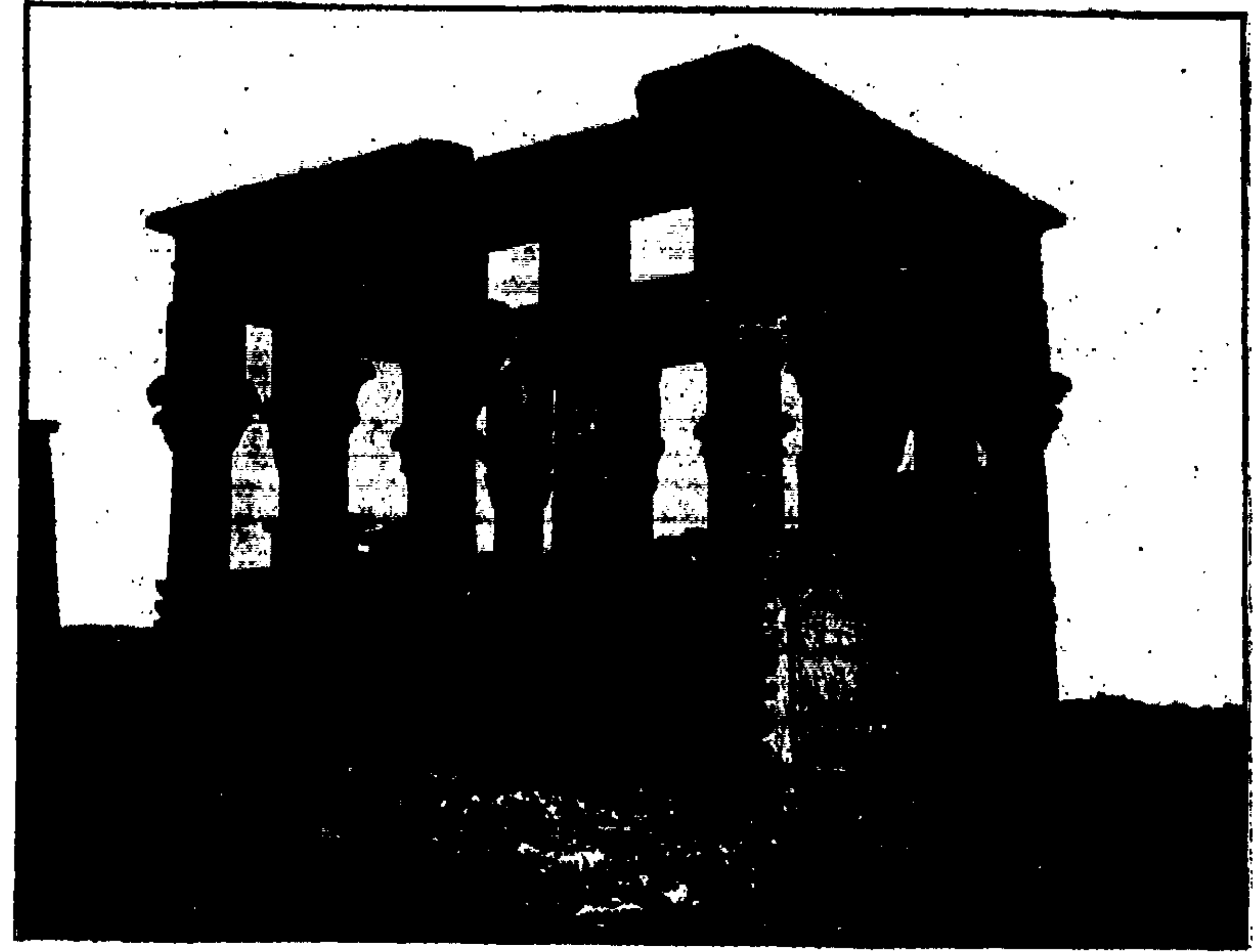
Ainsi, chaque partie de l'empire, par des intrigues et des alliances avec les généraux romains, contribuait à la désagrégation, puis à la ruine définitive de la Syrie. Ce qui empêcha les Séleucides de pouvoir résister énergiquement à la puissance de Rome, c'est qu'ils restaient étrangers parmi les peuples de leur domaine. Ils n'avaient pas su prendre racine dans le pays auquel ils commandaient. Grecs, et non Orientaux, ils continuaient à chercher leur point d'appui dans le monde grec : les troupes dont ils se servaient pour maintenir leurs sujets dans l'obéissance étaient composées de mercenaires venus d'Europe, Hellènes, Macédoniens ou Thraces. Ces immigrants, retenus dans leurs camps ou leurs forteresses, ne fondaient point de familles attachées au sol :

pas plus que leurs souverains, ils ne se naturalisaient : le « mariage de l'Europe et de l'Asie » qu'Alexandre avait fait célébrer symboliquement à Babylone n'était pas devenu réalité vivante. C'est ainsi que plus tard les Croisés, malgré leurs batailles victorieuses et leurs conquêtes, ne furent jamais dans leurs royaumes de Terre Sainte que des plantes déracinées. Lorsque Rome, devenue maîtresse de la Grèce, eut défendu l'exportation des soldats, la Syrie, de même que l'Égypte, se trouva sans armée, livrée d'avance aux proconsuls[1]. Elle leur laissait en héritage sa grande cité d'Antioche, qui, elle au moins, avait son originalité propre comme creuset de formation nouvelle pour tous les peuples de l'Orient.

Ptolémée, auquel échut la satrapie de l'Égypte après la mort d'Alexandre, paraît avoir été d'une singulière adresse comme flatteur du clergé, par lequel il voulait s'assurer la confiance du peuple asservi. Son premier souci fut de bâtir des temples absolument conformes au canon de l'architecture religieuse. Lorsque le mystère des hiéroglyphes était encore ignoré des voyageurs européens, ceux-ci, ne voyant absolument aucune forme grecque dans les monuments construits par ordre de Ptolémée, s'imaginèrent que ces édifices étaient purement égyptiens. Il fallut le déchiffrement des inscriptions pour révéler que les temples d'Edfu, d'Esneh, de Dendera, de Philae n'avaient pas d'origine antique et que le constructeur en était le conquérant hellène, le roi même dont on voyait la statue agenouillée présentant la Vérité à la déesse Pachi. Sans doute le nouveau roi ne s'était pas donné la peine d'approfondir le sens précis des symboles figurés en son nom, il lui suffisait de les faire reproduire scrupuleusement et en abondance. Or c'est à lui et aux autres Ptolémées que l'Égypte doit le plus grand nombre des temples qui lui restent. Autant les Perses avaient été brutaux et imprudents en détruisant les édifices religieux des Égyptiens, autant les Lagides procédèrent avec adresse et respect à l'égard des vaincus.

Après avoir donné à ses sujets ample satisfaction religieuse, le premier Ptolémée, représentant du milieu historique, s'occupa de se concilier ses compatriotes et compagnons les Grecs et les Macédoniens. Il s'agissait de les transformer en Égyptiens, conformément à son

1. Michelet, *Histoire romaine*, tome II, p. 59.



Cl. Bonfils.

TEMPLE DE PHILÆ

exemple et de leur faire adorer les mêmes dieux : rien d'ailleurs n'était plus facile, car les personnes divines, forces de la nature, qui doivent leur forme à l'imagination des hommes, se modifient incessamment et changent d'attributs, comparables aux nuages qui s'amoncellent ou se dissolvent dans le ciel. Dieux grecs et dieux égyptiens se confondirent, de même que précédemment s'étaient unis ou dédoublés tant de dieux solaires, tant de déesses des moissons ou de l'amour. La grande divinité que vit naître Alexandrie et à laquelle on éleva le temple le plus riche de la cité se trouva réunir en elle l'antique Phtah, le dieu de Memphis, son représentant d'origine asiatique, le bœuf Apis, puis le grand Osiris qui était à la fois le Soleil, le Nil, la fécondité des terres, et auquel on avait associé le mystérieux Hadès des Grecs, qui règne dans les profondeurs ténébreuses de la terre. Ce dieu complexe et multiple Osir-Napi ou Serapis était suffisamment extensible pour se fondre par la suite avec autant de dieux nouveaux, Mithra, Jésus-Christ, le Verbe, le Paraclet, que pouvaient en réclamer le mysticisme ou la philosophie : dans ce vague infini l'être et le non-être avaient également leur place.

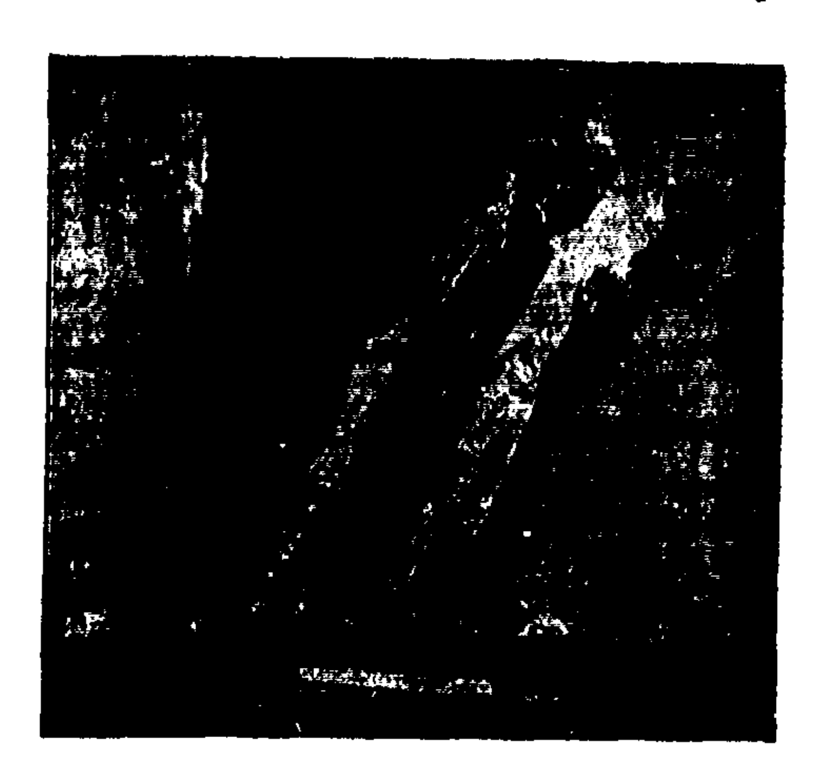
C'est un fait remarquable que Sérapis résume en son immensité divine les trois grands dieux, manifestation spéciale d'une seule et même divinité, maîtresse de toutes choses. Impuissant à ressentir la même adoration pour tous les dieux, l'esprit de la foule les personnifiait en trois chefs de groupe: en eux se concentrait toute la ferveur de foi qui monte des humains. En ces trois personnes de Sérapis, ne peut-on voir symboliquement le dieu du Ciel, celui de la Terre et celui des Enfers? Ne peut-on les assimiler également au Maître du Passé, au Régulateur du Présent et au Détenteur des secrets de l'Avenir? Les conceptions de la Divinité étant nécessairement flottantes comme le rêve, sans aucune limite qui les précise, les attributs des personnes de la Trinité égyptienne devinrent sans peine ceux de la Trimourti hindoue, Brahma, le Créateur, Vichnou, le Conservateur, Siva, le Destructeur. Le caractère indécis des personnes célestes, qui de siècle en siècle et de peuple en peuple changent de nom et d'attributs, devait faciliter, soit la réduction, soit l'extension des « hypostases » du dieu unique. C'est ainsi que chez les anciens Juifs, la divinité se trouvait naturellement décomposée en deux personnages, Yahveh et son « parèdre », adoré dans le même temple, sa femme représentée dans les textes torturés de l'Ancien Testament par le Rouah, l'Esprit, dont on a fait aussi le Saint-Esprit. De même, chez les Moabites, le dieu Kamoch, qui présente tant de ressemblance avec le Yahveh des Juifs, avait Astar Kamoch pour déesse parèdre! Puis, durant l'évolution du culte catholique, la Vierge Immaculée, « Mère de Dieu », ne s'est-elle pas, en dépit du dogme officiel, jointe réellement, dans les prières des fidèles, aux trois personnes de la Trinité? Et même, n'est-elle pas devenue, pour la majorité de ceux qui l'invoquent, la « Dame » par



ANTINOÉ : PORTEUR D'EAU ET LABOUREUR PORTANT UN HOYAU

Groupe en terre cuite datant de la période romaine.

excellence, la dominatrice des cieux, celle qui ouvre, toutes grandes, les portes du Paradis?



ANTINOË : LE LABOURAGE
Groupe en terre cuite.

Précurseurs de ceux des souverains constitutionnels modernes que les politiciens vantent pour leur habileté, les Ptolémées étaient fort ingénieux à flatter le peuple, mais ils se gardaient bien de lui laisser la moindre liberté. Ils ignoraient complètement cette organisation spontanée de la cité qui avait fait la grandeur de la Grèce et qui s'était manifestée dans chaque ville par une assemblée où se discutaient les intérêts communs; la seule société délibérante qu'il leur fallut tolérer en apparence, était celle des soldats macédoniens qui avaient, du moins théoriquement, conservé l'ancien droit national d'élire un nouveau roi et de juger les prisonniers d'Etat; mais les Ptolémées écartèrent facilement ce danger en maintenant dans l'armée une stricte obéissance par l'enrôlement de très nombreux mercenaires bien payés, qui, au moindre signe, se seraient rués à l'écrasement des rebelles. La ville d'Alexandrie qui, par la science et l'activité intellectuelle, fut l'héritière d'Athènes, n'eut point comme elle ses libres assemblées et ses orateurs : on nous dit que de grands « privilèges » furent accordés aux habitants,



ANTINOË : BOUVIER
Statuette en terre cuite.

entr'autres celui de ne pouvoir être frappés qu'avec le bâton, tandis que la populace était battue avec le fouet, la courbache héréditaire que connaissent bien les fellâhin de nos jours[1]. Il n'y eut point de citoyens en Égypte, mais seulement des sujets ordonnés en une hiérarchie savante. Les papyrus de l'époque nous donnent des listes interminables de fonctionnaires qui se renvoient indéfiniment les actes et documents au détriment de la chose publique.

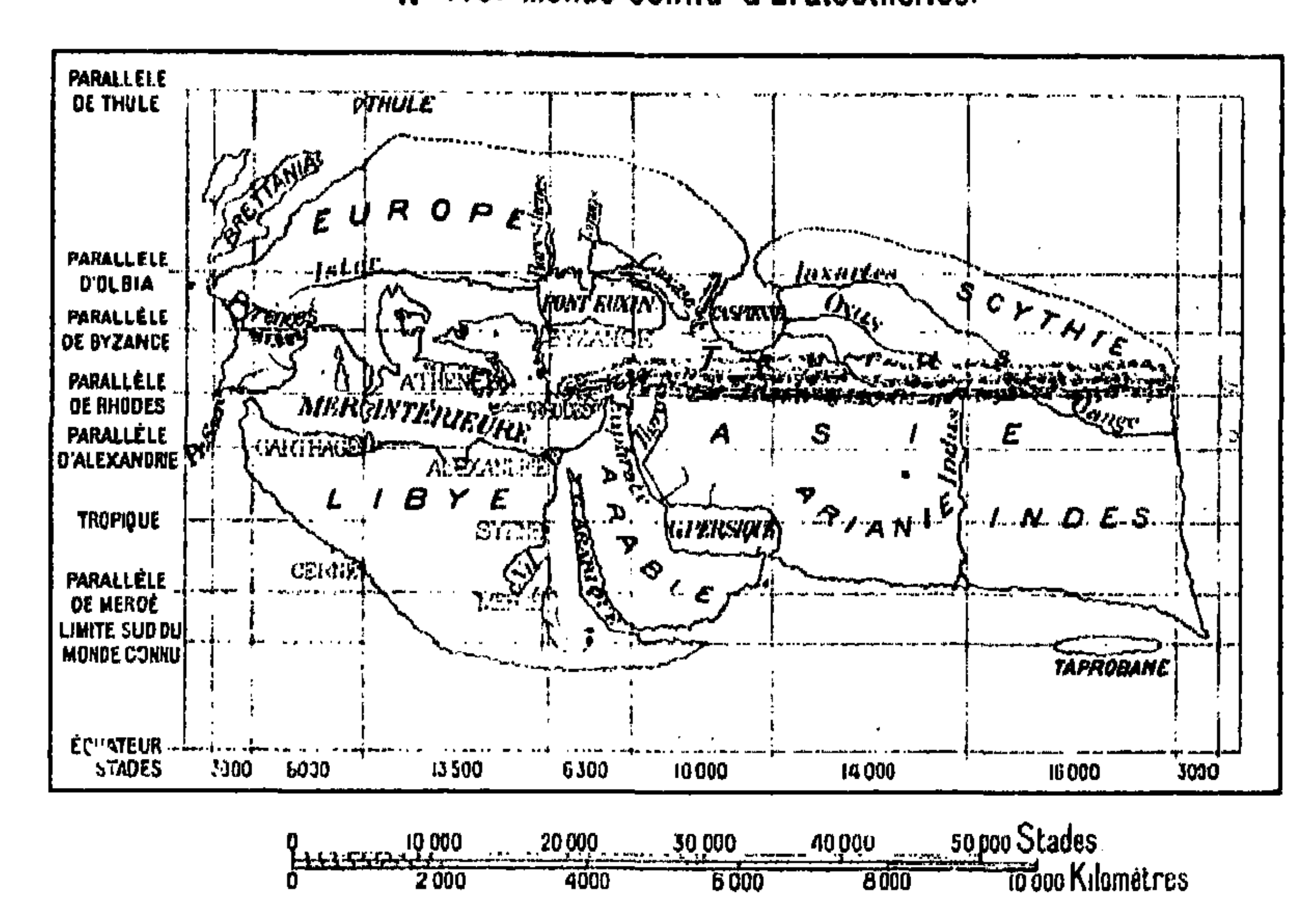
L'ère des Ptolémées fut pour l'Égypte une période d'enrichissement extraordinaire; par le commerce, Alexandrie devint réellement le centre du monde. Les Égyptiens, qui, pendant de longs siècles, avaient considéré la mer comme un domaine maudit, comme le royaume de Typhon, se trouvèrent être les dominateurs de la Méditerranée orientale; même il leur arriva de commander dans la mer Egée : après l'annexion de Cypre et de la Cyrénaïque, après le traité d'alliance étroite avec Rhodes, en l'honneur de laquelle le premier Ptolémée s'appela le « Sauveur », après la destruction des flottes de corsaires, l'Égypte devint, non sans de très nombreuses vicissitudes d'ailleurs, la puissance maritime par excellence à l'est de la Sicile. La confédération des îles égéennes, dont Tenos était probablement le chef-lieu, choisit Ptolémée Soter pour président et fit célébrer des fêtes en son honneur[2]. Athènes, la glorieuse Athènes, descendit même, par mendicité, jusqu'à la honte de se déclarer presque vassale de Ptolémée Philadelphe, qui, en échange de ces bassesses, lui fit cadeau de 50 talents. C'est la triste aventure, lamentable fin d'Athènes, que Grote raconte avec indignation en terminant son *Histoire de la Grèce*[3]. Enfin Ptolémée Evergètes ne fut-il pas nommé généralissime des flottes de l'Attique et de la ligue achéenne?

De l'Est, du Sud, convergeaient les chemins de caravanes pour subvenir à l'énorme trafic d'Alexandrie, par le bas Nil et les ports accoutumés de la mer Rouge, auxquels s'ajouta Bérénice, sous la même latitude que Syène; on prit soin d'aménager des routes faciles à travers les solitudes des monts « arabiques » pour assurer aux richesses de l'Inde et de l'Afrique orientale une arrivée sûre dans les entrepôts d'Alexandrie. A cette époque, le canal navigable du Nil au golfe de Suez par le bassin des lacs Amers avait été

1. J. P. Mahaffy, *The Empire of the Ptolemies*, p. 76 et suiv. — 2. Th. Homolle, *Bulletin de la Soc. de Géographie de l'Est*. — 3. Chap. XCVI.

parfaitement remis en état, et les navires remontant la mer Rouge pouvaient atteindre directement les basses terres de l'Égypte: mais les marins qui voulaient éviter la dangereuse navigation dans les eaux parsemées de récifs s'arrêtaient plus au sud, soit au port de Myos Hormos, soit au havre de Bérénice, et utilisaient l'un ou l'autre des chemins désertiques qui complémentaient la grande voie maritime.

N° 179. Monde connu d'Eratosthènes.



Ceci est une reconstitution de la carte qu'Eratosthènes dressa de l'œcumène mondiale, établie au moyen des citations et critiques de Strabon, car ni les originaux, ni aucune copie des dessins géographiques antérieurs à l'ère vulgaire ne sont parvenus jusqu'à nous; les travaux graphiques d'Hécatée, de Dicéarque, d'Hérodote, d'Anaximandre sont perdus, de même que le texte dont Eratosthènes avait accompagné sa carte et le dessin joint à la Géographie de Strabon. — Bien qu'Eratosthènes ait commis quelques grosses erreurs dans les alignements et les distances, c'est à la fin du XVIIe siècle seulement que l'on dessine la Méditerranée plus correctement que lui.

C'est exactement de même qu'agissent aujourd'hui les maîtres des mers : non contents de la porte triomphale où passe le canal de Suez, les Anglais travaillent maintenant de Kosseïr à Mombaza, tout le long du littoral de la mer Rouge et de l'Océan Indien, à s'ouvrir des chemins de fer d'apport à la grande ligne joignant la vallée du Nil au Cap de Bonne Espérance.

Et Ptolémée Philadelphe ne dressa-t-il pas, le premier, aux approches d'Alexandrie, le grand « Phare » d'après lequel tous les autres édifices du même genre ont été nommés?

L'exploitation agricole de la féconde vallée du Nil par des millions de sujets dociles et les bénéfices de l'immense commerce, que valait à la résidence des Ptolémées le concours des marchands venus de toutes les parties du monde, expliquent les prodigieux trésors entassés par les souverains d'Égypte : peut-être aussi doit-on ajouter aux sources du revenu, fourni par l'agriculture et le commerce, les lingots que les mines de la Nubie et même de l'Afrique méridionale auraient livré en grande quantité. L'on ne saurait s'expliquer, pense-t-on, la masse d'or contenue dans le trésor royal[1] si les bancs aurifères du Transvaal actuel et du pays de Machona n'avaient pas été alors connus et exploités : en effet, d'après Appian, les « économies » de Philadelphe, contenues dans les voûtes du palais, s'élevaient à 740 000 talents, ce qui représente près de trois milliards de notre monnaie[2]. Toutefois, les anciens auteurs étaient si vagues dans leurs affirmations et les étayaient si rarement de documents précis, qu'il ne convient pas de citer ces chiffres en toute sécurité. Nous avons dit, d'autre part, que selon toute probabilité les communications entre les bassins du Zambèze et du Nil avaient déjà cessé au temps des Ptolémées.



PEINTURE GRECQUE

Panneau de bois recouvert de cire peinte datant du IIe siècle de l'ère vulgaire et trouvé par Flinders Petrie dans les tombes de Hawara.

Quoi qu'il en soit, les richesses des Pharaons leur permettaient amplement d'entretenir autour d'eux une foule de mercenaires, de payer à l'étranger une tourbe d'agents et de flatteurs, et de satisfaire à

1. Henry E. O. Neil, *Scottish Geographical Magazine*, 1886. — 2. A raison de 3 800 francs par talent d'or.

leur aise tous leurs caprices de goût et de fantaisie d'amateurs artistes. Ainsi Ptolémée Philadelphe, très curieux d'histoire naturelle, aurait établi un jardin zoologique près d'Alexandrie, et des navires spéciaux allaient chercher des éléphants sur les côtes du Somal pour les transporter dans la basse Égypte par la voie de la mer Rouge et du canal : ces navires, qui tenaient la mer assez difficilement et qui cherchaient à raser la côte, échouaient souvent sur les bancs de corail. La chasse aux éléphants pour le recrutement des expéditions de guerre prit une telle extension dans le « pays des Ichtyophages », c'est-à-dire sur les côtes d'Afrique situées en dehors de la mer Rouge, que le troisième Ptolémée, craignant l'extermination de ces pachydermes, recommandait à ses voyageurs de dicter aux indigènes des mesures de prudence[1].



PEINTURE GRECQUE

Panneau de bois recouvert de cire peinte datant du IIe siècle de l'ère vulgaire et trouvé par Flinders Petrie dans les tombes de Hawara.

Devenue le foyer central du commerce, Alexandrie était aussi le principal lieu de réunion des hommes de savoir et de pensée ; elle était une nouvelle Athènes. Au milieu de cette foule de sujets et de visiteurs illustres, les Ptolémées se trouvaient naturellement entraînés à grouper autour d'eux et à accorder des faveurs spéciales à ceux de leurs contemporains qu'ils jugeaient aptes, par des flatteries ou des services, à rehausser le prestige royal. Appelés autour de Ptolémée Soter, dans l'édifice qu'il avait consacré aux Muses et que recouvrent maintenant les décombres accumulés par les pillages et les incendies, les savants et les philosophes grecs, appartenant d'ailleurs aux écoles les plus

1. J. P. Mahaffy, ouvrage cité, p. 216.

diverses, vinrent, aux frais du roi et pensionnés par lui, témoigner par leur présence même de la grandeur et de la munificence du souverain. Un président nommé par le roi, et toujours choisi parmi les prêtres, était chargé du culte officiel des Muses et, probablement aussi, des discours pompeux à prononcer devant le maître: quant aux résidants, ils étaient libres de faire leurs études et de poursuivre leurs recherches comme il leur convenait: le régime du musée devait être à peu près celui qui se reproduisit au moyen âge dans les monastères de bénédictins. Des collèges se fondèrent autour du Musée pour faire profiter les jeunes étudiants des leçons ou de l'entretien des savants, et la plus grande bibliothèque du monde, à laquelle s'ajouta bientôt un second dépôt de livres, destiné sans doute aux doubles, recueillit avec soin, à l'usage des chercheurs, toutes les œuvres écrites dans les siècles antérieurs en toute langue connue. Ce fut le grand trésor de la pensée humaine.

Cependant le libre génie ne s'accommode guère d'un milieu de bien-être dû à la faveur et limité jalousement par les caprices d'un maître, par des cérémonies formalistes minutieusement réglées. Il est vrai que, dans les premiers temps de son existence, le musée d'Alexandrie reçut parmi ses hôtes des hommes de la plus haute valeur intellectuelle, notamment des poursuivants de la science concrète et positive, anatomistes, géomètres, géographes, astronomes, tels que Herophilos, Euclide, Ératosthènes et autres savants s'occupant de leurs travaux dans l'ignorance ou le dédain du monde extérieur; mais la plupart des habitants du Musée étaient des flatteurs et des intrigants, poètes de cour, polisseurs de compliments et d'épigrammes. Les parasites eurent bientôt appris que les invités reçus dans la « Cage des Muses » étaient splendidement hébergés et rétribués en échange des leçons qu'ils professaient, ou même en récompense de quelque fadaise élégante. Peu à peu les places du Musée devinrent pratiquement héréditaires de père en fils, et les cours finirent par n'être plus que des redites ou des thèmes sur l'art d'aduler les puissants. Et, naturellement, c'est la forme décrépite de l'institution qui trouva plus tard de nombreux imitateurs, tel Hadrien, créateur dans Rome, puis dans Athènes, d'une sorte d'université comme celle d'Alexandrie [1].

1. G. Botti, *Bulletin de la Soc. Khédiv. de Géogr.* 1898, n° 2, pp. 82, 83.

On comprend donc que les hommes de caractère et de goût se soient tenus à l'écart de ce Palais de la Flatterie, et que, fuyant le voisinage des courtisans, nombre de personnes farouches aient préféré, sans égard à l'invitation de Ptolémée, se réfugier dans l'île de Cos, pour y vivre dans la contemplation de la nature et les délices de l'amitié. Cependant l'appel de la grande cité où l'on trouvait tant de ressources intellectuelles y réunissait aussi beaucoup d'hommes désireux d'apprendre et de savoir. Alexandrie devint la grande école qu'avait été Athènes, et le cercle d'attraction d'où lui venaient les élèves était plus que double de celui de sa devancière. Déjà, sous Ptolémée Philadelphe, le Tulumaya des documents hindous, des missionnaires de Bouddha envoyés par le roi propagandiste Açoka, étaient venus de l'Inde lointaine apporter aux Alexandrins de « saintes herbes » et des « paroles de paix et de salut ».



Bronze du Musée de Naples. Cl. Alinari.

PTOLÉMÉE APION
ALEXANDRIN DU Ier SIÈCLE DE L'ÈRE VULGAIRE

Dans l'histoire, Alexandrie se montre donc à nous comme une des villes d'activité morale où se sont préparées les destinées humaines par l'évolution de la pensée, par le progrès de la science, puis, régressivement, par ses reflux vers le mysticisme religieux. Le christianisme naquit certainement à Alexandrie, plus encore qu'à Jérusalem, Antioche ou Rome; mais ce refuge de l'homme dans un idéal

céleste, en dehors des luttes de la vie et du travail fécond, présageait un asservissement fatal Les Romains, mis en goût de conquêtes et d'annexions fructueuses par les richesses de la Sicile et de Carthage, par les dépouilles de tous les pays environnants, ne pouvaient manquer de regarder vers les campagnes fertiles de l'Égypte comme vers l'héritage des forts. De même que les Anglais actuels ont pris la vallée du Nil parce qu'elle est un complément naturel de leur empire et qu'elle constitue la principale étape sur la grande voie de l'Angleterre à l'Inde et à l'Australie, de même que les Français ont envahi la Tunisie, non pour punir les « Kroumirs », mais bien parce-qu'elle continue l'Algérie, les Romains n'eurent d'autre raison que leur avidité dans leurs relations avec l'Égypte. Il ne manquèrent pas de prétextes, on en trouve toujours, une affaire de faux testament ou autres mensonges; il suffisait que la contrée fût à la fois riche et incapable de se défendre, n'ayant pour armée que des mercenaires et non des citoyens. A force de présents prodigués aux grands de Rome, les Ptolémées purent éloigner le jour fatal, mais non le conjurer. On vit le roi frapper en suppliant aux portes des avocats romains; rien n'y fit; Jules César, Antoine, puis Octave entrèrent dans Alexandrie, sans y rien changer d'ailleurs, car l'Égypte était administrée comme une simple propriété rurale des rois, et les maîtres romains, devenus possesseurs à la place des héritiers d'Alexandre, n'eurent qu'à conserver greffiers et collecteurs de taxes. Les préfets, ayant tous pleins pouvoirs, subordonnés seulement à la volonté du César, purent diriger à la fois les finances, les tribunaux, les armées. Du reste, l'obéissance fut toujours complète : sous Trajan, une seule légion, bien que recrutée en grande partie sur le territoire de l'Égypte, suffisait pour maintenir toute la contrée [1].

Ainsi la terre du Nil, annexée sans qu'il eût été nécessaire de la conquérir, entra facilement comme partie intégrante dans l'immense empire méditerranéen, et l'on dit que, dans cette union politique et administrative, l'Égypte, gouvernée depuis plus longtemps et avec plus de science, fournit à Rome tout un personnel de scribes et de fonctionnaires. Pays vieilli, elle enseigna aussi l'étiquette à la cour d'Auguste qui, au lieu de copier César, préférait prendre pour modèle

1. I. Grafton Milne, *A History of Egypt under Roman Rule.*

Alexandre, les Pharaons et les rois de la Perse. Rome eut aussi une part de science pour héritage, puisque le calendrier dit « Julien » n'est autre que celui des astronomes égyptiens[1]. Le jour intercalaire attribué à César était depuis longtemps en usage à Thèbes.



Cl. Bonfils.

COLONNE POMPÉE A ALEXANDRIE

Devenue puissance maritime sous la domination des Ptolémées, surtout grâce au concours des deux îles de marins, Cypre et Rhodes, l'Égypte, dont la capitale concentrait les ressources du pays, dirigeait en conséquence presque toute son activité vers la mer au bord de laquelle se dressait Alexandrie. Cependant elle utilisait aussi la longue mer Rouge et le canal qui l'unissait au Nil; le commerce de l'encens, des gommes précieuses, de l'or, le transport des éléphants obligeaient les marchands à s'aventurer en dehors du détroit dans les mers de l'Inde et de l'Afrique méridionale. On sait que Ptolémée Philadelphe avait fait établir des stations de commerce sur la côte des Somal, mais aucun témoignage précis ne constate que des Grecs d'Alexandrie aient poussé vers le Sud et l'Est aussi loin que les Phéniciens; ils ne renouvelèrent pas non plus

1. J. P. Mahaffy, *The Empire of the Ptolemies*, p. 484.

l'audacieuse circumnavigation de l'Afrique faite sous le Pharaon Niko.

A l'ouest de l'Égypte, le plateau de la Cyrénaïque était trop rapproché d'Alexandrie pour qu'il n'entrât pas forcément dans le même cercle d'attraction. Cette région qui était alors entièrement grécisée, constitue un ensemble géographique bien délimité par les flots et les sables, aussi, à maintes reprises, les habitants essayèrent-ils de récu-



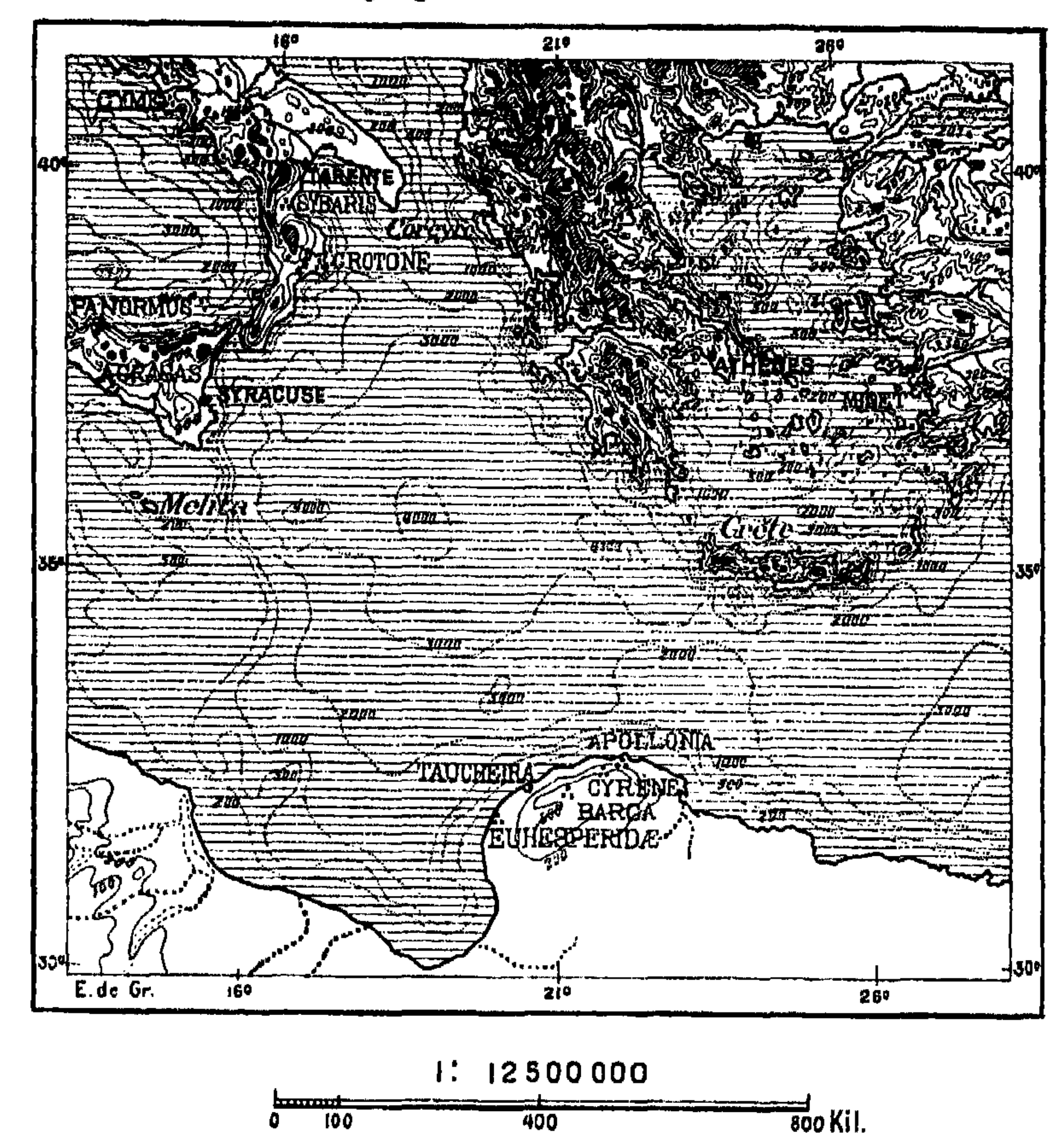
Musée du Louvre. Cl. Giraudon.

COUPE DE POLYPHÈME, TROUVÉE A CYRÈNE

pérer leur indépendance : ce pays est celui où naquit la légende d'Antée qui, soulevé par la forte main d'Hercule, retrouve sa vigueur dès qu'il retombe sur le sol nourricier. Mais la disparité des forces était énorme entre l'Égypte, aux flottes puissantes, et la petite Cyrénaïque ; celle-ci ne put donc réussir dans ses tentatives de révolte. Elle resta vassale du puissant État voisin ; Alexandrie devint son vrai chef-lieu et c'est vers le musée de cette ville, vers ses bibliothèques, ses écoles que se dirigèrent les Cyrénéens ambitieux de pouvoir, de fortune ou d'étude, tels les Callimaque et les Ératosthènes. Mais lorsque l'Égypte cessa d'avoir la force et que la puissance de Rome

grandit à l'occident, la Cyrénaïque, sollicitée par les deux pays, succomba naturellement au profit de l'État qui avait à la fois la jeunesse, le prestige et les ressources militaires. En dépit de ses protestations d'amitié, en dépit de son alliance éternelle avec l'Égypte,

N° 180. Rivages grecs de la Méditerranée centrale.



la république romaine s'annexa le territoire de Cyrène aussi bien que l'île de Cypre : elle s'emparait des forts détachés avant de s'attaquer à la citadelle même.

Du littoral de Macédoine à la plage de la grande Syrte, les petits peuples grecs des îles et des presqu'îles de la mer Egée avaient épandu leur influence et leur génie, leur langue et leurs arts sur un énorme

pourtour de rivages. La Propontide, l'Euxine, la Maréotide, les mers de Crète, de Rhodes et de Cypre leur étaient familières. Pas une baie qu'ils n'eussent explorée, pas une île, pas un promontoire qu'ils n'eussent reconnu, les sentiments hostiles ou serviles, les penchants guerriers ou mercantiles de la moindre peuplade leur étaient connus, sur chaque site propice ils avaient établi quelque famille, construit quelque rempart, élevé quelque autel. La côte subit, sur des milliers de kilomètres de longueur, l'ascendant de leurs puissantes et nombreuses colonies et en garda l'empreinte, un territoire leur resta pourtant fermé : les Grecs avaient bien réussi à déloger les Phéniciens de toutes les positions avancées que ceux-ci occupaient antérieurement sur les rivages anatoliens et insulaires, mais ils durent respecter la côte tyrienne elle-même, depuis les abords du golfe d'Alexandrette jusqu'à la bouche pélusiaque du Nil.

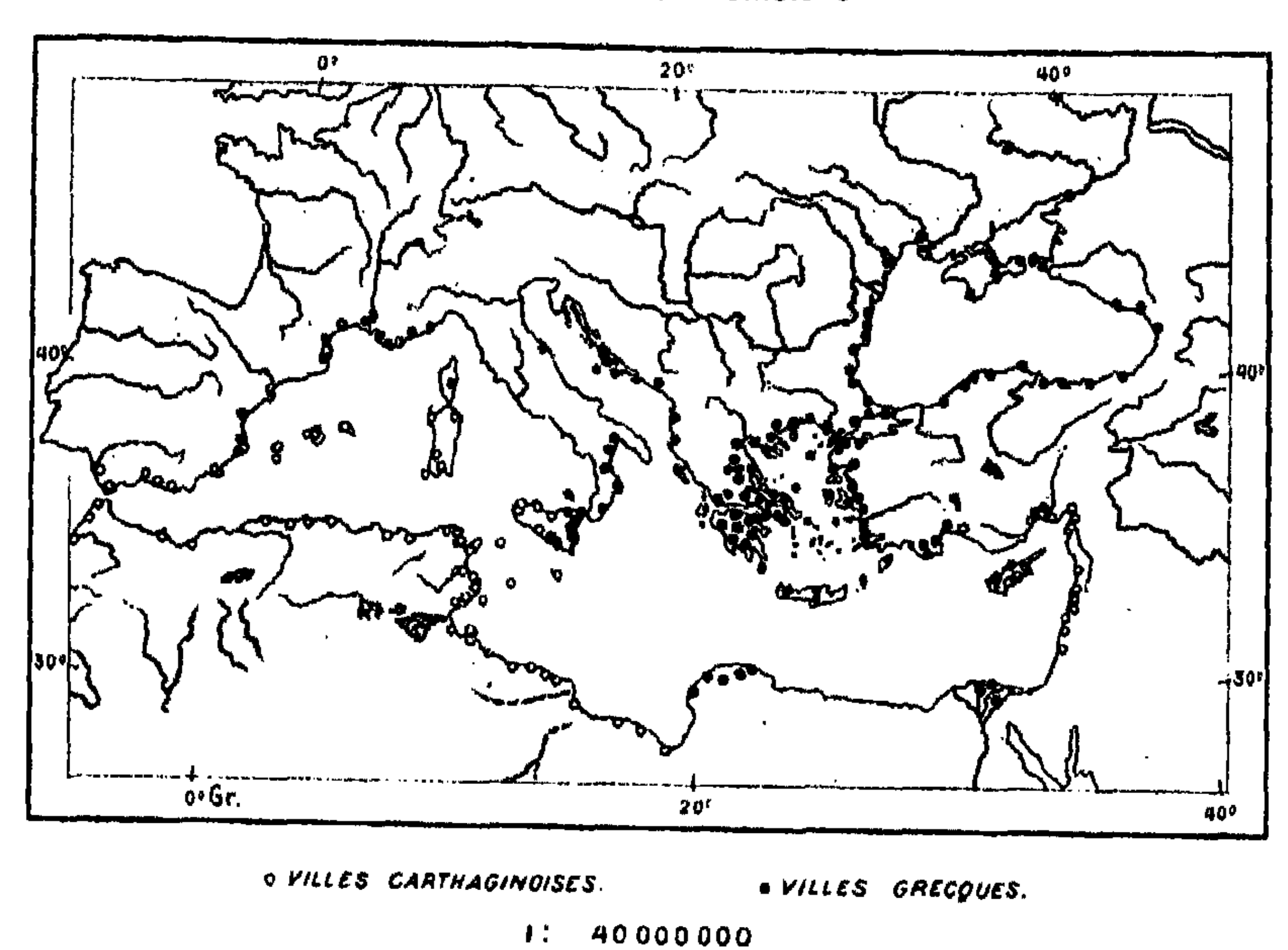
Dans toute la Méditerranée orientale, les Grecs se trouvèrent mêlés à des populations résidantes avec lesquelles ils n'avaient aucun point de ressemblance, et leur influence civilisatrice sur l'arrière-pays ne se fit sentir profonde que par l'intermédiaire de la conquête macédonienne; ce fut une action accomplie par des rois, des gouverneurs, des soldats, et dont par conséquent la plus grande partie s'exerça en pure perte : il n'y eut pas fusion. Mais indirectement l'effet de la période grecque fut durable : tournée vers l'Est, l'Hellade, comme un miroir, révéla l'Orient à lui-même et donna aux peuples qui l'habitaient un sentiment de cohésion qu'ils n'avaient pas connu auparavant. Si les Hellènes furent englobés dans le monde romain, ils suscitèrent, peut-on dire jusqu'à un certain point, une organisation contre laquelle la puissance italique vint se briser dans la vallée des fleuves jumeaux.

A l'occident de la Grèce, la situation respective des puissances maritimes était toute différente, de même que les relations entre colonisateurs et autochtones. Un comptoir phénicien s'y était peu à peu développé en un puissant empire, pendant que les Hellènes établissaient leur suprématie sur les rivages orientaux, et quand ils prirent, à leur tour, le chemin de l'Ouest, la résistance carthaginoise limita leur action en plus d'un territoire. Après des années et des siècles de luttes, les Grecs se trouvèrent maîtres du rivage de l'Italie du sud et de nombreux points sur la côte des Ligures, tandis que des colons

sémites bordaient le littoral libyque, les îles de la mer Tyrrhénienne, les côtes de l'Hispanie et même, par delà le « pylône de Melkart », quelques sites confrontant les marées de l'Océan. Les forces opposées s'étaient partagé la Sicile, chacun des arrivants prenant position sur la côte qui complétait le mieux le circuit de son empire littoral.

Dans toutes leurs colonies situées à l'ouest de la Grèce, les naviga-

N° 181. Grecs et Phéniciens.



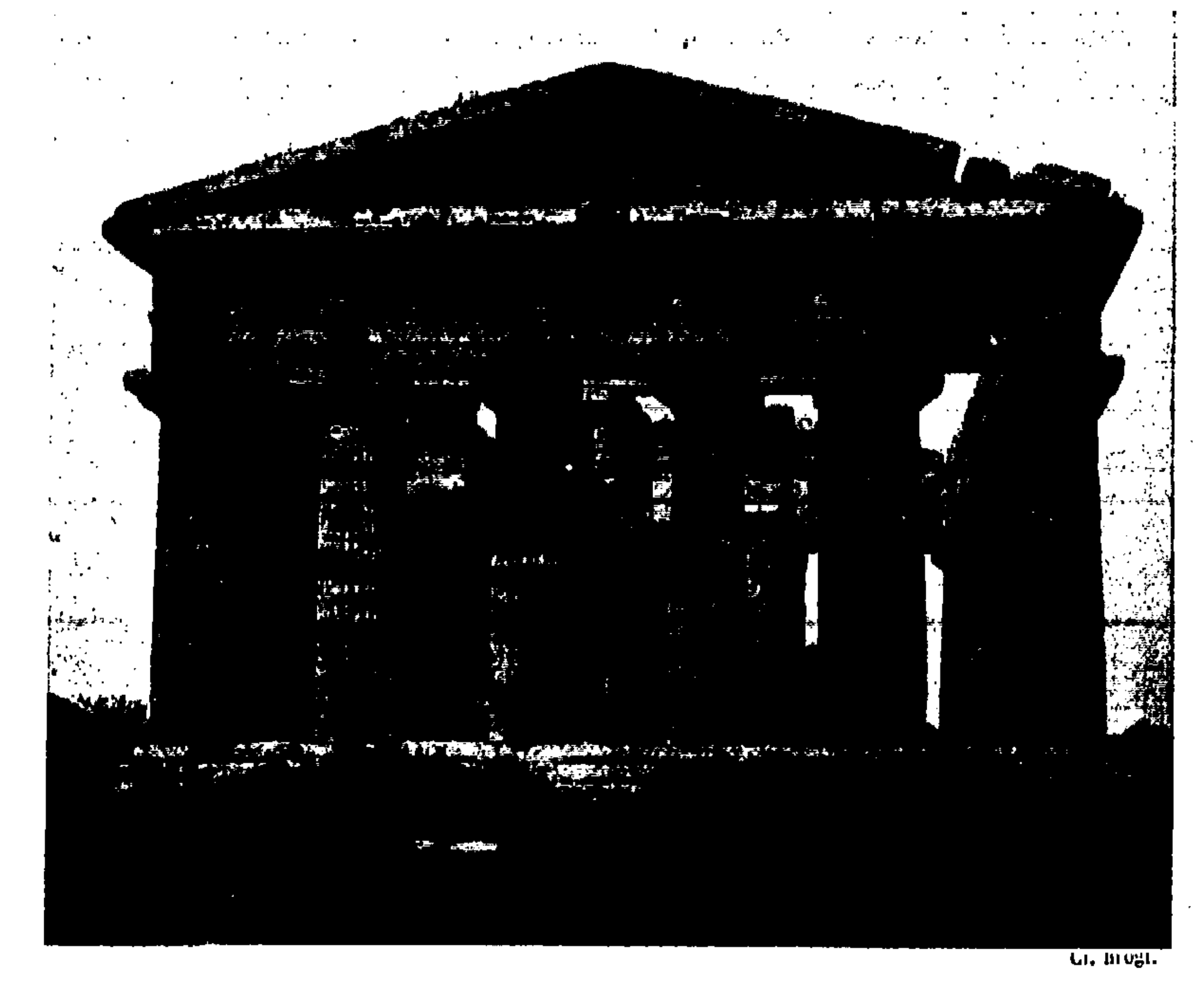
teurs hellènes entrèrent en contact avec des hommes à un degré de culture différant peu du leur, et qui étaient préparés à s'assimiler rapidement le bénéfice de leurs recherches et de leurs inventions. Malgré la disparité des langues, l'action fut directe et profonde : on se trouvait entre égaux. C'est même la civilisation avancée des habitants de l'Italie continentale qui peut expliquer, en partie, l'absence des colonies grecques sur les rives étrusques et adriatiques. Les autochtones pouvaient justifier leur hostilité envers les étrangers par le faible profit qui résulterait de leur établissement parmi eux ; d'autre part, les immigrants ne recherchaient pas les rivages où ils n'eussent un rôle à jouer ou quelque bénéfice à glaner.

L'Italie méridionale, si facile à atteindre en partant du golfe de Corinthe, — la traversée de la mer libre, de Corcyre au cap Japygion, n'était pas plus longue que celle qui d'Eubée menait à Chios, Lesbos ou Lemnos, — l'Italie méridionale, aux larges territoires fertiles, avait donc droit, par le caractère de ses habitants et par la nature de ses campagnes, à l'appellation de « Grande Grèce » sous laquelle elle fut longtemps connue. Son entremise, aussi bien que les enseignements ultérieurs des philosophes et des émigrants, permit à la pensée grecque de s'infiltrer dans le monde romain et de l'imprégner fortement.

Les invasions doriennes, refoulant devant elles de nombreuses tribus helléniques, furent l'une des causes principales du peuplement de la Grande Grèce. Mais l'amour des aventures et les mille événements provenant de la vie inquiète et changeante des cités helléniques, surtout les continuels conflits entre l'aristocratie et le peuple, déterminèrent aussi de nombreuses migrations, et toutes les races grecques se trouvèrent représentées dans la nouvelle Grèce de l'Occident. L'art sous ses diverses formes s'y développa comme dans l'ancienne Grèce, et, parmi les rares monuments d'Italie qui nous restent encore de l'architecture hellénique, le temple dorique de Pæstum, l'antique Posidonia, est l'un des types qui ont le plus servi à fixer les idées des savants sur les constructions des anciens. Les lettres, les sciences y eurent autant d'éclat que dans la Grèce en dehors d'Athènes : des hommes tels que Pythagore, Empédocle, les Éléates Parménide et Zénon, furent parmi ceux que venaient écouter les élèves et qui dictaient des constitutions aux cités.

Une première ville, Cumes, à laquelle les récits légendaires donnent près de trente siècles d'existence, rappelle l'autre Cumes (Cymé) de la côte anatolienne; des aventuriers de l'Eubée aussi bien que de l'Asie, paraissent avoir fondé cette colonie, que sa longue durée, la haute culture de ses habitants et le mystère des volcans, des solfatares, des sources brûlantes, finirent par rendre sainte. Pouzzoles et Naples continuèrent cette mère grecque, et là naquit la Sybille qui prophétisa la destinée de Rome.

On comprend que la mer dans laquelle baignent les langues de terre de l'Italie méridionale porte encore le nom d' « Ionienne », car les villes dont les ruines se succèdent sur ses bords, Locres, Crotone, Sybaris, Metaponte, Tarente, y conservèrent pendant des siècles la



Cl. Brogi.

TEMPLE DE NEPTUNE A PŒSTUM

belle civilisation d'Athènes. Cependant chacune de ces villes eut son caractère spécial, déterminé par les conditions directes du milieu. Situées au pied des montagnes qu'habitaient les Bruttii aux beaux corps élégants et souples, Sybaris, Crotone tenaient surtout à honneur de former des soldats et des athlètes; nulle part la beauté physique n'était plus appréciée. Leurs habitants ne disputaient point le prix d'éloquence ni de poésie aux habitants des autres cités grecques, mais Crotone fut souvent la première pour les jeux de la force. Dans une même Olympiade les sept vainqueurs du stade furent tous des Crotoniates. Un Philippe de Crotone fut, après sa mort, placé parmi les héros. Un autre athlète, le célèbre Milon, fut au VIe siècle avant l'ère vulgaire six fois victorieux à Olympie, sept fois à Delphes, neuf fois aux jeux néméens, dix fois aux jeux isthmiques Puis ces villes des vaillants et des forts devinrent surtout fameuses par leur volupté, par leur amour des jouissances grossières, par le lâche abandon de toute noble initiative. Les jeux solennels de Crotone et de Sybaris furent la lointaine origine des hideux combats de gla-

diateurs qui devaient plus tard ensanglanter les arènes des Romains[1].

La position géographique de Sybaris présentait des avantages exceptionnels, puisque la ville, située au bord d'une rade particellement abritée, occupe l'issue d'une vallée qui se ramifie au loin dans les montagnes par des vallons fertiles et qui se poursuit jusque dans le voisinage du rivage tyrrhénien : en réalité, Sybaris était à l'extrémité orientale d'un seuil de passage à travers la péninsule italienne, et, grâce à cette position, elle avait pu devenir un entrepôt pour le trafic de la côte occidentale, Cumes, Pouzzoles et Naples. Le détroit terrestre de Sybaris jouissait d'avantages analogues à ceux du détroit maritime de Messine et permettait à maint trafiquant d'éviter une longue et pénible navigation littorale autour de la pointe extrême de l'Italie contre laquelle se heurtent violemment les vents et les courants hostiles.

Les alluvions du Crati, aidées par la méchanceté des hommes, ont fait disparaître les vestiges de l'ancienne cité commerçante, mais de l'autre côté du golfe, Tarente, qui fut également exposée aux guerres et aux assauts, a pourtant survécu, grâce à des avantages locaux qui la faisaient renaître après chaque désastre. Non seulement Tarente avait sur tous les ports de la Grande Grèce le privilège de se trouver le plus avant dans l'intérieur des terres, au fond même du golfe qui porte encore son nom, mais elle possède aussi une rade et un port tout exceptionnels qui la rendaient fameuse dans le monde des marins, de Tyr à Gadès. La rade dite « Mer Grande » est elle-même un port, bassin circulaire de plus de vingt kilomètres en circonférence, que deux pointes de terre et deux îles défendent au large ; la « petite mer », séparée de la « grande » par une flèche de sable et un îlot calcaire, jadis bien accessible par une porte de flot naturelle, était également assez vaste pour recevoir de grandes flottes. Au nord, à l'est, au sud-est s'étendaient les belles campagnes des Messapiens et des Apuliens et s'ouvraient les vallées des Samnites, d'où provenaient en abondance les denrées d'échange avec les précieuses marchandises de l'Orient, apportées par les Phéniciens et les Grecs : aussi Tarente était-elle devenue le plus riche entrepôt de toute la péninsule italienne, et par son argent, aussi bien que par ses armes, elle avait subjugué de nombreuses tribus guerrières dans les montagnes de l'ouest ; ses tro-

1. Edmond Demolins, *A quoi tient la Supériorité des Anglo-Saxons*, p. 30.

phées brillaient au sanctuaire de Delphes. Mais l'orgueil même amena son désastre, puisque le jour vint où elle osa se mesurer avec Rome, devenue puissante à son tour. Ses murailles furent rasées et ses habi-

N° 182. Grande Grèce.



tants vendus en esclavage, le sable se déposa dans le goulet du port et les asphodèles germèrent au milieu des ruines.

∴

Parmi les Tyr et les Sidon nouvelles qui, trouvant déjà la place prise par les Grecs dans la Méditerranée orientale, avaient surgi plus à l'ouest, aucune, même la vieille Utique, ne jouit d'un milieu aussi favorable que Carthage, Karl-Khadachathon, la « nouvelle Forteresse »

par excellence, pour se développer en une puissante individualité politique et se créer un vaste empire d'exploitation commerciale. A cet égard, la fille dépassa la mère, Carthage fut plus grande que Tyr.

Venus d'abord en hôtes dans le pays des Libyens, il y a peut-être vingt-sept siècles, à une époque où les Grecs n'avaient pas encore de puissantes colonies dans la Méditerranée occidentale et où Rome n'existait pas, les colons phéniciens durent commencer par se faire très humbles, très petits comme il convient aux faibles, et la légende nous les montre d'abord implorant des propriétaires de la contrée la concession d'un simple pied de terre, de l'espace que pourrait couvrir une seule peau de bœuf ou que pourrait en circonscrire une mince lanière découpée dans cette peau : un calembour involontaire, comme il en naît toujours entre peuples parlant des langues différentes, explique ainsi le nom de Byrsa, qui, en punique, n'a d'autre sens que celui de « Citadelle ».

Mais ces marins, partis de l'Orient lointain, étaient à la fois porteurs de marchandises précieuses, d'objets éclatants qui plaisaient aux peuples à demi barbares de la contrée, et d'une civilisation héréditaire qui les rendait de beaucoup supérieurs à leurs nouveaux voisins par les connaissances, l'ingénieux emploi des ressources de la nature et le funeste génie dans l'art de gouverner les hommes. De suppliants qu'ils avaient été, les Carthaginois devinrent bientôt les maîtres; après avoir payé le tribut, ils se le firent rembourser, double et triple : ils eurent bientôt dépassé les limites marquées par la prétendue « lanière » en peau de bœuf et conquis tout le pays environnant.

Parmi tant de colonies phéniciennes fondées loin de la mère patrie, Carthage devait prendre le premier rang, car elle est incontestablement celle dont la position géographique est la plus avantageuse, non seulement au point de vue des conditions locales et régionales, mais aussi relativement à l'ensemble du monde alors connu. L'antique Byrsa de la légende avait d'abord pour elle la splendeur du paysage environnant, le superbe promontoire aux roches abruptes qui porte maintenant les maisonnettes blanches de Sidi bu Saïd, la langue de terre verdoyante qui se développe comme une ceinture entre la mer et le lac dit aujourd'hui de Tunis, puis au delà, les montagnes qui bleuissent dans l'éloignement et que domine un sommet à la double corne. Le massif de hauteurs sur lequel s'élevait la ville



PORTS DE CARTHAGE, DANS LE LOINTAIN, LA MONTAGNE AUX DEUX CORNES [1]

est bien isolé de toutes parts, offrant toute facilité pour la défense, tandis qu'à la base s'ouvrait un petit port, maintenant ensablé, et que s'arrondit à l'est une large rade. Un lac au-dessus duquel tournoient les oiseaux pêcheurs fournissait aux habitants les fruits de mer en abondance; des campagnes fertiles se prolongent au sud vers les monts veinés de métaux; enfin, à une petite distance vers le nord, se déverse dans la mer un fleuve abondant ouvrant un chemin de plusieurs centaines de kilomètres en développement vers les plateaux herbeux de l'intérieur.

Voilà pour les avantages immédiats, mais dans ses rapports avec l'ensemble des régions méditerranéennes, Carthage est encore bien autrement privilégiée. La partie de la Maurétanie qu'elle occupe est située précisément à l'angle de la grande île montagneuse comprise entre la Méditerranée, l'Océan, le Sahara, et cette position, en vigie sur l'un des caps angulaires, domine la voie de navigation où doivent forcément passer les marins qui vont de l'un à l'autre des grands bassins de la mer intérieure : c'est vers Carthage que gouvernaient les navires pour prendre le vent qui, sur les mers lointaines, les menait au port : la cité punique se trouvait donc à l'endroit le mieux situé de tous comme lieu de rendez-vous et d'échange, sinon au centre géométrique du moins au vrai milieu géographique de la Méditer-

1. Gravure extraite du *Pays du Bey*, Juven, éditeur.

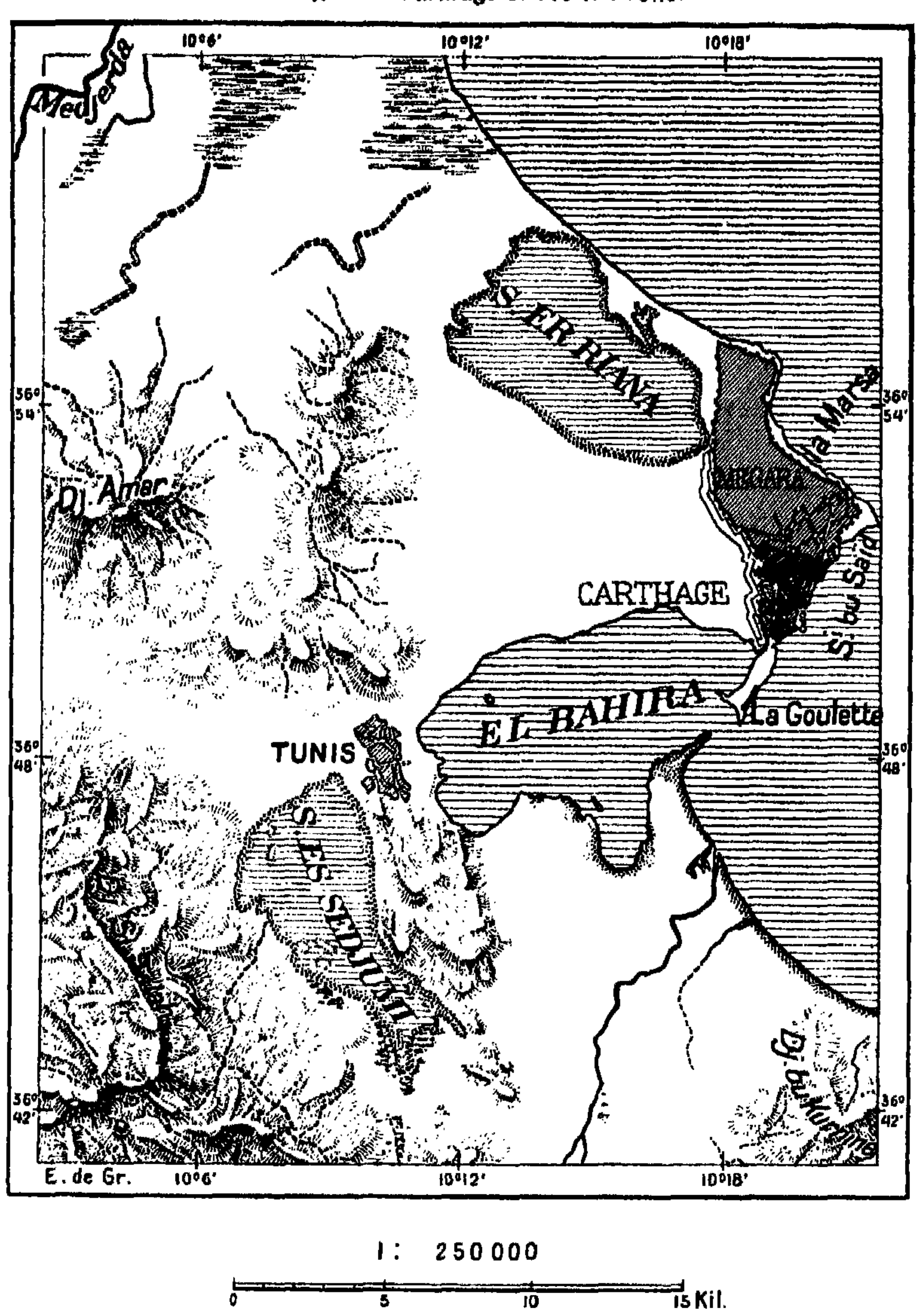
ranée. Et les avantages que possédait Carthage pour le trafic des marchandises, elle les possédait aussi pour la surveillance jalouse des mers et pour la domination des rivages peu éloignés dans les îles et sur la terre ferme. C'est par un phénomène de gravitation naturelle que la plupart des ports de la Maurétanie et de l'Hispanie orientale, que les Baléares et les côtes des grandes îles, Corse, Sardaigne, Sicile tombèrent aux mains des marchands ou des corsaires carthaginois.

Aventurés si loin du lieu d'origine, au milieu de populations toutes différentes par le langage, les mœurs, la conception de la vie, les colons phéniciens établis à Byrsa ne pouvaient réussir qu'à la condition de former un corps politique très compact et solidaire, capable de résister aux attaques du dehors par l'union parfaite de tous ses éléments intérieurs, et assez habile pour se rendre indispensable comme intermédiaire de commerce. Son isolement au milieu des mers du lointain Occident lui permit de se constituer un monopole de trafic absolu, de réaliser à son profit, pour un ensemble de contrées fort étendu, ce privilège exclusif des échanges qui est l'ambition par excellence de chaque nation commerçante, de chaque ville, de chaque entreprise individuelle même et qui, dans notre monde moderne, a donné naissance à l'industrie des brevets et aux syndicats d'exploitation. Certes, les villes grecques, Athènes, Corinthe, Égine, Syracuse avaient eu cette même ambition, mais elles avaient trop à souffrir de la concurrence de cités voisines, et Carthage les dépassa certainement comme centre d'attraction tout-puissant pour les affaires.

Grâce à sa position géographique beaucoup plus avancée dans la direction de l'ouest, Carthage se substitua à la mère patrie de la côte phénicienne, comme centre de commerce pour la Méditerranée occidentale et pour la porte de l'Océan. Elle reprit la plupart des colonies syriennes et en fonda de nouvelles, entre autres la « Nouvelle Carthage » ou Carthagène, qui, depuis cette époque, ne cessa d'être une importante cité. Enfin, elle se livra également aux entreprises de découvertes pour agrandir son domaine de trafic, et peut-être aussi pour satisfaire la curiosité de ses naturalistes et savants. C'est ainsi qu'il y a plus de vingt trois siècles et demi, la cité commerçante fit partir pour la côte occidentale d'Afrique toute une flotte de soixante navires à cinquante rameurs, emportant, dit-on, trente mille traitants et colons. Cette expédition, commandée par un grand navigateur, Hannon, paraît

avoir dépassé les caps extrêmes qui, deux mille ans plus tard, arrêtèrent si longtemps les marins portugais, mais elle ne poussa

N° 183. Carthage et ses environs.



1 : 250 000

0 5 10 15 Kil.

pas plus avant que les parages actuels de Sierra Leone, arrêtée peut-être par le manque de vivres, la fatigue et la mortalité des



Cl. Sommer

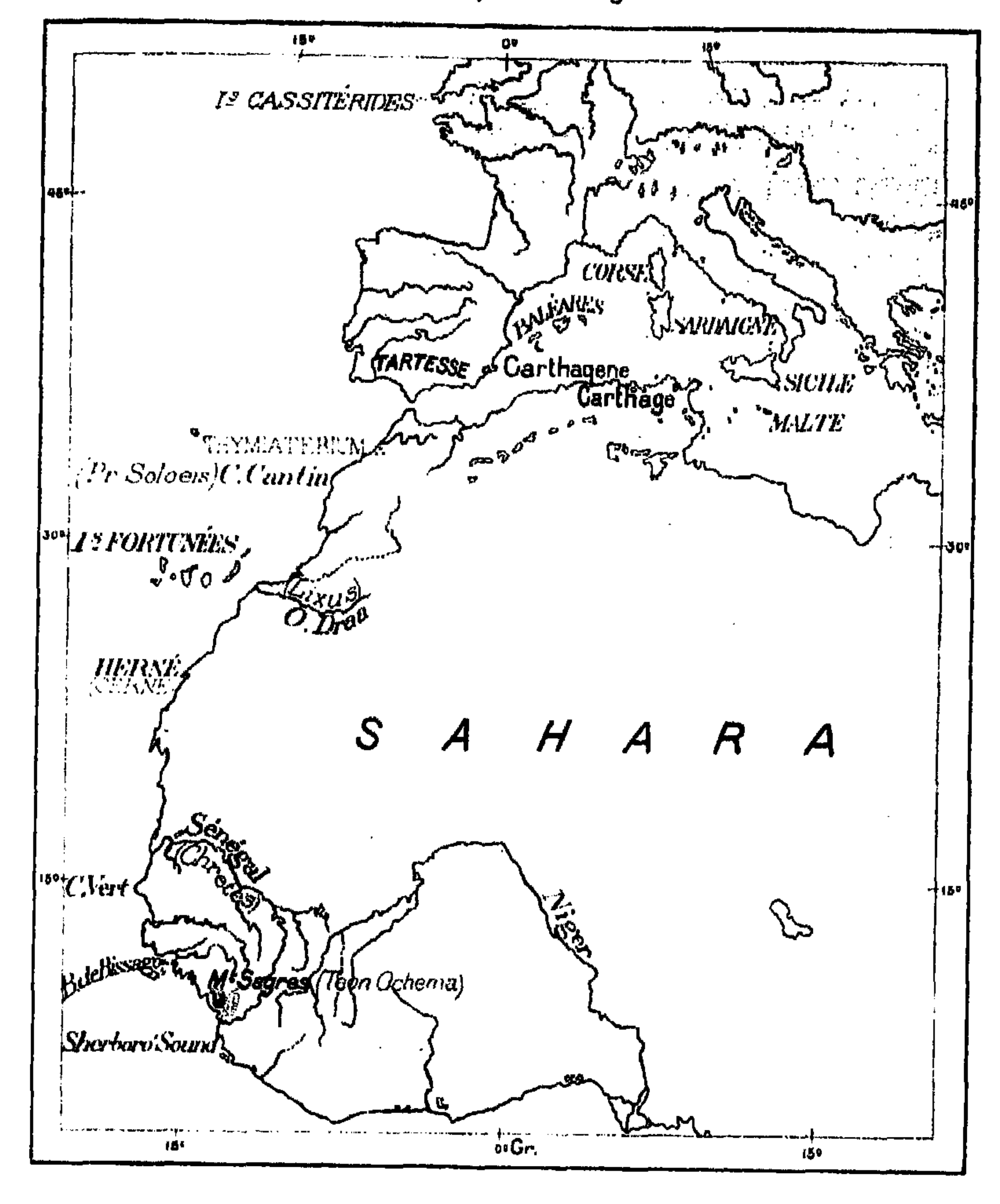
CARTHAGE — LES CITERNES

équipages[1]. Hannon dut se contenter du stérile honneur de dresser une stèle dans un temple et d'y faire graver le récit de son périple africain. A la même époque, Hamilcon, autre navigateur de Carthage, s'aventurait à travers les mers tempêtueuses de l'Europe occidentale pour aller visiter les îles Cassitérides; mais sa flotte, battue par les vents contraires, mit cent vingt jours à faire le voyage et dut hiverner dans les régions inhospitalières du Nord. Les dangers de l'expédition semblent avoir découragé les Carthaginois, car Hamilcon n'eut point de successeurs dans ces mers périlleuses, et les marchands puniques se contentèrent désormais d'exploiter les mines d'étain qu'ils possédaient en Espagne et, peut-être aussi, de se procurer par la voie de terre, que suivaient d'étape en étape des porteurs indigènes, les minerais de Bretagne et d'Angleterre. Le fait est que la connaissance géographique de la situation des Cassitérides se perdit presqu'entièrement et qu'Hérodote, l'admirable questionneur, nous déclare n'avoir obtenu aucun renseignement sur ces îles de l'étain[2].

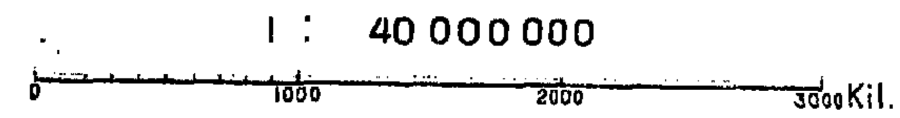
1. Bunbury, *History of ancient Geography*. — 2. Livre III. 115. — N. Sieglin, *Entdeckungsgeschichte von England*, Geographisches Congress zu Berlin, 1899.

L'esprit de lucre qui lança Carthage dans la voie des explo-

N° 184. Empire Carthaginois.



1 : 40 000 000



Le récit du périple de Hannon, remontant à 2400 ans environ, nous a été conservé. La plus lointaine colonie fondée par cette expédition fut celle de Cerné. Longtemps on avait cru identifier ce point avec une petite île dans la baie d'Arguin, mais le Dr C. Müller (*Prolegomena*) appela l'attention sur un îlot situé à la bouche du Rio de Uro et que d'anciennes cartes françaises appellent Herné; sa position, d'autre part, se rapporte très bien au texte de Hannon.

rations finit aussi par rétrécir son domaine en lui aliénant tous

les peuples. La ville punique réalisa le type de la communauté commerçante par l'égoïsme jaloux de ses relations avec l'étranger, par la raideur implacable qu'elle mettait à défendre ses intérêts, par la perfidie de ses combinaisons en vue du gain, par la cruauté du traitement qu'elle infligeait aux vaincus dont elle n'avait pas besoin. Il est vrai que son histoire nous a été racontée par des ennemis et qu'il y entre certainement une part de calomnies, mais les conditions mêmes de son milieu, celles d'un monopole et d'une domination absolue voulaient que le caractère carthaginois se développât ainsi dans le sens d'une âpreté cruelle. Ce qui les rendit surtout haïssables aux yeux des populations environnantes, c'est que les colons phéniciens avaient gardé de leur culte héréditaire la pratique des sacrifices humains dans toutes les graves conjonctures où il s'agissait du salut public. A cet égard les témoignages de l'antiquité s'accordent : le père choisissait même son fils pour verser un sang agréable aux divinités terribles. Aussi toute guerre portée en Afrique, lorsque les Romains en connurent l'accès, réduisait-elle aussitôt l'empire de Carthage à l'enceinte de la ville, tant son joug était détesté [1].

Les peuples soumis à Carthage avaient d'autant plus à redouter la dureté de son pouvoir que la communauté punique était elle-même gouvernée par une aristocratie que les intérêts de classe rendaient irresponsable : c'était la caste du haut négoce, autorisée d'avance à tous les attentats par son esprit de corps. La légende qui nous montre une reine Elise ou Didon établissant les premiers colons phéniciens sur la colline de Byrsa, repose peut-être sur une part de vérité, en ce sens que le régime politique de Carthage, imité de celui de la métropole, envers laquelle s'acquittait encore la dîme, eut d'abord un caractère monarchique; mais à l'époque où l'histoire commence à peu près distinctement pour le nouvel État, on le voit constitué en une république de riches, très analogue par son régime et son fonctionnement à cette république de Venise qui devait, quinze cents ans plus tard, se développer en des conditions commerciales d'une grande ressemblance avec celles de Carthage. Cette constitution représente un événement de la plus haute importance dans l'histoire politique du monde, la naissance d'une répu-

1. Michelet, *Histoire romaine*, p. 182.



Cl. J. Picard et Cie, à Tunis

CARTHAGE — NÉCROPOLE PUNIQUE AVEC PUITS ET MOBILIER FUNÉRAIRE (IVe SIÈCLE AV. J. C.)

blique consciente, formée par un groupe de citoyens assez convaincus de leur valeur personnelle, assez indépendants par nature et assez habitués au respect d'autrui pour se refuser d'une part à la domination d'un maître et d'autre part, pour s'accommoder de la discussion des intérêts communs en des assemblées d'égaux. Evidemment, cette révolution ne put s'accomplir sur la terre africaine que grâce à l'évolution déjà faite dans l'esprit des immigrants tyriens. L'enfant ne mûrit en lui que des germes transmis par ses aïeux. C'est ainsi que, par un phénomène analogue, les monarchies d'Europe donnèrent naissance aux républiques du Nouveau Monde.

Un sénat, dont les membres siégeaient par droit d'hérédité, dirigeait les affaires de la République et confiait l'exécution de ses volontés à deux suffètes, sortes de consuls qu'il désignait pour un temps plus ou moins long et qui restaient toujours responsables envers lui. Il nommait aussi les prêtres et les généraux en les choisissant dans le cercle étroit des familles patriciennes. Le pouvoir, dans ses divers organes, n'appartenait qu'à un petit nombre d'indi-

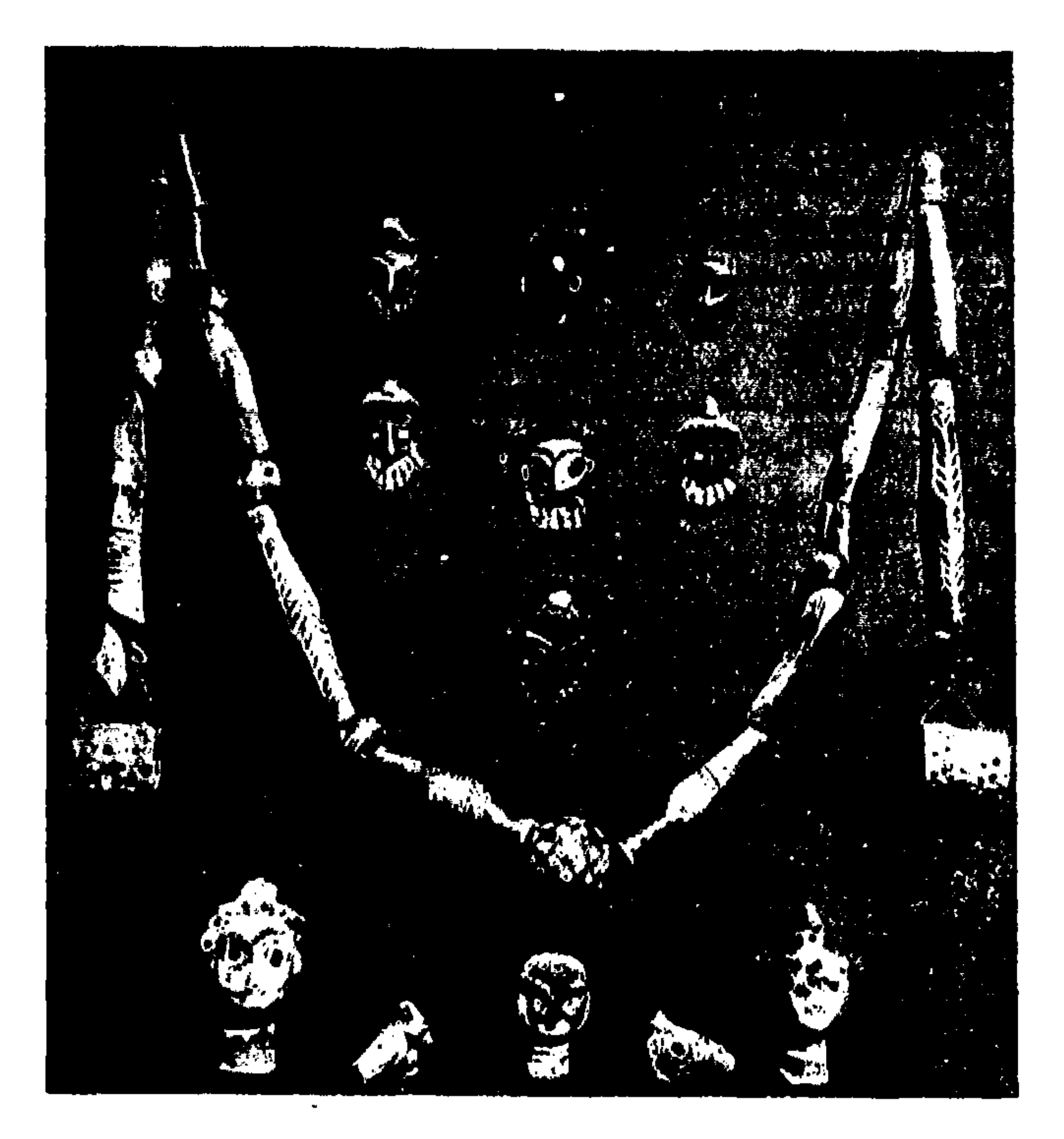
1. R. von Ihering, *Les Indo-Européens avant l'Histoire*, trad. par O. de Meulenaere. p. 260.

vidus; cependant, l'accroissement énorme de la ville et de son domaine de conquêtes obligea le Sénat à s'adjoindre un « Conseil des Cent » (ou cent quatre) qui donna au gouvernement de plus larges assises dans la bourgeoisie commerçante. D'ailleurs, ces gens d'affaire avisés, qui traitaient la politique au point de vue des intérêts d'argent et qui décrétaient des expéditions de guerre en vue de pillages ou d'accroissement de revenus, n'étaient pas hommes à déléguer imprudemment leurs pouvoirs. Ils faisaient accompagner par un des leurs, ou par plusieurs représentants, les généraux qui partaient pour une expédition lointaine et les soumettaient à une surveillance de tous les instants, contrôlant tous leurs actes pour bien montrer aux troupes que les chefs de guerre n'étaient pas les vrais maîtres, et que toute sanction venait de ce mystérieux sénat anonyme qui, là-bas, dans la divine Carthage, disposait de l'argent, des troupes de renfort et des munitions de guerre.

Bien que les généraux fussent presque toujours choisis dans les mêmes familles et que plusieurs d'entre eux atteignissent à la plus haute popularité, il n'est pas d'exemple de grands capitaines carthaginois qui, s'enivrant de leur propre gloire, aient rompu le lien moral qui les attachait à la mère patrie. En revanche, on cite de nombreux cas d'intervention violente de la République pour déposer les généraux qui avaient déplu, les frapper de bannissement ou les mettre à la torture. On vit même un chef malheureux, Hamilkron, dont la peste et autres désastres imprévus avaient presque détruit l'armée, se présenter avec le reste de ses troupes devant le sénat et le peuple de Carthage et se donner solennellement la mort en sacrifice au Destin.

Si la position géographique de Carthage dans le continent de Libye la garantissait de ce côté contre toute attaque vraiment dangereuse des populations voisines, son empire commercial, épars sur les côtes et dans les mers d'Europe, présentait beaucoup moins de sécurité : de petites îles comme les Baléares ou de simples comptoirs comme il en existe tout le long des côtes de la Maurétanie occidentale et de l'Espagne, étaient maintenus sans peine sous la direction des marchands carthaginois, mais il en était autrement pour les grandes îles telles que la Corse, la Sardaigne, la Sicile, contrées à individualité précise représentant chacune un territoire comparable à

celui du domaine libyen de Carthage. Là, les populations elles-mêmes pouvaient se révolter, descendre en masse sur les comptoirs puniques, s'allier en cas de guerre étrangère avec un ennemi des Carthaginois débarquant sur leurs côtes, et dans ce cas, il eût été nécessaire pour



AMULETTES PUNIQUES[1]

la forteresse de Carthage qu'elle eût toujours la mer pour alliée, que les eaux et les brises lui fussent toujours clémentes ; et que de fois, malgré la science nautique de ses pilotes, que de fois les tempêtes dispersèrent ses navires, le calme et les vents hostiles retardèrent ses flottes et firent arriver ses troupes de débarquement trop tard pour débloquer une ville assiégée ou pour sauver un royaume allié! Carthage n'avait pas un trône assez puissant pour tenir fermement ses conquêtes maritimes : elle n'était pas de force à lutter contre l'imprévu des flots, et l'accroissement de ses possessions d'outre-mer

1. Gravure extraite du *Pays du Bey*, Juven, éditeur.

diminuait proportionnellement ses forces au lieu de les augmenter. Elle ne put même empêcher les marchands grecs de pénétrer en Bétique dès le VIIe siècle avant l'ère vulgaire, puis çà et là en Maurétanie[1].

La situation géographique de Carthage avait une autre conséquence, celle de former la République à recruter son armée parmi les mercenaires. Les Carthaginois proprement dits constituant une « sainte compagnie » ne pouvaient s'y trouver qu'en minorité infime, et même les sujets immédiats de l'État punique, les Africains de la Byzacène et autres provinces voisines ne représentaient dans la plupart des expéditions guerrières que la moindre partie des troupes : un ramassis de pillards recrutés sur tous les rivages, des aventuriers de toutes nations, tels étaient les éléments principaux dont les généraux carthaginois étaient obligés de se servir et qui pouvaient, au moindre insuccès, se retourner contre eux, si la cause de l'ennemi leur paraissait offrir quelque avantage. Le récit des guerres puniques sur les rivages et dans les îles de la Méditerranée a montré plus de trahisons que d'opérations de guerre proprement dites. Le grand art des chefs était surtout de savoir acheter les hommes et de les retenir. Il est vrai qu'un grand nombre des valets d'armée ou rameurs de galères n'avaient pas vendu directement leur liberté, mais qu'ils avaient été payés comme esclaves à des traitants ; c'étaient des malheureux que l'on menait à coups de fouet, mais qui n'étaient guère plus sûrs que les mercenaires.

Les guerres de Sicile, qui durèrent deux cents années, mirent les Carthaginois en contact avec les cités grecques de l'île et déterminèrent plus tard le choc qui se produisit entre Rome et Carthage : ce fut donc là que devaient se jouer les destinées du monde. La Sicile, terre centrale de la Méditerranée, offrant, malgré les détroits, un chemin relativement facile de l'Europe en Libye, était, par sa position même, indiquée comme le lieu de rencontre, le champs clos où se déciderait pour ou contre Rome le problème de la domination sur toutes les contrées riveraines de la mer Intérieure. Du haut du ciel, le cratère de l'Etna, éclairant à la fois les deux mers de l'Occident et de l'Orient,

1. E. Lefébure. *La Politique religieuse des Grecs en Libye*, Bulletin de la Société de Géographie d'Alger.



Cl. Alinari.

TAORMINA — RUINES DU THÉATRE GREC — AU FOND : L'ETNA

marquait le lieu sacré où les dieux devaient prononcer entre les compétiteurs à l'empire universel.

Outre les avantages tout exceptionnels que sa position donnait à la Sicile, elle avait la fécondité de ses campagnes pour attirer les colons et les fixer au sol. Les pentes de l'Etna, aux cendres pénétrées de l'humidité des neiges fondues, forment un immense jardin circulaire, et, au-dessous des forêts de châtaigniers, les plaines et les plateaux de l'intérieur se déroulent en un champ de blé continu. Aussi la Sicile, encore plus que Cypre et que la Crète, fut considérée comme le lieu de naissance de Demeter, la « Divine mère » et, le plus haut sommet des monts qui dominent Messine, à l'angle nord oriental de la Sicile, porte encore le nom de la déesse, *Dinna mare* ou Antinnamare. La légende italique attribuait aux Sicules l'invention de l'agriculture. Ce que les Thraces avaient été pour la Grèce, les Sicules le furent pour l'Italie à laquelle ils donnèrent les céréales et la faucille, dénommée d'après eux *sicula* ou *secula*; peut-être même furent-ils les introducteurs du dieu des semailles et des moissons, du dieu porte-faux : *Falcifer Saturnus* [1].

A l'époque où les premiers colons grecs, il y a plus de vingt-cinq siècles, avaient débarqué en Sicile, l'île presque tout entière se trouvait en la possession des Sikèles ou Sicules, que les historiens archéologues s'accordent à considérer comme une nation immigrée d'Italie et probablement très proche parente des Latins, à en juger par les mots qu'ils introduisirent dans la langue hellénique de Sicile [2]. Ces conquérants, établis dans le pays depuis cinq ou six siècles au moins, avaient refoulé les premiers aborigènes, les Sicanes, dans la direction de l'Ouest, de même qu'à leur tour, ils furent repoussés dans le centre de l'île, lorsque les colonies helléniques s'établirent sur le littoral : il ne resta de l'ancienne domination des Sicules que le nom de « Sicile » donné à l'île « triangulaire » ou Trinacrie. Trop faibles malgré leur nombre pour pouvoir accepter la lutte contre des envahisseurs disposant d'armes en bronze et en fer, les Sicules se retirèrent sans leur avoir opposé grande résistance, et plus de deux siècles se passèrent avant qu'une tentative de revendication nationale éclatât contre les Grecs dans l'intérieur de

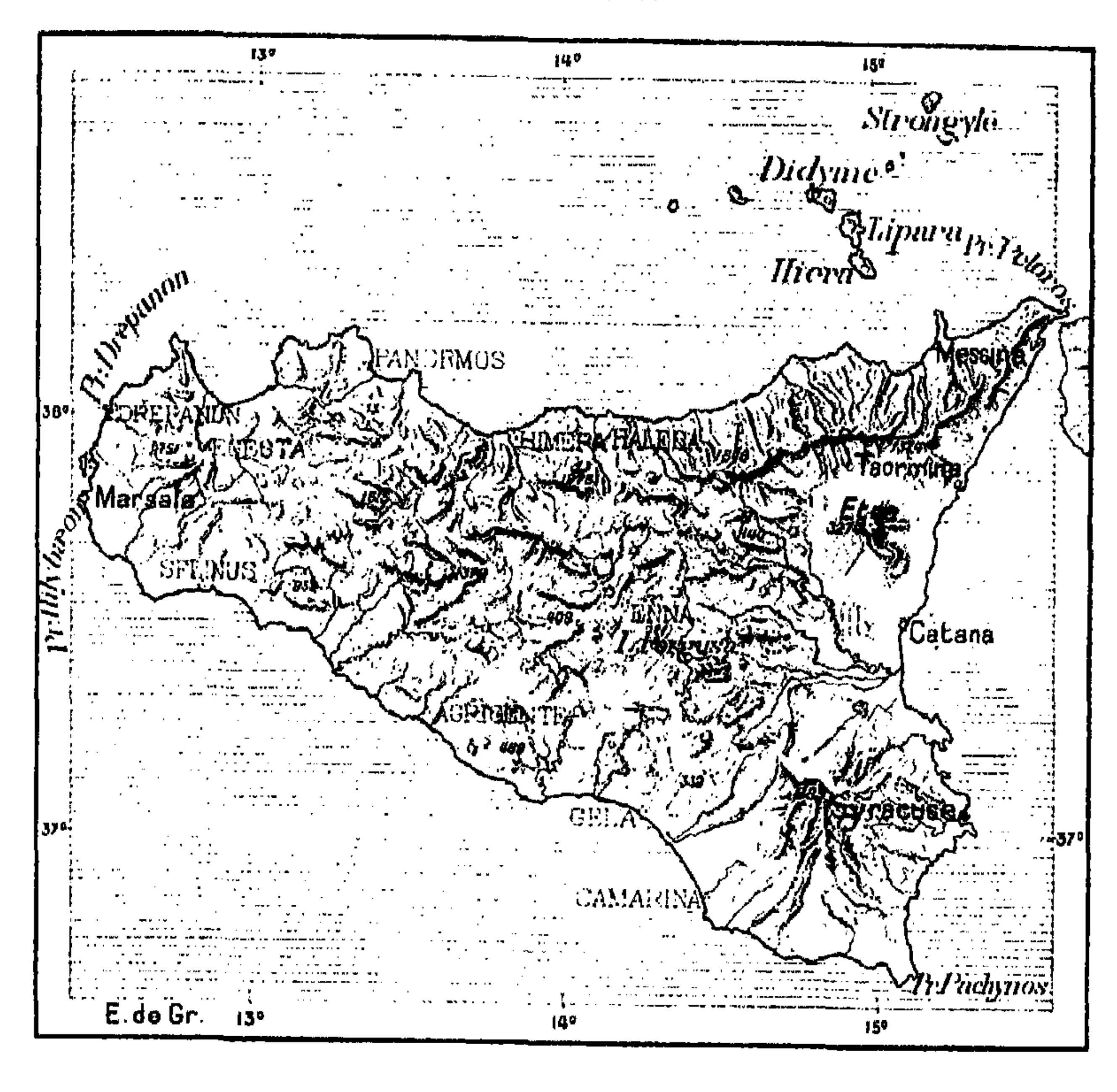
1. André Lefèvre, *L'Italie antique*, p. 9. — 2 G.Perrot, *Revue des Deux-Mondes* 1er juin 1897.

la Sicile. A cette époque, un certain Douketios, profitant des dissensions que la diversité des intérêts avait suscitées entre les républiques grecques, ioniennes et doriennes, essaya de fonder un royaume sicule : la capitale du nouvel État se plaça sous la protection des dieux nationaux, dans le bassin d'un cratère effondré qui s'ouvre non loin du lac de Pergusa, vers le milieu des plaines orientales. Mais il avait tenté œuvre trop haute, il succomba, et, depuis cette époque, les Sicules, graduellement assimilés par les maîtres hellènes, finirent par se croire eux-mêmes d'origine hellénique. Tous les monuments du pays sicule, qui datent des derniers siècles de la domination grecque, n'ont rien qui les distingue de ceux du littoral de Syracuse et d'Agrigente. Les Sicules ont des monnaies grecques et parlent la langue de leurs maîtres. D'autre part, ceux-ci acceptent les légendes locales, incorporent dans la leur propre les langues indigènes, transportent Demeter à la place de quelque divinité locale dans la plaine d'Enna et montrent l'endroit où Proserpine disparut sous terre, ravie par le sombre Pluton.

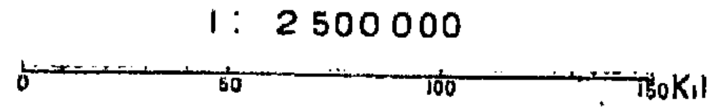
Ainsi mêlés avec des peuples qui, relativement à eux, pouvaient être considérés comme des aborigènes, les Grecs disposaient évidemment d'une très grande force de résistance contre les marchands carthaginois, accompagnés de leurs mercenaires et de leurs esclaves. Unis entre eux, ils auraient facilement repoussé toute attaque, mais il arriva souvent que des tyrans de villes grecques firent appel aux Puniens pour les aider contre une république voisine ou contre leurs propres sujets. Dans ces conditions, Carthage ne pouvait guère accomplir en Sicile qu'une œuvre de destruction. Ainsi que le dit l'archéologue Dennis, les Grecs ont laissé les admirables ruines de Segeste (Egesta), de Syracuse et d'Agrigente, tandis que les témoignages les plus éloquents de la domination carthaginoise sont les sites désolés où s'élevaient Himera et Selinus. Cependant les générations de races et de langues diverses ne peuvent rester en contact pendant des siècles, sans que des mélanges se produisent et que les civilisations respectives se rapprochent par des coutumes et des idées communes. Surtout à l'ouest de la Sicile, où la domination carthaginoise fut plus solidement établie qu'ailleurs, les types présentent des traits évidemment puniques, et mainte légende, mainte superstition ramènent les historiens jusqu'au dieu Melkart, jusqu'à la déesse Astarté.

D'autre part, l'influence hellénique avait assez profondément pénétré toutes les sociétés du monde méditerranéen pour que Carthage acceptât de ses rivales helléniques des notions de science et des

N° 185. Sicile.



1 : 2 500 000



pratiques nouvelles : ainsi les monnaies carthaginoises se conforment au type grec [1].

Si le conflit des deux civilisations méditerranéennes avait suivi son cours normal sans être interrompu par des éléments étrangers, il est probable qu'une civilisation gréco-punique, analogue à celle qui se produisit plus tard dans la même île sous l'influence combinée

1. Eduard Mayer, *Die wirthschaftliche Entwickelung des Altertums*, p. 19.

des Arabes et des Normands, se serait développée en Sicile ; mais aux conquérants antérieurs, Sicanes et Sicules, Grecs et Carthaginois, vint s'ajouter un autre peuple compétiteur dans tout l'élan de sa force et de sa jeunesse guerrière, le peuple romain. Déjà maître de la Grèce italienne, il devait trouver une occasion favorable pour traverser ce détroit de Sicile, assez peu large pour que des chevaux pussent le franchir à la nage. L'occasion se présenta : des mercenaires italiotes, des légionnaires révoltés guerroyaient en Sicile, l'armée régulière n'eut qu'à les suivre. C'est ainsi que les Romains se mêlèrent au conflit entre les Grecs et les Carthaginois. Un nouveau cycle de l'histoire allait commencer.



ROME : NOTICE HISTORIQUE

Le texte donne les dates qu'il est possible de hasarder sur les mouvements des peuples venus se fixer en Italie. Les renseignements suivants sont exprimés en ère de Rome — *ab urbe condita* —, dont le point de départ a été fixé en 753 avant le début de l'ère vulgaire.

Voici la chronologie des ROIS DE ROME, liste classique mais sans authenticité : Romulus 0-38, Numa Pompilius 38-81, Tullus Hostilius 81-105, Ancus Martius 105-137, Tarquin l'Ancien 137-175, Servius Tullius 175-219, Tarquin le Superbe 219-244, dont la chute coïncide à un an près avec celle d'Hippias à Athènes.

Pendant les deux cents années suivantes, se déroulèrent les luttes entre PLÉBÉIENS ET PATRICIENS : retraite des plébéiens sur le Mont Sacré 259, lois des Douze Tables 304, les plébéiens riches obtiennent droit d'accès à la censure 310, à la questure 344, au tribunat militaire 353, au consulat 387, au sénat 441, au pontificat 453. La constitution reste ensuite presque sans changement jusqu'au temps des Gracques.

La CONQUÊTE DE L'ITALIE ne commença guère qu'après l'invasion gauloise, à laquelle se rattache le sac de Rome en 363. La première guerre samnite débute en 410 ; en une soixantaine d'années, tous les peuples de l'Italie centrale sont vaincus, juste avant l'entrée de Pyrrhus au service de Tarente. Après les défaites d'Héraclée et dAsculum, la victoire de Benevent permet aux Romains de parfaire la conquête du sud de la Péninsule en 483.

L'entrée en SICILE et le premier contact avec les Carthaginois a lieu en 489 ; la première GUERRE PUNIQUE dure de 489 à 512, la seconde de 534 à 552 ; entre-temps s'effectuent l'occupation de la Sardaigne, de la Corse, de la vallée du Pô, puis celle de la Provence, de la Narbonnaise et d'une grande partie de l'Espagne, enfin de divers points de la côte de Maurétanie.

Les Romains se tournent vers la MÉDITERRANÉE ORIENTALE et étendent leurs opérations de tous côtés : la victoire de Cynoscéphales leur ouvre la Macédoine en 556, le sac de Corinthe date de 602, la destruction de Carthage de 607, la chute de Numance, assurant la possession de l'Hispanie du Nord, a lieu en 620, ainsi que l'entrée à Pergame.

Les CONFLITS INTÉRIEURS reprennent le dessus, et pendant quelques

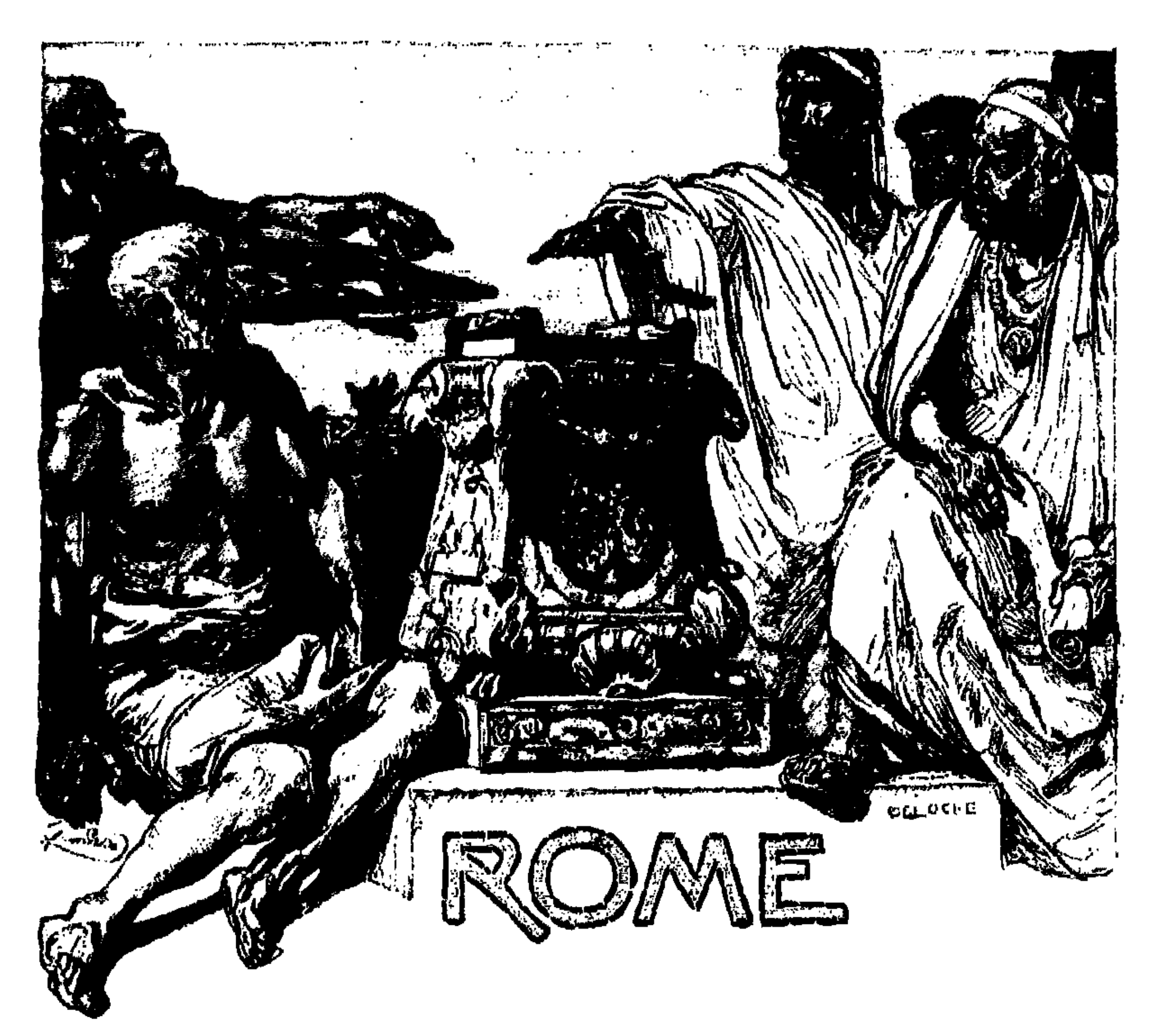
dizaines d'années occupent les meilleures forces des Romains; citons seulement la mort de Tiberius Gracchus en 620, de son frère Caïus 632, de Marius 667, de Sylla 674, la bataille de Pharsale et la mort de Pompée 705, la mort de César 709, la bataille d'Actium qui rend Octave seul maître de l'empire Romain en 722 (31 avant J.-C.).

Pendant ces conflits, avaient lieu la défaite de Mithridate, la CONQUÊTE DES GAULES et de la Britannie, 695-702, le transfert des pouvoirs en Égypte et le premier contact avec les Parthes.

Comme faits de guerre de la période impériale, qu'il suffise de mentionner la défaite des légions romaines par les Chérusques en 762, le sac de Jerusalem en 823, la conquête de la Dacie complétée en 860.

Jusqu'aux Sévère, la succession des principaux EMPEREURS est la suivante: Auguste jusqu'en 14 de l'ère vulgaire, Tibère 14-37, Caligula 37-41, Claude 41-54, Néron 54-68, Galba, Othon, Vitellius, Vespasien 68-79, Titus 79-81, Domitien 81-96, Nerva 96-98, Trajan 98-117, Hadrien 117-138, Antonin 138-161, Marc-Aurèle 161-180, Commode 180-192, Septime Sévère 193-211, Caracalla 211-217, Alexandre Sévère 221-235.

	Ère vulgaire		Ère de Rome	
	—		—	
LIVIUS ANDRONICUS (Grèce)	IIIe siècle av. J.-C.			
NÆVIUS (Campanie)	— 260	— 190	493	563
PLAUTE (Ombrie)	— 250	— 184	503	569
HANNIBAL (Carthage)	— 247	— 183	506	570
ENNIUS (Calabre)	— 240	— 169	513	584
SCIPION L'AFRICAIN (Rome)	— 235	— 183	518	570
CATON L'ANCIEN (Tusculum)	— 232	— 147	521	606
CICERON (Latium)	— 106	— 43	647	710
LUCRÈCE (Rome)	— 98	— 55	655	698
DIODORE (de Sicile)	Ie siècle av. J.-C.			
VIRGILE (Mantoue)	— 70	— 19	683	734
HORACE (Apulie)	— 65	— 8	688	745
TITE-LIVE (Padoue)	— 59	+ 19	694	772
DENYS (d'Halicarnasse)	— 54	— 8	699	745
OVIDE (Samnium)	— 43	+ 17	710	770
SÉNÈQUE LE PHILOSOPHE (Cordoue	— 4	+ 65	749	818
JUVÉNAL (Latium	+ 42	+ 125	795	878
EPICTÈTE (Phrygie)	+ 50	+ 120	803	873
TACITE (Ombrie)	+ 55	+ 117	808	870
SUÉTONE (Rome)	+ 69	+ 141	822	894
MARC-AURÈLE (Rome)	+ 120	+ 180	873	933
CLAUDE PTOLÉMÉE (Alexandrie)	IIe siècle ap. J.-C.			



Rome est, dans la géographie historique, l'exemple le plus parfait d'un point vital autour duquel les traits du sol décrivent des cercles parallèles; chaque progrès s'accomplissait suivant un rythme qui était celui de la nature elle-même.

CHAPITRE X

PEUPLES D'ITALIE. — DÉBUTS DE ROME. — TUMULTE GAULOIS
MILIEU GÉOGRAPHIQUE. — LUTTES INTERNES. — GUERRES PUNIQUES
INSTITUTIONS ROMAINES. — LITTÉRATURE ET RELIGION
ALPES, PROVENCE, GASCOGNE ET SÉQUANIE. — REFLUX DES BARBARES
GOUVERNEMENT D'AUGUSTE. — GUERRES LOINTAINES. — VOIES MAJEURES
PAIX ROMAINE. — STOÏCIENS ET ANTONINS

La légende seule nous dit le commencement de cet empire qui embrassa tout le monde connu et constitua l'État le plus compacte dans sa puissance qui ait jamais existé avant la Chine de Kublaï Khan et la Russie actuelle. A l'époque où, d'après les mythes nationaux, se serait accomplie la fondation de Rome, c'est-à-dire il y a vingt-six siècles et demi, l'Italie avait déjà subi la domination

de peuples puissants dont l'un même, celui des Ausones, a laissé son nom, dans le langage classique, à toute la péninsule. Les Ombriens paraissent aussi avoir été autrefois une nation au vaste domaine : venus probablement de la presqu'île orientale, la Balkanie, ils occupèrent une grande partie des campagnes du Pô, les deux versants de l'Apennin et le littoral de l'Adriatique jusqu'au Monte Gargano; la rivière Umbro (Ombrone) qui se déverse dans la mer Tyrrhénienne, en face de la Corse, est encore désignée d'après eux.

Ainsi qu'en témoignent les mots laissés par les Ombriens et les autres peuples de leur parenté, ces immigrants de l'Italie appartenaient à la même souche ou du moins au même groupe ethnique de civilisation que les Pélasges et les Grecs. La ressemblance complète des dialectes helléniques et des langues italiques prouve qu'il y avait eu autrefois unité de langage entre les ancêtres des uns et des autres, et que ces premiers pères avaient habité une patrie commune, probablement dans la basse région danubienne, avant de se séparer en deux bandes de migrateurs, se dirigeant par étapes plus ou moins lentes vers les deux péninsules du sud et du sud-ouest. Les radicaux des mots sont les mêmes, les suffixes, les noms de nombres ont les mêmes origines et modes de formation, le génie des parlers se révèle suivant les mêmes lois. De même que les langues, les divinités se ressemblent, et d'une manière si remarquable qu'il a suffi de traduire les noms, tant les attributs des personnages correspondent bien. Zeus pater n'a-t-il pas Jupiter pour synonyme parfait? Juno n'est-elle pas Dioné? Et quand les noms diffèrent, les fonctions analogues ne permettent-elles pas de reconnaître le dieu? Mars, de même qu'Arès, représente les orages du printemps, les expéditions de pillage et de batailles; le soleil est Helios; Cérès, la « déesse mère », préside aux moissons de la Sicile et de l'Italie aussi bien qu'à celles de la Grèce; Vulcain forge dans les gouffres souterrains comme Hephaïstos, et chaque source, chaque grotte, chaque arbre a les mêmes nymphes ou les mêmes génies[1].

L'aspect même des contours géographiques de l'Europe montre que si des peuples migrateurs, parents des Hellènes, pénétrèrent dans la

1. André Lefèvre, *L'Histoire*, pp. 149, 150.

péninsule Italique par les passages des Alpes orientales, les vallées de la Save, de la Drave et du Danube, il dut se produire aussi des mouvements d'exode plus directs et moins lents à travers l'Adriatique. Lorsque les tribus de montagnards jaloux, que les rivalités pour la possession des fontaines, des bois, des pâturages tenaient en état de guerre permanente, trouvaient le sol héréditaire trop étroit pour elles, ou avaient à fuir d'impitoyables vainqueurs, il leur fallait quitter la citadelle de rochers et descendre vers la mer, peut-être même cingler directement vers la rive opposée : avant l'histoire, les mêmes causes amenaient sans aucun doute les mêmes résultats que ceux dont les annales nous fournissent un si grand nombre d'exemples. Les déplacements de toute nature, et les refoulements qui en étaient la conséquence, entraînèrent donc souvent des expéditions de fuite ou d'aventure entre les côtes dalmates et celle de l'Italie. Or, parmi ces émigrants de la péninsule orientale, combien appartenaient, comme les autres Italiotes, à des tribus apparentées aux Grecs, et combien qui même étaient de purs Hellènes? Si le nom de « Grecs », très peu usité chez les Hellènes eux-mêmes, est celui que nous ont transmis les Romains comme la désignation par excellence de toute la nation, la cause n'en est-elle pas à ce que la peuplade des Graïkoï, habitant les forêts de l'Épire et les vallées sacrées de Dodone, était surtout représentée parmi les colons de l'Italie méridionale?

Enfin, nombre d'immigrants arrivèrent en Italie en traversant la mer Ionienne. Il n'est plus possible de douter qu'à une époque très ancienne les nautoniers de plus d'une peuplade intrépide avaient appris à affronter la haute mer. A l'époque où les Romains prirent connaissance des œuvres des rhapsodes grecs, beaucoup de légendes se formèrent dans lesquelles les familles patriciennes se choisissaient un ancêtre parmi les héros de l'*Iliade*, mais sont-ce là uniquement des légendes? Y a-t-il simple coïncidence entre la Circé d'Homère et le cap Circé, derrière lequel s'abritent les marais Pontins? Ne savons-nous pas qu'on attribuait à Énée la fondation de Lavinium avant que la vanité romaine ne s'emparât de ce héros? Les inscriptions nilotiques ne disent-elles pas que, sous Ramsès II, Meneptah et Ramsès III — 1300 ans avant l'ère vulgaire, — des peuples d'Asie Mineure vinrent attaquer le Delta par mer, et parmi ces navigateurs, ne voit-on pas les Charda, ceux qui donnèrent ensuite son nom à la Sardaigne, et les

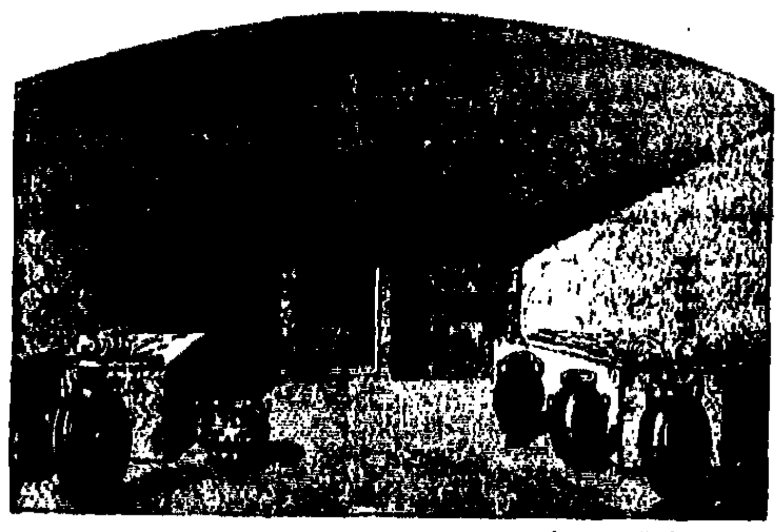
Turcha, identifiés avec les Tyrsènes que nous retrouvons plus tard en Étrurie?

A ces Grecs de l'époque héroïque, à ces vainqueurs et vaincus des guerres de Troie qui, antérieurement à l'histoire écrite, s'embarquèrent dans les découpures littorales et insulaires de l'Anatolie et de l'Hellade pour chercher aventure sur les côtes de l'Occident ou s'y fixer en une nouvelle patrie, succédèrent d'autres Grecs dont les annales ou du moins les traditions racontent le voyage et dont on connaît la race et le lieu d'origine : tels les Corinthiens fondant Syracuse, les Rhodiens abordant au pied du Vésuve, tels enfin les colons qui firent la gloire de la Grande Grèce.

Au nord de la basse vallée du Tibre, où s'éleva Rome, le tronc de la péninsule Italienne présente des ressemblances très remarquables avec le sud de l'Italie qui fut la Grande Grèce. Des deux côtés se présente le contraste net entre les montagnes qui occupent la région de l'ouest et les plaines de la côte orientale; mais dans la moitié méridionale de la Péninsule, l'opposition est plus violente, plus brusque, des monts abrupts aux campagnes de la base, et par conséquent les populations restèrent plus différentes les unes des autres, le mariage des intelligences et des mœurs se fit d'une manière plus incomplète. Dans l'Italie toscane et au nord, les Apennins et les autres chaînes de montagnes qui appartiennent au même système orographique occupent une beaucoup plus grande largeur et s'alignent suivant une orientation quelque peu différente; en outre, l'ensemble des monts offre un aspect plus adouci, les vallées découpent dans le massif un plus grand nombre de passages; la nature est plus humanisée et les influences mutuelles de peuple à peuple ont pu se produire plus librement.

A l'époque où le petit État de Rome arrivait à la conscience de son individualité parmi les groupes politiques de l'Italie, la région des Apennins où le Tibre et l'Arno entremêlent leurs sources était occupée surtout par les Étrusques ou Rhasena : ce sont les hommes que les Égyptiens avaient connus sous le nom de Turcha et que les premiers chants grecs appellent les Tyrsènes. D'après les traditions et les témoignages fournis par les auteurs de l'antiquité et que l'on essaie de juxtaposer en un récit cohérent, ces Étrusques ou Étruriens venaient de l'Asie Mineure et de la Thrace; ils

avaient été en contact avec les Hittites et leur influence s'était fait sentir sur eux; certains auteurs ne craignent même pas d'affirmer qu'il y a identité entre ces deux peuples[1]. Les Rhasena avaient abordé en Italie par sa côte orientale, près de laquelle on trouve deux villes du même nom, également fondées par eux : l'Hadria ou Hatria du delta Padan et celle du Picenum, au sud de l'angle d'Ancône. Après s'être établis solidement sur les rivages « hadriatiques » et dans les vallées orientales des Apennins, ils franchirent la montagne par diverses brèches et se répandirent dans l'immense demi-cercle de plaines, de vallons et de massifs secondaires, monts, collines et coteaux qui, d'après eux, porte encore l'ancien nom modifié en celui de Toscane. Peut-être des migrateurs étrusques se seraient-ils dirigés vers le nord à travers la plaine du Pô qu'ils auraient franchie pour se cantonner dans une vallée des Alpes. Ce n'est, du reste, qu'une supposition, car on n'a pas trouvé une seule monnaie étrusque au delà du grand fleuve; mais sur le versant germanique, le village de Rhäzüns, près du confluent des deux Rhins grisons, serait un témoin de la présence ou du passage des Rhasena. Cette coïncidence de noms, jointe au terme de Rhétie par lequel était désignée la région des hautes Alpes centrales, explique l'hypothèse de Mommsen donnant aux Étrusques une origine d'outre-monts : en tout cas, il est certain que les Rhétiens reçurent la civilisation des Étrusques et empruntèrent leur alphabet[2]. D'après Tite-Live, les Rhasena de la Rhétie auraient été des fugitifs rejetés en dehors de leur nation par l'invasion gauloise de l'Italie[3]; mais peut-être aussi se serait-il accompli un mouvement partiel des émigrants contournant au nord le golfe de l'Adriatique par la région des Alpes.



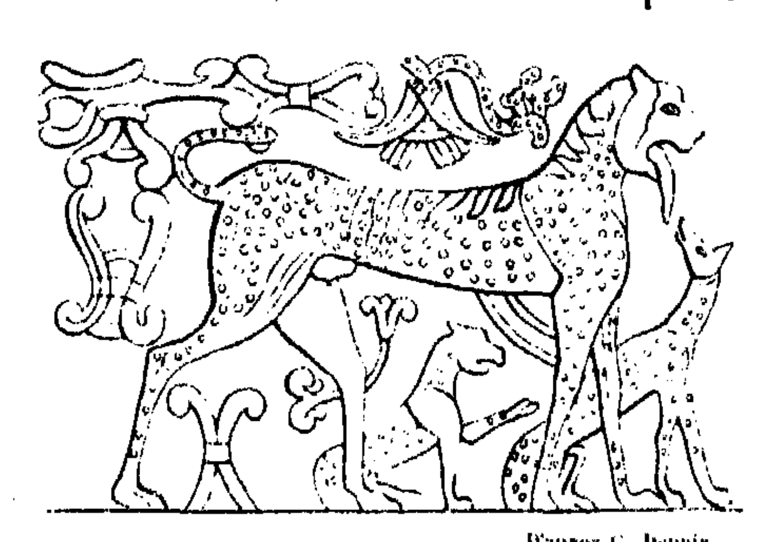
D'après G. Dennis.

INTÉRIEUR D'UNE TOMBE ÉTRUSQUE, TELLE QU'ELLE FUT DÉCOUVERTE, EN 1842, PRÈS DE VEII

1. Cesare A. de Cara, *Neuvième Congrès international des Orientalistes*, 1891. — 2. A. Hedinger, *Globus*, 15 sept. 1900. — 3. André Lefèvre, *L'Histoire*, p. 153.

L'histoire du peuple d'Étrurie est d'une singulière obscurité, et l'on s'en étonne d'autant plus que l'antique civilisation des Étrusques se mêle pendant quelques siècles à celle des Romains qui se montrent à nous, sinon en pleine lumière, du moins dans l'éclat faux ou vrai de légendes vulgaires considérées comme de l'histoire. On peut se demander si les conditions sociales de ces populations tyrrhéniennes d'autrefois ne seraient pas, sinon mieux connues, du moins embrassées dans une meilleure idée d'ensemble, si elles nous avaient été révélées uniquement par les fouilles des tombeaux, par les découvertes de peintures murales et de poteries : les difficultés proviennent surtout de ce que l'on essaie de raccorder, sans y parvenir, la physionomie des Étruriens, telle que nous la donnent les documents préhistoriques, et leurs traits, tels qu'ils nous sont transmis par les histoires de Rome. Une chose est certaine : les deux termes « Étrusques » et « Toscans » éveillent aussitôt des idées tout à fait différentes, même opposées, et ne s'accordent nullement avec l'évolution normale des caractères pendant le cours des âges, à travers toutes les vicissitudes historiques.

L'Étrurien, montré d'ordinaire par ses contemporains, nous apparaît non comme un Italiote, mais plutôt comme un frère de l'Égyptien. Cela provient sans doute de ce que l'image des deux nations a été faussée de la même manière par les prêtres, fossoyeurs naturels des peuples dont ils ordonnent les rites et sur lesquels ils récitent les prières des morts. Les multitudes agissantes sont tout autres dans le tumulte des villes que dans la frayeur des temples.

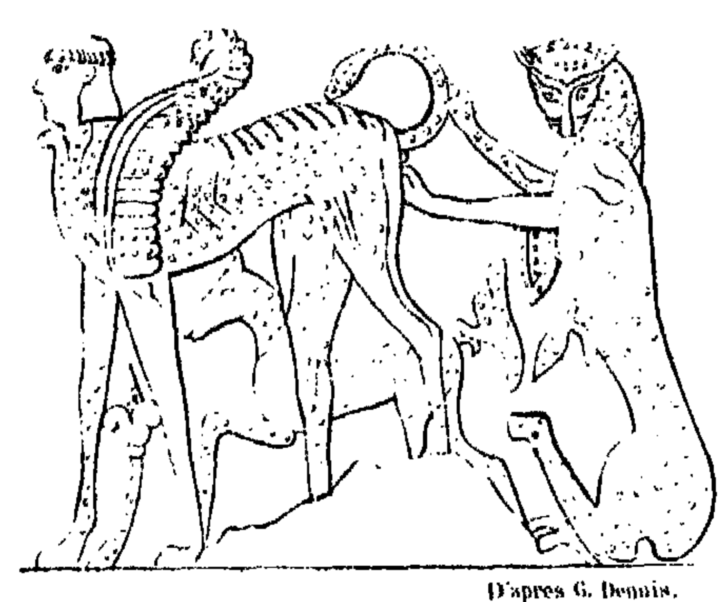


D'après G. Dennis.

PANNEAU DÉCORATIF DE LA SALLE FUNÉRAIRE REPRÉSENTÉE PAGE 433.

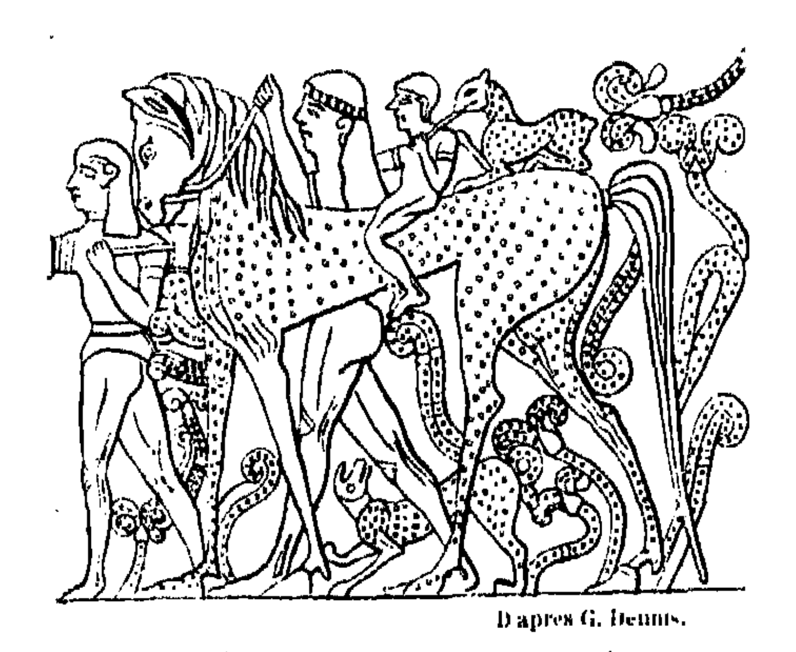
Les langues italiotes ont été partiellement déchiffrées par les savants, à l'exception de l'étrusque, resté encore très mystérieux; toutefois, la plupart des linguistes s'accordent à considérer le parler des Rhasena, de même que celui des Osques et des Ombriens, comme un dialecte d'origine aryenne, apparenté au latin. Ce qui ne permettait pas aux

anciens de constater la ressemblance réside en ce fait que, dans l'étrusque, les consonnes, et surtout les gutturales, se pressaient à l'exclusion des voyelles et donnaient au langage un son rauque et confus, au point, affirme Denys d'Halicarnasse, que « l'étrusque ne ressemblait à aucune langue connue ». Nombre de théologiens, sous l'empire de cette idée longtemps tenue pour un article de foi, que la langue primitive, celle du paradis terrestre, était le parler des Juifs, prétendirent retrouver l'hébreu dans les restes de l'ancien toscan. Le premier parmi les philologues sérieux, Passari, en 1757, essaya de démontrer l'identité d'origine entre l'étrusque et le latin et prouva, par les inscriptions bilingues, la grande ressemblance de la déclinaison dans les deux langues. Après lui les savants recueillirent de décade en décade des indications nouvelles en faveur de la même thèse, désormais mise en pleine lumière par Corssen [1].



D'après G. Dennis.

PANNEAU DÉCORATIF DE LA SALLE FUNÉRAIRE REPRÉSENTÉE PAGE 433.



D'après G. Dennis.

PANNEAU DÉCORATIF DE LA SALLE FUNÉRAIRE REPRÉSENTÉE PAGE 433.

L'écriture des Étrusques, de même que celles des Grecs et des Latins avec lesquelles sa ressemblance est fort grande, est dérivée de l'alphabet phénicien, mais elle a conservé le mode oriental d'aligner les caractères de droite à gauche. On a retrouvé dans la langue rhasena beaucoup de mots empruntés au grec, preuve que

1. *Sprache der Etrusker*, 1874.

ce peuple exerça sur les Étrusques une très énergique influence de civilisation, mais ces vocables furent tous modifiés et ramenés à des formes purement toscanes, ce qui permet de croire à une longue période d'élaboration nationale des éléments de culture provenant du dehors. On trouve aussi des termes ombriens dans le toscan, entre autres le nom même des Étrusques qui aurait le sens d' « Étrangers », de « Nouveau-Venus »[1]. L'aire de territoire dans laquelle on a trouvé des inscriptions étrusques, maintenant colligées en grand nombre, nous montre les limites du vaste domaine occupé jadis par la nation, non seulement dans le pays qui est devenu actuellement la Toscane, mais sur le versant oriental des Apennins, au nord jusque dans la Rhétie, à l'ouest vers Nice, et au sud, bien au delà de Rome, dans la Campanie, à Naples et à Nola.

D'après G. Dennis.

Ces diverses inscriptions étrusques, dont la signification est pour ainsi dire inconnue, se déchiffrent assez facilement; on lit :

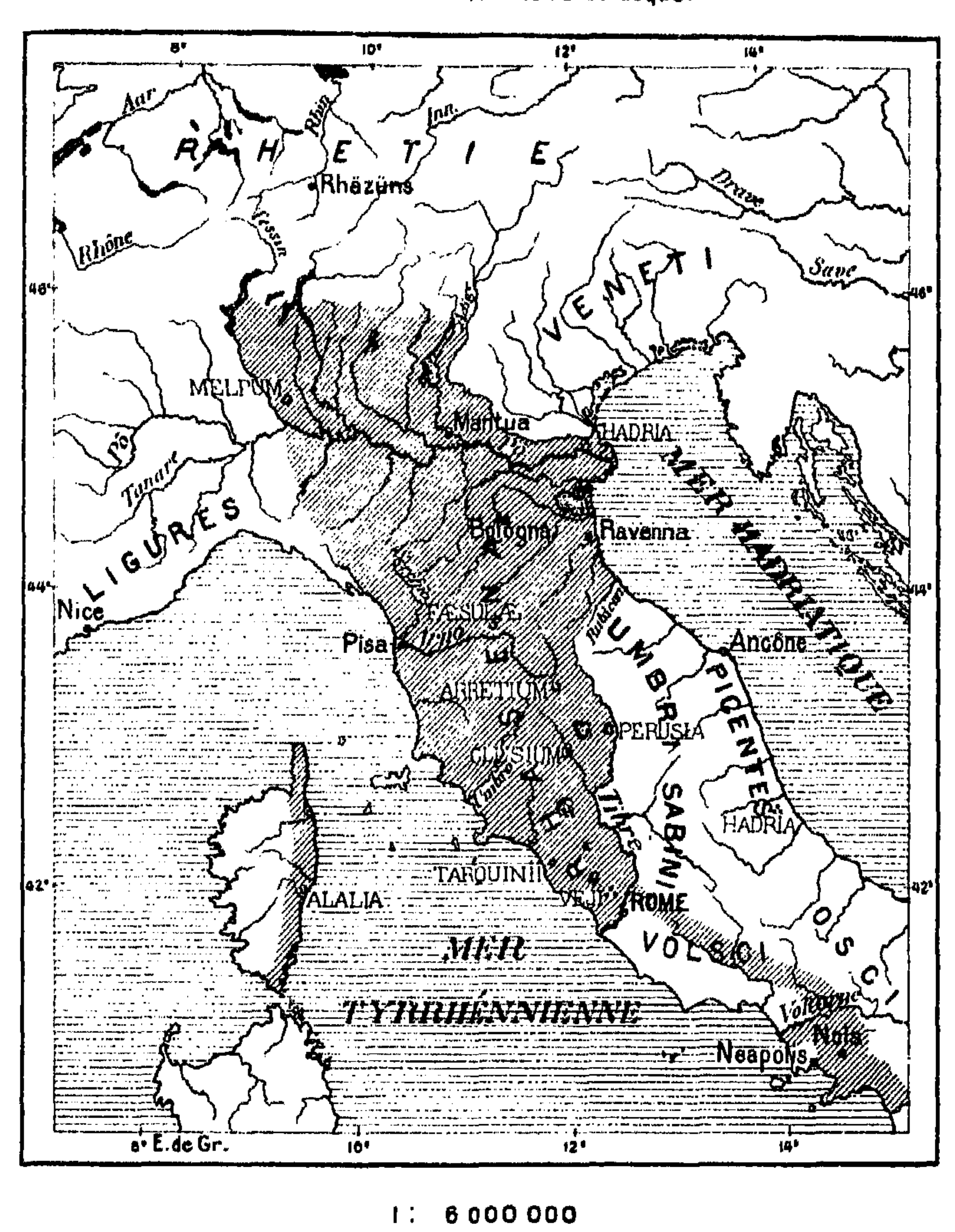
LARIS : PUMPUS
ARNTHAL : CLAN CECHASE
THESTIA VELTHURNA NECNA
CVENLES
ECASUTHILATHI ALCILNIA
ECASUTH INESL TITNIE

Les destinées politiques d'une race ainsi parsemée en plusieurs groupes au milieu de populations d'autres langues et d'autres mœurs, durent varier singulièrement suivant les milieux et leur existence nationale indépendante dut se manifester très inégalement. Les Étrusques aventurés au loin périrent ou se transformèrent les premiers; tandis que le gros de la nation dont toutes les parties se prêtaient naturellement assistance résista beaucoup plus longtemps aux éléments de désorganisation.

1. Corssen, ouvrage cité, II, p. 577.

Les traits géographiques de la Toscane sont dessinés avec une remarquable netteté, enfermant d'un arc de cercle très bien tracé

N° 186. Aire du territoire étrusque.



1 : 6 000 000

0 100 200 400 Kil

les bassins du Serchio, de l'Arno, du haut Tibre. Au nord la barrière de séparation est de saillie vigoureuse, l'Apennin étant doublé en cet endroit par la chaîne des Alpes apuanes, qui se dresse en un

long rempart difficile à franchir et force les voyageurs à faire un long détour à l'est par les cols de la montagne ou à se glisser dans l'étroit défilé du littoral conduisant à la Rivière de Gênes. A l'est, l'arête apennine se maintient avec une parfaite régularité en se rapprochant de la mer Adriatique, puis, au sud de l'Étrurie, elle se ramifie par des chaînes latérales qui constituent aussi un certain obstacle aux migrations des peuples ; cependant les passages naturels de vallée à vallée sont très nombreux dans cette direction, et c'est par ce côté de leur domaine que les Étrusques avaient surtout à porter leurs efforts d'attaque ou de résistance : de ce côté leur vint la mort.

Ainsi l'immense amphithéâtre de l'Étrurie, si bien limité de trois côtés par la mer et les monts, est heureusement disposé pour servir de résidence commune à un même peuple, mais à l'intérieur il se divise en de nombreux compartiments distincts déterminant une diversité correspondante dans le corps de la nation. Des centres importants de population étaient nés spontanément dans toutes les parties de l'hémicycle favorisées par la richesse naturelle des campagnes, par le voisinage des mines, par une position heureuse pour le commerce, grâce à la convergence des vallées ou à l'existence d'un port. Aussi parmi les cités occupant un emplacement où l'attraction du sol devait appeler les hommes en grand nombre, nous apparaissent de distance en distance des points vitaux tels que Clusium (Chiusi), située sur le seuil à double versant du Tibre et de l'Arno, Perusia, Arretium, qu'enrichissent leurs anciens lacs comblés par les alluvions, Fæsolae (Fiesole), dont la belle Florence hérita, Pise, qui joignait à la fécondité de ses champs l'avantage de posséder un entrepôt maritime. L'importance exceptionnelle que l'histoire de Rome a prise dans le récit des événements humains a fait, pour ainsi dire, pencher l'Étrurie vers les bouches du Tibre, et c'est pour cela que l'on voit tant de noms étrusques se presser sur la carte entre Tarquinii et Véii, la voisine de Rome; mais, dans son ensemble, la force politique était assez également distribuée en différents points sur toute l'étendue de la Toscane, et nulle part ne s'était développée de cité capitale assez puissante pour concentrer toutes les énergies nationales à son profit. La forme fédérative entre cités égales en droit paraît être celle qui prévalut le plus longtemps pendant les âges de la civilisation

d'Étrurie : les groupes urbains constituaient autant de républiques ayant, à l'époque des origines romaines, un caractère essentiellement aristocratique. L'appellation classique de l'État étrusque : confédération des Douze villes s'explique donc parfaitement bien, quoique plus de vingt cités prétendent à l'honneur d'y avoir figuré.

L'influence de la civilisation grecque, très visible dans le vocabulaire rhasena, l'est bien plus dans l'industrie et les arts. Les bronzes, les poteries, que l'on a recueillis en si grand nombre dans les musées étrusques et qui sont dispersés en tant de galeries des deux mondes, n'appartiennent point à un art purement national comme on se l'imaginait jadis,



Musée du Louvre. Cl. Giraudon.
KYATHOS NOIR ÉTRUSQUE

mais sont en grande partie des imitations d'objets grecs ou même des produits d'artisans hellènes. Les relations de peuple à peuple étaient alors beaucoup plus fréquentes que la plupart des historiens ne sont portés à se l'imaginer : les faits de migration et de colonisation qui devinrent, à l'époque de l'invasion des Héraclides, le fait capital dans l'évolution générale des Grecs avaient commencé

longtemps avant cette date : il ne leur manque que des annalistes. Parmi d'autres témoignages des anciennes habitudes de déplacement, on pourrait mentionner les fouilles de plus d'une station thermale. Ainsi à Vicarello, les « Eaux Apollinaires » des Romains, on découvrit la preuve évidente que des visiteurs venaient en foule demander la santé aux eaux salines acidulées jaillissant au bord du lac volcanique de Bracciano (*Sabatinus*). Au-dessous des offrandes précieuses de vases, de bijoux et de belles monnaies frappées, on a ramassé plus de cent kilogrammes de lingots d'airain, amas d'anciennes monnaies appartenant à l'époque rudimentaire des signes d'échange soumis au travail de l'homme. La strate sous-jacente fournit plus d'une demi-tonne d'airain brut composée des fragments de métal qui représentaient autrefois la valeur des marchandises, et par-dessous s'étendait une épaisse couche de silex taillés provenant de l'époque néolithique[1].

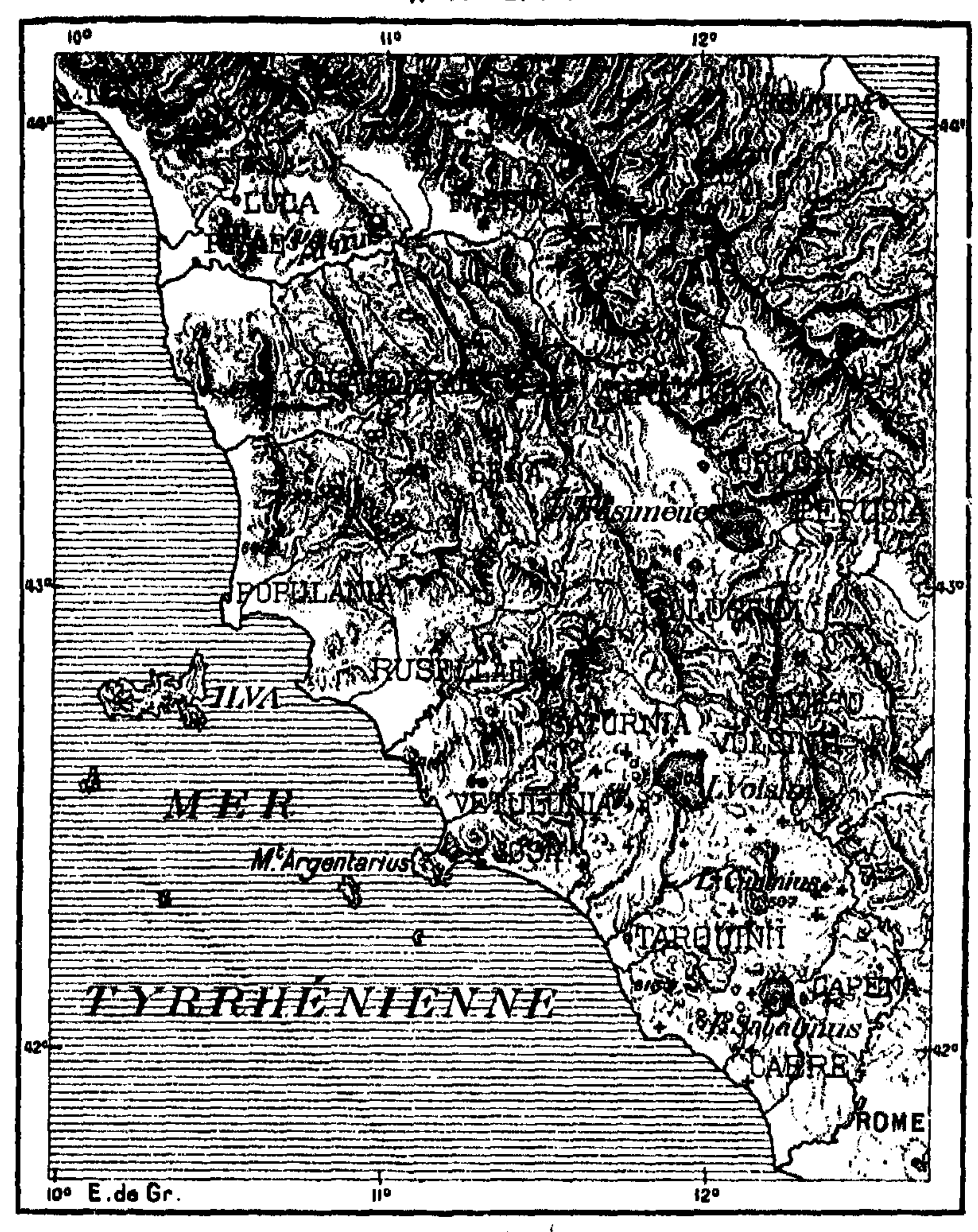
La prospérité des Étruriens paraît avoir atteint son plus haut développement à l'époque où la légende parle de la fondation de Rome, c'est-à-dire il y a de 25 à 27 siècles. Ils disposaient alors d'une puissance politique assez grande pour la faire sentir bien en dehors de leur domaine des Apennins du nord, jusque sur des rivages lointains de la Méditerranée. Ils envahissent la Campanie à la fois par terre et par mer et y fondent de nombreuses colonies : une deuxième Étrurie aussi riche que celle du Nord par son commerce et son industrie naît dans l'Italie méridionale. Des villes étrusques entrent en rapports directs avec Athènes et déposent leurs métaux précieux dans le trésor de Delphes. Des alliances se nouent et se dénouent avec Carthage en vue de conquêtes et de privilèges commerciaux en Sicile et en Sardaigne. Placée au centre de la mer intérieure, l'Étrurie possédait la position dominante qui appartint plus tard à Rome d'une manière encore plus précise, mais le siège de cette puissance se déplaçait fréquemment de l'une à l'autre ville de la confédération et n'avait pas cette solidité d'assises sans laquelle un empire militaire ne peut se constituer.

D'ailleurs, les éléments de faiblesse étaient venus en même temps que la fortune. Il est vrai, les Étruriens étaient en rapports

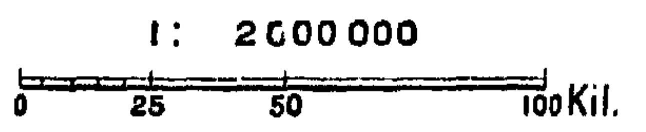
1. G. Marchi, *Revue archéologique*, 1862.

de commerce avec tous les peuples de la Méditerranée ; ils connais-

N° 187. Etrurie.



1 : 2000000



D'après G. Dennis, les Douze villes étaient Véii, Falerii, — pour ces deux cités, voir la carte n° 189, page 451, — Tarquinii, Volsinii, Caere, Volaterrae, Rusellae, Vetulonia, Clusium, Arretium, Cortona, Perusia. D'autres archéologues soutiennent les prétentions de Faesolae, Cosa, Capena, Pisae, Saturnia, Populonia, Luca, Luna et autres villes. Les croix marquées sur la carte indiquent les emplacements de tombeaux.

saient les passages des Alpes qui leur permettaient l'accès du Grand

Nord et les routes liquides de la mer qui porte encore leur nom, — « Tyrrhénienne » —; ils exploitaient les mines si merveilleusement abondantes de l'île d'Elbe et disposaient d'artistes et d'artisans nombreux pour élever leurs temples, sculpter et fondre leurs statues, peindre leurs fresques et leur poteries. Mais déjà ils étaient tombés sous la main de fer des prêtres qui les muraient peu à peu dans leur caverne sépulcrale.

La théogonie des Étrusques ressemblait fort à celle des Grecs. Certaines divinités des Hellènes avaient été purement et simplement introduites dans le Panthéon toscan, et nombre de dieux nationaux et topiques avaient été partiellement hellénisés, ainsi que les formes de leur culte et l'idée qu'on se faisait de leur personne. Un Jupiter, un Zeus trônait aussi dans le ciel des Rhasena et, comme celui de l'Olympe, consultait le Destin, les grands « Êtres voilés », quand il lançait les carreaux de sa foudre pour détruire ou pour épouvanter; il s'entourait également d'une cour de douze grands dieux à voix consultative, les « Constants ».

Mais si les analogies étaient fort grandes quant au cadre des religions, grecque et toscane, la différence intime, le contraste même s'étaient graduellement accrus par suite de la domination que les représentants des dieux avaient fini par conquérir sur les Étrusques, arrivés à la période de leur déclin. La peur était devenue par excellence le caractère distinctif de la foi religieuse. Un « Jupiter mauvais », Va-Dovis ou Va-Dius, travaillait dans les hauteurs du ciel au malheur des humains, et d'innombrables génies du mal, surtout des morts inassouvis, cherchaient à nuire aux vivants. De là ces précautions que l'on prenait pour ne pas être vu par eux et que prennent encore les Florentins actuels, vêtus de cagoules afin que l'esprit du défunt ne les reconnaisse pas.

Pour conjurer ces dangers incessants, qu'annonçaient des présages de toute nature et qui menaçaient l'homme de tous les points de l'espace, l'intercession du prêtre était indispensable : on avait besoin de ses prières, de ses incantations, de ses gestes d'appel ou d'exorcisme, des sorts qu'il jetait ou détournait, des offrandes, même des sacrifices humains par lesquels il pacifiait les dieux. De pareils services ne paraissaient pas trop chèrement achetés par le présent du pouvoir politique. Les villes de la confédération étaient régies par une aristo-



Cl. Alinari

TOMBES ÉTRUSQUES, DANS LE VOISINAGE D'ORVIETO

cratie religieuse, et c'est parmi ces « princes de l'Église », les *lucumons*, que l'on choisissait les rois. Il en résultait un esprit formaliste, de conservation à outrance. Les vieux usages, les antiques cérémonies, les formulaires de longue tradition devaient être fidèlement observés. Tout était réglé avec un soin minutieux sans lequel la colère des dieux était inévitable. Ce sont tous ces rites qui passèrent dans le culte des Romains et que l'on observa longtemps avec tant de rigueur, même à l'époque où la pensée, partiellement affranchie, ne permettait plus à deux augures « de se regarder sans rire ». Le vol des oiseaux, la palpitation des entrailles d'animaux égorgés, le repas des volatiles du temple étaient des événements de premier ordre qui pouvaient décider du succès d'une bataille ou de la destinée des empires. Même le sacrifice de soi-même devait être accompagné d'un rituel spécial pour être agréable aux divinités : les Décius avant de se jeter au milieu des rangs ennemis se dévouent aux dieux infernaux en pro-

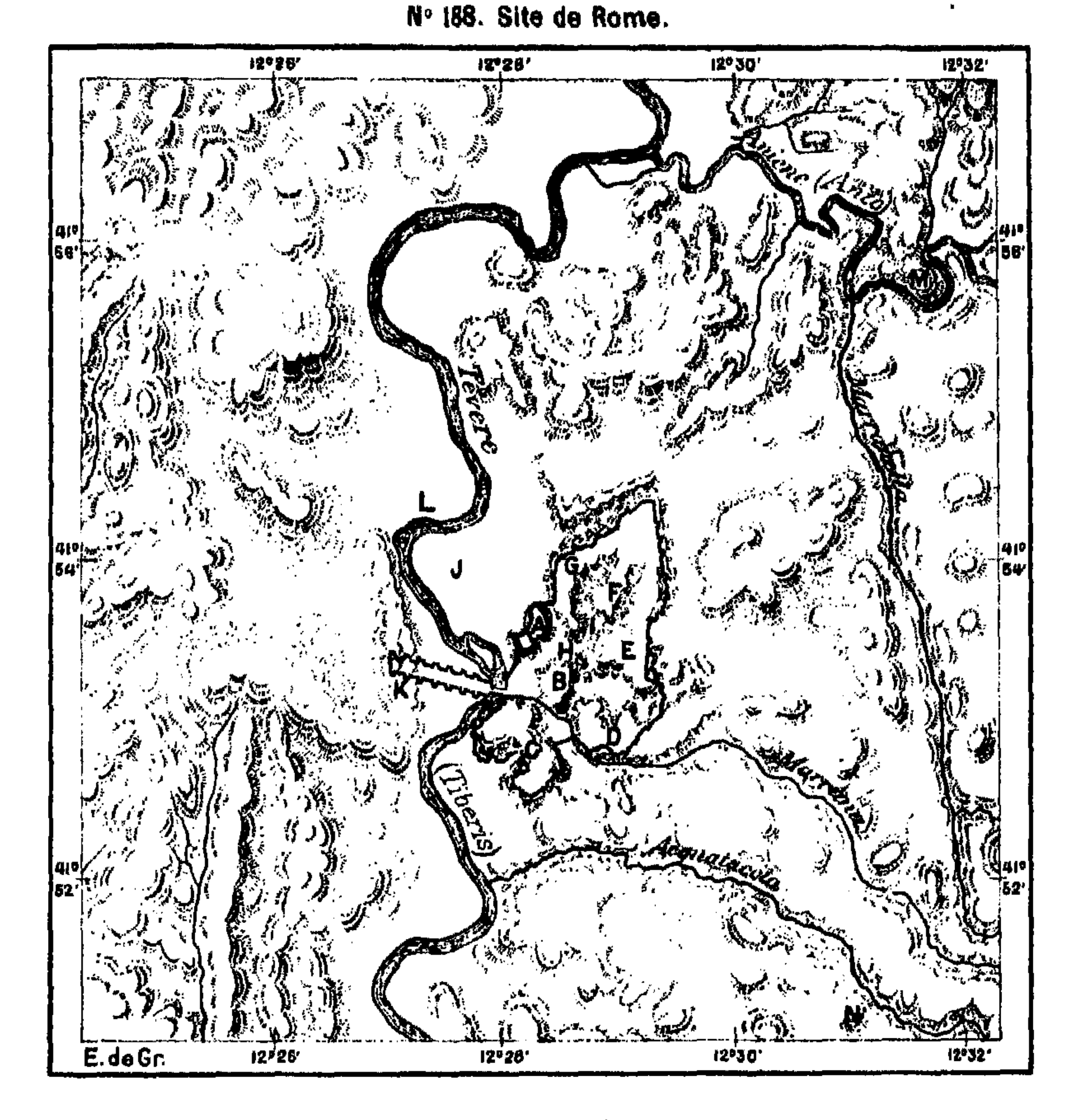
nonçant certaines formules sacramentelles. Le cérémonial des tribunaux, des palais, celui des temples et des demeures privées, que les Romains observèrent presque sans changement durant des siècles, avait été également emprunté aux Étrusques. On peut dire qu'à tous les points de vue, le peuple romain se nourrit de la substance des Rhasena, comme ces insectes qui trouvent leur alimentation toute prête dans la cellule d'éclosion qui leur a été préparée.

Les commencements de Rome furent ceux d'autres colonies fondées par des fugitifs ou des aventuriers. En un pays de coteaux dominé au sud par le massif superbe des volcans éteints du Latium, étaient éparses de petites bourgades, à côté desquelles on a trouvé des tombeaux très anciens, datant au moins de 30 ou 31 siècles[1]. Parmi ces habitations villageoises, une petite enceinte carrée, sur une colline des bords du Tibre, tel fut le premier réduit, souvent précaire des « Romes » ou « Rèmes », dont les descendants devaient conquérir le monde. Quels furent les fondateurs de ce « bourg de défense », entouré d'autres villages fortifiés où s'étaient cantonnées des tribus, alliées ou ennemies, appartenant à un même type de civilisation peu stable, à la fois agricole et guerrière? La légende et les interprétations que suggèrent certaines expressions de la langue permettent de croire que ces premiers Romains, ou du moins ceux qui leur donnèrent la première cohésion politique, furent des émigrants ayant quitté les montagnes voisines à la recherche d'un meilleur sort et réunis beaucoup plus par les communes fatigues que par la parenté d'origine. Souvent l'insuffisance des pâturages sur les pentes et les sommets, l'accroissement des familles, le manque d'industrie et de commerce avec les habitants des plaines rendaient les migrations nécessaires. Quand la nourriture se faisait rare, les jeunes hommes avaient à périr ou à se livrer aux expéditions aventureuses pour échapper à leur prison de montagnes. Voués à Mamers, le dieu de la guerre, qui était aussi à cette époque la divinité des champs[2], ils descendaient de leurs hauteurs, non sans avoir été consacrés par des cérémonies qui devaient écarter le danger, charmer les esprits mauvais et le destin. Groupés en bandes,

1. O. Montelius, *Roma prima di Romolo et Remo*, Acad. dei Lincei, cité par *Bolletino d. Soc. Geogr. Ital.* 1899, p. 637. — 2. Michel Bréal et Anatole Bailly, *Dictionnaire étymologique latin*, p. 183.

ces jeunes gens, les *mamertini* ou *sacrani* se laissaient conduire par des animaux sacrés, le pivert qui vole d'arbre en d'arbre et le loup

N° 188. Site de Rome.



1 : 100000



A. Mons Capitolinus. B. Mons Palatinus (site de l'antique Pallantium). C. Mons Aventinus. D. Mons Caelius. E. Mons Esquilinus. F. Collis Viminalis. G. Collis Quirinalis. H. Forum. I. Quartier de Subura. J. Campus Martius. K. Mons Janiculus. L. Ager Vaticanus. M. Mons Sacer. N. Emplacement du tombeau de Cecilia Metella sur la via Appia.

L'enceinte dessinée est celle de Servius Tullius. D'après P. W. Forchhammer, les divagations des ruisseaux Marrana et Marranella expliquent la légende de Romulus et Remus.

qui se glisse dans les fourrés, ou plutôt ils observaient les allées et venues de ces êtres mystérieux pour apprendre la meilleure route à suivre. Parfois ils tombaient en pleine guerre parmi les peuples étran-

gers, et bien accueillis comme alliés par l'un des belligérants, ils gagnaient leur vie comme mercenaires, ou bien même, servis par la fortune, ils se faisaient conquérants pour leur propre compte et fondaient des républiques nouvelles, se rattachant à la mère patrie ou complètement indépendantes. Le groupement des petits États changeait incessamment, modifié par les arrivées successives des montagnards migrateurs [1].

Dans un ouvrage, extraordinaire à la fois par la profondeur de la science, la richesse de l'érudition et la hardiesse des hypothèses, von Ihering étend bien au delà des montagnes voisines de la vallée du Tibre l'aire géographique des tribus d'émigrants qui eurent leur part à la fondation de Rome [2]. D'après lui, les ancêtres des Romains, venus directement des plateaux de l'Arianie vers l'Europe méridionale, auraient accompli leur exode, non pas en un voyage rapide, mais en y accommodant leur genre de vie pendant la durée de plusieurs générations, peut-être de plusieurs siècles, et suivant un itinéraire imposé par les circonstances, forcément compliqué de divagations, de retours, d'excursions latérales.

Le souvenir formel de ces migrations ne se trouve point dans les écrits des anciens auteurs, que plusieurs siècles séparent de cette époque primitive, mais la langue conservait, à l'insu même de ceux qui la parlaient, quelques réminiscences des usages d'autrefois. Elles nous disent notamment que pendant les périodes de grandes migrations, alors que le salut de la marche en avant dépendait de la force et de l'agilité des adolescents et des hommes faits, les vieillards, impuissants à porter de lourds fardeaux et à marcher du même pas que leurs compagnons, étaient tenus en médiocre estime par les conducteurs de bandes. On faisait volontiers appel à leur expérience, mais quand on en venait à l'action, on les écartait comme inutiles, allant jusqu'à les mettre à mort. Telle était la coutume des ancêtres de ce peuple qui devait un jour si haut apprécier la sagesse de l'âge que les sénateurs, — c'est-à-dire « les vieux », — finirent par occuper le premier rang dans la République! Le *populus*, ou assemblée des « jeunes », dirigeait seul en cette période initiale de danger permanent; puis, quand la cité fut née, le *senatus* acquit la préséance [3].

1. Niebuhr, *Römische Geschichte;* Michelet, *Histoire Romaine.* — 2. R. von Ihering, *Les Indo-Européens avant l'Histoire.* — 3. R. von Ihering, ouv. cité, page 307.



Cl. Alinari.

AMPHORES POUR CONSERVER LE VIN, L'HUILE ETC., A OSTIA

Il est vrai que le meurtre de migrateurs devenus encombrants perdait aux yeux de la horde son caractère de férocité, se transformait en cérémonie religieuse. L'homme aime à se duper ainsi par la divinisation de ses intérêts et de ses actes. Lorsque les vieillards étaient devenus incapables de rendre des services matériels, du moins, se disait-on, pouvaient-ils mourir au profit du bien général, et c'est en effet de cette manière qu'on les utilisait, dans toutes les occasions où il y avait danger pour l'ensemble de la communauté, notamment à la traversée des rivières. D'après une opinion très répandue chez les peuples primitifs, l'établissement d'un pont constitue un véritable attentat contre le dieu du fleuve : on lui impose un joug dont il cherche à se venger pendant les crues et que l'on doit essayer de conjurer par des prières, des offrandes, et même des sacrifices de vies humaines. Quand la tribu passait à gué un cours d'eau dangereux, tout accident était dû, pensait-on, à la colère du dieu des eaux, mais ce courroux était suffisamment apaisé par le malheur de la victime. Quand la construction d'un pont devenait nécessaire, la chose était plus

grave : il fallait payer la rançon, la renouveler même chaque année, puisque chaque année le fleuve gonflait ses eaux irritées. Les pontifes ou « constructeurs de ponts » ordonnaient donc aux jeunes filles pures, à ces gardiennes du feu qu'on devait un jour appeler des « vestales », de saisir les vieillards sexagénaires et de les lancer du haut du pont afin de calmer ainsi l'ire du dieu redouté. Dans une région du Hanovre, sur les bords de l'Elbe, où résidaient autrefois les Wendes, de race slavonne, un dicton bas-allemand s'est conservé jusqu'à nos jours, rappelant au peuple que l'on faisait autrefois des sacrifices humains de même nature : « Coulez bas, coulez bas, le monde ne veut plus de vous »[1] !

Quel qu'ait été le passé préhistorique des Romains, il est certain que dans leur période d'enfance comme nation puissamment constituée, ils furent engagés en d'incessantes luttes avec leurs voisins. Ainsi se développa chez eux cet atavisme de fureur guerrière qui les domina pendant les premiers siècles de leur existence. D'ailleurs l'état politique et social dans lequel se trouvaient les populations diverses de la contrée, tantôt ennemies, tantôt alliées suivant les intérêts particuliers, les passions du moment et les hasards des conflits, ne permettaient pas au peuple naissant un autre genre de vie. Le voisinage de Rome avec tant

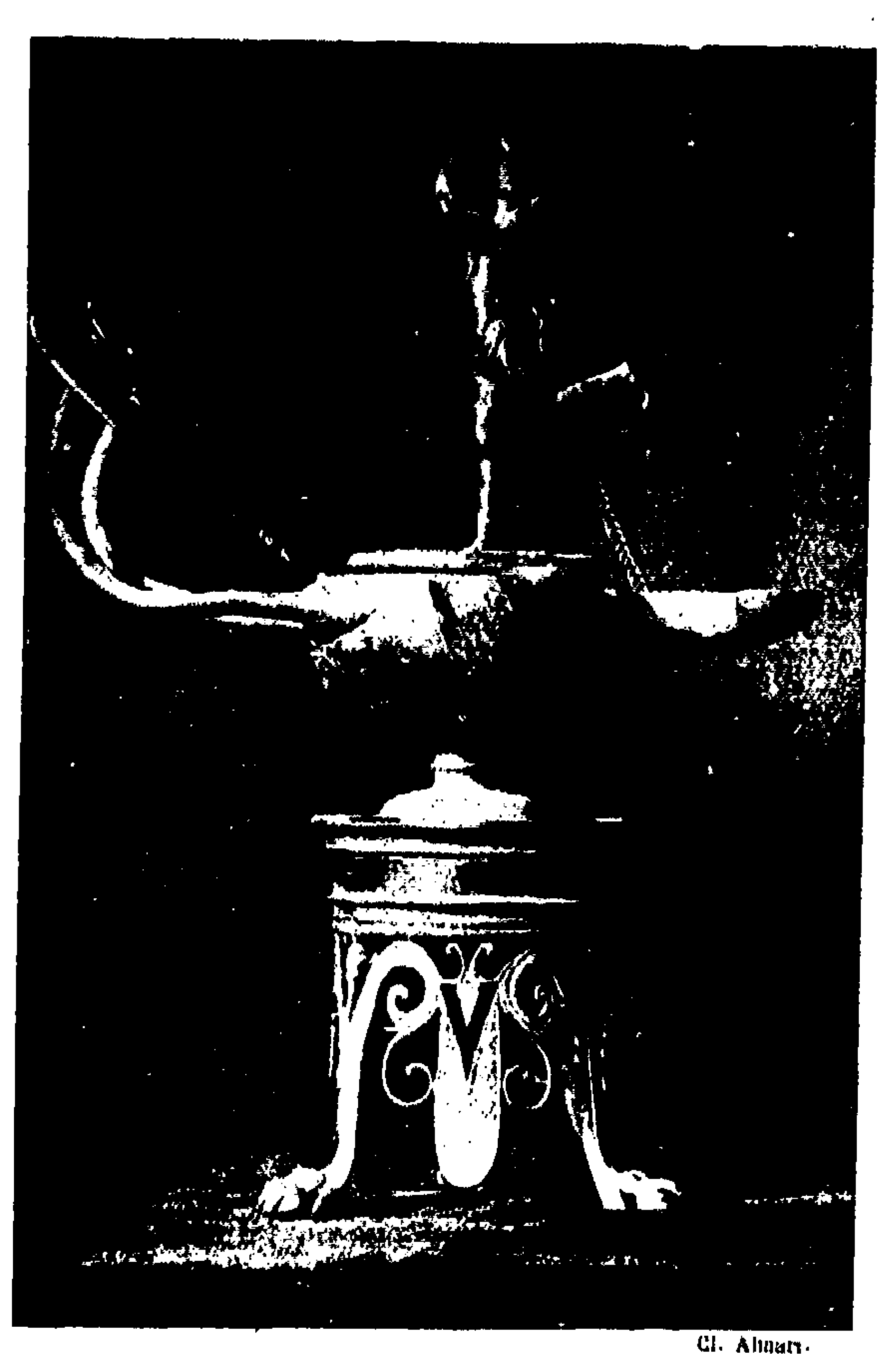


Cl. Alinari.

BALANCE ROMAINE

1. R. von Ihering. ouvr. cité. p. 404.

de petits peuples lui faisait un cortège de haines, il lui assurait en même temps des amitiés. Dès ses origines, la petite nation se rattachait à plusieurs cités, à plusieurs races, à plusieurs religions, et réunissait en elle de très précieuses parentés qui furent une grande force dans ses alliances. Les Albains, habitants de la ville d'Albe dont les jumeaux fondateurs de Rome étaient originaires, dit la légende, se composaient eux-mêmes de deux populations associées et non confondues, l'une indigène, l'autre de souche étrangère: celle-ci, nous dit-on, serait venue de Troie sous la conduite d'un prêtre et fils de roi, le « pieux » Enée, et l'on sait que cette tradition est antérieure à l'époque où les Romains entrèrent en rapports avec l'Orient[1]. Dans la première juxtaposition des races qui se rencontraient à Rome, il était naturel que les forts voulussent se rattacher par l'origine à la nation la plus civilisée d'alors et qu'on reléguât les faibles parmi les indigènes à demi-barbares. Les plé-



Cl. Alinari.

LAMPE ROMAINE

Musée de Naples.

1. Tite-Live, XXV, 12 ; — Fustel de Coulanges, *La Cité antique*, pages 163 et s.

béiens de Rome furent tous censés être de descendance latine, tandis que les patriciens se disaient Étrusques ; c'est plus tard seulement que le caractère religieux de l'antique légende troyenne engagea les gouvernants à faire remonter leur généalogie jusqu'au roi d'Ilion : vers l'époque de la première guerre punique, cinquante familles romaines se trouvèrent issues d'Enée, fils d'Anchise et de Vénus[1].

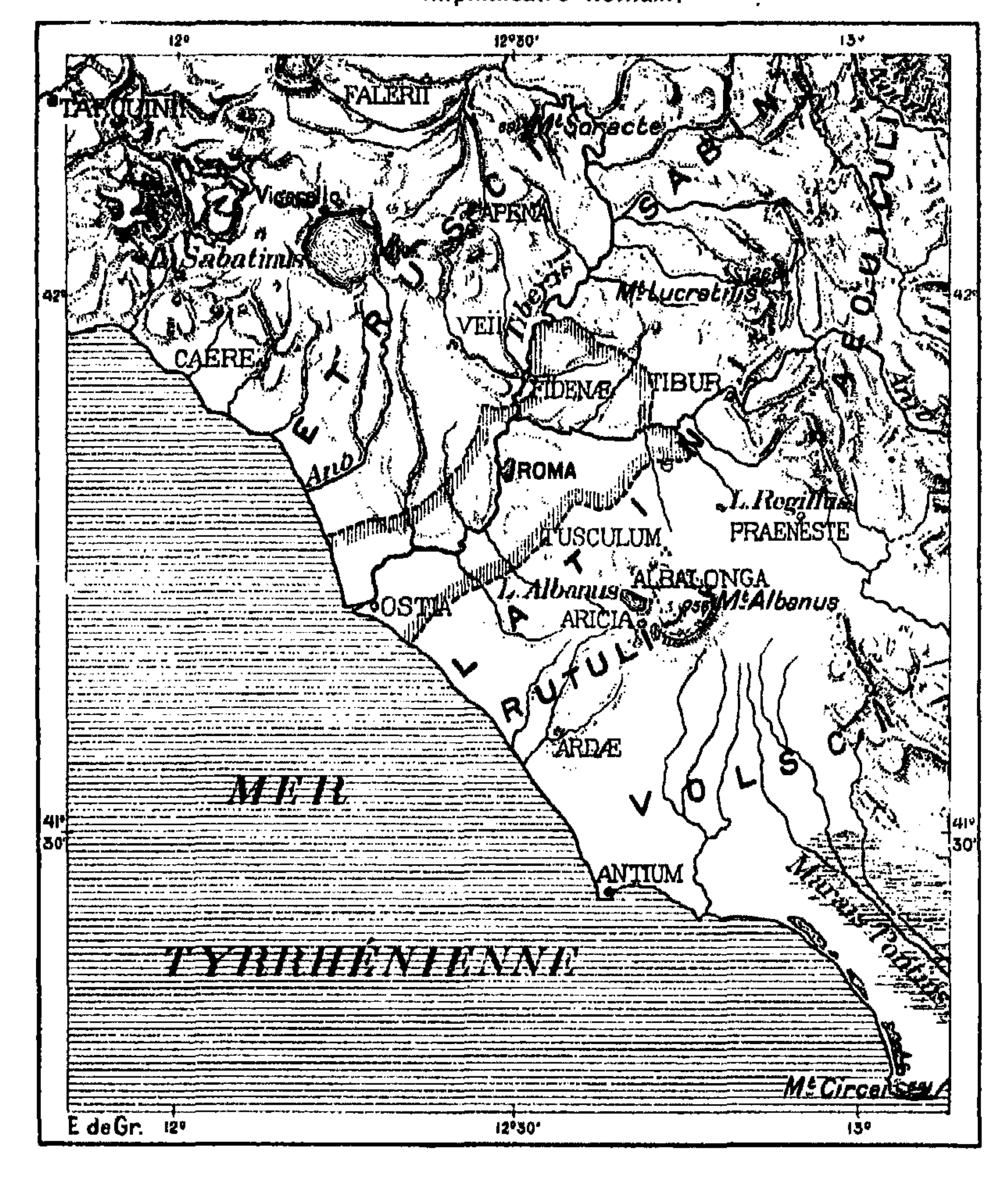
Les Grecs étaient aussi représentés dans la cité nouvelle, car celle-ci paraît avoir englobé une colonie dite Pallantium dont les habitants maintinrent longtemps leur culte à côté de celui des dieux romains. A l'endroit où s'éleva plus tard le Capitole, des familles, qui se disaient issues d'Hercule, vivaient en un groupe distinct; enfin des Sabins envoyèrent des essaims dans la cité latine. « Rome ne semblait plus une seule ville, mais une confédération de plusieurs villes, dont chacune se reliait à une autre confédération ». Elle pouvait se dire latine avec les Latins, sabine avec les Sabins, étrusque avec les Étrusques et grecque avec les Grecs[2]. Ainsi Rome avait l'avantage extraordinaire de pouvoir participer aux fêtes religieuses de beaucoup d'autres nations. Le Romain avait partout des parents et des frères. Par la langue, aussi bien que par le culte, la cité qui devait être un jour la « Ville Éternelle », jouissait également d'un réel privilège : on y trouvait plus de radicaux grecs que dans aucun autre dialecte de l'Italie centrale. Ce caractère de la population romaine, multiple par le langage, les traditions, les origines, explique les institutions doubles qui, chez elle, se développent parallèlement à côté l'une de l'autre[3].

La cité naissante eut à subir tout d'abord les oscillations politiques produites par le choc des États voisins plus puissants, et souvent elle perdit son autonomie ou du moins ne put en conserver qu'une part variant avec les mille vicissitudes des choses. L'histoire, plus ou moins légendaire des premiers siècles de Rome, symbolise les dominations diverses qui se succédèrent, par des noms de rois, latins, sabins, étrusques. Le dernier de ces potentats locaux, et celui dont l'existence réelle paraît le moins contestable, était un de ces roitelets rhasena, appartenant à une famille de Tarquinies, l'une des cités de l'Étrurie

1. J. A. Hild. *Légende d'Enée avant Virgile*, Revue de l'Histoire des Religions, 1882-83. — 2. Fustel de Coulanges, ouvr. cité, p. 425. — 3. J. Michelet, *Histoire Romaine*, p. 139.

méridionale. Le récit qu'on nous donne de son règne et de sa chute

N° 189. Amphithéâtre Romain.



1 : 1 000 000



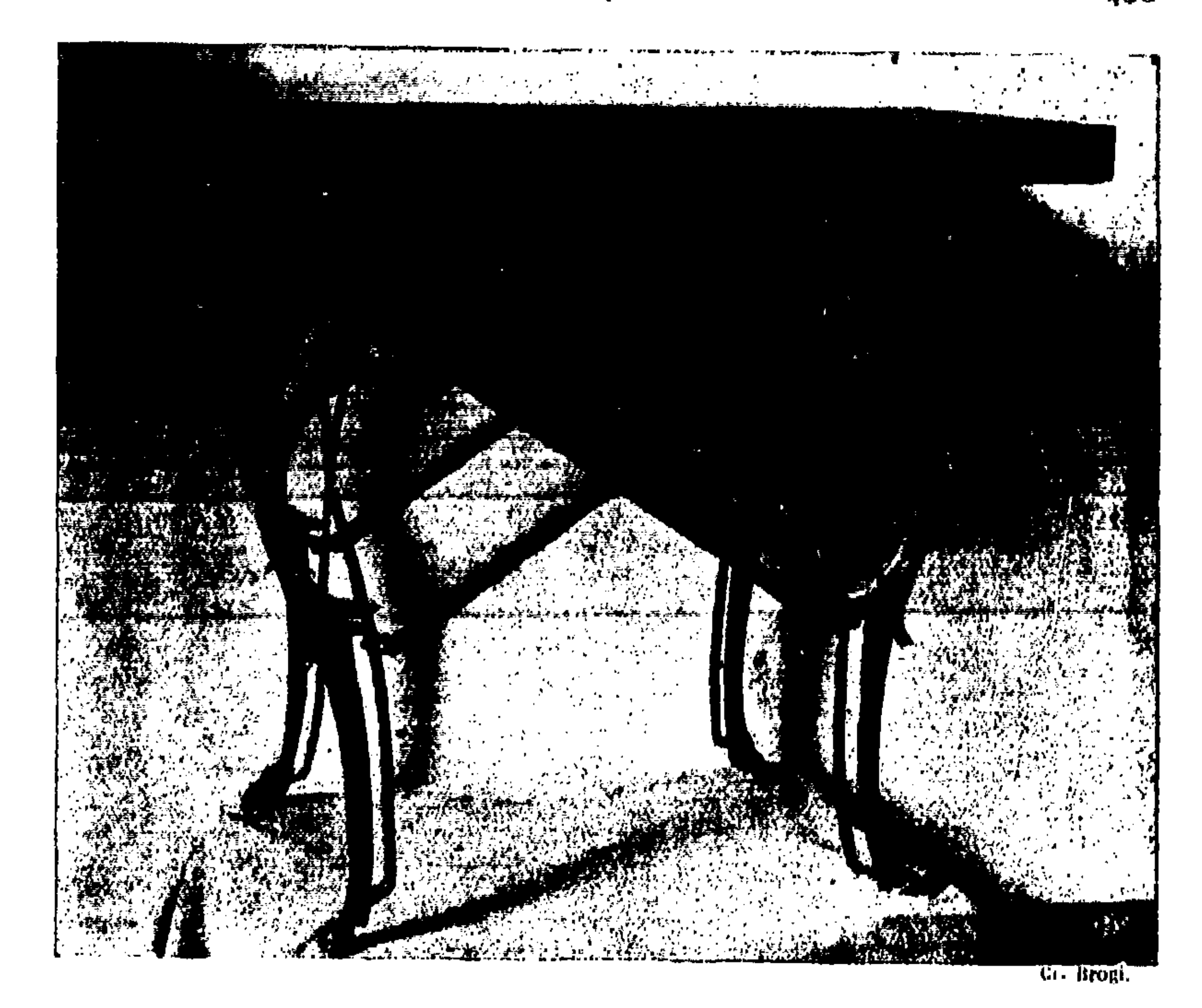
L'étendue du territoire Romain dont la limite est indiquée sur la carte correspond à celle qu'il occupait au début de la république, lorsque les Romains battaient les Latins au bord du lac Régille — d'emplacement douteux —, en l'an de Rome 257. Ce n'est qu'un siècle plus tard, en 358, que Veii, distante de 20 kms de Rome, fut prise par elle.

Lavinium devrait figurer sur la carte; la ville fondée par Enée se trouve à 20 kms au sud est d'Ostia et à 2 kms du rivage.

est de ceux qui, par l'enchaînement normal des faits, a pris un grand

caractère de vérité : l'arrogance du maître superbe, la rancune longtemps impuissante des riches familles opprimées qui n'osent faire appel à la masse du bas peuple, puis un vil attentat et la mort d'une femme outragée, une explosion soudaine de fureur et de vengeance qui réunit dans une même passion de haine les patriciens et les plébéiens, enfin le renversement du despote et l'instauration d'un régime nouveau, constitué par la dictature des hautes familles aristocratiques, tandis que les pauvres retombent dans la servitude accoutumée; tout cela se présente comme un résumé logique d'événements probables, qui en maint siècle et en mainte contrée se sont déroulés d'une manière analogue : les détails précis et les noms propres transmis par la légende importent peu en pareille matière. C'est bien ainsi d'une façon générale, avec ou sans Lucrèce et Brutus, que se fonda la république Romaine. Elle se maintint cinq cents ans, et pendant cette longue période de temps, sa force ne fut qu'une seule fois brisée, pendant le « tumulte gaulois ».

Contre les barbares du nord, habitants des plaines d'outre-Apennins, Rome avait été protégée pendant les premiers siècles de son existence par la confédération des Étrusques : les Douze républiques avaient à supporter et à repousser le choc. Mais les ondes de l'histoire se déroulent sur le monde d'une manière inégale ; tandis que certains peuples croissent, d'autres diminuent. Les Rhasena civilisés, auxquels il fallait les jouissances délicates de la vie et qui ne travaillaient plus eux-mêmes, s'entourant de domestiques et d'esclaves, se faisaient aussi servir par des mercenaires; ils ne combattaient plus dans leurs propres batailles, et d'ailleurs, gouvernés par les prêtres, ils n'avaient plus l'initiative nécessaire pour se relever d'un désastre. D'autre part, les divers peuples gaulois étaient encore dans leur jeunesse guerrière. Refoulés des régions danubiennes par l'arrivée d'autres peuples, ils s'étaient avancés en grandes masses à travers les Alpes, dans les terres padanes et même dans les vallées de l'Apennin. Plus tard, un nouvel ébranlement leur fit franchir l'Arno, puis le Tibre : il y eut des Gaulois dans les monts du Latium, et plus au sud, jusque dans la Campanie, la « campagne » par excellence. Une ville des bords de l'Adriatique, Sena Gallica (Sinigallia), porte encore leur nom. Durant une quarantaine d'années, Rome vaincue eut à subir comme maîtres ou suzerains ces étrangers, batailleurs indisciplinés,



Cl. Brogi.

Musée de Naples.

TABLE ROMAINE EN BRONZE.

qui du moins n'étaient pas, comme le furent les Romains après le retour de leur fortune, des oppresseurs méthodiques. Mais le « tumulte » eut cette conséquence, qu'il délivra Rome de la rivalité dangereuse des Étrusques : la confédération des Douze villes avait été complètement rompue[1]. Par un phénomène analogue à celui qui, après le passage des Scythes, permit aux Mèdes de s'élever sur les ruines de l'empire ninivite, la petite nation des bords du Tibre souffrit moins de la dévastation gauloise que les riches cités de la Toscane : les barbares avaient travaillé pour l'ultime gloire de Rome.

Du côté du sud, le pays, hérissé de montagnes, était plus difficile à conquérir. Les bergers samnites, vaillants et bons marcheurs, habitués à combattre le loup et à secouer la neige tombée sur leurs peaux de bêtes, étaient de rudes adversaires pour les Romains ; toutefois, la nature les obligeait à vivre en petits groupes épars sur un vaste terri-

1. André Lefèvre, *L'Histoire*, p. 165.

toire coupé de précipices, de vallées profondes, et très difficilement pouvaient-ils s'unir en armées et combattre un peuple aussi solidement constitué et bien outillé pour la guerre que l'était le peuple de Rome. Celui-ci commence par s'emparer des plaines disputées, celles de la riche Campanie, puis la lutte se poursuit pendant des générations et avec des succès divers, dans les défilés et sur les pentes des montagnes. La ténacité des Romains finit par l'emporter : tout en attaquant de front leurs ennemis dans les hautes vallées du Samnium, ils réussirent également à les tourner, à l'ouest par la Campanie, à l'est par l'Apulie; des deux côtés, ils assiégeaient les hautes terres et les coupaient de toutes communications avec les villes alliées de la Grande Grèce.

Les guerres de Rome avec les Étrusques et les Samnites permettent d'apprécier à sa valeur la position géographique de la ville par rapport à l'ensemble de la Péninsule. Si les éléments ethniques, déterminés par des milieux antérieurs, étaient favorables à un grand développement de forces dans la république Romaine, l'ambiance géographique était aussi de nature à seconder la fortune de Rome et à lui donner un ascendant victorieux sur les contrées environnantes. Peu de villes furent mieux placées comme centre. Déjà, au point de vue purement local, elle avait l'avantage de se trouver au milieu d'une plaine formant amphithéâtre entre des massifs élevés qui lui constituaient une sorte de rempart, sur un fleuve navigable et déjà gonflé de toutes les eaux affluentes. Rome était donc relativement bien placée pour servir de marché à tout le bassin inférieur du Tibre, et la bouche de son fleuve offrait du moins un certain abri sur cette longue côte dangereuse qui borde en ces parages la mer Tyrrhénienne.

Mais les avantages se révèlent surtout quand on embrasse du regard l'ensemble de la Péninsule. La campagne romaine se trouve exactement à égale distance des deux extrémités de l'Italie, en y comprenant la Sicile, qui est bien certainement une dépendance de la grande terre. Le centre géométrique de la presqu'île italienne tombe, il est vrai, beaucoup plus à l'est dans le bassin lacustre du Fucinus, mais cette région est en pleine montagne ardue, d'accès difficile, et, des deux pieds de la chaîne, Rome occupe celui de l'ouest, où les plaines sont plus largement

ouvertes, et que baigne la plus vaste étendue marine. A cette époque de l'histoire, le mouvement de la civilisation se portait de l'Est à l'Ouest dans le bassin de la Méditerranée, et Rome regardait

N° 190. Arc montagneux de l'Italie centrale.



1 : 5 000 000



précisément vers ces terres de l'Occident, les Gaules et l'Hispanie qui, à leur tour, devaient être éclairées par les rayons du soleil levant.

Les allures du système des Apennins contribuaient aussi pour une grande part aux avantages de Rome comme foyer de domination. Le cirque de collines et de petits monts autour de Rome se trouve lui-même inscrit dans l'ample hémicycle formé par la courbe

de l'arête principale qui se déploie du massif des Alpes apuanes jusqu'aux monts des Samnites et à l'enceinte de grands sommets au milieu de laquelle se dresse le Vésuve. Or Rome est aussi bien le centre de gravité de ce vaste arc des Apennins que de l'amphithéâtre restreint du Latium.

Que de rivage à rivage, de l'embouchure du Tibre à celle de la Pescara, l'on mène une ligne passant entre le Gran Sasso et le Mont Amaro, et l'on sera frappé de la symétrie du relief terrestre limité au tronc de la Péninsule; l'arête montagneuse et le littoral occidental enserrent les champs féconds d'Étrurie et de Campanie et, aux deux extrémités, viennent se souder à la mer, pour ainsi dire : au nord-ouest, le long de la Rivière orientale de Gênes, au sud, à l'entour du massif dont le plus haut sommet est le mont Cervati. Du côté de la mer Adriatique, la pointe d'Ancône correspond à la « Testa » de Gargano et la plaine d'Émilie aux riches pâturages d'Apulie.

Ce n'est pas tout : Rome occupe également le milieu naturel d'un cercle bien plus vaste, celui dont la demi-circonférence septentrionale est tracée par la puissante saillie des Alpes. Enfin, Rome n'est-elle pas le vrai milieu de tout le bassin méditerranéen, et les limites politiques de ce qui fut l'empire romain ne coïncident-elles pas d'une manière générale avec le versant des terres qui entourent l'immense réservoir de la mer Intérieure? Rome est, dans la géographie historique, l'exemple parfait d'un point vital autour duquel les traits du sol décrivent quatre cercles parallèles. Chacun de ses accroissements en puissance s'appuyait ainsi sur tous les accroissements antérieurs : chaque progrès s'accomplissait suivant un rythme qui était celui de la nature elle-même. Si Rome a fini par perdre son autorité, c'est que l'axe du monde œcuménique s'est prolongé vers le Nord-Ouest et que même la Méditerranée a fini par n'être plus qu'une simple annexe du territoire civilisé, désormais tourné vers l'Océan.

Cette disposition géographique des terres dont Rome occupait le centre eut pour résultat de lui donner pendant des siècles une extrême solidité dans la résistance. La petite nation, enfermée dans le vaste amphithéâtre des collines et des monts, dut se ramasser sur elle-même, se donner une vigoureuse ossature, et, pour ainsi dire, un squelette dur et trapu. Avant de s'étendre au delà, dans les limites du deuxième amphithéâtre concentrique formé par les Apennins, elle

Supplément à l'Homme et la Terre Nº du 16 Juin 1906

Établt Cartographique E. Patesson Brux. avril 1906

EMPIRE [illegible]IN

OCÉAN ATLANTIQUE
CALÉDONIE
HIBERNIE
BRETAGNE
Londinium
OCÉAN GERMANIQUE
OCÉAN BRITANNIQUE
CIMBRES
ANGLES
SAXONS
FRISONS
SUÈVES
CHÉRUSQUES
BATAVES
MÉNAPIENS
GERMANIE
SICAMBRES
HERMUNDURES
MARCOMANS
BOÏENS
BELGIQUE
TRÉVIRES
Lutetia
Liger
VÉNÈTES
PICTONES
OCÉAN CANTABRIQUE
GAULE
AQUITAINE
SÉQUANIENS
HELVÈTES
CHAMPS DÉCUMATES
VINDÉLICIE
RHÆTIE
NORIQUE
Lugdunum
ARVERNES
CADURCES
NARBONNAISE
GAULE CISALPINE
Aquileia
Mantua
MER ADRIATIQUE
GALLÉCIE
CANTABRES
VASCONS
Durius
Numantia
Narbo
Massalia
LUSITANIE
TARRACONAISE
HISPANIE
Tagus
Tarraco
MER IBÉRIQUE
BÉTIQUE
BALÉARES
CORSE
SARDAIGNE
ROME
ITALIE
Neapolis
MER TYRRHÉNIENNE
Gadès
Carthagène
MER INTÉRIEURE
SICILE
Carthago
MAURÉTANIE TINGITANE
MAURÉTANIE CÉSARIENNE
NUMIDIE
AFRIQUE
TRIPOLITAINE
SARMATIE
Borysthènes
Tanaïs
HUNS
RHA
BASTARNES
ROXOLANS
Olbia
MÆOTIS
MER CASPIENNE
DACIE
ISTER
CHERSONÈSE TAURIQUE
PONT EUXIN
IBÉRIE
ALBANIE
COLCHIDE
MÉSIE
THRACE
Byzance
PAPHLAGONIE
PONT
MACÉDOINE
BITHYNIE
GALATIE
SOPHÈNE
CORDUÈNE
ATROPATÈNE
ÉPIRE
MYSIE
Pergame
ASIE
PHRYGIE
LYDIE
CAPPADOCE
ADIABÈNE
ACHAÏE
Athènes
CARIE
PAMPHYLIE
LYCAONIE
LYCIE
CILICIE
Antioche
OSROÈNE
MÉSOPOTAMIE
PARTHES
Tigris
Rhodes
SYRIE
EUPHRATE
Ctésiphon
BABYLONIE
CRÈTE
CYPRE
CŒLÉSYRIE
Damas
Tyr
PALESTINE
ARABIE
INTÉRIEURE
CYRÉNAÏQUE
Alexandrie
MARMARIQUE
ÉGYPTE
ARABIE PÉTRÉE
Nil
LIBYE

LÉGENDE

Extension de l'Empire romain.

en l'année de Rome 550 — *en l'année de Rome 850*
650 — *950*
750 — *Conquêtes temporaires*
Voies principales

0° de Greenwich

D'après Vidal-Lablache et autres.

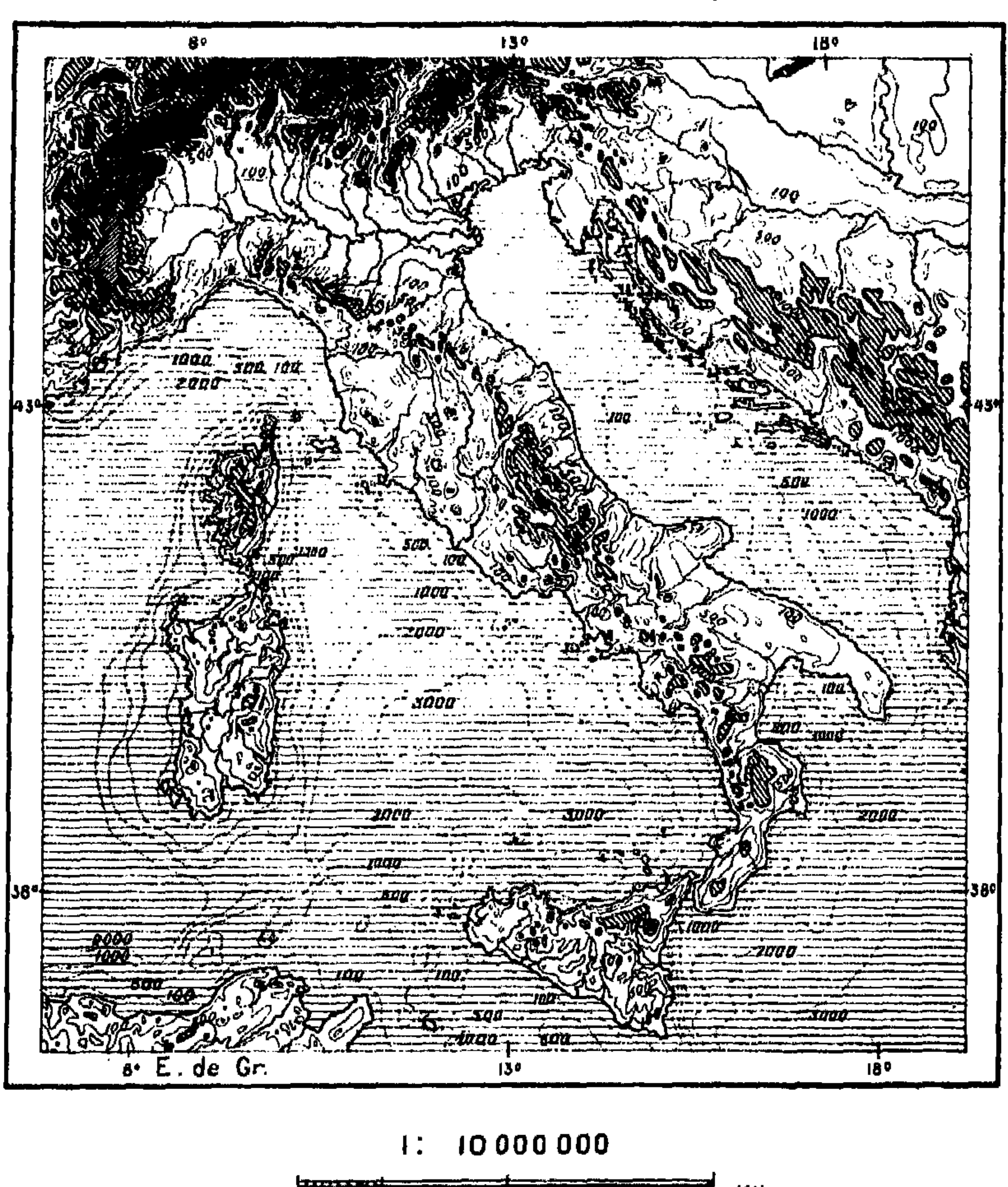
Échelle
0 — 250 — 1000 Kilomètres

Imp. Dufrénoy - Paris.

Ud. Nelle. Bruxelles.

eut à s'assimiler fortement les peuplades et nations environnantes, à constituer une puissante unité romaine difficile à entamer. Puis un travail analogue s'accomplit durant des siècles de lutte avec toutes

N° 191. Relief de la Péninsule Italique.



1 : 10 000 000

0 100 250 500 Kil.

les populations du Cis-Apennin et, de la même manière, se fit, plus tard encore, l'absorption des peuples de la péninsule Italique, au sud des Alpes, du cortège d'îles qui en complète l'horizon circulaire : Corse, Sardaigne et Sicile et des franges insulaires du littoral illyrien.

Telle fut, dans ses grands traits, l'histoire de Rome conquérante

avant qu'elle pût prétendre à la domination du monde. Certes, il entra quelque chance dans l'échelonnement de ses acquisitions. Elle échappa à la fureur de conquêtes d'Alexandre qui soumettait les nations à des milliers de kilomètres de son royaume paternel, tandis que Rome luttait encore pour la suprématie sur la crête des monts d'où les soldats pouvaient discerner la fumée montant de leur foyer sur les Sept Collines. Alexandre meurt à 33 ans, son royaume se rompt en fragments, tandis que Rome grandit; quarante ans plus tard, elle a achevé l'assujettissement du tronc péninsulaire, sans qu'aucun successeur du Macédonien soit venu la troubler dans ses conquêtes, mais trois années seulement séparent la victoire du lac Vadimon, remportée par les Romains sur les Gaulois et leurs alliés, — et par laquelle les peuples cispadans furent définitivement subjugués, — et l'entrée en campagne de Pyrrhus, suscitée par l'offensive contre Tarente. Le roi d'Épire, général de l'école d'Alexandre et prétendu descendant d'Achille, venait trop tard; son échec s'explique par le faible appui que lui apportèrent les tribus au sud de la Péninsule. Soit par fidélité, soit par épuisement complet, soit par méfiance envers l'étranger, les Samnites ne se laissèrent point sérieusement enrôler dans une nouvelle lutte contre leur vainqueur; Pyrrhus échoua dans cette tâche comme, après lui, Hannibal ne put réussir à mettre les cités de la Grande Grèce de son côté.

Cette croissance lente et méthodique, procédant par étapes, a pour corollaire la fortitude extraordinaire dont Rome fit preuve pendant ses revers, après ses plus terribles défaites : cette constance dans le malheur, cette confiance dans les ressources ultimes de l'inébranlable volonté prit sa première origine dans la nature même du sol qui avait fait l'histoire romaine. C'est la terre, dans sa forme et dans son relief, qui avait donné au peuple de la Ville Éternelle son caractère moral. Mais, comme toujours, dans la pensée des hommes, l'effet s'est substitué à la cause : on attribua aux vertus natives des Romains ce qui provenait de la nature elle-même.

Mais la force de Rome ne se dépensait pas en entier pour l'accroissement de son empire : elle en employait une grande part en dissensions intestines. Les divers peuples qui s'étaient réunis dans la cité du Tibre ne se distinguaient pas uniquement par l'origine, ils diffé-

raient aussi par les conditions de fortune et la position sociale, ils constituaient autant de classes, qui, par la force des choses, se fondirent graduellement en deux sociétés à intérêts distincts et nécessairement hostiles, les patriciens et les plébéiens. L'histoire intérieure de la ville ne raconte que les péripéties de la continuelle lutte. L'usure aggravait les rapports entre les deux classes, car le débiteur devenait la proie, la chose du créancier. L'effrayante loi des « Douze Tables », destinée à donner aux coutumes locales un caractère d'éternité, montre ce qu'il en coûtait au pauvre plébéien de tomber aux mains de son prêteur. « Que le riche réponde pour le riche; pour le prolétaire qui voudra!... Au troisième jour du marché, s'il y a plusieurs créanciers, qu'ils coupent le corps du débiteur S'ils coupent plus ou moins, qu'ils n'en soient pas responsables. S'ils veulent, ils peuvent le vendre à l'étranger, au delà du Tibre »[1]. Le Shylock de Shakespeare n'était autre qu'un revenant de l'ancienne Rome. Cette atroce loi qui



FAUNE EN BRONZE TROUVÉ DANS LA CASA NUOVA
A POMPÉI

Musée de Naples.

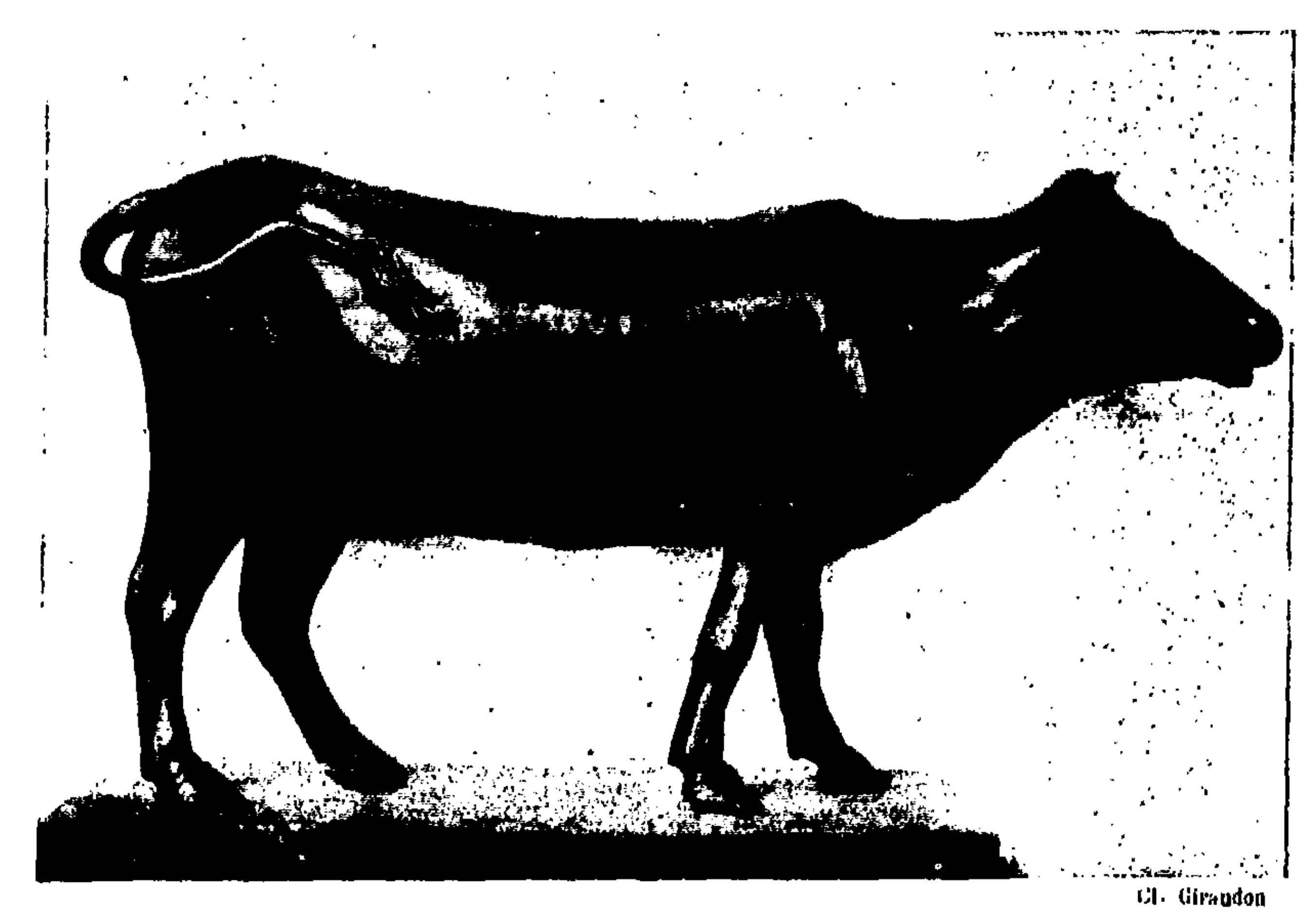
1. V. Duruy, *Histoire des Romains*, p. 208, 212.

mise en action sur le théâtre nous épouvante, c'est notre loi, c'est « notre droit romain ».

Dès les premières années de la république, une rupture complète s'était produite entre patriciens et plébéiens. Ceux-ci, las de l'oppression, ne s'étaient pourtant pas révoltés, mais ils avaient fait grève, et, sortant de la ville, ils s'étaient retirés sur le mont Aventin, puis, encore plus loin, sur le mont Sacré dont ils menaçaient de faire, avec l'aide des peuplades voisines, une citadelle d'attaque contre Rome. Les patriciens durent parlementer et, comme d'autres en pareille circonstance, récitèrent, sous la forme appropriée aux mœurs romaines, cette fameuse fable des *Membres et de l'Estomac*, qui serait d'une vérité parfaite si, dans le corps social, les membres recevaient de l'estomac les amples aliments réparateurs qui leur sont dus. A la fin, de bonnes promesses ramenèrent les plébéiens dans la ville et l'on réussit à les satisfaire à demi par des concessions politiques, sans céder en rien sur le fond même de la question, puisque les pauvres restèrent pauvres, sans droit à la possession de la terre. Toutefois, l'institution de deux tribuns du peuple, magistrats inviolables, armés du droit d'opposer leur *veto* à toute loi qui déplaisait au peuple, et même de faire proposer d'autres lois par voie de plébiscite, aurait pu devenir fatale à l'aristocratie romaine, si elle n'avait pas eu soin de parer à ce grand danger. Elle mit en pratique une méthode qui a servi de tout temps aux classes dirigeantes menacées, mais nulle part n'a été appliquée avec un tel esprit de suite ni autant de succès qu'à Rome : entretenir les guerres extérieures qui enlevaient au peuple son élite de jeunes gens et d'hommes faits et détourneraient contre l'étranger les passions de haine et de vengeance. Au lieu de donner aux prolétaires, dans le sein même de la République, la part égale à laquelle ils auraient pu prétendre, on faisait miroiter devant eux l'ivresse des pillages futurs.

Et naturellement toutes ces guerres extérieures, décrétées par des patriciens, commandées par d'autres nobles et destinées à l'affermissement de leur pouvoir sur la foule plébéienne, fortifiaient le parti aristocratique dans tout le domaine des conquêtes, et même par delà les frontières dans tous les pays non encore annexés. Dans Rome, les soldats, divisés d'abord par « mille », — d'où le nom de *miles*[1], — se ran-

1. R. von Ihering, ouvr. cité



VACHE EN BRONZE TROUVÉE A HERCULANUM

Musée du Louvre.

geaient derrière leurs chefs, les pauvres derrière ceux que les dépouilles des villes avaient enrichis, et l'esprit public, animé par les souvenirs de violence et les espoirs de rapine, se grisait d'ambition. En dehors de Rome les patriciens des autres cités étaient décidés d'avance à bien accueillir les généraux qui les délivreraient de toute inquiétude à l'égard de la plèbe redoutée. Nombre de familles latines, nous dit Fustel de Coulanges[1], émigrèrent à Rome parce qu'elles n'aimaient pas le règne démocratique du Latium et préféraient s'appuyer sur le patriciat romain. De même les Volsques et les Étrusques livrèrent leurs villes aux Romains partout où dominaient des aristocraties civiles et sacerdotales. Et, plus tard, dans la période critique de l'autonomie romaine, lorsque Hannibal descendit en Italie, toutes les villes se trouvèrent aussitôt en révolution, non pour assurer leur autonomie politique, mais pour faire triompher l'un ou l'autre des partis respectifs. Dans chaque communauté urbaine, l'aristocratie était pour Rome, la plèbe pour les Carthaginois.

Avec la politique purement envahissante de Rome, les guerres puni-

1. *La Cité Antique*, p. 449.

ques étaient devenues inévitables. Les deux puissances visaient également à l'expansion indéfinie, et les points de contact entre leurs territoires devenaient de plus en plus nombreux, les chocs préliminaires plus fréquents. Elles se connaissaient de longue date; au lendemain de l'expulsion des Tarquins, un traité avait réglé leur droit respectif au commerce maritime, Carthage s'interdisait alors toute incursion sur le littoral du Latium, entre l'Etrurie et le Cap Circé; cent soixante ans plus tard, le pacte fut renouvelé sans grande modification; à la veille même d'en venir aux mains, un nouvel échange de signatures unissait Rome et Carthage contre Pyrrhus. Enfin, près de 500 ans après l'époque fixée par la légende pour la fondation de Rome, la rupture eut lieu, et quoique, d'après le dire d'un général carthaginois, il ne dût pas même être permis aux Romains de se tremper les doigts dans l'eau salée, une des premières rencontres fut une bataille navale, près de l'angle nord-oriental de la Sicile. Ainsi qu'il arrive fréquemment dans les duels entre les praticiens consommés mais routiniers et de jeunes inexpérimentés se laissant entraîner par leur franche initiative, ce furent les moins habitués au roulis des flots qui l'emportèrent; mais il faut dire aussi, ce que les patriotes romains tinrent dans l'ombre, que des ingénieurs et des marins grecs de la Sicile, rivaux des Carthaginois contre lesquels ils luttaient depuis des siècles, entrèrent à la solde des Romains et dirigèrent la construction, l'armement et la conduite de leur flotte[1].

C'est aux Grecs sans doute qu'il faut attribuer les nouveaux moyens d'attaque dont furent pourvus les vaisseaux latins : c'étaient des espèces de becs ou « rostres » qui harponnaient et retenaient les navires carthaginois pendant l'abordage. Ces nouveaux appareils assurèrent la victoire à la flotte de Duilius, et telle fut la joie de Rome d'avoir appris à vaincre sur mer comme elle avait l'habitude de triompher sur terre, que l'ivresse de gloire fit naître une forme architecturale nouvelle. Maintenant encore, après plus de vingt et un siècles, les bâtisseurs classiques se croient obligés de dresser des colonnes rostrales.

A la suite de leurs victoires maritimes, les Romains, commençant l'ère mondiale de leur grande destinée, se crurent assez forts pour débarquer sur la terre d'Afrique; livrés à eux-mêmes, les Carthaginois

1. Leopold v. Ranke, *Weltgeschichte*, II, 1, pp. 179 et 180.



Cl. Alinari.

BIRÈME ROMAINE

Musée du Vatican

auraient été peut-être impuissants à repousser l'attaque, mais à la tête de leurs armées de mercenaires se trouvaient des généraux grecs formés à l'école d'Alexandre. Les forces romaines ne purent se maintenir au sud de la Méditerranée, et c'est dans les eaux de la Sicile, près de la péninsule natale que la lutte se continua. Enfin, après vingt années d'efforts, malgré les succès d'Hamilcar Barca, ou « La Foudre », qui avait appris l'art de la guerre à l'école spartiate, Carthage dut abandonner la Sicile, puis la Sardaigne et la Corse, s'abaisser même à payer un tribut. Elle passa ensuite trois années de terreur à guerroyer sans merci contre ses propres soldats, gens de toute race et de toute langue, recrutés pour les combats et pour le butin et qui, n'ayant pu saccager Rome, voulaient piller Carthage.

Mais si redoutables que soient les armes pour ceux-là mêmes qui les manient, la continuation du conflit était inévitable et, de part et d'autre, on se préparait à soutenir le deuxième choc. L'intervalle de plus de vingt années qui sépare les deux guerres puniques fut employé par les puissances hostiles à étendre leurs domaines autour du bassin

de la mer Tyrrhénienne. Elles allongèrent leurs bras, si l'on peut dire ainsi, en poussant leur domination plus avant sur le littoral méditerranéen le plus rapproché d'elles : c'était une façon indirecte mais aussi efficace de se combattre. Les Carthaginois s'emparèrent des côtes de Maurétanie jusqu'à l'Océan ; Hamilcar Barca soumit successivement tous les peuples de l'Espagne jusqu'à l'Ebre, et maître des riches mines d'argent de Carthagène, une « Nouvelle Carthage », il alimenta de loin le trésor de la mère patrie. Quant à Rome, elle poursuivit l'extension de son territoire en complétant sa domination dans l'Italie du Nord, puis par delà les Alpes dans la direction du Rhône et des Pyrénées. En outre, les traités lui avaient donné en Espagne même une précieuse alliée, la forte Sagonte, barrant au sud de l'Ebre la route du littoral.

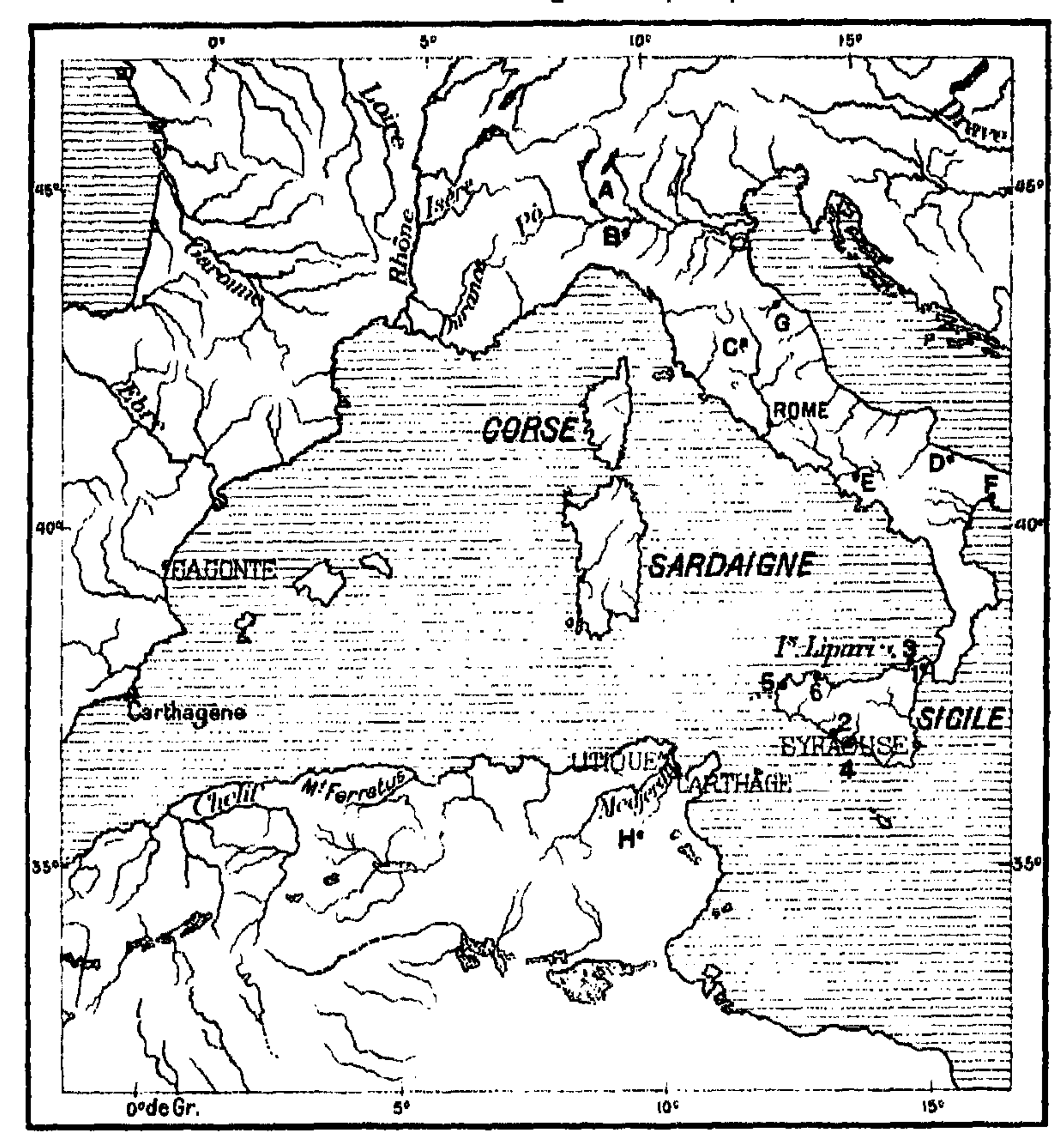
Fils de Hamilcar Barca, Hannibal, devenu chef de l'armée carthaginoise dans la péninsule hispanique, ne voulut pas se résigner à laisser cette épine dans sa chair. Il prit Sagonte, au double risque d'un désaveu de ses concitoyens puniques et d'une déclaration de guerre de la part des Romains, puis, quand le conflit eut réellement éclaté, il n'attendit point l'ennemi. Et cependant il n'avait pas de flotte : il résolut de s'élancer à travers les régions encore inexplorées du Nord, de franchir les Pyrénées et les Alpes, et d'aller, dans les plaines du Pô, donner la main aux Gaulois frémissants qui se rappelaient avec amertume les dernières batailles de leur guerre d'indépendance. Avec une audace et une prescience qui firent l'étonnement des peuples, et qui font encore de sa merveilleuse campagne un événement presque incomparable dans l'histoire des guerres, Hannibal accomplit sa marche presque en secret : il traverse la Catalogne et la Gaule narbonnaise sans opposition sérieuse, mais éprouva quelques difficultés au passage du Rhône. Les Romains pourtant, campés dans la Provence, ne purent faire la moindre tentative pour l'arrêter sur sa route ni pour l'attaquer de flanc dans ses détours vers le Nord et les hautes vallées des monts.

C'est d'une manière très vague que l'histoire écrite nous dit comment Hannibal franchit les Alpes. Nous possédons, il est vrai, le récit d'un auteur[1] qui visita consciencieusement les passages de ces

1. Polybe, III, 49,6 à 56,4.

monts pour suivre l'itinéraire du grand capitaine et raconter l'expé-

N° 192. Théâtre des guerres puniques



Cette carte est à l'Echelle de 1 à 15 000 000.

Première guerre punique : Rome s'empare de Messine (1),............... an de Rome : 489
Prise d'Agrigente (2), en 492 ; Victoire navale des Romains, près de Mylae (3)...... 493
Victoire navale en face d'Ecnome (4). 497 ; les Romains se portent en Afrique, sont battus près de Tunis, 498, puis sur mer, en face de Drepane (5)..................... 505
Hamilcar Barca se retranche sur la montagne dominant Panorme (6), mais la destruction d'une flotte de secours (5) le force à demander la paix......................... 512
Deuxième guerre punique : Hannibal prend Sagonte en.................................. 534
Il traverse les Alpes, bat les Romains près du Tessin (A) et de la Trébie (B)....... 535
puis près du lac Trasimène (C), en 536 ; enfin à Cannes (D), en 537. Nombre de villes s'ouvrent à lui, entre autres Capoue (E), mais les cités grecques restant fidèles à Rome, Hannibal prend Tarente (F), en 540. La chance tourne, Capoue est reprise, 542 ; Scipion s'empare de Carthagène et d'une partie de l'Espagne................. 544
Une armée de secours, sous le frère d'Hannibal, est détruite sur le Métaure (6).... 546
Hannibal se retire dans le sud de la Péninsule, mais Scipion portant la guerre en Afrique, le Carthaginois doit quitter l'Italie et va se faire battre à Zama (H)....... 551
Troisième guerre punique : les Romains, débarqués à Utique, cherchent querelle à Carthage. 607

dition d'après les témoins oculaires. A cette époque, un demi-siècle

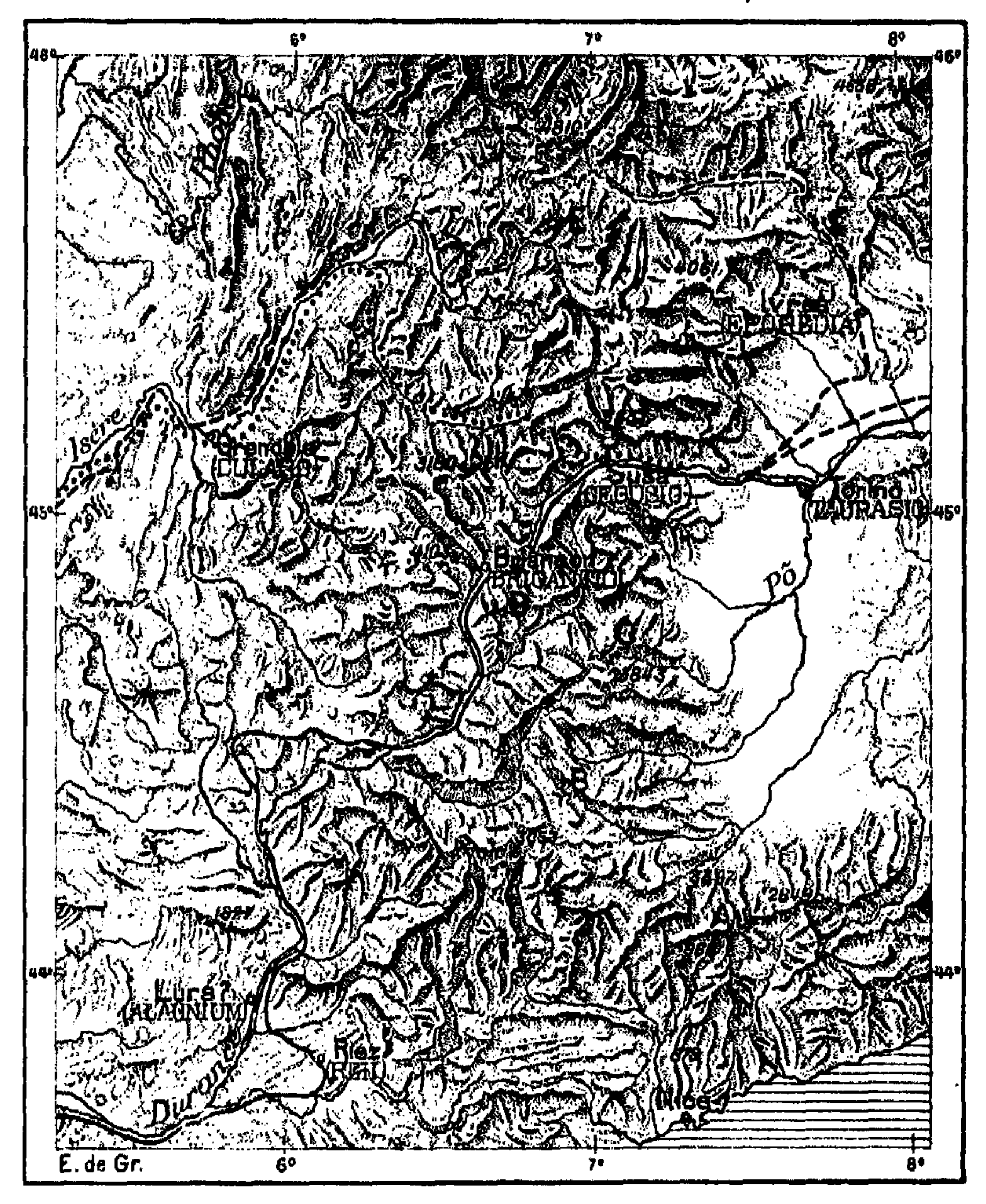
seulement s'était écoulé depuis les événements qu'il racontait, et l'historien put certainement rencontrer beaucoup de vieillards qui le renseignèrent sur les détails topographiques précis du chemin parcouru. Toutefois Polybe, qui ne s'intéressait point à la géographie des Alpes, et que le manque de grandes villes, de lieux d'approvisionnement, de champs de bataille autorisait à ne pas localiser les étapes de la région, se borne à parler de la traversée des montagnes d'une manière tout à fait générale, et peut-être même le fait-il avec la préoccupation d'amoindrir le mérite du général carthaginois au point de vue stratégique : très ami des Fabius et des Scipion, il ne voulut pas les désobliger en s'occupant trop longuement de leur illustre rival. La défaite finale d'Hannibal autorisait même le narrateur à manier l'ironie en parlant des hauts faits du Carthaginois.

L'obscurité du texte de Polybe, que ne dissipent point les récits de Tite-Live, postérieurs d'une centaine d'années, et qu'épaississent les mémoires des mille commentateurs, est restée si grande que, pour désigner le seuil des Alpes choisi par Hannibal, on a pu hésiter entre les divers cols qui se succèdent du sud au nord, puis à l'est, du col de l'Argentière au Saint-Gothard, sur un développement total de 400 kilomètres environ : toutes les seules fréquentées par les montagnards ont été énumérées comme frayées ou élargies par le fameux Carthaginois : mais, bien que la route qui remonte le long de l'Isère ait de nombreux partisans, la plupart des historiens modernes considèrent le passage du mont Genèvre, entre Briançon, sur la Durance, et Susa, sur la Doria Riparia, comme le lieu d'escalade choisi par Hannibal sur le conseil de ses guides allobroges[1]. C'est là sans doute qu'il devait rencontrer le moins de difficultés : elles furent grandes pourtant, puisque, dans la durée du temps employé à franchir les Alpes, il perdit la moitié de son armée. Quelques éléphants, des hommes au teint bronzé, des nègres même, descendus dans la plaine du Pô comme du haut des nuages, donnaient un bizarre aspect à cette armée d'étrangers, à la rencontre desquels se hâtaient les Romains. Trop tard néanmoins, car les Carthaginois, unis aux Gaulois insurgés, rejetèrent successivement de l'autre côté du Pô et des Apennins les deux armées consulaires

1. Ernest Desjardins, *Géographie de la Gaule romaine*, II et III, 259, 268.

qu'on avait d'abord envoyées contre eux en une tout autre direc-

N° 193. Itinéraire d'Hannibal au travers des Alpes.



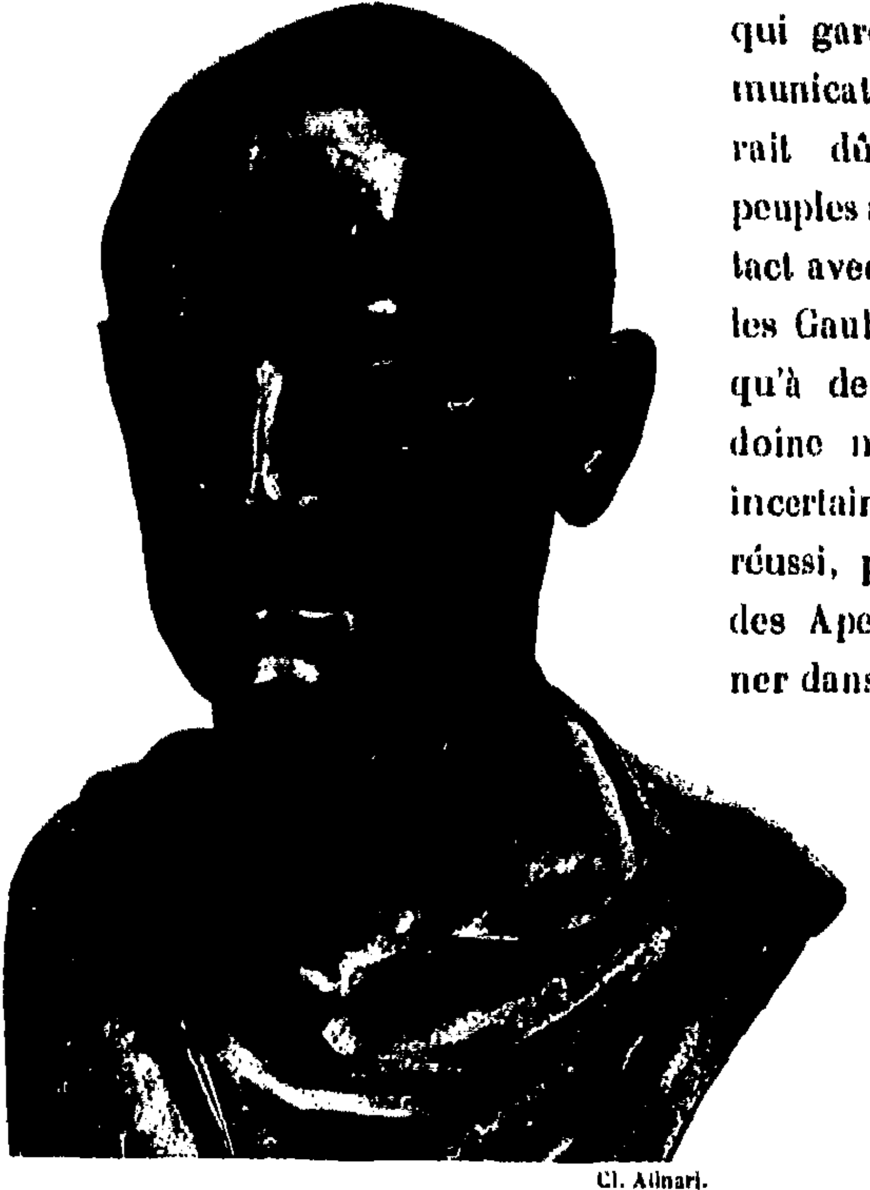
Itinéraire d'Hannibal d'après Montanari (1900), — trait plein, col du Mont Genèvre, — d'après Paul Azan (1902), — trait pointillé, col du Petit Mont-Cenis, — d'après Konrad Lehmann (1905), — trait discontinu, Petit Saint-Bernard.

Les lettres marquées sur la carte indiquent les mêmes passages que celles portées sur la carte n° 196, page 483, mais la lettre K devrait se trouver sur la ligne en pointillé.

tion, l'une en Sicile, l'autre en Espagne. Extraordinaire changement

de front qu'avaient dû opérer soudain toutes les forces de Rome!

Mais elle ne devait pas succomber. Si grand capitaine qu'ait été Hannibal, si prodigieusement habile à saisir les avantages que lui présentaient le champ de bataille, les conditions du milieu et l'état moral des troupes, il n'en restait pas moins un étranger, maître seulement du sol sur lequel il campait. Pour lutter victorieusement contre Rome qu'entouraient des alliés et qui gardait ses libres communications maritimes, il aurait dû s'appuyer sur des peuples amis et retrouver contact avec la mère patrie. Mais les Gaulois ne l'avaient aidé qu'à demi, le roi de Macédoine n'avait été qu'un allié incertain, et quoiqu'il eût réussi, par un détour à l'est des Apennins, à se cantonner dans l'Italie méridionale, à proximité de la Libye, il ne put recevoir de Carthage que des secours très irréguliers en hommes et en argent, car la mer ne lui appartenait pas. Pourtant il put se maintenir pendant quinze années sur le territoire de l'ennemi, déplaçant son royaume avec son armée. Toutefois, les Romains, à leur tour, suivirent son exemple en portant la guerre hors de l'Italie, en Sicile, en Espagne, puis, avec Scipion, devant Carthage même Ainsi le génie personnel d'Hannibal n'avait pu rien contre un fait géographique, la position dominante de Rome comparée à celle de Carthage, arbre à la puissante ramure mais aux faibles racines

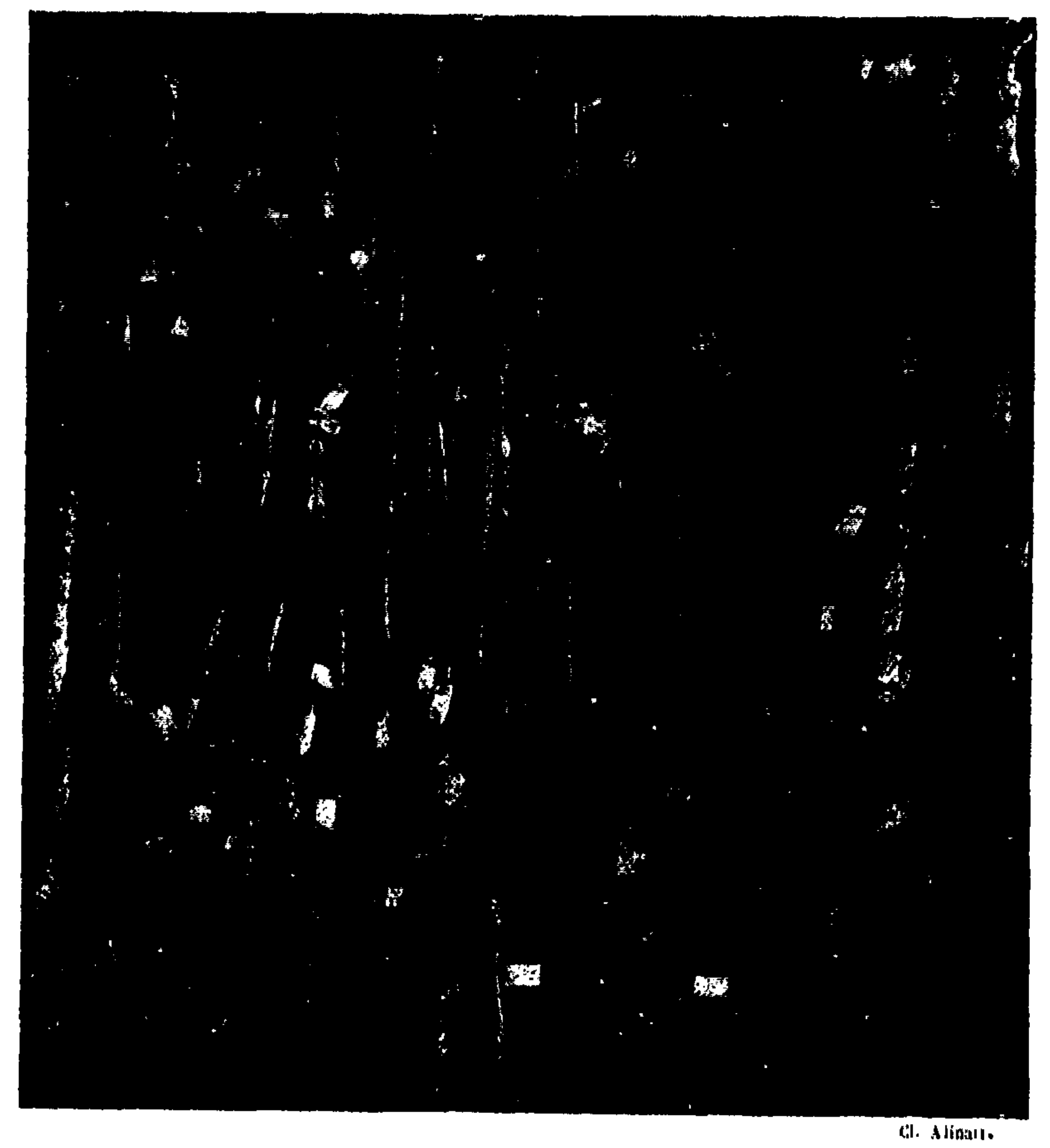


Cl. Alinari.

SCIPION L'AFRICAIN

Musée de Naples.

Forgée à nouveau par la terrible guerre, la puissance romaine



Cl. Alinari.

Musée de Naples. INSTRUMENTS DE CHIRURGIE DE POMPÉI

sortit de l'épreuve plus solide et plus étendue que dans la période précédente. A l'Italie tout entière, absolument soumise, l'empire ajoutait désormais le littoral méditerranéen des Gaules, les trois grandes îles de la mer Tyrrhénienne, les Baléares, la péninsule Ibérique, ses citadelles, ses ports et ses mines d'argent. Par contre-coup, les alliés orientaux d'Hannibal avaient été également entraînés comme dans un remous par la force d'attraction de la grande cité conquérante. La Macédoine, la Grèce deviennent une proie facile; les armées romaines pénètrent dans l'Asie Mineure, tandis qu'en Afrique, surveillant Carthage, elles attendent un signal pour recommencer la guerre contre la cité punique. .

Ce signal, Rome le donna un demi-siècle après la défaite d'Hannibal : la ville où se pressaient plusieurs centaines de mille habitants, 700 000 dit-on, vivant par le commerce et l'industrie, fut prise et livrée aux flammes. Jamais elle ne devait renaître comme capitale d'empire, et les vainqueurs prirent soin que leurs alliés africains ne succédassent point à Carthage dans la domination du territoire de Libye.

D'ailleurs, la race berbère était trop éparse dans les vallées et sur le sommet des montagnes de Maurétanie pour qu'elle pût s'unir en un corps de nation compacte à volonté une. Les Numides étaient les ancêtres de ceux qui portent aujourd'hui en Maurétanie le nom de Kabyles et qui sont, après les Touareg, le type le plus original de la race. Le milieu n'ayant guère changé pendant ces deux mille années, il est probable que les mœurs et la vie politique des Numides étaient à peu près les mêmes que celles de leurs descendants : ils se divisaient en autant de petites républiques autonomes qu'il y avait de villages, mais ils s'unissaient individuellement en grands partis, analogues aux *Çof* qui existent de nos jours. « Il est possible, dit Renan, qu'il faille envisager les Massinissa, les Syphax, les Jugurtha comme des chefs de *Çof* attachés tour à tour à la fortune des Romains ou des Carthaginois »[1].

Néanmoins cette race incertaine et mouvante, que les peuples civilisés du nord de la Méditerranée méprisaient comme barbare, n'en a pas moins dû atteindre un rang très élevé dans l'antique histoire de la culture, puisque dès les premiers âges où elle se trouve en contact avec les Carthaginois, elle était déjà en possession d'un mode d'écriture propre qui ne paraît pas avoir servi à d'autres nations[2]; on la rencontre seulement sur les côtes maurétaniennes et dans le Sahara : la plus ancienne inscription berbère que l'on ait trouvée est celle de Tugga, en Tunisie, où elle est associée à un texte punique.

Après le dénouement du conflit qui assurait désormais la domination absolue de Rome sur tout le bassin de la mer Intérieure, une période de l'histoire semblait définitivement close : tout le monde connu appartenait à la triomphante république romaine. En dehors du domaine conquis, on entrait aussitôt dans les régions

1. *Mélanges d'Histoire et de Voyages*, p. 345. — 2. A. Hanoteau et A. Letourneux, *La Kabylie et les Coutumes kabyles*.



Cl. Brogi.

CHIRURGIEN SOIGNANT ÉNÉE BLESSÉ
Peinture murale, Pompéi

mystérieuses habitées par les barbares ou par des peuples de l'Orient que les Romains connaissaient seulement par l'intermédiaire des Grecs. Ils pouvaient déjà se dire les « Maîtres du monde ». En cette situation extraordinaire d'éminence politique, Rome, dont la force d'expansion se trouvait, pour ainsi dire, presque paralysée par le manque de territoire à conquérir, devait, du côté de l'extérieur,

se borner à la défensive contre les invasions possibles des barbares, et appliquer presque toutes ses forces à résoudre les difficultés intérieures : un travail de digestion allait succéder à l'énorme accroissement que venait d'acquérir l'organisme romain.

Les guerres continuelles desquelles Rome était sortie victorieuse avaient fortifié le caractère essentiellement aristocratique de son gouvernement. Ainsi les légionnaires avaient en réalité gagné toutes les victoires contre leur propre classe de prolétaires et de pauvres. Les conquêtes romaines avaient eu un autre résultat : celui de faire converger de grandes richesses vers la cité dominatrice. Tout l'argent accumulé devint l'objet du respect universel, et les patriciens qui comprenaient parmi eux presque tous les enrichis, ajoutèrent au prestige de leur naissance celui que donne la possession des trésors. Même les plébéiens qui demandaient des terres ne pensaient pas à réclamer le partage des propriétés déjà tombées entre les mains des riches ; ils se bornaient à vouloir leur part des terres publiques.

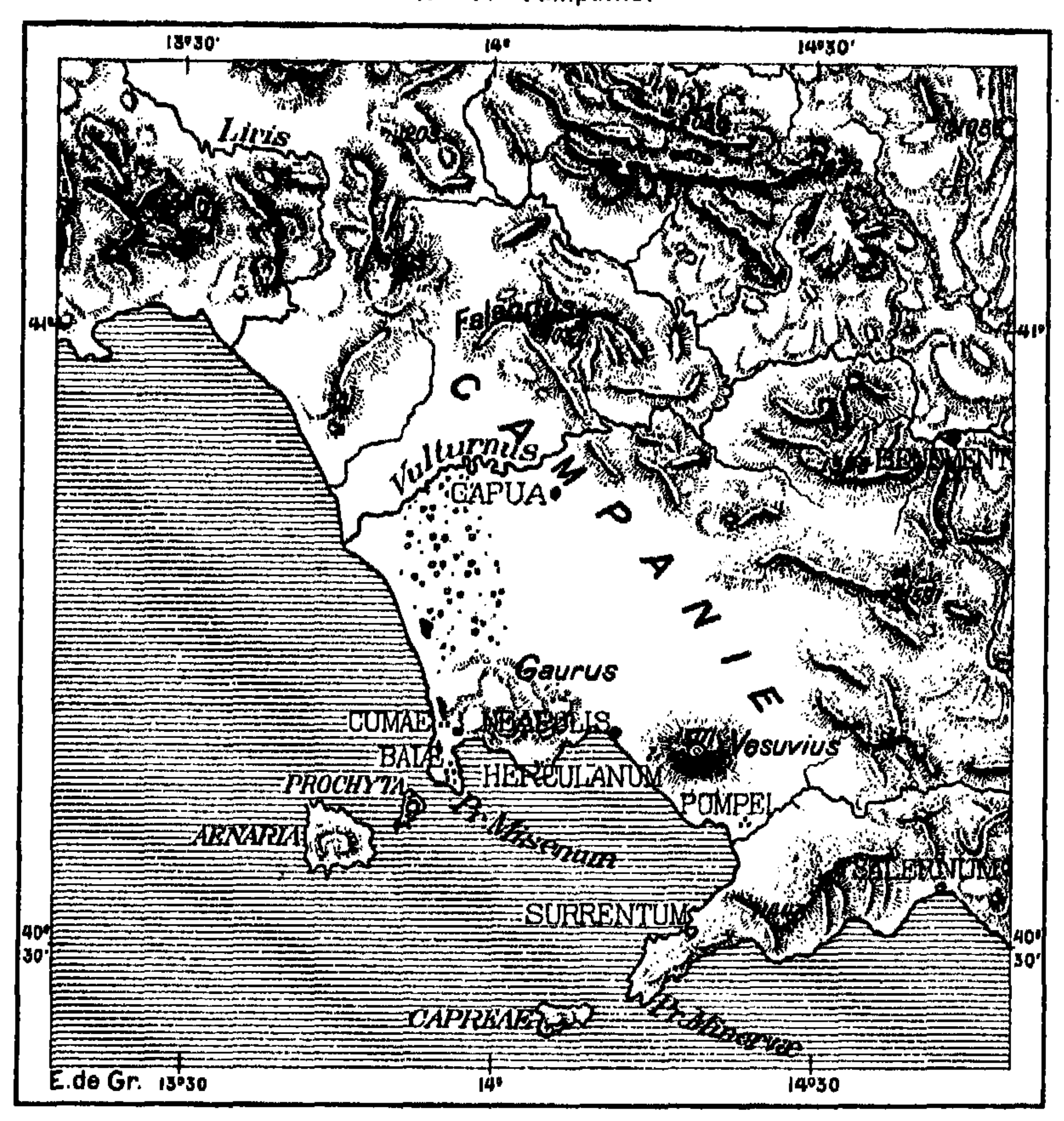
Ainsi tous les pouvoirs appartenaient à la même classe. Les riches seuls étaient magistrats parce que seuls ils pouvaient acheter les charges ; seuls ils étaient sénateurs parce que le cens qui permettait d'obtenir cette fonction nécessitait l'opulence du candidat. Rien ne donne une idée plus nette de cette oligarchie que le simple fait cité par Duruy : de l'an de Rome 453 à l'an 603, il y eut lieu de nommer trois cent cinq consuls, neuf familles fournirent, à elles seules, cent soixante-quinze de ces magistrats ! La puissance appartenait donc à la fortune, sinon toujours dans les affaires intérieures, car on avait à craindre parfois des soulèvements populaires, mais dans toutes les choses de la politique extérieure. En cette partie, le Sénat était maître absolu. C'était lui qui recevait les ambassadeurs, qui concluait les alliances, qui distribuait les provinces, répartissait les légions, ratifiait les actes des généraux, déterminait les conditions faites aux vaincus. Il avait en main l'exercice de tous les pouvoirs qui, dans les cités républicaines, appartenait naguère à l'assemblée populaire en son entier[1].

Pour combattre avec succès cette omnipotence du sénat romain, il eût fallu que les opprimés, les offensés et les humiliés de toute classe

1. Fustel de Coulanges, *La Cité Antique*, p. 452.

et de toute origine fussent unis dans leurs revendications, mais au contraire ils restaient ennemis les uns des autres. Ils ne surent

N° 194. Campanie.



1 : 1 000 000

0 25 50 Kil.

Herculanum, cité contemporaine de Troie, dit la légende, villégiature de patriciens, de collectionneurs et d'artistes, fut secouée par un trembleterre en 63 de l'ère vulgaire et seize ans plus tard, lors de l'éruption inattendue du Vésuve, recouverte par une coulée de boue qui se solidifia en un mortier très dur. Pompéi était surtout une ville de commerce et de plaisir, les déjections volcaniques qui l'ensevelirent sont beaucoup moins épaisses et plus friables qu'à Herculanum, de sorte que les fugitifs purent, après la catastrophe, reprendre quelques-uns de leurs objets les plus précieux.

Voir gravures pages 459, 461, 469, 471, 475 et 476.

même pas soutenir efficacement les Gracques qui, émus par la misère du peuple, les progrès de l'esclavage et la ruine des campagnes, trahirent les intérêts immédiats de leur propre classe et s'évertuèrent

à combattre les maux par une série de lois limitant la grande propriété, instituant des colonies agricoles et accordant plus de droits aux Latins et aux Italiens. La haine des patriciens et l'ignorance de ceux dont ils prenaient la défense eurent bientôt fait disparaître ces réformateurs. Après eux, les conflits ne firent que s'envenimer, mais prirent la forme d'une lutte entre deux dictateurs, Marius et Sylla, César et Pompée, Octave et Antoine, dont l'un pouvait prétendre enforcer les revendications plébéiennes. Les peuples alliés qui combattaient les batailles de Rome, qui l'aidaient dans ses expéditions contre l'Ibérie et Carthage, contre les Gaulois et les Macédoniens, réclamaient le droit de cité que l'on avait accordé aux Latins, mais ce droit, ils ne purent l'obtenir successivement qu'après de longues guerres intestines dont Mérimée nous a adressé un effroyable tableau[1], et même la fondation au centre de la péninsule, d'une nouvelle Rome, désignée sous le nom d'Italica, depuis Corfinium, comme pour symboliser le droit égal de tous les Italiens à la domination du monde.

Quant aux prolétaires de Rome, ils continuaient de s'agiter, non pour avoir part égale avec les patriciens, — leur ambition n'était pas aussi haute, — mais pour accroître leur portion de butin sur les peuples conquis. Les guerres civiles, causées entre les classes par les appétits et les ambitions en lutte, furent aussi sanglantes que les guerres extérieures : les proscriptions succédèrent aux proscriptions, les massacres aux massacres. Mais là où tout sentiment de pitié disparut, où la bête humaine se montra dans toute sa férocité, ce fut dans les guerres serviles. En de pareils conflits on ne pouvait avoir des deux côtés d'autre objectif que l'entre-égorgement. Objets d'horreur et d'effroi pour tous les hommes, les esclaves ne pouvaient que rendre haine pour haine, tuer, puis être frappés à leur tour. D'après la définition même de l'esclavage, aucun asservi n'avait droit à la justice. Qu'il fût innocent ou coupable, le fait importait peu à son maître : celui-ci avait le droit de le supprimer. D'après une ancienne loi romaine, qui ne fut pas toujours exécutée parce que l'intérêt du propriétaire s'y opposait, tous les esclaves qui, au moment du meurtre d'un patron, avaient habité sous le même toit que le meurtrier, devaient être mis à mort. Pendant le règne de Néron, un de ces abomi-

1. Prosper Merimée, *La Guerre Sociale* p. 140, 163.



Cl Brogi.

RUE DE L'ABONDANCE A POMPÉI

nables sacrifices s'accomplit, au risque d'un grand soulèvement populaire, sur toute une « famille » de 400 serviteurs, par décision expresse du Sénat; un haut fonctionnaire ayant été assassiné par un de ses esclaves auquel il avait refusé l'affranchissement après stipulation formelle du prix, les mânes de ce personnage, peu honorable mais patricien, durent être apaisés par le sang de tout ce qui avait vécu sous le même toit.

Les horreurs de l'esclavage à domicile entraînaient, par la solidarité du crime, les horreurs de la traite dans tout le monde romain et par delà ses frontières. Il fallait pourvoir de domestiques et de travailleurs les palais et les villas des patriciens, et de toutes parts on cherchait à leur procurer ce gibier. Bien gouverner, c'était dépeupler l'empire pour augmenter le cortège des puissants, et la guerre ne suffisait pas toujours à pourvoir les ergastules, il fallait aussi l'intervention du commerce « légitime ». Certaines catégories de marchands avaient pris la spécialité de la traite, surtout dans les pays d'Orient où s'entremêlaient des populations d'origine si diverses. Les Ciliciens

notamment étaient de grands pirates, brigands et marchands d'esclaves Alimentés de captifs par les guerres de Syrie, ils se débarrassaient rapidement de leur marchandise humaine, grâce au voisinage du marché de Delos, qui pouvait en un jour recevoir et écouler plusieurs myriades d'esclaves, d'où ce proverbe si souvent cité : « Allons, vite, marchand, aborde, décharge, tout est vendu »! Rome dévorait incessamment ces proies[1].



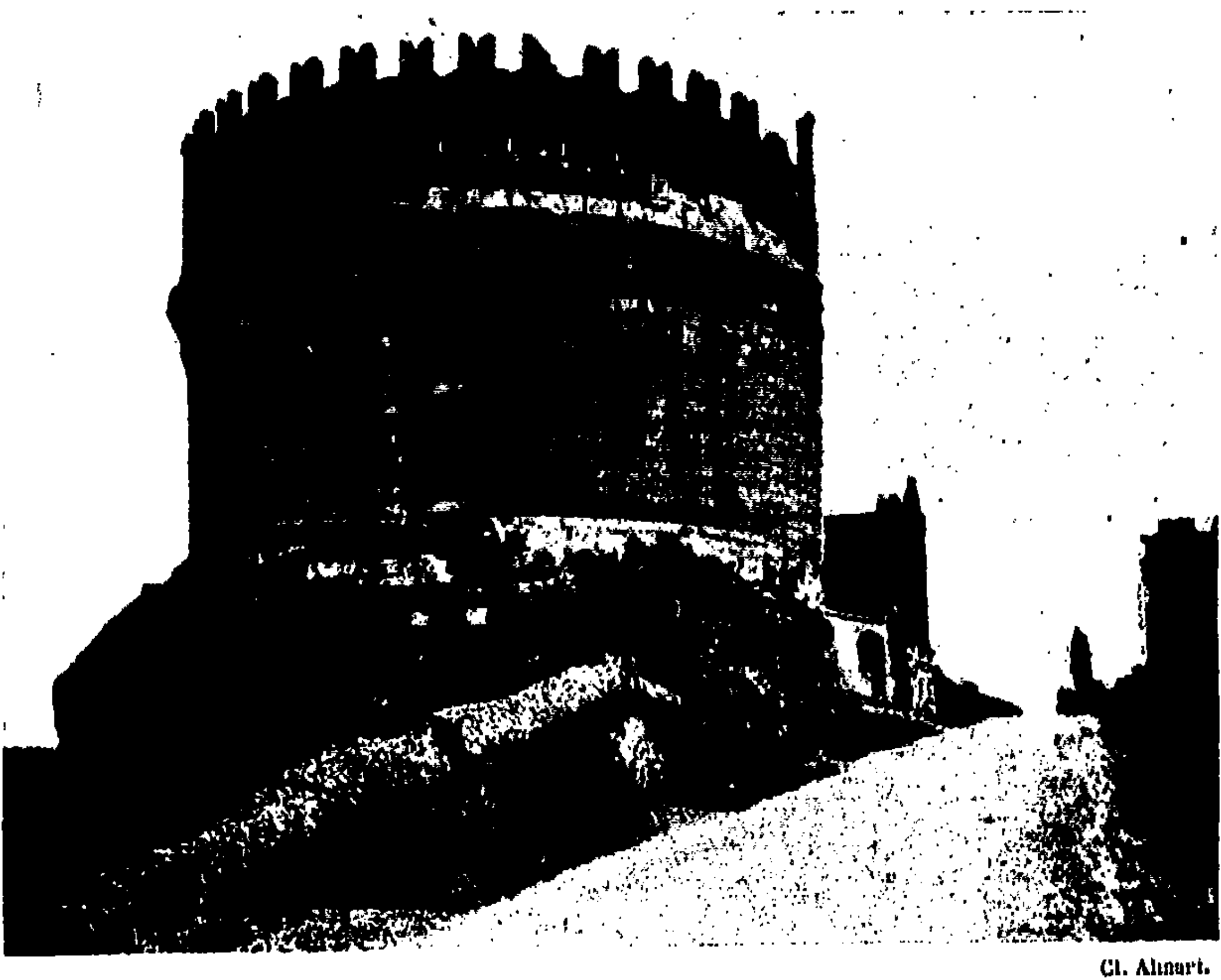
Cl. Brogi.

CADAVRE D'HOMME TROUVÉ A POMPÉI

Deux à trois cents corps et squelettes furent trouvés à Pompéi, une dizaine seulement à Herculanum.

Cependant, en ce groupe abject de la servitude, une certaine aristocratie se formait aussi parmi les esclaves, car il en était parmi eux qui devenaient indispensables à leurs maîtres. Tels étaient les Grecs que l'on employait à la garde ou à l'instruction des enfants, à la tenue des livres, à la rédaction des lettres, à la gérance des revenus et des propriétés. On en avait trop besoin pour ne pas se les attacher par d'autres liens que celui de la propriété légale, et la plupart d'entre eux, dès la première ou deuxième génération, entraient dans la classe des affranchis qui, par sa situation indécise entre patriciens et plébéiens, constituait un nouvel élément de démoralisation. C'est ainsi que, tout en conquérant la Grèce, Rome se trouvait conquise à son tour, et non seulement par l'intermédiaire des hommes libres, philo-

1. Strabon, *Géographie*. Livre XIV § 2.



Cl. Alinari.

ROME — TOMBEAU DE CECILIA METELLA SUR LA VIA APPIA

sophes, écrivains, sculpteurs, tous gens de haute culture, mais aussi par la collaboration des esclaves. Ne vit-on pas Caton le Censeur, l'âpre ennemi des Hellènes et de l'hellénisme, obligé par la force de l'opinion, par le décorum, d'étudier la langue grecque, âgé déjà de quatre-vingts ans?

L'œuvre des « Grécules », ainsi désignés avec mépris par les vieux conservateurs romains, fut une œuvre double. Tandis qu'ils assouplissaient les mœurs des barbares nés de la Louve, qu'ils leur enseignaient la belle langue d'Homère, les arts et la philosophie d'Athènes, ils ne pouvaient guère plus leur apporter les hautes vertus de ceux qui avaient fait la grandeur de la Grèce : asservis eux-mêmes, accoutumés à flatter les vainqueurs, à les enguirlander par des flatteries basses, ils pratiquaient pour la plupart les vices de la servitude, tout en récitant encore les fières paroles dites par les aïeux. Cependant il ne manqua pas de Grecs qui dédaignèrent de se commettre avec les conquérants de leur patrie : on en vit qui, fiers de leur origine, de leur langue, de leur civilisation, refusaient d'apprendre le latin, même

lorsque le destin les forçait de résider à Rome: ils ne s'imaginaient pas qu'un fils d'Hellène pût s'abaisser à connaître une autre littérature que celle des glorieux ancêtres. Aux yeux des vaincus, les conquérants n'étaient pas moins des barbares, et lorsque des écrivains surgirent parmi ces Latins méprisés, tel Grec de Rome affectait de ne pas même savoir leurs noms[1] ! Des latins de naissance, tel Marc-Aurèle, ne choisirent-ils pas au contraire la langue grecque comme véhicule de leurs pensées écrites?

L'éveil de la littérature latine, qui existait en puissance dans le fond national, est dû certainement au génie évocateur de la Grèce. Le premier écrivain en date de la période gréco-latine, Andronicus, qui vivait il y a 21 siècles et demi, fut un esclave tarentin encore désigné par le nom, Livius, de son maître, Livius Salinator. Non seulement, les jeunes patriciens apprirent le grec chez cet affranchi, ils étudièrent aussi le latin dans sa traduction de l'Odyssée et dans ses chants sacrés[1]. Nævius, le soldat qui chanta la première guerre punique, et Plaute, le commis-voyageur ombrien, construisirent également leurs poèmes et leurs pièces de théâtre d'après des modèles grecs. Ennius, le centurion qui raconta l'épopée de Rome depuis Enée jusqu'aux guerres de Macédoine, était un Messapien de la Grande Grèce comme Livius Andronicus, et Lucrèce n'écrivit-il pas la *Nature des choses* sous la dictée d'Épicure? Le philosophe grec et le grand poète romain se présentent à nos esprits sous une même grande figure dont le souvenir ne périra qu'avec la pensée humaine.

Mais quels changements considérables dans le fond de l'âme romaine et dans sa compréhension des choses l'apparition d'un livre comme celui de Lucrèce n'implique-t-il pas? « Rien n'est sorti de rien. Rien n'est l'œuvre des dieux »[2]. Le poète qui prononce cette forte parole a cessé d'être Romain, puisqu'il s'est complètement dégagé de la religion des aïeux et que sa philosophie s'applique à l'humanité tout entière. Le culte national, dont la génération intelligente apprenait alors à se libérer, grâce à l'enseignement des Grecs, avait été pourtant bien étroit, bien rigoureux, bien exclusif. Il ne pouvait en être autrement chez un peuple militaire qui considérait les cérémonies religieuses comme une partie de la discipline devant assurer la

1. André Lefèvre, *L'Histoire*, p. 197. — 2. Lucrèce, *De Natura Rerum*, livre premier, vers 144.



Cl. Alinari.

BENEVENT — ARC DE TRAJAN

victoire, et qui n'avait pas le loisir nécessaire pour chercher les causes lointaines, les raisons philosophiques de ses rites et coutumes.

La religion romaine était d'une étonnante maigreur, sans poésie qui l'accompagne, sans légende qui l'embellisse. Dieux et déesses n'étaient guère autre chose que les noms des faits reconnus dans la nature

ambiante, des vœux, des espérances, des passions et des vertus. Pas un acte de la vie qui n'eût sa divinité tutélaire, à laquelle on adressait une offrande ou un hommage : l'énumération de tous ces génies répondant aux objets extérieurs, et aux actions de l'homme, témoigne de la plus étrange puérilité en son « fétichisme verbal » [1]. De même, les mouvements, les gestes, les mots étaient réglés pour tous, magistrats ou capitaines, qui devaient entamer une affaire ou diriger une expédition, et commencer l'œuvre tout d'abord par des inspections d'entrailles frémissantes ou l'examen d'oiseaux sacrés. Pour ces militaires qui marchaient « au doigt et à l'œil » sans prétendre à l'explication de l'ordre donné, les « signes » n'étaient pas moins sacrés que les mots de passe. Les institutions romaines eurent la solidité des pyramides, elles en eurent aussi les arêtes nettes et anguleuses [2]. La Rome primitive était carrée : le camp romain était également un carré aux dimensions définies; tous les détails de la vie officielle, religieuse, politique, aussi bien que militaire, prenaient cette forme « carrée » pour ainsi dire.

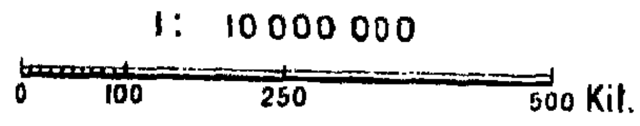
Et le droit, ce droit si brièvement, si impérieusement formulé, dont les paroles résonnent encore dans tous les prétoires, non moins sacrées pour les magistrats que les mots de la Bible le sont pour les prêtres! Il caractérise si bien le génie de Rome, que nombre de juristes, toujours fascinés, après 2000 années, par l'écho des jugements brefs, décisifs, infrangibles qui retentissent dans le forum et que reproduisent comme pour l'éternité des inscriptions lapidaires, confondent instinctivement l'idée de Rome avec celle du droit. A les entendre, on pourrait croire que nulle autre nation n'avait eu avant les Romains la conception des rapports de justice et d'équité qui doivent s'établir entre les hommes et maintenir l'équilibre social. Il est certain en tout cas que le peuple de Rome, très pratique dans son appréciation des choses, est le premier qui ait reconnu nettement le domaine particulier du droit. Dès les origines, ils distinguent entre le droit divin et le droit humain, entre la religion et la jurisprudence. Il n'en était pas ainsi chez leurs devanciers, même chez les Grecs à l'esprit si clair. Les Hindous entremêlent tout dans leur enseignement, notions morales, notions religieuses et notions juridiques;

1. André Lefèvre, *L'Histoire*, p. 184. — 2. Emile Belot, *Histoire des Chevaliers romains*, I, 75.

encore de nos jours chez les Arabes, la loi civile se confond absolument avec les devoirs religieux [1].







De même que les termes Asie et Afrique, Italia ne s'appliqua tout d'abord qu'à une très faible portion du territoire qu'il désigne actuellement; c'était le « pied de la botte italienne », la sous-péninsule appelée aussi Bruttium, la Calabre actuelle. Ce dernier nom avait été appliqué primitivement à la langue de terre messapienne.

L'emplacement de la ville Bononia, Bologne, l'antique Felsina des Etrusques, longtemps occupée par les Gaulois, est erroné; elle se trouve sur la voie Emilia.

Vers la fin de la période républicaine, le monde politique romain,

1. R. von Ihering, *Les Indo-Européens avant l'Histoire*, pp. 69 et suiv. — Ernest Nys, *L'Inde aryenne*, p. 11.

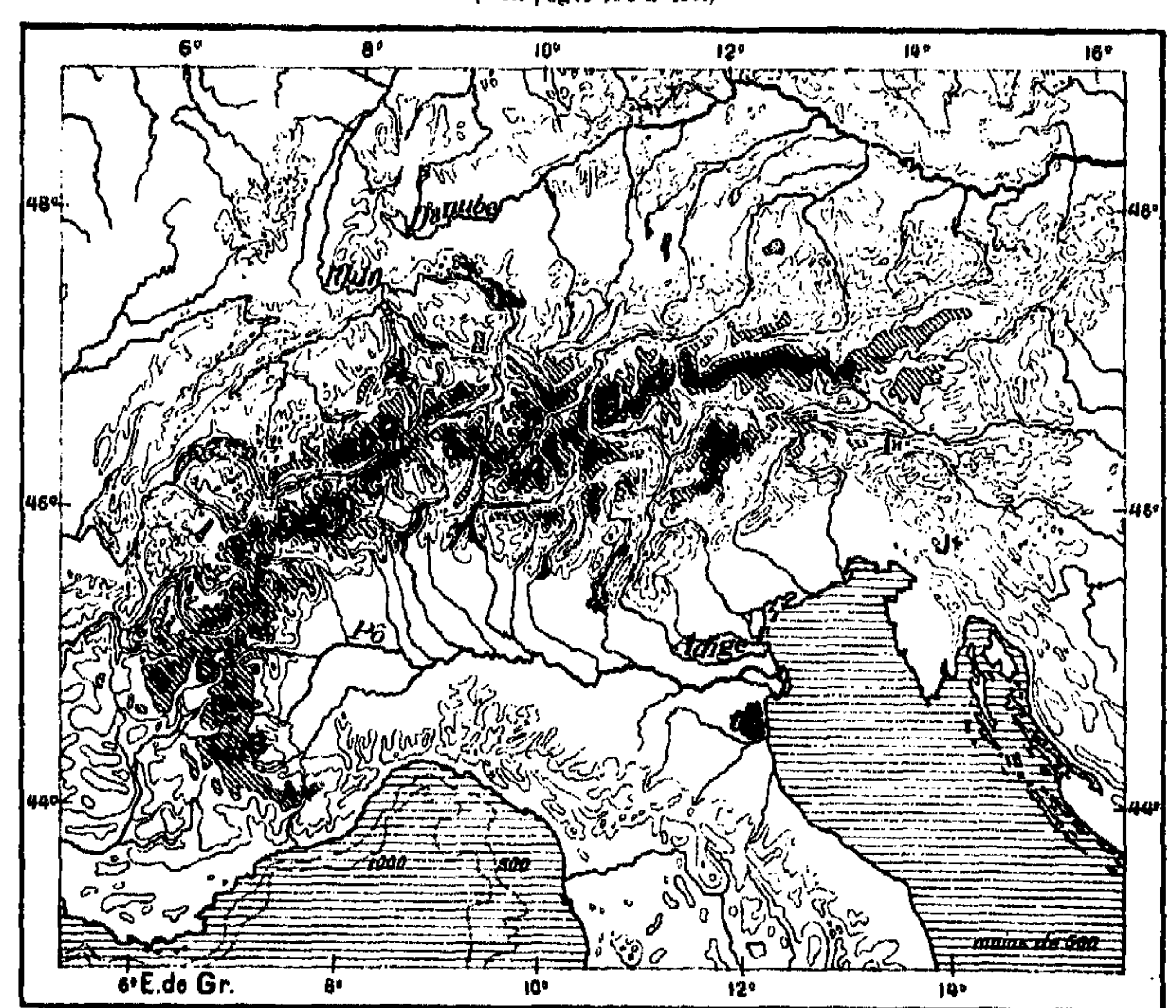
embrassant déjà dans toute son étendue le domaine méditerranéen, eût atteint son équilibre normal s'il n'était resté en maint endroit de son pourtour des frontières indécises, et au delà de ces frontières, des barbares appartenant à un tout autre cycle de culture. A l'intérieur de la péninsule Italienne, le réseau des grandes routes militaires était complet: la voie Appienne descendant vers le sud et la voie Flaminienne franchissant les Apennins étaient les deux troncs majeurs sur lesquels venaient s'embrancher les voies latérales, l'une d'elles, la voie Émilienne, si importante, si nécessaire que le pays traversé en a gardé le nom, — Émilie, — jusqu'à nos jours. Partout en Italie, les troupes pouvaient se transporter rapidement aux lieux menacés. Aux frontières, la partie la plus vulnérable de l'empire était précisément cette barrière des Alpes qui semblait monter jusque dans le ciel et fermer tout passage aux ennemis; mais elle avait été bien souvent franchie, d'abord par les Gaulois, qui avaient occupé toute la moitié septentrionale de la péninsule Italique, puis par les armées d'Hannibal, et les Romains eux-mêmes avaient appris de leurs adversaires à se hasarder dans cette région des neiges. En réalité les voies transalpines avaient existé de tout temps, et l'importance du mouvement qui s'y produisait était déterminée d'avance par la force d'attraction mutuelle des populations qui habitaient les deux versants. Aux origines de l'histoire écrite, il y eut certainement un va-et-vient incessant entre les populations gauloises des vallées du Rhône et du Pô, les routes suivies étant précisément celles qu'indiquaient d'avance les vallées ouvertes latéralement entre les massifs et les brèches des cols qui découpent l'arête suprême. Sans doute les obstacles étaient grands durant les longues pluies, les tourmentes de neige et dans la saison des avalanches, mais en temps d'été et dans le premier automne l'escalade n'avait rien qui pût effrayer les hommes valides. Depuis les âges les plus reculés, les sentiers étaient tracés par les bêtes et les gens, de manière à éviter les cluses et les précipices, et sur de vastes espaces s'étendent les gazons des hautes pentes délicieux à fouler.

Cette prétendue frontière constituée par la crête des monts n'a donc pas le caractère de limite que les conventions politiques ont fini par lui donner, en l'appuyant sur des lignes de douanes, sur des fortifications et des casernes, sur des cordons de gendarmes et de « chasseurs alpins ». Les sommets, dans la nature libre, pour des voyageurs qui

n'ont pas besoin de passeport et de visa, passionnent par l'effet normal que produisent l'ambition de les atteindre, la joie fière de les

N° 198. Traversée des Alpes.

(Voir pages 484 à 486.)



1: 7 500 000

0 100 200 300 400 500 Kil.

Cols certainement pratiqués par les Romains :

A. Col de Tende	à 1 873 ms d'altitude		B. Col de Larche	à 1 995 ms d'altitude	
C. Traversette	» 1 854	»	D. Mont Genèvre	» 1 834	»
E. Petit-St-Bernard	» 2 157	»	F. Grand-St-Bernard	» 2 472	»
G. Simplon	» 2 020	»	H. Malser Heide	» 1 487	»
I. Col de Tarvis	» 814	»	J. Col du Poirier	» 548	»

Cols que des routes ne traversèrent probablement que plus tard :

k. Petit-Mont-Cenis à 2 201 ms; Grand-Mont-Cenis à 2 091 ms; col de Fréjus, sous-tranchi par le tunnel, 2 528 ms.
l. Monte-Morro, à 2 862 ms d'altitude.

m. Gothard	à 2 114 ms d'altitude		*n*. Lukmanier	à 1 917 ms d'altitude	
o. Bernardino	» 2 063	»	*p*. Splügen	» 2 117	»
q. Septimer	» 2 311	»	*r*. Maloja-Julier	» 1 811-2 287	»
s. Albula	» 2 318	»	*t*. Brenner	» 1 362	»

avoir surmontés. En fait, la vraie limite des pays n'est pas la ligne idéale qui rejoint cime à cime, mais c'est la base des escarpements, là où se produit le contraste entre les pratiques de la culture, entre

les industries locales, les mœurs, le rythme de l'existence. De tout temps les populations des Alpes, comme celles des autres régions de montagnes, avant les conquêtes et les annexions systématiques et militaires des âges modernes, présentaient le même type et appartenaient presque toujours à la même race, à la même langue, sur les deux versants opposés. Guidés par des montagnards amis, les marchands, les voyageurs trouvaient donc un chemin facile de la Gaule cisalpine à la Gaule transalpine, de l'Italie en France; mais ceux qui se seraient présentés en ennemis s'exposaient à rencontrer des gens embusqués derrière chaque rocher; le grand art des conquérants était de se créer des alliances et de s'assurer des guides fidèles.

Les voies les plus fréquentées étaient désignées par la nature: on pourrait les énumérer d'après l'examen des cartes, n'eût-on pas à cet égard le témoignage des anciens auteurs. Le premier de ces passages alpins, au sud de la chaîne, est le col de Tende, qui réunit les vallées de la Stura et de la Roya; puis se succèdent, du sud au nord, le col de Larche ou de l'Argentière, entre Cuneo et Barcelonnette, la « traversette » du Viso, entre Saluzzo et Embrun, le « mont » Genèvre, qui joint Turin et Pinerolo à Briançon, la coulière du Pô à celle de la Durance. Actuellement, le « mont » — c'est-à-dire le passage — dit Mont Cenis est devenu la grande route entre Turin et la haute vallée de l'Isère, mais les Romains ne le pratiquèrent point, et il ne commence à poindre dans l'histoire qu'après la chute de l'Empire et l'invasion des Barbares. A l'angle du système alpin, là où les massifs helvétiques succèdent suivant un autre alignement aux montagnes des Allobroges, les deux passages du Petit-Saint-Bernard et du Grand-Saint-Bernard unissent la plaine du Pô aux campagnes du Rhône et du Léman. Des temples, d'autant plus vénérés que les passants avaient eu plus de dangers à courir en escaladant la montagne d'où s'écroulent les neiges, où soufflent les tourmentes, y étaient dédiés aux dieux protecteurs. Le Grand-Saint-Bernard était spécialement voué à Jupiter et fut connu sous le nom de mont Joux.

Au nord de l'Italie, le col de Monte Moro, qui contourne à l'est le massif du Mont Rose rattachant la vallée de Macugnaga et la vallée rhodanienne de Saas, était peut-être connu des Romains; celui du Simplon le fut certainement : dès la fin du deuxième siècle de l'ère vulgaire, il était franchi par une route stratégique. Quant au Gothard,

aujourd'hui la plus importante de toutes les routes alpines de la Suisse, il était ignoré et le resta jusqu'au milieu du XIVe siècle, surtout à cause de l'obstacle que le lac des Quatre Cantons, avec ses ramifications bizarres, apportait aux communications entre les versants. Les



Cl Alinari.

PORTE ROMAINE ET CITADELLE DE SPELLO, ETRURIE

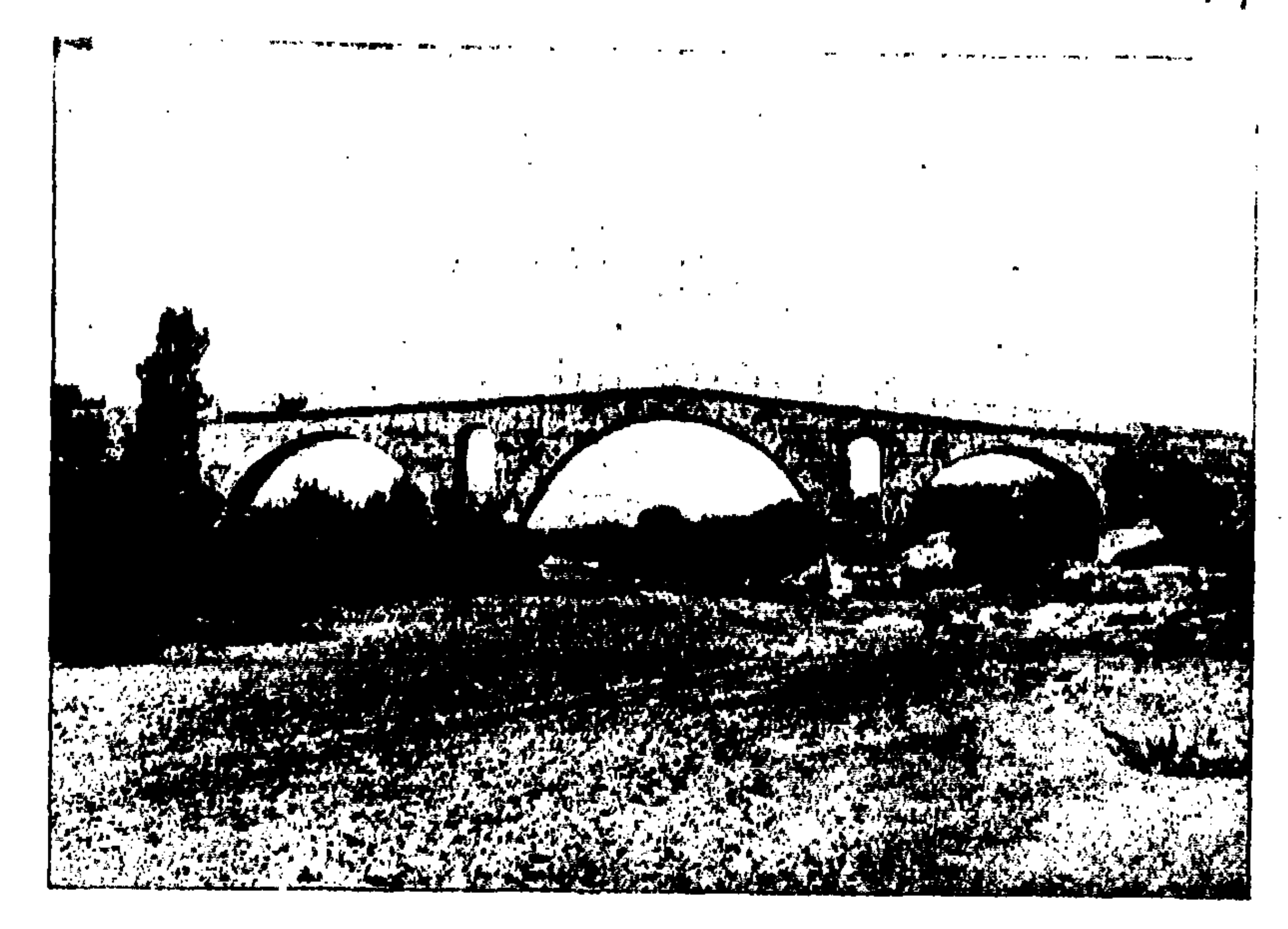
routes du Lukmanier, du Bernardino, du Splügen, du Septimer de l'Albula appartiennent aussi à la fin du moyen âge[1]; mais les passages

1. A. Hedinger, *Handelsstrassen über die Alpen in vor- und frühgeschichtlicher Zeit*, Globus, 15. IX. 1900.

étaient certainement pratiqués par les montagnards rhétiens ; le nom du col voisin, le Julier, qui communique latéralement avec le seuil de la Maloja, a probablement pour origine l'existence d'une colonne dressée au sommet du col en l'honneur de Jul (Youl), le Dieu du Soleil. Les Rhétiens utilisaient aussi la route de l'Engadine et surtout celle du Brenner le long de laquelle on a trouvé un très grand nombre d'objets de toute nature dus à l'industrie pré-romaine. Mais les Romains eux-mêmes paraissent l'avoir évitée longtemps, pour suivre à l'ouest le chemin beaucoup plus long, mais moins pénible, qui remonte la vallée de l'Adige et, par la Malser Heide actuelle, redescend dans la vallée de l'Inn. A l'époque où cette voie fut construite par Drusus l'Ancien, sous le règne d'Auguste, les Romains avaient seulement le Rhin pour objectif du côté de la Germanie, c'est plus tard qu'ils eurent à gagner les contrées du Danube.

Dans les Alpes orientales, les deux passages qui font communiquer les bords de l'Adriatique avec les vallées de la Drave et de la Save, et que l'on connaît de nos jours sous les noms de Plekenpass et de Saifnitzpass (cols de Predil et de Tarvis), furent également pratiqués, mais le seuil d'issue par lequel le grand mouvement des hommes et des choses entre les deux versants se fit de tout temps avant l'époque romaine, puis, lors de la grande expansion de Rome, et depuis, dans le moyen âge, est celui que l'on nomme col du « Poirier » et qui traverse le Karst pour redescendre dans la vallée de la Save et se ramifier ensuite en diverses directions vers le Danube germanique et hongrois. Ce passage est, à l'angle nord-oriental de la péninsule Italiote, aussi important que le Grand-Saint-Bernard à l'angle nord-occidental : entre ces deux chemins, les Alpes helvétiques et rhétiques se dressèrent longtemps comme un rempart infranchissable aux populations d'en bas.

Même lorsque les Romains furent devenus les maîtres du vaste hémicycle des campagnes sous-jacentes, le grand mur les empêcha longtemps d'y tenter un chemin pour leurs échanges et leurs conquêtes : ils ne trouvèrent d'abord de passage qu'à l'ouest, vers les Gaules, à l'est vers la Pannonie, mais à mesure que se fit l'utilisation des cols alpins, ils eurent à suivre les indications mêmes de la nature qu'avaient observées avant eux les clans des montagnards. Si les noms des lieux et des villes mentionnés dans les annales se



PONT ROMAIN, PRÈS D'APT (VAUCLUSE)

sont partiellement oblitérés ou même ont disparu, les sentes frayées par le cheminement des hommes ont une durée plus grande : telles qu'elles furent tracées après le retrait des glaces du grand hiver, telles on les retrouve encore élargies en routes, transformées en voies de fer.

Descendus victorieusement du haut des Alpes occidentales dans les vallées du versant rhodanien, les Romains, débarrassés de leurs redoutables rivaux carthaginois, avaient pu imposer leur alliance à nombre de peuples des montagnes, et ces traités leur permettaient d'agrandir graduellement autour de Marseille l'étroite zone de la « Province » côtière, puis, au delà du Rhône, ils s'étaient établis solidement dans la Narbonnaise. Le long du littoral, ils n'eurent qu'à réparer les routes et les cités phéniciennes. De même que nos chemins de fer modernes sont dans presque tout leur parcours accompagnés d'un sentier latéral, de même les Tyriens et leurs successeurs grecs et carthaginois avaient doublé leur voie de cabotage du littoral de l'Hispanie et des Gaules par une route côtière; leurs villes et leurs comptoirs étaient rattachés, des Alpes aux Pyrénées, soit par des chemins parallèles au rivage, soit par des raccourcis faciles autour des marais et des pro-

montoires : aux passages dangereux, la route était taillée en corniche sur le flanc des rochers. On nous dit que la voie à très grand trafic était empierrée et pavée suivant le mode tyrien ! Des noms romains se substituèrent aux vocables de la Phénicie[1].

Une fois maîtres de la route du littoral, les Romains voyaient s'ouvrir devant eux un autre chemin sans obstacles naturels, celui qui du bassin de l'Aude mène vers l'Océan par les bords de la Garonne. Un audacieux général, le consul Cépion, profita de cet avantage pour s'aventurer brusquement jusqu'à Toulouse et faire main-basse sur les très riches trésors que les Gaulois Tectosages avaient jetés dans un lac consacré à Bélen, leur divinité solaire, analogue à Phœbus Apollon.

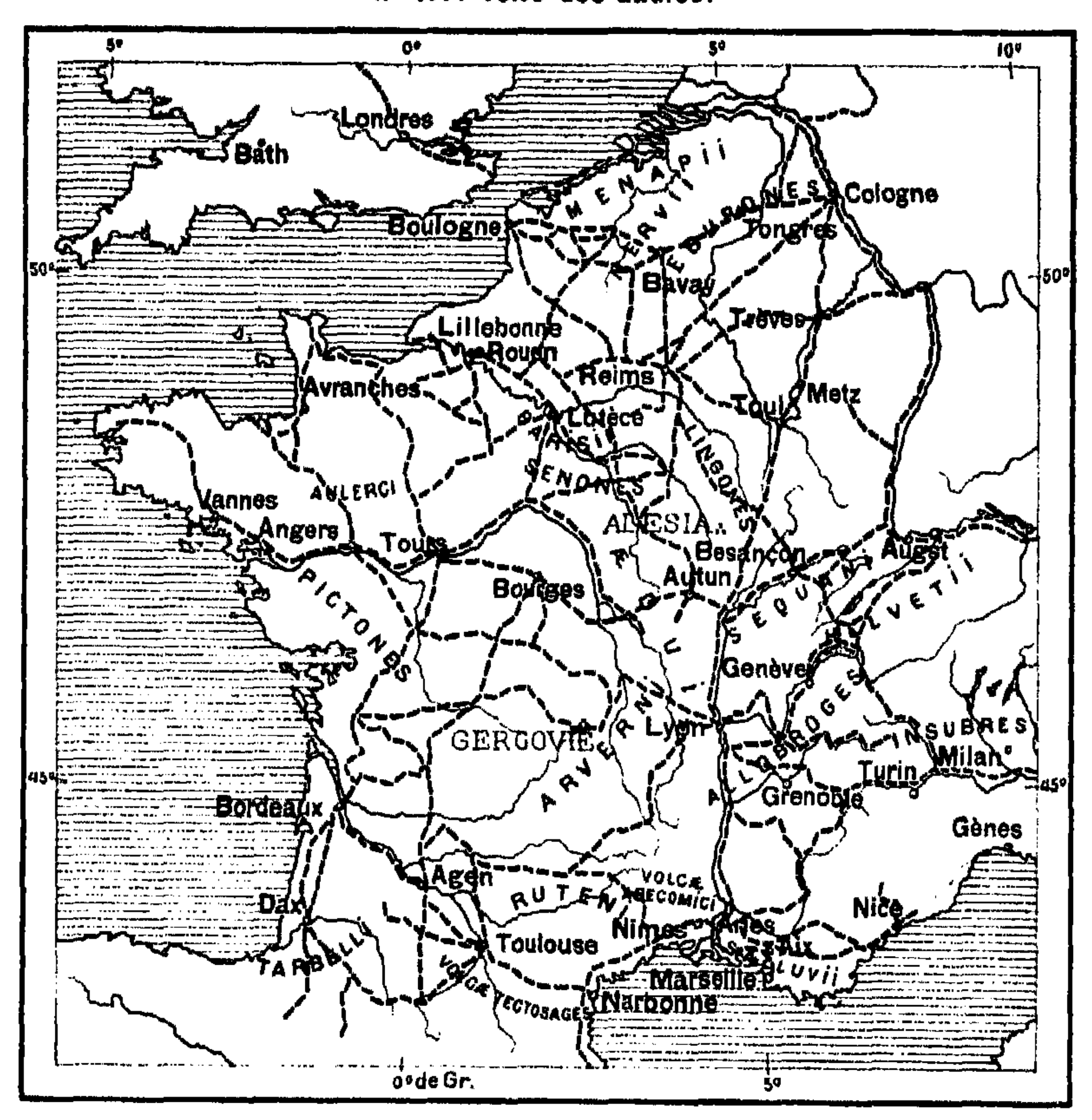
Cette rapide expédition de pillage, que les Cimbres errants vengèrent d'ailleurs bientôt après par l'écrasement complet des légions sacrilèges, inaugura une nouvelle ère de l'histoire, l'extension du monde méditerranéen vers l'océan du Nord. Certainement cette voie facile, si bien ouverte entre les escarpements des Cévennes d'une part, et de l'autre le mont d'Alaric et les collines boueuses du Lauraguais, devait avoir de tout temps une importance considérable, mettant en communication immédiate les Ligures avec les Ibères, et plus tard les Phéniciens, les Grecs et les Latins avec les Vascons d'Aquitaine, la « Province » avec la Gascogne.

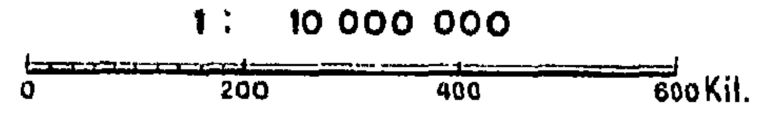
Cette route a grandement facilité les relations des peuples entre eux et de très grands événements se sont accomplis sur son parcours entre les populations oscillant de part et d'autre, comme des flots qui, accourant de deux mers, se précipitent et s'aheurtent au milieu d'un chenal. Aux temps des premiers rapports de Rome avec les Gaules, cette voie historique fut même, de toutes celles d'outre Cévennes, la plus importante dans l'équilibre des nations. Alors la puissance romaine, cherchant à se constituer solidement autour du bassin de la Méditerranée occidentale, devait tout d'abord s'accroître vers les lieux où se présentait à elle le moindre effort de résistance. A cet égard, nulle autre partie des Gaules n'était plus facile à saisir que le bas seuil d'entre Aude et Garonne. Les obstacles dont les Romains eurent à triompher de ce côté n'étaient point comparables

1. Henry Martin, *Histoire de France* I. — Amédée Thierry, *Histoire des Gaules*; Ch. Lenthéric, *Le Rhône* tome I, pp. 66, 67.

à ceux qu'ils surmontèrent dans les monts d'Auvergne et sur les arêtes de partage entre les deux versants de la Saône et de la Seine. Le monde civilisé, ayant à cette époque l'Italie pour centre d'impul-

N° 197. Voies des Gaules.





Les voies des Gaules sont tracées d'après la Table dite de Peutinger et l'itinéraire d'Antonin pris dans E. Desjardins, *Géographie de la Gaule romaine*.

Il manque la route du littoral méditerranéen, le long de la Rivière de Gênes; celle du Mont-Cenis pourrait, au contraire, être supprimée.

sion, se trouvait presque entièrement limité aux régions méditerranéennes et ne s'épandait dans la direction de l'Océan que par des voies encore très faiblement frayées: c'était, peut-on dire, uniquement par leurs relations avec Rome, la cité maîtresse, que les voies pre-



PISCINE ROMAINE A CHAMIERS, PRÈS DE PÉRIGUEUX

naient leur importance commerciale. Alors, littéralement, « tout chemin menait à Rome ». On s'explique ainsi que la route de Narbonne à Toulouse et à Bordeaux fût, de toutes, la plus fréquentée des Gaules, et que Narbonne, alors accessible aux navires d'un faible tirant d'eau, fût, en dehors de l'Italie, la cité la plus populeuse de l'Europe occidentale.

Mais, pendant le cours des âges, la valeur du transit s'accroît incessamment, et le rôle historique d'un chemin lui vient surtout des contrées vers lesquelles il mène : celles qu'il traverse sont rejetées au second plan. Or, la voie méridionale ou « garumnienne » des Gaules aboutissait à des mers désertes qui, lors de la conquête romaine, devaient rester encore pendant quinze siècles des « eaux sans rivages ». Au lieu de se continuer vers l'Ouest et de se renouveler avec une énergie sans cesse renaissante, le mouvement ne pouvait au contraire que s'amortir longtemps sur des plages délaissées. Il fallait que l'Amérique fût découverte pour que la Rochelle et Bordeaux pussent propager au loin la vie qu'elles avaient reçue. Au nord de la « Province » la voie « rhodanienne », plus difficile à suivre, avait en revanche, pour les Romains en particulier et pour tous les Méditerranéens en général,



THÉATRE ROMAIN A BAUCHARDS (CHARENTE)

l'avantage de les conduire au delà du tronc continental vers les péninsules et les îles océaniques, unissant ainsi des terres complètement distinctes, destinées à réagir les unes sur les autres par leurs civilisations respectives. Cette route naturelle, qui, par la vallée du Rhône et de la Saône, va rejoindre celle de la Seine en utilisant les seuils peu élevés des monts de l'Autunois et du Dijonnais, devint nécessairement, par les événements qui s'y accomplirent, l'axe même des Gaules, le tronc duquel se ramifient les branches.

Toutefois, il ne faut pas considérer cette voie majeure comme une route proprement dite, comme un chemin régulier franchissant une brèche unique de l'un à l'autre versant. Il en est de ces voies historiques comme des sentiers des prairies et des montagnes qui, suivant les conditions du sol et des pentes, tantôt se recourbent et s'infléchissent, tantôt montent ou descendent, ou bien se dédoublent, se divisent de mille manières suivant les inégalités et les obstacles du terrain. En certains endroits, la route semble oblitérée et ne se compose plus que de vestiges mal raccordés, comme les raidillons qui se perdent dans les pierres à l'escalade d'un rocher. Ainsi se sont formés, à la traversée des hauteurs, divers chemins secondaires, se succédant

du sud-ouest au nord-est sur une largeur d'une centaine de kilomètres, et ne dépassant nulle part 500 mètres en altitude. Les commerçants phéniciens, les Grecs peut-être, suivirent, bien des siècles avant César, ces voies de communication entre le littoral de la Méditerranée et le versant océanique. Alésia défendait un des seuils et l'on disait cette ville fondée par Melkarth, l'Hercule tyrien, le dieu de la force par excellence, puisque les hommes trouvaient leur intérêt à se laisser subjuguer[1]. Du côté du nord-est par les hautes vallées de la Saône, de l'Oignon, du Doubs, la route majeure « rhodano-séquanienne » se bifurquait aussi vers le Rhin et toute la Germanie. Cependant les itinéraires des trafiquants étaient restés complètement ignorés des savants grecs ; ceux-ci ne se faisaient aucune idée approximative des routes des Gaules, s'imaginant avec Hérodote (Livre II, 33) que l'Ister, ou Danube, naissait à la ville de Pyrène, c'est-à-dire dans les Pyrénées, pour traverser toute l'Europe de l'occident à l'orient.

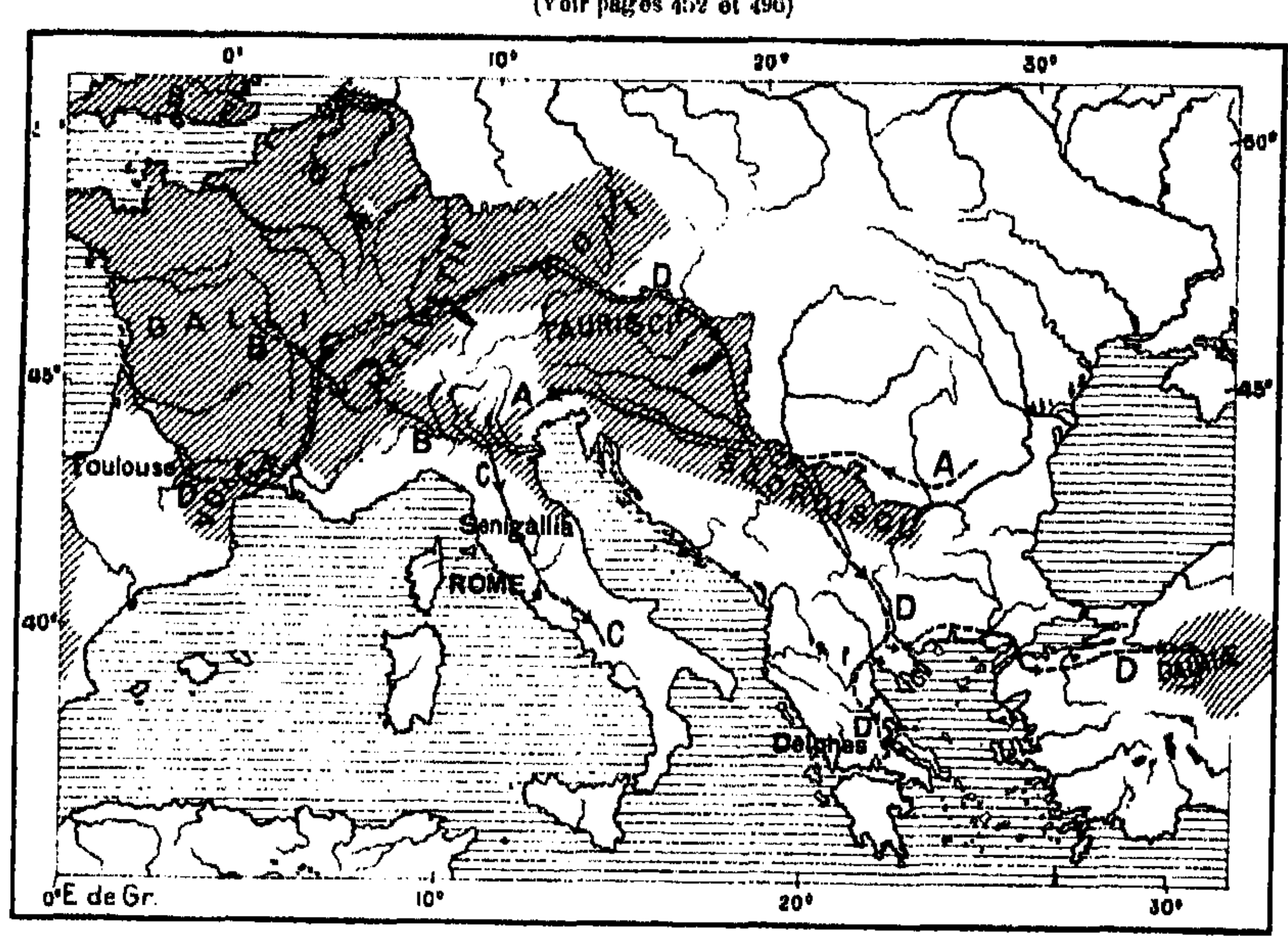
Si les routes qui donnèrent accès aux Romains sur le versant océanique, et par cela même, inaugurèrent une ère nouvelle de l'histoire, doivent à ces conséquences un intérêt tout spécial, les autres voies naturelles qui rattachent les Gaules aux contrées orientales, à travers la Germanie, déterminèrent aussi des résultats de la plus haute importance, quoique laissés généralement dans l'ombre à cause de l'ignorance dans laquelle on se trouve pour les époques et les détails des événements. Du côté de l'est, les campagnes des Gaules sont accessibles par des portes nombreuses aux peuples navigateurs qui se déplaçaient de l'Orient vers l'Occident ou du Nord-Est vers le Sud-Ouest : à diverses reprises pendant les âges de la pré-histoire et de la proto-histoire, ces chemins d'accès laissèrent passer des populations très différentes des habitants autochtones ou depuis longtemps établis dans le pays ; de nouveaux éléments ethniques modifièrent souvent le fond primitif des Ligures, Ibères et autres tribus qui peuplaient l'espace compris entre Pyrénées et Rhin.

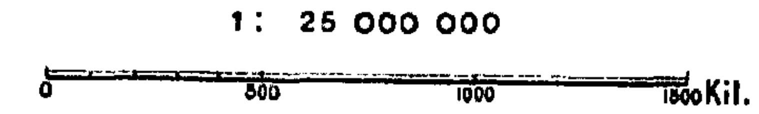
La nature même des contrées à traverser indique la marche des peuples envahisseurs que des refoulements de guerre, des phénomènes climatiques, un excès de croissance dans les familles ou toutes autres causes suscitant l'esprit d'aventure avaient ainsi mis en marche

1. Diodore de Sicile, Livre V, 24. — F. Lenormant, *Les premières Civilisations*

à travers le monde. Pour ne mentionner que la partie de ces routes comprise entre les vertes plaines de l'Europe orientale et les rivages atlantiques où s'arrêtaient forcément les migrateurs, on constate nette-







Le grisé indique, d'après Spruner-Mencke, la plus grande extension des tribus gauloises vers le IIIe siècle antérieur à l'ère vulgaire. Aux principales nations indiquées, il faudrait ajouter, en Espagne, celle qui donna son nom à la Gallécie ou Galice. Les routes ne sont tracées que comme indication générale, sans exactitude dans le détail.

On signale des invasions (A-A) de Gaulois en Circumpadanie, vers l'an de Rome 150; puis d'autres (B-B) deux cents ans plus tard. C'est alors que les Gaulois traversèrent les Apennins, défirent les Romains, brûlèrent Rome (363) et pénétrèrent jusqu'en Campanie (C-C). Cent ans plus tard, en 470, les Senones et leurs alliés furent exterminés à la bataille du lac Vadimon (Volsini ou de Bolsena).

C'est en 472 que la horde des Volces Tectosages partit de Toulouse (D-D-D); on la retrouve en Grèce, aux Thermopyles, puis à Delphes, en 474; la traversée de l'Hellespont date de 475 (278 ans avant l'ère vulgaire). Voir Amédée Thierry, *L'Histoire des Gaulois.*

ment l'existence de deux voies principales bien distinctes pénétrant dans les Gaules, l'une par la Germanie du Nord, l'autre par la vallée danubienne et ses prolongements. Entre les deux voies, en effet, la région était fort difficile à parcourir avant l'époque des défrichements et la construction des routes : d'immenses forêts recouvraient une longue zone de terrains élevés : Carpathes, monts de Bohème et de

Thuringe, Ardennes, ainsi que les espaces intermédiaires de la Germanie. Les voyageurs venant des campagnes sarmates, contournaient ces obstacles et les marécages du plateau russe et trouvaient un passage par les plaines de Pologne et les terres basses du littoral baltique[1], où des étendues sableuses, des landes et bruyères alternent avec des bois et des lacs sans profondeur. Cette zone riveraine, que les glaces de la Scandinavie avaient nivelée jadis, était le grand chemin tout préparé pour les mouvements ethniques, entre les régions ponto-caspiennes et les Gaules.

Au sud de la Germanie, la route historique était plus longue et plus sinueuse, mais elle fut également suivie par nombre de peuplades pacifiques ou guerrières. Cette route était la vallée du Danube. Contournant les montagnes, elle remontait successivement de l'est à l'ouest par les anciens lacs et les défilés de jonction, les « portes » par lesquelles s'est fait l'assèchement graduel de l'Europe centrale. Arrivée aux sources danubiennes, cette route n'avait qu'à se diriger vers le coude du Rhin à sa sortie des montagnes et à pénétrer en France par la brèche d'entre Vosges et Jura, dont l'importance stratégique est encore de nos jours considérée comme étant de premier ordre : on la désigne sous le nom de « trouée », comme si en cet endroit le mur extérieur des Gaules était rompu.

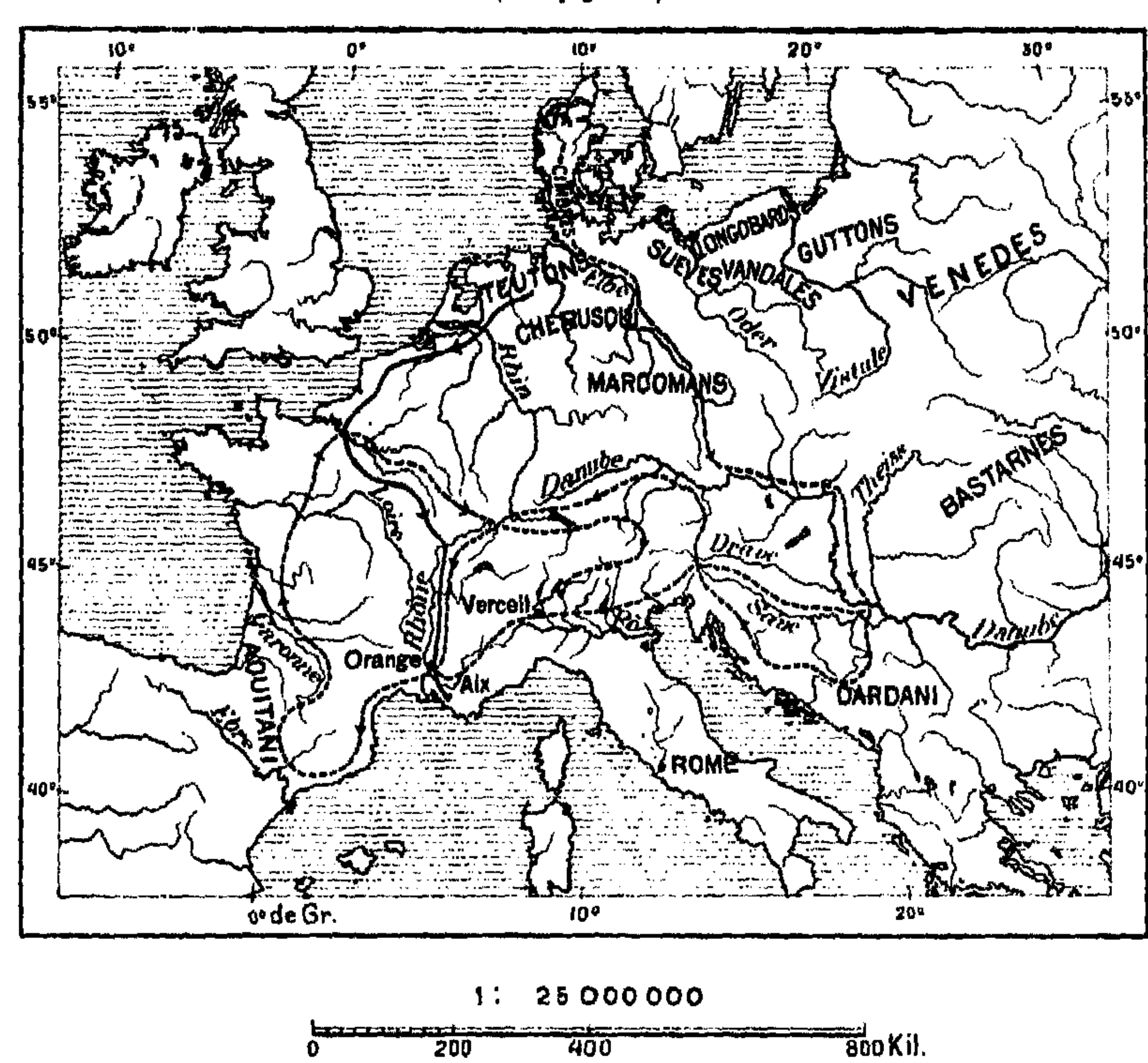
Cette route du Danube forme au nord des Alpes et de tout le diaphragme des montagnes de l'Europe un long chemin parallèle à la voie maritime de la Méditerranée. Suivant leurs mœurs et leurs conditions historiques, les différents peuples des contrées limitrophes de la mer Noire et de la mer Egée avaient donc le choix pour leur trafic, pour leurs expéditions ou leurs exodes entre les eaux et l'intérieur des terres. De part et d'autre s'accomplissaient des œuvres analogues; au nord comme au sud l'histoire évoluait dans la même direction; seulement le mouvement maritime, qui se confond avec l'histoire de la Phénicie, de la Grèce et de Rome, surgit devant nous éclairé par un flot de lumière, tandis que la marche des peuples, le long du Danube, non moins importante par ses effets durables, reste ensevelie dans l'ombre du passé : elle ne se révèle que par des noms de lieux, des légendes nationales, des

1. Voir vol. I, p. 205, carte n° 29, *Routes de l'Ambre.*

objets préhistoriques et les recherches des anthropologistes. Des trouvailles d'épées et de poignards en bronze révèlent les directions suivies par les marchands et par les migrateurs à travers l'Europe : les

N° 199. Incursions des Cimbres et des Teutons.

(Voir page 496.)



Les routes suivies par les Cimbres, — en trait discontinu, et par les Teutons, en trait plein, — sont copiées d'André Lefèvre, *Germains et Slaves*.

Orange rappelle la rencontre des Cimbres et du consul Cépion, rentrant de Toulouse où il avait repris aux Gaulois les trésors emportés de Delphes. Les Romains furent tous massacrés (an de Rome 648, — 105 avant l'ère vulgaire).

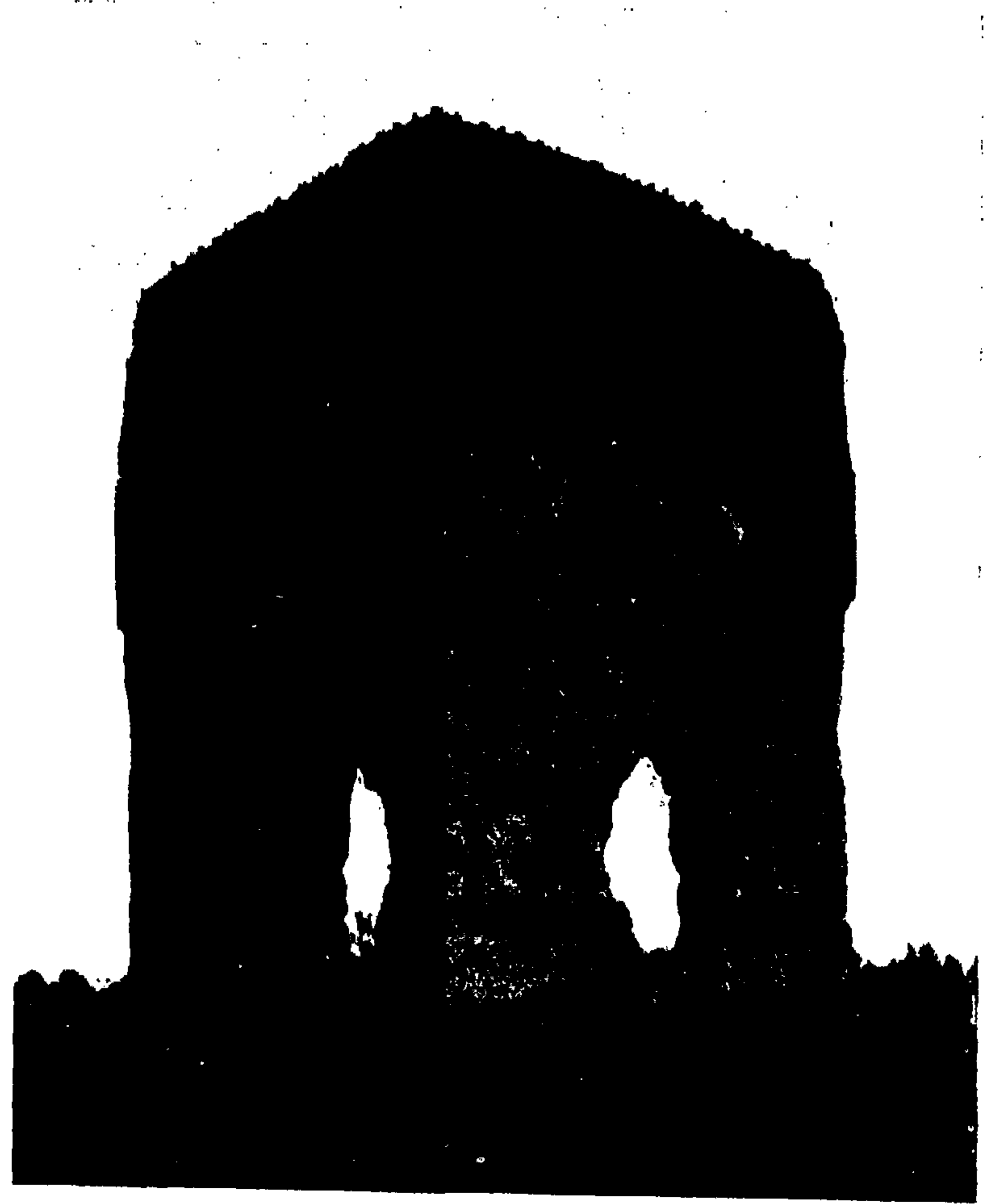
échanges se faisaient du nord au sud et du sud au nord à cause de la diversité des produits; les grands déplacements se portaient surtout dans le sens de l'Est à l'Ouest.

L'ensemble des données recueillies sur ces âges antérieurs à l'histoire écrite coïncide avec la tradition pour affirmer que le mouvement général des migrations s'est bien fait dans le sens de l'Occident : d'ailleurs, il devait en être ainsi puisque les vastes contrées où l'espace indéfini facilite l'accroissement rapide des familles et leur

émigration, se trouvent à l'orient de l'Europe, et que le refoulement se faisait vers le pourtour du champ de production et de lutte, vers les péninsules et notamment vers l'Europe occidentale, qui s'amincit par degrés entre la Méditerranée et l'Océan.

Cependant, il y a eu aussi des mouvements de reflux : des migrations eurent lieu en sens inverse de l'Occident en Orient; la plus fameuse est celle des Volces Tectosages ou Toulousains qui se fit il y a vingt-deux siècles. Quittant leurs campagnes des bords de la Garonne, ces guerriers marchent vers le pays du soleil levant, entraînés soit par simple esprit d'aventure, soit pour obéir à quelque engagement religieux de la nation, soit par suite d'insuffisance des ressources locales, d'un excès de participants au banquet de la vie. Ils vont devant eux, s'ouvrent un chemin, de force ou de bon gré, remontent le Rhône et la Saône, traversent le Rhin, contournent la Forêt Noire, puis descendent le Danube, pénètrent dans la Thrace et la Macédoine. Ils détruisent deux armées de Grecs encore tout fiers des souvenirs d'Alexandre; ils poussent ainsi jusqu'à Delphes dont ils pillent les trésors pour en rapporter une grosse part à Toulouse et la consacrer aux dieux. Leurs aventures, qui semblent un rêve, avaient duré trois années, mais ils ne revenaient pas tous : deux de leurs bandes, aidées par les luttes entre les principicules anatoliens, auxquels elles vendent leur appui, franchissent l'Hellespont et le Bosphore, pénètrent en Asie Mineure et, après mille avatars, — on trouve à cette époque des mercenaires gaulois dans tout l'Orient et même dans la vallée du Nil, — s'établissent sur le haut Halys. Le royaume de Galatie, pendant une couple de siècles, rappela leur étrange expédition.

L'invasion des Cimbres, originaires de la péninsule danoise, et des Teutons, venus de l'Europe centrale, renouvela chez les Romains les « terreurs » du tumulte gaulois: elle paraît s'être ruée sur le monde occidental par les deux voies historiques majeures de la Germanie, celle des côtes septentrionales aussi bien que celle du Danube. Les récits incohérents des auteurs anciens nous les montrent tantôt sur un point, tantôt sur un autre, et l'on peut croire réellement que ces populations barbares, affolées du danger terrible de la résolution prise, erraient un peu à l'aventure. Des nations entières, hommes, femmes, enfants quittaient le sol natal, les tombeaux des aïeux, pour



Cl. Neurdein

TEMPLE DE JANUS, A AUTUN

chercher à travers l'Europe la contrée inconnue qui devait être leur patrie nouvelle. La guerre, et une guerre d'extermination, était le résultat fatal de cette course vagabonde; mais ils ne tenaient qu'à l'occupation d'un territoire plus vaste et plus fécond que les terres abandonnées par eux. Pendant plus de dix ans, on les voit, eux et les peuples alliés qu'ils entraînaient dans leur course, sur les bords de l'Elbe, sur ceux du Danube et du Rhin, puis dans les vallées orientales des Alpes germaniques, dans l'Helvétie, dans la vallée du

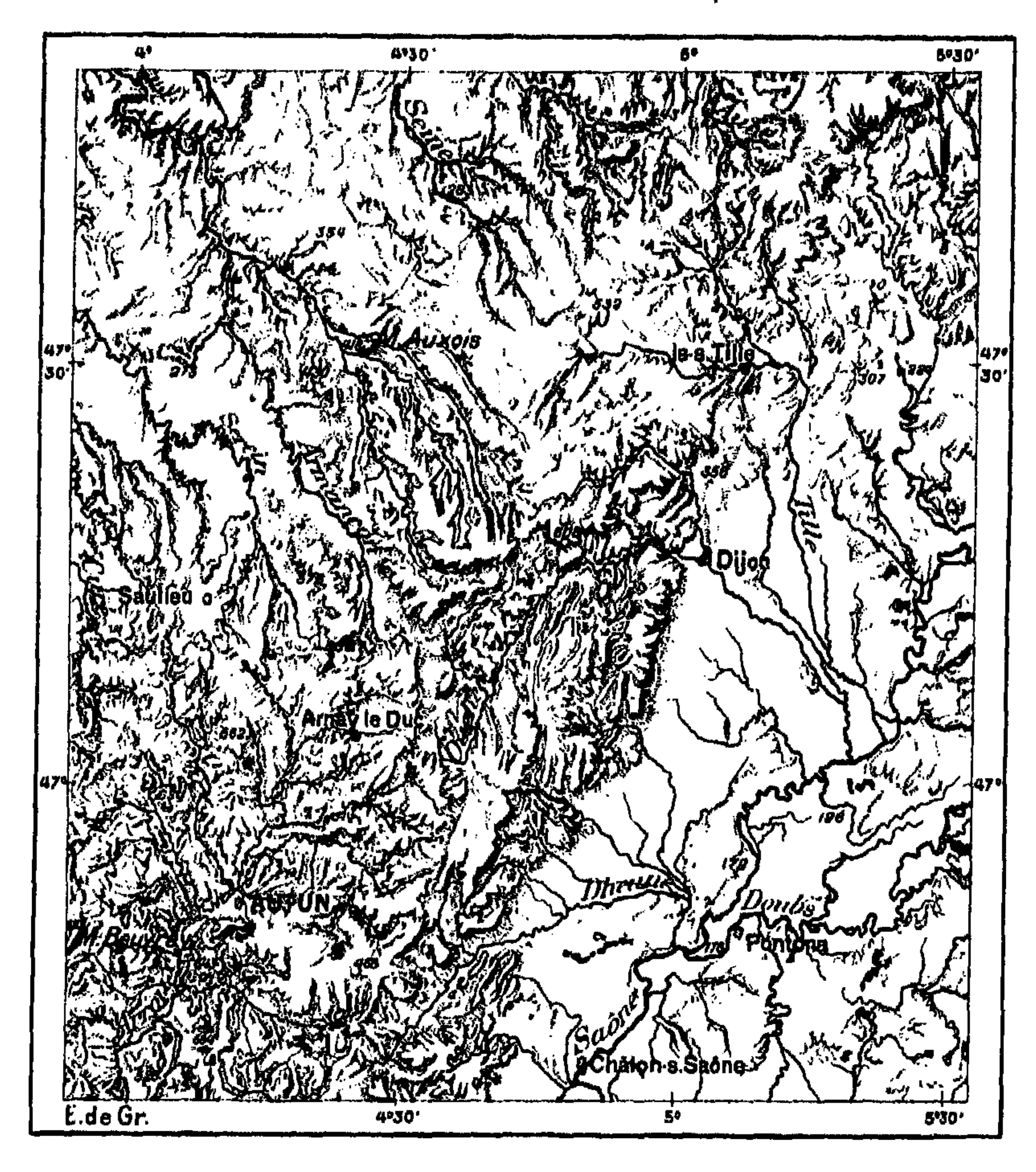
Rhône, au pied des Pyrénées, en Espagne. Sans objectif précis dans leur marche, ils ne surent pas profiter de l'effroi des Romains, et ceux-ci eurent le temps d'apprendre à les combattre et à les vaincre comme ils l'avaient fait pour les Gaulois et les Carthaginois. Marius écrase les Teutons en Provence, dans les champs dits maintenant de Pourrières ou de la « Pourriture », puis, l'année suivante, anéantit les Cimbres dans les plaines du Pô, près de Vercelli (Verceil). La première avant-garde des envahisseurs « teutons », dont le nom est devenu celui de tous les Allemands, avait complètement disparu : c'était un peuple d'environ un demi-million d'hommes.

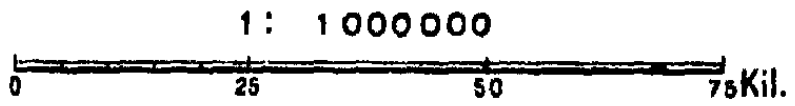
De nouvelles invasions de Celtes et de Germains furent la cause initiale de la conquête des Gaules par César. La pression des peuples dans le sens de l'est à l'ouest, pression qui devait un jour amener la ruine de l'empire romain, continuait de se produire, et au lieu d'attendre ces inondations d'hommes, les légions allaient désormais se porter au-devant d'elles. Les Helvètes, Celtes échappant à leur prison des Alpes pour aller dans les belles plaines des Gaules occuper des terres plus étendues, sont arrêtés tout d'abord à l'issue même du Léman, puis retardés dans leur marche sous divers prétextes et rejetés en dehors de leur route, puis entraînés dans le pays des Eduens, alliés de Rome et battus près de Bibracte, la forteresse naturelle du mont Beuvray, que remplaça plus tard l'opulente cité d'Autun (Augustodunum): ils sont obligés de retourner dans leur pays de montagnes, ne laissant dans la Gaule que leurs alliés Boïens, accueillis en hôtes suppliants.

Bientôt après, César eut à repousser une nouvelle invasion plus formidable encore, et pour réussir, il lui fallut en même temps toute sa diplomatie et son génie militaire Un grand chef germain, de la nation des Marcomans, avait été appelé à l'ouest du Rhin, ou plutôt s'était laissé entraîner à l'aventure par le mouvement général de migration, par la poussée qui se produisait à cette époque dans la direction de l'Occident: lorsque César pénétra dans les Gaules, plus de cent vingt mille Suèves, Marcomans et autres Germains occupaient déjà le pays. Le prétexte invoqué par Arioviste était d'aider les Séquanes contre leurs rivaux, les Eduens. Ceux-ci, les plus puissants, formaient une confédération très solidement établie dans le massif de collines et de monts

forestiers qui sépare les trois bassins de la Saône, de la Loire et de


N° 200. Portion du Seuil Rhodano-Séquanien.





Les villes marquées sur la carte existaient déjà à l'époque romaine. Dijon remplace Divio, — Autun, Augustodunum, — Chalon-sur-Saône (et non Châlon), Cabillonum, centre commercial des Eduens, — Arnay-le-Duc, Arnacum, — Saulieu, Sidilocum, — Pontoux, Pontona ou Pons Dubis, — Til-le-Châtel, à 4 km. E. de Is-sur Tille, Tilena.

On n'a encore opéré que des fouilles très succintes sur le mont Beuvray; néanmoins, on a reconnu le périmètre de Bibracte qui couvrait 135 hectares de superficie; la ville ne semble pas avoir été habitée après les premières années de l'ère chrétienne. Sur les flancs du mont Auxois se trouve Alise-Sainte-Reine, village que l'on admet généralement avoir remplacé Alesia.

l'Yonne. Mais, comme il arrive toujours, la possession d'un domaine

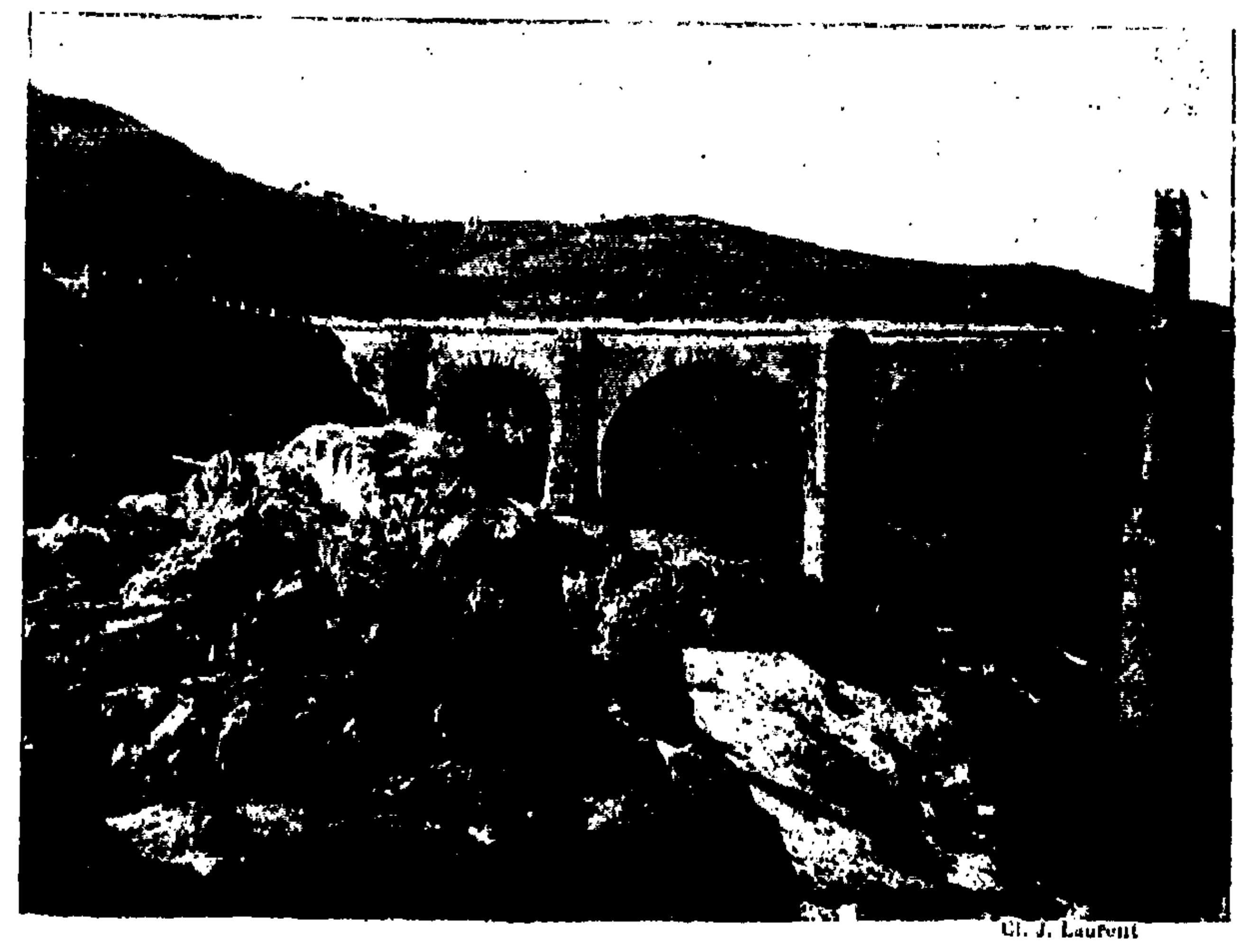


PISCINE ROMAINE A BATH (ANGLETERRE)[1]

qui leur assurait de si précieux avantages commerciaux et militaires développa chez la nation privilégiée l'insolence et l'amour du lucre. Les Eduens, dont le territoire s'étendait jusqu'aux rives mêmes de la Saône, voulaient monopoliser le trafic par ce cours d'eau et réclamaient des Séquanes d'outre-fleuve des droits trop élevés pour leurs expéditions de porc salé[2]. César intervint comme protecteur des Eduens, les « frères de son peuple », demandant aux nations germaines de ne plus continuer leur mouvement d'invasion. Arioviste refusa d'arrêter sa marche, mais il fut vaincu et forcé de repasser le Rhin.

A diverses reprises, durant les soixante-dix années qui suivirent, des généraux, César tout d'abord, puis Drusus, Tiberius, Germanicus poussèrent des expéditions temporaires au-delà du fleuve; les légions purent même se baigner dans l'Elbe; mais les envahisseurs n'eurent point le temps d'organiser leur conquête; les barbares surent faire respecter leur indépendance au nord du Main; les Romains, d'autre part, enforcèrent leur domination entre le Danube et le Rhin et occupèrent

1. Communiquée par le *Monde Moderne* (Juven éditeur). — 2. Strabon, livre IV, chap. III, 2.



PONT ROMAIN D'ALCANTARA (ESPAGNE)

la rive droite de ce fleuve jusqu'en face de l'embouchure de la Moselle. L'exode germanique fut ainsi retardé de quelques siècles, pendant toute la période de domination romaine.

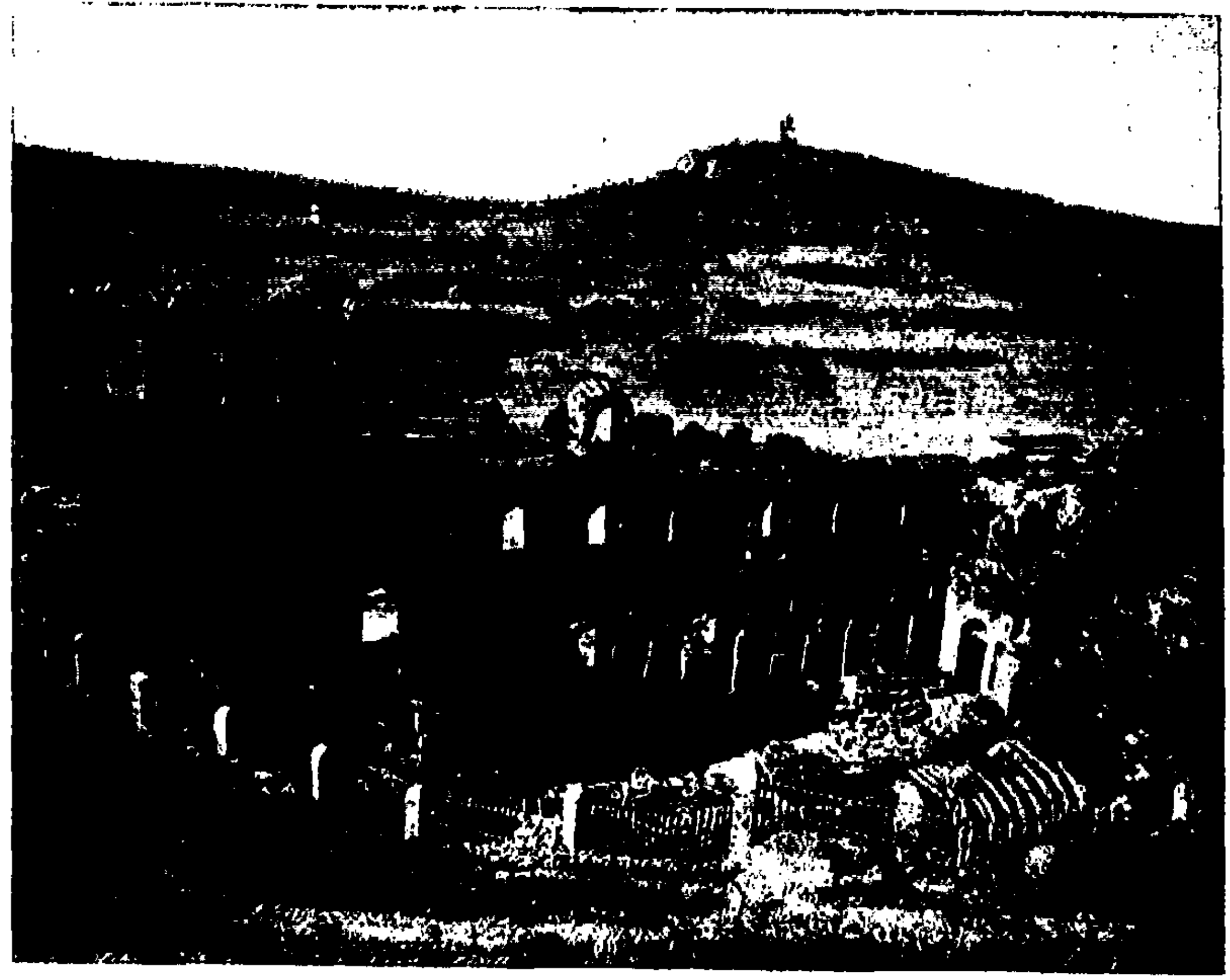
Maîtresses de la portion centrale des Gaules, les légions se portèrent victorieusement vers diverses parties de la contrée, d'un côté jusqu'à l'embouchure de la Loire dans le pays des Namnètes (Nantes) et des Vénètes (Vannes), où elles eurent à improviser une marine, entrant ainsi pour la première fois en contact avec la grande houle atlantique, et à combattre sur les confins de la Mer Ténébreuse, — au confluent, pense-t-on, des rivières de Vannes et d'Auray[1], — et de l'autre côté jusque dans le territoire des Belges et des Nerviens, vers les grandes forêts et les marécages du Nord. La Gaule semblait si bien conquise que César ne craignit point d'aller porter la guerre dans la Bretagne insulaire, au delà du détroit. En revenant de cette terre dont on ne savait pas même si c'était une île ou un « autre monde », il put aller gagner des victoires en Illyrie, et discuter en Italie le partage du monde avec ses rivaux, Crassus et Pompée.

1. Amiral Réveillère.

Mais les cent peuples enfermés entre les Pyrénées et le Rhin frémissaient de leur défaite, et la plupart d'entre eux se liguèrent contre l'étranger. Même les Eduens entrèrent dans la conjuration et César se trouva menacé de perdre, avec les seuils de partage entre les deux mers, la clef de toute la contrée des Gaules. Les péripéties de cette lutte suprême fourmillent de scènes classiques des horreurs de la guerre : la destruction, par leurs propres habitants, des villes incapables de se défendre, le massacre méthodique d'une peuplade désarmée, les Eburons, dont la population valide avait succombé sur les champs de bataille, la campagne obscure des partisans indomptables succédant aux combats en ordre rangé sont des exemples typiques dont les siècles suivants ne montrent que de pâles décalques : mais le courage des uns ne put prévaloir contre la science militaire et la persévérance des autres. Les Romains l'emportèrent définitivement et ce fut précisément dans le voisinage du seuil, sur les pentes du mont Auxois que se livra la bataille décisive. En ce lieu géographique marqué par la nature, se fit le dernier effort de l'indépendance gauloise : du coup la Gaule devint romaine et, par le même effet, l'équilibre de l'empire se trouva déplacé vers le monde extérieur ; avec un prodigieux accroissement de puissance, c'était aussi un redoutable danger.

L'expansion rapide des conquêtes romaines dans les contrées du monde barbare s'explique par le fait que les légions représentaient une très forte unité contre les petits États sans cohésion, divisés par les rancœurs des dissensions et des guerres, très ombrageux à cause de la différence des intérêts locaux, et dépourvus d'initiative par suite du grand ascendant des prêtres, des magiciens et druidesses, qu'il fallait consulter en toute occurence grave. Les peuplades qui n'étaient pas séparées par ces différences d'origine et de langue et qui même s'unissaient à l'occasion par un lien de fraternité temporaire changeaient facilement d'idée quand elles voyaient miroiter devant elles les avantages illusoires ou réels d'un changement de politique. Même au plus fort du péril, César, qui avait perdu l'appui de ses anciens alliés les Eduens, se réconcilia par cela même avec ses anciens ennemis, les Séquanes.

L'évidente supériorité des Romains en civilisation était de nature à fasciner les populations soumises et à leur donner un idéal commun



Cl. Bonfils.

ATHÈNES — THÉATRE D'HÉRODE ATTICUS

de culture. C'est ainsi qu'après la conquête romaine se créa une unité nationale qui n'existait pas auparavant. La langue du vainqueur était en même temps celle qui apportait des formules de lois précises, une littérature déjà riche, une rhétorique élégante dans les discours du forum; elle fournissait un parler d'usage entre les barbares qui ne se comprenaient que difficilement, aussi devint-elle bientôt la langue de tous les Espagnols, de tous les Gaulois, de tous les Bretons policés, et, peu à peu, l'idiome des maîtres pénétra dans la foule assujettie. D'ailleurs, si opprimée que fût celle-ci, elle ne pouvait songer à se redresser contre la toute-puissante Rome: tout au plus, à l'époque des compétitions impériales, prenait-elle part aux séditions suscitées parmi les défenseurs même de l'empire.

Mais cet empire était si vaste que dès le règne de César, il offre une tendance à se diviser en deux moitiés: l'Orient et l'Occident. Lors de la brouille définitive entre César et Pompée, celui-ci ira camper en Epire, puis en Thessalie, attendant la bataille décisive; après le meurtre de César, le monde romain est réellement partagé pendant

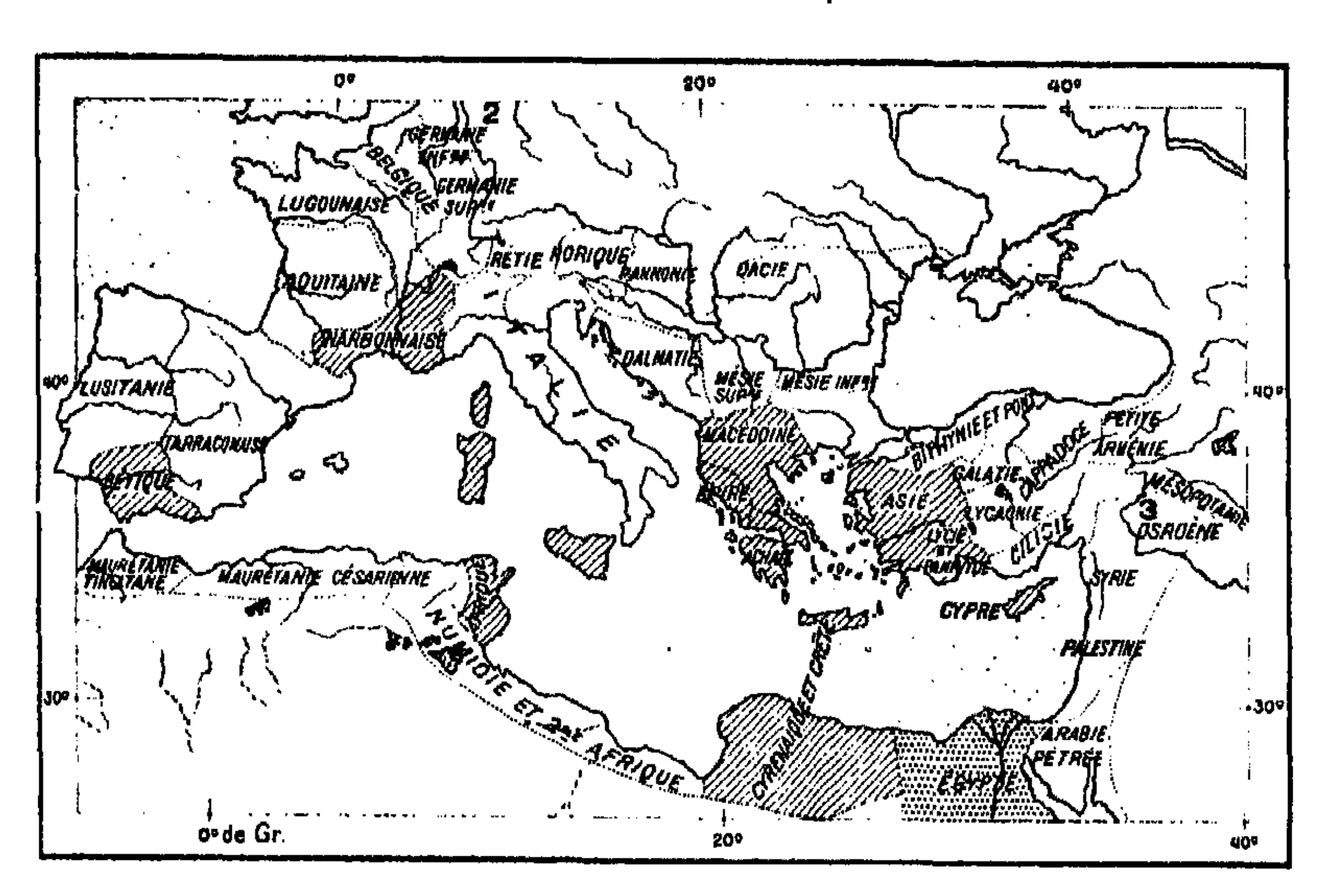
quelques années entre Octave et Antoine, les deux héritiers. Octave commande à Rome et, comme dominateur de l'Occident, passe ses premières années à consolider sa puissance sur les Espagnols, les Gaulois, les Germains les plus rapprochés des frontières, les Illyriens; il nettoie la mer des pirates et il se prépare patiemment à se débarrasser de son rival, le maître de l'Orient. Celui-ci qui réside dans Alexandrie, auprès de la divine Cléopâtre, a tout un cortège de rois autour de lui, et son pouvoir s'étend jusque par delà Babylone, dans le pays des Parthes. Enfin, treize années après la mort de César, se produit l'inévitable choc: les deux flottes, les deux armées sont en présence, mais il semble qu'Antoine, le despote de l'Orient, eût déjà pris quelque chose du fatalisme de ses sujets, accoutumés depuis des siècles à la défaite : ayant peut-être les ressources nécessaires pour la victoire, il se laisse vaincre sans grande résistance et finalement se tue. L'empire romain, après s'être déjà scindé, se reconstruit, et, cette fois, avec assez de cohérence pour que l'union se maintienne pendant quelques siècles encore.

De quel élan la foule romaine se « rua dans la servitude » lorsque, après la bataille d'Actium, Octave devint le maître du monde, les vers de Virgile le racontent! Les horribles proscriptions, les guerres étrangères et civiles qui avaient dévasté l'Italie et toutes les régions méditerranéennes, inspiraient à tous un immense désir de paix, un besoin immodéré de repos : l'ordre à tout prix, même sous la main d'un despote, tel était l'universel désir des populations. On avait déjà vu le prosternement de tous lorsque César, sans qu'il lui convînt de prendre le titre de roi, avait daigné s'élever au-dessus des hommes et rappeler ses origines divines. « ...Notre maison réunit au caractère sacré des rois, qui sont les plus puissants parmi les hommes, la sainteté révérée des dieux, qui tiennent les rois eux-mêmes dans leur dépendance... », disait-il déjà à trente-deux ans, au début de sa carrière politique, avant que trois millions de cadavres dus à ses vingt années de guerres eussent ajouté à sa gloire[1]. Octave, lui, ne s'arrête pas en chemin. Il change de nom, désormais il est « Auguste » comme les dieux; il a toutes les investitures à la fois,

1. A. Lefèvre, *L'Histoire*. — Vacher de Lapouge, *Les Sélections sociales*.

celles de l'aristocratie et celles du peuple, le commandement militaire et le pontificat; il réunit tout en sa personne, même l'amour de ses sujets, l'admiration de ceux qui, non encore asservis, vivent en dehors des frontières lointaines : ainsi les Parthes lui renvoient les dépouilles que, dans une précédente guerre, ils avaient remportées

N° 201. Provinces de l'Empire.



1 : 40 000 000

0 500 1000 1500 2000 2500 Kil.

1. Promontoire d'Actium, bataille navale; après la fuite de Cléopâtre, Octave défait Antoine, an de Rome 722 (— 31). Le méridien d'Actium représente à peu près la limite des territoires gouvernés jusqu'alors par les deux rivaux.

2. Teutoburger Wald. Les Chérusques dirigés par Arminius, écrasent trois légions romaines commandées par Varus, an de Rome 762 (+ 9).

3. Carrhæ, défaite des Romains par les Parthes, Crassus tué, an de Rome 700 (— 53); nouvelle défaite 349 ans plus tard.

Les provinces qui, sur la carte, sont recouvertes d'un grisé étaient administrées par le Sénat, les autres dépendaient directement de l'Empereur; l'Égypte était en outre sa propriété particulière.

sur Crassus. Le poète Virgile chante son épopée de l'*Enéide* en l'honneur du nouveau maître, du nouveau dieu, et lui donne une place dans les constellations du ciel, entre Erigone et le Scorpion qui la poursuit.[1]

A maints égards, la transformation de république en empire fut

1. Virgile, *Géorgiques*, livre I, 33.

pour l'État romain beaucoup plus un accomplissement qu'une révolution. Vainqueurs de l'aristocratie, César, puis Auguste représentaient par cela même en leur personne divine le triomphe de la démocratie. Les tribuns qui avaient plaidé pour le peuple contre les patriciens s'incarnaient désormais dans l'empereur; c'est à lui que devaient s'adresser toutes les revendications, et la tourbe des sujets n'avait qu'à louer sa grandeur et sa générosité lorsque d'immenses approvisionnements de vivres leur étaient distribués, avec accompagnement de fêtes et de cérémonies triomphales. Néanmoins Auguste, tout assuré qu'il pût être de l'abjection des multitudes, avait un danger à conjurer, celui qui pouvait résulter de l'excès de force intellectuelle et morale bouillonnant encore dans les générations héritières de tous ceux qui avaient agi pendant les siècles de l'oligarchie dite républicaine; il lui fallait à tout prix séduire ou écarter tous les hommes qui avaient encore de la fierté, le mépris des grandeurs, un caractère personnel. Des proscrits se dispersèrent encore une fois sur les grandes routes de l'empire, mais après l'œuvre de violence vient celle de l'astuce : il s'agissait de terminer en douceur la besogne que les bourreaux avaient commencée, et César-Auguste fut un maître dans cet art.

D'abord il éloigna les meilleurs en les envoyant défendre la puissance romaine sur les frontières de l'empire, puis à Rome même, que de fausses occupations, que de charges inutiles, que de sinécures il sut créer pour donner le change à tout un monde de fonctionnaires qui se prirent au sérieux! Il y eut des poètes de cour, des moralistes publics, des fonctionnaires pour la vertu, mais il y eut aussi des prêtres. Auguste fut avant tout un restaurateur de la religion, et les vieilles pratiques délaissées furent rétablies avec soin : désormais les augures, pénétrés de l'importance de leurs fonctions, eurent à « se regarder sans rire ». Mais parmi tous ces rites il n'y en eut point qu'on dût célébrer avec plus d'onction et de ferveur que le culte de l'Empereur lui-même, le grand dieu de la Terre, associé aux grands dieux des cieux. De même que des extatiques chrétiens se vouent au « sacré cœur » de Jésus ou au « sacré cœur » de Marie, des sujets, ivres d'abjection servile, se vouaient à la divinité du Maître Universel.

Dans chaque famille les Pénates impériaux avaient pris place au-dessus des Lares de la maison et du quartier. Ainsi l'auguste divinité était-elle partout présente, dans les camps, dans les temples, sur



Cl. Alinari.

ROME — THERMES DE GALLIEN

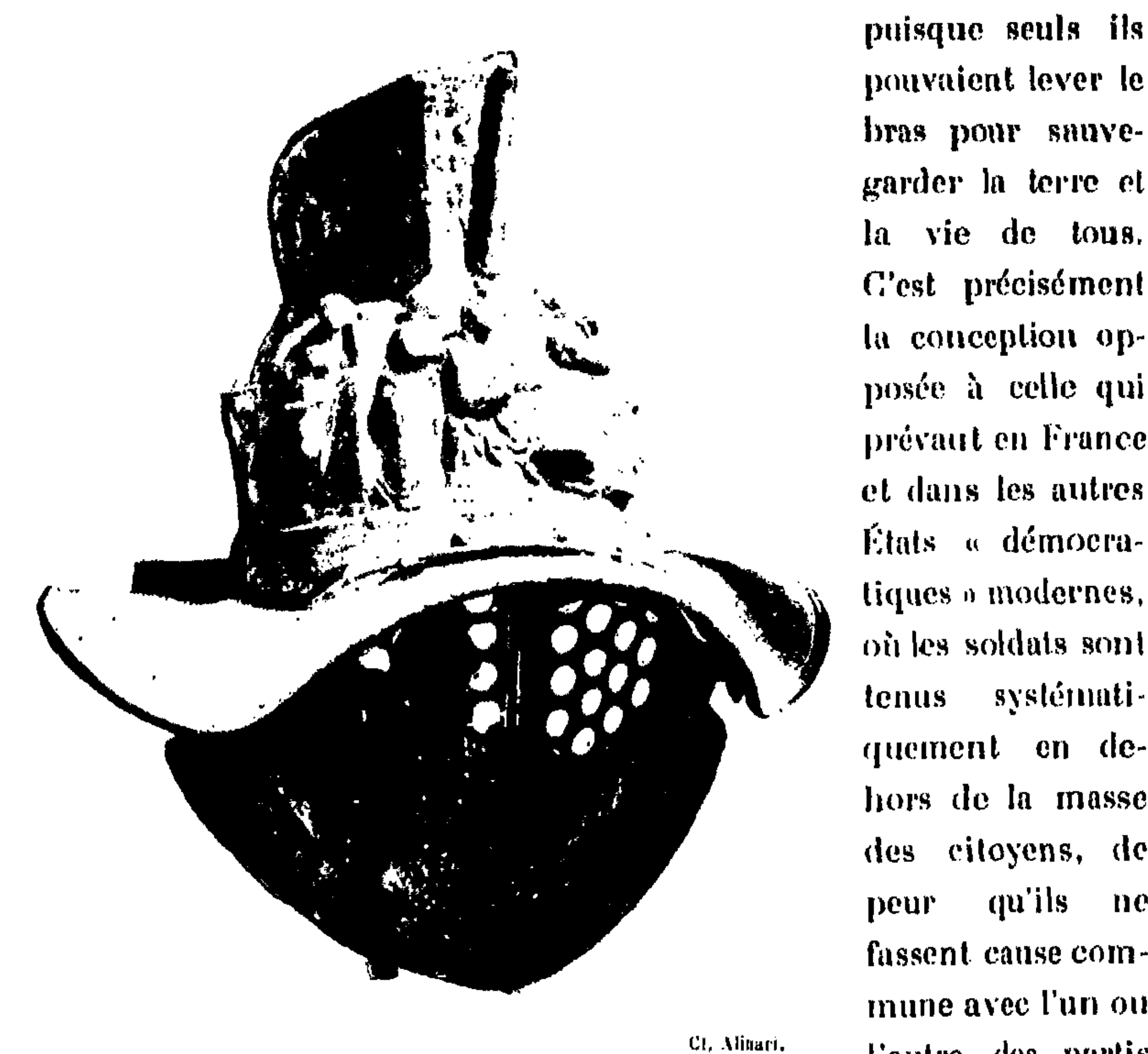
les places publiques et dans chaque demeure de l'immense empire[1].

La concentration du pouvoir entre les mains d'un seul devait avoir aussi pour résultat de modifier la constitution des forces militaires. Pendant toute la durée de la république romaine, l'armée avait toujours été considérée comme la nation même : elle était composée de l'ensemble des citoyens valides, que l'on enrôlait en temps de guerre pour les congédier en temps de paix. Jusqu'au règne d'Auguste, il n'y avait eu ni armée permanente ni soldats de profession : il n'existait pas même de chefs désignés gardant leur titre après la campagne, quoique depuis les Scipion, les Marius et les Sylla il y eût graduellement une évolution en ce sens. Le dictateur ne l'était que durant la période critique : aussitôt après le danger il rentrait dans les rangs de sa classe, avec sa gloire ou sa honte en plus. Il est vrai que les capitaines d'armée étaient toujours choisis parmi les aristocrates de naissance, mais les charges militaires inférieures appartenaient de fait, et proba-

1. André Lefèvre, *L'Histoire*, p. 251.

blement en vertu du suffrage, à ceux qui plaisaient aux camarades par leur prestance, leur courage, leur talent de persuasion, ou bien qui s'étaient distingués dans les guerres antérieures[1].

La validité physique, étant la condition première d'une bonne défense nationale, était devenue par cela même la raison unique du droit de vote : les soldats seuls votaient comme citoyens actifs, puisque seuls ils pouvaient lever le bras pour sauvegarder la terre et la vie de tous. C'est précisément la conception opposée à celle qui prévaut en France et dans les autres États « démocratiques » modernes, où les soldats sont tenus systématiquement en dehors de la masse des citoyens, de peur qu'ils ne fassent cause commune avec l'un ou l'autre des partis en lutte, révolutionnaire ou césarien. Dans l'Europe moderne les soldats ne votent pas : dans la Rome antique les citoyens votaient aussi longtemps qu'ils avaient la force et la virilité, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de soixante ans. Pour se rendre au lieu de vote, il fallait défiler en des passages très étroits où l'on se suivait un à un, de sorte qu'il était facile de reconnaître immédiatement les arrivants ; dès qu'un vieillard ayant dépassé l'âge réglementaire se présentait, on le précipitait du



Cl. Alinari.

CASQUE DE GLADIATEUR

1. Gaston Boissier, *Revue des Cours et Conférences*, 1897, 1898.

haut du couloir, désigné du nom de *pons, pontis*, d'où l'expression de *depontani* qualifiant les individus qui ne comptaient plus au nombre des citoyens actifs. Évidemment ce simulacre de meurtre par noyade rappelait le temps où le peuple migrateur se débarrassait réellement des invalides qui le gênaient dans sa marche[1].

Le changement de régime, lors de la transformation de la république en empire, entraîna la création d'une armée permanente, instrument du souverain, destiné à devenir bientôt l'arbitre du pouvoir. Les légions, dont la durée était variable autrefois, furent instituées d'une manière définitive comme pour l'éternité. L'esprit de corps naquit : l'honneur des aigles remplaça dans l'esprit du soldat la fierté nationale et le dévouement à la cité ; le culte de l'empereur, dont l'image était représentée sur les drapeaux, prit un caractère religieux, et l'ambition de tous ces gens de glaive, désormais étrangère aux passions du monde civil qui s'agitait en bas, consistait à monter de grade en grade dans la voie du commandement militaire.



Cl. Giraudon.

CASQUE EN FORME DE BONNET PHRYGIEN
TROUVÉ A HERCULANUM
Bibliothèque Nationale.

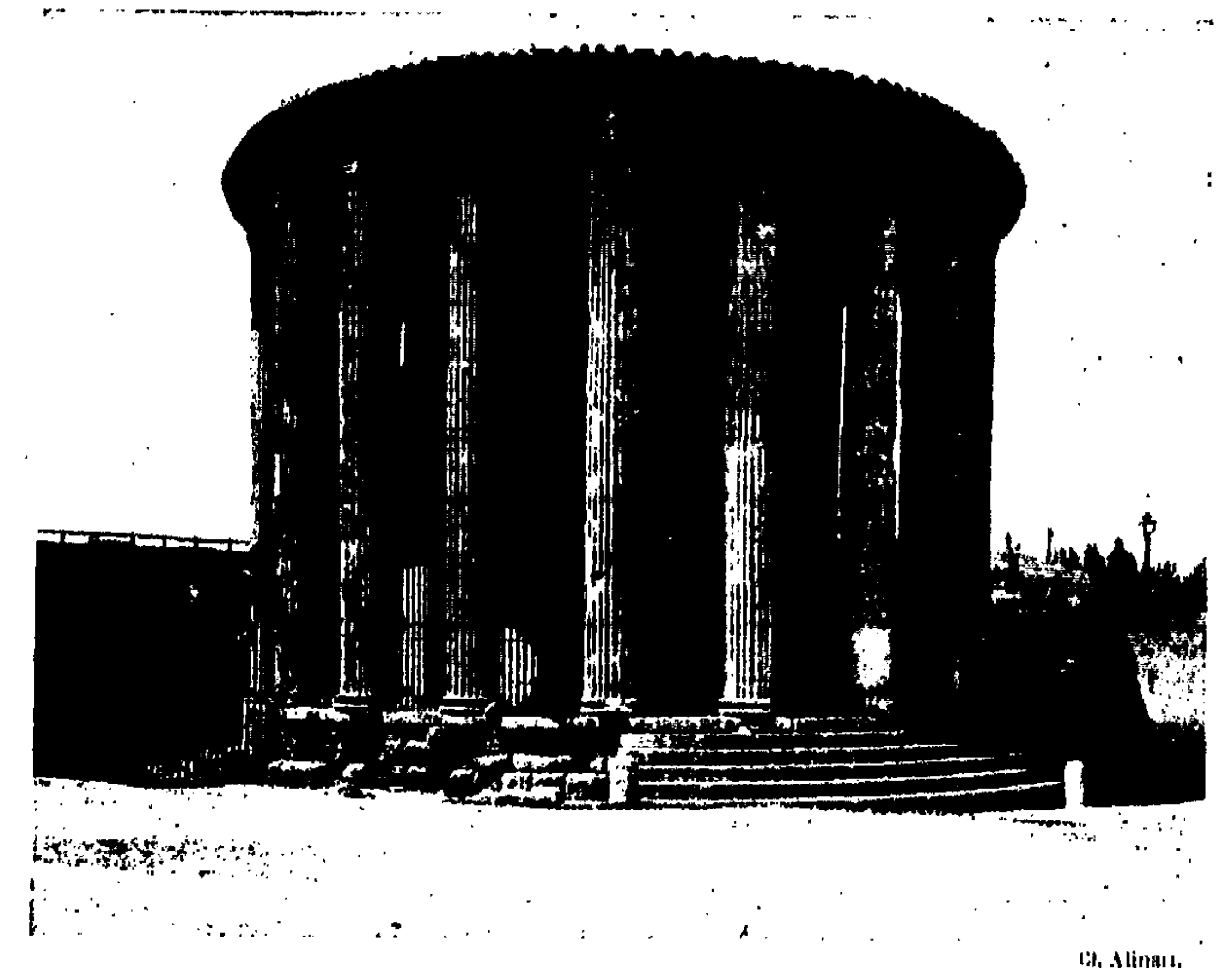
Un autre changement, des plus importants par ses conséquences.

1. R. von Ihering, *Les Indo-Européens avant l'Histoire*, p. 402.

s'accomplissait en raison de l'immense étendue de l'empire : les corps d'armée devaient s'établir à demeure, dans le voisinage des frontières menacées ; ils occupaient des camps fortifiés à côté desquels se fondaient des villes de tavernes et de boutiques, dépendant absolument de la légion voisine et en prenant même souvent le nom. Par la force graduelle des choses, ces villes devenaient peu à peu des cités militaires d'où partait toute l'initiative politique de la province, toujours exclusivement soumise aux intérêts de l'armée locale. La même raison qui avait obligé des empereurs à établir les troupes sur les frontières, les forçait également à recruter leurs soldats par voie d'engagements volontaires, et tous les enrôlés, dont la guerre était le métier et qui n'avaient d'autre avenir que dans la profession des armes, dressaient leur descendance au même genre de vie. Se mariant dans le pays, parlant la langue des indigènes, ils finissaient par constituer des bandes armées fort différentes des anciennes légions romaines ; à demi barbares, ils préparaient inconsciemment la future invasion barbare. La cause publique leur devenait indifférente, ils ne voyaient d'autre gloire que celle du corps auquel ils appartenaient et c'est dans son unique intérêt que se faisaient les révolutions militaires. « Il y a même lieu de s'étonner, dit Gaston Boissier, que l'armée ait en somme usé si modérément de sa puissance »[1]. La grande ombre de Rome planait quand même au-dessus des soldats.

Même sous le règne d'Auguste, alors que commençait la longue « paix romaine », un désastre prophétique vint annoncer quelles seraient un jour les destinées de l'empire. Des légions aventurées à une grande distance au delà du Rhin, en des régions forestières habitées par les Chérusques, y furent enveloppées et massacrées jusqu'au dernier homme. Le grave avertissement fut compris : satisfait du lot qui lui était échu, Auguste ne cherchait point à l'agrandir par l'acquisition des espaces hyperboréens qui, aux yeux des Romains policés, n'étaient pas même considérés comme appartenant au monde proprement dit. Joueur favorisé par le sort, il ne voulait point se lancer de nouveau dans les hasards, comme au temps de sa jeunesse, et risquer l'immensité de la fortune acquise. Mais s'il pouvait retarder le destin, il lui était impossible de le conjurer. Le silence des

1. *Revue des Cours et Conférences*, 17 mars 1898.



Cl. Alinari.

ROME — TEMPLE DE VESTA

citoyens, la perte de leur initiative, le transfert de leurs prérogatives à une armée permanente devaient les priver un jour de la possibilité même de se défendre ; ils se trouvaient liés d'avance à la triomphante irruption de peuples nouveaux. De génération en génération, l'intelligence s'obscurcissait, le goût s'altérait, la mentalité se faisait épaisse, les barbares de l'extérieur n'avançaient d'un pas, que la barbarie n'eût déjà fait deux pas à leur rencontre.

Mais, à cette époque, bien peu nombreux devaient être les prophètes de malheur. L'empire était si vaste, les frontières en étaient si éloignées qu'elles semblaient se confondre avec les bornes du monde! Rome avait triomphalement résisté à tant de dangers, et tant de prodiges avaient annoncé sa gloire qu'on se laissait aller à la croire éternelle. Aussi n'est-il pas étonnant que presque tous les peuples policés du monde moderne aient fini par prendre dans le règne d'Auguste la date initiale de leur chronologie vulgaire. Il est vrai que cette ère, dite chrétienne, fut plus tard censée coïncider avec la date, soit de

l'incarnation, soit de la naissance de Jésus-Christ. Lorsqu'elle fut proposée pour la première fois par le moine Denys le Petit, il y aura bientôt quatorze siècles, en l'an de Rome 1278 qui devint l'année 525 du nouveau calendrier, les fidèles catholiques l'accueillirent par esprit religieux, et c'est grâce au même esprit qu'elle remplaça peu à peu officiellement, dans les documents politiques et administratifs ainsi que dans la vie ordinaire, les ères précédemment pratiquées, séleucienne, julienne ou dioclétienne. Mais presque tout document historique sur la vie de Jésus-Christ manquait absolument; l'inventeur de l'ère nouvelle ne put l'établir, et encore avec une erreur probable de quelques années, qu'à l'aide de dates fixes fournies par l'histoire contemporaine dans la vie d'Auguste et de Tibère : c'est dans les annales mêmes de l'empire qu'il a fallu chercher tous les éléments du nouveau comput. En réalité, l'ère chrétienne n'est que l'ère « augustienne », de même que les anciens mois de *quintilis* et de *sextilis* sont devenus les mois de juillet et d'août, ou « august ». L'ère d'après laquelle les Espagnols comptaient encore au XIVe siècle datait franchement d'Auguste et célébrait la réunion de la péninsule Ibérique tout entière à l'empire romain.

Arrivés à la prodigieuse hauteur où les avaient portés la lâcheté des hommes, les rivalités militaires et la recherche d'un équilibre social impossible à trouver, les empereurs romains, devenus dieux sur la terre, ne pouvaient guère éviter la folie. Leur pouvoir était illimité en tous sens, puisqu'il était à la fois celui d'un général d'armée, celui d'un magistrat et juge sans appel, celui d'un pontife suprême et celui d'un tribun du peuple représentant contre les puissants toutes les revendications d'en bas. Leurs richesses étaient sans mesure, puisqu'ils disposaient des tributs et des impôts de l'Italie, des provinces et des nations vaincues. Ils possédaient même l'Égypte entière, en propriété personnelle; le vaste champ de blé et autres denrées qu'arrosait le Nil alimentait leur cassette privée : ils y voyaient une sorte de clos et nul sénateur n'avait le droit d'y pénétrer sans une autorisation précise du maître[1]. Un décret, l'expression verbale de leur volonté suffisait à leur procurer d'autres fleuves d'or, et toute fortune de proconsul ou d'usurier ne leur coûtait que la peine d'une condamnation à mort.

1. J. Grafton Milne, *History of Egypt under Roman Rule*.



Cl. Anari

ROME — VUE DU COLISÉE

D'avance, toutes leurs volontés étaient saluées de cris enthousiastes, la bassesse devant les maîtres n'ayant pour ainsi dire pas de limites : « Combien ces hommes sont faits pour la servitude! » s'écriait Tibère lui-même en sortant du Sénat. La servilité eut toujours ses fervents, et l'on a vu des individus, même des sociétés entières, se ruer avec joie dans la mort pour un maître, qu'il fût doux, indifférent ou féroce, un Scipion ou un Tibère ; c'est que, en se sacrifiant pour le despote, on s'élève quelque peu vers lui et l'on peut espérer de recueillir en mourant un rayon de sa gloire. Que d'êtres abjects, tiennent à honneur de ressembler physiquement à leur maître, même par ses côtés laids ou répugnants!

Les crimes et les folies des empereurs romains ont été d'autant plus facilement connus et flétris que les Césars furent les ennemis naturels de l'aristocratie, c'est-à-dire de la classe où pouvaient naître pour eux des rivaux et des ennemis. Ils craignaient les anciennes familles d'une origine aussi noble que la leur et dont les membres avaient occupé le même rang, rendu les même services, brillé d'une même gloire que leurs propres aïeux : ils se méfiaient de tous ces flatteurs dans lesquels ils sentaient des jaloux et dont une heureuse inspiration pouvait faire les héritiers du trône. Aussi, quand ils choisissaient des victimes, c'était parmi les nobles, représentants de l'ancienne république, et ces proscriptions, ces meurtres mêmes les exposaient de plus en plus aux haines, aux longues rancunes et aux vengeances. Mais s'ils frappaient autour d'eux, parmi les grands, ils se trouvaient obligés par cela même de s'appuyer sur les petits, et c'est pour cette cause, non pour remplir leur prétendue mission de tribuns du peuple, qu'ils prirent leur rôle de niveleurs au sérieux. Caligula, Néron devinrent forcément les amis du populaire parce qu'ils étaient les ennemis du Sénat et leur sympathie allait à la tourbe qui les acclamait et à laquelle ils donnaient le pain en abondance et des fêtes somptueuses. Ils haïssaient la guerre qui avait donné de la gloire aux familles illustres ; ils voulaient ignorer les grands et rêvaient, quoique sans méthode et seulement par lubies et caprices, la destruction des entremetteurs parasites qui vivaient aux dépens de la nation. Aussi Néron resta longtemps populaire : on l'aimait parce que, en effet, il avait voulu se faire aimer des pauvres et des humbles.

Mais, hommes quand même, malgré leur divinité, les empereurs

étaient toujours à la merci d'un soulèvement des troupes qui pouvaient élever autel contre autel, dieu contre dieu. La première succession au trône, celle de Tibère, s'accomplit régulièrement, sans intervention de l'armée; mais, à sa mort, ce sont les soldats qui imposent un maître au Sénat et au monde. Du moins, jusqu'à Néron, le choix militaire n'ose-t il s'exercer en dehors de la famille ou de la descendance



Cl. Bonfils.

PONT ROMAIN DE LYDDA (LOUDD)

adoptive d'Auguste; puis, l'audace croissant avec le succès, les prétoriens en viennent à mettre l'empire en vente, les enchérisseurs se ruent les uns sur les autres et, finalement, le général qui l'emporte, Vespasien, ne pouvait, comme les César et les Auguste, se glorifier de descendre des dieux. Heureusement pour lui et pour le repos du monde, cet homme sagace, prudent, économe, ne se laissa point éblouir par la fortune: « C'est, dit André Lefèvre, le premier empereur romain qui ait gardé son bon sens jusqu'à la mort. Soldat lui-même, il put ramener les soldats à l'obéissance et même les accoutumer à une longue paix, fermer délibérément le temple de Janus ».

Pourtant, Vespasien et son fils Titus avaient remporté un grand triomphe, non en dehors des frontières, mais dans une partie de l'empire qui, depuis longtemps, avait été soumise. Les Juifs, qui, mille ans auparavant, déifiaient les forces de la nature, comme tous les peuples des alentours, et comme eux aussi adoraient spécialement une divinité nationale, personnification de leur race, avaient fini par donner à leur religion un caractère absolument exclusif : les malheurs successifs dont ils furent frappés, défaites, bannissements en masse, exodes et oppressions, les avaient, pour ainsi dire, déracinés du sol ; ils s'étaient désintéressés des choses de la terre qui leur échappaient et, groupés autour de leurs prêtres, ils s'exaltaient de plus en plus dans leurs espérances de l'au delà, dans leur confiance aux promesses de Yahveh, le Seul Dieu, le Vivant qui tient en sa main droite les choses éternelles. Comme d'autres, ils eussent pu s'accommoder de l'immense paix romaine et cheminer de leur mieux sur le pénible sentier de la vie, mais, élevés par la foi au-dessus de l'existence banale, extasiés dans leur idée fixe, ils croyaient plus au miracle qu'à



Cl. Giraudon.

NÉRON CLAUDE DRUSUS, EMPEREUR

Musée du Louvre.

la réalité. Plutôt mourir que de partager leur adoration entre le vrai dieu et les aigles romaines, que de dresser à côté de l'autel des statues à Rome et à César L'histoire de leur résistance suprême les montre vraiment incomparables dans l'énergie de la résistance, tant la folie collective les arrachait aux conditions ordinaires de la vie.

Le drame final fut horrible. Les rangées de crucifiés que les assiégeants dressaient au-devant des remparts, les poussées de faméliques, ivres de chants et de prières, se ruant contre les glaives des Romains, le temple qui déborde de sang, tels sont les tableaux que nous représentent les annales de la guerre. Puis, on nous montre les milliers d'êtres lamentables qui se traînent sur les routes poudreuses et que Titus, les « Délices du Genre humain », fait égorger, aux applaudissements de la foule, dans le vaste amphithéâtre du Colisée, construit par son père. Le siège de Jerusalem aurait coûté la vie, disent les historiens, à onze cent mille êtres humains, et le nombre des prisonniers juifs, hommes valides dont on pouvait faire des esclaves ou des gladiateurs, atteignit neuf cent mille hommes. Titus les avait distribués dans toutes les parties de l'Empire, partout où l'on avait besoin de victimes pour les fêtes, de bras pour les travaux publics.

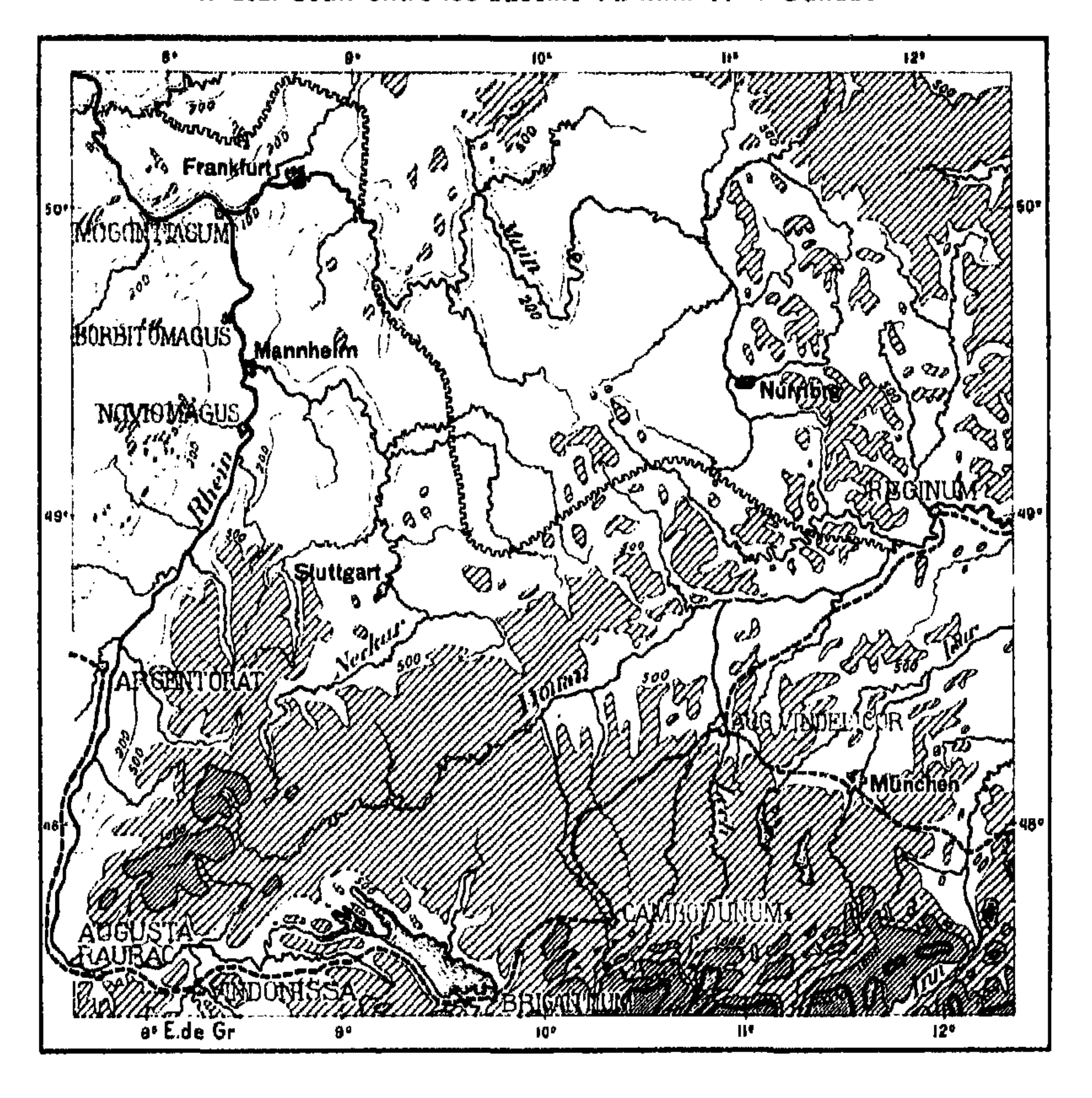
Une véritable chasse aux Juifs s'organisa, non seulement dans la Palestine, mais encore en Syrie, dans l'Asie Mineure, en Egypte, à Cyrène, jusqu'en Libye. Il n'en restait plus un seul dans la Judée : c'est loin de la patrie que se trouvaient désormais leurs principales communautés[1]. Ce qui restait de la nation eût été bien près de la mort, si des colonies n'avaient existé dans toutes les grandes villes riveraines de la Méditerranée orientale, ainsi qu'à Rome même et en d'autres cités de l'Occident.

La ruine de Jerusalem, l'écrasement définitif des Juifs comme ensemble politique et l'expatriation complète de la nation ne furent pas seulement l'un des faits les plus tragiques dans l'histoire des grands drames de l'humanité ; ils produisirent aussi une révolution de premier ordre dans le développement intellectuel et moral des peuples occidentaux. En se dispersant sur tout le monde romain, non plus uniquement, comme dans les siècles précédents, par leurs marchands, mais surtout par leurs confesseurs, leurs prophètes, leurs exta-

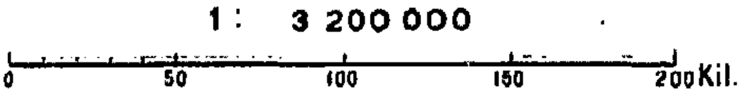
1. Grätz, *Histoire des Juifs*, t. II de la trad. franç., p. 395-396.

tiques, ils contribuèrent avec puissance à cet immense ébranlement des esprits qui finit par renverser l'Empire et fonder une religion nouvelle. Le malheur commun avait suscité chez tous les réfugiés de

N° 202. Seuil entre les bassins du Rhin et du Danube.



1 : 3 200 000



Augusta Vindelicorum ou Augsburg.
Reginum, Castra Regina, Ratisbonne ou Regensburg.
Argentorat, Strasbourg ou Strassburg.
Noviomagus, Colonia Nemetae, Spire ou Speyer.
Augusta Rauracum ou Augst, village.
Borbetimagus Vangiones ou Worms.
Moguntiacum, Mayence ou Mainz.
Vindonissa ou Windisch, village.
Brigantium ou Bregenz.
Cambodunum ou Kempten, village.

la même foi une entière et fraternelle solidarité. Ils s'aimaient avec ferveur et se sacrifiaient avec enthousiasme les uns pour les autres, s'unissant en un seul cœur. Mais, entre les Juifs ennemis, mosaïstes rigoureux, Alexandrins ouverts aux spéculations intellectuelles des

Grecs, le gouffre de haine s'était d'autant plus creusé. Ainsi, par la tendresse mystique d'une part, et de l'autre, par l'exacerbation des haines religieuses, se préparait la grande révolution chrétienne.

Entre temps, la démence du pouvoir avait saisi un nouvel empereur, Domitien, le frère et héritier de Titus. Tout se détraque de nouveau et les barbares pénètrent dans l'Empire, se font même payer tribut. L'immense corps risquait d'être livré aux ambitions et aux fantaisies des généraux qui commandaient aux frontières, si Rome ne s'était ressaisie, après l'égorgement de Domitien, par des choix qui indiquent la ferme volonté de se défendre. Trajan, devenu empereur, ne resta point dans Rome, loin des confins menacés, mais s'offrit personnellement au danger. Il ne confia point les destinées de la Ville Eternelle à des armées lointaines, mais les commanda lui-même: il les fit siennes au delà du Danube, puis au delà de l'Euphrate.

C'est principalement au bord du premier de ces fleuves que l'œuvre de protection était urgente. Dans sa partie supérieure, le bassin était fort bien défendu par un mur de limite qui contournait les forêts de pins presque désertes et difficiles à franchir, entre le Main et la vallée danubienne[1]; mais au sud de cette limite, à la fois naturelle et consolidée par une chaîne de fortins, les barbares pouvaient traverser librement le fleuve. Un grand nombre de points faibles se succédaient sur le cours du Danube, notamment au sud du quadrilatère de la Bohême dont la pointe s'avance vers le sud en forme de bastion et dans lequel pouvaient se masser secrètement les bandes des assaillants. Vindobona (Vienne) se trouve également sur un chemin transversal au Danube, par lequel pouvaient se présenter des envahisseurs descendus du nord par les plaines de la Moravie, ouvertes en un large couloir.

Plus à l'est, le triple fossé de séparation que présentent le Danube, la Drave, la Save et le rempart des monts illyriens, protégeaient suffisamment l'Empire; mais le cours inférieur du Danube semblait inviter les incursions guerrières: là était le défaut par lequel le monde politique romain eût pu facilement être blessé à mort. En effet, la grande courbe du bas Danube, de la sortie des Portes de Fer à la diramation des embouchures, pénètre bien avant dans la péninsule thraco-hellénique et, par les plaines étagées qui la bordent au

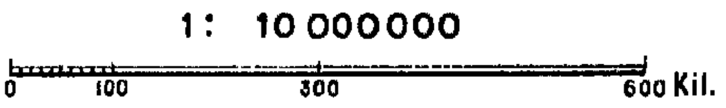
1. Robert Gradmann, *Petermann's Mitteilungen*, III, 1899.

sud, conduit les populations riveraines du fleuve jusqu'aux passages des monts, d'où l'on peut redescendre aux plages de la mer Egée. Le vaste territoire de forme elliptique, désigné aujourd'hui sous les noms

N° 203. Territoire du Bas-Danube.



1 : 10 000000



La carte devrait porter indication du « Mur de Trajan », élevé sous Hadrien et encore bien conservé entre le Prut et la mer Noire sur une longueur de 120 kilomètres

Plusieurs des colonies romaines marquées sur la carte sont devenues des villes importantes : Vindobona (Vienne), Singidunum (Belgrade), Naissus (Nich), Hadrianopolis (Andrinople), Philippopolis, Bysance, etc.

de Roumanie danubienne et de Bulgarie, est une des régions de peuplement' les plus avantageusement situées de l'Europe, grâce à la fertilité de ses campagnes, à l'abondance de l'eau qui les arrose, à la



Cl. Th. Ross.

MUR D'ANTONIN, A ROUGH CASTLE, 2 KIL. A L'OUEST DE CAMELON

facilité des communications. Ces contrées de la Dacie et de la Mésie (Moesie), lointainement célèbres parmi les peuples, ne pouvaient manquer d'être des lieux d'attraction irrésistibles pour les émigrants qui se présentaient successivement en grand nombre après des sécheresses prolongées ou par suite d'un refoulement des tribus pendant les époques de révolutions et de guerres. Précisément, sous le règne de Domitien, les Daces étaient arrivés dans les belles plaines d'entre Carpates et Danube, et, fourrageant devant eux, repoussaient les habitants de la contrée dans les pays limitrophes, plus rapprochés de Rome ; les fugitifs apportant, eux aussi, la guerre et la dévastation, se dirigeaient vers l'ouest par les vallées de la Save et de la Drave : du côté de l'Italie, on entendait déjà la terre résonner sous leurs pas.

Pour sauvegarder l'Empire, il était donc nécessaire de fermer à tout prix cette brèche de la frontière nord-occidentale. Trajan accomplit, acheva cette entreprise, en dix années de lutte, d'une manière tellement complète que toute la Dacie, y compris le versant intérieur de l'hémicycle des Carpates méridionaux, devint province romaine et même l'une des plus solidement rattachées à l'Empire. Les Daces, qui étaient probablement, sinon des Aryens du moins des Aryanisés par-



Cl. Miss Taylor

BASTION DU MUR D'HADRIEN, AUX ENVIRONS DE CHESTERS

lant une langue de même origine que le latin, arrivèrent à se persuader facilement qu'ils étaient des Romains : ils en prirent le nom et en reçurent le langage. Si profonde fut l'empreinte que plus tard, malgré la disruption violente de l'Empire, les invasions de tant de peuples et l'oppression exercée par Goths, Bulgares, Slaves, Bysantins et Turcs, le fond de la nation s'est maintenu conscient de l'influence romaine. Le pays a même repris son nom de « Roumanie », tandis que le parler populaire, débarrassé en partie de ses éléments slaves, se rapproche de ses sœurs latinisées de l'Occident : la Dacie est, avec les Espagnes et les Gaules, la seule province dont la population se soit romanisée au point de garder à travers les siècles la langue du vainqueur. Encore de nos jours, dix-huit siècles après Trajan, les descendants des Daces font dater leur histoire du jour où il franchit le Danube, au bord duquel on voit ses routes entaillées dans le roc.

L'Empire était arrivé à la plus haute puissance et à la plus grande cohésion politique et militaire qu'il pût atteindre, sauf du côté des Germains, où des rivières et des forêts bordées de forts aux lieux stratégiques contenaient les tribus âpres au pillage, et du côté des

Parthes, où une longue frontière indécise et flottante devait continuellement changer de place, suivant la pression des peuples limitrophes et les hasards de la guerre; le monde romain, coïncidant presque avec le monde civilisé, se présentait en son unité superbe, bien limité par l'océan ou par le désert, se confinant avec des territoires dont les habitants ne pouvaient être considérés par les légions que comme de véritables barbares.

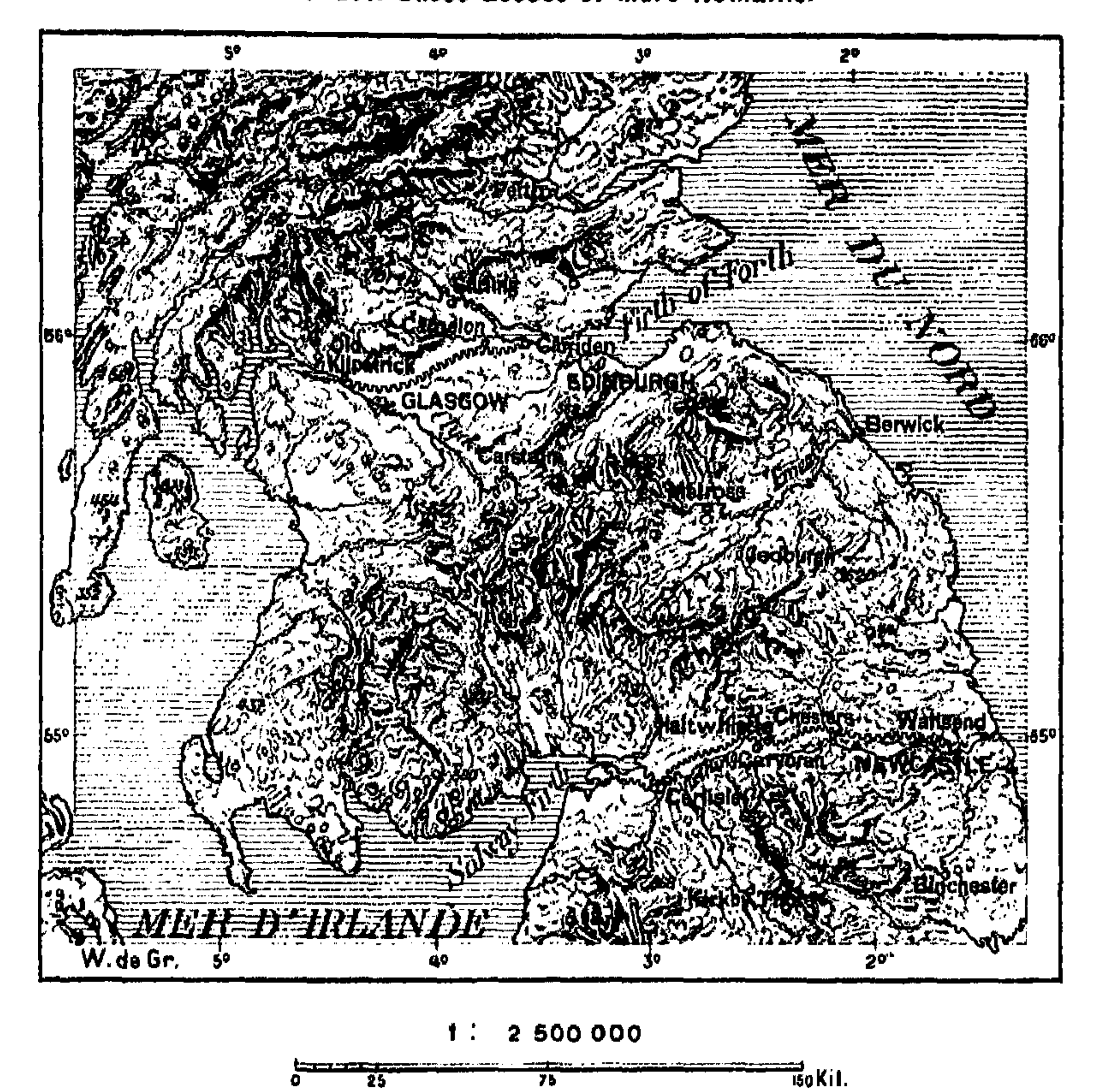
C'est ainsi que vers l'extrémité nord-occidentale de l'Europe, au milieu des brouillards éternels, les Romains avaient négligé d'occuper l'Irlande, et qu'ils avaient, au nord de la Grande-Bretagne, reculé devant l'œuvre difficile d'envahir la contrée des Pictes, vaste amas de rochers, coupé de vallées profondes. Pour annexer à leur domaine ce territoire pour eux sans valeur, il eût fallu en occuper les points stratégiques et le sillonner de routes difficiles à construire: ils préférèrent élever un mur de défense dans la partie la plus étroite de l'île pour laisser aux Pictes comme une sorte de bauge et protéger les régions du centre et du midi qui sont devenues l'Angleterre proprement dite.

Dès les premiers temps de la conquête, Agricola commença la construction d'un mur en terre battue bordé d'un fossé profond qui longe au sud la vallée de la Forth et qui allait rejoindre la Clyde: il n'en reste plus de vestiges bien nets que dans les parcs seigneuriaux, où l'on en conserve avec soin les pentes gazonnées. Mais ce mur, dit d'Antonin, d'après le prince qui l'acheva, était trop aventuré dans la direction du nord; et celui qu'Hadrien fit élever plus tard laisse complètement en dehors de l'ancienne Bretagne des Romains le massif des Cheviot-Hills et toute la région de l'Ecosse méridionale, aux limites bien tracées. Du firth de Solway à la bouche de la Tyne, près de Wallsend, « Fin de muraille », le rempart continu, flanqué de retranchements et longé de fossés, constituait une très sérieuse ligne de défense, non seulement par les obstacles artificiels qu'il opposait à l'ennemi, mais aussi par le double fossé naturel que formaient, au sud, les rivières Tyne, affluent de la mer du Nord, et Irthing, qui se déverse dans le canal d'Irlande. Aussi les barbares du nord devaient-ils naturellement chercher à forcer le passage en suivant le faîte de séparation des eaux: de cette manière, ils arrivaient de plain-pied, et, précisément, dans la partie la moins peuplée de l'isthme, où les surprises étaient les plus faciles. C'est au seuil, à Thirlwall, à six kilomètres au nord-ouest de Car-

voran Haltwhistle, que se pratiquèrent la plupart des brèches, et ce nom même, d'après quelques étymologistes, serait dû à cette circonstance : la première syllabe dériverait du mot anglo-saxon *thirlian*, qui a le sens de « pénétrer »[1].

Des solitudes de sable ou de rochers, avec la seule interruption

N° 204. Basse Ecosse et Murs Romains.



formée par la vallée du Nil, limitaient tout le front méridional de l'Empire, des bords de l'Atlantique aux rives de l'Euphrate ; mais par delà même cette fin naturelle des terres habitables, on trouve les traces des conquérants du monde.

Les Romains avaient pénétré dans le désert ; ils connaissaient les

1. Camden, *Britannia* ; G.-C. Chisholm, *Scottish geographical Magazine*, sept. 1897, p. 478.

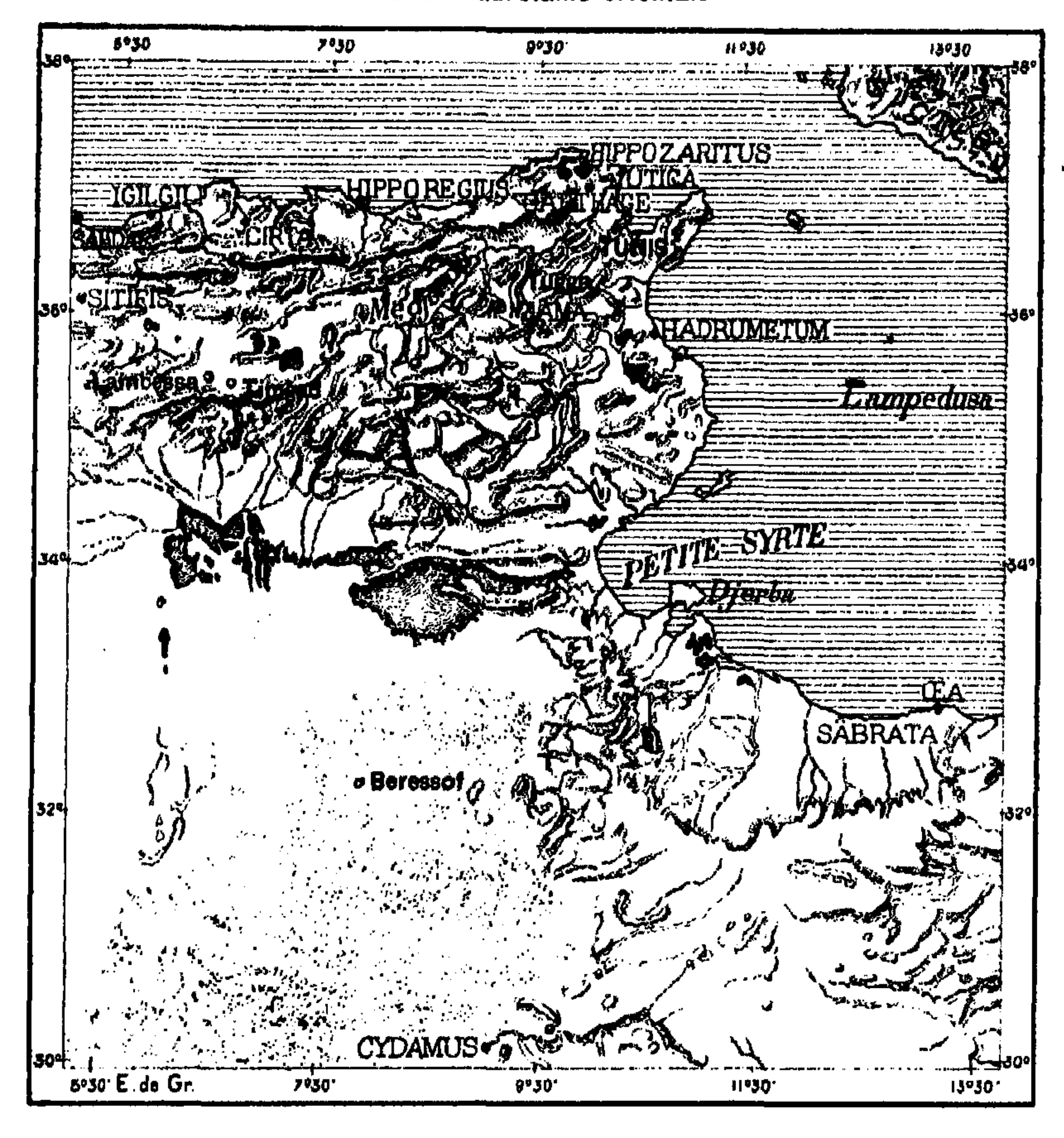
terres sableuses ou pétrées, parsemées d'oasis, « comparables aux taches d'une peau de panthère » : Cydamus, la moderne Ghadâmès, qui avait été connue des Grecs, puisque Duveyrier y découvrit une inscription en caractères helléniques, fut occupée par les Romains sous le règne d'Auguste et resta au moins pendant deux siècles et demi en leur pouvoir; sous Alexandre Sévère, il s'y trouvait encore un détachement de la III[e] légion Augusta, dont la fraction principale était cantonnée à Lambessa[1]. A cette époque, il devait donc exister des puits de distance en distance le long de cette route, car s'il y avait eu manque d'eau sur cette ligne, Cydamus eût reçu de Tripolis (Oea) sa garnison romaine. Le puits bien connu des caravaniers, dit Bir-er-Resouf-Cherf (Beressof), situé dans le désert, à moitié chemin de Lambessa à Ghadâmès, paraît avoir été construit par les Romains ; très probablement, il en existait d'autres plus au sud, qu'il s'agirait de déblayer et d'utiliser à nouveau[2].

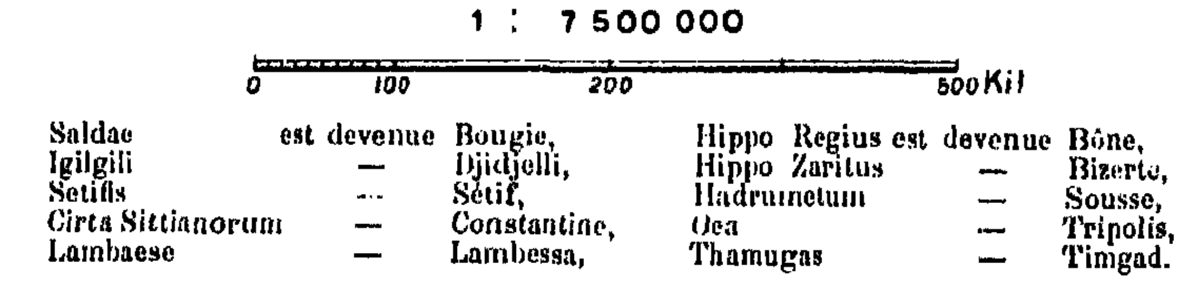
Toutefois, si les aigles de Rome avaient pénétré dans les oasis lointaines et même poussé des reconnaissances jusque dans les régions avoisinant le lac Tchad (E. Gallois), s'il est vrai que des monnaies aux effigies d'*Helena Augusta* et de *Costantius Cæsar* se soient infiltrées dans les bassins du Congo et du Zambèze, les légions laissèrent aussi, presque sans les entamer, des enclaves ethniques dans la région côtière, autant d'éléments de désagrégation future, lors du relâchement de la puissance centrale. Ainsi le mont Ferratus, le Djurjura de nos jours, leur résista constamment : on ne trouve, chez les Gaouaoua, pas une seule ruine de tour ou de maison, pas même un tombeau romain[3]. Il est surtout un mot duquel on abuse, celui de « grenier ». Sans doute, la province primitive d' « Afrique », plus peuplée que maintenant — mais nous ne savons en quelles proportions — subvenait à l'alimentation de Rome, qui contenait dans ses murs un million ou un peu plus d'un million d'habitants durant l'époque de sa plus grande prospérité; toutefois il ne paraît pas, d'après les recherches des économistes, que la quote-part de cette province dans les exportations de blé pour l'Italie ait dépassé un million d'hectolitres. Or, de nos jours, la production

1. H. Duveyrier, *Les Touareg du Nord*. — 2. Cazemajou et Dumas, *Bulletin de la Société de Géographie*, 2[e] trimestre 1896, p. 152. — 3. E. Masqueray, *Formation des Cités chez les Populations sédentaires de l'Algérie*, pp. 113, 114.

en blé de la seule Tunisie s'élève en moyenne à près du triple de cette quantité, et depuis quelques années l'exportation des céréales

N° 205. Maurétanie orientale.





Saldae	est devenue	Bougie,	Hippo Regius	est devenue	Bône,
Igilgili	—	Djidjelli,	Hippo Zaritus	—	Bizerte,
Setifis	—	Sétif,	Hadrumetum	—	Sousse,
Cirta Sittianorum	—	Constantine,	Oea	—	Tripolis,
Lambaese	—	Lambessa,	Thamugas	—	Timgad.

atteint précisément le total de l'ancienne expédition vers Rome[1].

Pour assurer l'unité de l'Empire en rapprochant les frontières et le

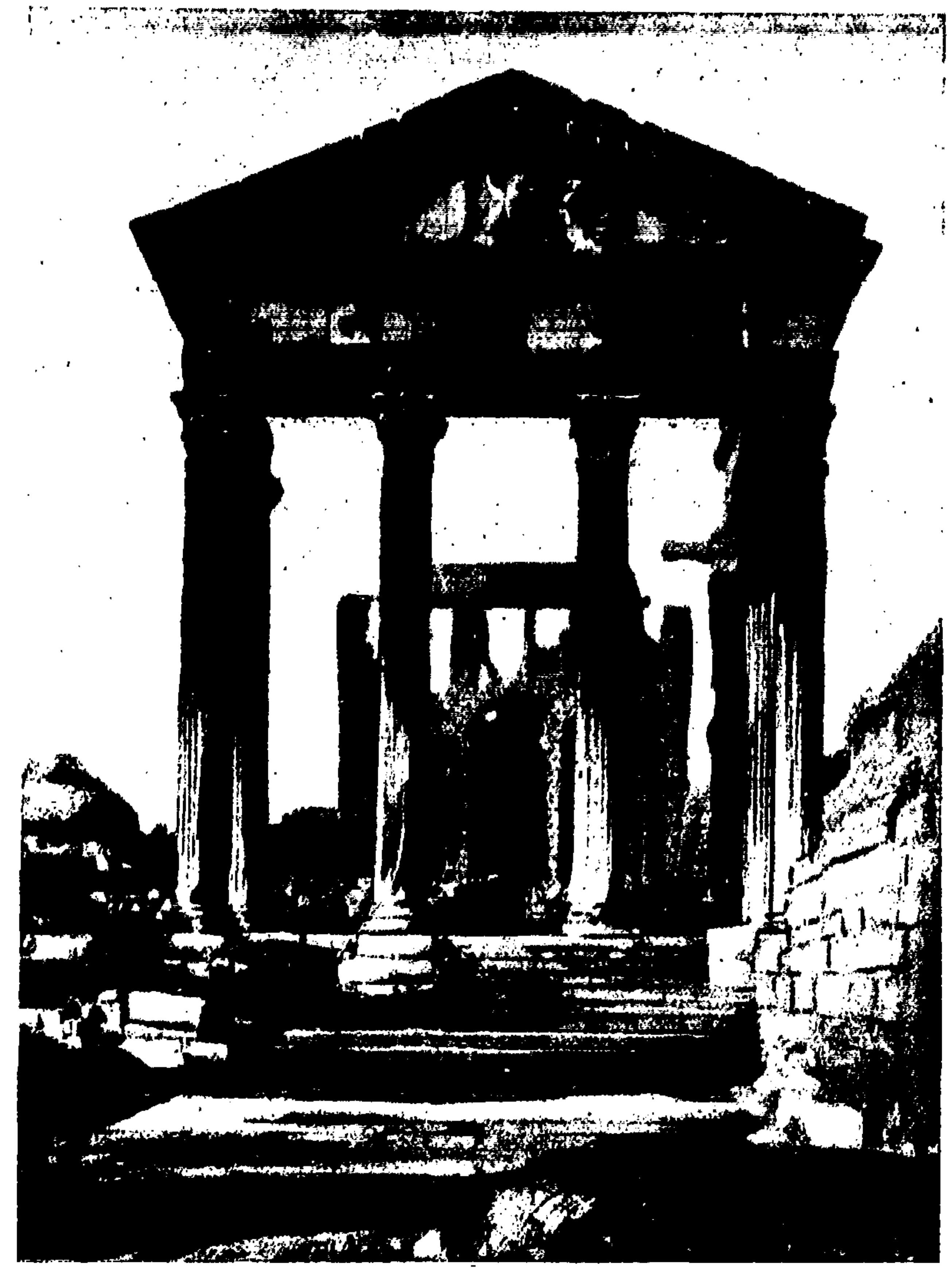
1. E. Levasseur, *Bulletin de la Soc. de Géogr. com. de Paris*, 1896, fasc. 7 et 8, p. 560.

centre et donnant aux armées la plus grande mobilité possible, il était nécessaire d'employer une grande partie des revenus impériaux à la construction et à l'entretien des voies de communication. A l'époque de Trajan et de son successeur Hadrien, grand voyageur s'il en fut, les belles routes pavées où passaient sans accident les chars et les machines de guerre, constituaient un ensemble admirable, offrant le



TIMGAD (ALGÉRIE) — THÉATRE ROMAIN

témoignage le plus éloquent de la puissance de l'Empire et de sa civilisation supérieure. Le réseau des routes romaines était destiné à embrasser le monde et s'étendait réellement jusqu'aux limites des terres inconnues. Les rangées de dalles sonores se continuaient de mer à mer, de Brundusium (Brindisi), sur les plages adriatiques, à Bononia (Boulogne), sur la côte de l'océan gaulois, et même en pleine Germanie marécageuse et sylvestre par delà l'Ems et la Weser jusqu'à l'Elbe, et se rattachaient en Batavie à tout un système de canaux. La voie se déroulait, souvent rectiligne, — en Brittanie, sur 292 kilomètres, de Lincoln à la côte sud, traversant Cirencester et Bath, la route romaine ne s'écarte pas d'une ligne droite joignant les deux extrémités de plus de 10 kilomètres, — voie exactement mesurée par les



Cl. de la Direction des antiquités de Tunisie.

TEMPLE DU CAPITOLE A TUGGA

bornes militaires, avec des étapes réglées, des postes et des relais pour les empereurs, les généraux et les hauts fonctionnaires de l'Etat. La route majeure se prolongeait sur les rives opposées des mers, d'un côté à travers la Grande Bretagne jusque dans les pays des Calédoniens, de l'autre côté par l'Illyrie, aux bords de la mer Egée, et plus loin, dans

l'Asie mineure et en Syrie. De même, une route sans lacune, franchissant Pyrénées et Jura, Rhône et Rhin, unissait Cadis à Vindobona.

On peut juger du bon état des routes et de l'excellence du commissariat par la marche de Septime Sévère, ramenant toute l'armée panonnienne des bords du Danube à ceux du Tibre, au pas de 32 kilomètres par jour avec tous ses bagages et son armement. Si bien tracées étaient la plupart de ces routes qu'elles continuèrent d'être utilisées pendant les siècles du moyen âge, en dépit du manque de tout entretien, et presque toutes répondaient si bien aux conditions économiques du pays qu'il a fallu les reconstruire suivant les mêmes itinéraires. La mesure de la régression qui se produisit dans le monde européen par suite de l'effondrement de la civilisation romaine nous est fournie par ce fait que les voies romaines en Espagne, dans les Gaules, en Angleterre, suffirent amplement au commerce pendant les siècles du moyen âge et qu'on n'eut à les compléter qu'aux temps comparativement modernes. Les noms qu'on donne aux grandes routes dans les pays germaniques et en Angleterre rappellent encore le travail des constructeurs romains : les « strates » de pierres superposées pour l'établissement de la chaussée nous expliquent les termes de *strasse*, *straat*, *street* : quant au mot anglais *highway*, il provient de ce que les routes étaient en effet élevées au-dessus du sol, en véritables remblais[1] ; on peut encore voir au sud-ouest de Old Sarum (Salisbury) une chaussée de cinq mètres de large qui, sur sept kilomètres de parcours, domine la plaine de près de deux mètres.

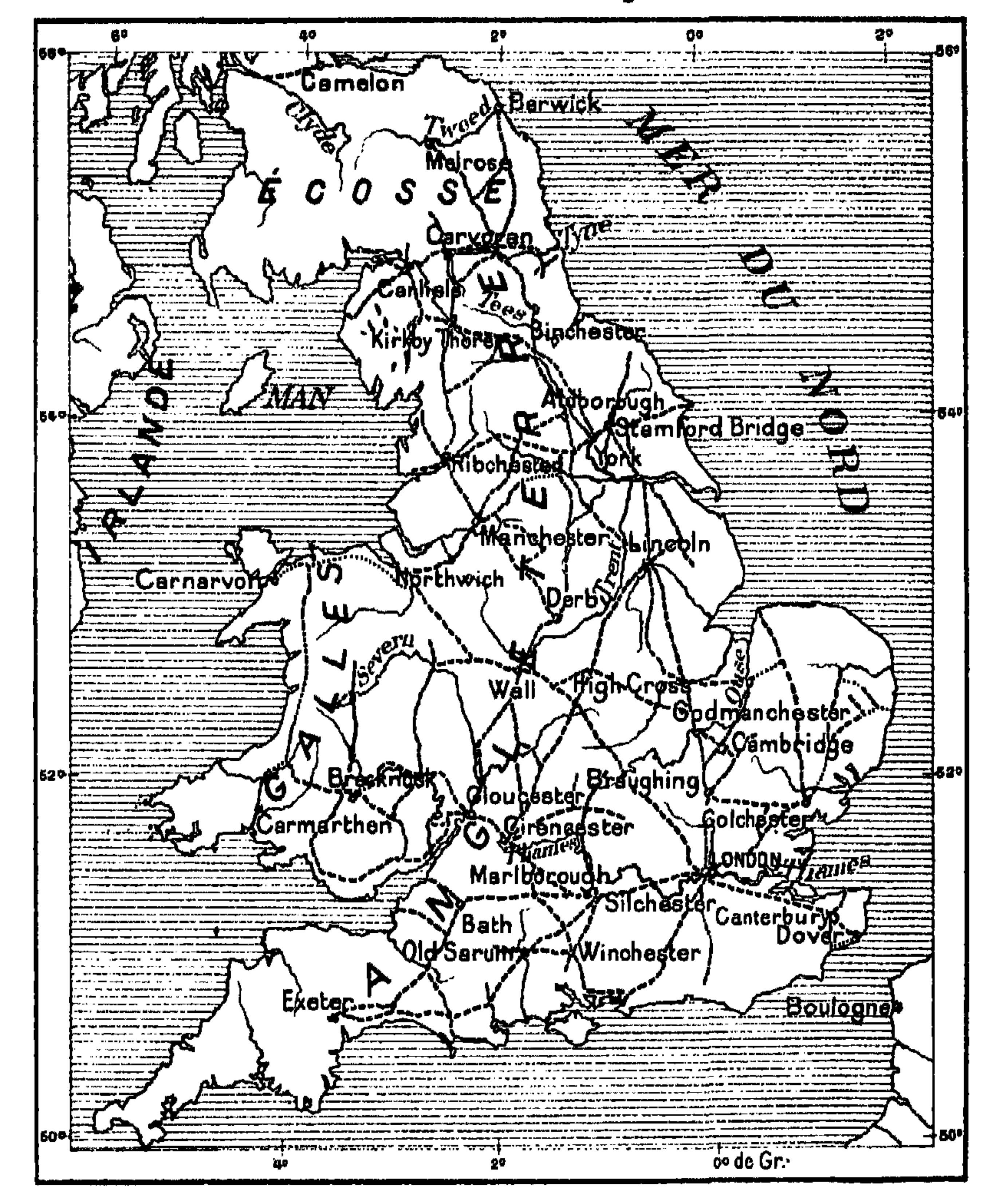
D'ailleurs, il ne faut pas oublier que nombre de routes attribuées uniquement aux Romains avaient été déjà frayées, même dallées par des peuples commerçants plus anciens : en Allemagne, notamment, on signale des chemins pavés qui existaient avant l'arrivée des légions romaines, suivant pour la plupart les dos de pays marqués par des rangées de tombelles.

Au travail matériel de la construction des routes correspondait le travail intellectuel de l'œuvre cartographique. Pendant les trois derniers siècles de l'Empire romain et toute la durée du moyen âge, les tables de Claude Ptolémée, dressées il y a dix-sept siècles et demi, servirent de règle à tous ceux, Européens ou Arabes, qui cherchaient à

1. W. Denton, *England in the fifteenth Century*, pp. 171 à 173.

se rendre compte de la forme des terres et des mers. L'illustre astro-

N° 206. Voies Romaines en Angleterre.



1 : 5 000 000

0 100 200 300 Kil.

Les principales voies romaines d'Angleterre portaient certains noms par lesquels elles furent connues durant tout le moyen-âge. Ainsi d'après Th. Codrington *(The Roman Roads in Britain)*, Watling Street conduisait de Dover à Ribchester par Wall, puis en Ecosse par Binchester et Melrose, — Erning Street allait de Londres à Carlisle par Lincoln et York, — Foss Way était la route droite de Lincoln à la côte sud, près d'Exeter, correspondant, nous dit M. Ch. Barrois, à une route gauloise qui aboutissait à l'Abervrach.

nome avait tâché de fixer la position réelle des lieux par leurs coor-

données de longitude et de latitude : c'est en effet la seule méthode scientifique, et à ce point de vue, le progrès accompli dans la détermination géographique des localités était inappréciable; mais les observations précises n'ayant pas encore été faites, les notations prétendues astronomiques étaient fausses, supposées, et la carte de Ptolémée eût gagné à être dessinée uniquement d'après les itinéraires des voyageurs, avec indications des directions et des distances[1].



Cl. Giraudon.

ÉPICURE ET MÉTRODORE, PHILOSOPHES GRECS

Musée du Louvre.

Tandis que les routes donnaient l'unité matérielle, l'unité politique et morale se faisait aussi par l'accession de plus en plus nombreuse des villes et des provinces aux mêmes droits que Rome. L'égalité s'établissait peu à peu dans l'empire. Pendant la période de conquête, toutes les villes, toutes les nations qui avaient accru successivement l'ensemble des possessions romaines, même celles qui ne s'étaient pas livrées à merci mais avaient reçu le titre d'alliées, restaient privées de tout droit, de toute initiative ; la protection de leurs dieux les avait abandonnées ou du moins ceux-ci étaient subordonnés à la

1. Vivien de Saint-Martin, *Étude sur la Géographie grecque et latine de l'Inde* pp. 45, 62.

« majesté romaine » : hier toutes puissantes, les divinités protectrices des cités perdaient désormais leur autorité devant un magistrat, un proconsul agissant au nom de Rome. Un citoyen désigné par le Sénat recevait le pays en curatelle : *on en faisait sa charge, son affaire personnelle, c'est dans ce sens que s'employait le mot provincia*[1]. Muni de l'*imperium*, c'est-à-dire du plein pouvoir, de la souveraineté, ce citoyen représentait en sa personne tous les droits et privilèges de la République; il commandait à la force armée et rendait la justice suivant sa seule volonté ; « aucune loi ne pouvait s'imposer à lui, ni la loi des provinciaux, puisqu'il était Romain, ni la loi romaine, puisqu'il jugeait des provinciaux ». *Il était la loi vivante*, publiait un édit, dressait un code personnel à sa volonté. Ses sujets étaient des étrangers, ils tombaient dans la condition de l'ennemi contre lequel tout était licite, qui n'était ni mari, ni père, ni maître de sa propriété; il ne pouvait être tout cela que par tolérance.



Cl. Giraudon.
POSIDONIUS, STOÏCIEN GREC
Musée du Louvre.

Pour redevenir homme, pour rentrer virtuellement dans la société, le vaincu n'avait donc qu'un seul moyen, une seule ambition qui lui fût ouverte, l'entrée dans la cité romaine. Ce fut là le fond de l'histoire, et l'on vit successivement des fonctionnaires, des classes, des cités, des nations, acquérir ce droit précieux sans lequel l'homme n'avait pas

1. Fustel de Coulanges, *La Cité antique*, p. 458

d'existence virtuelle. Pour obtenir ce résultat, on allait jusqu'à se vendre comme esclave à un citoyen romain, car l'affranchissement dans les formes légales conduisait au droit de cité[1]. Evidemment, tout régime municipal autre que celui de Rome était condamné à périr : toute vie réelle s'en détachait pour se concentrer dans la grande cité, en prévision du jour où, sous Caracalla probablement, tous les sujets furent admis au nombre des citoyens. Mais bien avant lui, ce résultat final était présagé par la morale et la philosophie qui dirigeaient les esprits supérieurs. L'empire romain arrivait à l'unité; une seule loi, une seule volonté réglait les destinées de millions d'individus dispersés aux quatre vents des cieux, de l'estuaire de la Solway aux cataractes du Nil, des uadi marocains à la Maréotide. Quel contraste entre cette conception de l' « Etat, un et indivisible », et l'idéal grec qui se réalisait dans l'autonomie de centres indépendants! Aristote dans un recueil de constitutions avait décrit les institutions politiques d'au moins 158 Etats (161, 240, 245, 250 d'après les divers auteurs) réunis sur un espace dix fois plus petit que l'empire romain[2].

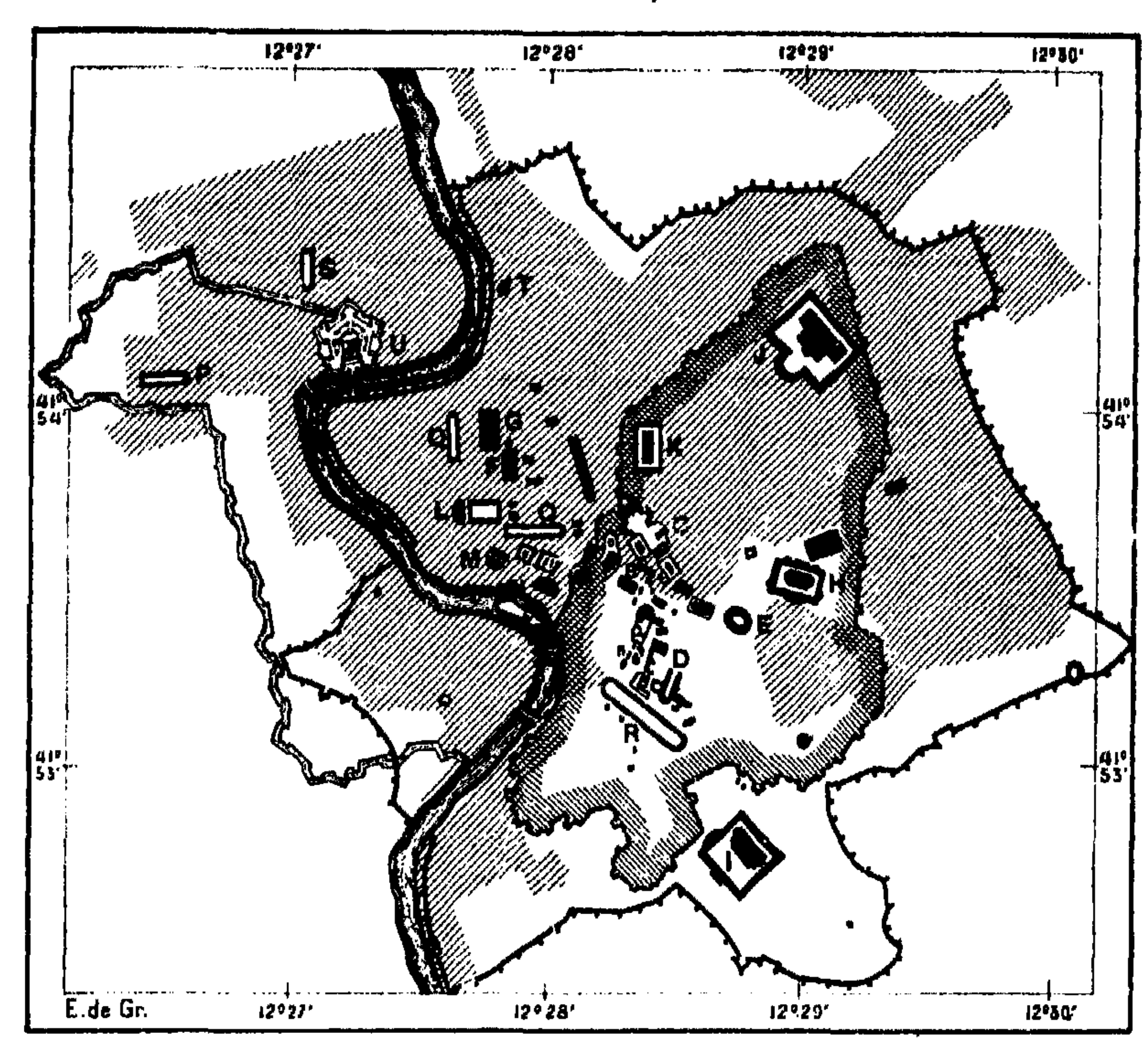
L'enseignement d'Epicure et celui d'Epictète avaient prévalu chez les Romains que le régime impérial détournait de l'action et qui n'en restaient pas moins préoccupés du bien public. Jamais la haute doctrine des stoïciens ne fut professée en aucun pays par un plus grand nombre de penseurs et n'eut une action plus considérable sur la direction morale de la société. Et cependant, tous les hommes de valeur étant écartés par la suspicion des maîtres, ils devaient se renfermer en eux-mêmes, rester à part de la société active, chercher la satisfaction de leur esprit dans le monde discret de la pensée, dans les nobles entretiens avec d'autres hommes d'élite, et souvent même, quand il leur était impossible de vivre avec dignité, chercher tranquillement un asile dans la mort : la vie du stoïcien de Rome avait fréquemment le suicide pour fin logique et presque normale. Sa doctrine était trop haute pour qu'il pût agir sur un peuple ayant encore les vices de l'esclavage et soigneusement entretenu dans le parasitisme par les fêtes et les distributions de vivres. Le stoïcisme devait rechercher l'ombre : *umbratilia studia*, ses études se faisaient sous le branchage épais des arbres. Mais l'influence ne s'en faisait pas moins sentir, grâce à la puissance de la

1. Fustel de Coulanges, *La Cité antique*, p. 469. — 2. Théodore Reinach. *La République athénienne d'Aristote.*

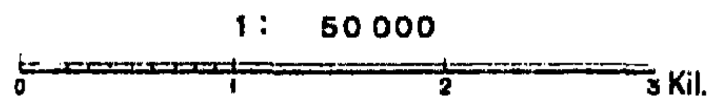
vérité, à l'ascendant que donne aux hommes convaincus la conformité de leur conduite avec leur morale.

« Ce n'est ni la famille, ni la cité qui unit les hommes, disait

N° 207. Rome Impériale.



1 : 50 000



La carte porte l'enceinte de Servius Tullius (comp., Site de Rome, p. 445), puis celle d'Aurélien (IIIe siècle) qui est encore presque intacte, enfin les nouvelles fortifications de la rive droite, embrassant Janicule et Vatican. Le grisé indique la Rome moderne qui se développe surtout vers le nord-ouest, laissant vide une partie de l'ancienne Rome.

A. Capitole. B. *Forum de la République.* C. Forum des Empereurs.
D. Palais des Empereurs sur le Palatin. E. Colisée (Amph. Flavien).
F. Thermes d'Agrippa et Panthéon, encore debout. G. Thermes de Néron.
H. Thermes de Trajan. I. Th^s d'Antonin, Caracalla. J. Thermes de Dioclétien.
K. Thermes de Constantin. L. Théâtre de Pompée. M. Théâtre de Balbi.
N. Théâtre de Marcellus. O. Cirque de Flaminius. P. Cirque de Néron, remplacé par St Pierre de Rome; le Vatican et ses jardins s'étendant au nord et à l'ouest.
Q. Cirque de Domitien. R. Grand Cirque (c. Maximus). S. Cirque d'Hadrien.
T. Mausolée d'Auguste. U. Mausolée d'Hadrien, Château St-Ange actuel.

Le temple de Vesta (p. 511) se trouve au bord du Tibre dans l'axe du Circus Maximus.

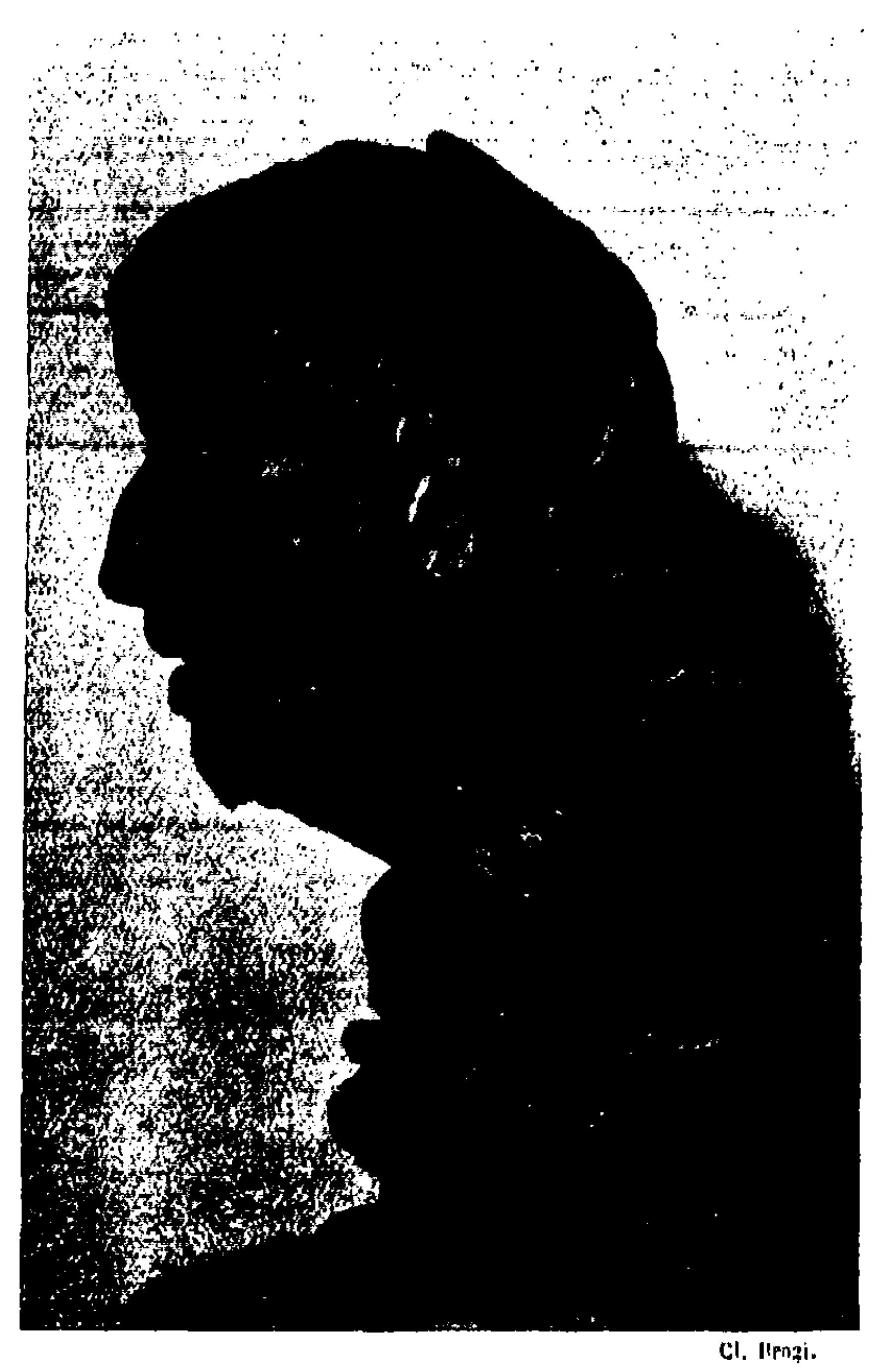
Zénon, c'est la vertu ». Et les stoïciens romains reprenaient la pensée

des stoïciens grecs : Sénèque ne reconnaît pour patrie que « l'enceinte de l'univers »[1]. Joignant le plus souvent l'exemple au précepte, ils enseignaient que « tous les hommes, les esclaves aussi bien que les autres, étaient composés des mêmes éléments, avec mêmes sens et même raison, issus du même principe suprême, semblables entre eux et originairement égaux » ; ils disent que la nature prescrit à l'homme d'aider toujours son semblable, « tous les humains étant liés en une société d'amour » *societate caritatis naturà conjuncti* ; ils voient dans l'ensemble du monde une seule cité « commune aux hommes et aux dieux » ; ils vont même jusqu'à prétendre que l'oubli des injures est supérieur à la vengeance, ce plaisir des anciens dieux, et que la douceur et le pardon conviennent à une âme généreuse[2]. De pareilles pensées, en si parfait désaccord avec la politique jalouse et cauteleuse des maîtres, devaient attirer la persécution sur les hommes qui les professaient ; d'autre part, elles restaient ignorées de la masse populaire, et cependant elles finirent par exercer un tel ascendant moral que l'on put assister à cet étrange spectacle, la conversion des empereurs à la doctrine stoïcienne : des Antonin et des Marc-Aurèle montèrent sur le trône du monde. Peut-être la philosophie trouva-t-elle des adeptes si haut placés parce que ceux-ci n'avaient pas à craindre que la multitude des sujets osât les prendre au mot et discuter avec eux la réalisation de tous ces beaux principes d'égalité entre les hommes. Cette noble condescendance d'un empereur s'abaissant en paroles jusqu'aux manœuvres et portefaix, qui n'en restaient pas moins dans la foule, n'était-ce pas là une grandeur de plus pour les maîtres divinisés ?

Du moins la pose était fort digne et les Antonin jouèrent bien leur rôle. A maints égards, la « paix romaine » est une des grandes époques de l'humanité et pendant les dix-sept ou dix-huit cents ans qui se sont écoulés depuis, les hommes n'ont pas retrouvé un cycle de l'histoire qui présente la même ordonnance, la même beauté harmonique dans tous ses éléments essentiels. On eût pu croire alors que le monde romain était devenu virtuellement le monde entier et que la concorde universelle allait réunir tous les hommes sous l'autorité d'un seul qui aurait été, en réalité, non un être mortel de chair et d'os, mais le

1. Ernest Nys, *La Notion et le Rôle de l'Europe en Droit international*, p. 69.
2. Cicéron, *De legibus*, I : *passim*.

représentant d'une grande idée, celle de l'union confiante et pacifique. Ne vit-on pas alors des rois barbares, éblouis par le rayonnement de l'empire, demander qu'on les accueillît en clients enthousiastes et dévoués? Une légende qui s'appuie sur un document obscur des annales chinoises parle même de l'accueil empressé qu'aurait fait l'empereur de Chine à des marchands occidentaux, venus au nom d'Antoun ou *Antonin*. Le *premier* contact se serait alors produit entre l'Occident et l'Extrême-Orient, annonçant ainsi, comme par une sorte de prophétie, un futur cycle mondial d'une ampleur plus grande encore que celle de ce premier empire que l'on croyait universel.

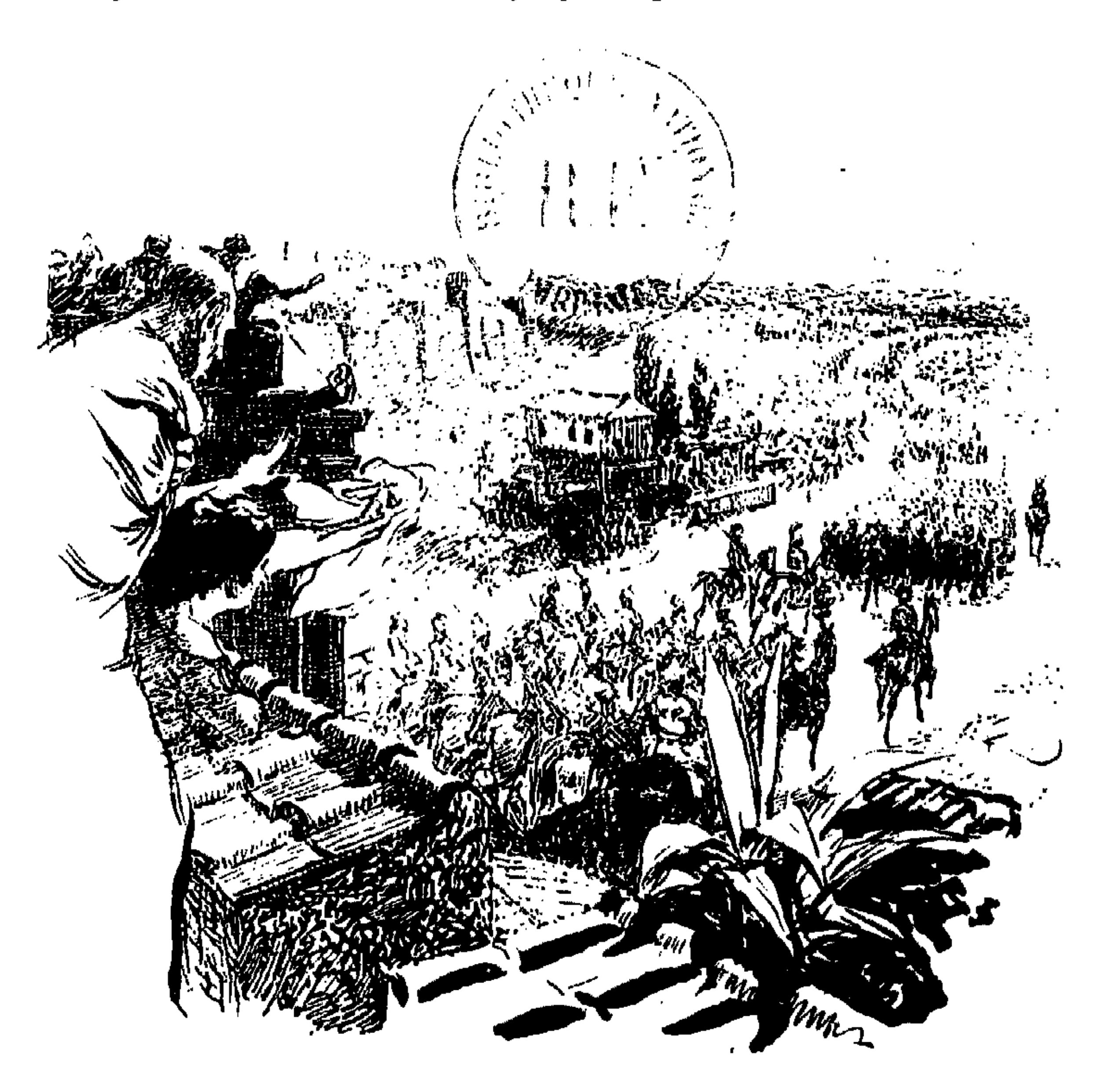


Cl. Brogi.

SÉNÈQUE, LE PHILOSOPHE DE CORDOUE
Musée de Naples.

Il est donc naturel que l'on se repose dans l'étude de l'histoire humaine à cette période si remarquable où, pour la première et l'unique fois dans les annales de l'Humanité, tous les peuples participant à la civilisation commune ont constitué un certain ensemble politique, reconnaissant les mêmes lois, regardant vers un même foyer de vie. Toutes les forces du monde connu s'étaient concentrées sur les « Sept Collines », au pied des montagnes du Latium. Un prodigieux groupement d'énergies avait réalisé, du moins en apparence, la grande

unité mondiale. Mais cette unité cachait en soi les éléments de discorde et de séparation nouvelle. Au mouvement de synthèse allait succéder celui de l'analyse et d'une analyse terrible par laquelle les nations devaient être passées comme au creuset, avant qu'elles pussent tendre de nouveau vers l'idéal d'une deuxième unité. Les milieux géographiques différents reprirent leur influence plastique sur leurs habitants lorsque des populations barbares, non encore romanisées, n'ayant pas conscience d'une culture commune, furent soumises à leur action. La désorganisation provenant de ces apports extérieurs vint s'ajouter au détraquement qui se produisait à l'intérieur par suite de l'usure des organes, et de nouvelles formations apparurent, introduisant des éléments plus nombreux, une complexité plus grande dans le corps politique et social.



INDEX ALPHABÉTIQUE

TABLE DES MATIÈRES

INDEX ALPHABÉTIQUE

des Noms propres contenus dans le TOME II

Les noms de peuples sont en grasse; les noms d'auteurs, personnages historiques, etc. en *italique;* les pays, montagnes, villes, rivières, etc., en romaine.

Les chiffres droits se rapportent au texte, les chiffres inclinés indiquent que le nom correspondant est localisé sur une carte à la page indiquée.



A

C

D

E

F

G

H

M

N

O

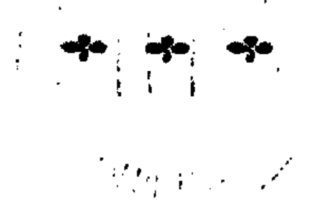
U

V

CORRECTIONS ET ADDITIONS

Pages					
408.	1er Volume, 2e ligne.......	*au lieu de*	éments... ...	*lire*	éléments.
116.	2e Volume, 11e ligne	—	Lyan.........	—	Layan.
135.	1re ligne, légende		Salus.........	—	Saïs.
174.	12e ligne	—	patricale......		patriarcale.
212.	12e ligne, légende	—	Armarna		Amarna.
229.	Titre et pages suivantes ...	—	Lybie		Libye.
238.	13e ligne	—	Yeya.........	—	Yeva.
367.	5e ligne	—	Ptolomée.....	—	Ptolemée.
370.	27e ligne.................	—	Roda	—	Reta.
371.	Carte....................	—	Thermydron..	—	Thermidion.
374.	7e ligne..................	—	Alexandrie....	—	Alexandrette.
415.	14e ligne, légende.........	—	Rio de Uro ...	—	Rio de Oro.
425.	Carte	—	Pr. Hilybaeon.	—	Pr. Lilybaeon.
488.	Citation d'auteur.........	—	des Gaules....	—	des Gaulois.

LISTE DES CARTES



PLANCHES HORS TEXTE





TABLE DES MATIÈRES

du Tome II



LIVRE DEUXIÈME : Histoire ancienne.

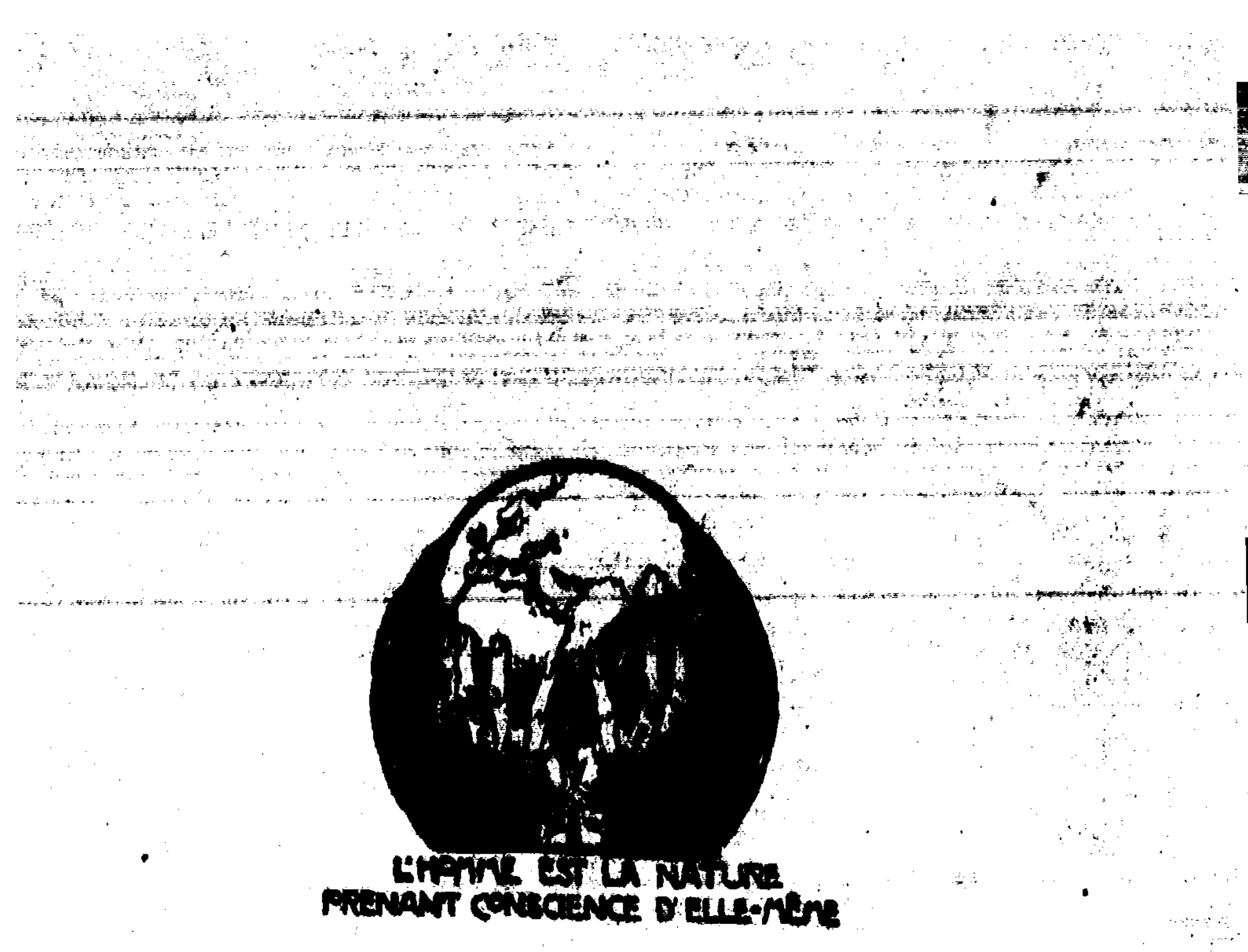
CHAPITRE IX

ILES ET RIVAGES HELLÉNIQUES

CHAPITRE X

ROME





Imp. de Vaugirard,
152, rue de Vaugirard
H.-L. MOTTI, Dr